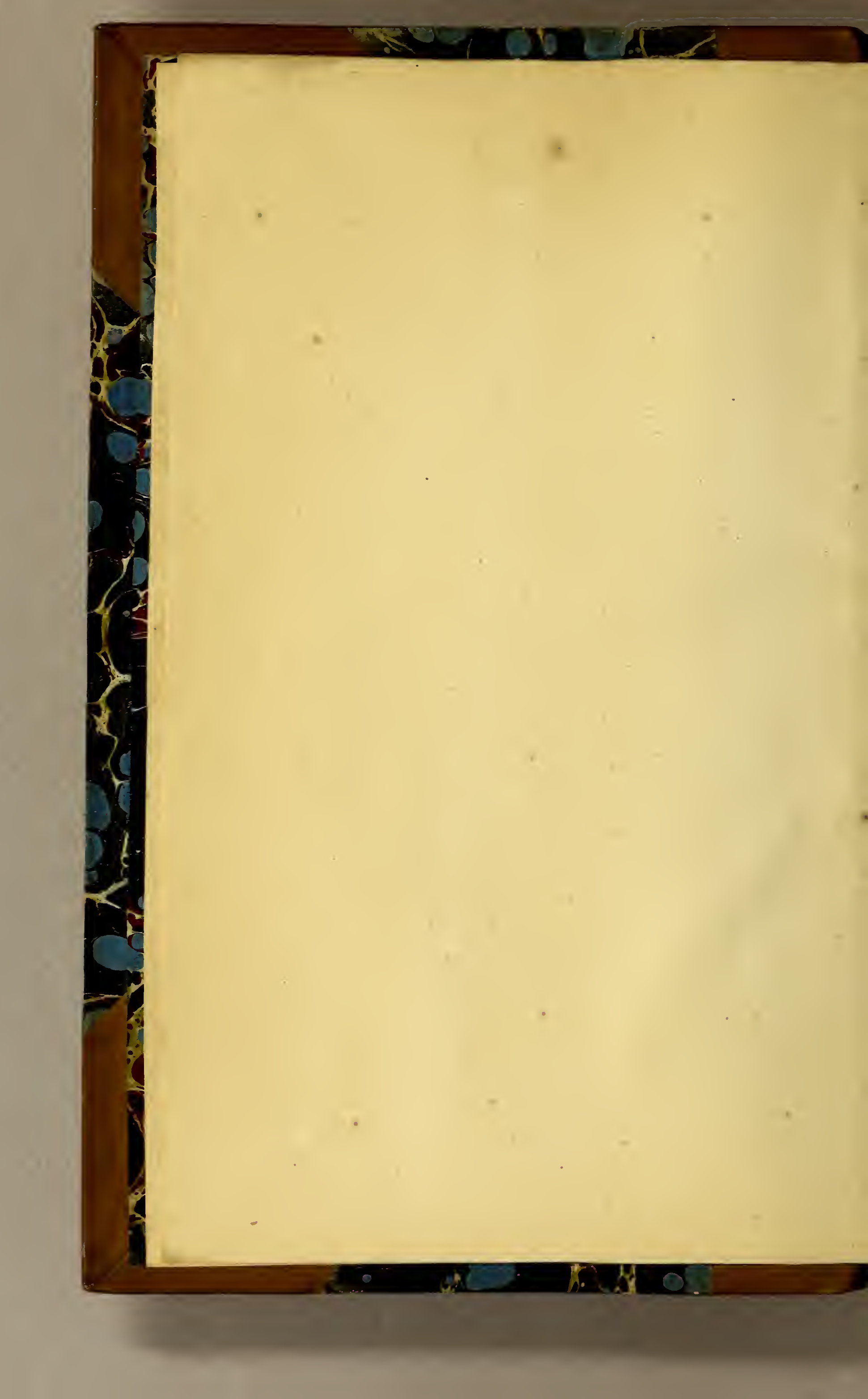



A15e
GAUDEO.
John Carter Brown.





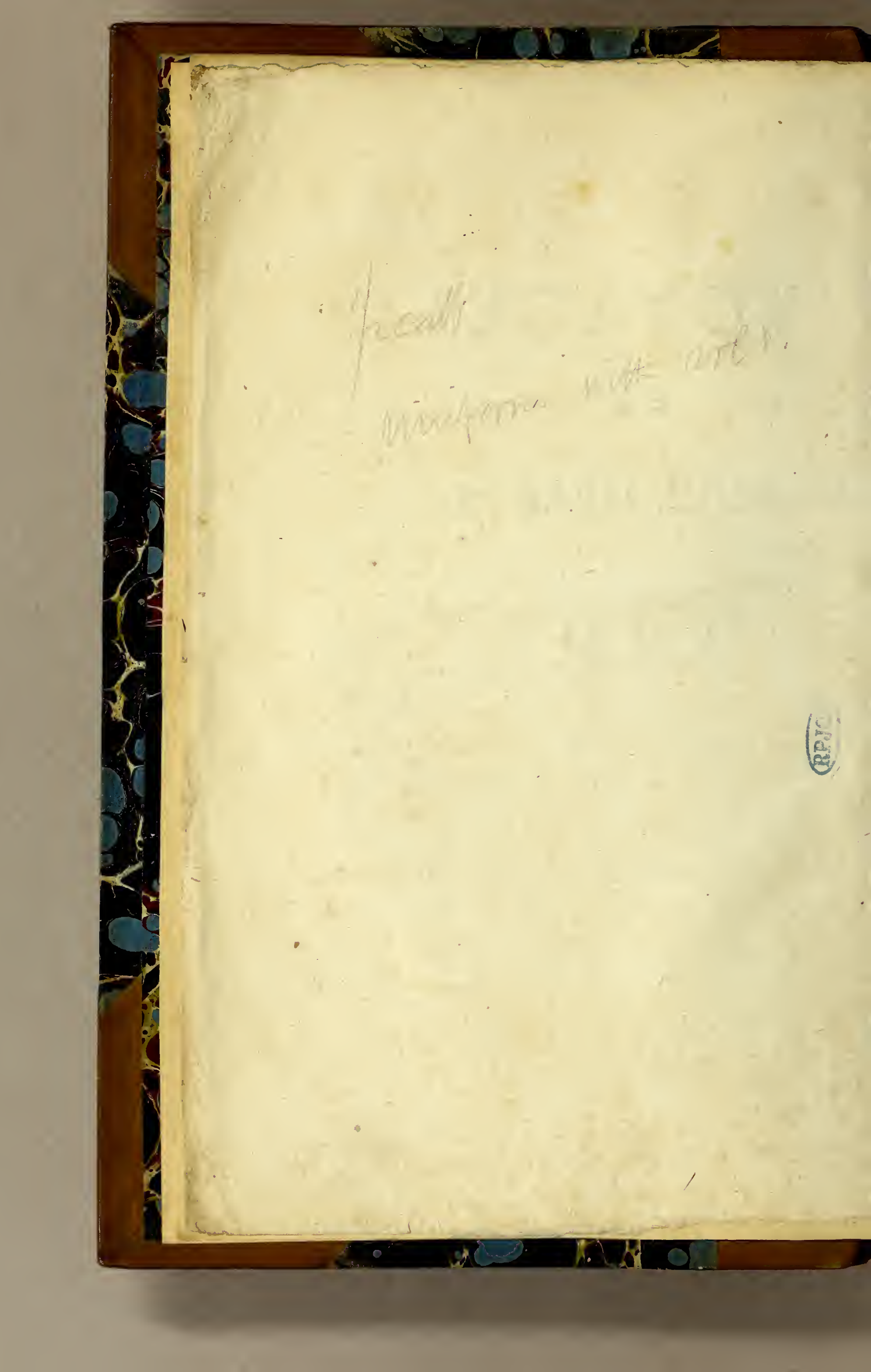


VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE.

TOME II.





VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE,

DU FORT DU PRINCE DE GALLES

DANS LA BAIE DE HUDSON,

A L'OCÉAN NORD,

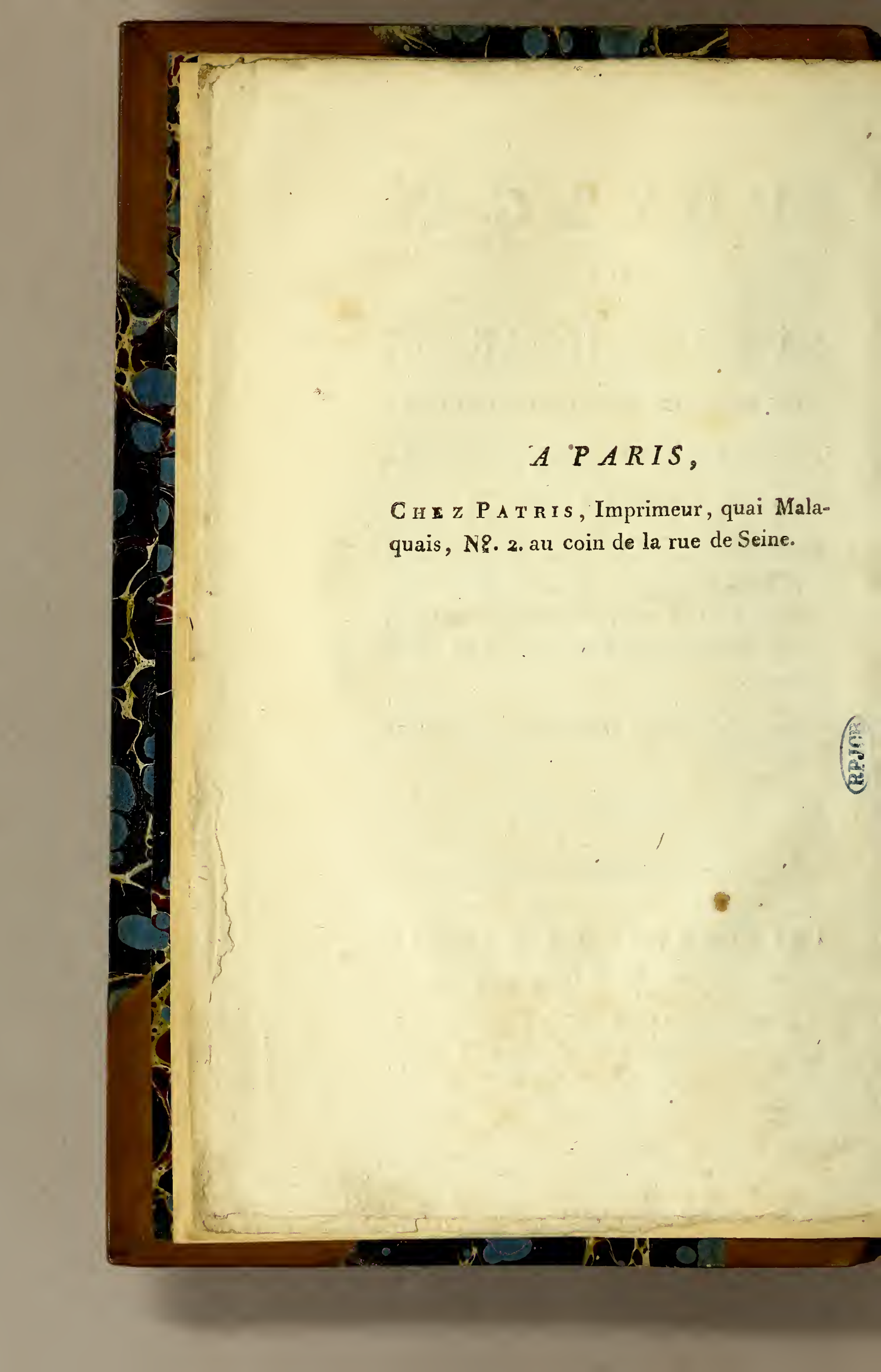
Entrepris par ordre de la Compagnie de la Baie de Hudson, dans les années 1769, 1770, 1771 et 1772, et exécuté par terre, pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest.

Traduit de l'Anglais, et accompagné de Cartes et de Planches.

TOME II.

IMPRIMERIE DE PATRIS.

AN VII.



A PARIS,

CHEZ PATRIS, Imprimeur, quai Malaquais, N°. 2. au coin de la rue de Seine.

VOYAGE
A
L'OCÉAN NORD.

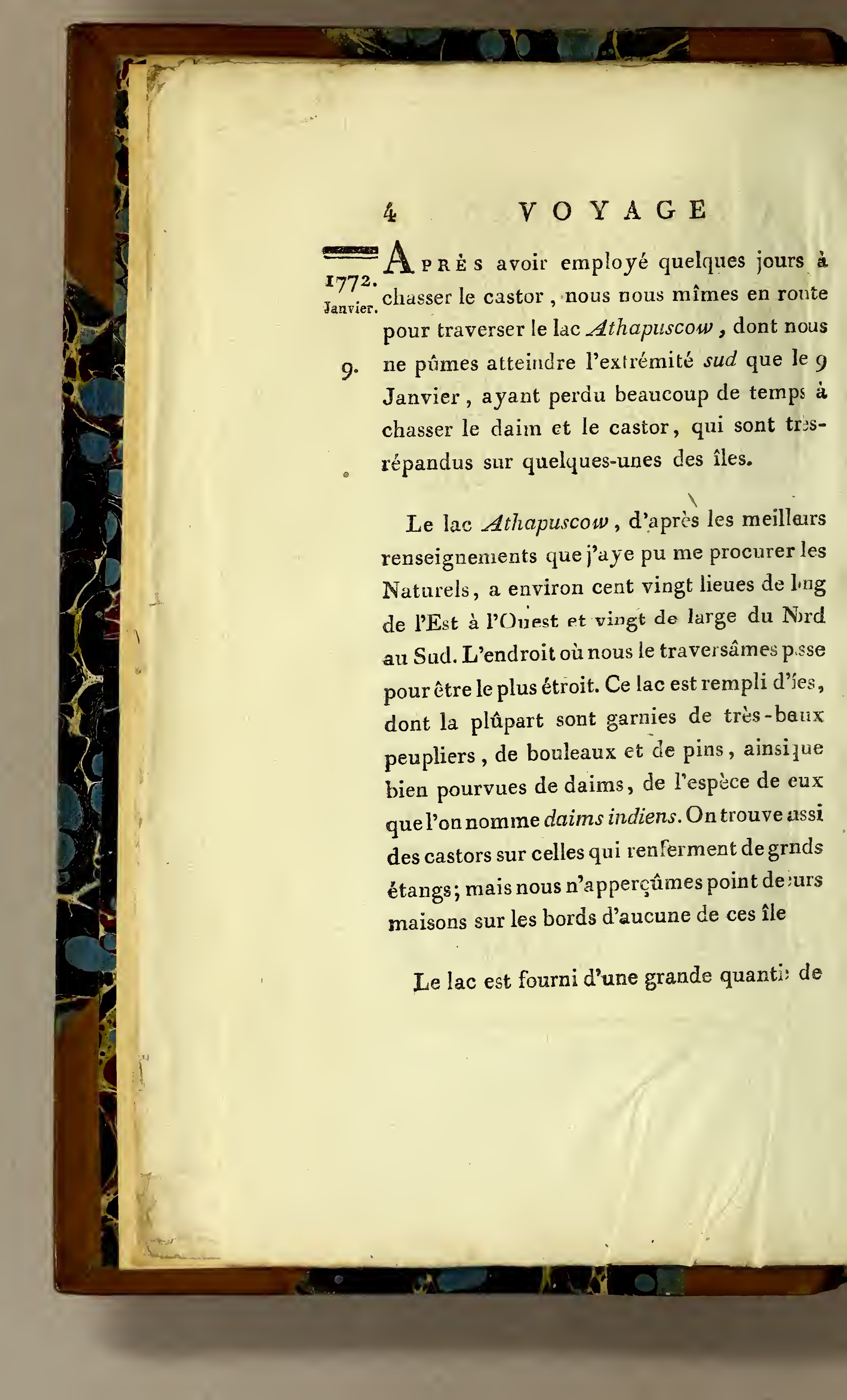
CHAPITRE VIII.

Evènements et observations depuis notre arrivée dans la partie sud du lac *Athapuscow*, jusqu'à notre retour au Fort du Prince de Galles sur la rivière de Churchill.

Traversé le lac Athapuscow. -- *Sa description et celle des productions du pays, autant que la neige, qui couvrait la terre, permettait de les distinguer. -- Poissons du lac. -- Description du* Buffle *et de l'*Elan *de ces contrées. -- Manière de préparer leurs peaux. -- Rencontre d'une jeune femme Indienne qui, depuis plus de sept mois,*

n'avait apperçu une figure humaine. -- Elle nous raconte comment elle s'était trouvée dans cette situation, et la méthode ingénieuse employée par elle pour se procurer sa subsistance. -- Mes Indiens en viènent aux mains à son sujet. -- Notre arrivée à la grande rivière Athapuscow. -- *Suivi les bords de cette rivière pendant plusieurs jours et tourné ensuite à l'Est. -- Difficultés que nous éprouvons à traverser les bois dans beaucoup d'endroits. -- Rencontre de plusieurs Indiens du Nord revenant de la Factorerie. -- Rencontre d'un autre parti d'Indiens à qui les miens enlèvent une de leurs femmes. -- Manière curieuse de subsister de ces Indiens, et la raison qui les fait errer à de si grandes distances de leur résidence ordinaire. -- Quitté le beau pays uni d'*Athapuscow, *et atteint les rochers qui bordent la contrée des Indiens du Nord. -- Rencontre de plusieurs de ces Indiens, dont un s'était chargé au mois de Mars 1770, d'une lettre de moi pour le Fort du Prince de Galles et m'en rapportait la réponse datée du 20 Juin suivant. -- Ma troupe prépare des chantiers, et rassemble*

des écorces de bouleaux pour construire des canots. -- Coup de vent violent de l'équinoxe. -- Manière des Indiens de forcer le cerf. -- Notre arrivée à la rivière de Theeleyaza. *-- Rencontre de quelques étrangers. -- Conduite atroce de mes Indiens. -- Tempête affreuse, accompagnée de ourbillons de neige. -- Rencontre de nouveaux ndiens. -- Remarques à leur sujet. -- Laissé en rrière les vieillards et les enfants, et pris la oute directe du Fort. -- Nous nous arrêtons pour onstruire des canots. -- Continuation de notre oyage. -- Plusieurs Indiens expirent de faim, t beaucoup d'autres sont obligés de renoncer au oyage faute de munition. -- Une inondation urvenue à la suite d'un violent orage nous containt de gagner le sommet d'une montagne, où ous éprouvons une grande détresse pendant plus e deux jours. -- Tué plusieurs daims. -- Méode des Indiens pour conserver la viande sans l. -- Rencontre de plusieurs Indiens qui allaient la baie de Knapp. -- Chasse abondante de gibers de toute espèce. -- Arrivée à la Factorerie.*



1772. Janvier. Après avoir employé quelques jours à chasser le castor, nous nous mîmes en route pour traverser le lac *Athapuscow*, dont nous
9. ne pûmes atteindre l'extrémité *sud* que le 9 Janvier, ayant perdu beaucoup de temps à chasser le daim et le castor, qui sont très-répandus sur quelques-unes des îles.

Le lac *Athapuscow*, d'après les meilleurs renseignements que j'aye pu me procurer les Naturels, a environ cent vingt lieues de long de l'Est à l'Ouest et vingt de large du Nord au Sud. L'endroit où nous le traversâmes passe pour être le plus étroit. Ce lac est rempli d'îes, dont la plûpart sont garnies de très-beaux peupliers, de bouleaux et de pins, ainsi que bien pourvues de daims, de l'espèce de eux que l'on nomme *daims indiens*. On trouve assi des castors sur celles qui renferment de grnds étangs; mais nous n'apperçûmes point de urs maisons sur les bords d'aucune de ces île

Le lac est fourni d'une grande quanti de

Pl. IV.



Gravé par Blanchard

UNE VUE D'HYVER PRISE SUR LE LAC ATHAPUSCO,

Par Samuel Hearne, 1771.


RPJCB

beaux poissons, particulièrement entre les îles qui, dans quelques endroits, ne sont séparées les unes des autres que par des canaux étroits que l'on prendrait pour autant de petites rivières, et dans lesquels je remarquai, en pêchant à la ligne, un fort courant établi à l'Est. 1772. Janvier.

Les poissons les plus communs dans ce lac, ainsi que dans la plûpart de ceux de ces contrées, sont le brochet, la truite, la perche, le barbeau, le *tittameg* et le *methy*. Ces deux derniers sont ainsi nommés par les Naturels, et ne se trouvent que dans ces pays.

Outre tous ces poissons, nous en prîmes un que les Indiens du Nord me dirent être particulier à ce lac; du moins n'en avaient-ils jamais vu ailleurs de son espèce. Ce poisson ressemble beaucoup par sa forme au brochet; mais ses écailles, qui sont très-larges et très-dures, brillent comme de l'argent. Il a la bouche grande et placée comme celle du

brochet; ouverte, elle a beaucoup de ressem-
1772. blance avec celle de l'esturgeon, et quoiqu'elle
Janvier. soit dépourvue de dents, l'animal mord à l'hameçon comme le brochet ou la truite. Ceux que nous pêchâmes avaient de deux à quatre pieds de long. Leur chair, excessivement blanche, est très-molle, et a un goût si fort, que la plûpart des Indiens n'en mangent que lorsqu'ils n'ont pas autre chose. Les Indiens du Nord donnent à ce poisson le nom de *shees*. Les truites du même lac étaient les plus grandes que j'eusse encore vues. Quelques-unes de celles que prirent mes compagnons devaient peser trente-cinq à quarante livres. Les brochets sont aussi d'une grosseur incroyable. Inquiétés rarement au milieu de cette vaste étendue d'eau, ils ont une multitude de petits poissons à leur disposition. Je n'exagère pas en disant que quelques-uns de ces brochets pesaient au-delà de quarante livres.

A notre arrivée dans la partie méridionale

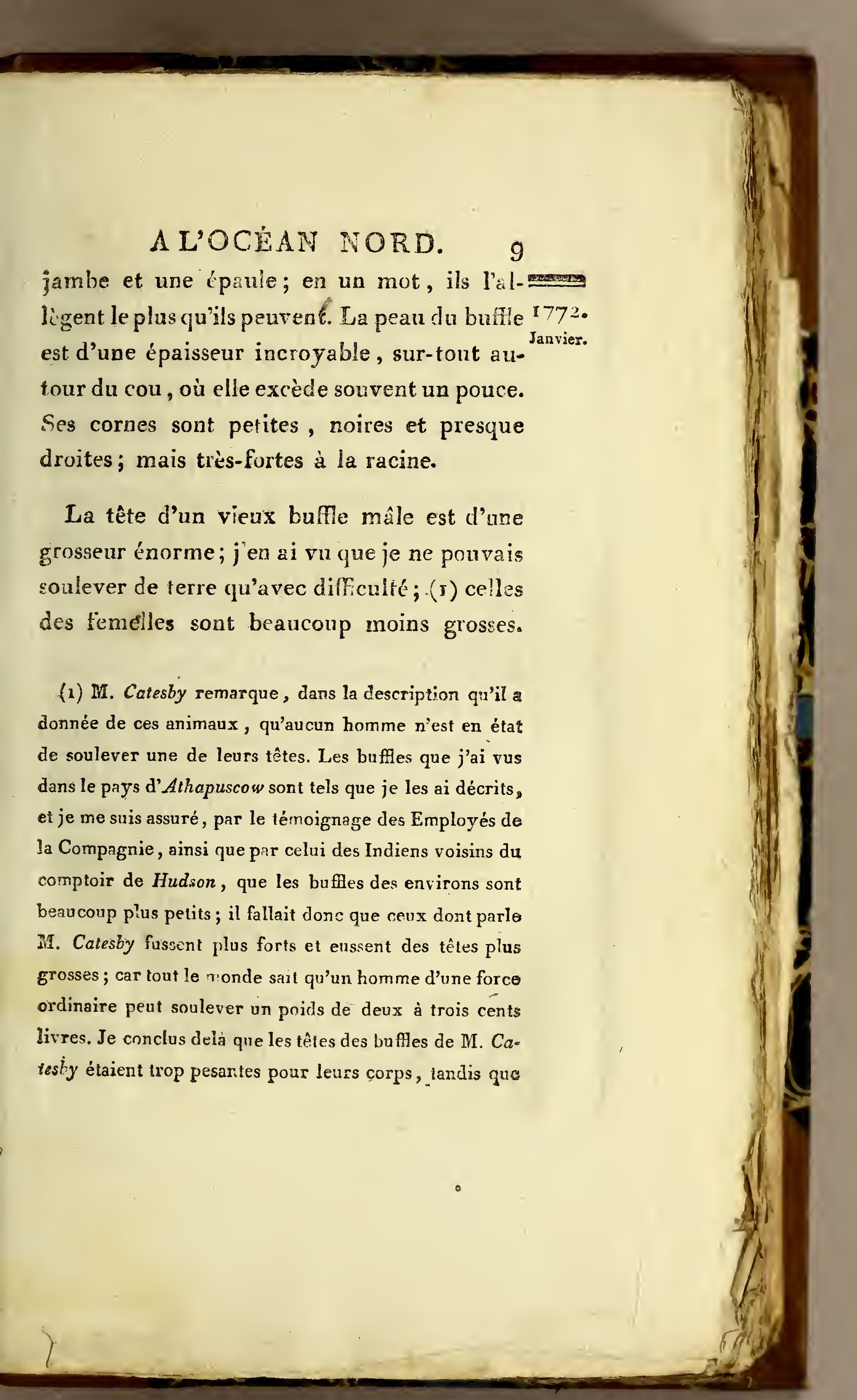
du lac *Athapuscow*, la scène s'embellit tout-à-coup pour nous; car au lieu d'un terrein rocailleux et inégal qui compose tout le côté du Nord, nous pénétrâmes dans une très-belle plaine, sur laquelle on ne rencontrait pas une seule pierre. Mes compagnons avaient eu la précaution d'en charger sur leurs traîneaux quelques-unes qu'ils avaient prises dans les îles du lac; car privés de chaudières de métal, et obligés de les remplacer par des écorces de bouleaux, qui ne pouvaient aller au feu, ils avaient recours à ces pierres, après les avoir fait rougir pour communiquer à l'eau le dégré de chaleur exigé pour la cuisson de leurs aliments.

1772. Janvier.

Le buffle, l'élan et le castor étaient très-communs dans ce canton, et nous découvrions assez souvent le long de notre route des traces de martres, de renards, de *quiquehatches* et d'autres animaux à fourrures, ce qui prouvait qu'ils n'étaient pas rares; mais les Indiens qui m'accompagnaient ne voulurent jamais

1772. Janvier. se donner la peine de suivre ces traces. Les buffles, les élans et les castors attiraient exclusivement leur attention. Cette préférence provenait sans doute de celle qu'ils donnent à la chair de ces animaux; car ils ne touchent à celle du renard et du *quiquehatche* qu'à la dernière extrémité, et pour s'éviter de mourir de faim. J'exposerai par la suite les motifs de cette répugnance de leur part.

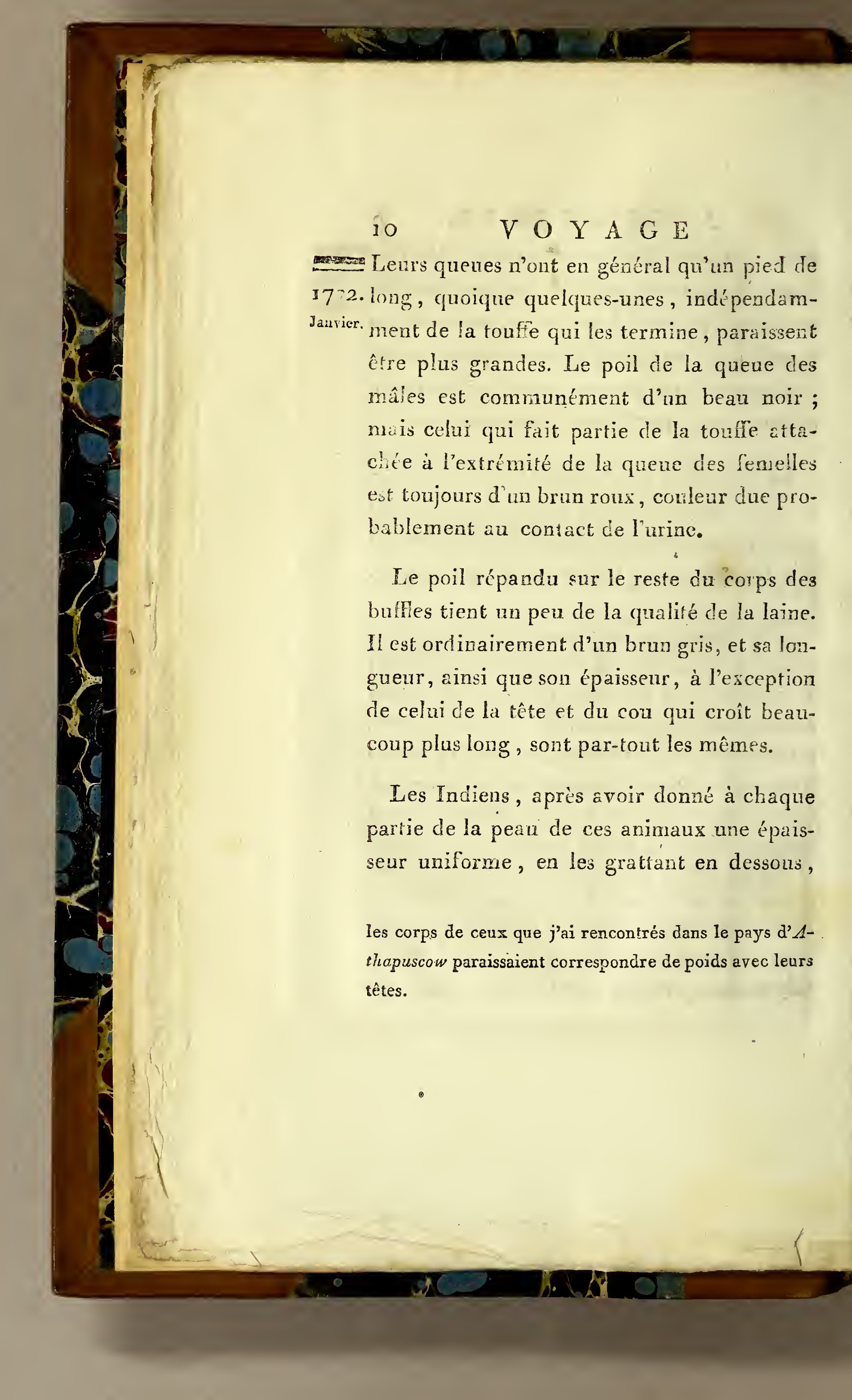
Les buffles de ces contrées m'ont paru en général beaucoup plus gros que nos bœufs d'Angleterre, principalement les mâles, qui, quoiqu'ils ne soient peut-être pas d'une taille plus élevée que nos plus grands taureaux anglais, les surpassent cependant, selon moi, en grosseur. Au surplus, ils sont si pesants, que six à huit Indiens occupés à détacher la peau d'un de ces buffles mâles, ne sauraient venir à bout de le retourner. Ils sont obligés, quand ils ont fini un côté de l'animal, de lui ouvrir le ventre, d'en extraire tous les intestins et de lui couper la tête, ainsi qu'une



jambe et une épaule; en un mot, ils l'al-
lègent le plus qu'ils peuvent. La peau du buffle 1772.
est d'une épaisseur incroyable, sur-tout au- Janvier.
tour du cou, où elle excède souvent un pouce. Ses cornes sont petites, noires et presque droites; mais très-fortes à la racine.

La tête d'un vieux buffle mâle est d'une grosseur énorme; j'en ai vu que je ne pouvais soulever de terre qu'avec difficulté; (1) celles des femelles sont beaucoup moins grosses.

(1) M. *Catesby* remarque, dans la description qu'il a donnée de ces animaux, qu'aucun homme n'est en état de soulever une de leurs têtes. Les buffles que j'ai vus dans le pays d'*Athapuscow* sont tels que je les ai décrits, et je me suis assuré, par le témoignage des Employés de la Compagnie, ainsi que par celui des Indiens voisins du comptoir de *Hudson*, que les buffles des environs sont beaucoup plus petits; il fallait donc que ceux dont parle M. *Catesby* fussent plus forts et eussent des têtes plus grosses; car tout le monde sait qu'un homme d'une force ordinaire peut soulever un poids de deux à trois cents livres. Je conclus delà que les têtes des buffles de M. *Catesby* étaient trop pesantes pour leurs corps, tandis que



1772. Janvier. Leurs queues n'ont en général qu'un pied de long, quoique quelques-unes, indépendamment de la touffe qui les termine, paraissent être plus grandes. Le poil de la queue des mâles est communément d'un beau noir ; mais celui qui fait partie de la touffe attachée à l'extrémité de la queue des femelles est toujours d'un brun roux, couleur due probablement au contact de l'urine.

Le poil répandu sur le reste du corps des buffles tient un peu de la qualité de la laine. Il est ordinairement d'un brun gris, et sa longueur, ainsi que son épaisseur, à l'exception de celui de la tête et du cou qui croît beaucoup plus long, sont par-tout les mêmes.

Les Indiens, après avoir donné à chaque partie de la peau de ces animaux une épaisseur uniforme, en les grattant en dessous,

les corps de ceux que j'ai rencontrés dans le pays d'*Athapuscow* paraissaient correspondre de poids avec leurs têtes.

les convertissent en habits chauds et légers à la fois. Ils préparent aussi quelques-unes de ces peaux pour couvrir leurs tentes et se faire des souliers; mais le cuir en est extrêmement clair et spongieux, et le cède en bonté à celui que fournit l'*élan*. Je ne sais pas même si les tanneurs d'Europe pourraient tirer quelque parti de ces peaux, car elles paraissent être de la même qualité que celles des bœufs musqués, dont on fait si peu de cas en Angleterre, que lorsque la factorerie de *Churchill* y en eut envoyé un certain nombre, la Compagnie donna l'année d'après ordre qu'à moins qu'on ne les obtînt des Indiens à raison de quatre peaux pour une de castor, on s'abstînt entièrement de lui en faire passer; ce qui prouve combien elles sont peu estimées. 1772. Janvier.

Les buffles se complaisent dans les vastes plaines découvertes de ce pays, qui produisent une herbe longue et épaisse, ou plutôt une espèce de petits joncs, dont ils font leur nourriture; ils ne se retirent dans les bois que

1772.
Janvier.

lorsqu'ils se sentent poursuivis. Ils sont si forts, que quand ils fuyent à travers les bois pour éviter les chasseurs, il leur arrive souvent de renverser des arbres aussi gros que le bras d'un homme. Quelque profonde même que puisse être la neige, ils la franchissent avec plus de légèreté que ne saurait le faire avec ses raquettes l'Indien le plus agile. J'ai été témoin souvent du fait, et j'eus même la vanité de croire une fois que je pourrais leur disputer de vîtesse; mais quoique j'eusse alors la réputation de courir plutôt que de marcher avec des raquettes, je trouvai que je n'étais pas de force à jouter contre ces animaux, malgré que dans cette occasion la neige eût une telle épaisseur, que leurs ventres y firent des ouvertures aussi profondes que si on y avait traîné plusieurs lourds tonneaux. De tous les grands quadrupèdes de ces contrées, le buffle est le plus aisé à tuer, et l'*élan* le plus difficile. Je pourrais même joindre à ce dernier le daim; car, excepté lorsqu'il fait du vent, il faut beaucoup d'adresse et une grande

patience pour parvenir à tuer quelques-uns de ces animaux, qui se laissent rarement approcher, à moins que le chasseur ne soit caché par des arbres ou des buissons. La chair des buffles mâles est aussi bonne à manger que celle du bœuf, avec laquelle elle a infiniment de rapport. La chair des femelles, quand il y a quelque temps qu'elles ont vêlé, est encore plus estimée; mais rien n'égale la bonté de celle des jeunes veaux. La bosse placée sur le dos des buffles, ou plutôt entre leurs épaules, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une excroissance de chair. Elle provient des os qui, dans cette partie, sont beaucoup plus forts que chez les autres animaux. La chair qui la recouvre, entremêlée également de graisse et de maigre, peut être comptée au nombre des morceaux les plus délicats. Mais la grosseur de cette bosse ne répond nullement à ce qu'on en a dit. La langue du buffle est réputée aussi un morceau très-friand, et ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, malgré le dépérissement qu'éprouvent

1772. Janvier.

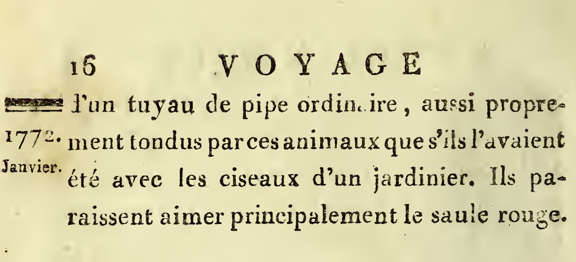
régulièrement les buffles dans certaines saisons
1772. de l'année, leurs langues conservent toute
Janvier. leur graisse et leur saveur. Quelques-uns prétendent qu'elles sont même alors beaucoup meilleures; mais je n'ai pas eu occasion de m'en convaincre. Au surplus, ces langues sont si estimées dans le pays, que les Indiens en apportent beaucoup en présent à la factorerie de la Compagnie à *Yorck*, où elles sont très-recherchées et regardées comme un objet de luxe, sans doute par cela seul qu'elles viènent de loin; car il s'en faut qu'elles soient aussi grandes et, suivant moi, aussi bonnes que nos langues de bœuf en Angleterre.

L'élan est aussi un grand animal, surpassant souvent le plus fort cheval en taille et en grosseur; mais la longueur de ses jambes, l'épaisseur de son corps, la petitesse de son cou, la grandeur extraordinaire de sa tête et de ses oreilles, et la privation absolue d'une queue, lui donnent une apparence désagréable. Les mâles sont beaucoup plus grands

que les femelles, et ils en diffèrent par la couleur. Le poil des premiers, long et flexible comme celui du daim, est généralement presque noir à la surface, d'un gris cendré vers le milieu, et tout-à-fait blanc à la racine. Celui des femelles est d'un brun gris; dans quelques parties, sur-tout sous le cou, le ventre et les côtés, il est presque blanc à l'extrémité, et légèrement à la racine.

1772.
Janvier.

Les jambes des élans sont si longues, et leurs cous si petits, qu'ils ne sauraient paître sur un terrein uni comme les autres animaux. Ils sont obligés de brouter les sommités des plantes élevées et les feuilles des arbres dans l'été. En hiver, ils ne se nourrissent que des extrémités du saule et des petites branches du bouleau; aussi ne les rencontre-t-on alors que dans les cantons les mieux pourvus de leur aliment favori, et quoique leur machoire supérieure soit dégarnie de dents de devant, j'ai remarqué souvent des saules et des bouleaux, dont les branches étaient de la grosseur



1772. Janvier. l'un tuyau de pipe ordinaire, aussi proprement tondus par ces animaux que s'ils l'avaient été avec les ciseaux d'un jardinier. Ils paraissent aimer principalement le saule rouge.

On les trouve en général l'été sur les bords des rivières et des lacs, où probablement ils ne sont attirés que par l'agrément de plonger dans l'eau, pour se préserver de la quantité innombrable de moustiques et d'autres insectes qui les désolent durant cette saison. Il croît aussi dans ces rivières et ces lacs une grande variété de plantes aquatiques, qu'ils aiment beaucoup, et qui sont situées convenablement pour eux, par la facilité qu'ils trouvent à les brouter, lorsqu'ils se tiènent sous l'eau pour éviter les piqures des mouches.

La tête de l'élan, qui, comme je l'ai déjà observé, est très-longue et très-grosse, ne diffère de celle du cheval qu'en ce que le premier a le nez et les naseaux deux fois plus évasés. Ses oreilles comportent environ un pied de

de long et de large, et sont toujours droites. 1772. Janvier.
Il passe pour avoir l'ouïe plus fine que la vue et l'odorat, ce qui les rend très-difficiles à tuer, sur-tout d'après la méthode des Indiens, qui consiste à s'insinuer et à ramper entre les arbres et les buissons, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'animal à la portée du fusil, en ayant l'attention néanmoins de se tenir sous le vent, afin de n'être pas entendus. Lorsque dans l'été les élans fréquentent les bords des rivières et des lacs, les chasseurs profitent du moment où ils traversent l'eau pour les tuer. Poursuivies de cette manière, les malheureuses bêtes se laissent attaquer sans la moindre résistance, et je me rappèle avoir vu un Indien saisir ainsi de dessus son canot un jeune élan par la tête. Le pauvre animal paraissait aussi satisfait le long du canot que s'il eût nagé en liberté, et il nous considérait avec la tranquillité d'un agneau, cherchant de temps en temps à écarter de ses yeux, avec ses pieds de devant, les moucherons qui étaient alors très-multipliés.

1772. Janvier.

J'ai vu aussi des femmes et de jeunes garçons tuer dans l'eau de vieux élans, en leur déchargeant sur la tête de grands coups de hache, et dans l'été de 1775, quand je passai de *Cumberland* au fort d'*Yorck*, deux jeunes Indiens, qui étaient avec moi, tuèrent un bel élan mâle, en lui enfonçant un bâton dans le fondement, au défaut de fusils, de dards et de flèches. Les daims se laissent approcher avec plus de danger, car ils agitent tellement leurs pieds de derrière contre les canots faits ordinairement d'écorces de bouleau, qu'ils les renversent quelquefois. Aussi les Indiens qui chassent le daim sur l'eau ont soin de se munir d'une longue perche, qu'ils placent en avant du bateau.

L'élan est un animal qu'on rend très-facilement domestique; j'en ai vu fréquemment à *Churchill* d'aussi apprivoisés qu'un mouton (1)

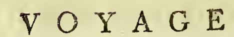
(1) L'élan envoyé autrefois à Sa Majesté provenait de cet endroit. On avait embarqué sur le même bâtiment

et même encore davantage, car ils suivaient, à la voix, leur gardien, n'importe à quelle distance, et revenaient avec lui sans lui causer le moindre embarras et sans s'écarter jamais du chemin. (1)

1772. Janvier.

un jeune mâle; mais il mourut malheureusement dans la traversée, car il y a apparence que ces animaux eussent propagé en Angleterre.

(1) Depuis que ceci est écrit, l'Indien qui avait amené à la Factorerie ces élans, en possédait deux autres en 1777 si apprivoisés, que, dans son trajet au fort du Prince de Galles, ils suivaient son canot le long des bords de la rivière, et lorsque le soir, ou à toute autre heure du jour, il débarquait, ces jeunes élans couraient à lui, le caressaient comme auraient pu faire les animaux les plus domestiques, et l'accompagnaient à sa tente, dont ils ne s'écartaient jamais. Malheureusement en traversant un jour une anse profonde située dans un lac, les autres Indiens, qui n'avaient pas le même intérêt à la conservation de ces pauvres bêtes, ramèrent au large. Leur maître, qui n'avait pas voulu les prendre avec lui, s'était flatté qu'elles le suivraient des yeux comme à l'ordinaire; mais le soir, en débarquant, il eut le chagrin de ne pas les retrouver. D'après les hurlements de quelques loups



1772. Janvier.

La chair de l'élan est bonne à manger, quoique plus compacte et plus dure que celle d'aucune autre espèce de venaison. Le nez est un excellent morceau, ainsi que la langue, qui, il est vrai, n'est pas aussi grasse et aussi délicate que celle du daim. Il mérite peut-être d'être remarqué qu'en quelque temps de l'année que ce soit, le foie de l'élan est altéré, et qu'en outre il manque de fiel. La graisse contenue dans les intestins est ferme comme du lard; mais celle qui enveloppe les parties extérieures est douce et molle comme la graisse de la poitrine d'un mouton, et quand on la passe dans une vessie, on la prendrait pour de la moëlle. Les élans diffèrent de toutes les autres espèces de daims, chez qui cette graisse a autant de consistance que celle des reins.

Un rien effarouche l'élan. Il ne court jamais; mais il a une espèce de trot que la

qu'on avait entendus dans le voisinage, il supposa qu'elles en avaient été dévorées.



longueur de ses jambes rend très-accéléré, et qui paraît en même temps fort doux. Le 1772.
pays que ces animaux habitent est dégarni Janvier.
de bois taillis, et offre un terrein uni et sec, de sorte que des chasseurs à cheval, accompagnés de chiens, pourraient les suivre, et les atteindraient d'autant plus aisément, qu'ils ont les pieds tendres et qu'ils sont poussifs, comme je le dirai plus au long ci-après. (1)

Les peaux d'élans apprêtées par les Naturels sont d'une excellente qualité. Elles leur servent à couvrir leurs tentes, à se faire des souliers, ou plutôt elles entrent dans toutes les parties de leur habillement. Comme celles du buffle, elles présentent une épaisseur inégale. Parmi les femmes Indiennes chargées

(1) M. *Duprat*, dans la description qu'il fait de cet animal, dit qu'on ne le trouve point dans le Nord au-delà du Cap Breton et de la Nouvelle-Ecosse ; mais j'observerai que j'ai rencontré un grand nombre de ces animaux dans le pays d'*Athapuscow*, dont la latitude Nord ne doit pas être fort au-dessous de soixante dégrés.

1772. Janvier.

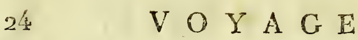
de les apprêter, il y en a quelques-unes qui parvienent, en les grattant, à les rendre aussi unies et aussi douces que du drap ; mais faute d'huile dans leur apprêt, elles se durcissent après avoir été mouillées, à moins qu'on n'ait l'attention de les frotter pendant le temps qu'elles sont exposées à l'air pour sécher. On en peut dire autant de toutes les peaux préparées par les Indiens, à l'exception cependant de celle du *wewaskich*, qui, malgré qu'on la lave, conserve comme le chamois tout son moëlleux.

La femelle de l'élan n'a point de cornes ; mais celles du mâle sont d'une grandeur et d'une force prodigieuses, et diffèrent beaucoup pour la force du bois des daims communs. L'extrémité de ces cornes est palmée et se divise en plusieurs branches fort courtes. Chaque corne à son origine est communément aussi grosse que le poignet d'un homme ordinaire. Ces cornes tombent tous les ans comme celles du daim. On en voit fréquemment qui

pèsent au-delà de soixante livres, et quoiqu'elles soient d'une grandeur considérable 1772. et prènent une croissance rapide, elles surpassent en dureté toutes les autres espèces de cornes de daims qui se trouvent dans cette partie de l'Amérique.

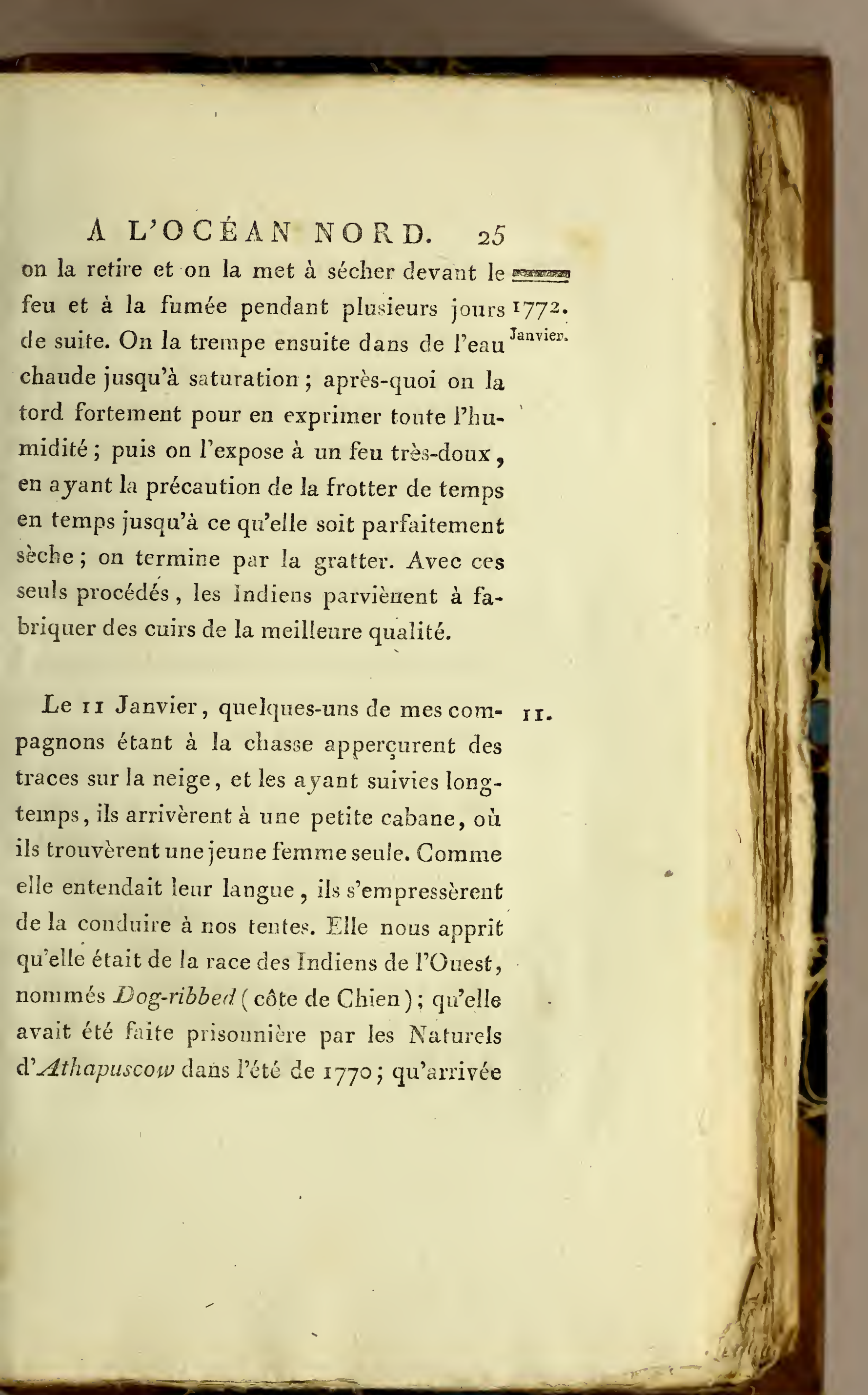
Janvier.

La plûpart des Indiens font grand cas de la chair de l'élan, tant pour son fumet que pour sa qualité nutritive; mais les Indiens du Nord qui m'accompagnaient ne la regardaient pas comme un aliment fort substantiel. Ils avaient la même opinion de celle du buffle. Je la crois mal fondée, du moins pour ce qui regarde l'élan; car la chair du buffle, quoique agréable à l'œil et au goût, est d'une si facile digestion, qu'elle passe généralement parmi les Indiens du Nord pour un aliment peu solide. La femelle de l'élan ne porte pas au-delà de trois petits à la fois, et elle met bas communément à la fin d'Avril ou au commencement de Mai.



1772. Janvier. Bientôt après que nous eûmes atteint l'extrémité sud du lac *Athapuscow*, *Matonabbee* me proposa de continuer notre route au *Sud-Ouest*, dans l'espérance de rencontrer quelques Indiens du pays. J'y consentis d'autant plus volontiers, que je désirais d'acheter d'eux, s'il était possible, quelques peaux apprêtées pour nous faire une tente et des souliers, articles dont nous commencions à avoir grand besoin. Outre que mes compagnons de voyage étaient occupés tout le jour à tuer des élans ou des buffles, il régnait un temps si froid, qu'il eût été très-embarrassant pour eux, et même presque impossible aux Indiens du Nord, peu entendus dans l'apprêt des peaux, de manufacturer celles qui nous appartenaient.

Les Indiens employent pour cette opération une espèce de lessive formée de la cervelle et de la moëlle de l'animal dont on veut employer la peau. Après y avoir introduit celle-ci et qu'elle y a séjourné quelque temps,



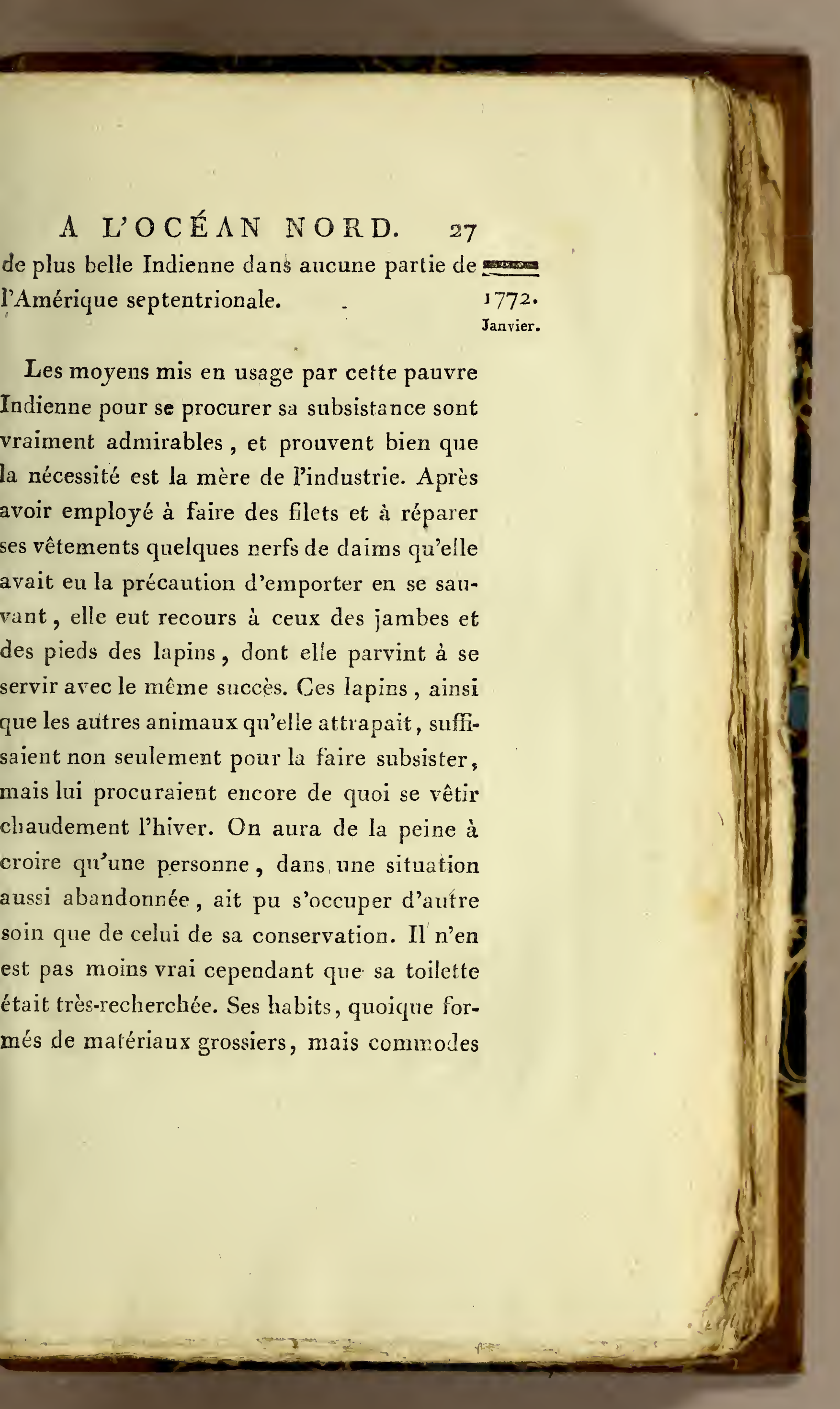
on la retire et on la met à sécher devant le feu et à la fumée pendant plusieurs jours 1772. de suite. On la trempe ensuite dans de l'eau Janvier. chaude jusqu'à saturation ; après-quoi on la tord fortement pour en exprimer toute l'humidité ; puis on l'expose à un feu très-doux, en ayant la précaution de la frotter de temps en temps jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sèche ; on termine par la gratter. Avec ces seuls procédés, les Indiens parvienent à fabriquer des cuirs de la meilleure qualité.

Le 11 Janvier, quelques-uns de mes compagnons étant à la chasse apperçurent des 11. traces sur la neige, et les ayant suivies longtemps, ils arrivèrent à une petite cabane, où ils trouvèrent une jeune femme seule. Comme elle entendait leur langue, ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes. Elle nous apprit qu'elle était de la race des Indiens de l'Ouest, nommés *Dog-ribbed* (côte de Chien) ; qu'elle avait été faite prisonnière par les Naturels d'*Athapuscow* dans l'été de 1770 ; qu'arrivée

1772. Janvier.

avec eux, l'été suivant, près de l'endroit où elle venait d'être rencontrée, elle se sauva avec l'intention de retourner dans son pays; mais que, comme elle en était très-éloignée, et qu'on l'avait conduite en pirogue sur des rivières et des lacs remplis de sinuosités, elle avait oublié le chemin; qu'elle s'était construit alors une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l hiver, et qu'elle y avait résidé depuis le commencement des neiges.

D'après le compte qu'elle fit des lunes qui s'étaient écoulées depuis le moment de sa fuite, il nous parut qu'il y avait sept mois qu'elle était abandonnée à elle-même, et qu'elle n'avait vu figure humaine. Elle avait subsisté pendant tout ce temps des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait avec des filets. Elle avait tué aussi deux ou trois castors et quelques porcs-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle possédait encore des provisions lorsqu'on la découvrit. D'ailleurs elle se portait fort bien, et je ne crois pas avoir vu



de plus belle Indienne dans aucune partie de l'Amérique septentrionale.

1772. Janvier.

Les moyens mis en usage par cette pauvre Indienne pour se procurer sa subsistance sont vraiment admirables, et prouvent bien que la nécessité est la mère de l'industrie. Après avoir employé à faire des filets et à réparer ses vêtements quelques nerfs de daims qu'elle avait eu la précaution d'emporter en se sauvant, elle eut recours à ceux des jambes et des pieds des lapins, dont elle parvint à se servir avec le même succès. Ces lapins, ainsi que les autres animaux qu'elle attrapait, suffisaient non seulement pour la faire subsister, mais lui procuraient encore de quoi se vêtir chaudement l'hiver. On aura de la peine à croire qu'une personne, dans une situation aussi abandonnée, ait pu s'occuper d'autre soin que de celui de sa conservation. Il n'en est pas moins vrai cependant que sa toilette était très-recherchée. Ses habits, quoique formés de matériaux grossiers, mais commodes

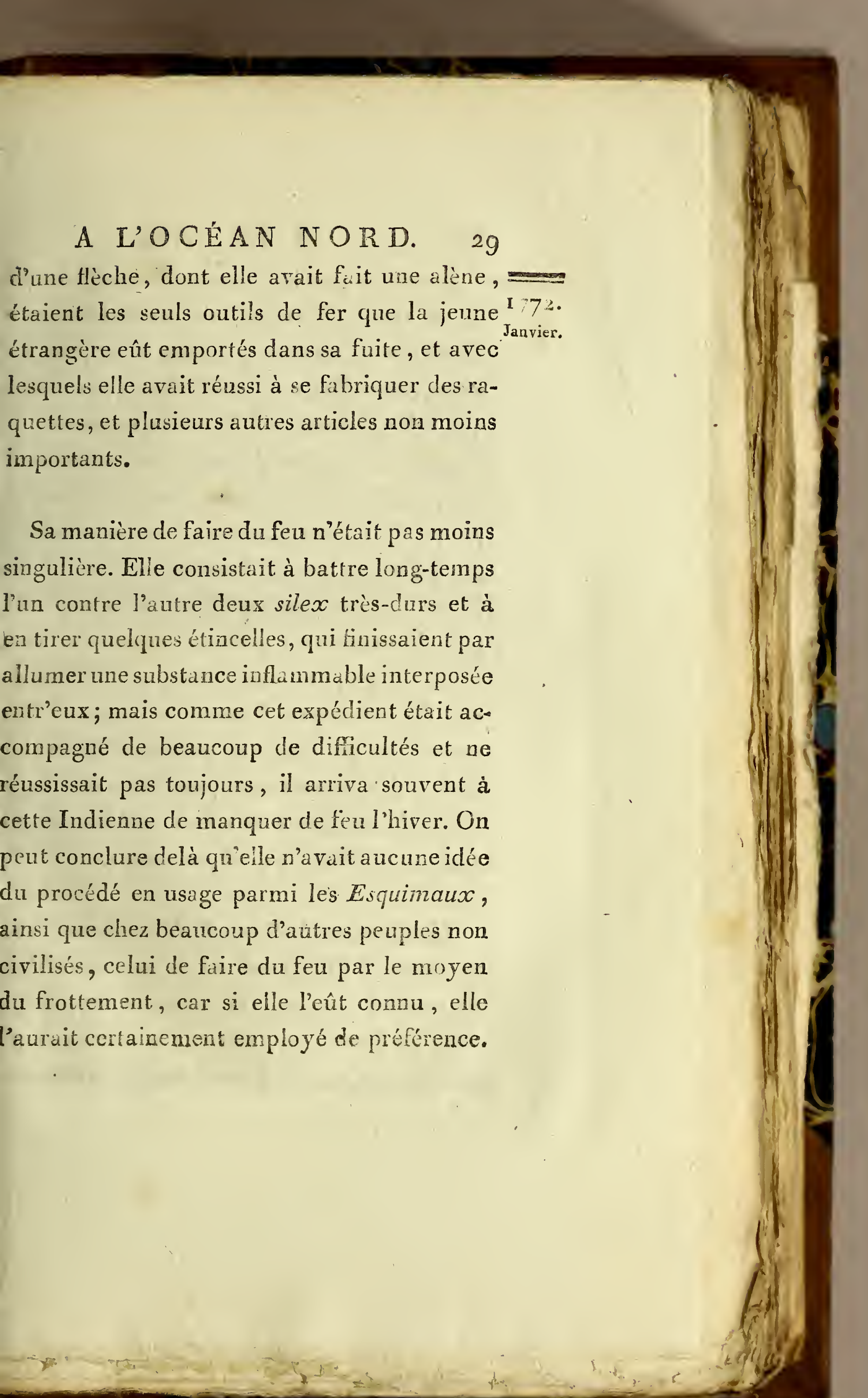


et bons, et faits avec beaucoup d'art, offraient
1772. une grande variété d'ornements, qui lui don-
Janvier. naient un air vraiment théâtral.

Elle travaillait, dans les intervalles de loisir que lui laissait la chasse, à tresser des écorces de saules pour se faire de nouveaux filets au printemps, et elle en avait déjà formé plusieurs centaines de brasses. C'est avec ces mêmes écorces ainsi tressées, que les Indiens de la *côte de Chien* font leurs filets de pêche, qui sont bien préférables à ceux des Indiens du Nord. (1)

Un morceau de cercle, long de cinq à six pouces, qui lui servait de couteau, et la pointe

(1) Les Indiens du Nord fabriquent leurs filets avec des lanières de peaux de daims. Ces filets, tant qu'ils sont secs, sont très-bons, mais lorsqu'ils restent quelque temps dans l'eau, leurs mailles se relâchent au point de donner passage aux plus gros poissons. Outre cet inconvénient, ils ont celui de se pourrir très-vîte, si on n'a pas l'attention de les retirer souvent de l'eau et de les faire sécher.



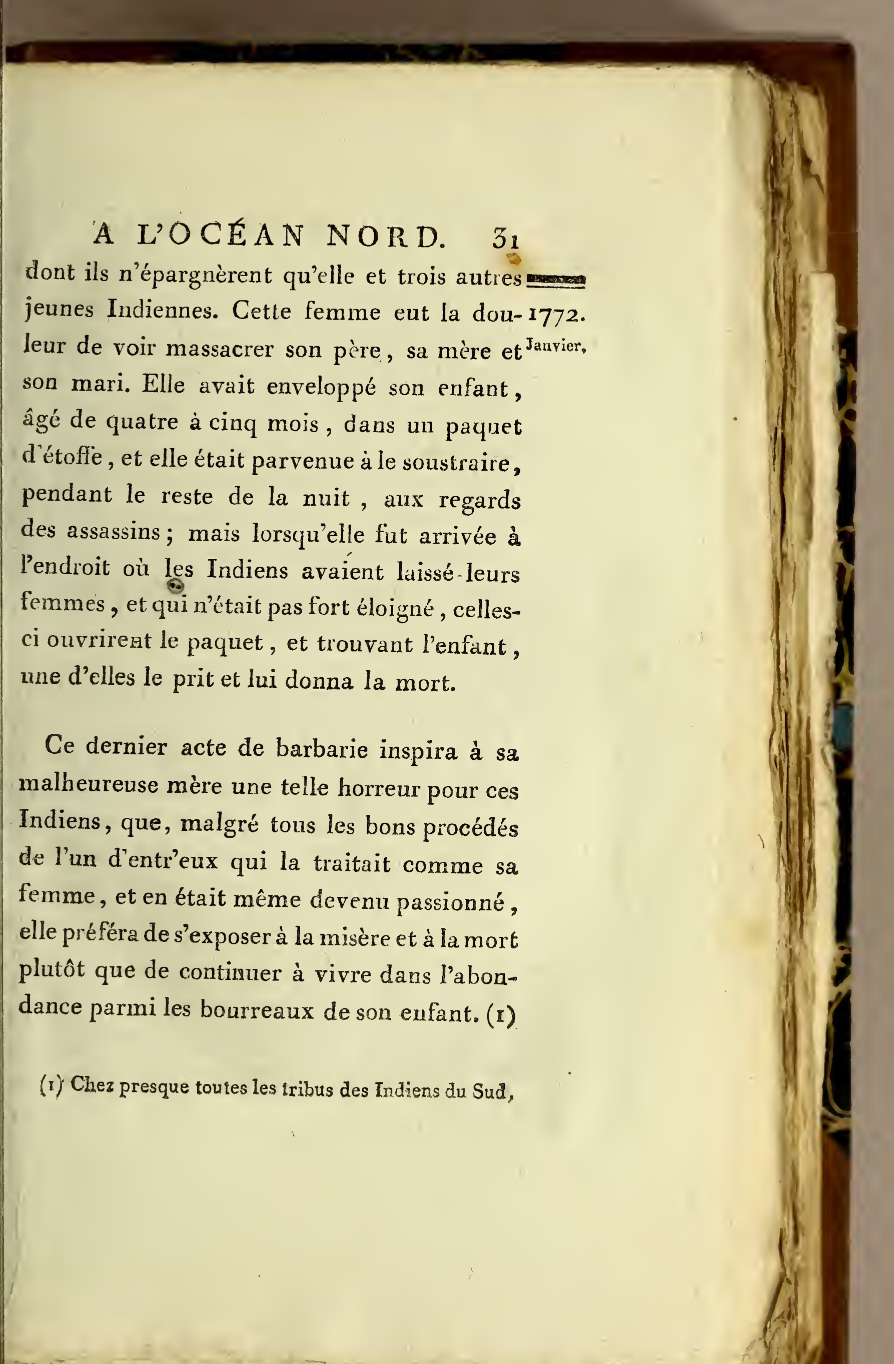
d'une flèche, dont elle avait fait une alène, étaient les seuls outils de fer que la jeune 1772. Janvier. étrangère eût emportés dans sa fuite, et avec lesquels elle avait réussi à se fabriquer des raquettes, et plusieurs autres articles non moins importants.

Sa manière de faire du feu n'était pas moins singulière. Elle consistait à battre long-temps l'un contre l'autre deux *silex* très-durs et à en tirer quelques étincelles, qui finissaient par allumer une substance inflammable interposée entr'eux; mais comme cet expédient était accompagné de beaucoup de difficultés et ne réussissait pas toujours, il arriva souvent à cette Indienne de manquer de feu l'hiver. On peut conclure delà qu'elle n'avait aucune idée du procédé en usage parmi les *Esquimaux*, ainsi que chez beaucoup d'autres peuples non civilisés, celui de faire du feu par le moyen du frottement, car si elle l'eût connu, elle l'aurait certainement employé de préférence.

1772. Janvier.

Entraînés par la circonstance, séduits par les charmes et les talents de la belle Indienne, plusieurs de mes compagnons se prirent d'amour pour elle; et la nuit n'était pas arrivée que celle-ci comptait déjà dix rivaux et dix combats à son sujet. *Matonabbee*, mon guide, qui possédait sept femmes, sans compter une petite fille de onze à douze ans, se serait mis sur les rangs sans la honte que lui en fit une de ses femmes, en lui disant qu'il avait déjà plus de maîtresses qu'il ne pouvait en satisfaire. Ce propos, tout fondé qu'il était, devint funeste à cette femme, car le grand *Matonabbee*, qui avait la prétention de valoir huit à dix hommes, se précipita sur elle, et l'accabla tellement de coups, qu'elle mourut après avoir langui quelque temps.

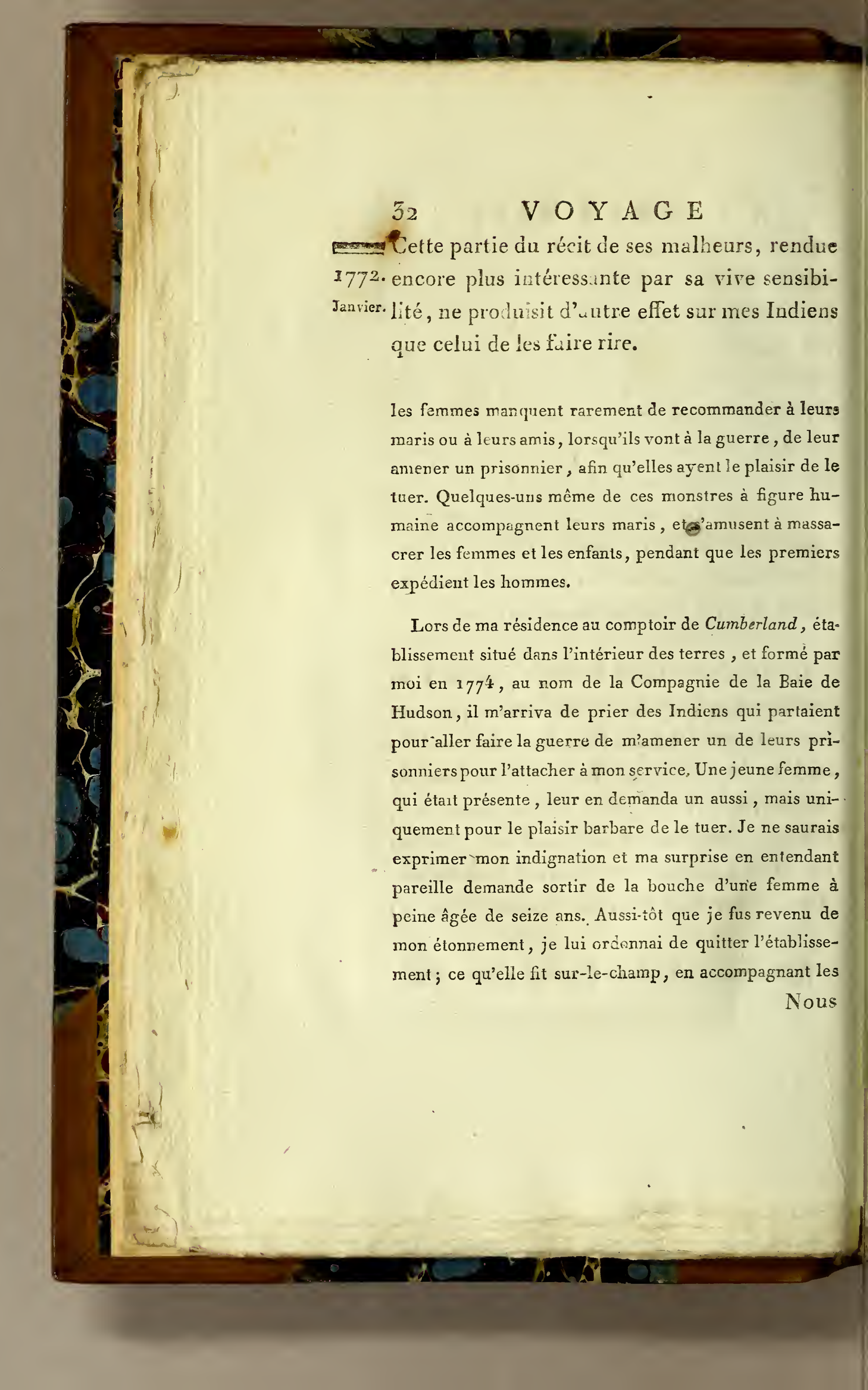
Lorsque les Indiens d'*Athapuscow* firent prisonnière l'Indienne de la *côte de Chien*, ils avaient, suivant la coutume de presque tous les Sauvages, attendu la nuit pour pénétrer dans sa tente et en tuer les habitants,



dont ils n'épargnèrent qu'elle et trois autres jeunes Indiennes. Cette femme eut la dou- 1772. leur de voir massacrer son père, sa mère et Janvier. son mari. Elle avait enveloppé son enfant, âgé de quatre à cinq mois, dans un paquet d'étoffe, et elle était parvenue à le soustraire, pendant le reste de la nuit, aux regards des assassins; mais lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les Indiens avaient laissé leurs femmes, et qui n'était pas fort éloigné, celles-ci ouvrirent le paquet, et trouvant l'enfant, une d'elles le prit et lui donna la mort.

Ce dernier acte de barbarie inspira à sa malheureuse mère une telle horreur pour ces Indiens, que, malgré tous les bons procédés de l'un d'entr'eux qui la traitait comme sa femme, et en était même devenu passionné, elle préféra de s'exposer à la misère et à la mort plutôt que de continuer à vivre dans l'abondance parmi les bourreaux de son enfant. (1)

(1) Chez presque toutes les tribus des Indiens du Sud,



Cette partie du récit de ses malheurs, rendue
1772. encore plus intéressante par sa vive sensibi-
Janvier. lité, ne produisit d'autre effet sur mes Indiens
que celui de les faire rire.

les femmes manquent rarement de recommander à leurs maris ou à leurs amis, lorsqu'ils vont à la guerre, de leur amener un prisonnier, afin qu'elles ayent le plaisir de le tuer. Quelques-uns même de ces monstres à figure humaine accompagnent leurs maris, et s'amusent à massacrer les femmes et les enfants, pendant que les premiers expédient les hommes.

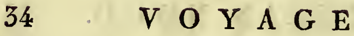
Lors de ma résidence au comptoir de *Cumberland*, établissement situé dans l'intérieur des terres, et formé par moi en 1774, au nom de la Compagnie de la Baie de Hudson, il m'arriva de prier des Indiens qui partaient pour aller faire la guerre de m'amener un de leurs prisonniers pour l'attacher à mon service. Une jeune femme, qui était présente, leur en demanda un aussi, mais uniquement pour le plaisir barbare de le tuer. Je ne saurais exprimer mon indignation et ma surprise en entendant pareille demande sortir de la bouche d'une femme à peine âgée de seize ans. Aussi-tôt que je fus revenu de mon étonnement, je lui ordonnai de quitter l'établissement; ce qu'elle fit sur-le-champ, en accompagnant les

Nous

Nous apprîmes par la suite de notre conversation avec cette femme que son pays était si éloigné à l'*Ouest*, qu'elle n'avait jamais vu de fer ou aucune autre espèce de métal avant qu'on ne l'eût fait prisonnière. Les Indiens de sa tribu fabriquent leurs haches et leurs ciseaux à glace avec des cornes de daims, et leurs couteaux avec de la pierre ou des os. Leurs flèches sont armées d'une sorte d'ardoise, d'os et de cornes de daims. Les instruments avec lesquels ils exécutent leurs ouvrages en bois, ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent entendu parler des objets de première nécessité que les nations ou tribus établies à l'est d'eux tirent des Anglais; mais au lieu de chercher à se rapprocher de nos forts pour se procurer des outils de fer, etc., ils se retirent de plus en plus sur

1772. Janvier.

hommes qui allaient combattre, et il est probable qu'elle aura trouvé à satisfaire amplement ses goûts sanguinaires. Je ne l'ai plus revue depuis, ayant été nommé l'année d'après au commandement du Fort du Prince de Galles.



les derrières pour éviter les *Athapuscow*, qui
1772. en massacrent une quantité considérable l'hi-
Janvier. ver et l'été.

16. Le 16, après avoir marché au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, nous arrivâmes sur les bords de la grande rivière *Athapuscow*, qui, dans l'endroit où nous l'atteignîmes, pouvait avoir deux milles de large, et qui se jète dans le lac du même nom que nous venions de traverser, et dont j'ai déjà donné la description.

Les arbres qui avoisinent cette rivière, entr'autres les pins et les peupliers, effacent, par leur élévation et leur beauté, tous ceux que j'avais rencontrés jusque-là dans le nord de l'Amérique. Le bouleau et quelques espèces de saules y viènent aussi très-grands; mais aucun d'eux n'acquiert la grosseur de ceux d'Angleterre.

En général les bords de la rivière sont très-élevés. Dans quelques endroits, ils surmontent de plus de cent pieds le niveau ordinaire de

l'eau. Ils sont formés d'une terre argilleuse, très-sujète à être dégradée dans les grandes 1772. pluies, et même pendant le court été de cette Janvier. partie du globe. La fonte des glaces occasionne chaque printemps des inondations, qui, d'après ce qu'on m'a assuré, couvrent toutes les pointes de terre; et comme les bois s'avancent jusque sur les écores de la rivière, la force du courant déracine un grand nombre d'arbres, que l'eau entraîne dans le grand lac *Athapuscow* et dépose le long de ses bords et sur ces îles. Quelques-uns d'entr'eux formeraient des mâts pour les plus grands vaisseaux. Sans quelques ravins creusés par les pluies ou les inondations, les bords de cette rivière seraient inaccessibles aux hommes et aux animaux; mais souvent ces ravins eux-mêmes deviènent très-difficiles à franchir par les gros arbres couchés en travers.

La rivière d'*Athapuscow* contient plusieurs îles basses fort fréquentées l'hiver par les élans. Ils sont attirés par les saules qui croissent

1772. Janvier. très-beaux et en grand nombre sur ces îles. Quelques-unes d'elles sont peuplées de lapins, dont nous aurions pu faire un abattis considérable, si nous n'avions pas trouvé mieux.

Outre cette grande rivière, on en rencontre de moins considérables qui se jètent dans le lac *Athapuscow*. Il s'en trouve aussi de très-petites dans le *nord-est* de ce lac, formées du trop plein de ces eaux, et dont les unes, après une infinité de détours à travers les terres stériles situées au nord de la rivière *Churchill*, vont se perdre dans des marais, tandis que les autres, au moyen de plusieurs petits canaux naturels, traversent des rivières et des lacs pour aller se décharger dans la Baie de Hudson. Les rivières qui entrent dans le grand lac *Athapuscow*, et dont le nombre est très-multiplié, sont si remplies de rochers et de bancs de sable, qu'un canot indien ne saurait y naviguer quelque temps; et supposé même que leur cours fût libre, elles ne seraient pas d'une grande utilité aux Naturels du pays,



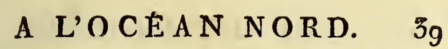
faute de communication avec la rivière *Churchill*, dont elles se tiènent écartées de plusieurs centaines de milles. 1772. Janvier.

Conformément à la proposition de *Matonabbee*, nous marchâmes pendant quelques jours en avant du fleuve *Athapuscow*. Notre route nous fit passer par différents endroits où les Naturels avaient dû séjourner l'hiver; mais nous ne pûmes découvrir aucune trace de leurs habitations. Ils avaient mis le feu aux bois dans l'été précédent; et quoique plusieurs mois se fussent écoulés depuis cette époque jusqu'à celle de notre passage, et que la neige fût très-épaisse, la mousse brûlait encore dans beaucoup d'endroits. A la fumée qui en provenait, nous la prîmes pour celle de quelques tentes d'Indiens; mais après nous être écartés de notre chemin, et avoir fait des perquisitions exactes, nous ne découvrîmes rien de ce que nous cherchions.

Désespérant de rencontrer quelques Indiens

d'*Athapuscow*, nous résolûmes en conseil
1772. (car je puis me servir de cette expression)
Janvier. d'interrompre nos recherches et d'employer notre temps à chasser le buffle, l'élan et le castor, en nous arrangeant de manière à rentrer au Fort du Prince de Galles un peu avant l'époque où les vaisseaux arrivent d'Angleterre. Ainsi, après avoir avancé quarante milles le long de la rivière d'*Athapuscow*, nous la quittâmes à l'endroit où elle commence à couler directement au Sud, et nous
27. dirigeâmes, le 27 Janvier, notre route à l'Est.

L'abondance de gibier de toute espèce ne nous permit de faire que de courtes journées, et souvent nous nous arrêtions deux à trois jours pour consommer le produit de notre chasse. Quelquefois les bois que nous traversions étaient si fourrés, que nous étions obligés d'y ouvrir un chemin pour que les femmes pussent passer avec leurs traîneaux; quelquefois aussi il s'y trouvait de si grandes lacunes occasionnées par le feu qu'on y avait mis,



qu'il nous fallait faire un chemin considérable avant de trouver des abris pour nos 1772. Fév.
tentes.

Depuis le 15 Février jusqu'au 24 du même Du 15
mois, nous suivîmes les bords d'une petite au 24.
rivière qui se jète dans le lac *Clowey*, près de l'endroit où nous construisîmes nos canots en Mai 1771. Cette petite rivière est la même que celle dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, comme ayant communication avec le lac *Athapuscow*; mais elle mérite fort peu au reste que l'on s'occupe de sa source ou de son embouchure, moitié de son lit étant presque à sec les trois quarts de l'année. A juger par la profondeur de l'eau des étangs voisins, il y a apparence que ceux-ci recèlent beaucoup de castors, et le nombre de leurs maisons que l'on y découvre tend à le confirmer.

Le 24, nous rencontrâmes un Chef de la 24.
tribu des Indiens du Nord, nommé *Thlew-sa-nell-ie*. Il était accompagné de plusieurs

autres étrangers et venait de l'*Est.* Il nous
1772. offrit, à *Matonabbee* et à moi, deux carottes
Fév. de tabac, chacune longue d'un pied, et deux petits barrils d'eau-de-vie. Ce Chef les destinait en présent aux Indiens d'*Athapuscow*; mais ayant appris de mes compagnons qu'il était plus que probable qu'il ne trouverait personne de cette nation, il réfléchit que ces articles ne valaient pas la peine d'être transportés plus loin. Le tabac nous arrivait fort à propos pour remplacer notre provision, qui était finie depuis quelque temps. Quant à l'eau-de-vie, habitué depuis long-temps aussi à me passer de liqueurs spiritueuses, je préférai de la laisser toute entière aux Indiens, qui étaient trop nombreux pour qu'il en revînt beaucoup à chacun. En général les Indiens du Nord n'aiment pas extrêmement les liqueurs fortes, sur-tout ceux qui habitent à quelque distance du Fort. Ceux plus rapprochés et qui vont tuer des oies pour nous au printemps, ne refusent pas de boire le coup d'eau-de-vie qu'on leur donne; ils le boivent

même avec autant de plaisir qu'un Indien du Sud ; mais rarement ils osent en acheter.

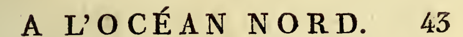
1772. Fév.

La petite rivière dont je viens de faire mention, ainsi que les lacs et les étangs voisins, se trouvant abondamment fournis de castors, comme la terre l'était d'élans et de buffles, on imagine bien que nous n'avancions que très-lentement. En effet, notre temps se passait à chasser, à manger et à faire sécher une grande quantité de viandes, sur-tout de celle de buffle ; car l'expérience avait appris à mes compagnons qu'un peu plus à l'Est nous ne rencontrerions aucun de ces animaux.

Les Indiens qui nous avaient joints le 24 nous dirent que tout allait très-bien au Fort du Prince de Galles lorsqu'ils le quittèrent. En comptant par les lunes écoulées depuis cette époque, leur départ avait dû avoir lieu le 15 Novembre 1771. Ces étrangers, à l'exception d'un petit nombre, ne restèrent qu'une

nuit avec nous, et firent ensuite route au
1772. *Nord-Ouest.* Les Indiens qui s'en étaient sé-
Fév. parés se réunirent à notre troupe pour l'accompagner à la Factorerie, où ils désiraient échanger des fourrures qu'ils avaient eu l'avantage de se procurer de bonne heure dans l'hiver.

Après avoir rassemblé d'amples provisions de viande et de graisse, et les avoir apprêtées de la manière la plus portative, nous nous
28. remîmes en route le 28, et nous marchâmes dans la direction du *Sud-Est quart d'Est*, avec l'intention de faire plus de diligence que par le passé, ne devant plus être retardés, ou du moins que très-peu, par le besoin de chasser. Quelques-uns de mes Indiens ayant découvert le lendemain des traces de voyageurs, s'empressèrent de les suivre. Elles les conduisirent aux cabanes de quelques misérables Sauvages, à qui ils enlevèrent toutes les fourrures qu'ils avaient et une jeune femme.

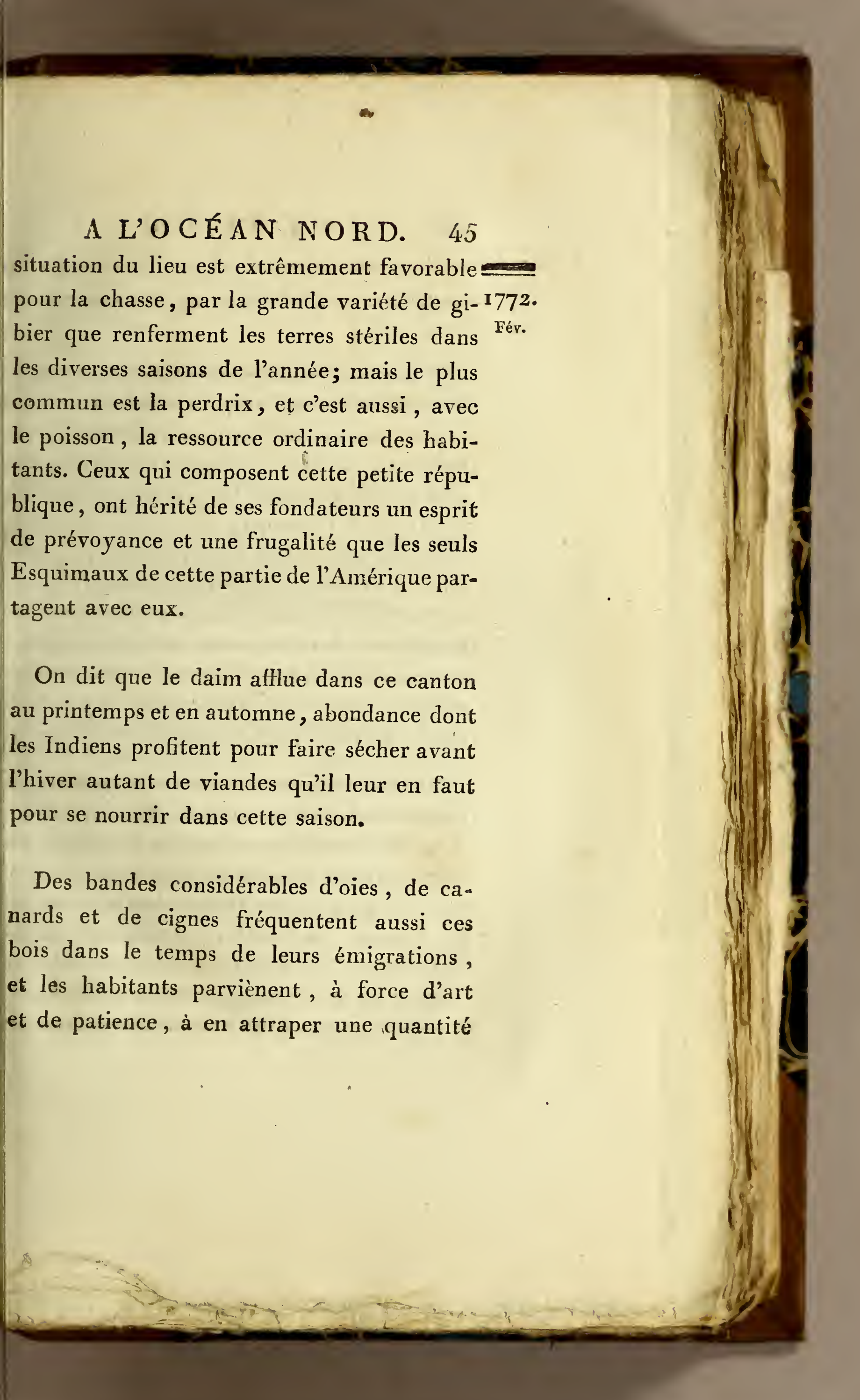


Ce nouvel acte de violence ralluma toute mon indignation. Il me paraissait d'autant 1772. plus horrible, qu'il avait été exercé contre de Fév. pauvres et timides créatures, isolées presque entièrement de la société humaine.

Matonabbee m'assura que les Indiens à qui mes compagnons venaient d'enlever leurs fourrures appartenaient à une famille qui, depuis un temps très-reculé, avait l'habitude de se retirer l'hiver dans des bois situés à une si grande distance, sur les terres stériles, qu'ils étaient à peine connus des voyageurs. D'après tous les renseignements qu'il m'a été possible de me procurer, ces bois doivent être placés entre les 63 et 63 ½ dégrés de latitude. Quant à la longitude, je ne saurais la déterminer avec autant de précision. Tout ce que je puis affirmer par moi-même, c'est qu'il doit exister plusieurs centaines de milles de cette habitation à la mer d'un côté, et de l'autre aux grands bois situés à l'Ouest. Les Indiens du Nord, que la traite y attire en très-petit

nombre, s'accordent à en faire une descrip-
1772. Fév. tion intéressante. Tous la placent sur les bords d'une rivière qui communique avec plusieurs beaux lacs. Comme elle coule au Nord-Est, il est plus que probable qu'elle se jète dans quelque partie de la *Baie de Hudson*, et d'après sa latitude, ce ne peut être que par le lac *Baker*, qui précède l'entrée de *Chesterfield.* J'observe que ceci n'est qu'une conjecture, et ne saurait entraîner de conséquences fâcheuses, car la navigation sur les rivières de ces contrées de l'Amérique est non seulement impraticable, mais ne serait même d'aucune utilité, vu que le pays qu'elles traversent ne renferme aucun objet de commerce, ni des habitants dignes d'être visités.

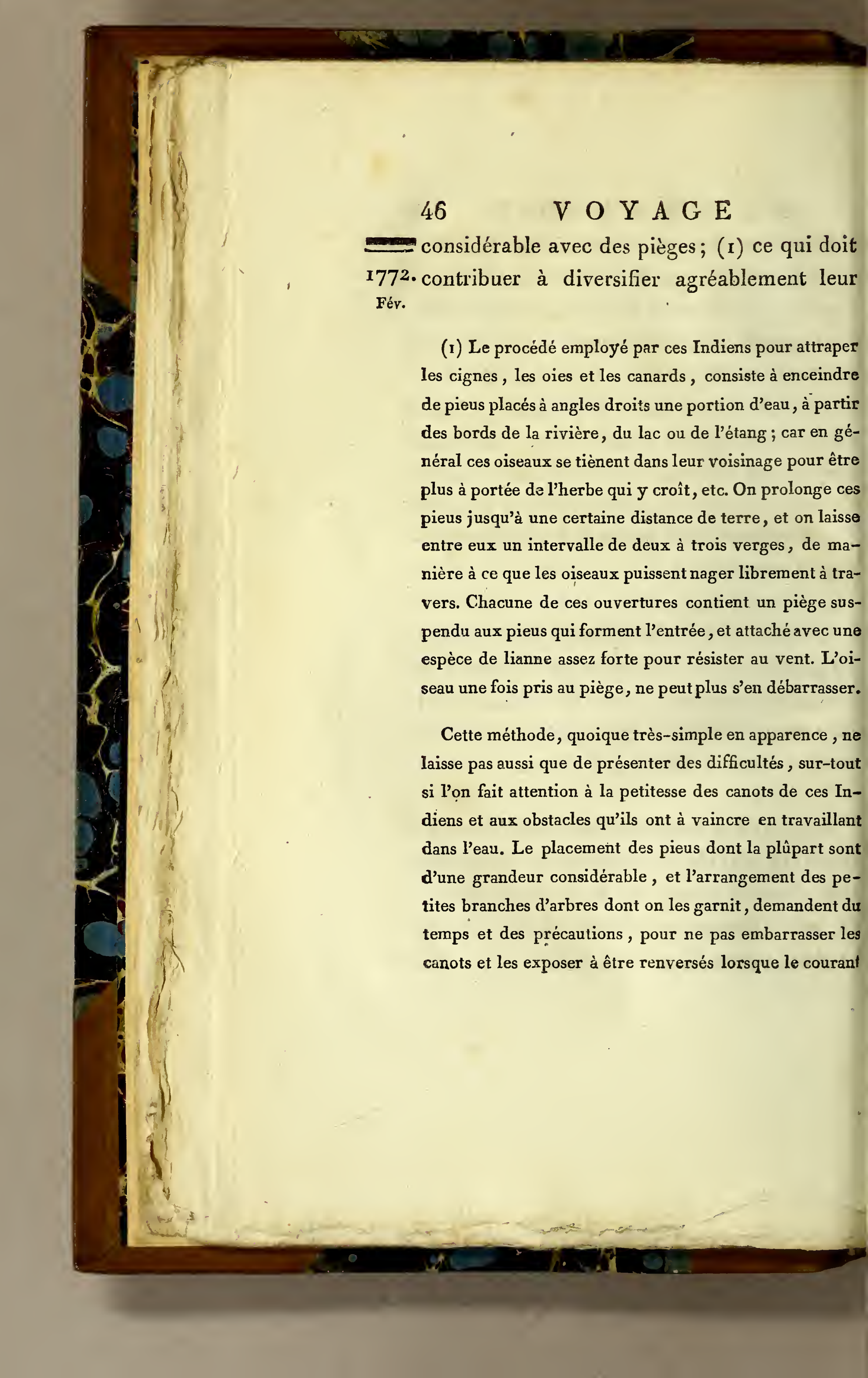
Si je voulais tenir compte au lecteur de tout ce qui m'a été débité sur l'établissement en lui-même et sur la manière de vivre de ceux qui l'habitent, je formerais un volume. Je me contenterai de remarquer que la



situation du lieu est extrêmement favorable pour la chasse, par la grande variété de gi- 1772. Fév. bier que renferment les terres stériles dans les diverses saisons de l'année; mais le plus commun est la perdrix, et c'est aussi, avec le poisson, la ressource ordinaire des habitants. Ceux qui composent cette petite république, ont hérité de ses fondateurs un esprit de prévoyance et une frugalité que les seuls Esquimaux de cette partie de l'Amérique partagent avec eux.

On dit que le daim afflue dans ce canton au printemps et en automne, abondance dont les Indiens profitent pour faire sécher avant l'hiver autant de viandes qu'il leur en faut pour se nourrir dans cette saison.

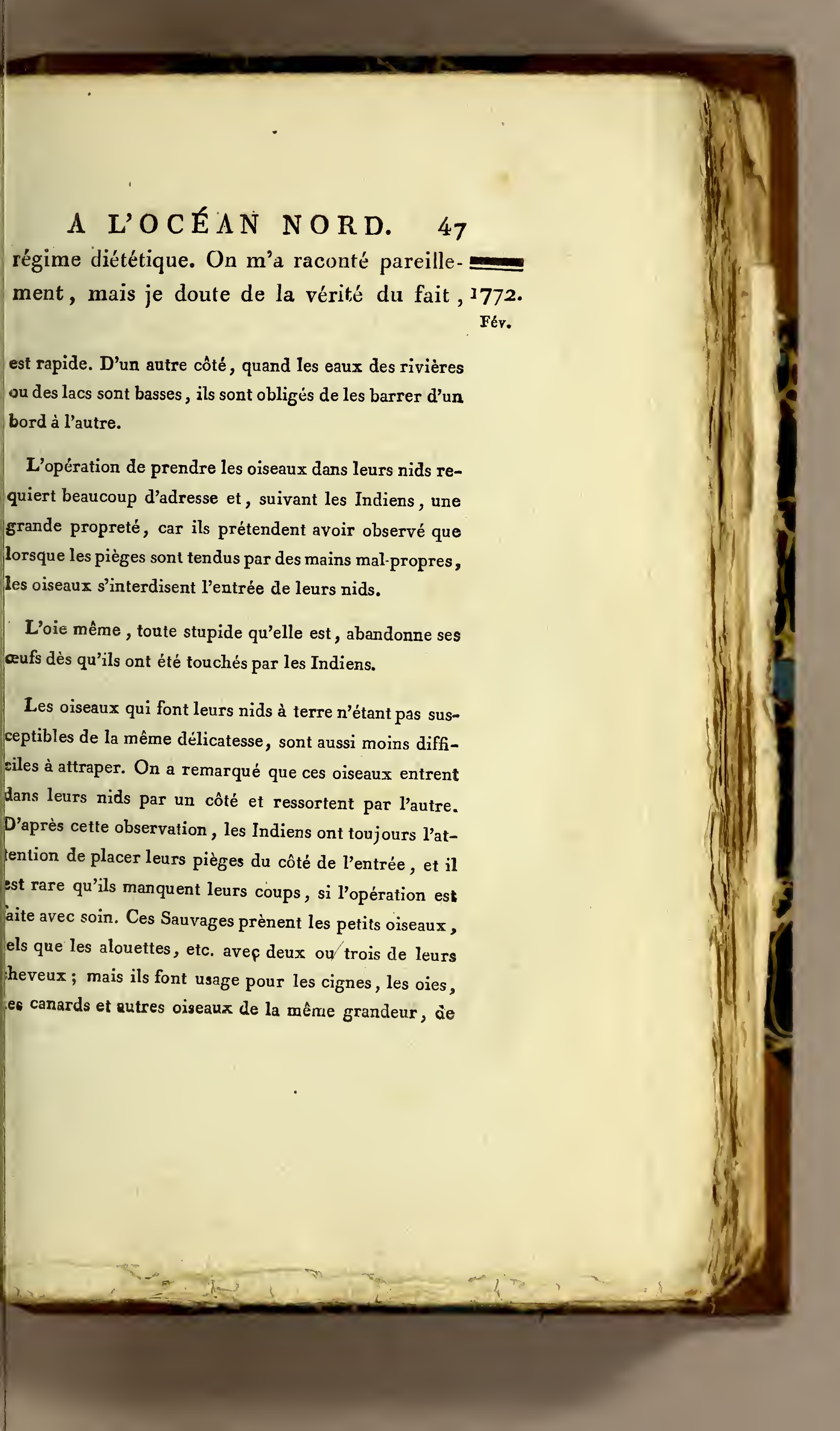
Des bandes considérables d'oies, de canards et de cignes fréquentent aussi ces bois dans le temps de leurs émigrations, et les habitants parviènent, à force d'art et de patience, à en attraper une quantité



1772. Fév. considérable avec des pièges; (1) ce qui doit contribuer à diversifier agréablement leur

(1) Le procédé employé par ces Indiens pour attraper les cignes, les oies et les canards, consiste à enceindre de pieus placés à angles droits une portion d'eau, à partir des bords de la rivière, du lac ou de l'étang; car en général ces oiseaux se tiènent dans leur voisinage pour être plus à portée de l'herbe qui y croît, etc. On prolonge ces pieus jusqu'à une certaine distance de terre, et on laisse entre eux un intervalle de deux à trois verges, de manière à ce que les oiseaux puissent nager librement à travers. Chacune de ces ouvertures contient un piège suspendu aux pieus qui forment l'entrée, et attaché avec une espèce de lianne assez forte pour résister au vent. L'oiseau une fois pris au piège, ne peut plus s'en débarrasser.

Cette méthode, quoique très-simple en apparence, ne laisse pas aussi que de présenter des difficultés, sur-tout si l'on fait attention à la petitesse des canots de ces Indiens et aux obstacles qu'ils ont à vaincre en travaillant dans l'eau. Le placement des pieus dont la plûpart sont d'une grandeur considérable, et l'arrangement des petites branches d'arbres dont on les garnit, demandent du temps et des précautions, pour ne pas embarrasser les canots et les exposer à être renversés lorsque le courant



régime diététique. On m'a raconté pareillement, mais je doute de la vérité du fait, 1772. Fév.

est rapide. D'un autre côté, quand les eaux des rivières ou des lacs sont basses, ils sont obligés de les barrer d'un bord à l'autre.

L'opération de prendre les oiseaux dans leurs nids requiert beaucoup d'adresse et, suivant les Indiens, une grande propreté, car ils prétendent avoir observé que lorsque les pièges sont tendus par des mains mal-propres, les oiseaux s'interdisent l'entrée de leurs nids.

L'oie même, toute stupide qu'elle est, abandonne ses œufs dès qu'ils ont été touchés par les Indiens.

Les oiseaux qui font leurs nids à terre n'étant pas susceptibles de la même délicatesse, sont aussi moins difficiles à attraper. On a remarqué que ces oiseaux entrent dans leurs nids par un côté et ressortent par l'autre. D'après cette observation, les Indiens ont toujours l'attention de placer leurs pièges du côté de l'entrée, et il est rare qu'ils manquent leurs coups, si l'opération est faite avec soin. Ces Sauvages prènent les petits oiseaux, tels que les alouettes, etc. avec deux ou trois de leurs cheveux; mais ils font usage pour les cignes, les oies, les canards et autres oiseaux de la même grandeur, de

1772. Fév. qu'il existe sur cette petite portion du globe des perdrix aussi grosses que nos volailles anglaises. Les Indiens les prènent aux pièges ainsi que les perdrix ordinaires ou les tuent à coups de flèches.

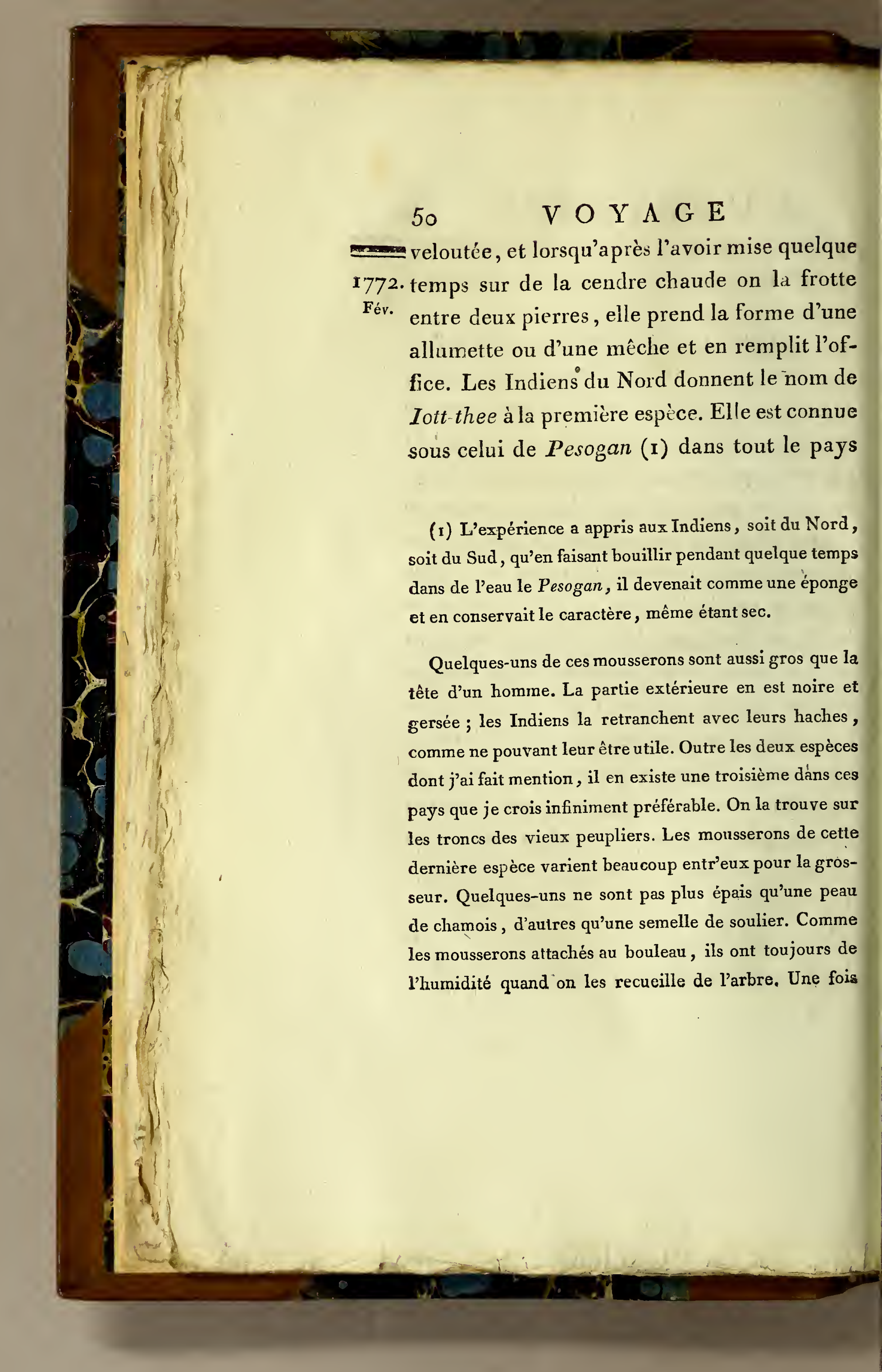
La rivière et les lacs voisins de la petite forêt où la peuplade dont je viens de parler a fixé sa résidence, abondent en beaux poissons, et principalement en truites et en barbeaux, qui se laissent prendre facilement, les premières avec l'hameçon, et les autres au filet. En tout je n'ai point vu ou entendu parler dans ces contrées de canton qui réunît la moitié des avantages que présente celui-ci pour la vie. Je prévois néanmoins qu'un jour la postérité de ses habitants actuels sera obligée de l'évacuer faute de bois. Il y repousse si lentement, qu'il faut un grand nombre d'années pour remplacer celui employé dans une

nerfs de daims tordus comme une ficelle, et quelquefois de petites bandes de la peau de cet animal.

seule,

seule, sans compter le bois coupé et emporté par les Esquimaux. 1772. Fév.

Il paraîtra peut-être étrange qu'une portion de cette famille si avantageusement placée, et qui présente toutes les apparences du bonheur, s'en soit séparée. Je ne vois que la nécessité qui ait pu l'avoir contrainte à entreprendre un trajet de plusieurs centaines de milles. Il n'est aucune situation qui n'ait ses inconvénients, et comme les bois au milieu desquels réside la tribu sont dépourvus de bouleaux d'une grandeur suffisante, ou qu'ils ne contiènent peut-être aucun arbre de cette espèce, un détachement se sera avancé à l'Ouest pour se procurer la quantité d'écorces nécessaires à la construction de ses canots, et recueillir en même temps les mousserons qui croissent sur le bouleau, et dont les Indiens de ces contrées se servent en place d'amadoue. Ces mousserons sont de deux espèces; l'une a beaucoup de consistance et une grande analogie avec la rhubarbe; l'autre est tendre et



1772. Fév.

veloutée, et lorsqu'après l'avoir mise quelque temps sur de la cendre chaude on la frotte entre deux pierres, elle prend la forme d'une allumette ou d'une mêche et en remplit l'office. Les Indiens du Nord donnent le nom de *Iott-thee* à la première espèce. Elle est connue sous celui de *Pesogan* (1) dans tout le pays

(1) L'expérience a appris aux Indiens, soit du Nord, soit du Sud, qu'en faisant bouillir pendant quelque temps dans de l'eau le *Pesogan*, il devenait comme une éponge et en conservait le caractère, même étant sec.

Quelques-uns de ces mousserons sont aussi gros que la tête d'un homme. La partie extérieure en est noire et gersée ; les Indiens la retranchent avec leurs haches, comme ne pouvant leur être utile. Outre les deux espèces dont j'ai fait mention, il en existe une troisième dans ces pays que je crois infiniment préférable. On la trouve sur les troncs des vieux peupliers. Les mousserons de cette dernière espèce varient beaucoup entr'eux pour la grosseur. Quelques-uns ne sont pas plus épais qu'une peau de chamois, d'autres qu'une semelle de soulier. Comme les mousserons attachés au bouleau, ils ont toujours de l'humidité quand on les recueille de l'arbre. Une fois

qui borde la Baie de Hudson, et cette dénomination lui vient des Indiens du Sud. 1772. Mars.
L'autre espèce n'est employée que par les tribus du Nord, qui l'appèlent *Clalte-ad-dee.*

Nous commençâmes le premier de Mars à 1.
quitter les belles plaines d'*Athapuscow* et à nous rapprocher des montagnes pierreuses qui font la limite du pays des Indiens du Nord. L'élan et le castor étaient encore nombreux; mais nous n'apperçûmes plus de buffles après le 29 Février.

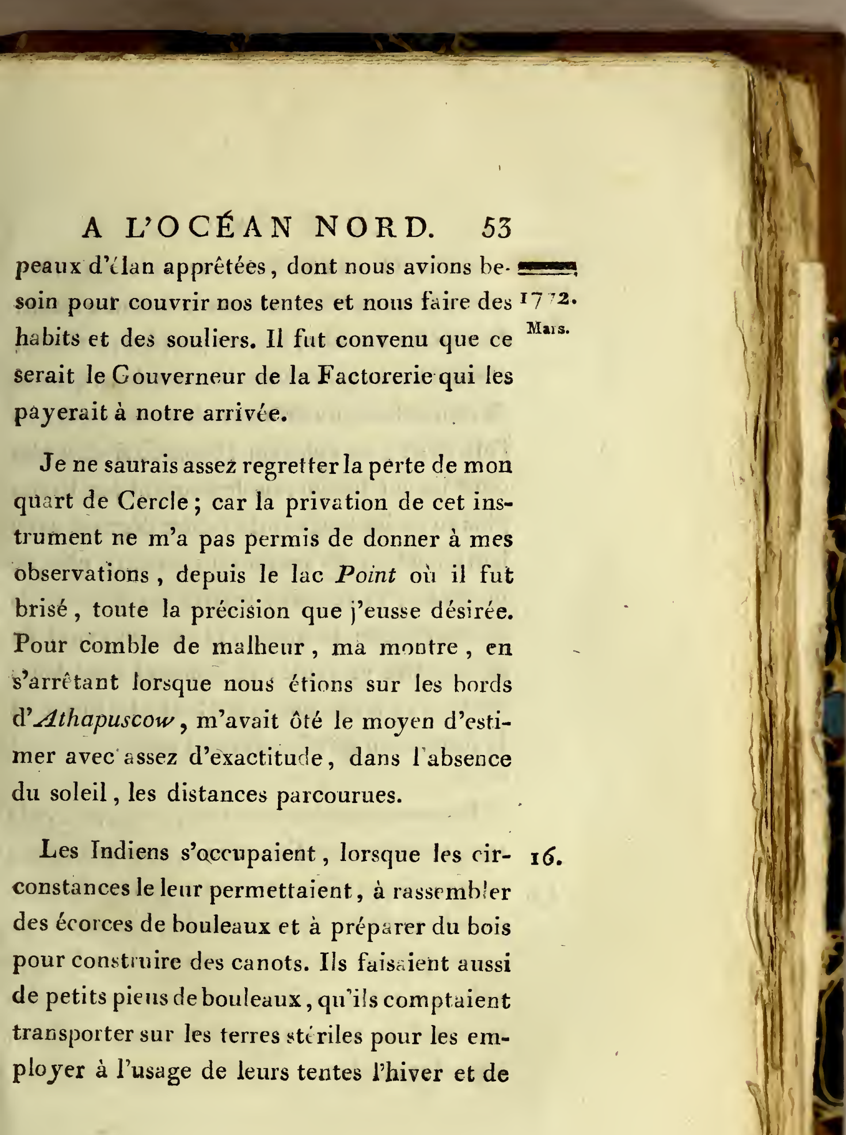
secs, ils prènent feu dès la première étincelle. Cette propriété s'accroît encore chez eux lorsqu'on les garde dans un sac qui a contenu de la poudre à tirer. S'il est surprenant que les Indiens dont il est question dans le texte ignorent la méthode des *Esquimaux* d'allumer du feu au moyen du frottement, il ne l'est pas moins qu'ils ne construisent point leurs pirogues avec des peaux. Il faut que celles de daim ne résistent pas à l'eau; car les *Esquimaux* n'employent pour leurs canots que celles de veaux marins, quoiqu'ils tuent tous les ans un grand nombre de daims.



En continuant de marcher à l'*Est Sud-Est*,
1772. nous découvrîmes le 14 des traces d'Indiens,
Mars. que nous joignîmes le lendemain. Parmi eux
14. se trouvait l'homme que j'avais chargé, au mois de Mars de l'année précédente, d'une lettre pour le Gouverneur du Fort du Prince de Galles. Il m'en apportait une réponse, datée du 21 Juin. Lorsque cet Indien se chargea de ma lettre, nous ignorions encore la route que nous prendrions à notre retour de la rivière de Cuivre, et probablement il ne savait pas lui-même où il s'arrêterait pour passer l'hiver; ainsi le hazard seul décida de notre rencontre.

Ces Indiens, qui avaient recueilli quelques fourrures pendant le cours de l'hiver, se réunirent à nous. Nous nous trouvâmes alors former une troupe d'environ deux cents personnes, occupant vingt tentes, et c'était à peu près le nombre dans lequel nous avions voyagé l'hiver.

Nous achetâmes de ces étrangers plusieurs



peaux d'élan apprêtées, dont nous avions be-
soin pour couvrir nos tentes et nous faire des 1772.
habits et des souliers. Il fut convenu que ce Mars.
serait le Gouverneur de la Factorerie qui les payerait à notre arrivée.

Je ne saurais assez regretter la perte de mon quart de Cercle; car la privation de cet instrument ne m'a pas permis de donner à mes observations, depuis le lac *Point* où il fut brisé, toute la précision que j'eusse désirée. Pour comble de malheur, ma montre, en s'arrêtant lorsque nous étions sur les bords d'*Athapuscow*, m'avait ôté le moyen d'estimer avec assez d'exactitude, dans l'absence du soleil, les distances parcourues.

Les Indiens s'occupaient, lorsque les cir- 16.
constances le leur permettaient, à rassembler des écorces de bouleaux et à préparer du bois pour construire des canots. Ils faisaient aussi de petits pieus de bouleaux, qu'ils comptaient transporter sur les terres stériles pour les employer à l'usage de leurs tentes l'hiver et de

1772. Mars.

leurs raquettes l'été. J'observerai ici qu'aucun de ces travaux n'occasionna le moindre retard dans notre marche; car ces peuples profitent, chemin faisant, de toutes les occasions. Quand ils rencontrent un arbre qui leur convient, ils l'abattent, en enlèvent l'écorce, si c'est elle dont ils ont besoin, ou le coupent par troncs plus ou moins longs après l'avoir dégrossi avec leurs haches. Ils emportent ensuite chaque morceau, et le soir, arrivés au lieu où ils doivent passer la nuit, ou le matin avant de se remettre en route, ils donnent avec leurs couteaux, à ces pièces de bois, la forme et la dimension qu'elles doivent avoir.

Pourvus abondamment de provisions, et le temps continuant d'être beau, nous avancions
19. un peu chaque jour. Nous atteignîmes le 19 le grand lac *Wholdyeah-chueh'd* (ou des Brochets.) Nous avions rencontré dans l'intervalle un autre petit lac, où nous prîmes des truites à la ligne et nous tuâmes quelques daims et un élan.

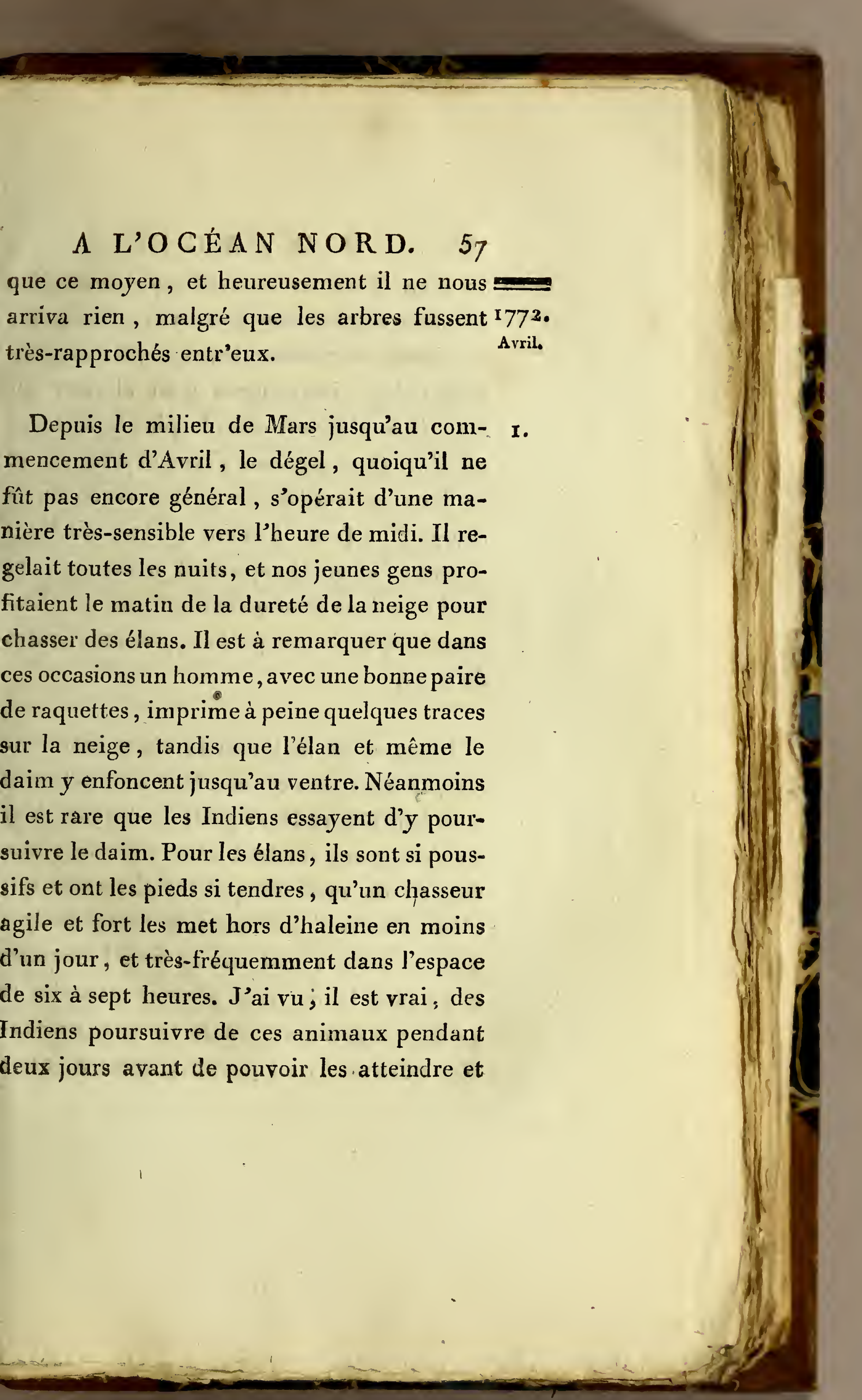
Nous traversâmes le 20 le lac des Brochets. Ce lac, dans l'endroit où nous le passâmes, n'avait pas plus de sept milles de large; il s'étend davantage du Nord Nord-Ouest au Sud Sud-Est. Nous arrivâmes le lendemain au lac *Bédodid*, qui comporte en général trois milles de large et dans quelques parties beaucoup moins; mais il a plus de quarante milles de long, ce qui lui donne l'apparence d'une rivière. Les Indiens disent qu'il est fermé de tous les côtés par des hauteurs, sur lesquelles croît une quantité considérable de sapins. Ces arbres sont en général peu élevés; mais leurs branches s'étendent trois fois plus que celles des sapins d'Europe, de sorte qu'on les prendrait plutôt pour des pommiers. Ils paraissent contenir beaucoup de résine, car le bois qui en provient brûle comme de la chandelle et répand une forte odeur. Il jète une fumée aussi noire que celle produite par les douves d'un ancien barril de goudron. Aussi les Indiens évitent-ils avec soin de s'en servir dans leurs tentes ou même en

1772. Mars. 20.

dehors pendant qu'ils font cuire leurs ali-
1772. ments.
Mars.

Le dégel commençait à s'opérer très-fortement, et d'un autre côté, l'épaisseur des bois taillis rendait notre marche si pénible, que nous prîmes le parti de voyager sur le grand lac des Brochets, situé à peu près dans la direction de notre route; mais voyant, après l'avoir parcouru dans l'espace de vingt-deux milles, qu'il tournait un peu trop au Nord, nous le quittâmes pour prendre à l'*Est*. Quatorze milles plus loin, nous atteignîmes *Noo-shetht-whoie* ou le lac *Hill-island*, ainsi nommé à cause d'une île élevée qu'il renferme.

31. Du 28 au 31 Mars, le vent souffla avec tant de force de la partie du Sud, qu'il nous devint impossible de traverser des lacs ou des plaines ouvertes. Ce n'est pas qu'il n'y eût quelque danger pour nous de voyager au milieu des bois, par la violence avec laquelle le vent agitait les arbres; mais il ne nous restait

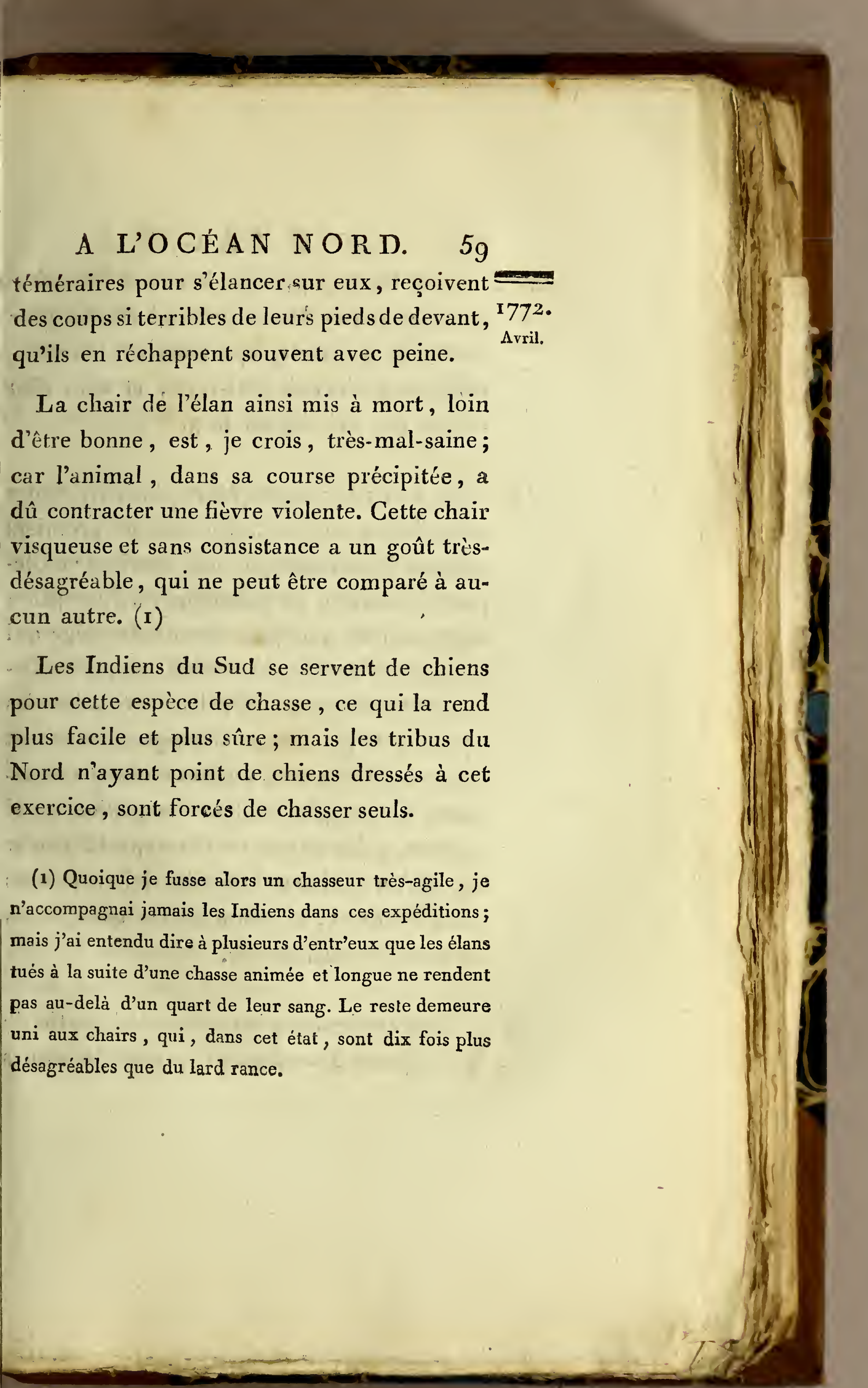


que ce moyen, et heureusement il ne nous
arriva rien, malgré que les arbres fussent 1772.
très-rapprochés entr'eux. Avril.

Depuis le milieu de Mars jusqu'au commencement d'Avril, le dégel, quoiqu'il ne fût pas encore général, s'opérait d'une manière très-sensible vers l'heure de midi. Il regelait toutes les nuits, et nos jeunes gens profitaient le matin de la dureté de la neige pour chasser des élans. Il est à remarquer que dans ces occasions un homme, avec une bonne paire de raquettes, imprime à peine quelques traces sur la neige, tandis que l'élan et même le daim y enfoncent jusqu'au ventre. Néanmoins il est rare que les Indiens essayent d'y poursuivre le daim. Pour les élans, ils sont si poussifs et ont les pieds si tendres, qu'un chasseur agile et fort les met hors d'haleine en moins d'un jour, et très-fréquemment dans l'espace de six à sept heures. J'ai vu, il est vrai, des Indiens poursuivre de ces animaux pendant deux jours avant de pouvoir les atteindre et 1.

les tuer. Dans ces sortes d'expéditions, les
1772. chasseurs en général ne portent avec eux qu'un
Avril. couteau ou une baïonette, et un petit sac contenant leurs instruments pour allumer du feu. Ils se vétissent aussi le plus légèrement possible. Quelques-uns s'arment d'un arc et de deux ou trois flèches; mais aucun ne se charge d'un fusil, à moins qu'il ne soit léger et court, et en le supposant même avec ces qualités, il ne peut qu'embarrasser un chasseur occupé à courir pendant plusieurs heures de suite.

Lorsque les malheureux élans sont rendus, ils s'arrêtent et cherchent à se défendre avec leur tête et leurs pieds de devant, dont ils s'escriment sur-tout avec beaucoup d'adresse, de manière que les chasseurs qui n'ont ni traits ni fusil court, se voyent obligés d'attacher leurs couteaux ou leurs baïonettes à un long bâton pour pouvoir atteindre et percer ces animaux. Faute de cette précaution nécessaire, les jeunes chasseurs, assez

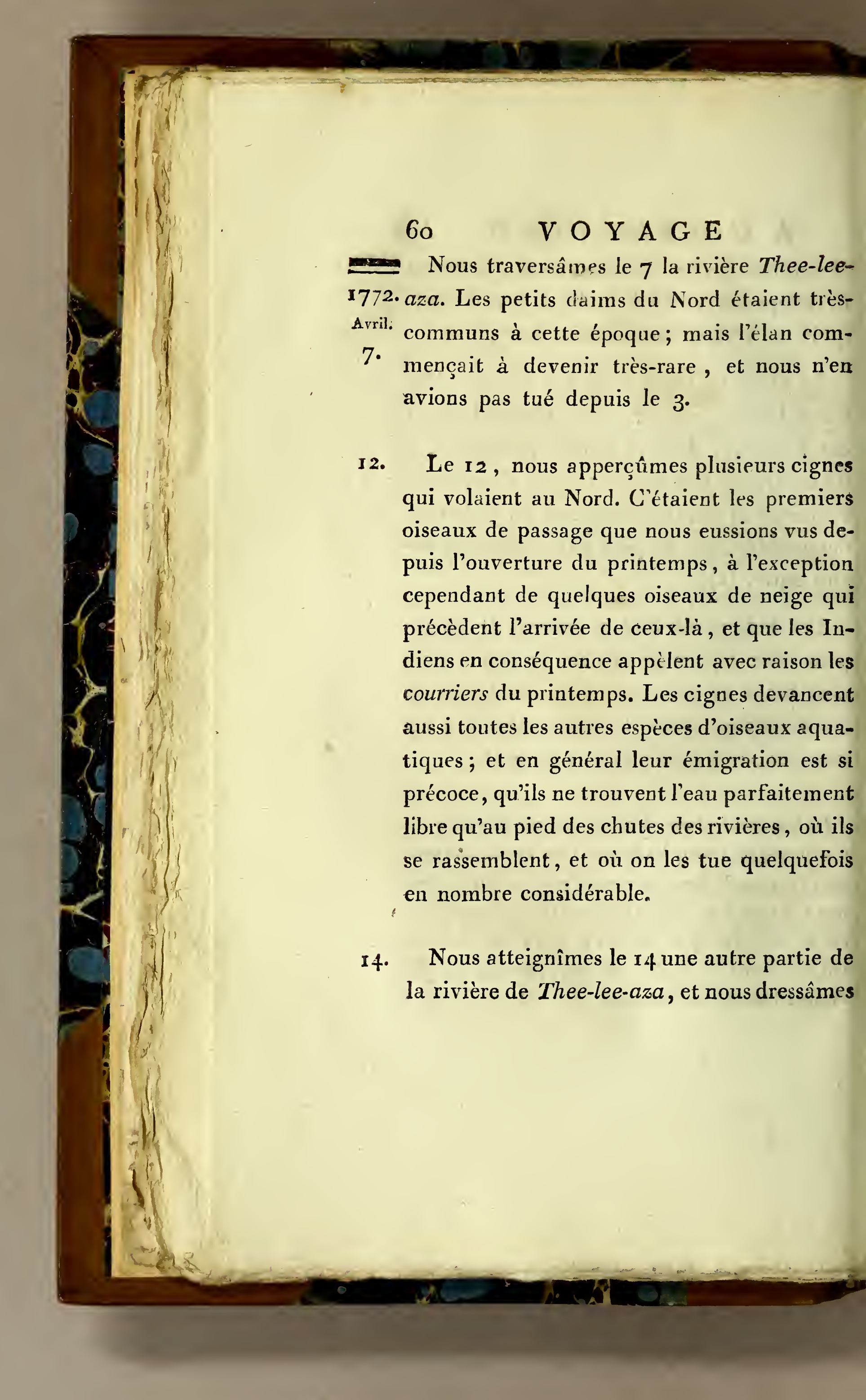


téméraires pour s'élancer sur eux, reçoivent des coups si terribles de leurs pieds de devant, qu'ils en réchappent souvent avec peine. 1772. Avril.

La chair de l'élan ainsi mis à mort, loin d'être bonne, est, je crois, très-mal-saine; car l'animal, dans sa course précipitée, a dû contracter une fièvre violente. Cette chair visqueuse et sans consistance a un goût très-désagréable, qui ne peut être comparé à aucun autre. (1)

Les Indiens du Sud se servent de chiens pour cette espèce de chasse, ce qui la rend plus facile et plus sûre; mais les tribus du Nord n'ayant point de chiens dressés à cet exercice, sont forcés de chasser seuls.

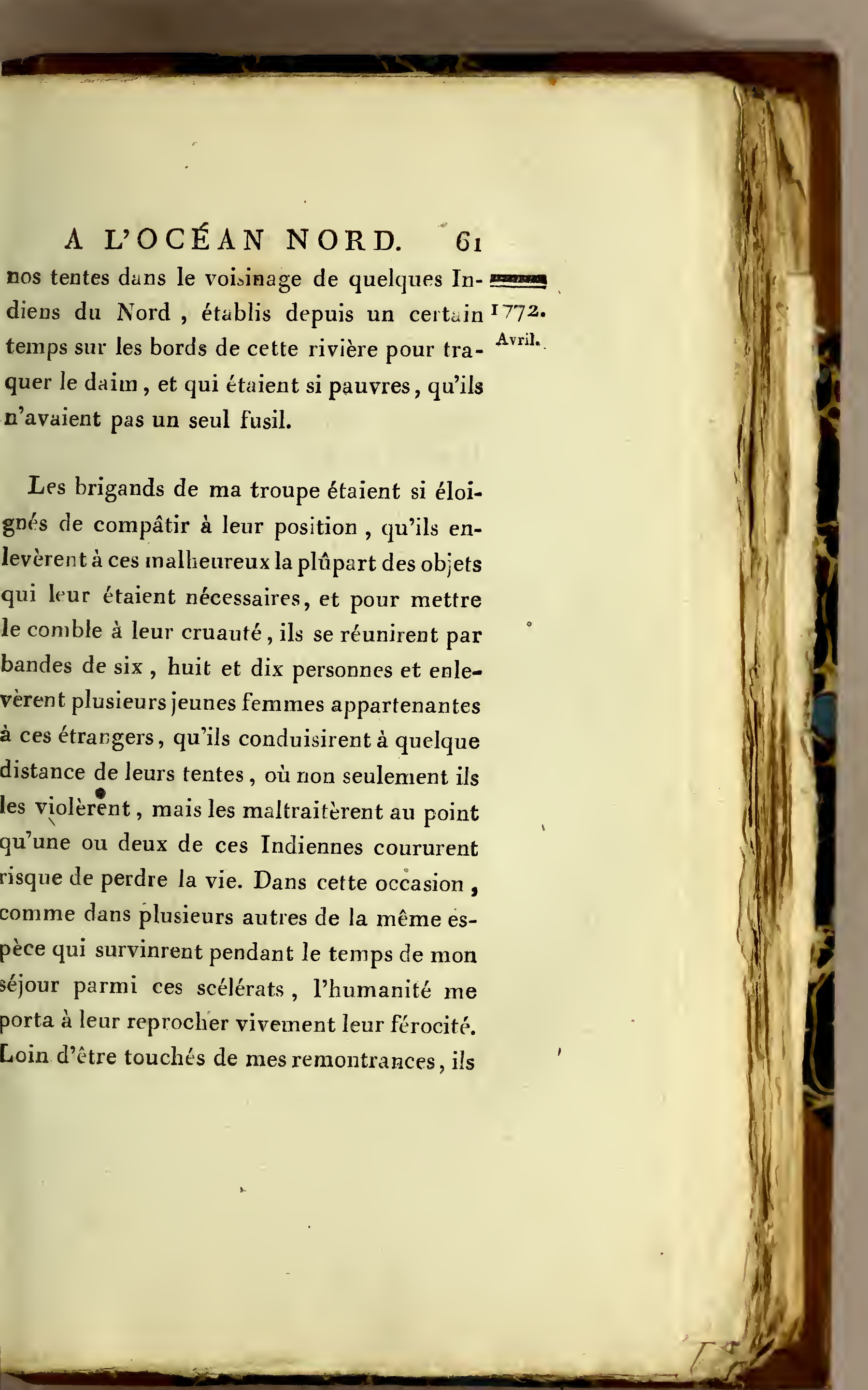
(1) Quoique je fusse alors un chasseur très-agile, je n'accompagnai jamais les Indiens dans ces expéditions; mais j'ai entendu dire à plusieurs d'entr'eux que les élans tués à la suite d'une chasse animée et longue ne rendent pas au-delà d'un quart de leur sang. Le reste demeure uni aux chairs, qui, dans cet état, sont dix fois plus désagréables que du lard rance.



Nous traversâmes le 7 la rivière *Thee-lee-*
1772. *aza.* Les petits daims du Nord étaient très-
Avril. communs à cette époque; mais l'élan com-
7. mençait à devenir très-rare, et nous n'en avions pas tué depuis le 3.

12. Le 12, nous apperçûmes plusieurs cignes qui volaient au Nord. C'étaient les premiers oiseaux de passage que nous eussions vus depuis l'ouverture du printemps, à l'exception cependant de quelques oiseaux de neige qui précèdent l'arrivée de ceux-là, et que les Indiens en conséquence appèlent avec raison les *courriers* du printemps. Les cignes devancent aussi toutes les autres espèces d'oiseaux aquatiques; et en général leur émigration est si précoce, qu'ils ne trouvent l'eau parfaitement libre qu'au pied des chutes des rivières, où ils se rassemblent, et où on les tue quelquefois en nombre considérable.

14. Nous atteignîmes le 14 une autre partie de la rivière de *Thee-lee-aza*, et nous dressâmes



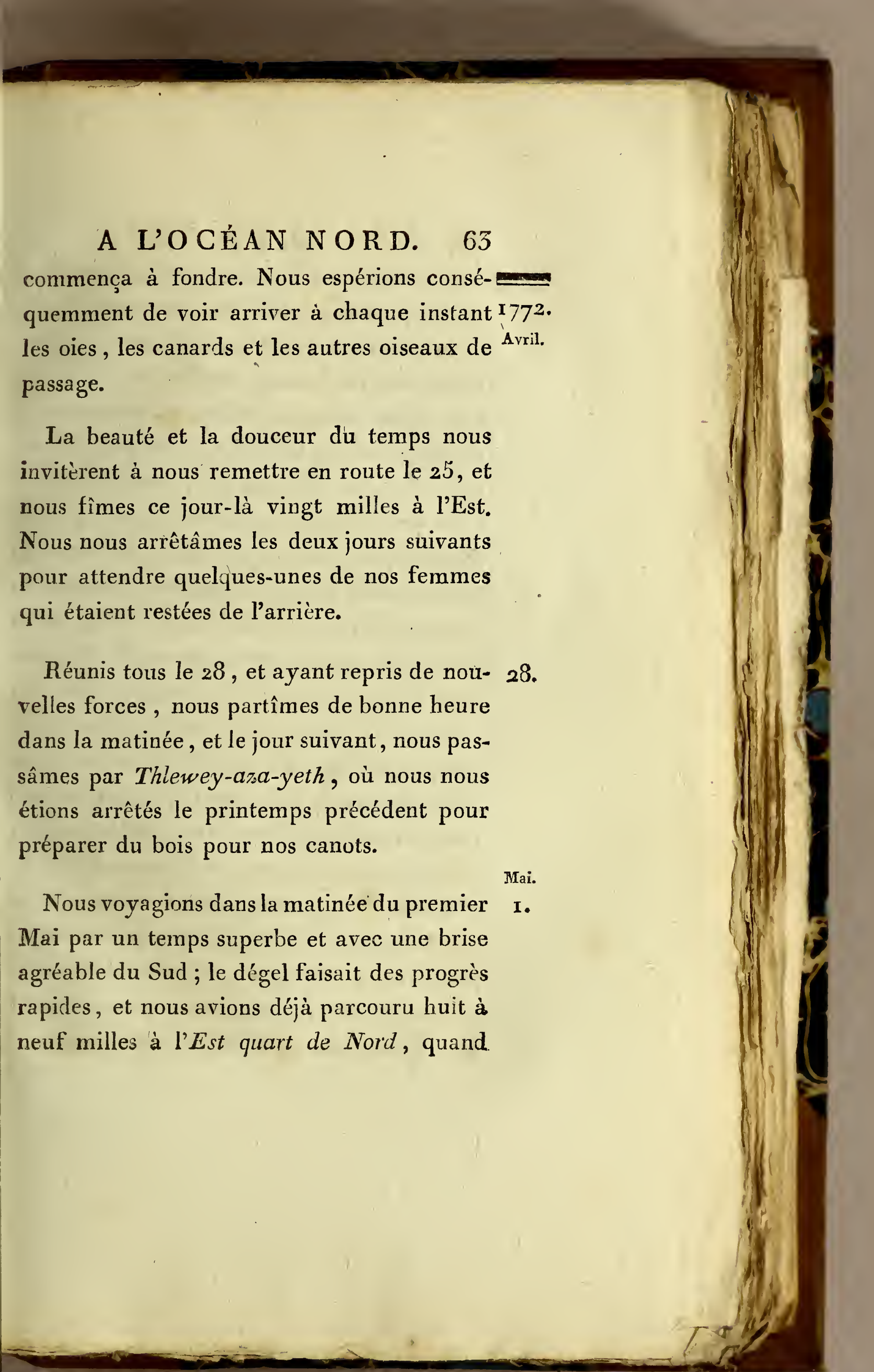
nos tentes dans le voisinage de quelques In-
diens du Nord, établis depuis un certain 1772.
temps sur les bords de cette rivière pour tra- Avril.
quer le daim, et qui étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas un seul fusil.

Les brigands de ma troupe étaient si éloignés de compâtir à leur position, qu'ils enlevèrent à ces malheureux la plûpart des objets qui leur étaient nécessaires, et pour mettre le comble à leur cruauté, ils se réunirent par bandes de six, huit et dix personnes et enlevèrent plusieurs jeunes femmes appartenantes à ces étrangers, qu'ils conduisirent à quelque distance de leurs tentes, où non seulement ils les violèrent, mais les maltraitèrent au point qu'une ou deux de ces Indiennes coururent risque de perdre la vie. Dans cette occasion, comme dans plusieurs autres de la même espèce qui survinrent pendant le temps de mon séjour parmi ces scélérats, l'humanité me porta à leur reprocher vivement leur férocité. Loin d'être touchés de mes remontrances, ils

1772. Avril.

plaisantaient de ma sensibilité, et ils ne craignirent pas même de me dire, au sujet de cette dernière scène, que si quelqu'une de mes parentes ou de mes amies se fût trouvée parmi les Indiennes, ils l'eussent traitée de la même manière.

Les daims étant très-communs, et les Indiens n'espérant plus en rencontrer un aussi grand nombre jusqu'à leur arrivée sur les terres stériles, nous nous arrêtâmes dix jours pour faire sécher et apprêter une provision de viandes que nous voulions emporter avec nous. Mes compagnons profitèrent de notre séjour pour achever de préparer le bois destiné à la construction de leurs canots, et se procurer en même temps tous les pieus qui leur manquaient pour leurs tentes, etc. Tandis que nous étions occupés à ce travail important, le dégel s'accrut au point qu'on put distinguer la terre dans beaucoup d'endroits, et la glace, sur les rivières où l'eau était peu profonde et le courant rapide,



commença à fondre. Nous espérions consé-
quemment de voir arriver à chaque instant 1772.
les oies, les canards et les autres oiseaux de Avril.
passage.

La beauté et la douceur du temps nous invitèrent à nous remettre en route le 25, et nous fîmes ce jour-là vingt milles à l'Est. Nous nous arrêtâmes les deux jours suivants pour attendre quelques-unes de nos femmes qui étaient restées de l'arrière.

Réunis tous le 28, et ayant repris de nou- 28.
velles forces, nous partîmes de bonne heure dans la matinée, et le jour suivant, nous passâmes par *Thlewey-aza-yeth*, où nous nous étions arrêtés le printemps précédent pour préparer du bois pour nos canots.

Mai.

Nous voyagions dans la matinée du premier 1.
Mai par un temps superbe et avec une brise agréable du Sud; le dégel faisait des progrès rapides, et nous avions déjà parcouru huit à neuf milles à l'*Est quart de Nord*, quand

tout-à-coup nous fûmes accueillis d'une neige
1772. épaisse, accompagnée d'un fort coup de vent
Mai. de la partie du Nord-Ouest. Nous nous trouvions dans ce moment sur le sommet d'une montagne découverte et située à une distance considérable des bois. Estimant que le mauvais temps ne durerait pas, nous fîmes une halte en attendant qu'il fût passé; mais à mesure que la nuit approchait, le vent augmentait avec une telle violence, qu'aucun de nous ne pouvait se tenir debout. Nous prîmes le parti de nous étendre par terre, n'ayant pour nous garantir de la tempête que nos traîneaux et nos bois de construction, que nous opposâmes au vent. Cette défense ne nous préserva de rien, car la plûpart de nous furent couverts de deux à trois pieds de neige; et long-temps avant que le jour ne parût, plusieurs de mes compagnons et moi, nous nagions, pour ainsi dire, dans une mare d'eau, provenant des neiges que la chaleur de nos corps avait fait fondre d'autant plus aisément que la température n'était pas très-froide.

Le

Le beau temps reparut le lendemain et le
soleil même fut très-chaud. Après avoir fait 1772.
sécher nos hardes dans la matinée, nous Mai.
continuâmes notre voyage. Nous atteignîmes l'après-dîner l'endroit où mon guide avait proposé de nous arrêter pour construire nos canots; mais une querelle étant survenue entre lui et ses compatriotes, il prit de l'humeur, et décida qu'il fallait différer ce travail jusqu'à ce que nous nous fussions avancés à l'Est aussi loin que la saison pourrait le per-
mettre. En conséquence nous repartîmes le 3. 3.
Comme ce jour et le suivant furent très-froids, nous fîmes beaucoup de chemin; mais par la chaleur que nous éprouvâmes le 5, nous ne pûmes parcourir que treize milles dans notre ancienne direction à l'Est quart Nord-Est, et nous nous arrêtâmes à environ trois quarts de mille au sud de l'éminence de l'*Ours noir*, que je connaissais déjà pour l'avoir visitée dans le printemps de 1771.

La même chaleur régna le 6. Nous fîmes 6.

néanmoins dans la matinée onze milles à l'Est.
1772. Mai. Nous rencontrâmes plusieurs Indiens qui nous informèrent que d'autres Naturels chargés de fourrures qu'ils se proposaient de porter cet été à la Factorerie, se trouvaient dans le voisinage.

A cette nouvelle, *Matonabbee* leur expédia un messager pour leur demander compagnie. Cette proposition fut aussi-tôt acceptée; car il est d'un usage général parmi les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, lorsqu'ils vont à la Factorerie de la Compagnie, de se faire accompagner du plus de monde qu'ils peuvent, l'expérience leur ayant appris qu'ils en sont considérés davantage. La plûpart des Européens qui résident dans cette partie de l'Amérique, peu au fait des usages et des habitudes des Indiens, ont conçu une si haute opinion de leurs Chefs et de leur autorité, qu'ils s'imaginent que ceux qui les accompagnent dans ces voyages sont dévoués toute l'année à leur service et à leurs ordres.

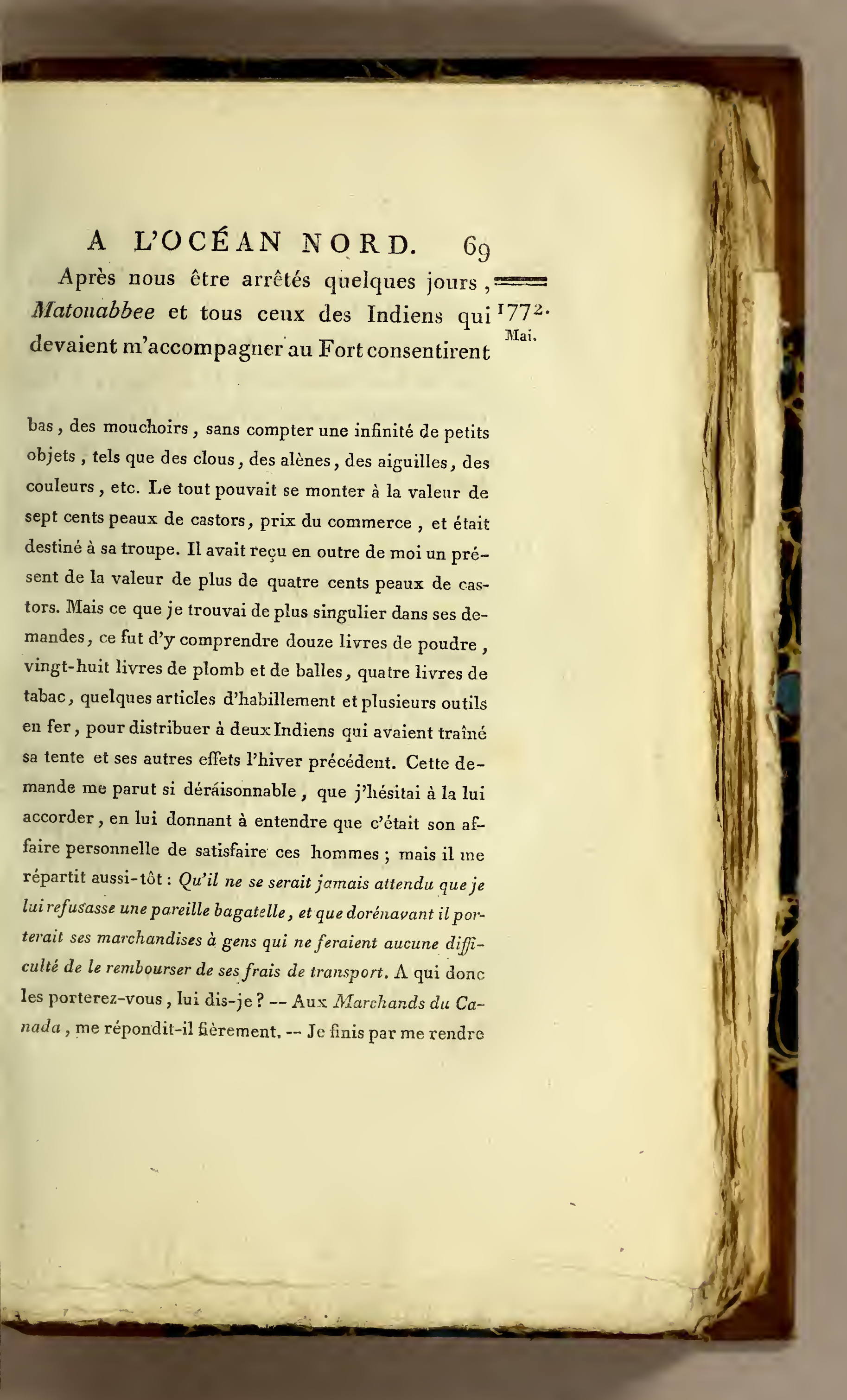
Il n'en est absolument rien. Le pouvoir de ces Chefs ne s'étend jamais que sur leur propre famille, et les égards que leurs compatriotes leur témoignent pendant qu'ils résident à la Factorerie, provienent uniquement de motifs d'intérêt. 1772. Mai.

Ces Chefs indiens ont une tâche très-désagréable à remplir dans ces voyages; car ils sont obligés d'être non seulement les orateurs, mais encore les complaisants de leurs parents, de leurs amis, et même de ceux dont ils ont à craindre quelque chose dans d'autres temps.

Cet assujétissement des Chefs, et le désir en même temps qu'ils ont de paraître considérés des Anglais, les rendent très-importuns. Si un Gouverneur refuse de leur donner ce qu'ils demandent, fût-ce pour le dernier de leur troupe, ils devienent alors de la plus grande insolence, et quelque raisonnables qu'ils puissent être hors delà, ils se montrent dans ces circonstances d'une injustice extrême.

En vain leur paye-t-on cinq fois la valeur
1772. Mai. des fourrures qu'ils apportent, ils ne cessent de demander pendant tout le temps qu'ils séjournent à la Factorerie, et peu d'entr'eux s'en retournent contents (1).

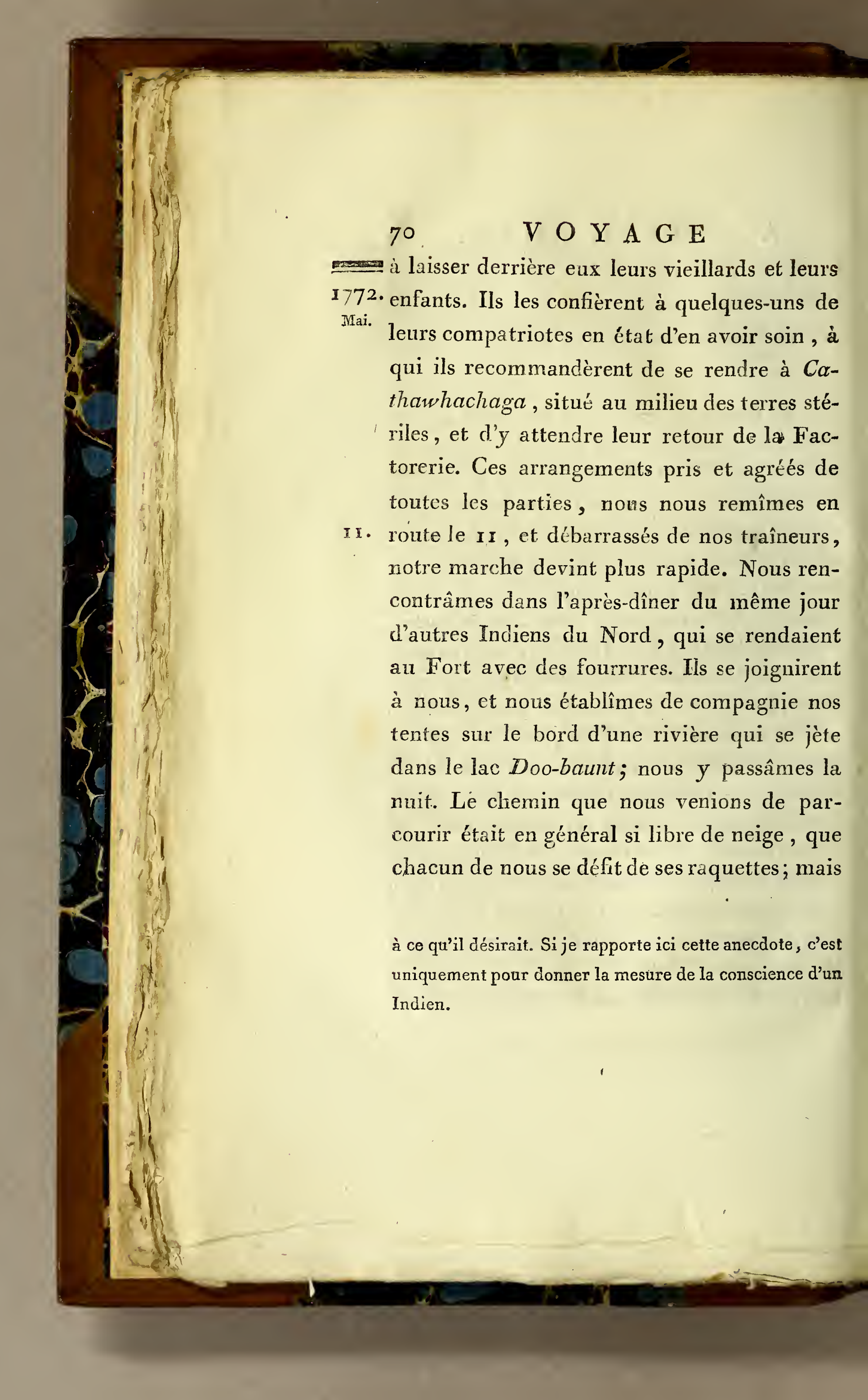
(1) De cent exemples que nos différentes Factoreries situées dans la *Baie de Hudson*, et sur-tout celle de la rivière de *Churchill*, pourraient me fournir à l'appui de ce que j'avance, je prendrai la liberté de rapporter le trait suivant. En Octobre 1776, *Matonabbee* arriva à la tête d'une troupe d'Indiens du Nord pour trafiquer au Fort du Prince de Galles. J'avais l'honneur alors d'en être le Commandant. Après le cérémonial d'usage, je le revêtis de l'uniforme d'un Capitaine de premier rang, et habillai aussi ses six femmes depuis la tête jusqu'aux pieds. Son séjour au Fort fut de dix jours, et pendant tout ce temps, il ne cessa de me persécuter jusqu'à ce qu'il eût obtenu sept uniformes de lieutenants, quinze de soldats, dix-huit chapeaux et le même nombre de chemises, huit fusils, cent quarante livres de poudre à tirer, du plomb, des balles, des pierres à fusil à proportion, une certaine quantité de haches, de ciseaux à glace, de limes, de baïonettes, de couteaux, une bonne provision de tabac, des draps, des couvertures, des miroirs, des



Après nous être arrêtés quelques jours, Matonabbee et tous ceux des Indiens qui devaient m'accompagner au Fort consentirent

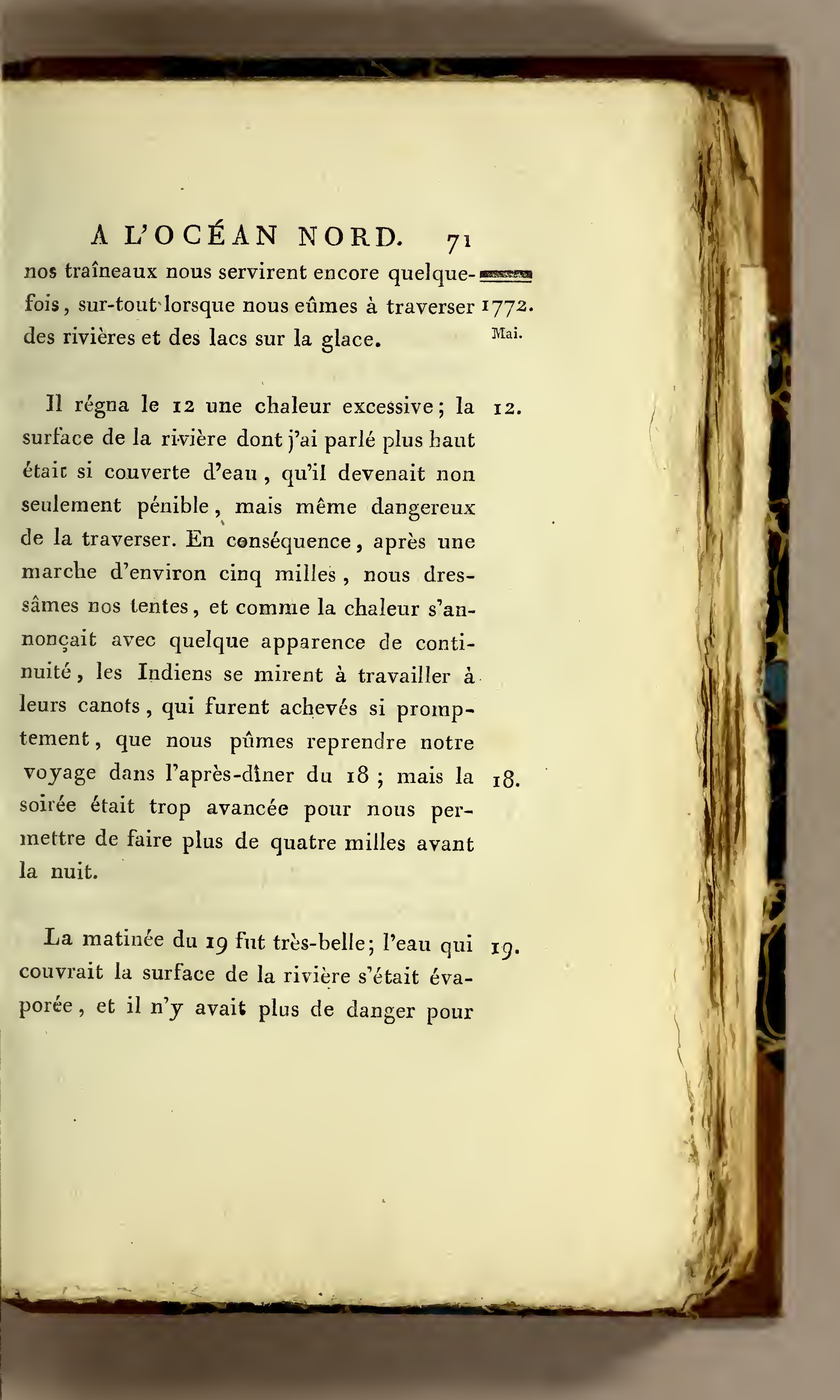
1772. Mai.

bas, des mouchoirs, sans compter une infinité de petits objets, tels que des clous, des alènes, des aiguilles, des couleurs, etc. Le tout pouvait se monter à la valeur de sept cents peaux de castors, prix du commerce, et était destiné à sa troupe. Il avait reçu en outre de moi un présent de la valeur de plus de quatre cents peaux de castors. Mais ce que je trouvai de plus singulier dans ses demandes, ce fut d'y comprendre douze livres de poudre, vingt-huit livres de plomb et de balles, quatre livres de tabac, quelques articles d'habillement et plusieurs outils en fer, pour distribuer à deux Indiens qui avaient traîné sa tente et ses autres effets l'hiver précédent. Cette demande me parut si déraisonnable, que j'hésitai à la lui accorder, en lui donnant à entendre que c'était son affaire personnelle de satisfaire ces hommes; mais il me répartit aussi-tôt : *Qu'il ne se serait jamais attendu que je lui refusasse une pareille bagatelle, et que dorénavant il porterait ses marchandises à gens qui ne feraient aucune difficulté de le rembourser de ses frais de transport.* A qui donc les porterez-vous, lui dis-je? -- Aux *Marchands du Canada*, me répondit-il fièrement. -- Je finis par me rendre



à laisser derrière eux leurs vieillards et leurs
1772. Mai. enfants. Ils les confièrent à quelques-uns de leurs compatriotes en état d'en avoir soin, à qui ils recommandèrent de se rendre à *Cathawhachaga*, situé au milieu des terres stériles, et d'y attendre leur retour de la Factorerie. Ces arrangements pris et agréés de toutes les parties, nous nous remîmes en
11. route le 11, et débarrassés de nos traîneurs, notre marche devint plus rapide. Nous rencontrâmes dans l'après-dîner du même jour d'autres Indiens du Nord, qui se rendaient au Fort avec des fourrures. Ils se joignirent à nous, et nous établîmes de compagnie nos tentes sur le bord d'une rivière qui se jète dans le lac *Doo-baunt*; nous y passâmes la nuit. Le chemin que nous venions de parcourir était en général si libre de neige, que chacun de nous se défit de ses raquettes; mais

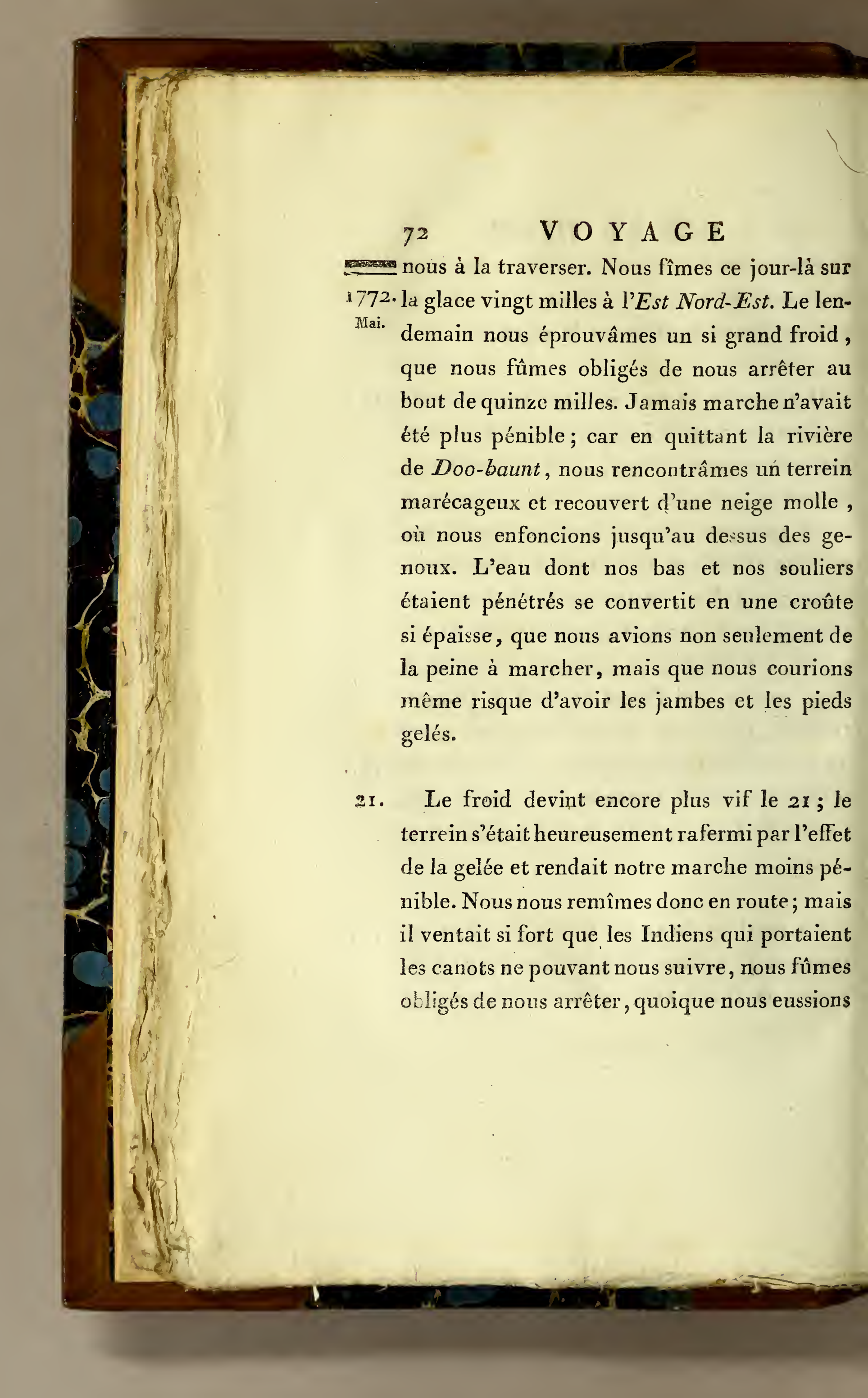
à ce qu'il désirait. Si je rapporte ici cette anecdote, c'est uniquement pour donner la mesure de la conscience d'un Indien.



nos traîneaux nous servirent encore quelque-
fois, sur-tout lorsque nous eûmes à traverser 1772.
des rivières et des lacs sur la glace. Mai.

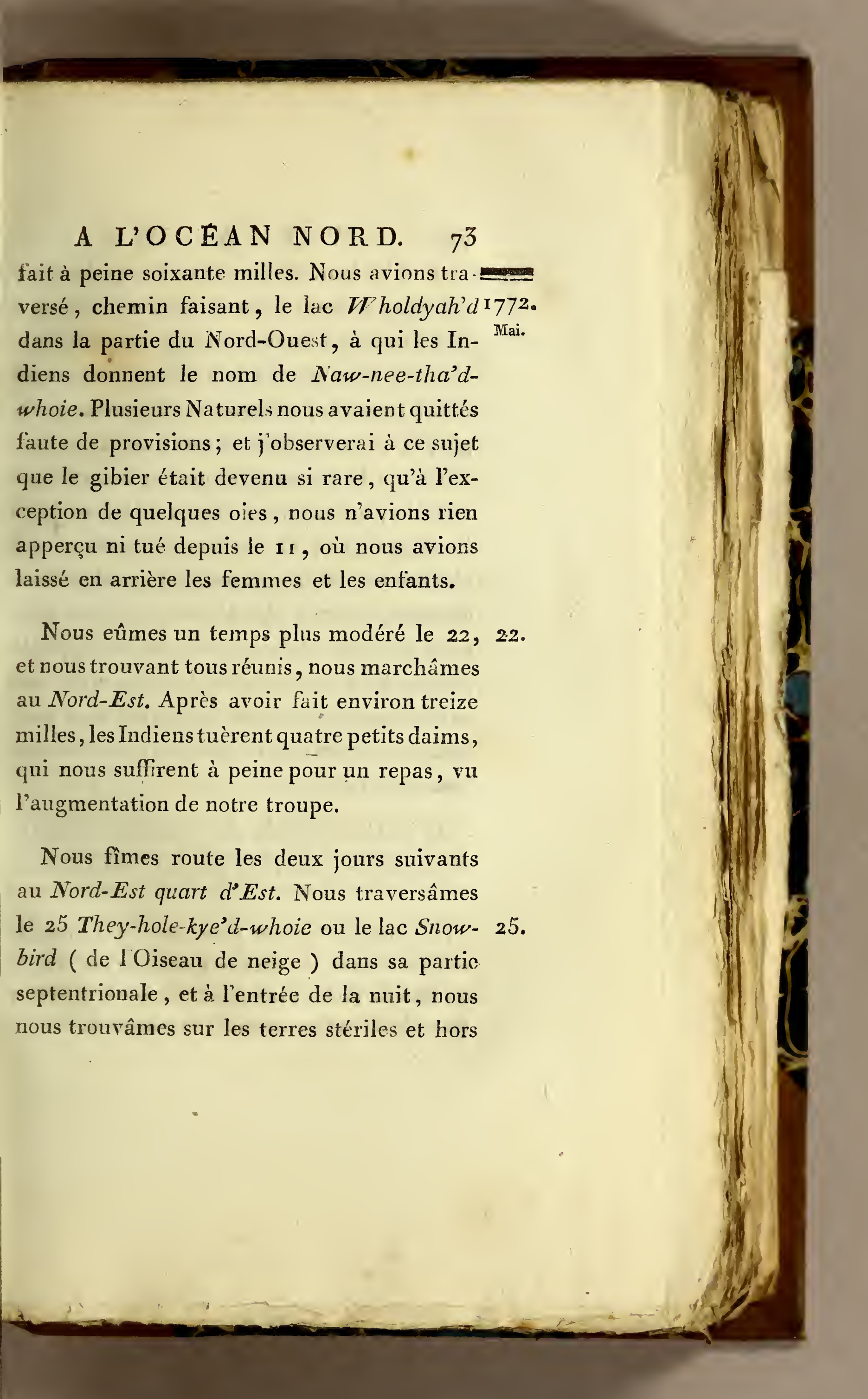
Il régna le 12 une chaleur excessive; la 12.
surface de la rivière dont j'ai parlé plus haut était si couverte d'eau, qu'il devenait non seulement pénible, mais même dangereux de la traverser. En conséquence, après une marche d'environ cinq milles, nous dressâmes nos tentes, et comme la chaleur s'annonçait avec quelque apparence de continuité, les Indiens se mirent à travailler à leurs canots, qui furent achevés si promptement, que nous pûmes reprendre notre
voyage dans l'après-dîner du 18; mais la 18.
soirée était trop avancée pour nous permettre de faire plus de quatre milles avant la nuit.

La matinée du 19 fut très-belle; l'eau qui 19.
couvrait la surface de la rivière s'était évaporée, et il n'y avait plus de danger pour



nous à la traverser. Nous fîmes ce jour-là sur
1772. la glace vingt milles à l'*Est Nord-Est*. Le len-
Mai. demain nous éprouvâmes un si grand froid, que nous fûmes obligés de nous arrêter au bout de quinze milles. Jamais marche n'avait été plus pénible; car en quittant la rivière de *Doo-baunt*, nous rencontrâmes un terrein marécageux et recouvert d'une neige molle, où nous enfoncions jusqu'au dessus des genoux. L'eau dont nos bas et nos souliers étaient pénétrés se convertit en une croûte si épaisse, que nous avions non seulement de la peine à marcher, mais que nous courions même risque d'avoir les jambes et les pieds gelés.

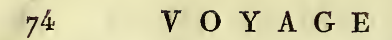
21. Le froid devint encore plus vif le 21; le terrein s'était heureusement rafermi par l'effet de la gelée et rendait notre marche moins pénible. Nous nous remîmes donc en route; mais il ventait si fort que les Indiens qui portaient les canots ne pouvant nous suivre, nous fûmes obligés de nous arrêter, quoique nous eussions



fait à peine soixante milles. Nous avions traversé, chemin faisant, le lac *Wholdyah'd* 1772. Mai.
dans la partie du Nord-Ouest, à qui les Indiens donnent le nom de *Naw-nee-tha'd-whoie*. Plusieurs Naturels nous avaient quittés faute de provisions; et j'observerai à ce sujet que le gibier était devenu si rare, qu'à l'exception de quelques oies, nous n'avions rien apperçu ni tué depuis le 11, où nous avions laissé en arrière les femmes et les enfants.

Nous eûmes un temps plus modéré le 22, 22.
et nous trouvant tous réunis, nous marchâmes au *Nord-Est*. Après avoir fait environ treize milles, les Indiens tuèrent quatre petits daims, qui nous suffirent à peine pour un repas, vu l'augmentation de notre troupe.

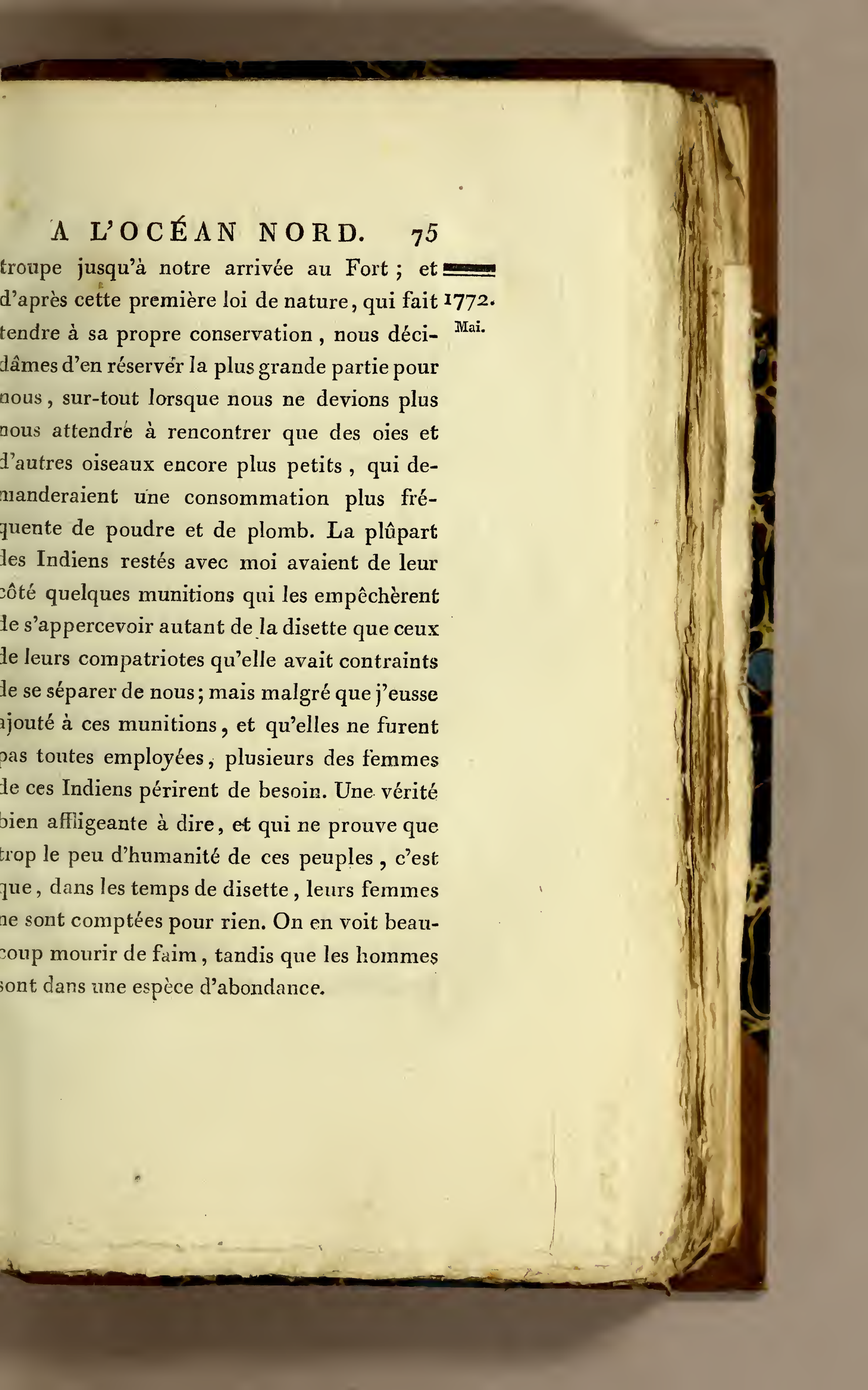
Nous fîmes route les deux jours suivants au *Nord-Est quart d'Est*. Nous traversâmes le 25 *They-hole-kye'd-whoie* ou le lac *Snow-* 25.
bird (de l'Oiseau de neige) dans sa partie septentrionale, et à l'entrée de la nuit, nous nous trouvâmes sur les terres stériles et hors



de tous les bois. Plusieurs Indiens avaient pris
1772. Mai. un autre chemin dans la journée, craignant de manquer de vivres avant d'arriver au Fort. Comme nous avions fait précédemment de fortes journées, quoique extrêmement chargés, et que nous étions à court de provisions, plusieurs de mes compagnons se trouvaient si affaiblis, qu'ils furent obligés de laisser leurs fourrures (1); et beaucoup d'autres, qui n'avaient ni fusils ni munitions, se séparèrent de nous, n'ayant plus d'autre ressource pour vivre que celle de la pêche; mais quoique le poisson fût abondant dans la plûpart des lacs et rivières des environs, le besoin de ces malheureux Indiens était instant et la ressource bien incertaine.

Je possédais encore une quantité suffisante de munition pour mon usage et celui de ma

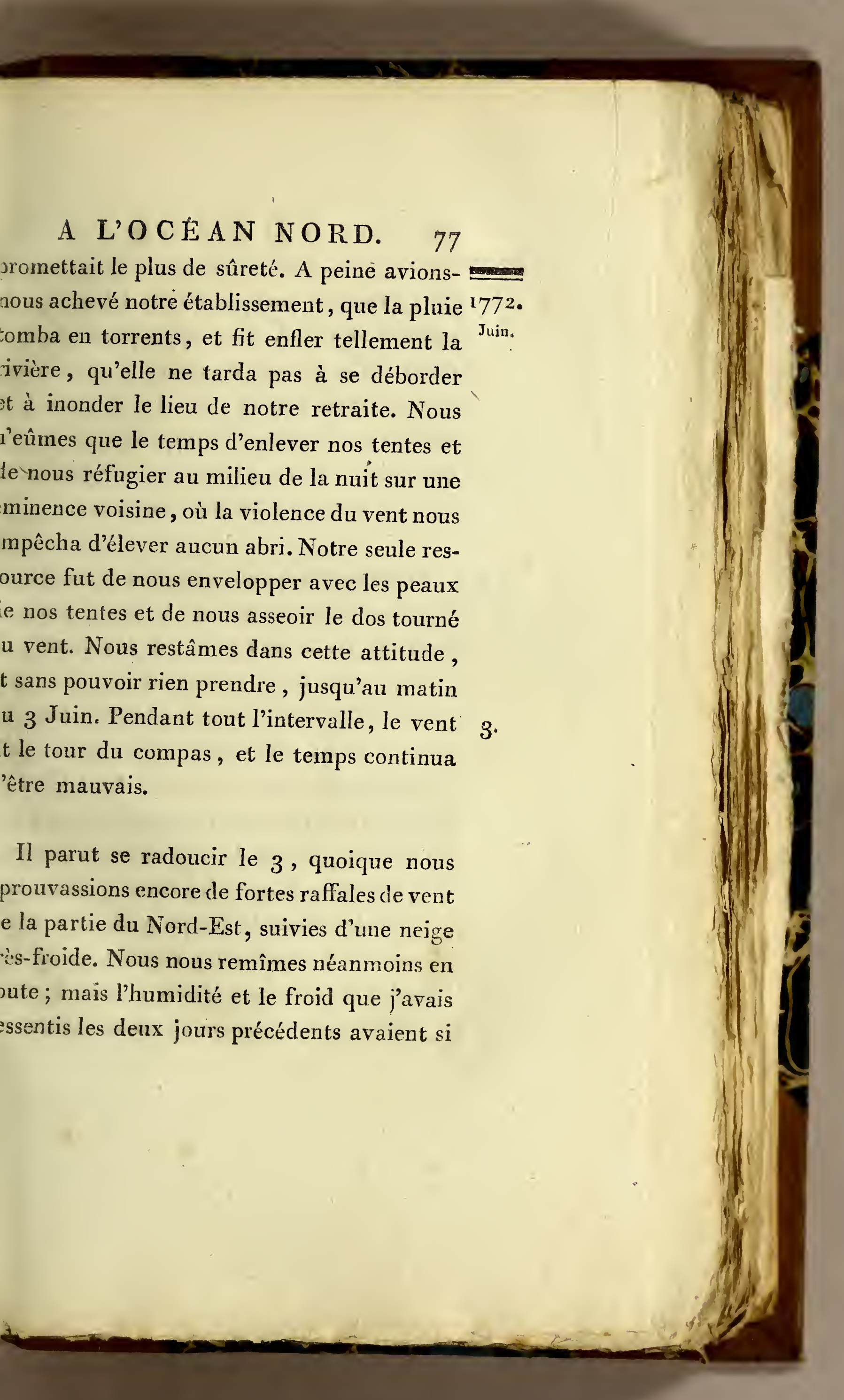
(1) Toutes ces fourrures furent déposées et arrangées sous des rochers, de manière à échapper aux ravages des bêtes de proie et aux injures du temps. Il est plus que probable qu'elles se seront bien conservées.



troupe jusqu'à notre arrivée au Fort ; et d'après cette première loi de nature, qui fait 1772. tendre à sa propre conservation, nous déci- Mai. dâmes d'en réserver la plus grande partie pour nous, sur-tout lorsque nous ne devions plus nous attendre à rencontrer que des oies et d'autres oiseaux encore plus petits, qui demanderaient une consommation plus fréquente de poudre et de plomb. La plûpart des Indiens restés avec moi avaient de leur côté quelques munitions qui les empêchèrent de s'appercevoir autant de la disette que ceux de leurs compatriotes qu'elle avait contraints de se séparer de nous; mais malgré que j'eusse ajouté à ces munitions, et qu'elles ne furent pas toutes employées, plusieurs des femmes de ces Indiens périrent de besoin. Une vérité bien affligeante à dire, et qui ne prouve que trop le peu d'humanité de ces peuples, c'est que, dans les temps de disette, leurs femmes ne sont comptées pour rien. On en voit beaucoup mourir de faim, tandis que les hommes sont dans une espèce d'abondance.

1772. Mai. 26. Nous eûmes très-beau temps le 26. Nous étions partis de grand matin suivant notre usage, et après avoir fait cinq milles, mes Indiens tuèrent trois daims. Comme notre nombre était beaucoup diminué, ils nous servirent pour trois repas et ménagèrent d'autant nos munitions.

30. En continuant de marcher à l'Est, nous traversâmes le 30 Mai la rivière de *Cathawhachaga* sur la glace, qui se rompit aussi-tôt que le dernier de nous fut passé. Il n'y avait pas long-temps que nous étions de l'autre côté de la rivière lorsque nous eûmes les indices d'un orage prochain. Nous fîmes en conséquence les préparatifs que notre situation pouvait permettre, et ils se réduisaient à bien peu de chose, car nous nous trouvions alors au milieu des terres stériles. Il est vrai que nous portions avec nous de quoi monter des tentes, de l'espèce de celles dont les Indiens du Nord font usage dans cette saison; nous prîmes donc sur le terrein la position qui nous

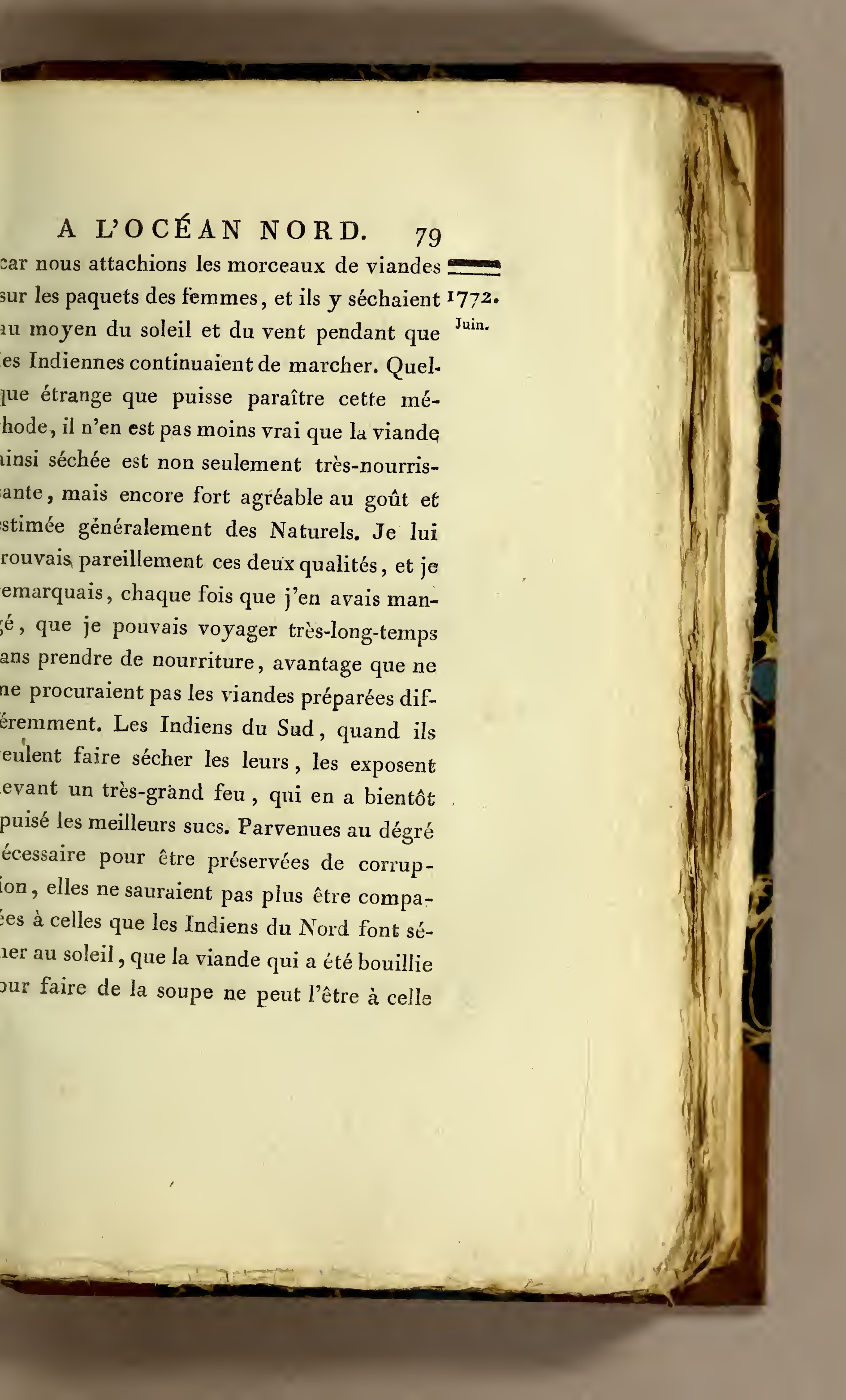


promettait le plus de sûreté. A peine avions-
nous achevé notre établissement, que la pluie 1772.
tomba en torrents, et fit enfler tellement la Juin.
rivière, qu'elle ne tarda pas à se déborder
et à inonder le lieu de notre retraite. Nous
n'eûmes que le temps d'enlever nos tentes et
de nous réfugier au milieu de la nuit sur une
éminence voisine, où la violence du vent nous
empêcha d'élever aucun abri. Notre seule res-
source fut de nous envelopper avec les peaux
de nos tentes et de nous asseoir le dos tourné
au vent. Nous restâmes dans cette attitude,
et sans pouvoir rien prendre, jusqu'au matin
du 3 Juin. Pendant tout l'intervalle, le vent 3.
fit le tour du compas, et le temps continua
d'être mauvais.

Il parut se radoucir le 3, quoique nous
éprouvassions encore de fortes raffales de vent
de la partie du Nord-Est, suivies d'une neige
très-froide. Nous nous remîmes néanmoins en
route; mais l'humidité et le froid que j'avais
ressentis les deux jours précédents avaient si

fort engourdi mes extrémités inférieures, que
1772. Juin. j'eus pendant quelque temps beaucoup de
peine à marcher. Nous apperçûmes dans le
cours de la journée un grand nombre d'oies
qui volaient vers le Sud. Ce que nous en
tuâmes ne répondait ni à la quantité de monde
que nous étions, ni à l'appétit que venait d'exciter en nous une longue abstinence.

8. Depuis cette époque jusqu'au 8, nous nous étions procuré chaque jour autant d'oies qu'il nous en avait fallu pour ne pas mourir de faim ; mais nous rencontrâmes le 8 une grande quantité de daims, et mes Indiens en tuèrent cinq, évènement qui rétablit l'allégresse parmi nous, et servit à nous faire espérer d'aussi heureuses rencontres jusqu'à la fin de notre voyage. Je crois inutile d'observer que des gens dans notre triste position employent le moins de temps qu'ils peuvent à manger et à dépécer les viandes qu'ils destinent à faire sécher. Quant à cette dernière opération, elle ne nous causait aucun retard;



car nous attachions les morceaux de viandes
sur les paquets des femmes, et ils y séchaient 1772.
au moyen du soleil et du vent pendant que Juin.
es Indiennes continuaient de marcher. Quel-
que étrange que puisse paraître cette mé-
hode, il n'en est pas moins vrai que la viande
ainsi séchée est non seulement très-nourris-
ante, mais encore fort agréable au goût et
estimée généralement des Naturels. Je lui
rouvais pareillement ces deux qualités, et je
emarquais, chaque fois que j'en avais man-
gé, que je pouvais voyager très-long-temps
ans prendre de nourriture, avantage que ne
ne procuraient pas les viandes préparées dif-
éremment. Les Indiens du Sud, quand ils
eulent faire sécher les leurs, les exposent
evant un très-grand feu, qui en a bientôt
puisé les meilleurs sucs. Parvenues au dégré
écessaire pour être préservées de corrup-
ion, elles ne sauraient pas plus être compa-
ées à celles que les Indiens du Nord font sé-
ner au soleil, que la viande qui a été bouillie
our faire de la soupe ne peut l'être à celle

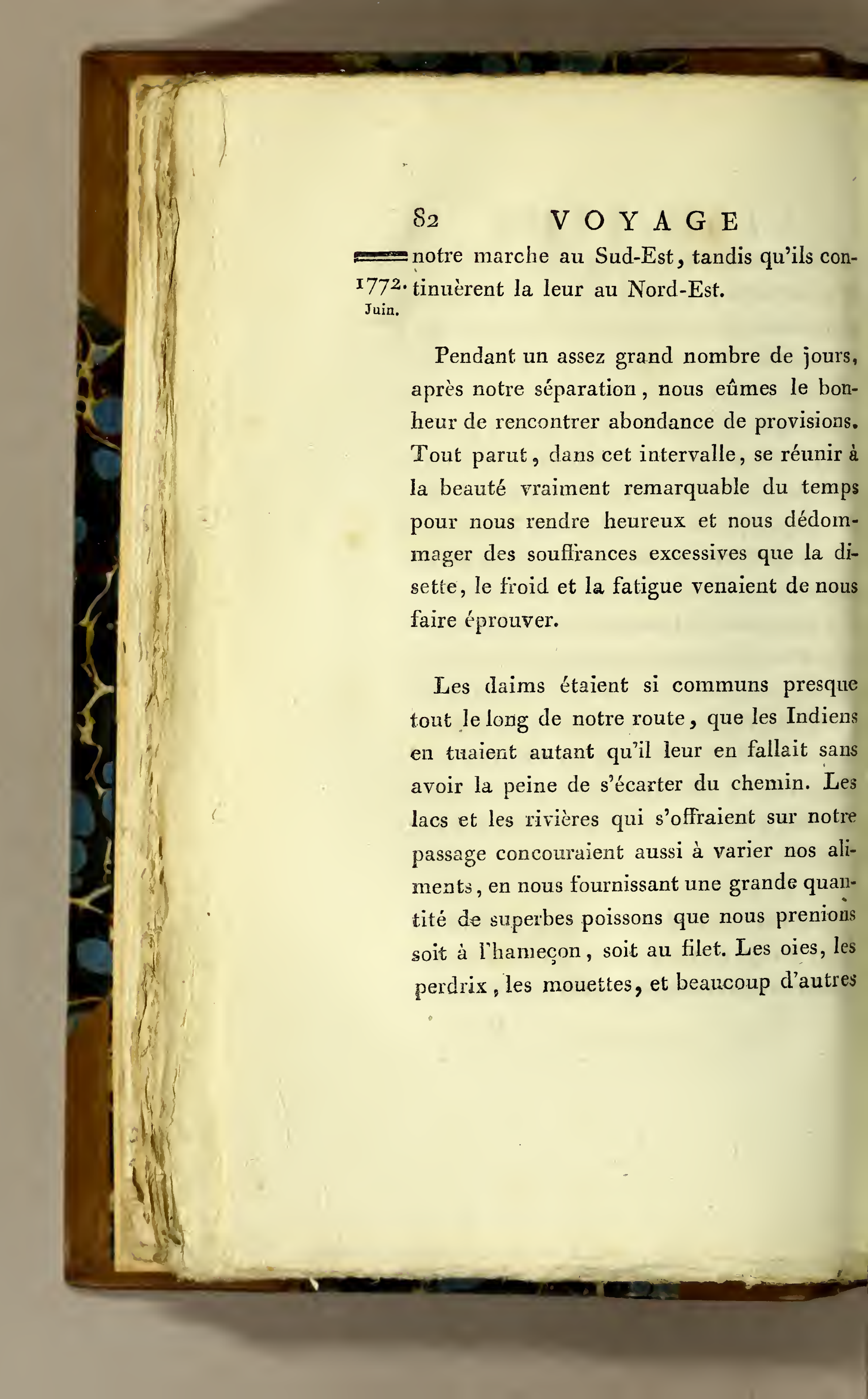
que l'on cuit simplement pour manger. Celle-
1772. ci, en conservant tout son suc, devient d'une
Juin. digestion plus facile, et fournit conséquemment une nourriture plus forte, tandis que l'autre perd cette qualité en perdant sa substance. Quoi qu'il en soit, la plûpart des Européens préfèrent cette dernière à celle apprêtée par les Indiens du Nord. On en peut dire autant des parties maigres de l'animal, que l'on commence par faire sécher pour les réduire ensuite en une espèce de poudre. Les Indiens du Nord évitent de les exposer à la fumée; aussi la poudre nutritive qui en provient est-elle très-flatteuse au goût. D'après le procédé des Indiens du Sud, qui est tout-à-fait opposé, ces viandes finissent par se racornir entièrement, et on les prendrait pour ces morceaux de corne que les couteliers font brûler pour leur usage. Je n'ai jamais vu qu'aucun Européen donnât à cet apprêt la préférence sur celui des Indiens du Nord.

9. Nous continuâmes le 9 de faire route pour la

la Factorerie, nous dirigeant à cet effet vers le Sud-Est quart de Sud. Nous apperçûmes de la fumée au Nord-Est, et nous rencontrâmes le même jour un certain nombre d'Indiens du Nord qui se rendaient à la baie de *Knapp* pour y trouver le sloop *le Churchill.* Plusieurs de ces Indiens étaient chargés de fourrures qu'ils préféraient d'aller lui vendre plutôt que de les porter en payement au *Fort du Prince de Galles*, où quelque temps auparavant ils avaient acheté des marchandises à crédit. Malheureusement il n'y a que trop d'exemples de ce manque de bonne foi de la part des Indiens du Nord envers ce comptoir, et même celui de la baie de *Knapp*, depuis qu'il s'y est établi un commerce de fourrures. Ce sont autant de créances considérables perdues annuellement pour la Compagnie.

1772. Juin.

Nous étions trop intéressés à profiter du beau temps pour en employer beaucoup à causer avec ces Indiens; nous reprîmes donc



notre marche au Sud-Est, tandis qu'ils con-
1772. Juin. tinuèrent la leur au Nord-Est.

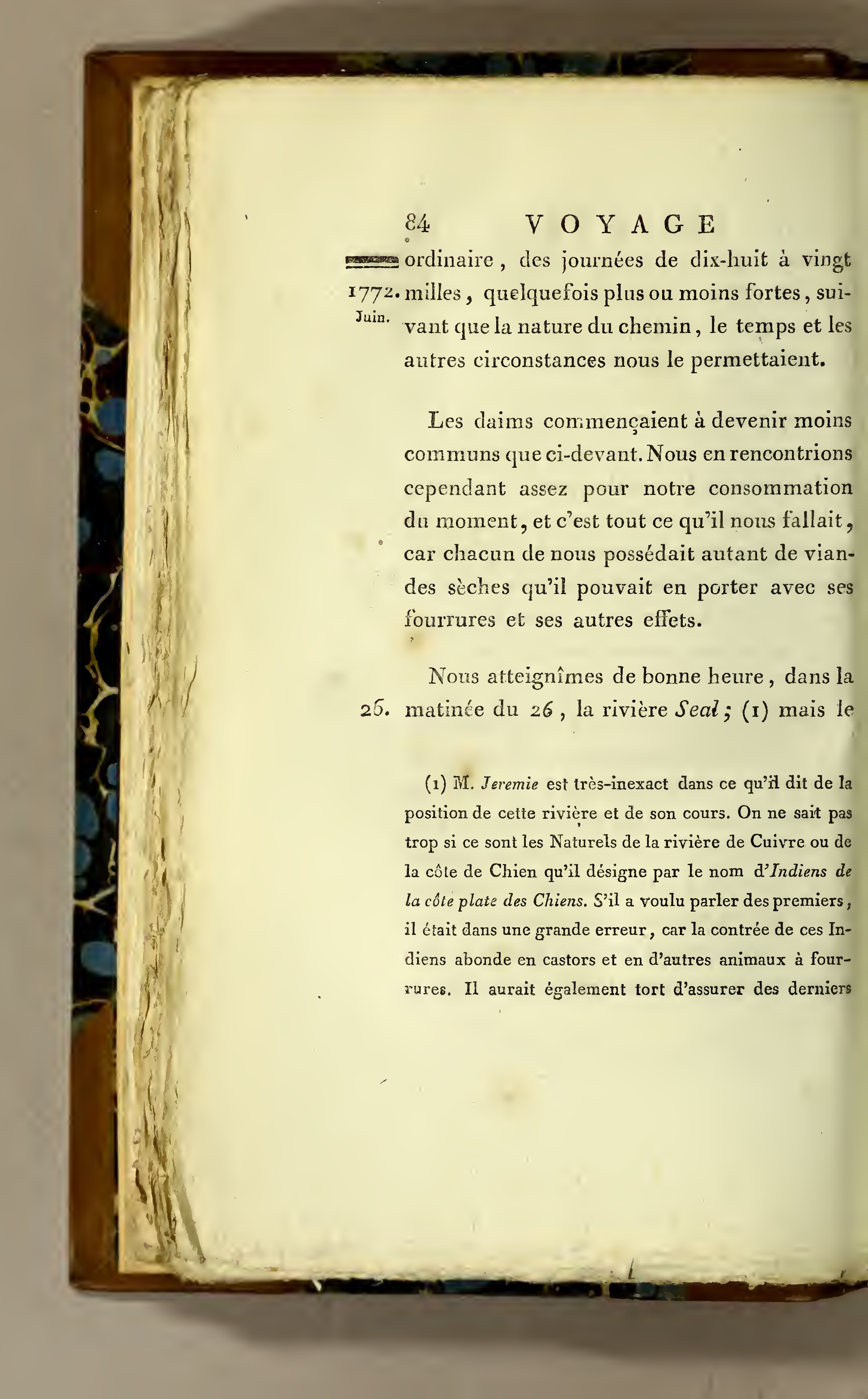
Pendant un assez grand nombre de jours, après notre séparation, nous eûmes le bonheur de rencontrer abondance de provisions. Tout parut, dans cet intervalle, se réunir à la beauté vraiment remarquable du temps pour nous rendre heureux et nous dédommager des souffrances excessives que la disette, le froid et la fatigue venaient de nous faire éprouver.

Les daims étaient si communs presque tout le long de notre route, que les Indiens en tuaient autant qu'il leur en fallait sans avoir la peine de s'écarter du chemin. Les lacs et les rivières qui s'offraient sur notre passage concouraient aussi à varier nos aliments, en nous fournissant une grande quantité de superbes poissons que nous prenions soit à l'hameçon, soit au filet. Les oies, les perdrix, les mouettes, et beaucoup d'autres

oiseaux excellents à manger, abondaient de leur côté, et il ne nous manquait que de la 1772. poudre et de bons tireurs pour en tuer autant que nous en aurions désiré. Juin.

Nous n'étions troublés que par de fréquentes ondées de pluie; mais le soleil, qui brillait dans les intervalles, avait bientôt séché nos hardes, et d'ailleurs il est peu de contrariétés pour l'homme qui a le ventre plein. Je suis persuadé que l'idée seule de revoir bientôt la Factorerie aurait suffi pour me faire endurer patiemment la faim.

Nous arrivâmes le 18 à la rivière *Egg*, d'où, 18.
à la sollicitation de mon guide, *Matonabbee*, j'envoyai un exprès avec une lettre au Gouverneur du Fort du Prince de Galles, par laquelle je lui donnais avis de mon prochain retour. Le temps était devenu alors si mauvais et si pluvieux, que nous fûmes obligés de nous arrêter presque tout un jour. Quand le beau temps eut reparu, nous fîmes, comme à notre

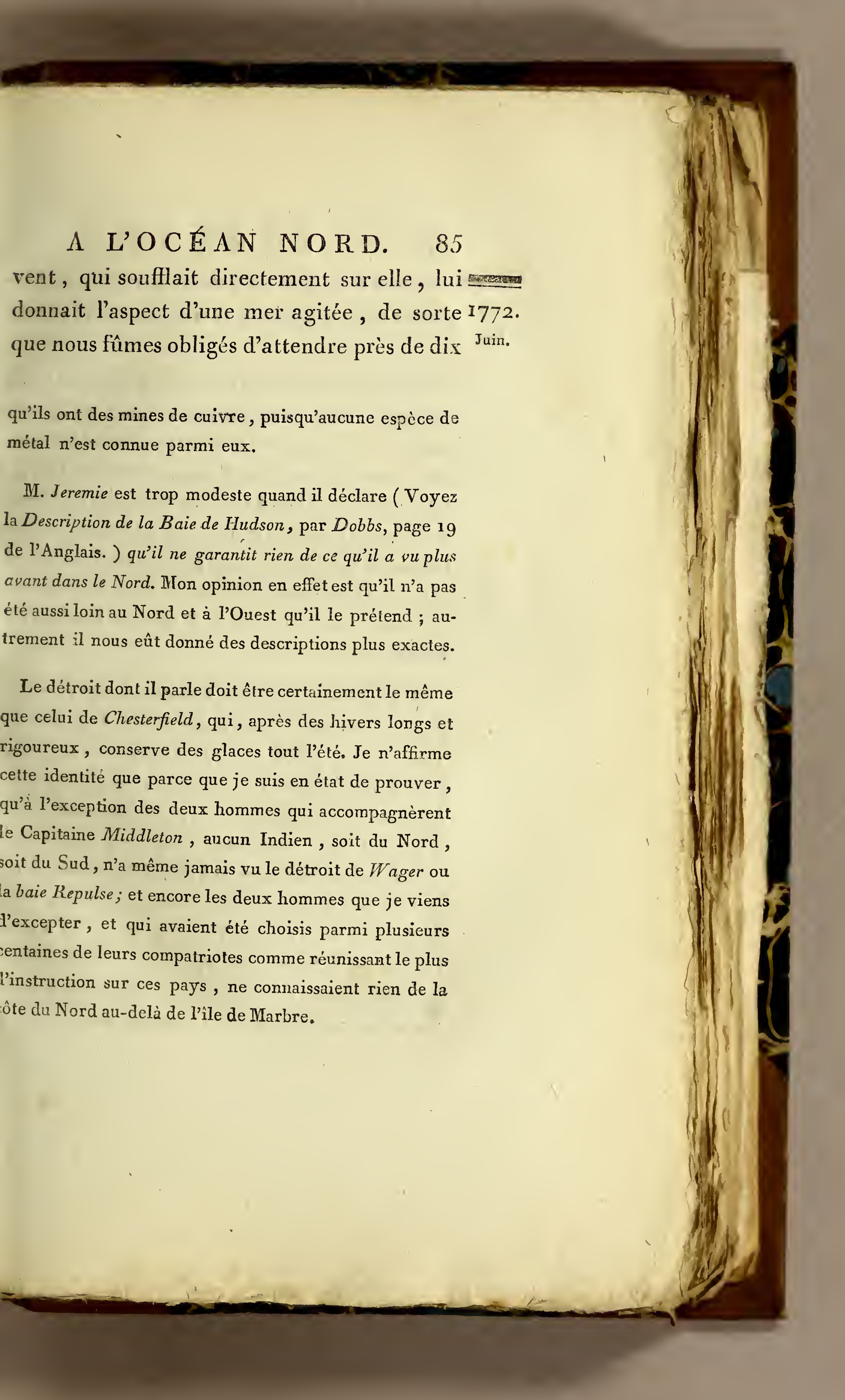


1772. Juin. ordinaire, des journées de dix-huit à vingt milles, quelquefois plus ou moins fortes, suivant que la nature du chemin, le temps et les autres circonstances nous le permettaient.

Les daims commençaient à devenir moins communs que ci-devant. Nous en rencontrions cependant assez pour notre consommation du moment, et c'est tout ce qu'il nous fallait, car chacun de nous possédait autant de viandes sèches qu'il pouvait en porter avec ses fourrures et ses autres effets.

Nous atteignîmes de bonne heure, dans la
26. matinée du 26, la rivière *Seal*; (1) mais le

(1) M. *Jeremie* est très-inexact dans ce qu'il dit de la position de cette rivière et de son cours. On ne sait pas trop si ce sont les Naturels de la rivière de Cuivre ou de la côte de Chien qu'il désigne par le nom d'*Indiens de la côte plate des Chiens*. S'il a voulu parler des premiers, il était dans une grande erreur, car la contrée de ces Indiens abonde en castors et en d'autres animaux à fourrures. Il aurait également tort d'assurer des derniers

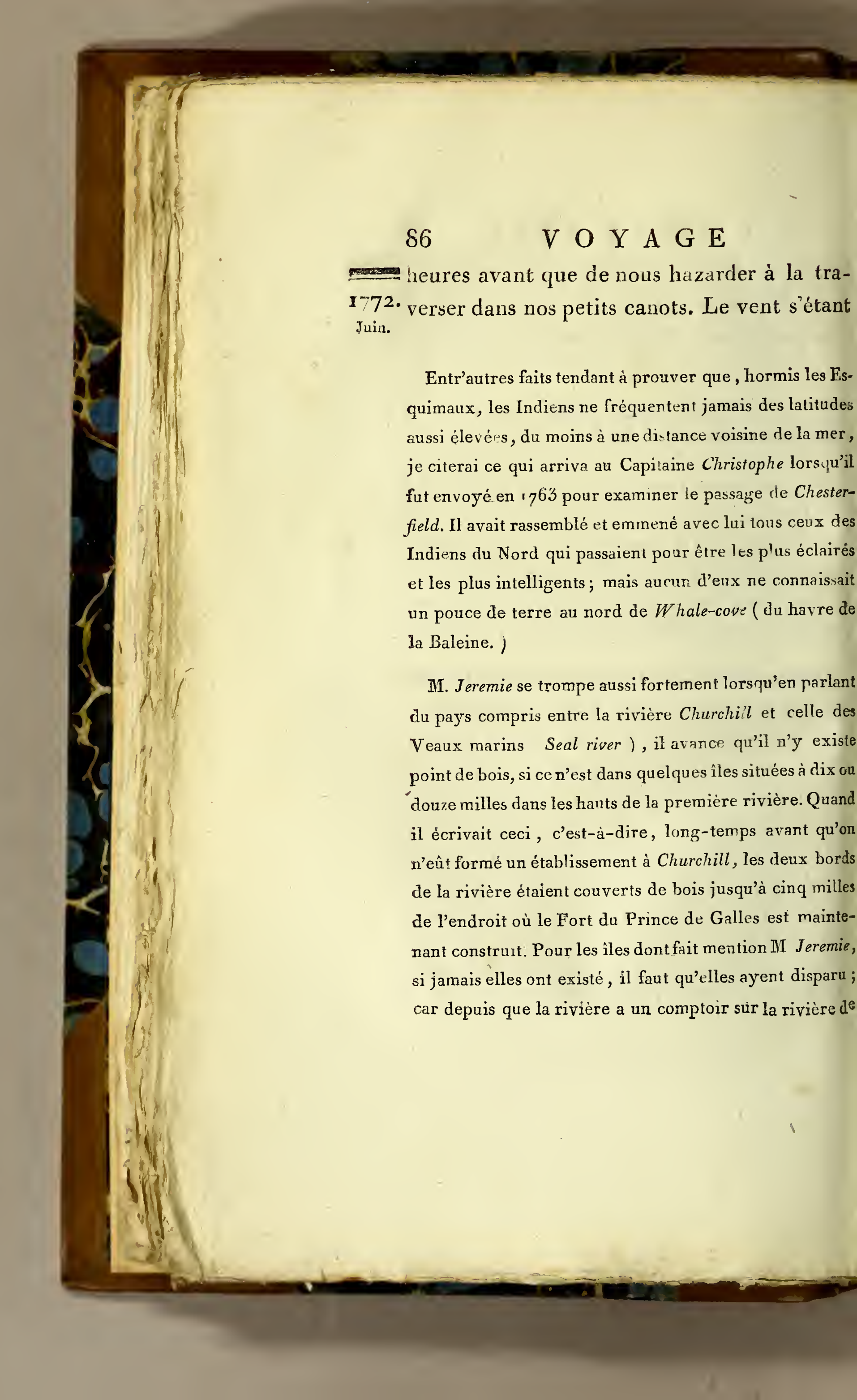


vent, qui soufflait directement sur elle, lui donnait l'aspect d'une mer agitée, de sorte 1772.
que nous fûmes obligés d'attendre près de dix Juin.

qu'ils ont des mines de cuivre, puisqu'aucune espèce de métal n'est connue parmi eux.

M. *Jeremie* est trop modeste quand il déclare (Voyez la *Description de la Baie de Hudson*, par *Dobbs*, page 19 de l'Anglais.) *qu'il ne garantit rien de ce qu'il a vu plus avant dans le Nord.* Mon opinion en effet est qu'il n'a pas été aussi loin au Nord et à l'Ouest qu'il le prétend ; autrement il nous eût donné des descriptions plus exactes.

Le détroit dont il parle doit être certainement le même que celui de *Chesterfield*, qui, après des hivers longs et rigoureux, conserve des glaces tout l'été. Je n'affirme cette identité que parce que je suis en état de prouver, qu'à l'exception des deux hommes qui accompagnèrent le Capitaine *Middleton*, aucun Indien, soit du Nord, soit du Sud, n'a même jamais vu le détroit de *Wager* ou la *baie Repulse;* et encore les deux hommes que je viens d'excepter, et qui avaient été choisis parmi plusieurs centaines de leurs compatriotes comme réunissant le plus d'instruction sur ces pays, ne connaissaient rien de la côte du Nord au-delà de l'île de Marbre.

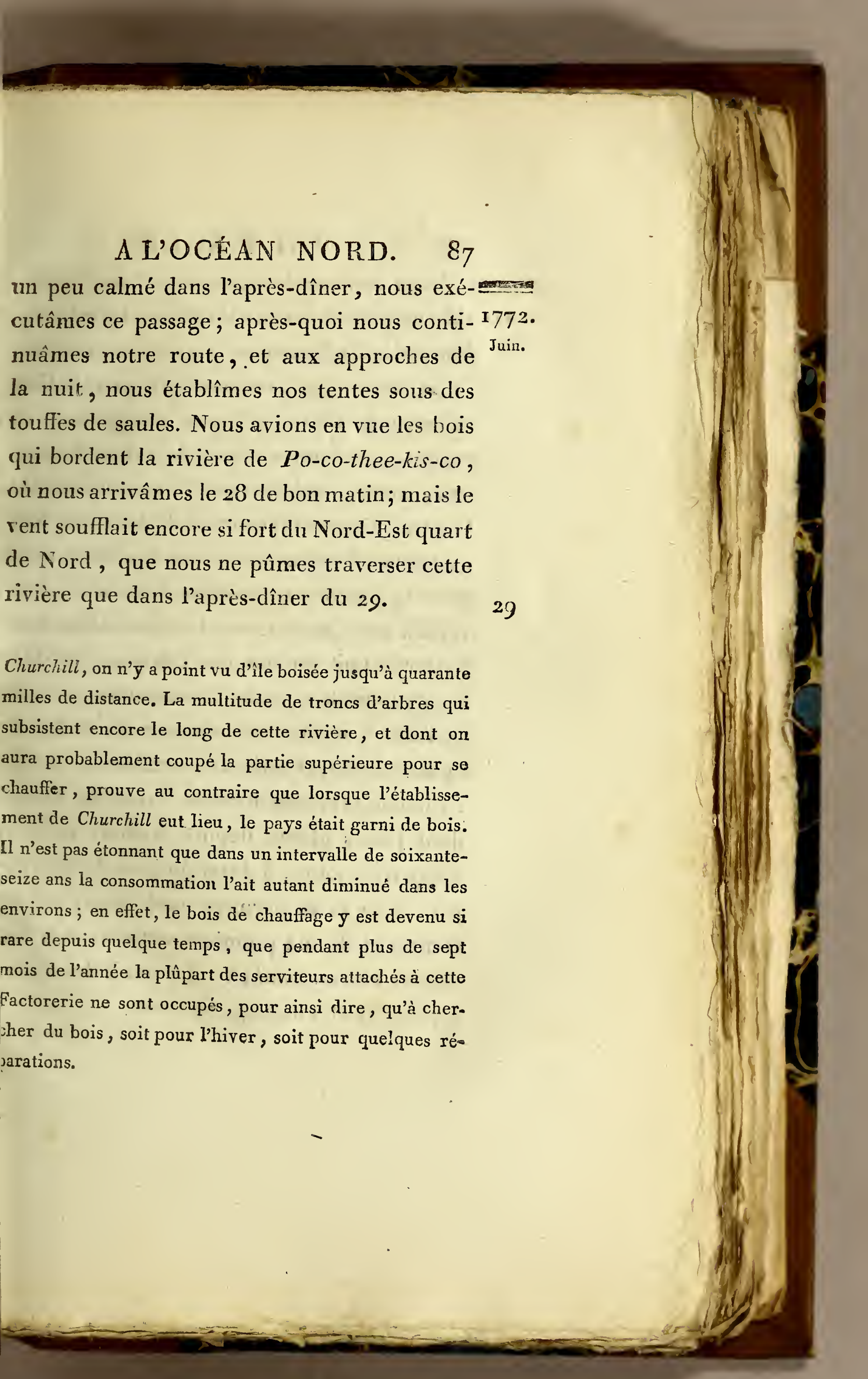


1772. Juin.

heures avant que de nous hazarder à la traverser dans nos petits canots. Le vent s'étant

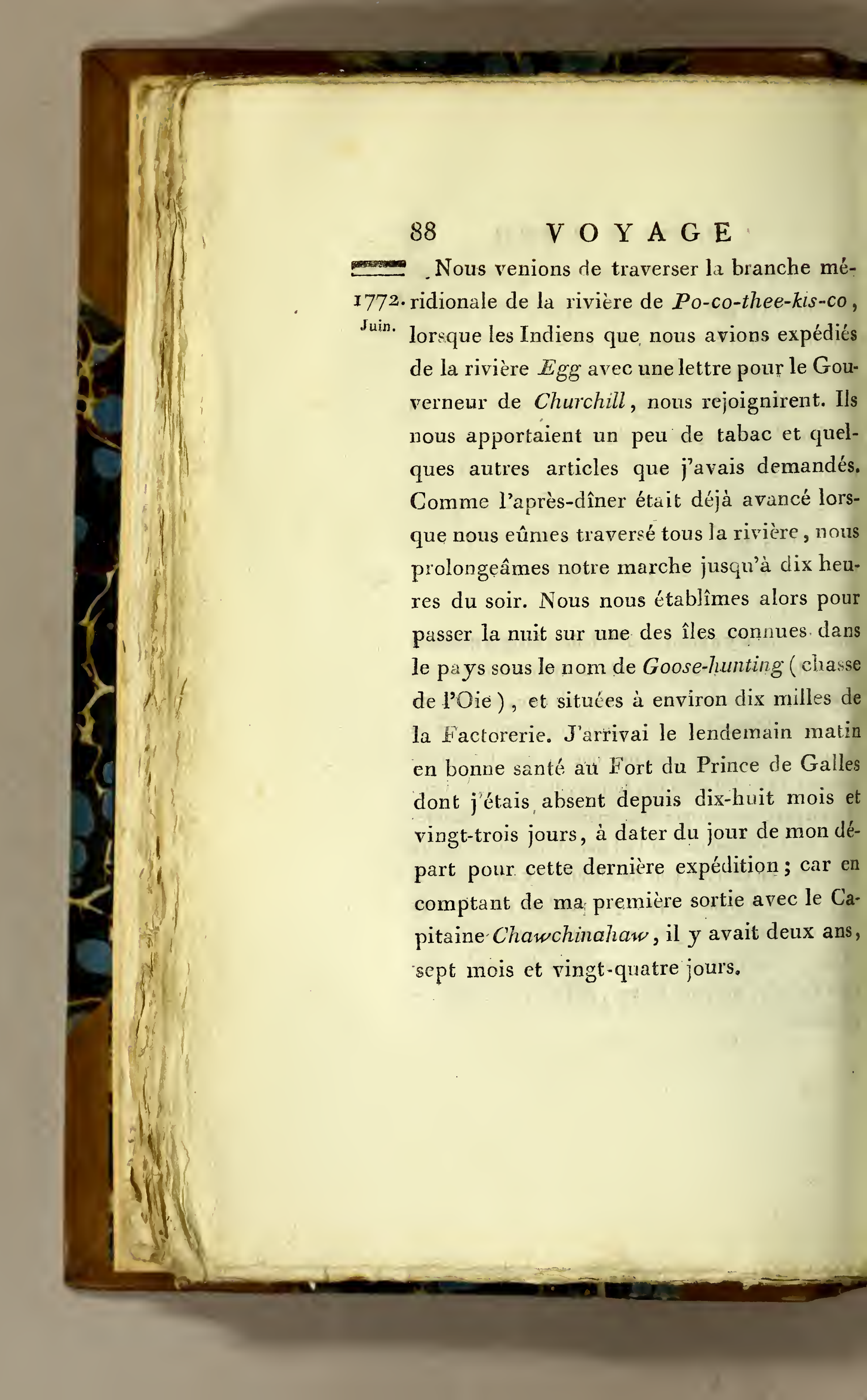
Entr'autres faits tendant à prouver que, hormis les Esquimaux, les Indiens ne fréquentent jamais des latitudes aussi élevées, du moins à une distance voisine de la mer, je citerai ce qui arriva au Capitaine *Christophe* lorsqu'il fut envoyé en 1763 pour examiner le passage de *Chesterfield*. Il avait rassemblé et emmené avec lui tous ceux des Indiens du Nord qui passaient pour être les plus éclairés et les plus intelligents; mais aucun d'eux ne connaissait un pouce de terre au nord de *Whale-cove* (du havre de la Baleine.)

M. *Jeremie* se trompe aussi fortement lorsqu'en parlant du pays compris entre la rivière *Churchill* et celle des Veaux marins *Seal river*), il avance qu'il n'y existe point de bois, si ce n'est dans quelques îles situées à dix ou douze milles dans les hauts de la première rivière. Quand il écrivait ceci, c'est-à-dire, long-temps avant qu'on n'eût formé un établissement à *Churchill*, les deux bords de la rivière étaient couverts de bois jusqu'à cinq milles de l'endroit où le Fort du Prince de Galles est maintenant construit. Pour les îles dont fait mention M *Jeremie*, si jamais elles ont existé, il faut qu'elles ayent disparu; car depuis que la rivière a un comptoir sur la rivière de

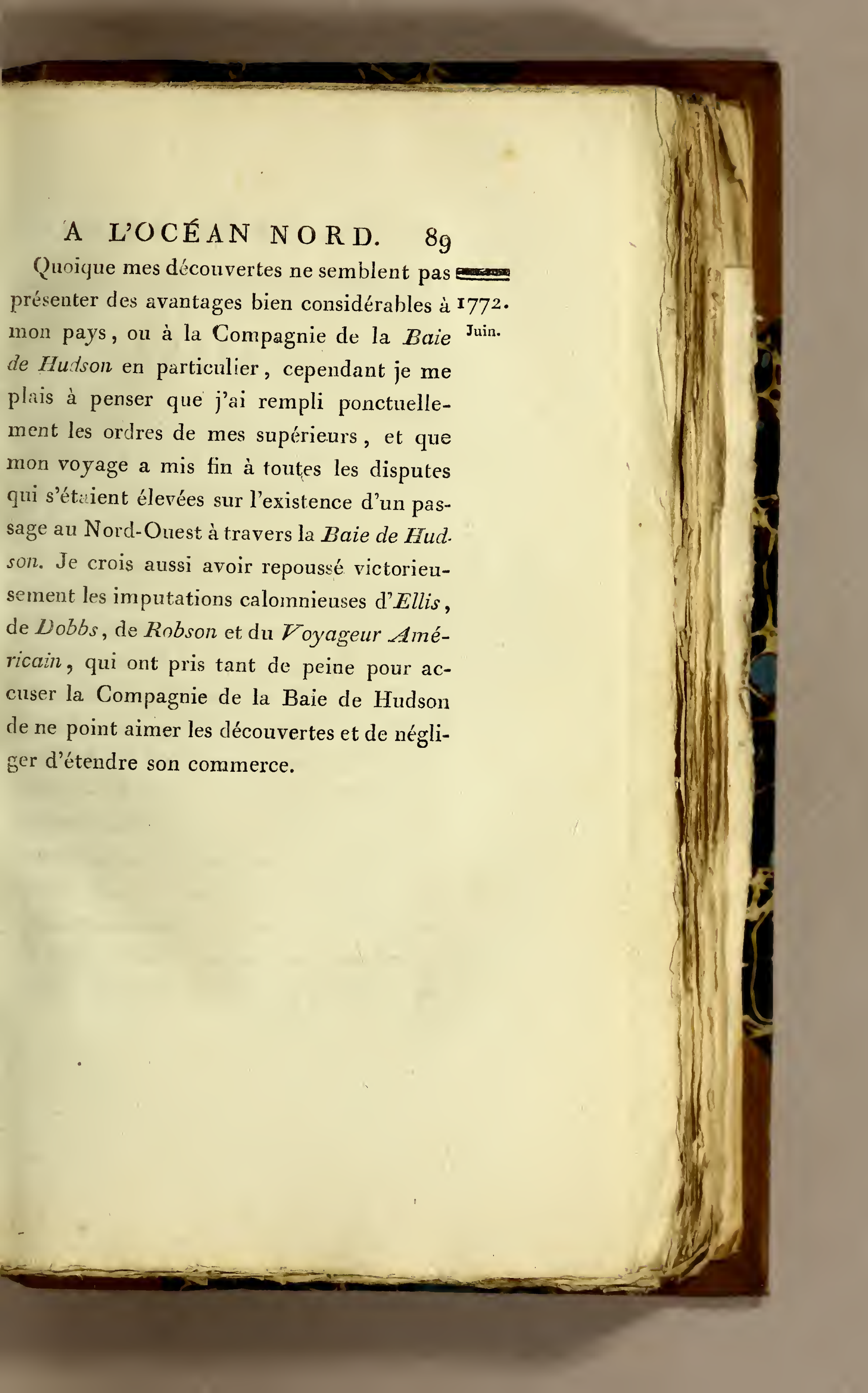


un peu calmé dans l'après-dîner, nous exécutâmes ce passage; après-quoi nous continuâmes notre route, et aux approches de la nuit, nous établîmes nos tentes sous des touffes de saules. Nous avions en vue les bois qui bordent la rivière de *Po-co-thee-kis-co*, où nous arrivâmes le 28 de bon matin; mais le vent soufflait encore si fort du Nord-Est quart de Nord, que nous ne pûmes traverser cette rivière que dans l'après-dîner du 29. 1772. Juin. 29

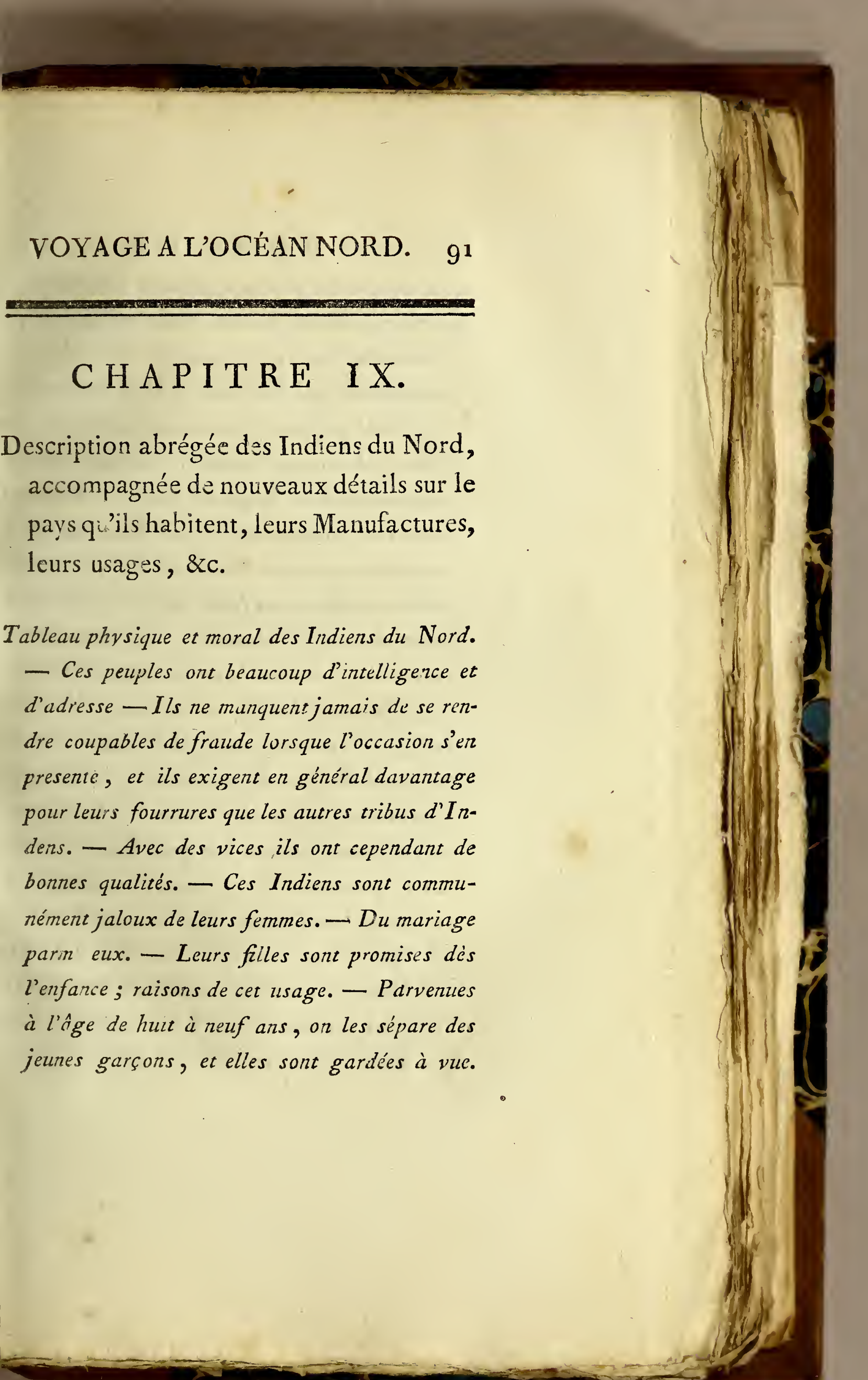
Churchill, on n'y a point vu d'île boisée jusqu'à quarante milles de distance. La multitude de troncs d'arbres qui subsistent encore le long de cette rivière, et dont on aura probablement coupé la partie supérieure pour se chauffer, prouve au contraire que lorsque l'établissement de *Churchill* eut lieu, le pays était garni de bois. Il n'est pas étonnant que dans un intervalle de soixante-seize ans la consommation l'ait autant diminué dans les environs; en effet, le bois de chauffage y est devenu si rare depuis quelque temps, que pendant plus de sept mois de l'année la plûpart des serviteurs attachés à cette Factorerie ne sont occupés, pour ainsi dire, qu'à chercher du bois, soit pour l'hiver, soit pour quelques réparations.



Nous venions de traverser la branche mé-
1772. ridionale de la rivière de *Po-co-thee-kis-co*,
Juin. lorsque les Indiens que nous avions expédiés de la rivière *Egg* avec une lettre pour le Gouverneur de *Churchill*, nous rejoignirent. Ils nous apportaient un peu de tabac et quelques autres articles que j'avais demandés. Comme l'après-dîner était déjà avancé lorsque nous eûmes traversé tous la rivière, nous prolongeâmes notre marche jusqu'à dix heures du soir. Nous nous établîmes alors pour passer la nuit sur une des îles connues dans le pays sous le nom de *Goose-hunting* (chasse de l'Oie), et situées à environ dix milles de la Factorerie. J'arrivai le lendemain matin en bonne santé au Fort du Prince de Galles dont j'étais absent depuis dix-huit mois et vingt-trois jours, à dater du jour de mon départ pour cette dernière expédition; car en comptant de ma première sortie avec le Capitaine *Chawchinahaw*, il y avait deux ans, sept mois et vingt-quatre jours.



Quoique mes découvertes ne semblent pas présenter des avantages bien considérables à 1772. mon pays, ou à la Compagnie de la *Baie* Juin. *de Hudson* en particulier, cependant je me plais à penser que j'ai rempli ponctuellement les ordres de mes supérieurs, et que mon voyage a mis fin à toutes les disputes qui s'étaient élevées sur l'existence d'un passage au Nord-Ouest à travers la *Baie de Hudson*. Je crois aussi avoir repoussé victorieusement les imputations calomnieuses d'*Ellis*, de *Dobbs*, de *Robson* et du *Voyageur Américain*, qui ont pris tant de peine pour accuser la Compagnie de la Baie de Hudson de ne point aimer les découvertes et de négliger d'étendre son commerce.

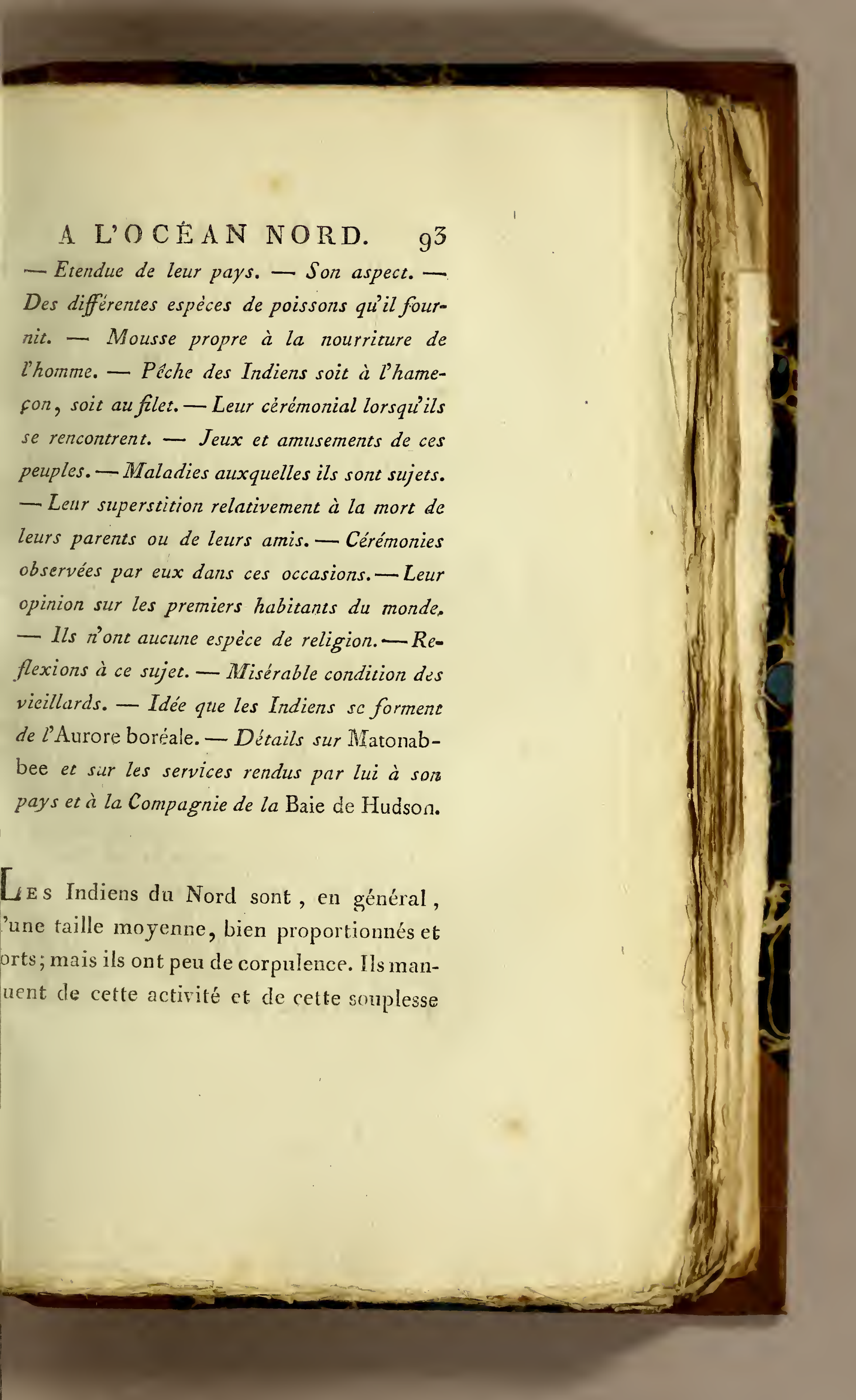


CHAPITRE IX.

Description abrégée des Indiens du Nord, accompagnée de nouveaux détails sur le pays qu'ils habitent, leurs Manufactures, leurs usages, &c.

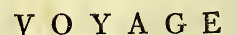
Tableau physique et moral des Indiens du Nord. — Ces peuples ont beaucoup d'intelligence et d'adresse — Ils ne manquent jamais de se rendre coupables de fraude lorsque l'occasion s'en presente, et ils exigent en général davantage pour leurs fourrures que les autres tribus d'Indens. — Avec des vices ils ont cependant de bonnes qualités. — Ces Indiens sont communément jaloux de leurs femmes. — Du mariage parmi eux. — Leurs filles sont promises dès l'enfance ; raisons de cet usage. — Parvenues à l'âge de huit à neuf ans, on les sépare des jeunes garçons, et elles sont gardées à vue.

— Le divorce connu et fréquent chez ces peuples. — Leurs femmes moins prolifiques que celles des climats plus chauds. — Pratique superstitieuse des Indiennes à certaines époques. — Parti qu'elles en tirent, à la moindre querelle de leurs maris, pour s'excuser d'habiter pendant quelque temps avec eux. — Elles sont réputées alors immondes. *— Nécessité où se trouvent souvent les Indiens du Nord de manger leurs viandes crues faute de feu. — Les plus pauvres les font bouillir ordinairement dans des vases faits avec des écorces de bouleaux. — Mêts singulier de ces peuples. — Ils sont très-friands de la chair des jeunes animaux extraits du sein de leurs mères, et la regardent comme un manger exquis. — Les hommes et les jeunes garçons font grand cas des parties de la génération des animaux. — Emploi du temps par les Indiens ; leur manière de chasser le daim, l'été, avec des arcs et des flèches. — Description de leurs tentes, de leurs chiens, de leurs traîneaux, de leurs raquettes, &c. — Goût particulier qu'ils ont pour la vermine.*



*— Etendue de leur pays. — Son aspect. — Des différentes espèces de poissons qu'il fournit. — Mousse propre à la nourriture de l'homme. — Pêche des Indiens soit à l'hameçon, soit au filet. — Leur cérémonial lorsqu'ils se rencontrent. — Jeux et amusements de ces peuples. — Maladies auxquelles ils sont sujets. — Leur superstition relativement à la mort de leurs parents ou de leurs amis. — Cérémonies observées par eux dans ces occasions. — Leur opinion sur les premiers habitants du monde. — Ils n'ont aucune espèce de religion. — Reflexions à ce sujet. — Misérable condition des vieillards. — Idée que les Indiens se forment de l'*Aurore boréale. — *Détails sur* Matonabbee *et sur les services rendus par lui à son pays et à la Compagnie de la* Baie de Hudson.

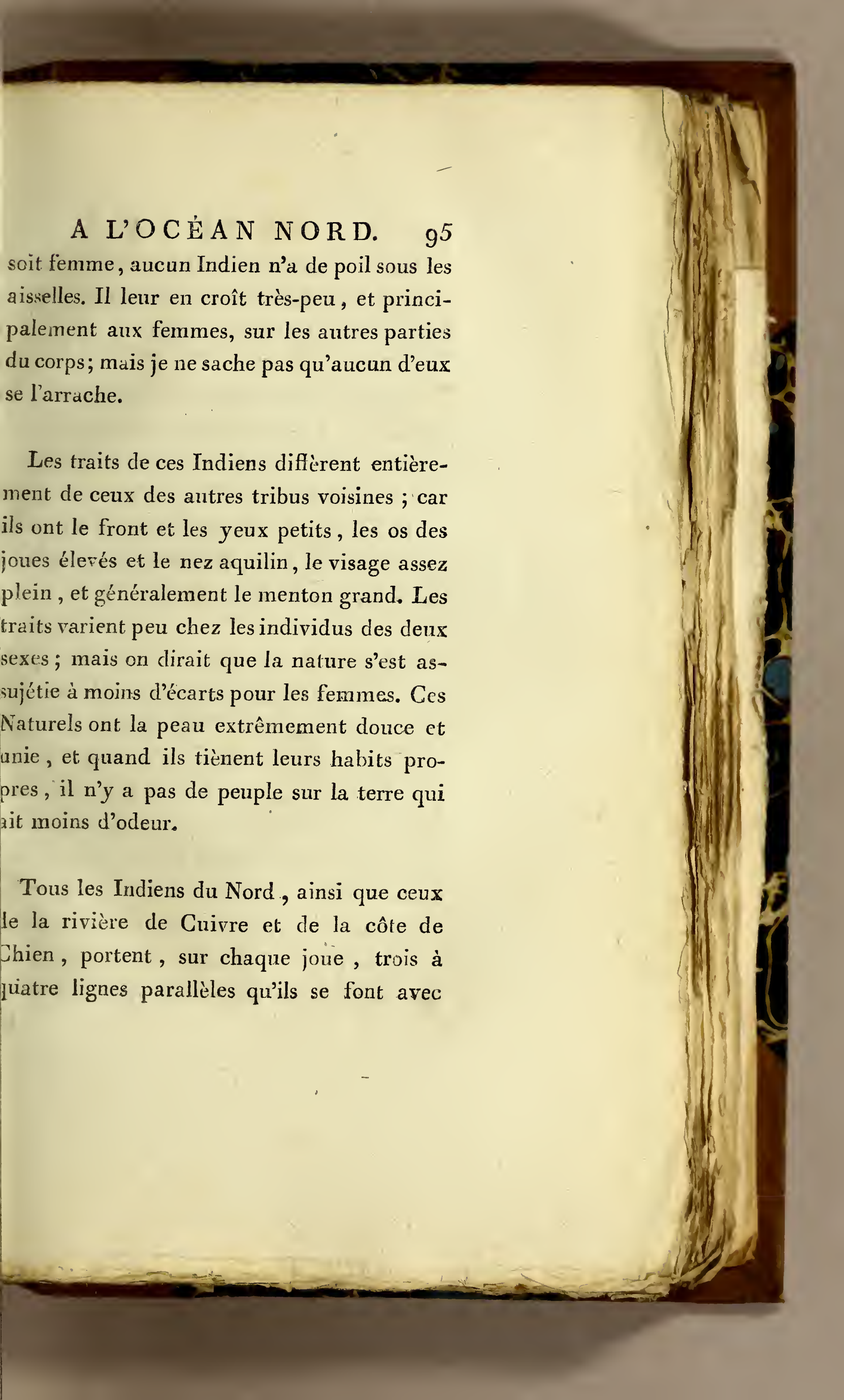
LES Indiens du Nord sont, en général, 'une taille moyenne, bien proportionnés et orts; mais ils ont peu de corpulence. Ils man-uent de cette activité et de cette souplesse



naturelles aux Indiens dont les tribus habitent la côte occidentale de la Baie de Hudson.

La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé. Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses (1) comme ceux des autres Indiens. Peu d'entre eux ont de la barbe, e elle ne leur pousse même que vers le milie de l'âge. Il s'en faut qu'elle soit aussi fourni que celle des Européens en général ; mais l peu qui leur en vient est excessivement du et frisé. Il est quelques Indiens qui se l'ar rachent, quoique cette opération passe par mi ce peuple pour inconvenante. Le procéd qu'ils employent se réduit à saisir et tirer d'une main, leur barbe, tandis que de l'autr ils l'extirpent avec un couteau. Soit homme

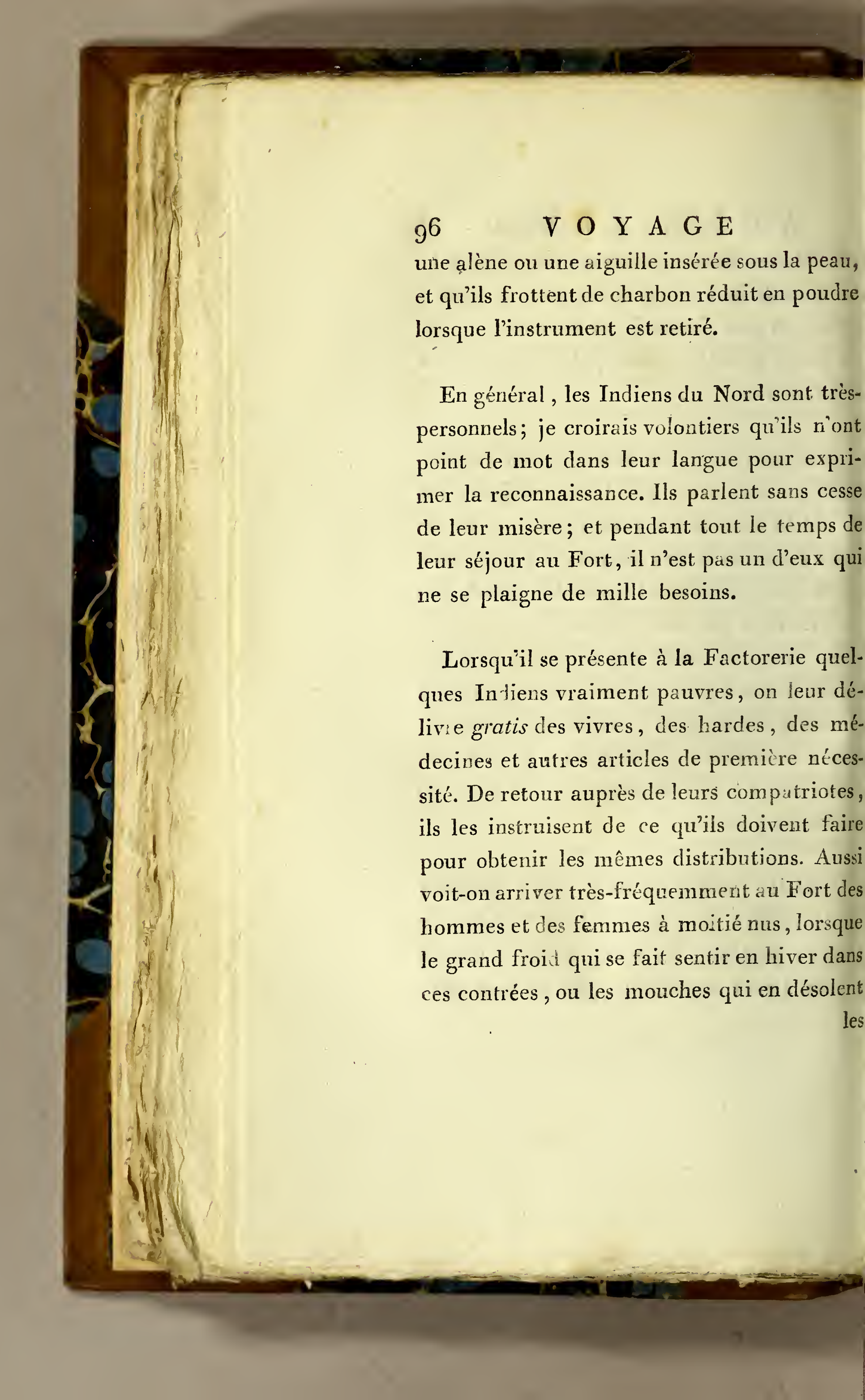
(1) J'ai vu plusieurs Indiens du Sud, d'environ si pieds de haut, n'avoir qu'une simple tresse de chevel qui, lorsqu'elle n'était pas relevée, touchait jusqu' terre. Le fait est rare, et il a été même traité de faux mais je l'ai trop bien observé par moi-même pour n pas garantir son existence.



soit femme, aucun Indien n'a de poil sous les aisselles. Il leur en croît très-peu, et principalement aux femmes, sur les autres parties du corps; mais je ne sache pas qu'aucun d'eux se l'arrache.

Les traits de ces Indiens diffèrent entièrement de ceux des autres tribus voisines ; car ils ont le front et les yeux petits, les os des joues élevés et le nez aquilin, le visage assez plein, et généralement le menton grand. Les traits varient peu chez les individus des deux sexes ; mais on dirait que la nature s'est assujétie à moins d'écarts pour les femmes. Ces Naturels ont la peau extrêmement douce et unie, et quand ils tiènent leurs habits propres, il n'y a pas de peuple sur la terre qui ait moins d'odeur.

Tous les Indiens du Nord, ainsi que ceux de la rivière de Cuivre et de la côte de Chien, portent, sur chaque joue, trois à quatre lignes parallèles qu'ils se font avec

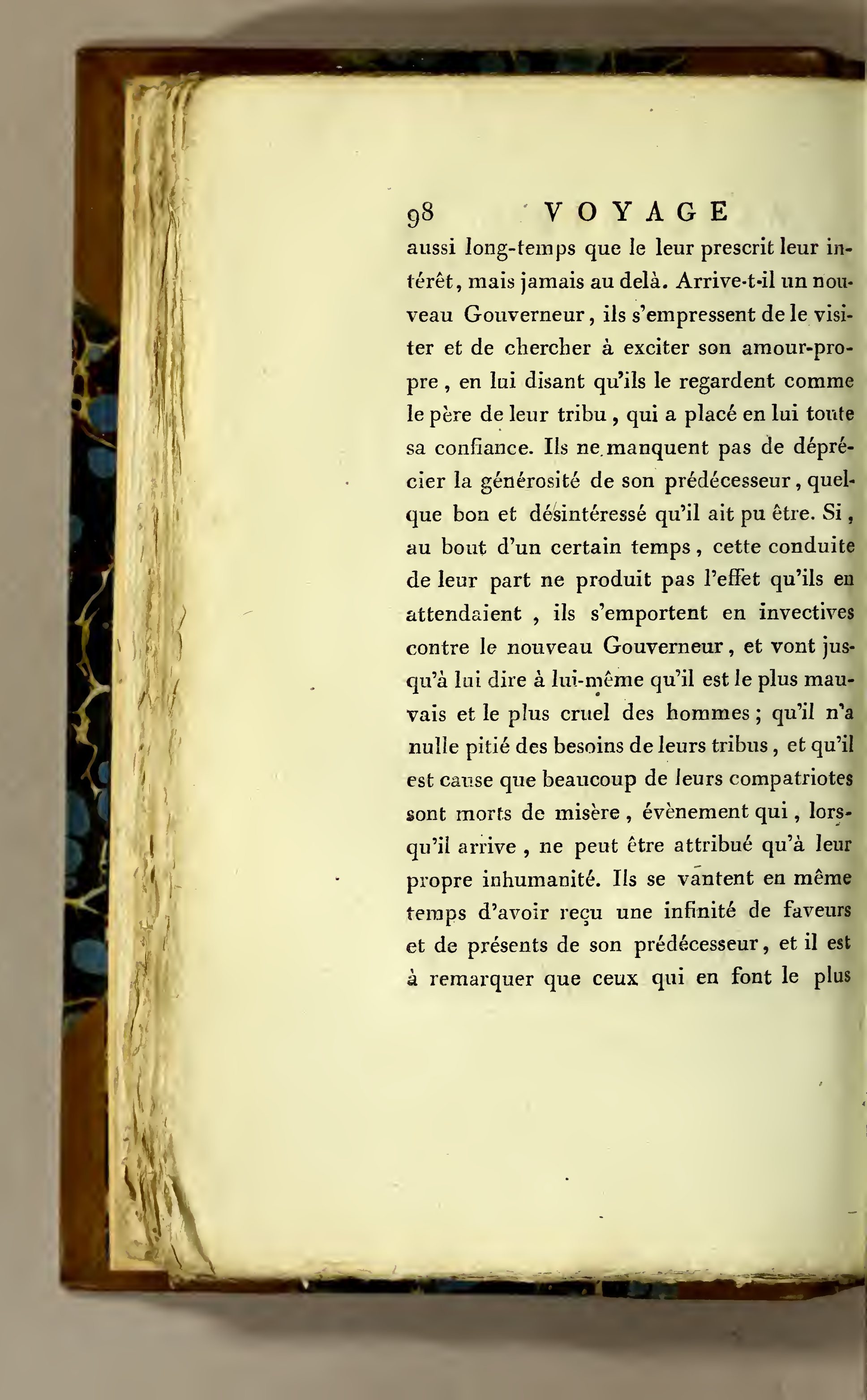


une alène ou une aiguille insérée sous la peau, et qu'ils frottent de charbon réduit en poudre lorsque l'instrument est retiré.

En général, les Indiens du Nord sont très-personnels; je croirais volontiers qu'ils n'ont point de mot dans leur langue pour exprimer la reconnaissance. Ils parlent sans cesse de leur misère; et pendant tout le temps de leur séjour au Fort, il n'est pas un d'eux qui ne se plaigne de mille besoins.

Lorsqu'il se présente à la Factorerie quelques Indiens vraiment pauvres, on leur délivre *gratis* des vivres, des hardes, des médecines et autres articles de première nécessité. De retour auprès de leurs compatriotes, ils les instruisent de ce qu'ils doivent faire pour obtenir les mêmes distributions. Aussi voit-on arriver très-fréquemment au Fort des hommes et des femmes à moitié nus, lorsque le grand froid qui se fait sentir en hiver dans ces contrées, ou les mouches qui en désolent

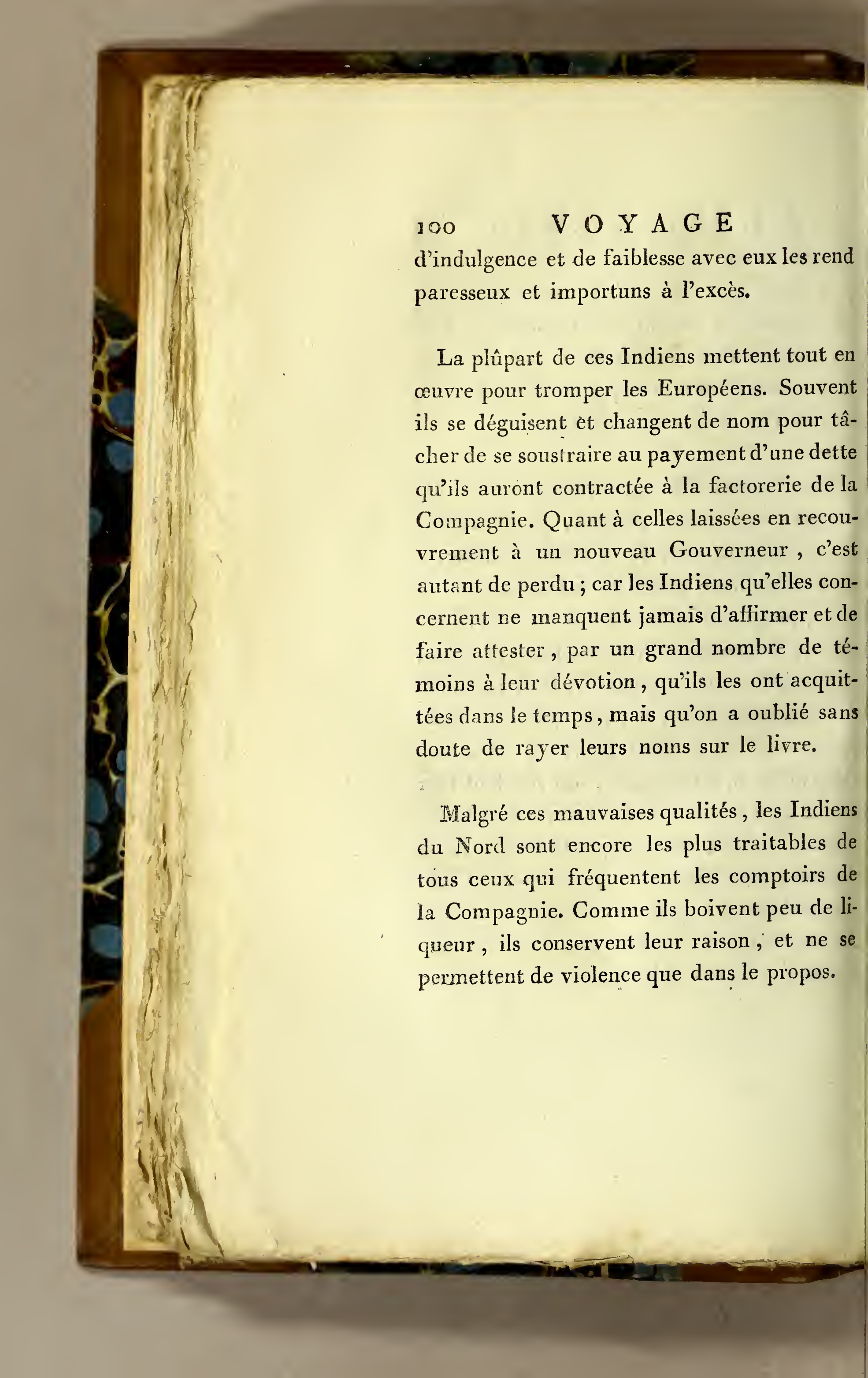
les habitants pendant l'été, exigeraient qu'ils fussent entièrement couverts. Chacun de ces Indiens s'empresse de faire le récit de ses malheurs réels ou supposés, et a bien soin de l'accompagner de soupirs et de larmes. Il en est même qui affectent d'être estropiés ou aveugles pour mieux exciter la pitié. Je ne connais point de peuple aussi maître de lui en pareille occasion, et, à cet égard, les femmes l'emportent sur les hommes; car je puis affirmer en avoir vu dont un côté de la figure exprimait la joie, tandis que l'autre était baigné de larmes. On est si souvent trompé par les exposés de ces Indiens, que le Gouverneur est obligé de fermer l'oreille à beaucoup de leurs demandes. Autrement tous les profits de la Compagnie passeraient en charités, et insensiblement les tribus du Nord, au lieu d'apporter des fourrures pour se procurer ce dont elles ont besoin, finiraient par mendier, art dans lequel elles n'excellent déjà que trop. Celui de la flatterie n'est pas moins connu à ces Indiens; ils l'employent



aussi long-temps que le leur prescrit leur intérêt, mais jamais au delà. Arrive-t-il un nouveau Gouverneur, ils s'empressent de le visiter et de chercher à exciter son amour-propre, en lui disant qu'ils le regardent comme le père de leur tribu, qui a placé en lui toute sa confiance. Ils ne manquent pas de déprécier la générosité de son prédécesseur, quelque bon et désintéressé qu'il ait pu être. Si, au bout d'un certain temps, cette conduite de leur part ne produit pas l'effet qu'ils en attendaient, ils s'emportent en invectives contre le nouveau Gouverneur, et vont jusqu'à lui dire à lui-même qu'il est le plus mauvais et le plus cruel des hommes; qu'il n'a nulle pitié des besoins de leurs tribus, et qu'il est cause que beaucoup de leurs compatriotes sont morts de misère, évènement qui, lorsqu'il arrive, ne peut être attribué qu'à leur propre inhumanité. Ils se vantent en même temps d'avoir reçu une infinité de faveurs et de présents de son prédécesseur, et il est à remarquer que ceux qui en font le plus

l'éloge, n'en ont jamais rien obtenu. Au surplus, toute leur colère n'a qu'un temps, et ils se réconcilient bientôt avec l'homme dont ils auraient voulu faire leur dupe. « Ce n'est plus » un enfant, finissent-ils par se dire entre eux, » ainsi l'on ne saurait le tromper. »

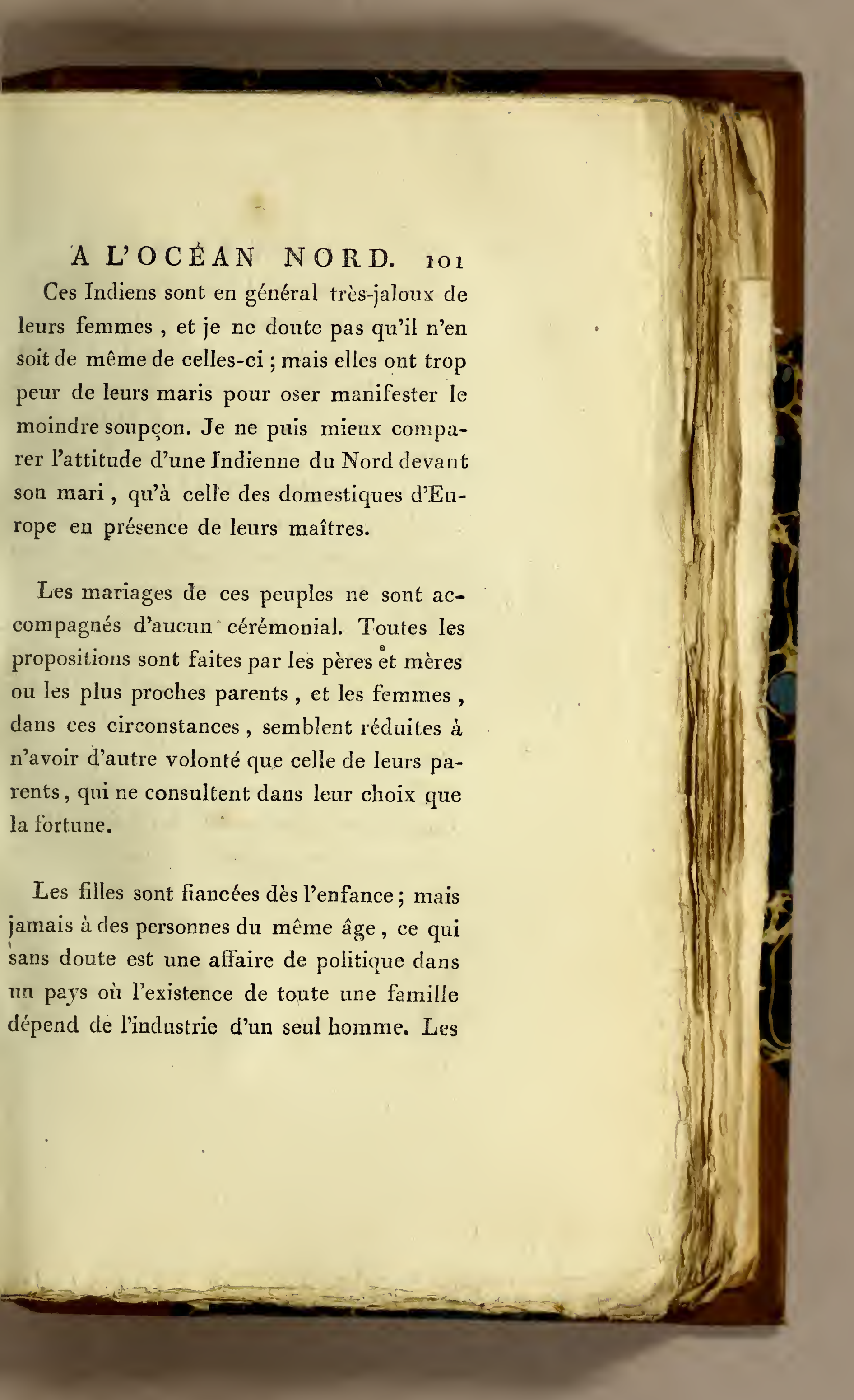
Les Indiens diffèrent tellement, par le caractère, des autres peuples, qu'ils demandent, sur-tout ceux de la dernière classe, à être traités avec moins de ménagement. En effet, pour peu qu'on défère à ce qu'ils désirent, ils deviènent d'une insolence extrême, et quoiqu'on ne puisse pas dire la même chose de tous leurs chefs, il en est peu cependant parmi eux qui sachent apprécier les attentions qu'on leur témoigne, soit pendant leur séjour dans les diverses factoreries de la Compagnie, soit sur leur propre territoire. L'expérience m'a convaincu qu'en gardant une certaine mesure avec ces peuples, on peut les rendre utiles à eux-mêmes et à la Compagnie; mais elle m'a appris aussi que trop



d'indulgence et de faiblesse avec eux les rend paresseux et importuns à l'excès.

La plûpart de ces Indiens mettent tout en œuvre pour tromper les Européens. Souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au payement d'une dette qu'ils auront contractée à la factorerie de la Compagnie. Quant à celles laissées en recouvrement à un nouveau Gouverneur, c'est autant de perdu ; car les Indiens qu'elles concernent ne manquent jamais d'affirmer et de faire attester, par un grand nombre de témoins à leur dévotion, qu'ils les ont acquittées dans le temps, mais qu'on a oublié sans doute de rayer leurs noms sur le livre.

Malgré ces mauvaises qualités, les Indiens du Nord sont encore les plus traitables de tous ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie. Comme ils boivent peu de liqueur, ils conservent leur raison, et ne se permettent de violence que dans le propos.

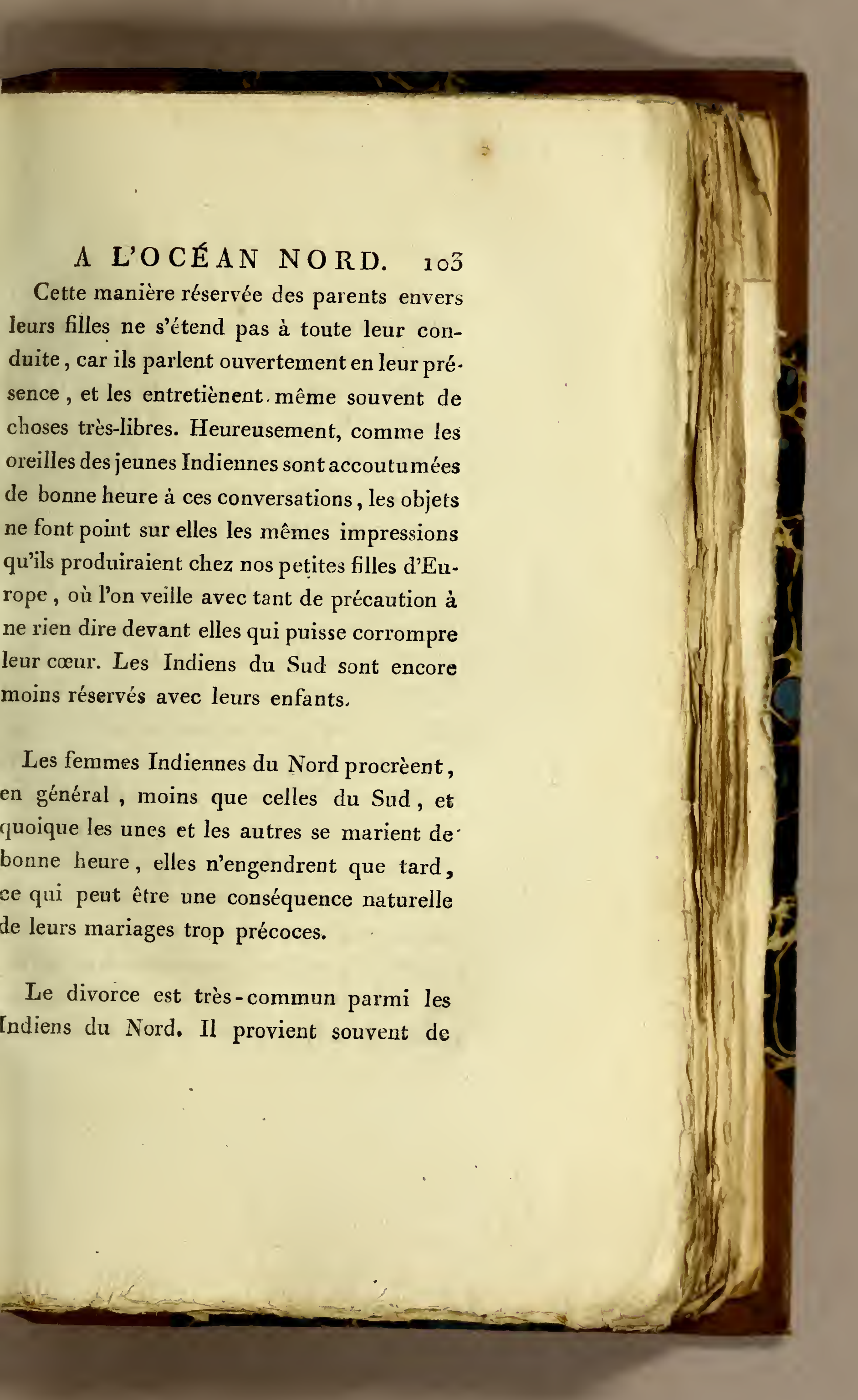


Ces Indiens sont en général très-jaloux de leurs femmes, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de celles-ci ; mais elles ont trop peur de leurs maris pour oser manifester le moindre soupçon. Je ne puis mieux comparer l'attitude d'une Indienne du Nord devant son mari, qu'à celle des domestiques d'Europe en présence de leurs maîtres.

Les mariages de ces peuples ne sont accompagnés d'aucun cérémonial. Toutes les propositions sont faites par les pères et mères ou les plus proches parents, et les femmes, dans ces circonstances, semblent réduites à n'avoir d'autre volonté que celle de leurs parents, qui ne consultent dans leur choix que la fortune.

Les filles sont fiancées dès l'enfance ; mais jamais à des personnes du même âge, ce qui sans doute est une affaire de politique dans un pays où l'existence de toute une famille dépend de l'industrie d'un seul homme. Les

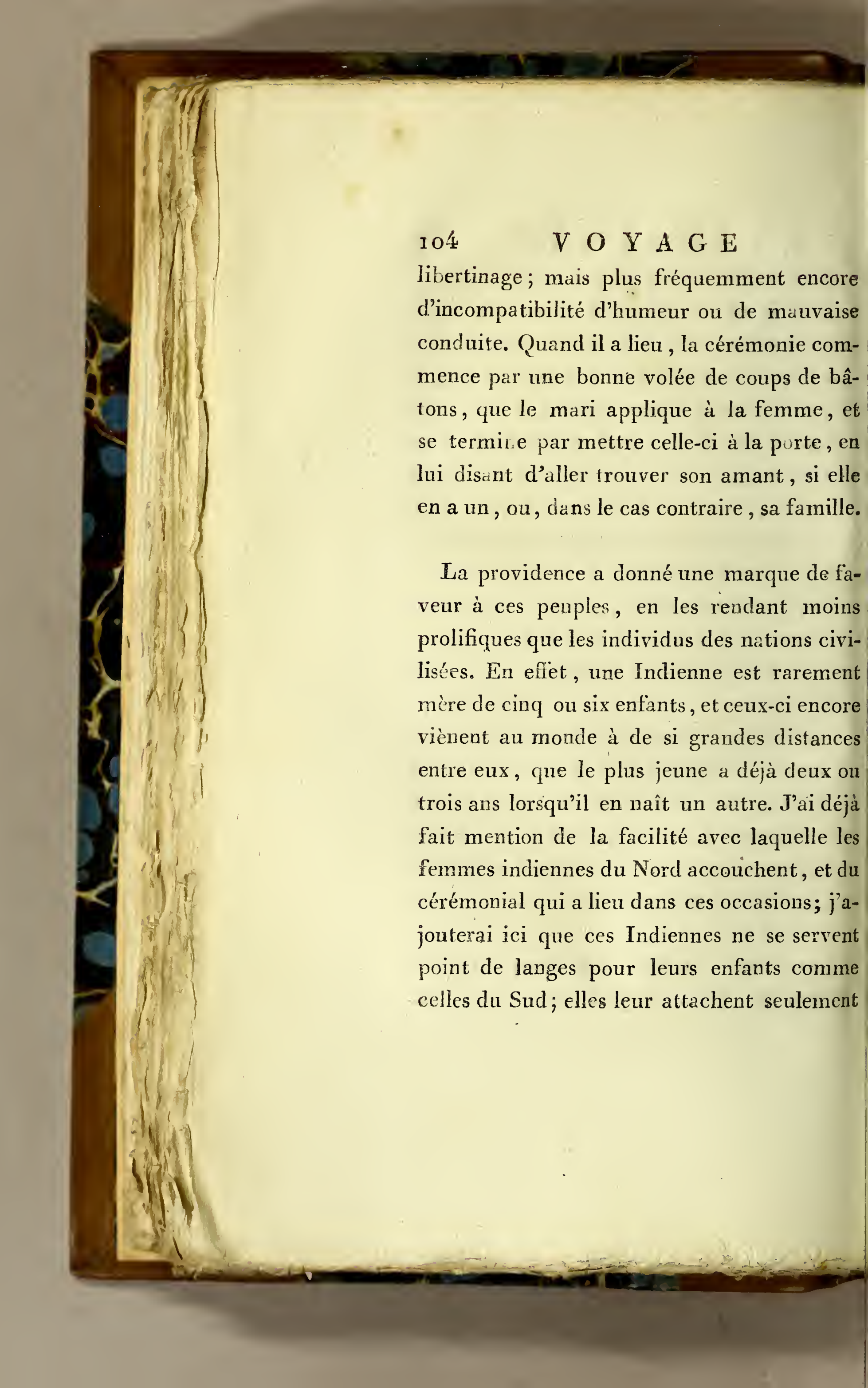
enfants, comme ces Indiens l'observent très-bien, sont si susceptibles de changement, qu'il est impossible de prévoir ce qu'ils seront un jour. Il arrive de ces mariages disproportionnés pour l'âge, que très-souvent un homme de trente-cinq à quarante ans épouse une fille qui n'en a pas plus de dix à douze, et quelquefois beaucoup moins. Dès leur huitième ou neuvième année, les enfants indiens des deux sexes ne peuvent communiquer et s'amuser ensemble, et soit dans leurs tentes, soit au travail, ils sont surveillés avec une attention digne de la plus rigide école anglaise. Grace à l'habitude et à l'exemple, ces petites créatures paraissent résignées à cette séparation, et elles en ont d'autant plus de mérite, qu'au lieu de cette communauté de plaisirs et de jeux innocents auxquels la nature semble les appeler à cet âge, elles sont contraintes de se tenir assiduement auprès des femmes âgées, qui les employent à gratter des peaux, à raccommoder des souliers, et leur apprènent en même temps les autres devoirs domestiques.



Cette manière réservée des parents envers leurs filles ne s'étend pas à toute leur conduite, car ils parlent ouvertement en leur présence, et les entretiènent même souvent de choses très-libres. Heureusement, comme les oreilles des jeunes Indiennes sont accoutumées de bonne heure à ces conversations, les objets ne font point sur elles les mêmes impressions qu'ils produiraient chez nos petites filles d'Europe, où l'on veille avec tant de précaution à ne rien dire devant elles qui puisse corrompre leur cœur. Les Indiens du Sud sont encore moins réservés avec leurs enfants.

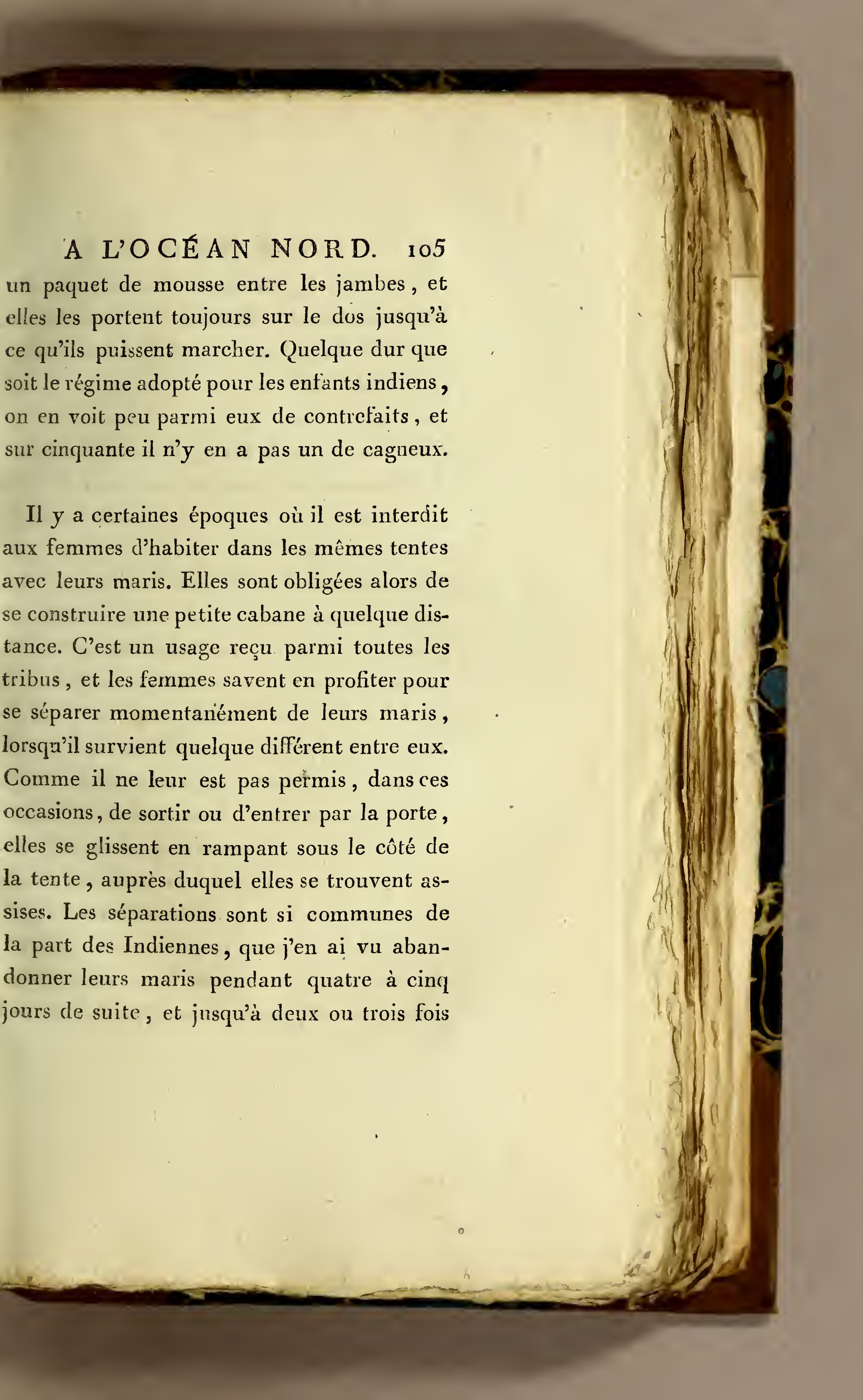
Les femmes Indiennes du Nord procrèent, en général, moins que celles du Sud, et quoique les unes et les autres se marient de bonne heure, elles n'engendrent que tard, ce qui peut être une conséquence naturelle de leurs mariages trop précoces.

Le divorce est très-commun parmi les Indiens du Nord. Il provient souvent de



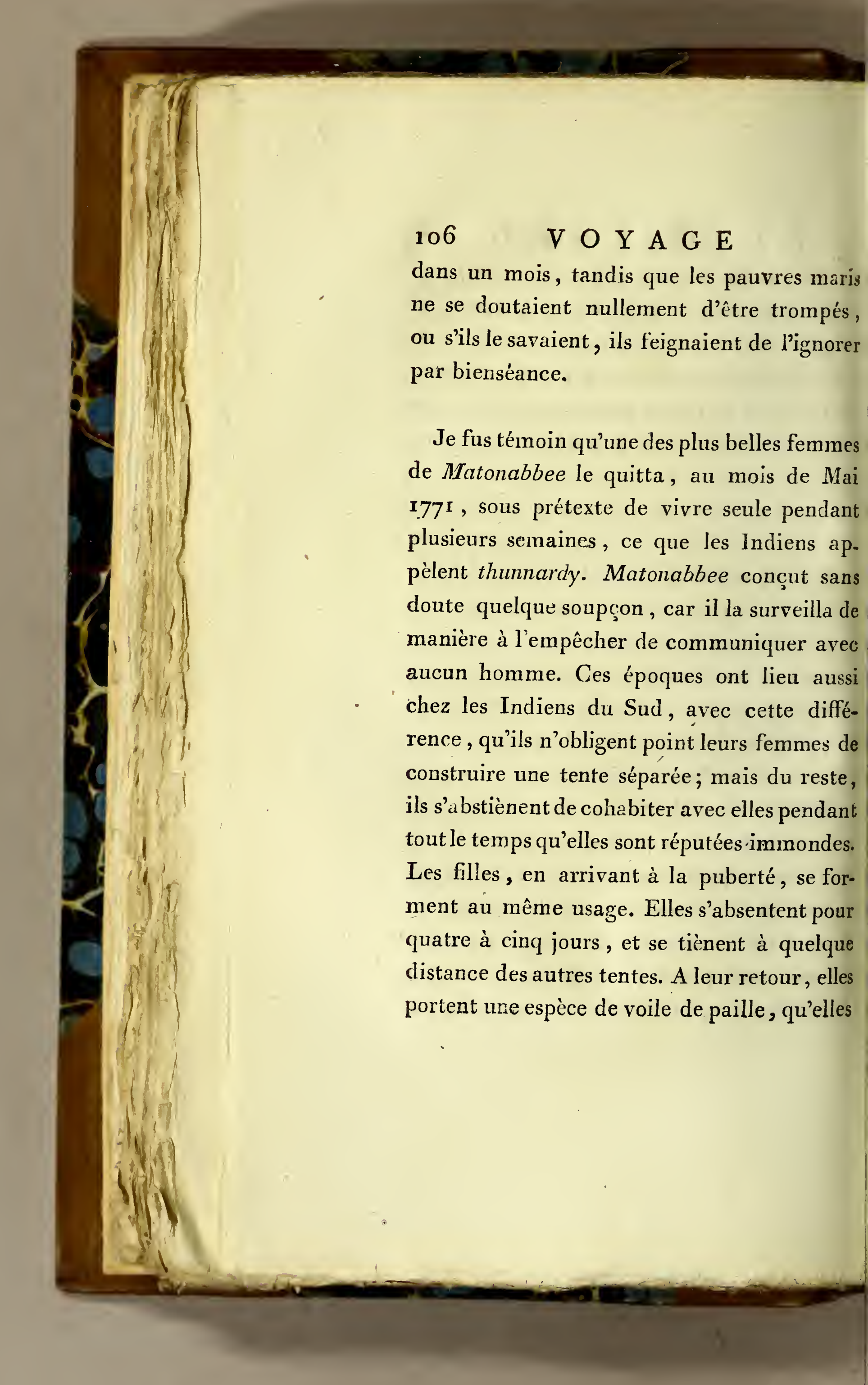
libertinage; mais plus fréquemment encore d'incompatibilité d'humeur ou de mauvaise conduite. Quand il a lieu, la cérémonie commence par une bonne volée de coups de bâtons, que le mari applique à la femme, et se termine par mettre celle-ci à la porte, en lui disant d'aller trouver son amant, si elle en a un, ou, dans le cas contraire, sa famille.

La providence a donné une marque de faveur à ces peuples, en les rendant moins prolifiques que les individus des nations civilisées. En effet, une Indienne est rarement mère de cinq ou six enfants, et ceux-ci encore viènent au monde à de si grandes distances entre eux, que le plus jeune a déjà deux ou trois ans lorsqu'il en naît un autre. J'ai déjà fait mention de la facilité avec laquelle les femmes indiennes du Nord accouchent, et du cérémonial qui a lieu dans ces occasions; j'ajouterai ici que ces Indiennes ne se servent point de langes pour leurs enfants comme celles du Sud; elles leur attachent seulement



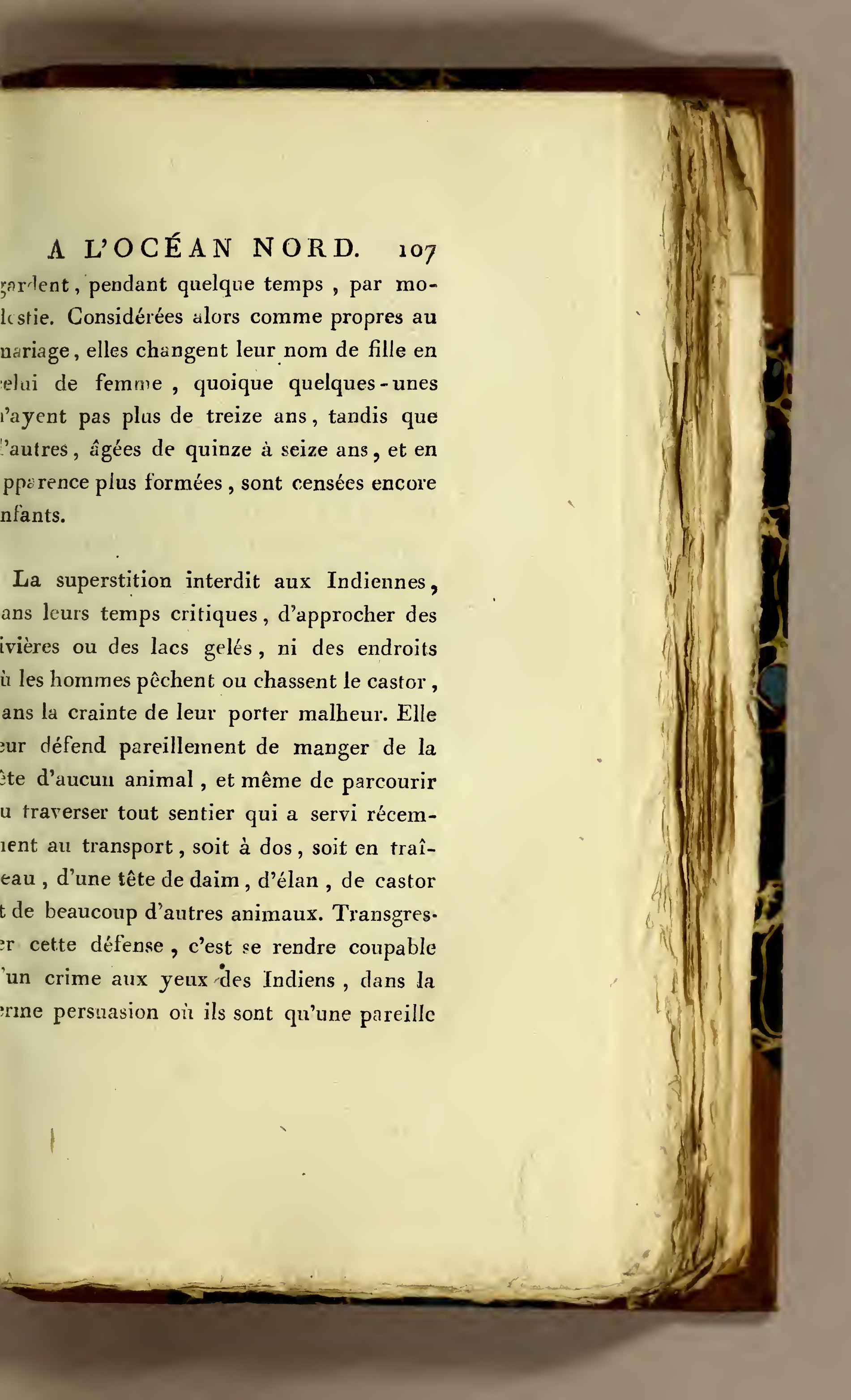
un paquet de mousse entre les jambes, et elles les portent toujours sur le dos jusqu'à ce qu'ils puissent marcher. Quelque dur que soit le régime adopté pour les enfants indiens, on en voit peu parmi eux de contrefaits, et sur cinquante il n'y en a pas un de cagneux.

Il y a certaines époques où il est interdit aux femmes d'habiter dans les mêmes tentes avec leurs maris. Elles sont obligées alors de se construire une petite cabane à quelque distance. C'est un usage reçu parmi toutes les tribus, et les femmes savent en profiter pour se séparer momentanément de leurs maris, lorsqu'il survient quelque différent entre eux. Comme il ne leur est pas permis, dans ces occasions, de sortir ou d'entrer par la porte, elles se glissent en rampant sous le côté de la tente, auprès duquel elles se trouvent assises. Les séparations sont si communes de la part des Indiennes, que j'en ai vu abandonner leurs maris pendant quatre à cinq jours de suite, et jusqu'à deux ou trois fois



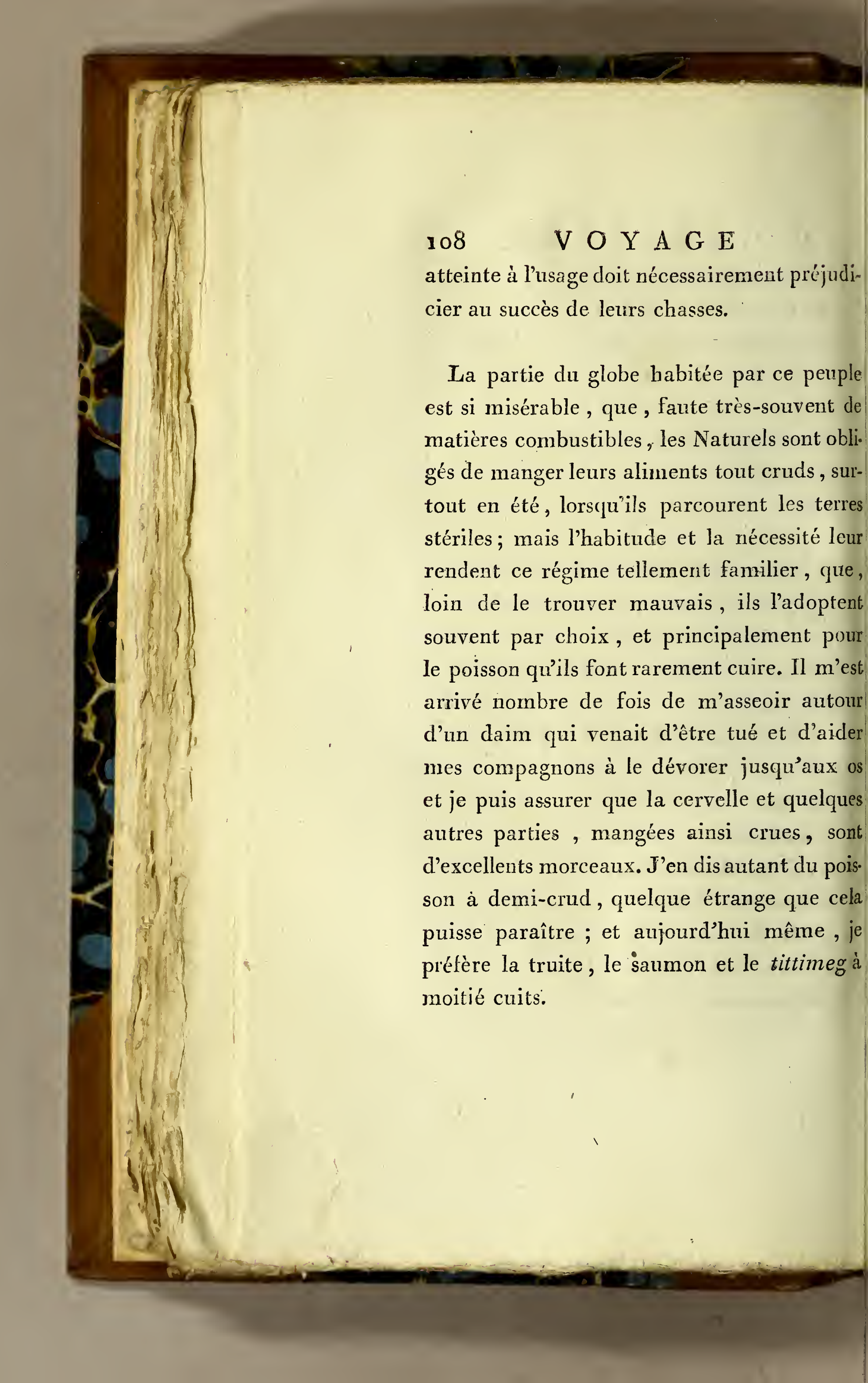
dans un mois, tandis que les pauvres maris ne se doutaient nullement d'être trompés, ou s'ils le savaient, ils feignaient de l'ignorer par bienséance.

Je fus témoin qu'une des plus belles femmes de *Matonabbee* le quitta, au mois de Mai 1771, sous prétexte de vivre seule pendant plusieurs semaines, ce que les Indiens appèlent *thunnardy*. *Matonabbee* conçut sans doute quelque soupçon, car il la surveilla de manière à l'empêcher de communiquer avec aucun homme. Ces époques ont lieu aussi chez les Indiens du Sud, avec cette différence, qu'ils n'obligent point leurs femmes de construire une tente séparée; mais du reste, ils s'abstiènent de cohabiter avec elles pendant tout le temps qu'elles sont réputées immondes. Les filles, en arrivant à la puberté, se forment au même usage. Elles s'absentent pour quatre à cinq jours, et se tiènent à quelque distance des autres tentes. A leur retour, elles portent une espèce de voile de paille, qu'elles



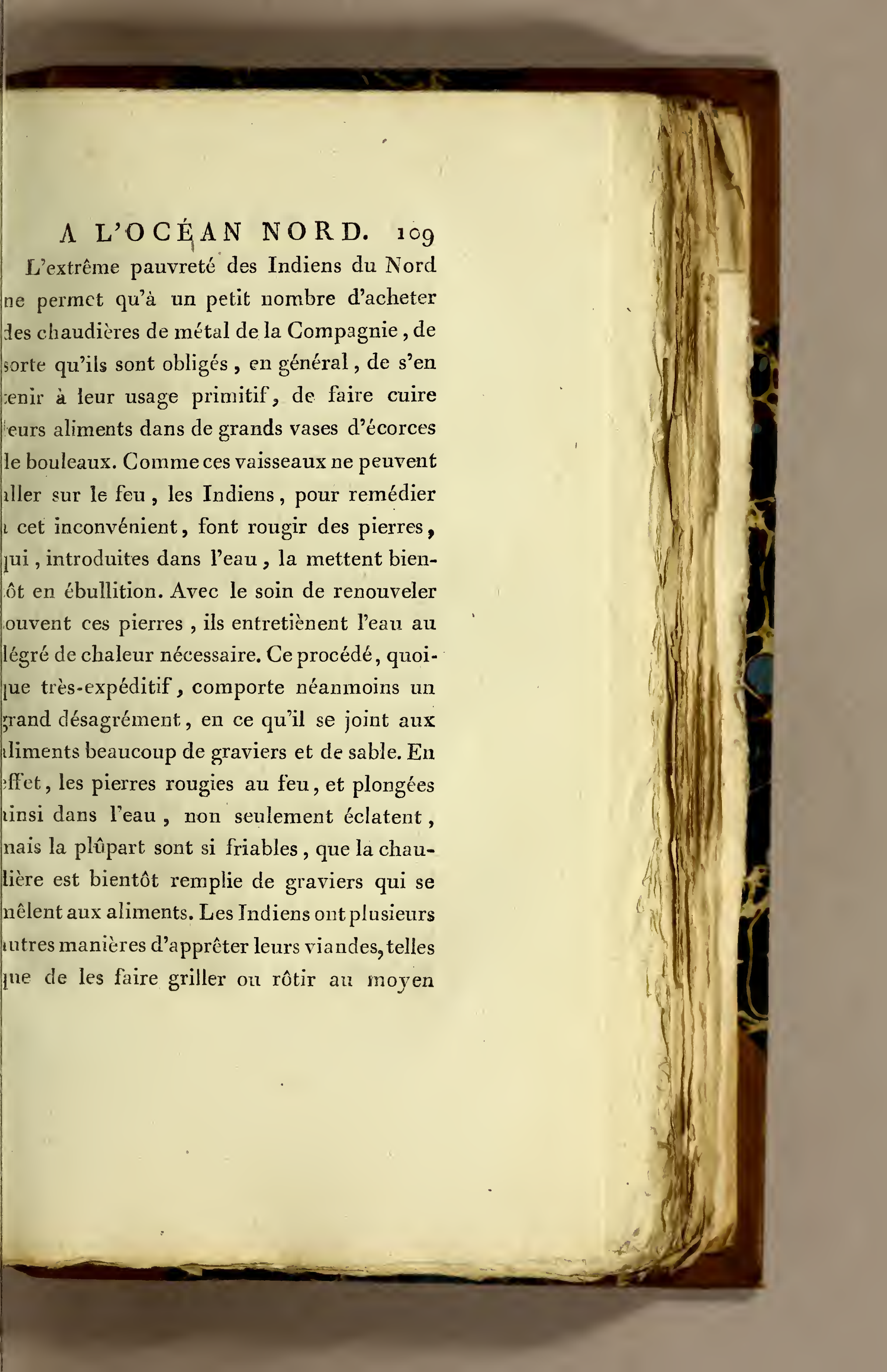
gardent, pendant quelque temps, par mo-
destie. Considérées alors comme propres au
nariage, elles changent leur nom de fille en
elui de femme, quoique quelques-unes
n'ayent pas plus de treize ans, tandis que
l'autres, âgées de quinze à seize ans, et en
pparence plus formées, sont censées encore
nfants.

La superstition interdit aux Indiennes,
ans leurs temps critiques, d'approcher des
ivières ou des lacs gelés, ni des endroits
ù les hommes pêchent ou chassent le castor,
ans la crainte de leur porter malheur. Elle
eur défend pareillement de manger de la
ête d'aucun animal, et même de parcourir
u traverser tout sentier qui a servi récem-
nent au transport, soit à dos, soit en traî-
eau, d'une tête de daim, d'élan, de castor
t de beaucoup d'autres animaux. Transgres-
er cette défense, c'est se rendre coupable
'un crime aux yeux des Indiens, dans la
erme persuasion où ils sont qu'une pareille

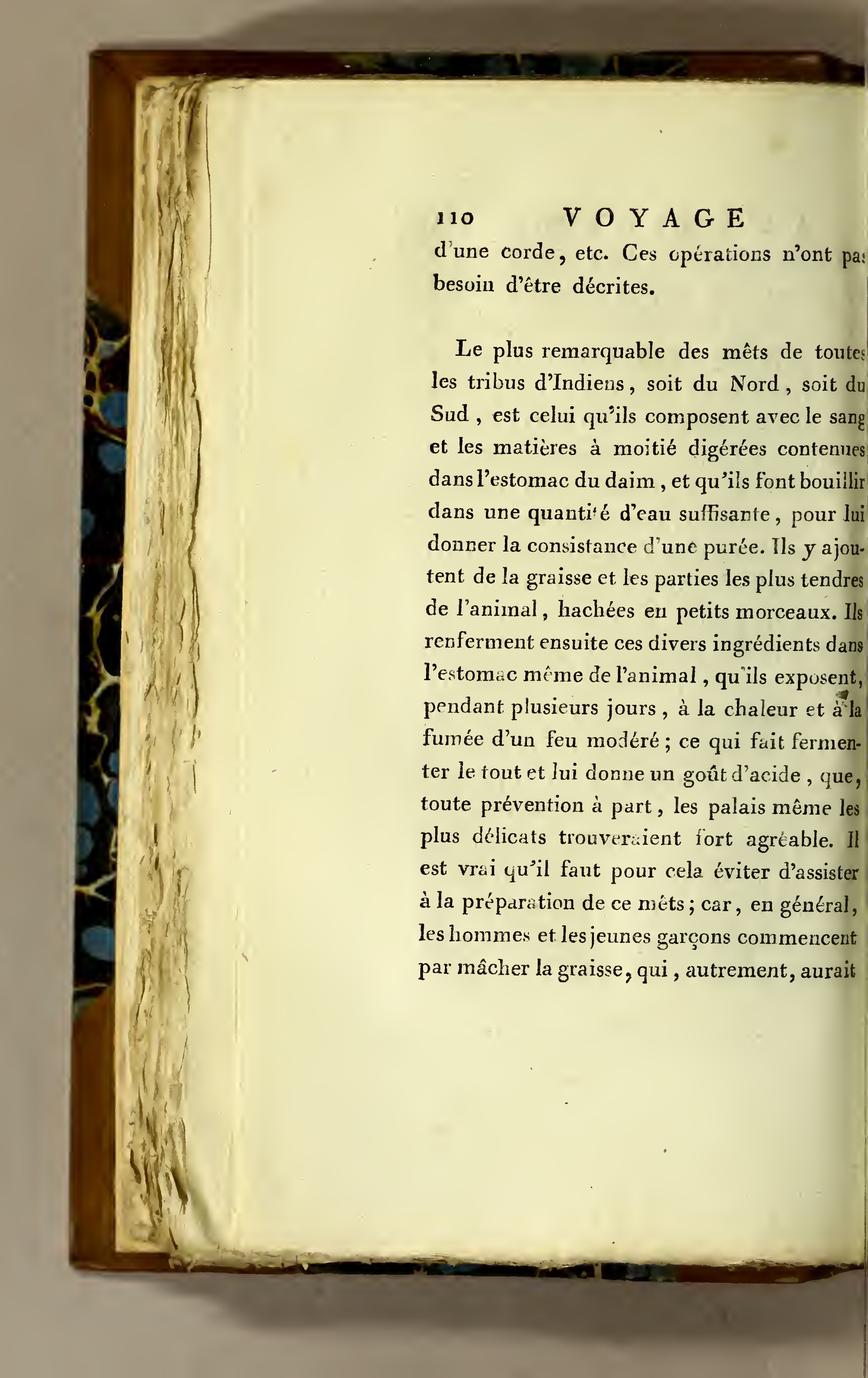


atteinte à l'usage doit nécessairement préjudicier au succès de leurs chasses.

La partie du globe habitée par ce peuple est si misérable, que, faute très-souvent de matières combustibles, les Naturels sont obligés de manger leurs aliments tout cruds, surtout en été, lorsqu'ils parcourent les terres stériles; mais l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, que, loin de le trouver mauvais, ils l'adoptent souvent par choix, et principalement pour le poisson qu'ils font rarement cuire. Il m'est arrivé nombre de fois de m'asseoir autour d'un daim qui venait d'être tué et d'aider mes compagnons à le dévorer jusqu'aux os et je puis assurer que la cervelle et quelques autres parties, mangées ainsi crues, sont d'excellents morceaux. J'en dis autant du poisson à demi-crud, quelque étrange que cela puisse paraître; et aujourd'hui même, je préfère la truite, le saumon et le *tittimeg* à moitié cuits.

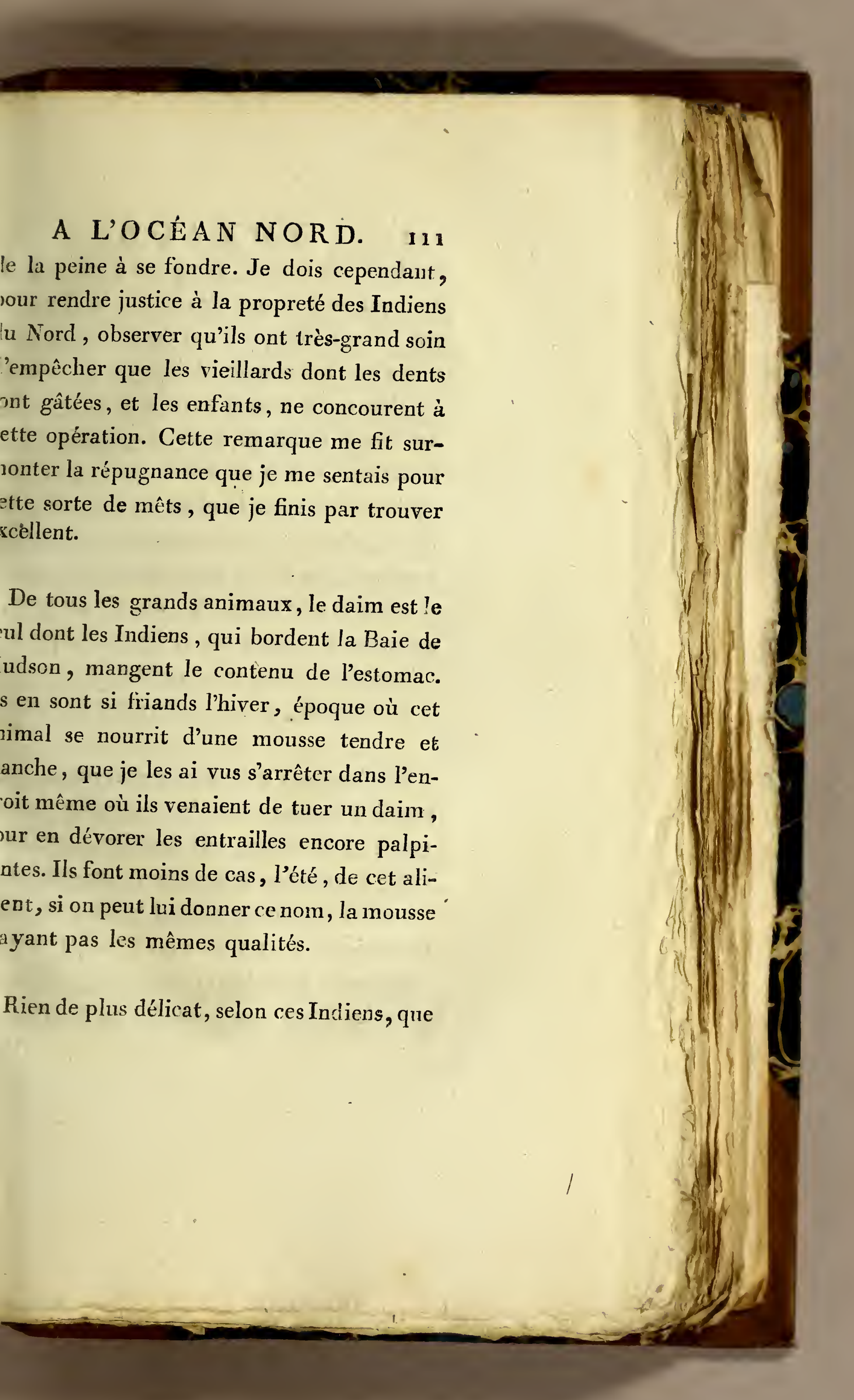


L'extrême pauvreté des Indiens du Nord ne permet qu'à un petit nombre d'acheter des chaudières de métal de la Compagnie, de sorte qu'ils sont obligés, en général, de s'en tenir à leur usage primitif, de faire cuire leurs aliments dans de grands vases d'écorces de bouleaux. Comme ces vaisseaux ne peuvent aller sur le feu, les Indiens, pour remédier à cet inconvénient, font rougir des pierres, qui, introduites dans l'eau, la mettent bientôt en ébullition. Avec le soin de renouveler souvent ces pierres, ils entretiènent l'eau au degré de chaleur nécessaire. Ce procédé, quoique très-expéditif, comporte néanmoins un grand désagrément, en ce qu'il se joint aux aliments beaucoup de graviers et de sable. En effet, les pierres rougies au feu, et plongées ainsi dans l'eau, non seulement éclatent, mais la plûpart sont si friables, que la chaudière est bientôt remplie de graviers qui se mêlent aux aliments. Les Indiens ont plusieurs autres manières d'apprêter leurs viandes, telles que de les faire griller ou rôtir au moyen



d'une corde, etc. Ces opérations n'ont pas besoin d'être décrites.

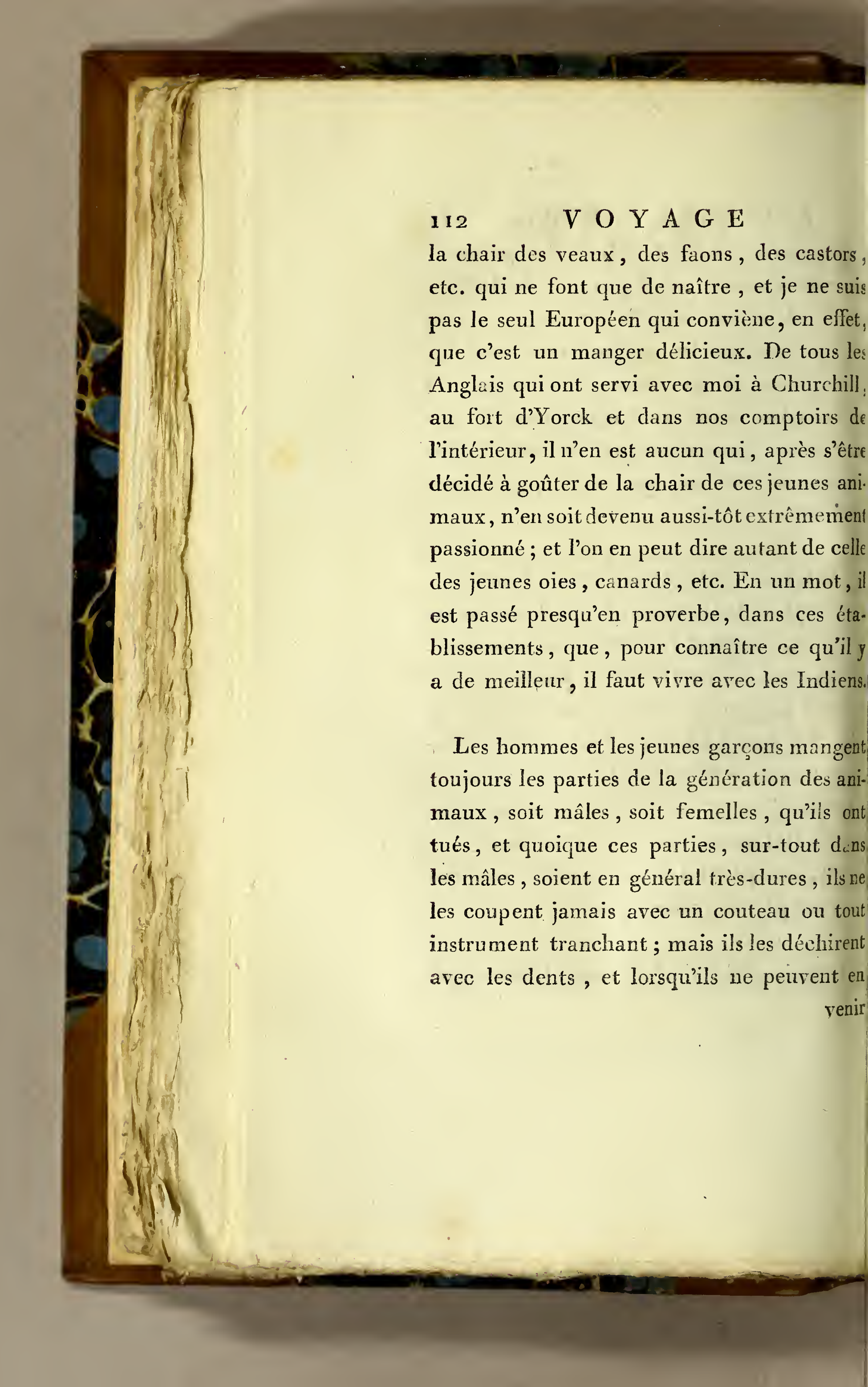
Le plus remarquable des mêts de toutes les tribus d'Indiens, soit du Nord, soit du Sud, est celui qu'ils composent avec le sang et les matières à moitié digérées contenues dans l'estomac du daim, et qu'ils font bouillir dans une quantité d'eau suffisante, pour lui donner la consistance d'une purée. Ils y ajoutent de la graisse et les parties les plus tendres de l'animal, hachées en petits morceaux. Ils renferment ensuite ces divers ingrédients dans l'estomac même de l'animal, qu'ils exposent, pendant plusieurs jours, à la chaleur et à la fumée d'un feu modéré; ce qui fait fermenter le tout et lui donne un goût d'acide, que, toute prévention à part, les palais même les plus délicats trouveraient fort agréable. Il est vrai qu'il faut pour cela éviter d'assister à la préparation de ce mêts; car, en général, les hommes et les jeunes garçons commencent par mâcher la graisse, qui, autrement, aurait



le la peine à se fondre. Je dois cependant, ɔour rendre justice à la propreté des Indiens lu Nord, observer qu'ils ont très-grand soin 'empêcher que les vieillards dont les dents ont gâtées, et les enfants, ne concourent à ette opération. Cette remarque me fit surionter la répugnance que je me sentais pour ette sorte de mêts, que je finis par trouver xcellent.

De tous les grands animaux, le daim est le eul dont les Indiens, qui bordent la Baie de udson, mangent le contenu de l'estomac. s en sont si friands l'hiver, époque où cet imal se nourrit d'une mousse tendre et anche, que je les ai vus s'arrêter dans l'enoit même où ils venaient de tuer un daim, our en dévorer les entrailles encore palpintes. Ils font moins de cas, l'été, de cet aliént, si on peut lui donner ce nom, la mousse ayant pas les mêmes qualités.

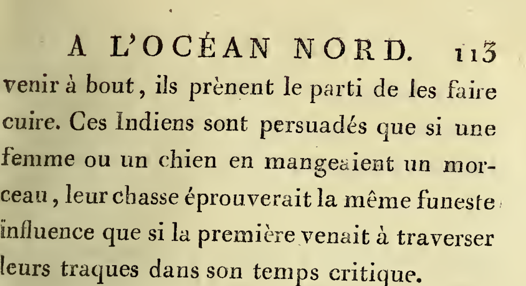
Rien de plus délicat, selon ces Indiens, que



la chair des veaux, des faons, des castors, etc. qui ne font que de naître, et je ne suis pas le seul Européen qui conviène, en effet, que c'est un manger délicieux. De tous les Anglais qui ont servi avec moi à Churchill, au fort d'Yorck et dans nos comptoirs de l'intérieur, il n'en est aucun qui, après s'être décidé à goûter de la chair de ces jeunes animaux, n'en soit devenu aussi-tôt extrêmement passionné; et l'on en peut dire autant de celle des jeunes oies, canards, etc. En un mot, il est passé presqu'en proverbe, dans ces établissements, que, pour connaître ce qu'il y a de meilleur, il faut vivre avec les Indiens.

Les hommes et les jeunes garçons mangent toujours les parties de la génération des animaux, soit mâles, soit femelles, qu'ils ont tués, et quoique ces parties, sur-tout dans les mâles, soient en général très-dures, ils ne les coupent jamais avec un couteau ou tout instrument tranchant; mais ils les déchirent avec les dents, et lorsqu'ils ne peuvent en

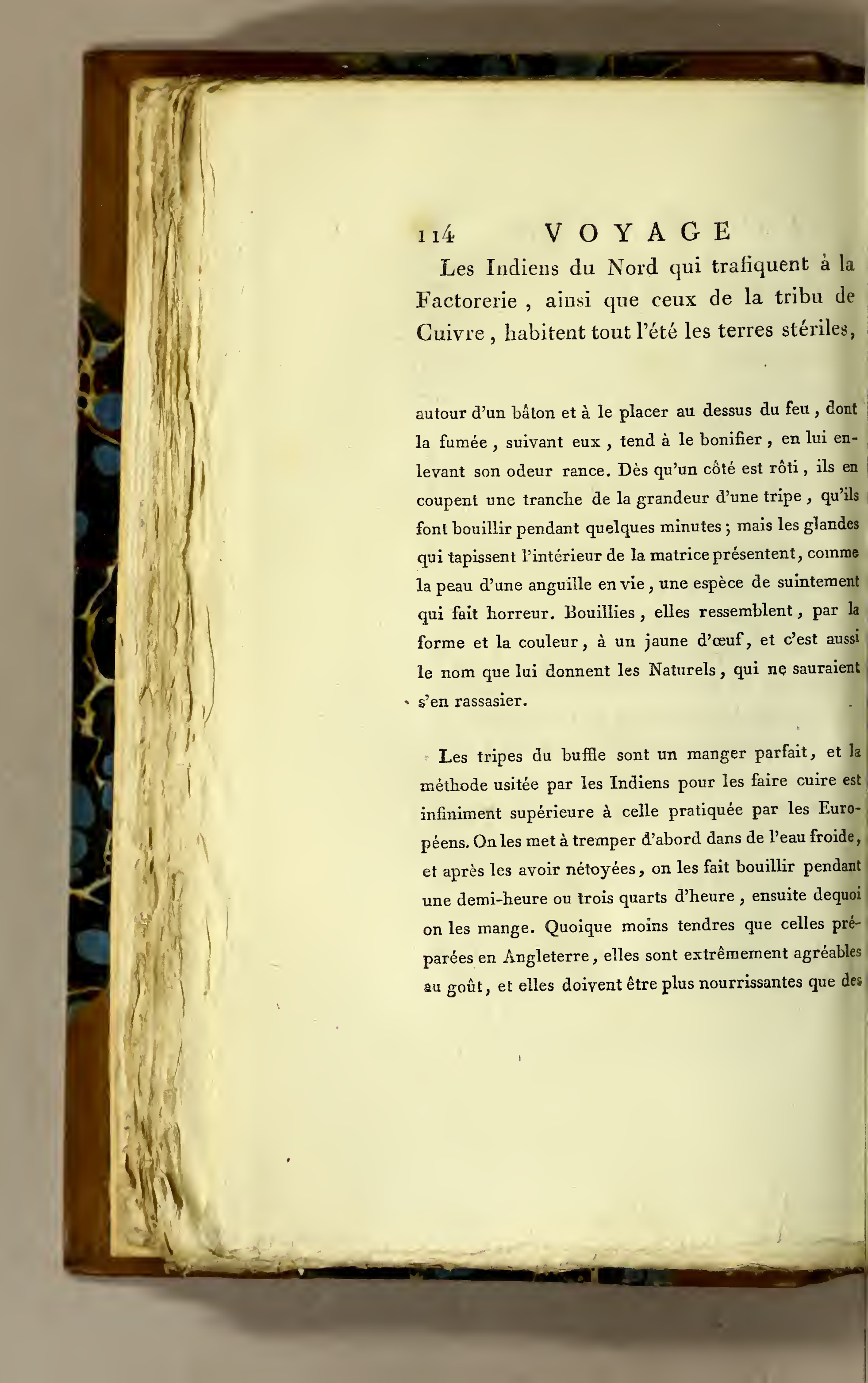
venir



venir à bout, ils prènent le parti de les faire cuire. Ces Indiens sont persuadés que si une femme ou un chien en mangeaient un morceau, leur chasse éprouverait la même funeste influence que si la première venait à traverser leurs traques dans son temps critique.

Ils font aussi très-grand cas de la matrice les femelles du buffle, de l'élan, du daim, etc., qu'ils dévorent sans autre apprêt que celui d'en extraire le contenu; et rien de plus dégoûtant que cette partie dans quelques-uns des plus gros animaux, sur-tout quand il n'y a pas long-temps qu'ils ont mis bas. J'ai connu cependant des Employés de la Compagnie qui aimaient passionnément ce mêts. Pour moi, il m'a toujours répugné. La matrice de la femelle du castor et du daim est assez bonne; mais celle de l'élan et du buffle est très-rance et extrêmement dégoûtante (1).

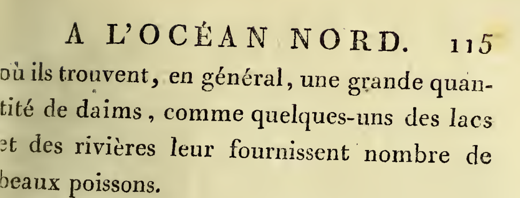
(1) La manière employée par les Indiens pour la préparation de cet aliment singulier, consiste à l'assujétir



Les Indiens du Nord qui trafiquent à la Factorerie, ainsi que ceux de la tribu de Cuivre, habitent tout l'été les terres stériles,

autour d'un bâton et à le placer au dessus du feu, dont la fumée, suivant eux, tend à le bonifier, en lui enlevant son odeur rance. Dès qu'un côté est rôti, ils en coupent une tranche de la grandeur d'une tripe, qu'ils font bouillir pendant quelques minutes; mais les glandes qui tapissent l'intérieur de la matrice présentent, comme la peau d'une anguille en vie, une espèce de suintement qui fait horreur. Bouillies, elles ressemblent, par la forme et la couleur, à un jaune d'œuf, et c'est aussi le nom que lui donnent les Naturels, qui ne sauraient s'en rassasier.

Les tripes du buffle sont un manger parfait, et la méthode usitée par les Indiens pour les faire cuire est infiniment supérieure à celle pratiquée par les Européens. On les met à tremper d'abord dans de l'eau froide, et après les avoir nétoyées, on les fait bouillir pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, ensuite dequoi on les mange. Quoique moins tendres que celles préparées en Angleterre, elles sont extrêmement agréables au goût, et elles doivent être plus nourrissantes que des

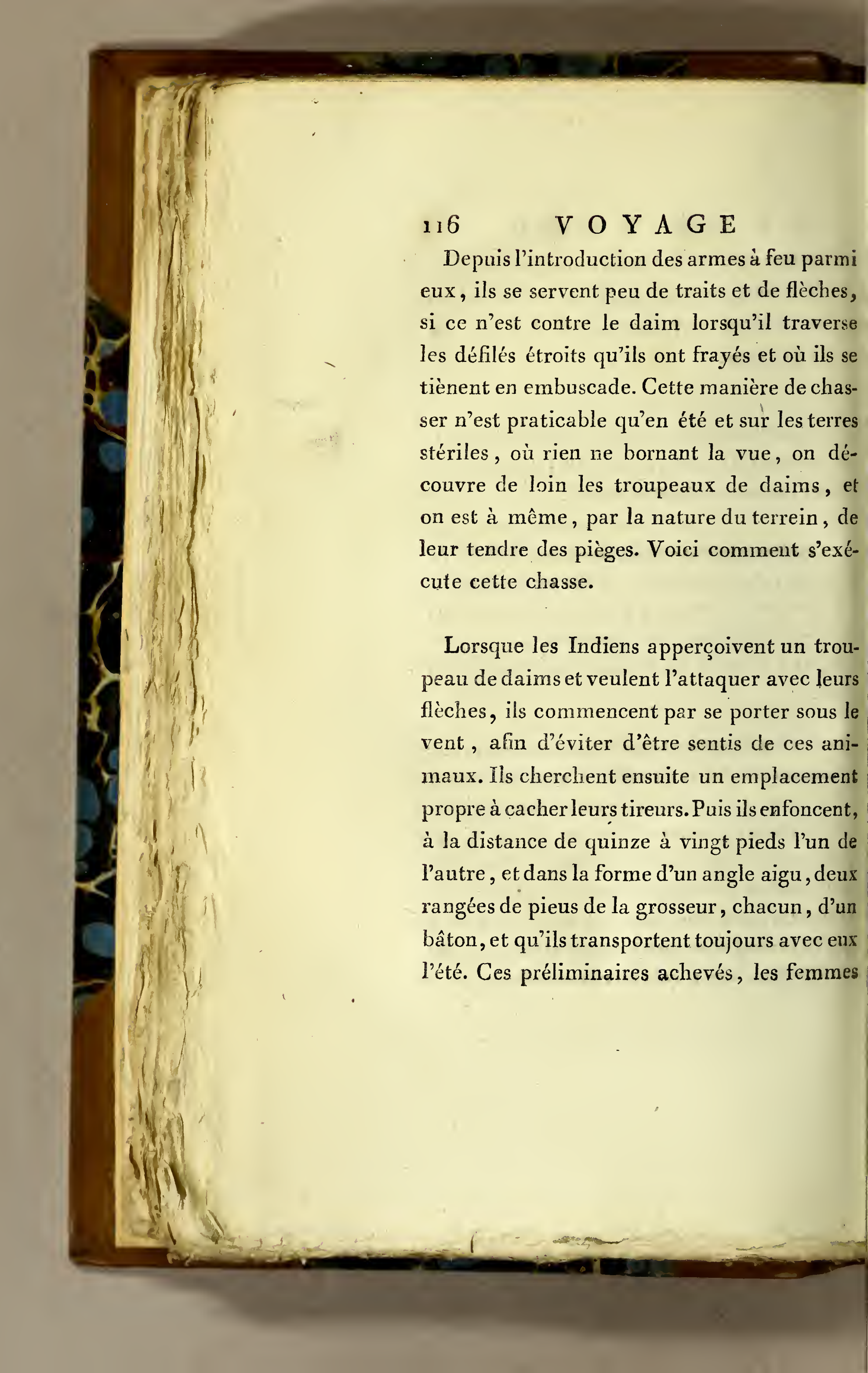


où ils trouvent, en général, une grande quantité de daims, comme quelques-uns des lacs et des rivières leur fournissent nombre de beaux poissons.

ripes dépouillées de leur substance, à force d'être grattées, et qu'on fait bouillir, pendant dix à douze heures, lans une grande quantité d'eau chaude.

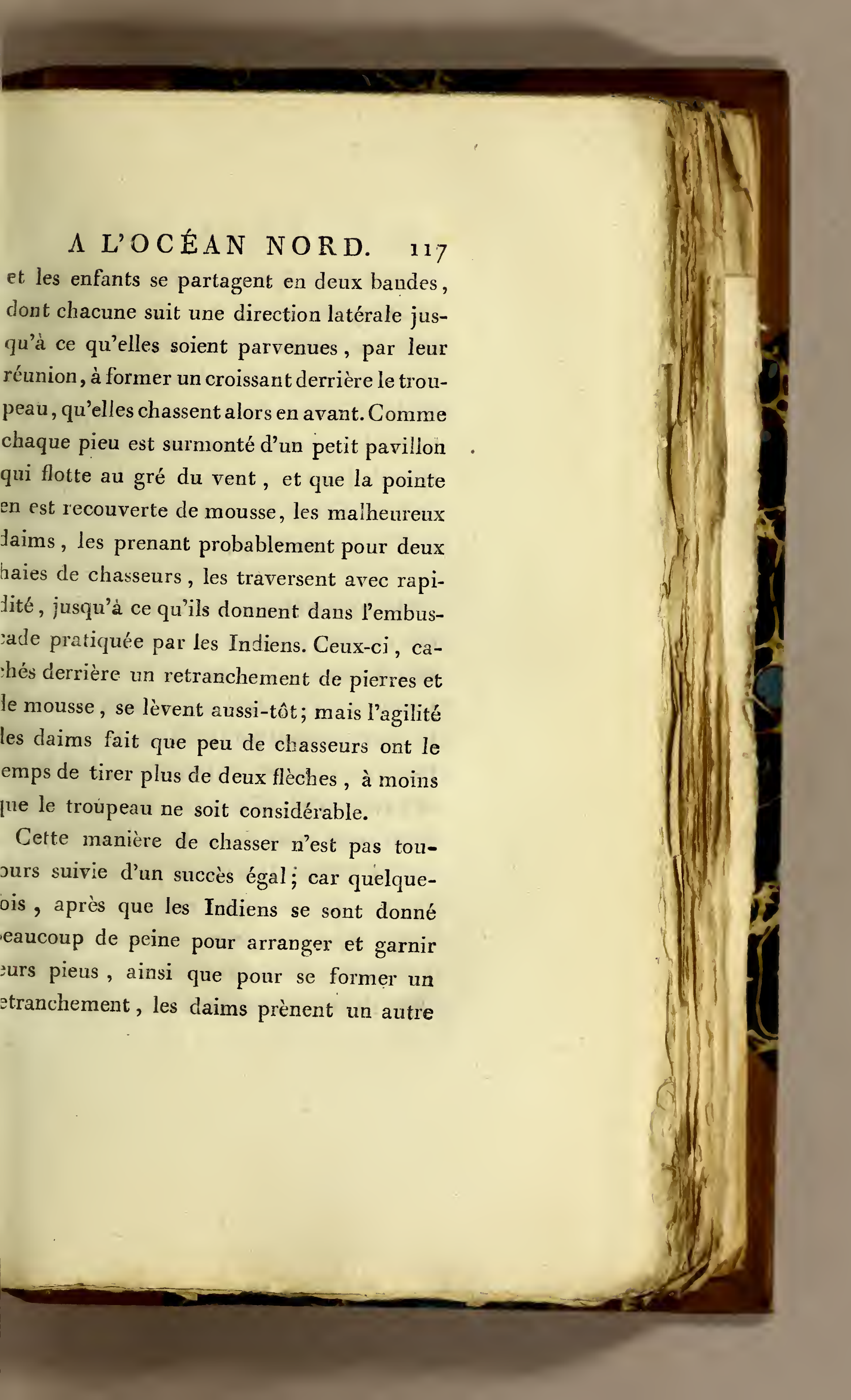
Les Indiens mangent ordinairement crue la fraise du ouffle, de l'élan ou du daim, et elle est très-délicate n cet état; mais si on n'a pas l'attention de faire bien lanchir celle de l'élan, elle conserve un goût d'amerıme, dû à la qualité des aliments dont se nourrit cet nimal.

Les Indiens du Sud sont dans l'usage de manger cruds es rognons de l'élan et du buffle. A peine un chasseur e cette contrée a-t-il tué un de ces animaux, qu'il lui uvre le ventre, y enfonce le bras, en arrache les ronons, et les mange encore sanglants et même avant ıe l'animal ne soit tout-à-fait mort. Il applique aussi bouche à l'endroit par où la balle est entrée dans le orps de l'animal et en suce le sang. Les Indiens disent ı'il étanche la soif et qu'il est très-nourrissant.



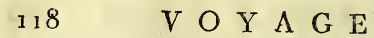
Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, ils se servent peu de traits et de flèches, si ce n'est contre le daim lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont frayés et où ils se tiènent en embuscade. Cette manière de chasser n'est praticable qu'en été et sur les terres stériles, où rien ne bornant la vue, on découvre de loin les troupeaux de daims, et on est à même, par la nature du terrein, de leur tendre des pièges. Voici comment s'exécute cette chasse.

Lorsque les Indiens apperçoivent un troupeau de daims et veulent l'attaquer avec leurs flèches, ils commencent par se porter sous le vent, afin d'éviter d'être sentis de ces animaux. Ils cherchent ensuite un emplacement propre à cacher leurs tireurs. Puis ils enfoncent, à la distance de quinze à vingt pieds l'un de l'autre, et dans la forme d'un angle aigu, deux rangées de pieus de la grosseur, chacun, d'un bâton, et qu'ils transportent toujours avec eux l'été. Ces préliminaires achevés, les femmes



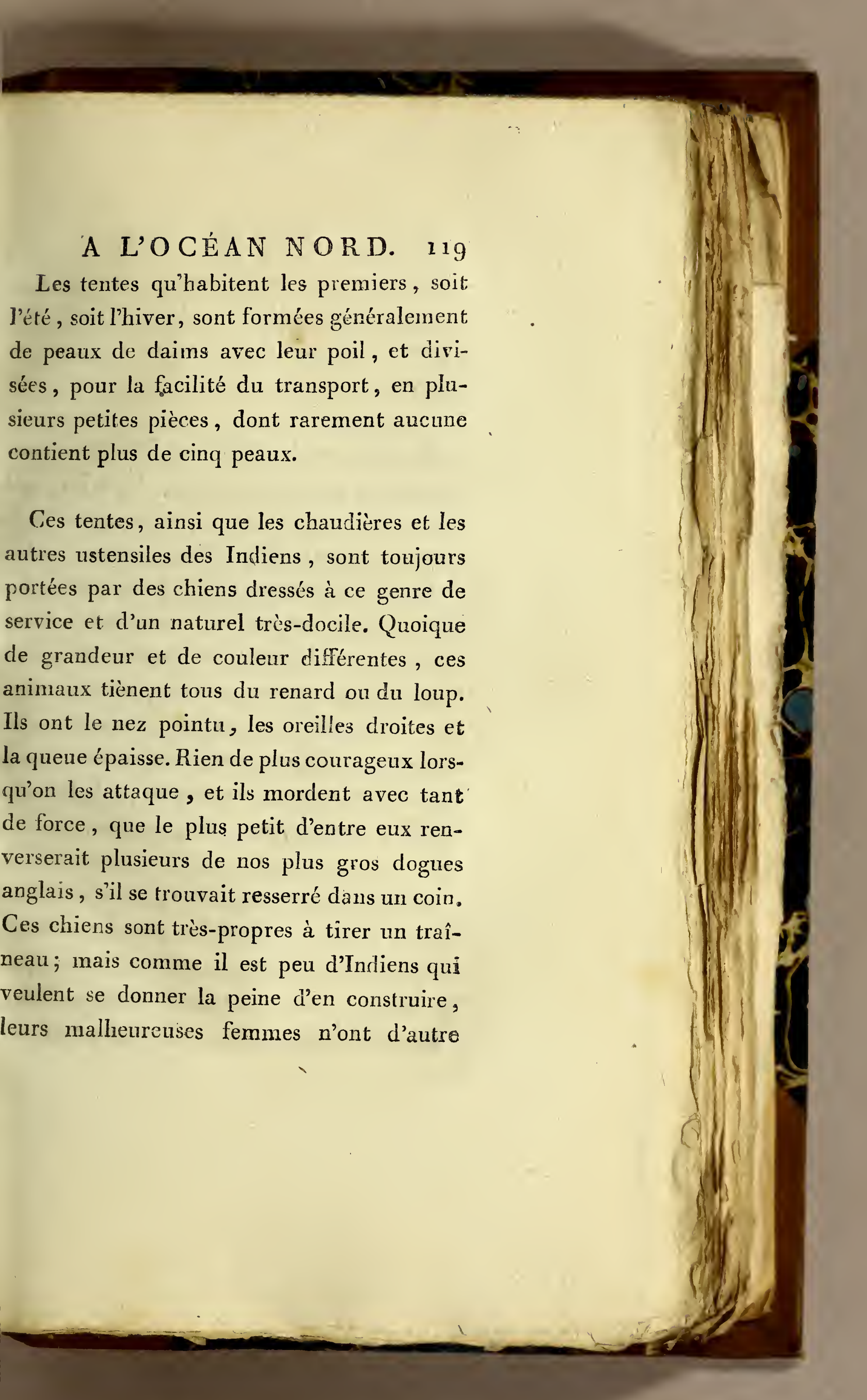
et les enfants se partagent en deux bandes, dont chacune suit une direction latérale jusqu'à ce qu'elles soient parvenues, par leur réunion, à former un croissant derrière le troupeau, qu'elles chassent alors en avant. Comme chaque pieu est surmonté d'un petit pavillon qui flotte au gré du vent, et que la pointe en est recouverte de mousse, les malheureux daims, les prenant probablement pour deux haies de chasseurs, les traversent avec rapidité, jusqu'à ce qu'ils donnent dans l'embuscade pratiquée par les Indiens. Ceux-ci, cachés derrière un retranchement de pierres et le mousse, se lèvent aussi-tôt; mais l'agilité les daims fait que peu de chasseurs ont le emps de tirer plus de deux flèches, à moins que le troupeau ne soit considérable.

Cette manière de chasser n'est pas toujours suivie d'un succès égal; car quelquefois, après que les Indiens se sont donné beaucoup de peine pour arranger et garnir eurs pieus, ainsi que pour se former un etranchement, les daims prènent un autre



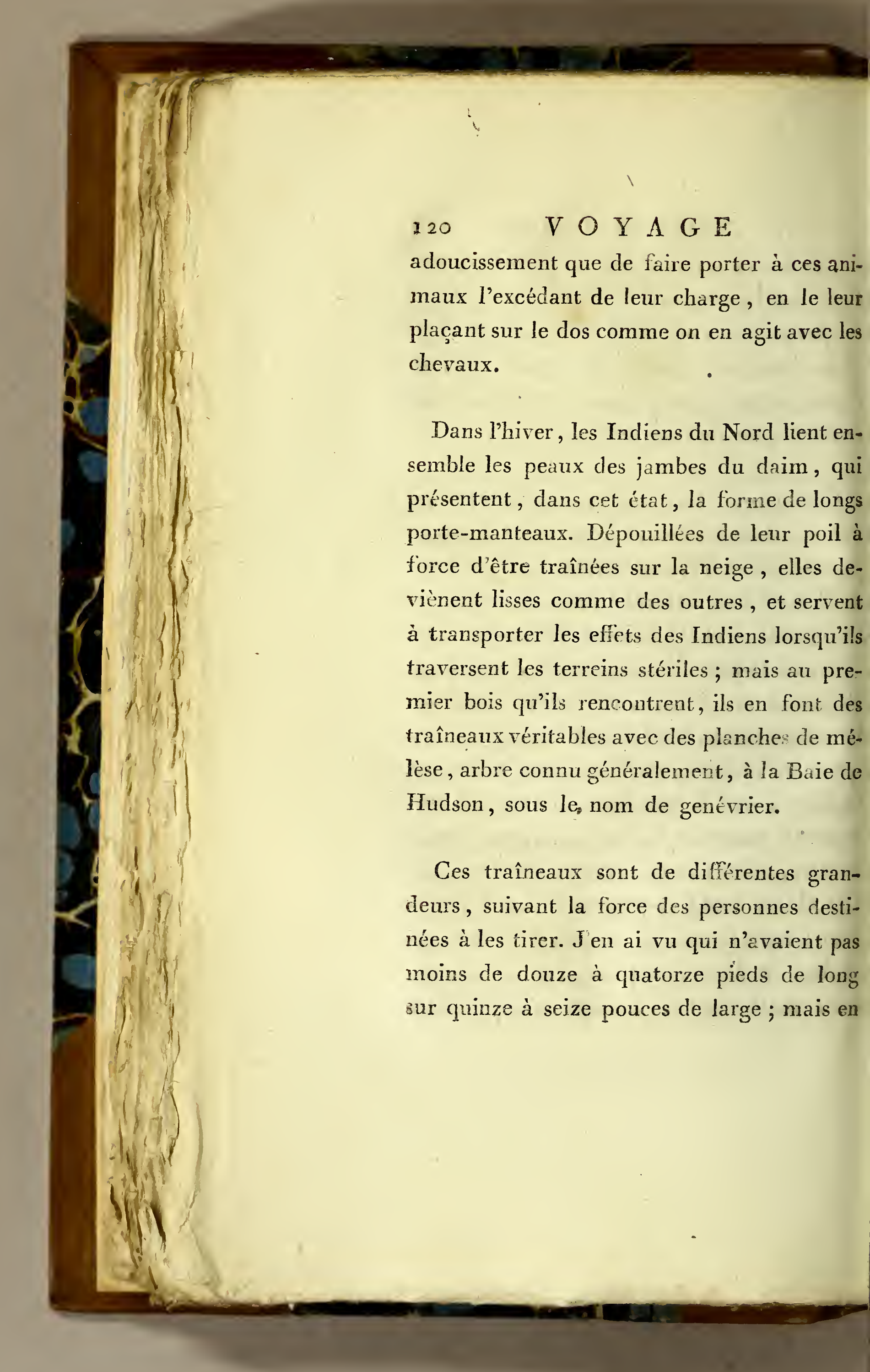
chemin avant que les femmes et les enfants ne les ayent cernés. J'en ai vu quelquefois aussi tomber dix à douze d'une seule décharge de traits. Ordinairement les Indiens armés de fusils se placent derrière les autres, afin d'abattre les animaux qui ont échappé aux flèches de leurs camarades, et j'ai compté plus de vingt beaux daims tués de cette manière et d'une seule volée.

Quoique les Indiens du Nord ne laissent pas que de tuer, pendant l'été, un grand nombre de ces animaux, au moyen du procédé aussi commun qu'éventuel que je viens de décrire, ils ont cependant perdu tellement aujourd'hui l'habitude de se servir de l'arc, que je n'en ai vu aucun parmi eux qui employât uniquement cette arme contre les daims, les élans ou les buffles. Il n'en est pas de même des Indiens du Sud, qui, malgré qu'ils fassent usage depuis long-temps d'armes à feu, savent encore manier avec assez d'adresse celles dont ils se servaient anciennement.



Les tentes qu'habitent les premiers, soit l'été, soit l'hiver, sont formées généralement de peaux de daims avec leur poil, et divisées, pour la facilité du transport, en plusieurs petites pièces, dont rarement aucune contient plus de cinq peaux.

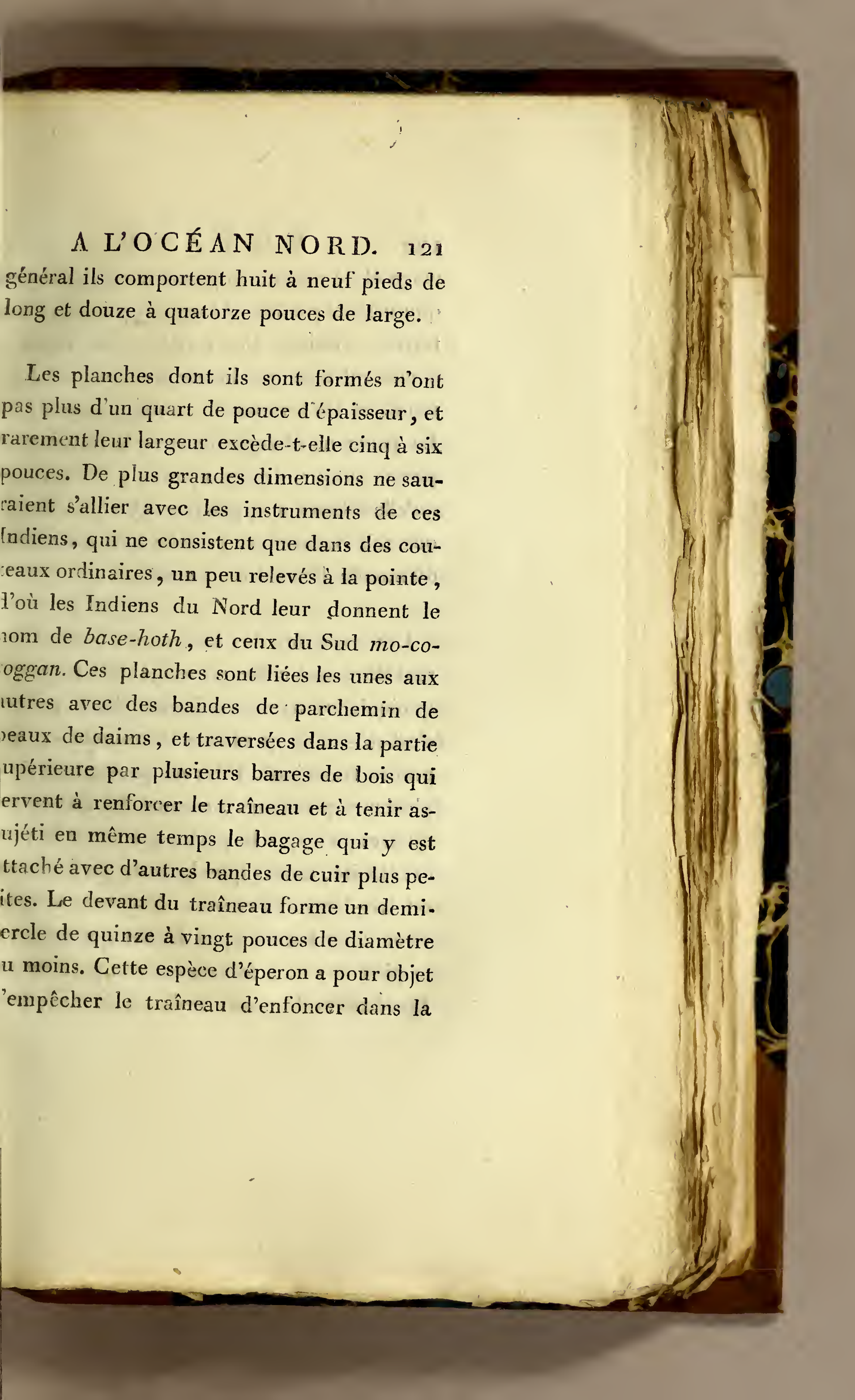
Ces tentes, ainsi que les chaudières et les autres ustensiles des Indiens, sont toujours portées par des chiens dressés à ce genre de service et d'un naturel très-docile. Quoique de grandeur et de couleur différentes, ces animaux tiènent tous du renard ou du loup. Ils ont le nez pointu, les oreilles droites et la queue épaisse. Rien de plus courageux lorsqu'on les attaque, et ils mordent avec tant de force, que le plus petit d'entre eux renverserait plusieurs de nos plus gros dogues anglais, s'il se trouvait resserré dans un coin. Ces chiens sont très-propres à tirer un traîneau; mais comme il est peu d'Indiens qui veulent se donner la peine d'en construire, leurs malheureuses femmes n'ont d'autre



adoucissement que de faire porter à ces animaux l'excédant de leur charge, en le leur plaçant sur le dos comme on en agit avec les chevaux.

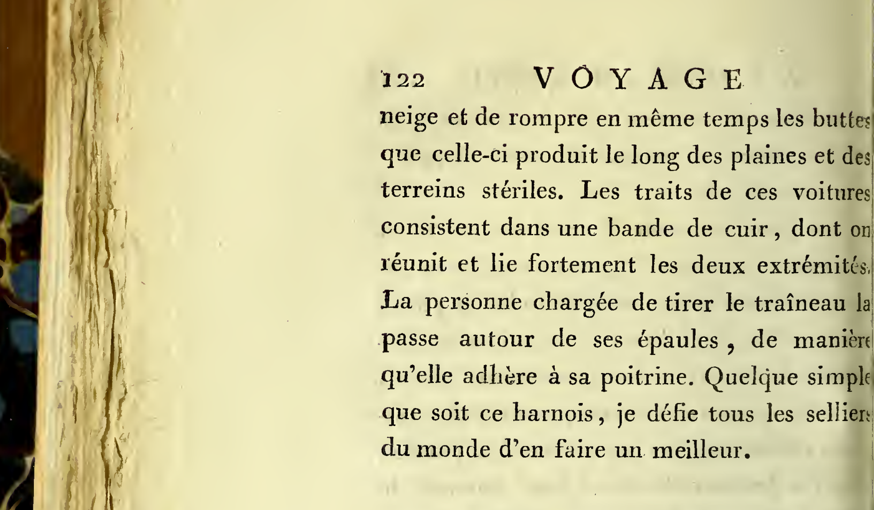
Dans l'hiver, les Indiens du Nord lient ensemble les peaux des jambes du daim, qui présentent, dans cet état, la forme de longs porte-manteaux. Dépouillées de leur poil à force d'être traînées sur la neige, elles deviènent lisses comme des outres, et servent à transporter les effets des Indiens lorsqu'ils traversent les terreins stériles ; mais au premier bois qu'ils rencontrent, ils en font des traîneaux véritables avec des planches de mélèse, arbre connu généralement, à la Baie de Hudson, sous le nom de genévrier.

Ces traîneaux sont de différentes grandeurs, suivant la force des personnes destinées à les tirer. J'en ai vu qui n'avaient pas moins de douze à quatorze pieds de long sur quinze à seize pouces de large ; mais en



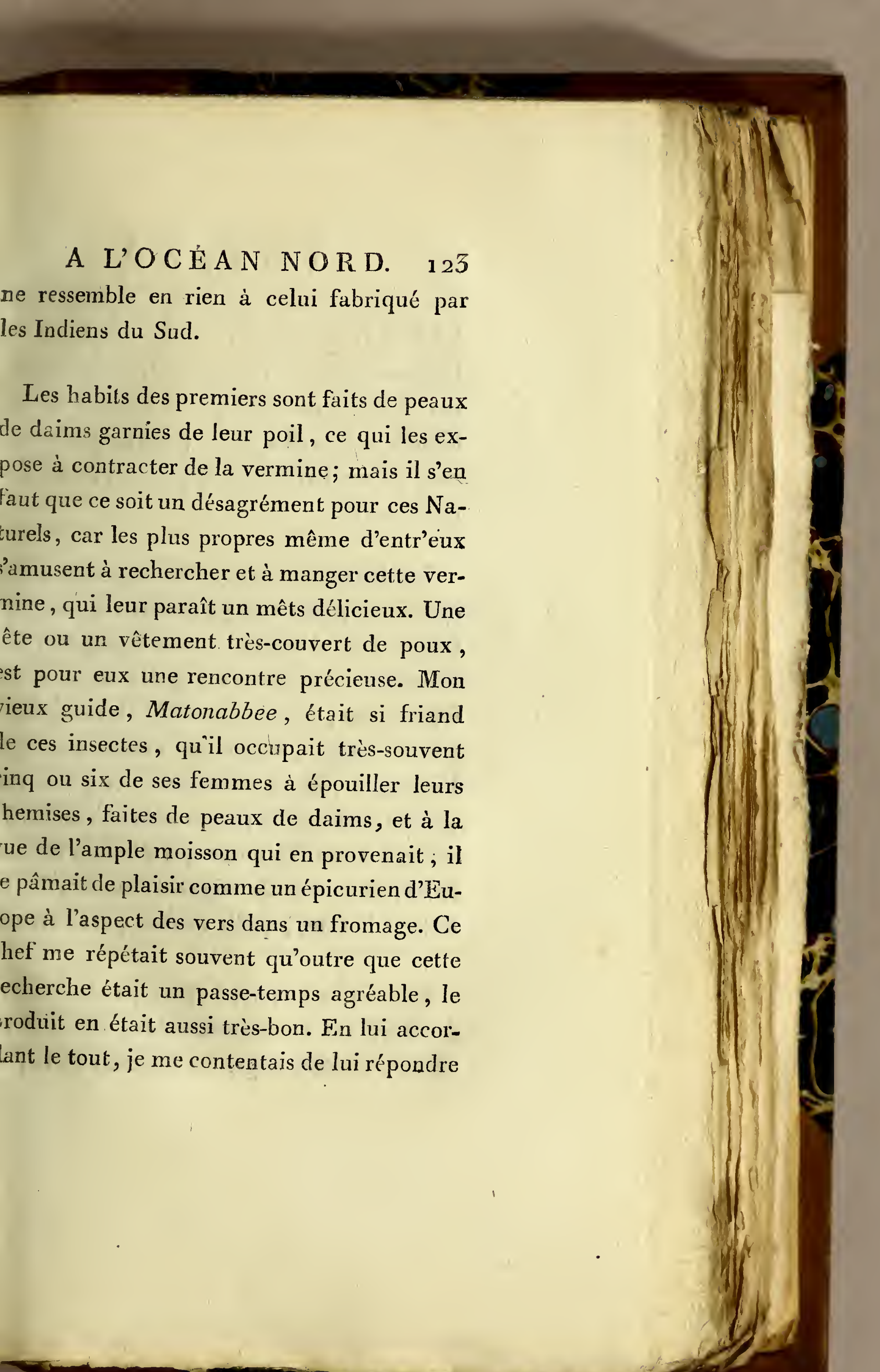
général ils comportent huit à neuf pieds de long et douze à quatorze pouces de large.

Les planches dont ils sont formés n'ont pas plus d'un quart de pouce d'épaisseur, et rarement leur largeur excède-t-elle cinq à six pouces. De plus grandes dimensions ne sauraient s'allier avec les instruments de ces Indiens, qui ne consistent que dans des couteaux ordinaires, un peu relevés à la pointe, d'où les Indiens du Nord leur donnent le nom de *base-hoth*, et ceux du Sud *mo-cooggan.* Ces planches sont liées les unes aux autres avec des bandes de parchemin de peaux de daims, et traversées dans la partie supérieure par plusieurs barres de bois qui servent à renforcer le traîneau et à tenir assujéti en même temps le bagage qui y est attaché avec d'autres bandes de cuir plus petites. Le devant du traîneau forme un demicercle de quinze à vingt pouces de diamètre au moins. Cette espèce d'éperon a pour objet d'empêcher le traîneau d'enfoncer dans la



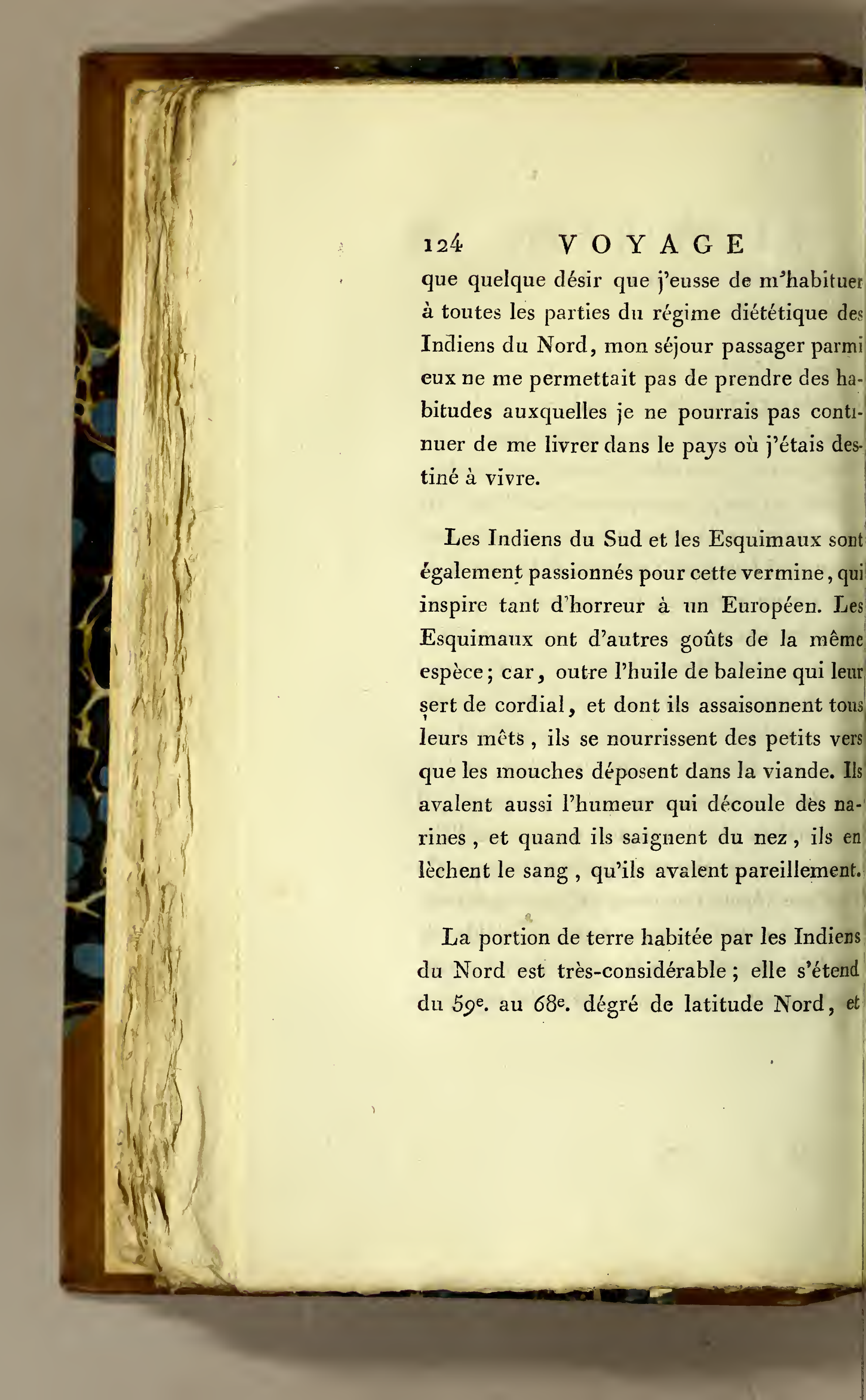
neige et de rompre en même temps les buttes que celle-ci produit le long des plaines et des terreins stériles. Les traits de ces voitures consistent dans une bande de cuir, dont on réunit et lie fortement les deux extrémités. La personne chargée de tirer le traîneau la passe autour de ses épaules, de manière qu'elle adhère à sa poitrine. Quelque simple que soit ce harnois, je défie tous les selliers du monde d'en faire un meilleur.

Les raquettes des Indiens du Nord diffèrent de toutes celles en usage dans ces pays, quoiqu'elles ayent la forme d'une galère, c'est-à-dire, qu'elles se terminent en une pointe très-aiguë. Elles ne peuvent servir à plusieurs personnes, comme les autres raquettes, vu que la partie qui reçoit le pied est étroite, tandis que le reste de la forme est très-large. Elles sont construites ordinairement de bouleau, et le filet qui recouvre le pied et sert à le fixer est composé de petites bandes de peaux de daims, dont le tissu



ne ressemble en rien à celui fabriqué par les Indiens du Sud.

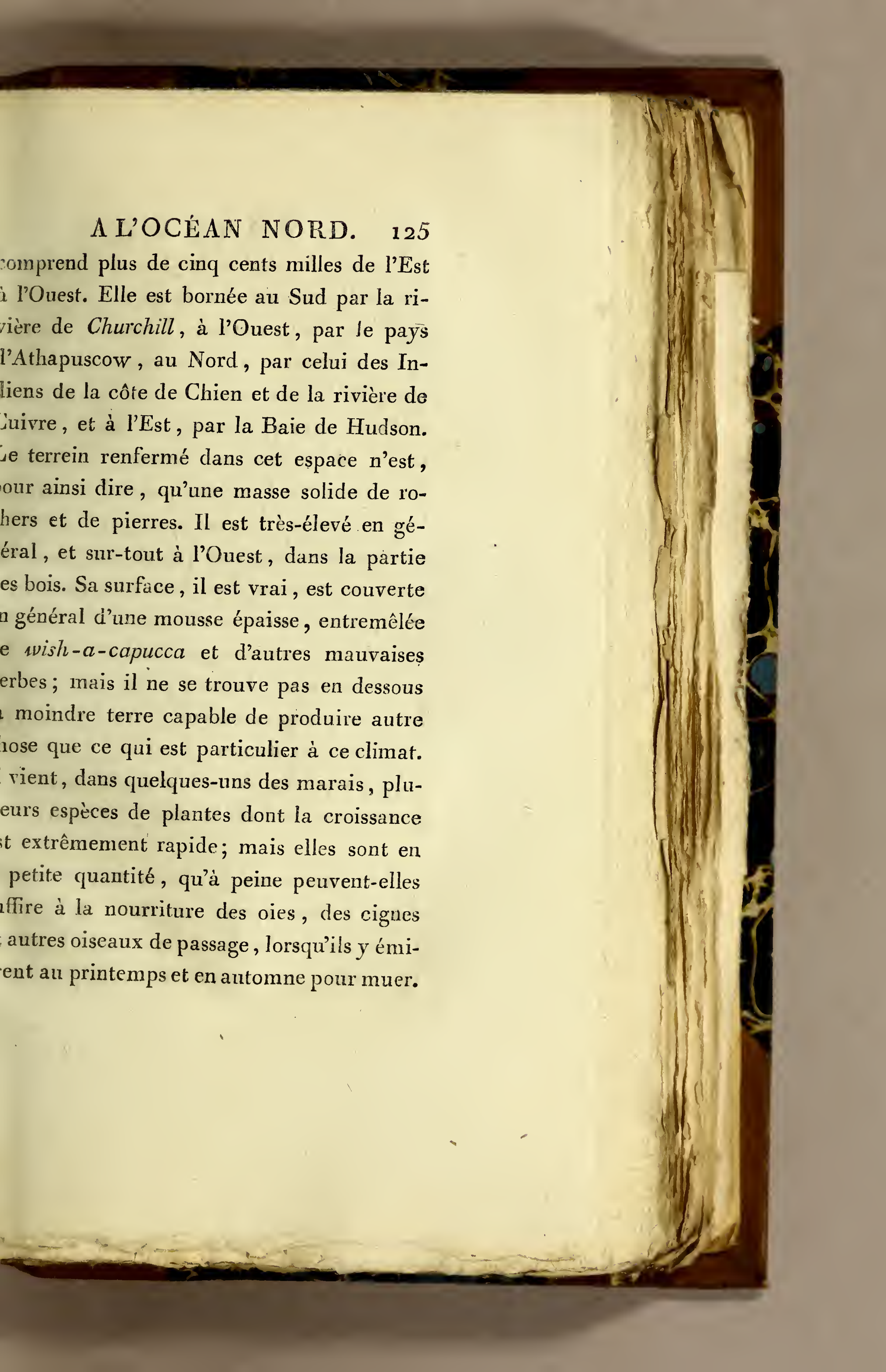
Les habits des premiers sont faits de peaux de daims garnies de leur poil, ce qui les expose à contracter de la vermine; mais il s'en faut que ce soit un désagrément pour ces Naturels, car les plus propres même d'entr'eux s'amusent à rechercher et à manger cette vermine, qui leur paraît un mêts délicieux. Une ête ou un vêtement très-couvert de poux, est pour eux une rencontre précieuse. Mon vieux guide, *Matonabbee*, était si friand le ces insectes, qu'il occupait très-souvent inq ou six de ses femmes à épouiller leurs hemises, faites de peaux de daims, et à la ue de l'ample moisson qui en provenait; il e pâmait de plaisir comme un épicurien d'Europe à l'aspect des vers dans un fromage. Ce hef me répétait souvent qu'outre que cette echerche était un passe-temps agréable, le roduit en était aussi très-bon. En lui accordant le tout, je me contentais de lui répondre



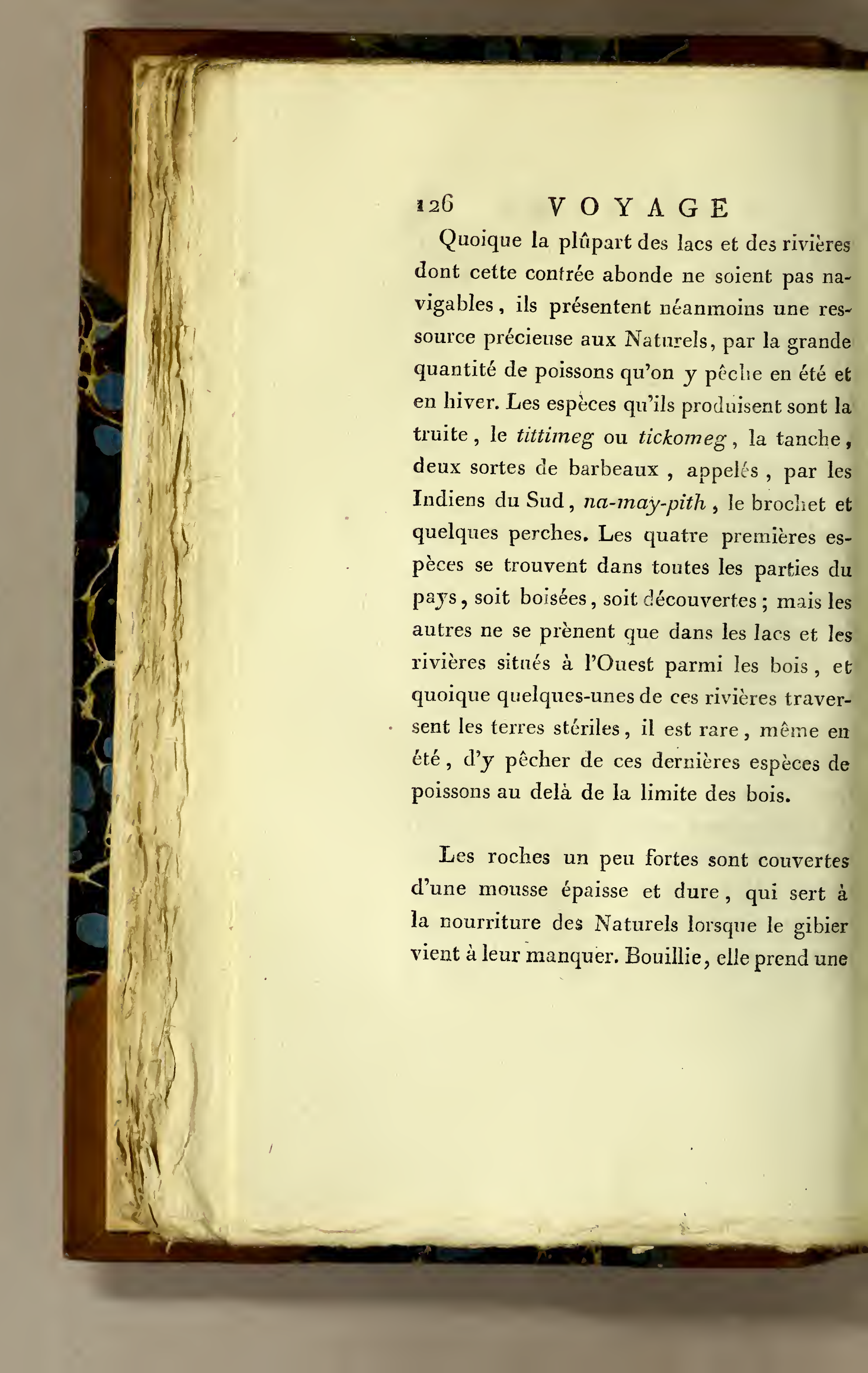
que quelque désir que j'eusse de m'habituer à toutes les parties du régime diététique des Indiens du Nord, mon séjour passager parmi eux ne me permettait pas de prendre des habitudes auxquelles je ne pourrais pas continuer de me livrer dans le pays où j'étais destiné à vivre.

Les Indiens du Sud et les Esquimaux sont également passionnés pour cette vermine, qui inspire tant d'horreur à un Européen. Les Esquimaux ont d'autres goûts de la même espèce; car, outre l'huile de baleine qui leur sert de cordial, et dont ils assaisonnent tous leurs mêts, ils se nourrissent des petits vers que les mouches déposent dans la viande. Ils avalent aussi l'humeur qui découle des narines, et quand ils saignent du nez, ils en lèchent le sang, qu'ils avalent pareillement.

La portion de terre habitée par les Indiens du Nord est très-considérable; elle s'étend du 59e. au 68e. dégré de latitude Nord, et

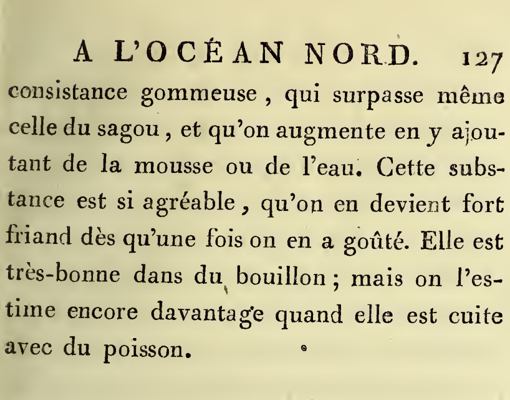


:omprend plus de cinq cents milles de l'Est ı l'Ouest. Elle est bornée au Sud par la ri- ⁄ière de *Churchill*, à l'Ouest, par le pays l'Athapuscow, au Nord, par celui des In- liens de la côte de Chien et de la rivière de Cuivre, et à l'Est, par la Baie de Hudson. Le terrein renfermé dans cet espace n'est, oour ainsi dire, qu'une masse solide de ro- hers et de pierres. Il est très-élevé en gé- éral, et sur-tout à l'Ouest, dans la partie es bois. Sa surface, il est vrai, est couverte n général d'une mousse épaisse, entremêlée e *wish-a-capucca* et d'autres mauvaises erbes; mais il ne se trouve pas en dessous ı moindre terre capable de produire autre hose que ce qui est particulier à ce climat. vient, dans quelques-uns des marais, plu- eurs espèces de plantes dont la croissance st extrêmement rapide; mais elles sont en petite quantité, qu'à peine peuvent-elles ıffire à la nourriture des oies, des cignes autres oiseaux de passage, lorsqu'ils y émi- rent au printemps et en automne pour muer.



Quoique la plûpart des lacs et des rivières dont cette contrée abonde ne soient pas navigables, ils présentent néanmoins une ressource précieuse aux Naturels, par la grande quantité de poissons qu'on y pêche en été et en hiver. Les espèces qu'ils produisent sont la truite, le *tittimeg* ou *tickomeg*, la tanche, deux sortes de barbeaux, appelés, par les Indiens du Sud, *na-may-pith*, le brochet et quelques perches. Les quatre premières espèces se trouvent dans toutes les parties du pays, soit boisées, soit découvertes; mais les autres ne se prènent que dans les lacs et les rivières situés à l'Ouest parmi les bois, et quoique quelques-unes de ces rivières traversent les terres stériles, il est rare, même en été, d'y pêcher de ces dernières espèces de poissons au delà de la limite des bois.

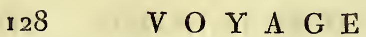
Les roches un peu fortes sont couvertes d'une mousse épaisse et dure, qui sert à la nourriture des Naturels lorsque le gibier vient à leur manquer. Bouillie, elle prend une



consistance gommeuse, qui surpasse même celle du sagou, et qu'on augmente en y ajoutant de la mousse ou de l'eau. Cette substance est si agréable, qu'on en devient fort friand dès qu'une fois on en a goûté. Elle est très-bonne dans du bouillon; mais on l'estime encore davantage quand elle est cuite avec du poisson.

Les instruments qu'employent les Indiens du Nord pour pêcher, soit l'hiver, soit l'été, se bornent à la ligne et au filet. Leurs pêches sont toujours précédées de beaucoup de cérémonies superstitieuses et de perte de temps. Je vais tâcher d'en donner ici une idée.

Lorsque ces Indiens ont achevé un filet, lequel est toujours fabriqué avec de petites bandes de peaux de daims, ils prènent un certain nombre de becs et de pieds d'oiseaux, qu'ils lient, à quelque distance les uns des autres, à la tête et au bas du filet, et ils attachent ordinairement, aux quatre coins,



des machoires et des orteils de loutres et d'autres animaux. Les becs et les pieds d'oiseaux qu'ils employent de préférence dans ces occasions, sont ceux de l'*oie rieuse* (*laughing goose*), de l'oie blanche, de la mouette et des têtes noires (*BLACK-HEADS*). Ils ne tendent jamais leurs filets qu'après les avoir ainsi garnis en totalité ou en partie, tant ils sont persuadés qu'ils ne prendraient rien sans cela.

Le premier poisson quelconque que rapporte le filet, ils le font griller au lieu de le faire bouillir. Après-quoi, ils en enlèvent les chairs avec beaucoup de précaution, et brûlent ensuite les arrêtes à un petit feu lent. A l'étroite observance de cet usage, est attaché, suivant eux, l'heureux succès du nouveau filet, qui, autrement, ne produirait rien, et perdrait par-là toute sa valeur (1).

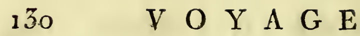
(1) Il arrive fréquemment à ces Indiens de vendre des filets qui ne leur ont pas servi plus d'une ou de deux fois, parce qu'ils n'ont rien pris avec. Ces filets,

Quand

Quand ils pêchent dans les rivières ou les canaux étroits qui joignent deux lacs ensemble, au lieu de réunir plusieurs filets et de barrer le canal, comme ils pourraient le faire souvent, pour intercepter le poisson à son passage, ils tendent leurs filets à une distance considérable les uns des autres, d'après la crainte superstitieuse que, s'ils les attachaient ensemble, ils ne conçussent mutuellement de la jalousie, ce qui les empêcherait de prendre un seul poisson.

Leur manière de pêcher à la ligne est accompagnée de procédés non moins absurdes. Quand ils amorcent un hameçon, ils cachent sous l'appât, qui est toujours cousu au premier, un charme, dans la composition duquel entrent quatre, cinq ou six articles différents. L'appât lui-même, qui est fait de

après avoir été quelque temps dans l'eau, donnent d'excellentes courroies pour les raquettes. En général ils ne valent pas, à beaucoup près, ceux fabriqués par les femmes des Indiens du Sud, et ne sont pas plus larges qu'un filet ordinaire.

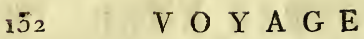


peau de poisson, et qui en a à peu près la forme, est à leurs yeux un véritable charme. Ces Indiens employent pour leurs charmes du poil et de la graisse de castor, des dents de loutre, des intestins et du poil du rat musqué, des testicules d'écureuil, du lait caillé pris dans l'estomac des faons et des veaux, des cheveux d'homme ou de femme, et une infinité d'autres objets tout aussi singuliers.

Chaque chef de famille, ou plutôt presque tous les Naturels du pays, et particulièrement les hommes, portent sur eux, en tout temps, l'hiver comme l'été, quelques-uns de ces charmes, et sans cette précaution, aucun ne risquerait de pêcher, bien convaincu qu'il vaudrait autant rester dans sa tente que d'essayer de tendre une ligne qui serait dépourvue de charme. L'expérience ayant appris à ces Indiens que les poissons de la même espèce qui se trouvent dans différentes parties de leur pays ne s'amorcent pas avec les mêmes substances, ils sont obligés, pour ainsi dire,

à chaque lac et à chaque rivière où ils s'arrêtent, de changer la composition de leurs charmes. Ils sont très-ponctuels aussi à faire griller le poisson que rapporte le premier hameçon attaché à une ligne nouvelle. Un vieux hameçon, dont les preuves de succès sont faites, a plus de valeur, à leurs yeux, que mille qui n'ont pas encore été éprouvés.

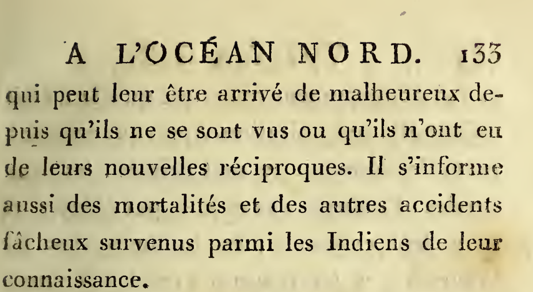
Les daims, ainsi que le poisson, sont très-abondants dans beaucoup de parties de cette contrée, sur-tout au nord du 60e. dégré de latitude. Il en est de même des lièvres des Alpes dans quelques cantons des terres stériles, où l'on rencontre aussi des troupeaux de bœufs musqués. Les bois situés à l'Ouest fournissent pareillement des lapins et des perdrix. Néanmoins, avec tous ces moyens d'existence, la moitié des Naturels, et peut-être la totalité, est exposée souvent à périr de faim, faute, en grande partie, de prévoyance et d'économie. Ce danger se fait surtout sentir aux Indiens dans leurs voyages au



Fort du Prince de Galles, la seule place où ils trafiquent.

Lorsque ces Indiens se trouvent à la Factorerie, ils sont très-sujets à dérober tout ce qui peut leur être de quelque utilité, tels que des cercles de fer, des clous, des outils de charpentier, en un mot, tout morceau de fer propre à leur servir ou à être trafiqué avec ceux de leurs compatriotes qui fréquentent peu le Fort; mais il est rare qu'ils se volent les uns les autres.

Les cérémonies qui ont lieu entre eux, quand ils se rencontrent, sont absolument différentes de celles qui se pratiquent en Europe dans la même circonstance. Après s'être avancés de part et d'autre de vingt à trente verges, ils s'arrêtent tout court, s'assèyent ou s'étendent par terre, sans proférer une parole. Quelques minutes après, l'un d'eux, le plus âgé communément, rompt le silence pour leur demander, s'ils sont plusieurs, ce

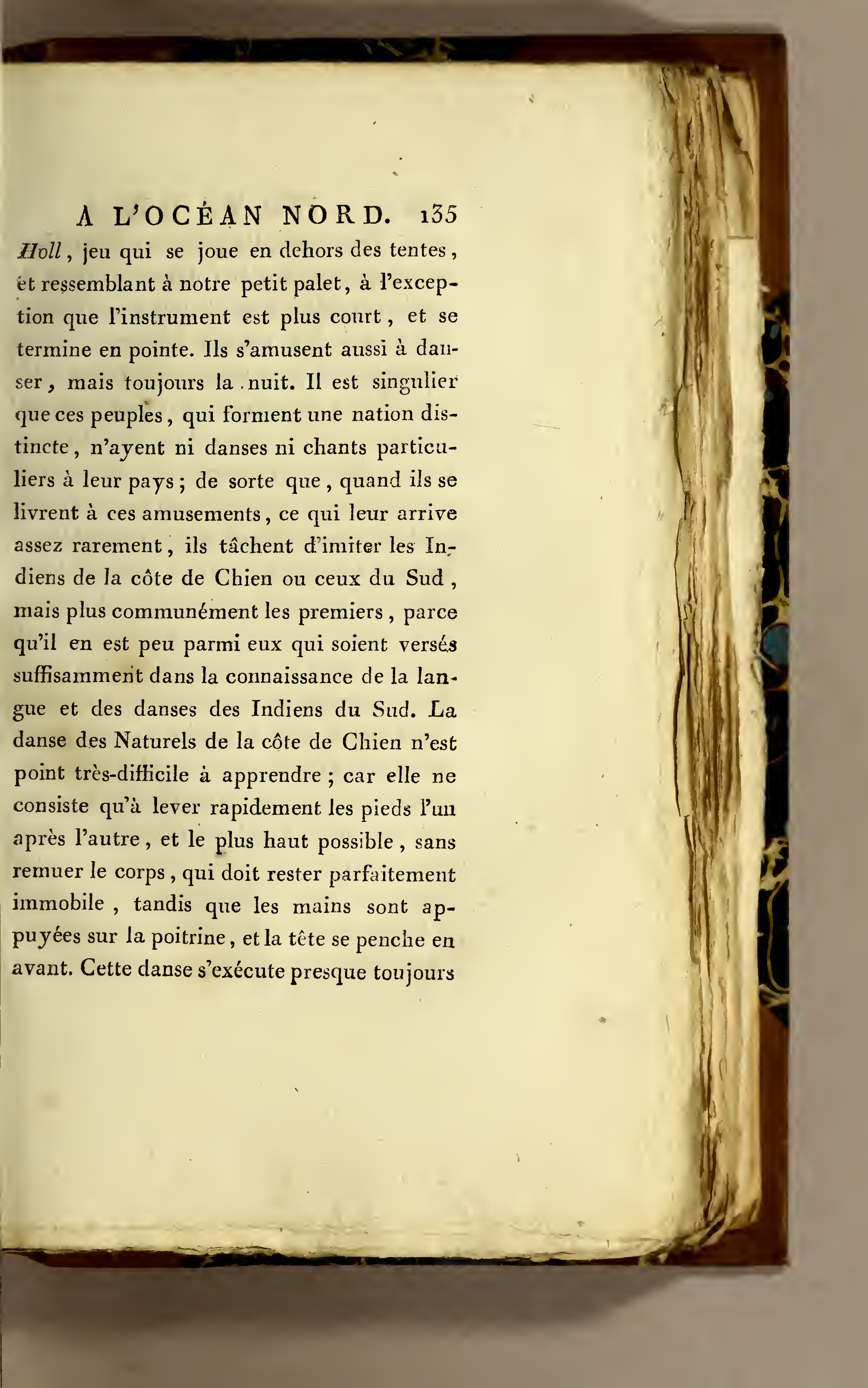


qui peut leur être arrivé de malheureux depuis qu'ils ne se sont vus ou qu'ils n'ont eu de leurs nouvelles réciproques. Il s'informe aussi des mortalités et des autres accidents fâcheux survenus parmi les Indiens de leur connaissance.

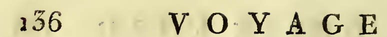
Ces questions achevées, un orateur de l'autre bande, le plus âgé aussi, prend la parole et raconte toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. On observera que les Indiens, dans ces rencontres, ne manquent jamais de se plaindre beaucoup de famine et de pauvreté. Pour peu qu'une de ces nouvelles intéresse personnellement quelques voyageurs de l'autre troupe, ils se mettent aussi-tôt à soupirer et à sangloter, et finissent par jeter des cris affreux, qui dégénèrent presque toujours en un hurlement général. Hommes, femmes, enfants, c'est à qui des deux partis criera le plus. Les jeunes filles se distinguent sur-tout dans ces occasions. J'ai assisté quelquefois à cette bruyante musique,

et j'ai constamment remarqué qu'elle n'était qu'une affaire d'imitation. Après que ces transports de désespoir se sont calmés, les deux bandes d'Indiens s'avancent par dégrés et se mêlent ensemble, les hommes avec les hommes, et les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac à fumer, les pipes font la ronde, et il s'établit une conversation générale. Les mauvaises nouvelles se trouvant épuisées, restent les bonnes, dont les impressions sont toujours si douces, qu'en moins d'une demi-heure toutes les traces de chagrin de ces Indiens ont disparu pour faire place à la joie. Succèdent ensuite, lorsqu'ils ne sont pas dans le besoin, de petits présents de vivres, de poudre et de plomb, et d'autres articles qu'ils s'offrent réciproquement, quelquefois en pur don, mais plus souvent dans des vues intéressées.

Ces Indiens ont peu d'amusements. Les principaux consistent à tirer au but avec des flèches, et dans ce qu'ils appèlent le

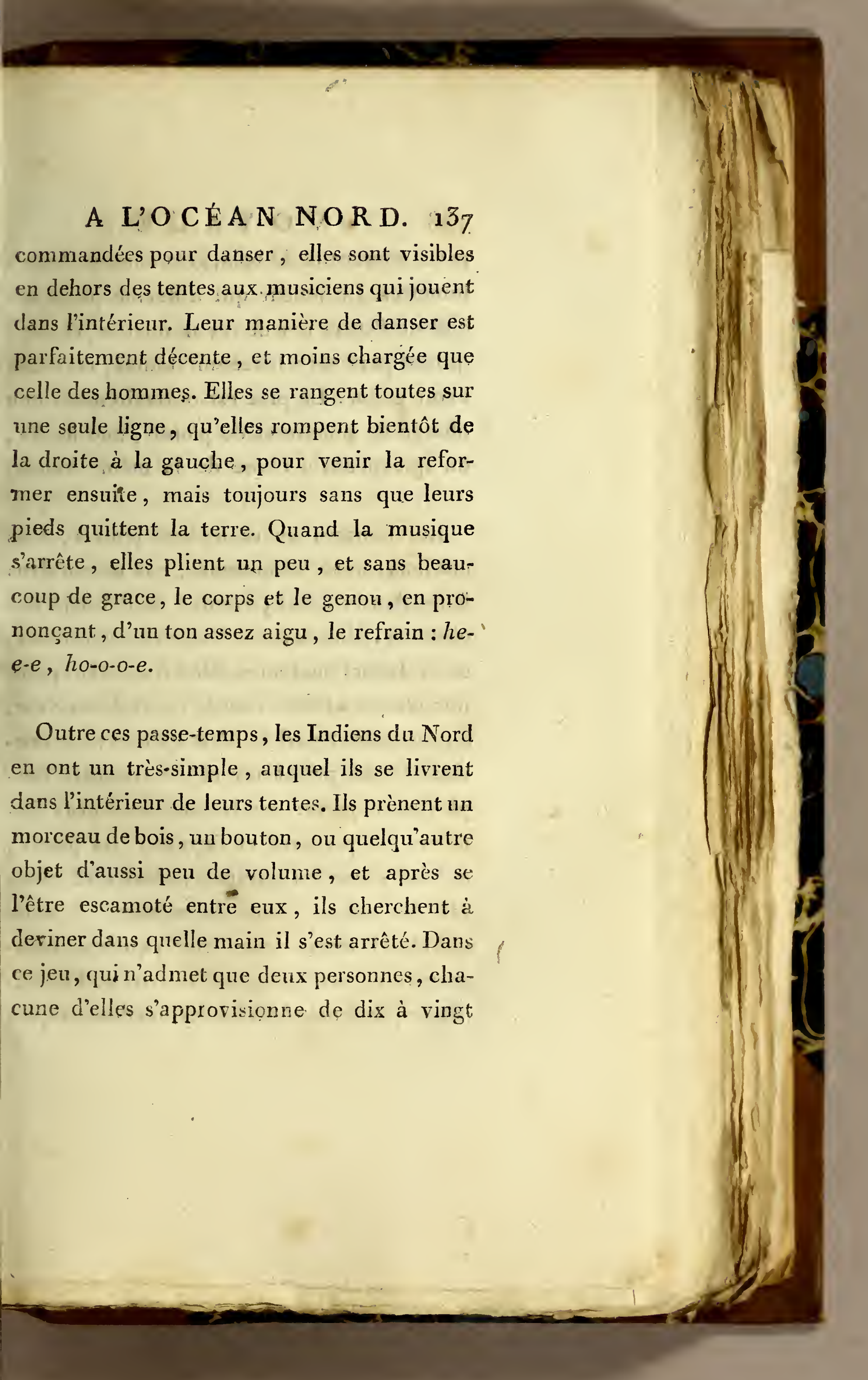


Holl, jeu qui se joue en dehors des tentes, et ressemblant à notre petit palet, à l'exception que l'instrument est plus court, et se termine en pointe. Ils s'amusent aussi à danser, mais toujours la nuit. Il est singulier que ces peuples, qui forment une nation distincte, n'ayent ni danses ni chants particuliers à leur pays ; de sorte que, quand ils se livrent à ces amusements, ce qui leur arrive assez rarement, ils tâchent d'imiter les Indiens de la côte de Chien ou ceux du Sud, mais plus communément les premiers, parce qu'il en est peu parmi eux qui soient versés suffisamment dans la connaissance de la langue et des danses des Indiens du Sud. La danse des Naturels de la côte de Chien n'est point très-difficile à apprendre ; car elle ne consiste qu'à lever rapidement les pieds l'un après l'autre, et le plus haut possible, sans remuer le corps, qui doit rester parfaitement immobile, tandis que les mains sont appuyées sur la poitrine, et la tête se penche en avant. Cette danse s'exécute presque toujours



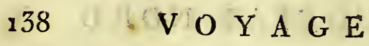
nu, à l'exception d'un caleçon qui s'enlève même quelquefois. Les danseurs, dont le nombre excède rarement trois ou quatre, se tiènent près de la musique formée de voix et d'instruments, et passablement mauvaise. Les paroles ne sont qu'un refrain continuel de ces mots : *hee*, *hee*, *hee*, *ho*, *ho*, *ho*, etc., lesquels, traînés plus ou moins lentement, et d'une voix plus ou moins élevée, produisent quelque chose de ressemblant à un accord, et opèrent sur les danseurs l'effet désiré. Le chant est accompagné d'un tambour, et quelquefois d'un instrument fabriqué avec de la peau de buffle séchée, à qui ils donnent exactement la forme de nos outres à huile, et dans lequel ils mettent un peu de plomb ou des caillous. L'agitation imprimée à cette machine en tire un son à peu près semblable à celui du tambour, mais moins fort.

L'usage de danser nu n'est observé que par les hommes ; car lorsque les femmes sont



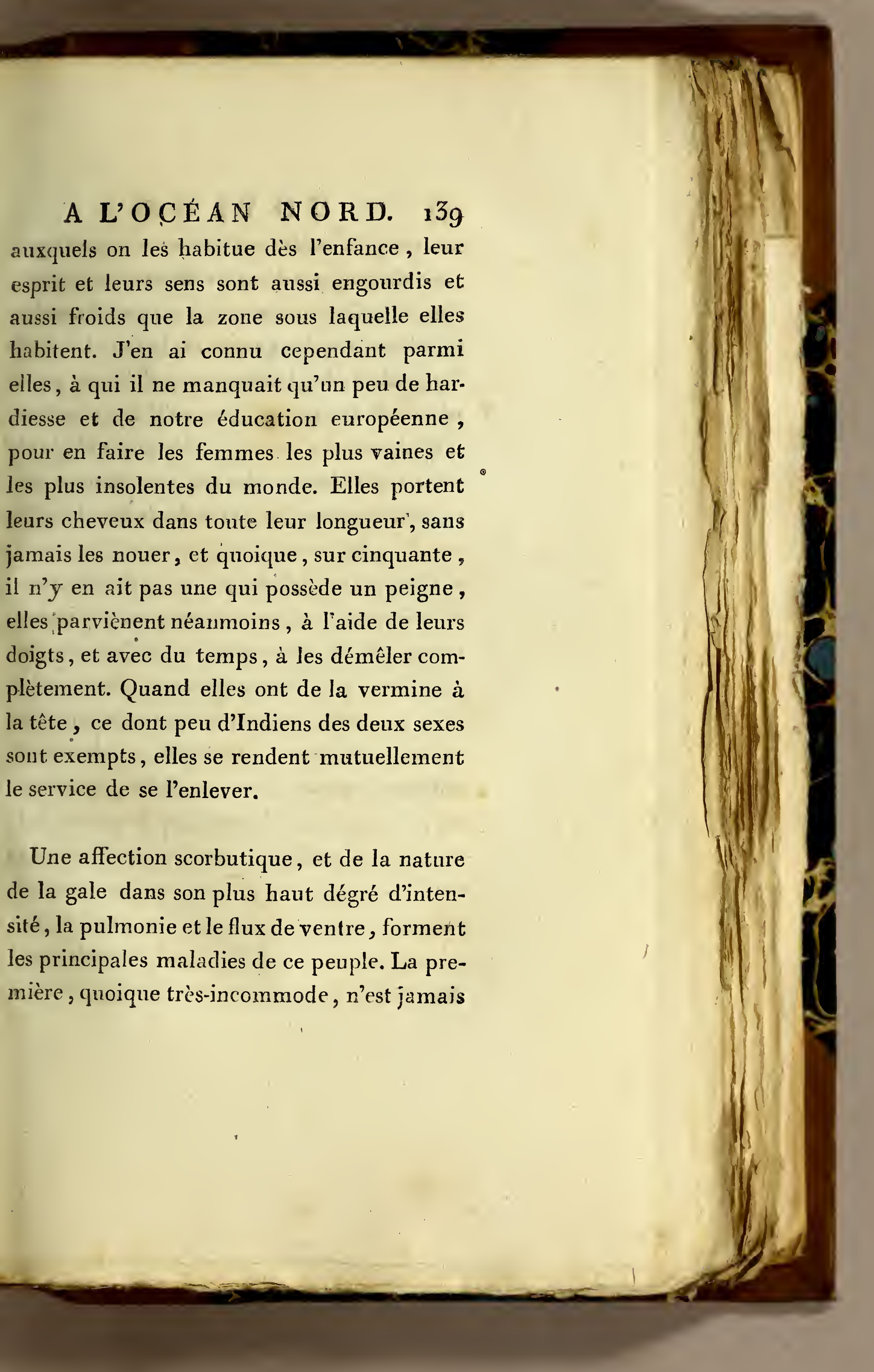
commandées pour danser, elles sont visibles en dehors des tentes aux musiciens qui jouent dans l'intérieur. Leur manière de danser est parfaitement décente, et moins chargée que celle des hommes. Elles se rangent toutes sur une seule ligne, qu'elles rompent bientôt de la droite à la gauche, pour venir la reformer ensuite, mais toujours sans que leurs pieds quittent la terre. Quand la musique s'arrête, elles plient un peu, et sans beaucoup de grace, le corps et le genou, en prononçant, d'un ton assez aigu, le refrain : *hee-e*, *ho-o-o-e*.

Outre ces passe-temps, les Indiens du Nord en ont un très-simple, auquel ils se livrent dans l'intérieur de leurs tentes. Ils prènent un morceau de bois, un bouton, ou quelqu'autre objet d'aussi peu de volume, et après se l'être escamoté entre eux, ils cherchent à deviner dans quelle main il s'est arrêté. Dans ce jeu, qui n'admet que deux personnes, chacune d'elles s'approvisionne de dix à vingt



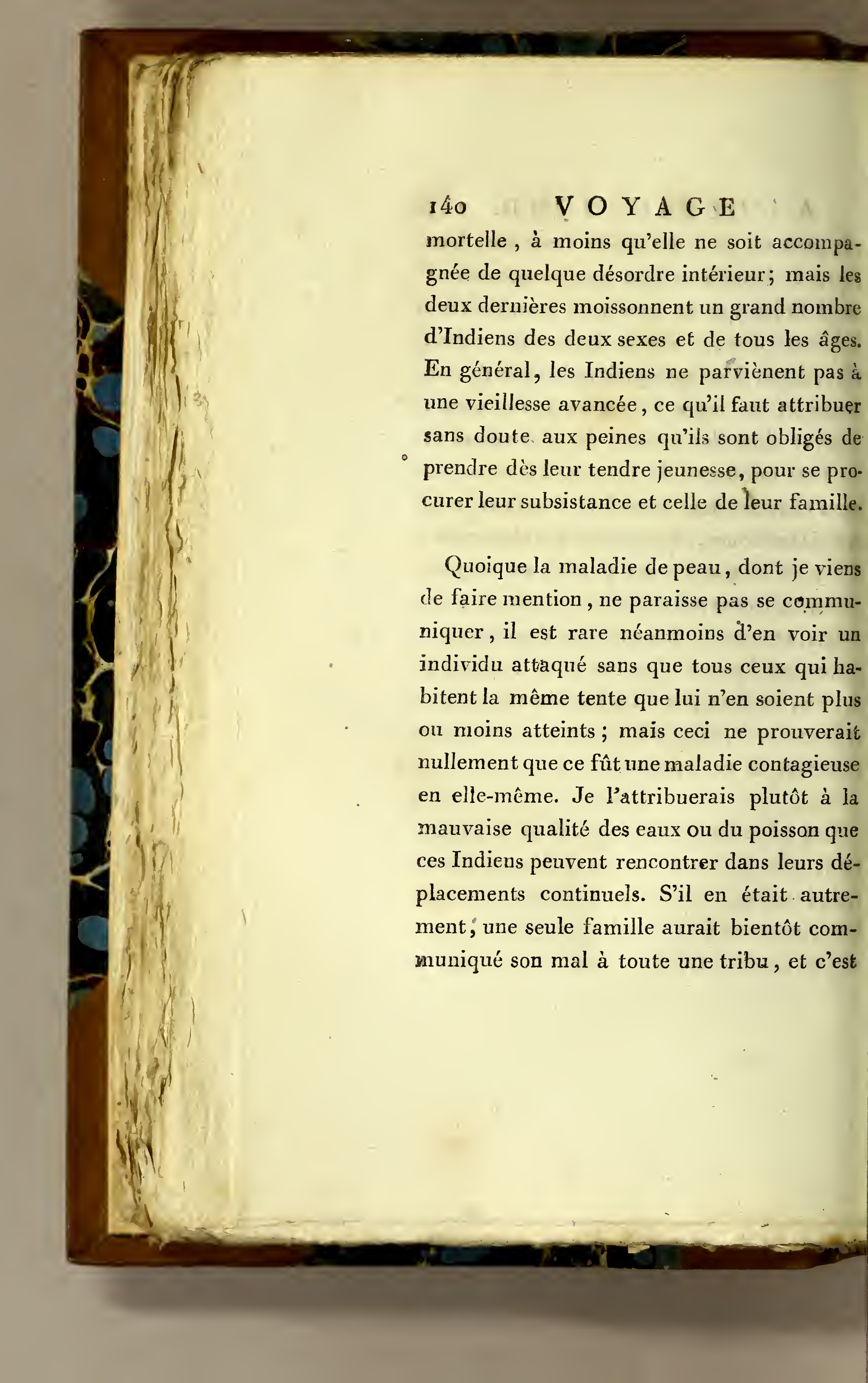
petits morceaux de bois, gros comme des allumettes. Le joueur qui a deviné juste, reçoit de l'autre une de ces allumettes, et celui qui est parvenu à les réunir toutes, est censé avoir gagné. Le prix est ordinairement une charge de poudre et de plomb, une flèche, ou quelqu'autre chose de la même valeur.

Les femmes ne se mêlent jamais, dans ces jeux, avec les hommes, pas même dans leurs danses ; car, comme je l'ai déjà fait observer, elles dansent toujours séparément, et en dehors des tentes. Elles n'assistent point non plus aux fêtes. Tout le cours de leur vie, à proprement parler, n'est qu'une suite continuelle de privations et de travaux. Employées à porter ou traîner de lourds fardeaux, à préparer et façonner les peaux, à faire cuire les aliments, ainsi qu'à remplir les autres détails du ménage, à peine ont elles le temps de se livrer à quelque amusement ; et au dégré près d'activité et d'intelligence que demandent les devoirs domestiques



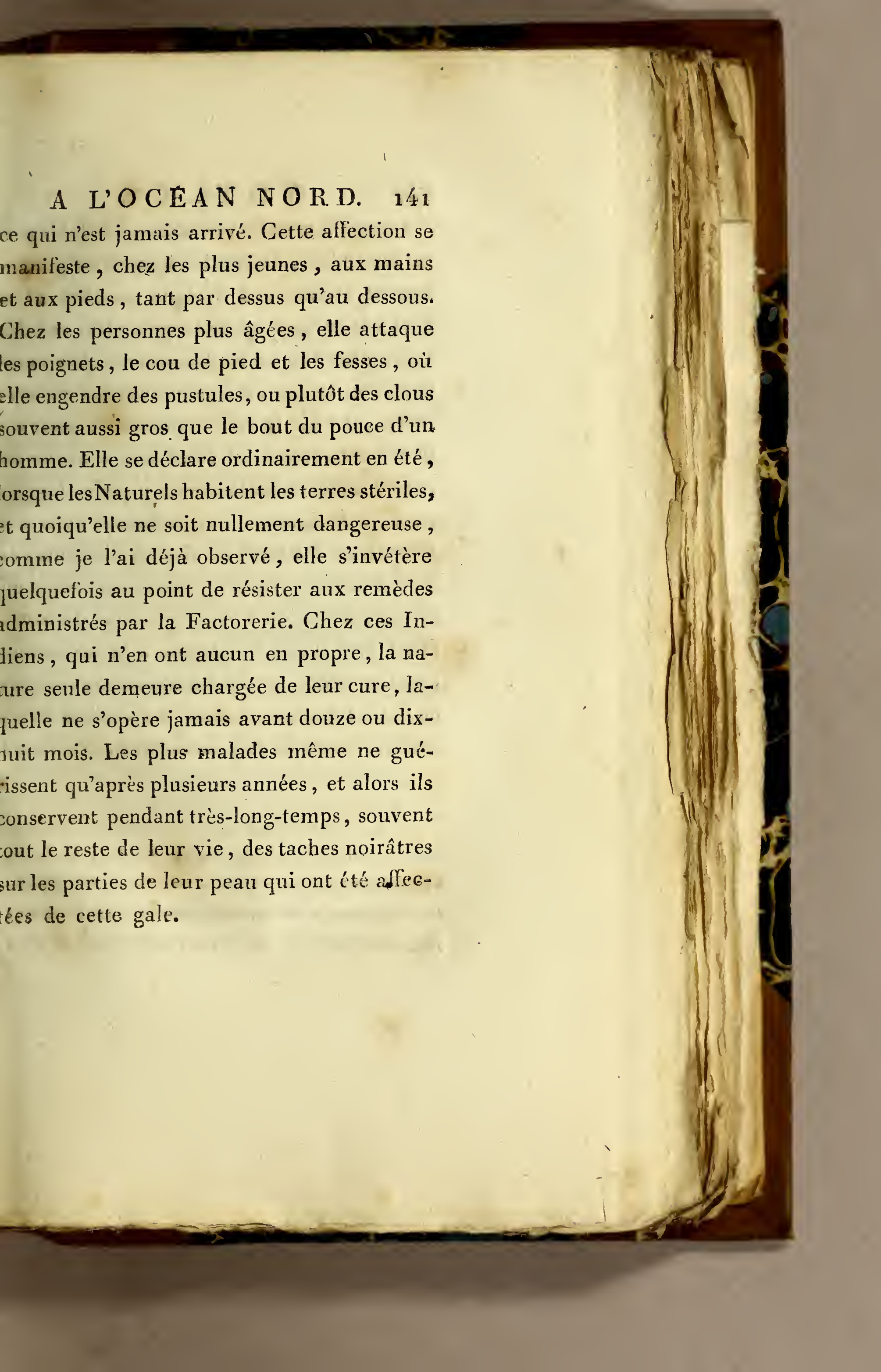
auxquels on les habitue dès l'enfance, leur esprit et leurs sens sont aussi engourdis et aussi froids que la zone sous laquelle elles habitent. J'en ai connu cependant parmi elles, à qui il ne manquait qu'un peu de hardiesse et de notre éducation européenne, pour en faire les femmes les plus vaines et les plus insolentes du monde. Elles portent leurs cheveux dans toute leur longueur, sans jamais les nouer, et quoique, sur cinquante, il n'y en ait pas une qui possède un peigne, elles parviènent néanmoins, à l'aide de leurs doigts, et avec du temps, à les démêler complètement. Quand elles ont de la vermine à la tête, ce dont peu d'Indiens des deux sexes sont exempts, elles se rendent mutuellement le service de se l'enlever.

Une affection scorbutique, et de la nature de la gale dans son plus haut dégré d'intensité, la pulmonie et le flux de ventre, forment les principales maladies de ce peuple. La première, quoique très-incommode, n'est jamais



mortelle, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelque désordre intérieur; mais les deux dernières moissonnent un grand nombre d'Indiens des deux sexes et de tous les âges. En général, les Indiens ne parviènent pas à une vieillesse avancée, ce qu'il faut attribuer sans doute aux peines qu'ils sont obligés de prendre dès leur tendre jeunesse, pour se procurer leur subsistance et celle de leur famille.

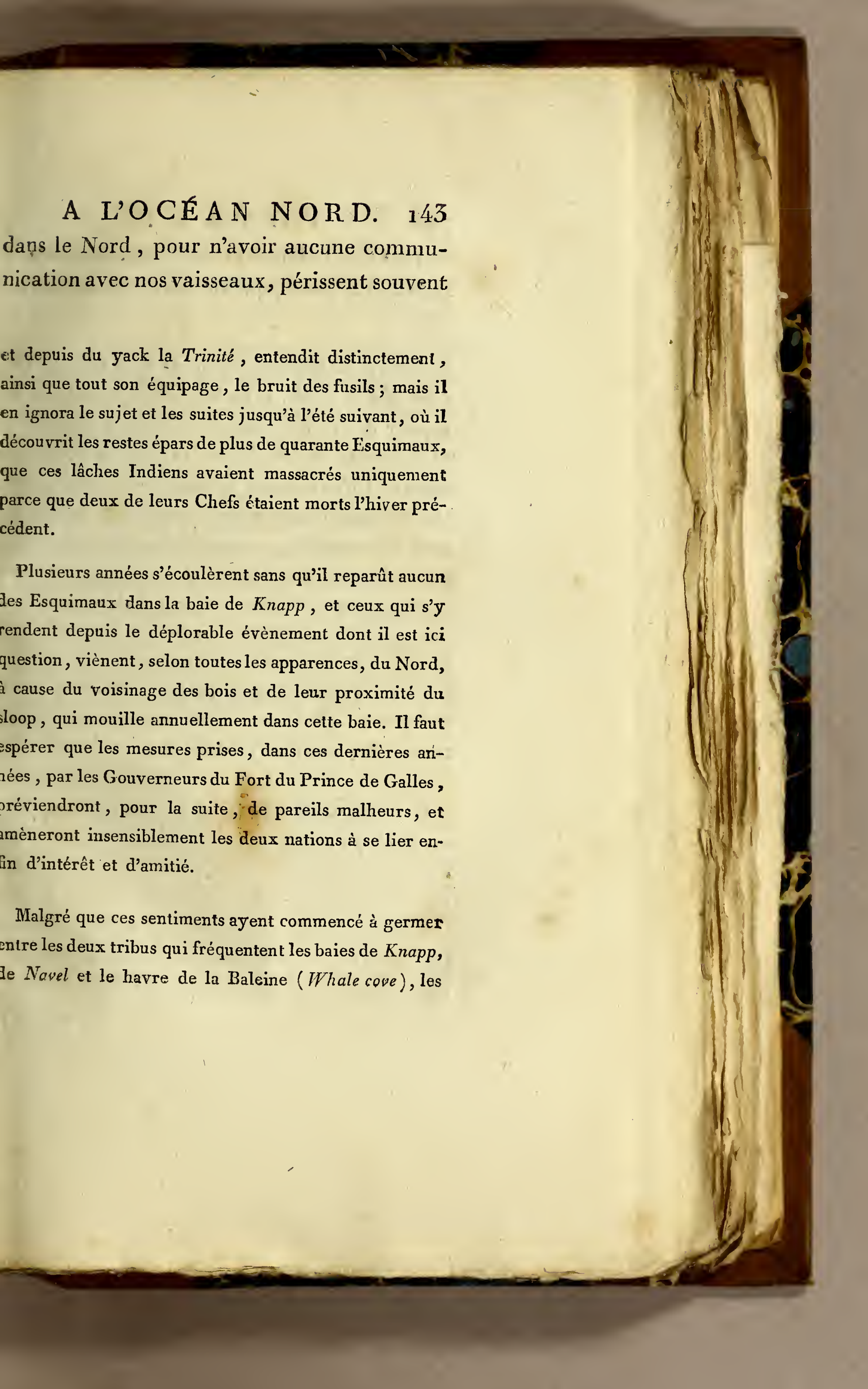
Quoique la maladie de peau, dont je viens de faire mention, ne paraisse pas se communiquer, il est rare néanmoins d'en voir un individu attaqué sans que tous ceux qui habitent la même tente que lui n'en soient plus ou moins atteints; mais ceci ne prouverait nullement que ce fût une maladie contagieuse en elle-même. Je l'attribuerais plutôt à la mauvaise qualité des eaux ou du poisson que ces Indiens peuvent rencontrer dans leurs déplacements continuels. S'il en était autrement, une seule famille aurait bientôt communiqué son mal à toute une tribu, et c'est



ce qui n'est jamais arrivé. Cette affection se manifeste, chez les plus jeunes, aux mains et aux pieds, tant par dessus qu'au dessous. Chez les personnes plus âgées, elle attaque les poignets, le cou de pied et les fesses, où elle engendre des pustules, ou plutôt des clous souvent aussi gros que le bout du pouce d'un homme. Elle se déclare ordinairement en été, lorsque les Naturels habitent les terres stériles, et quoiqu'elle ne soit nullement dangereuse, comme je l'ai déjà observé, elle s'invétère quelquefois au point de résister aux remèdes administrés par la Factorerie. Chez ces Indiens, qui n'en ont aucun en propre, la nature seule demeure chargée de leur cure, laquelle ne s'opère jamais avant douze ou dix-huit mois. Les plus malades même ne guérissent qu'après plusieurs années, et alors ils conservent pendant très-long-temps, souvent tout le reste de leur vie, des taches noirâtres sur les parties de leur peau qui ont été affectées de cette gale.

Lorsqu'il meurt un personnage notable parmi les Indiens du Nord, sa mort est généralement attribuée à quelque maléfice de la part soit de ses propres compatriotes, soit des Indiens du Sud ou des Esquimaux. Les soupçons portent plus fréquemment sur ces derniers, et c'est la raison principale pour laquelle les Indiens du Nord sont toujours en guerre avec ce malheureux peuple. Cependant les *Esquimaux* qui trafiquent avec nos sloops dans les baies de *Knapp*, de *Navel* et à *Whale cove*, vivent depuis long-temps en parfaite intelligence avec les Indiens du Nord. Il est vrai qu'ils le doivent à la protection que leur accordent les Commandants du fort de la Compagnie, situé sur la rivière de *Churchill* (1); mais les Esquimaux, assez enfoncés

(1) Dans l'été de 1756, un parti d'Indiens du Nord, qui attendait, à la baie de *Knapp*, l'arrivée d'un sloop expédié pour cette partie de la côte, ayant fait rencontre d'une troupe de pauvres Esquimaux, les extermina jusqu'au dernier. M. *John Bean*, alors maître du sloop

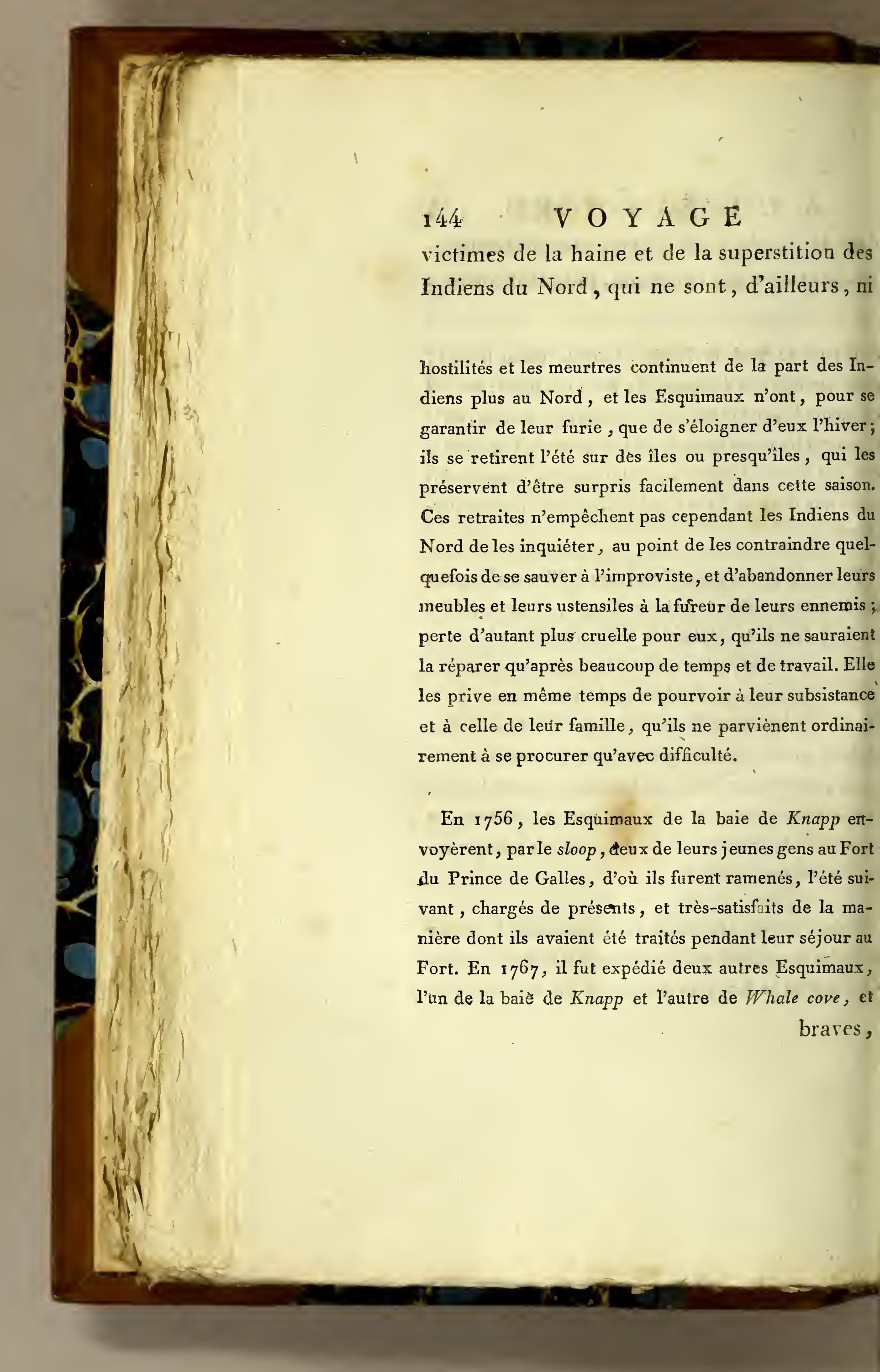


dans le Nord, pour n'avoir aucune communication avec nos vaisseaux, périssent souvent

et depuis du yack la *Trinité*, entendit distinctement, ainsi que tout son équipage, le bruit des fusils; mais il en ignora le sujet et les suites jusqu'à l'été suivant, où il découvrit les restes épars de plus de quarante Esquimaux, que ces lâches Indiens avaient massacrés uniquement parce que deux de leurs Chefs étaient morts l'hiver précédent.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il reparût aucun des Esquimaux dans la baie de *Knapp*, et ceux qui s'y rendent depuis le déplorable évènement dont il est ici question, viènent, selon toutes les apparences, du Nord, à cause du voisinage des bois et de leur proximité du sloop, qui mouille annuellement dans cette baie. Il faut espérer que les mesures prises, dans ces dernières années, par les Gouverneurs du Fort du Prince de Galles, préviendront, pour la suite, de pareils malheurs, et amèneront insensiblement les deux nations à se lier enfin d'intérêt et d'amitié.

Malgré que ces sentiments ayent commencé à germer entre les deux tribus qui fréquentent les baies de *Knapp*, de *Navel* et le havre de la Baleine (*Whale cove*), les



victimes de la haine et de la superstition des Indiens du Nord, qui ne sont, d'ailleurs, ni

hostilités et les meurtres continuent de la part des Indiens plus au Nord, et les Esquimaux n'ont, pour se garantir de leur furie, que de s'éloigner d'eux l'hiver; ils se retirent l'été sur des îles ou presqu'îles, qui les préservent d'être surpris facilement dans cette saison. Ces retraites n'empêchent pas cependant les Indiens du Nord de les inquiéter, au point de les contraindre quelquefois de se sauver à l'improviste, et d'abandonner leurs meubles et leurs ustensiles à la fureur de leurs ennemis; perte d'autant plus cruelle pour eux, qu'ils ne sauraient la réparer qu'après beaucoup de temps et de travail. Elle les prive en même temps de pourvoir à leur subsistance et à celle de leur famille, qu'ils ne parvienent ordinairement à se procurer qu'avec difficulté.

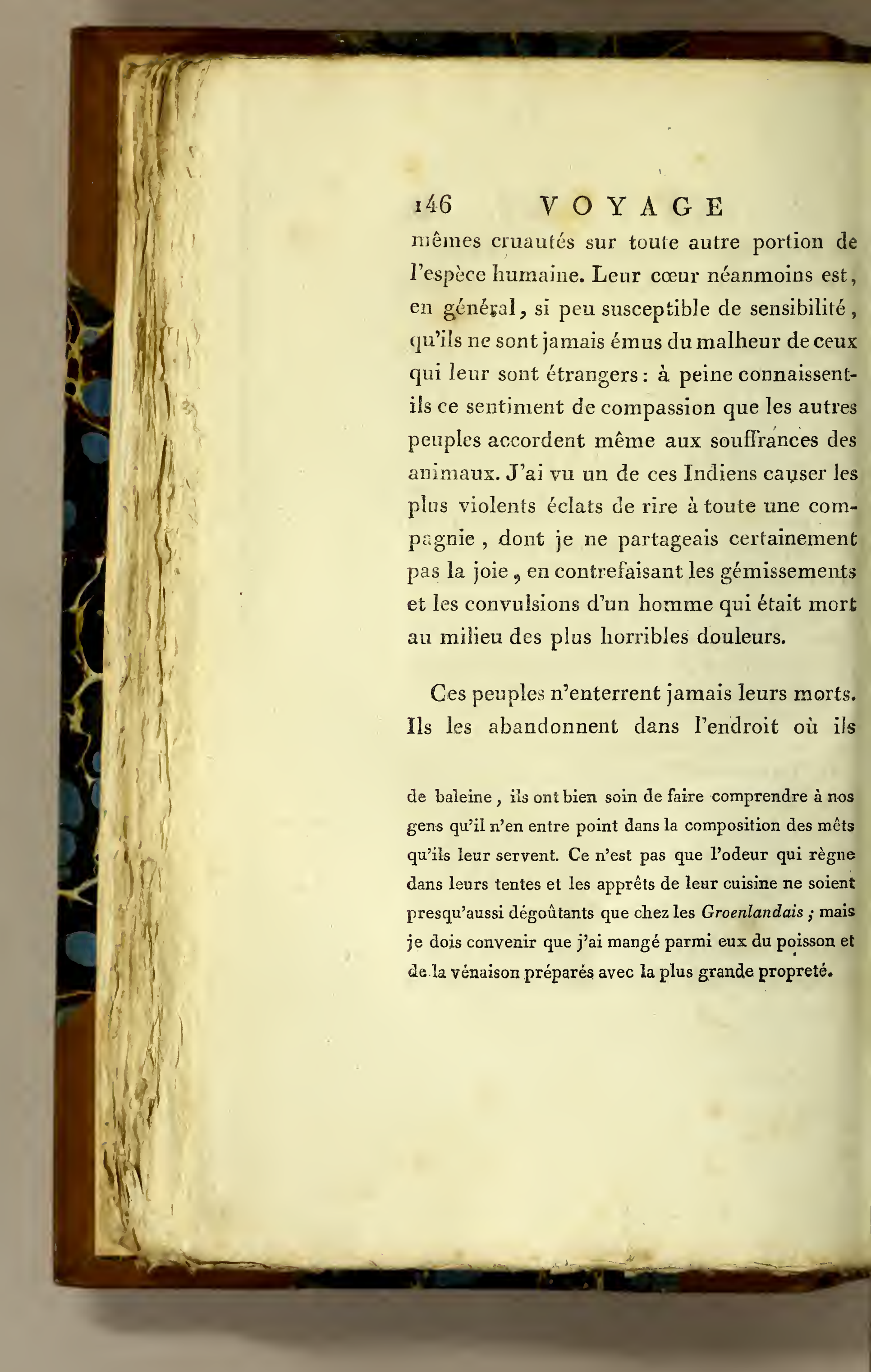
En 1756, les Esquimaux de la baie de *Knapp* envoyèrent, par le *sloop*, deux de leurs jeunes gens au Fort du Prince de Galles, d'où ils furent ramenés, l'été suivant, chargés de présents, et très-satisfaits de la manière dont ils avaient été traités pendant leur séjour au Fort. En 1767, il fut expédié deux autres Esquimaux, l'un de la baie de *Knapp* et l'autre de *Whale cove*, et

braves,

braves, ni guerriers, et que je connais par expérience pour être incapables d'exercer les

quoiqu'ils eussent fait tous les deux, pendant le temps de leur résidence au Fort, beaucoup de progrès dans la langue anglaise et dans celle des Indiens du Sud, leur voyage, ainsi que celui qui l'avait précédé, n'ont été d'aucune utilité pour les intérêts de la Compagnie. La seule satisfaction qu'elle ait retirée des grandes dépenses faites par elle pour la réception de ces étrangers, a été de voir, avec le temps, et au moyen des bons offices de ses Employés à la rivière de *Churchill,* les deux tribus se rapprocher entre elles, et former des liaisons de commerce et d'amitié, là où, quelques années avant, elles ne se rencontraient que pour se livrer une guerre à mort, sans que le vainqueur épargnât même les femmes et les enfants.

Il n'y a pas encore bien du temps que l'équipage du *sloop*, qui leur porte annuellement tout ce dont ils ont besoin, n'osait descendre à terre sans armes, de peur d'être massacré ; mais les Esquimaux de la baie sont assez civilisés aujourd'hui pour que les Employés de la Compagnie les visitent avec sûreté. Ils en sont toujours bien accueillis et invités à partager leurs provisions. Comme ils connaissent maintenant notre répugnance pour l'huile



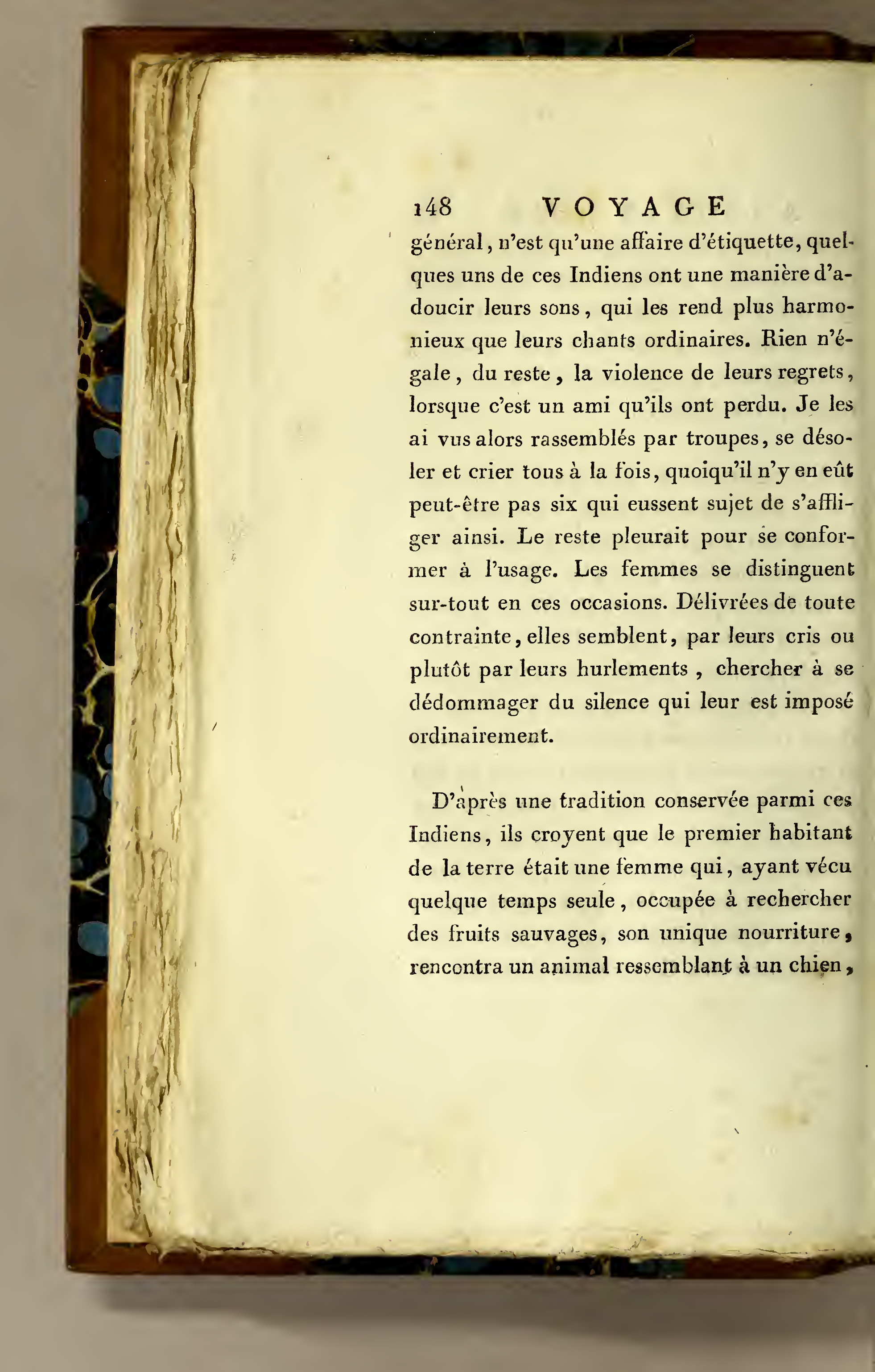
mêmes cruautés sur toute autre portion de l'espèce humaine. Leur cœur néanmoins est, en général, si peu susceptible de sensibilité, qu'ils ne sont jamais émus du malheur de ceux qui leur sont étrangers : à peine connaissent-ils ce sentiment de compassion que les autres peuples accordent même aux souffrances des animaux. J'ai vu un de ces Indiens causer les plus violents éclats de rire à toute une compagnie, dont je ne partageais certainement pas la joie, en contrefaisant les gémissements et les convulsions d'un homme qui était mort au milieu des plus horribles douleurs.

Ces peuples n'enterrent jamais leurs morts. Ils les abandonnent dans l'endroit où ils

de baleine, ils ont bien soin de faire comprendre à nos gens qu'il n'en entre point dans la composition des mêts qu'ils leur servent. Ce n'est pas que l'odeur qui règne dans leurs tentes et les apprêts de leur cuisine ne soient presqu'aussi dégoûtants que chez les *Groenlandais* ; mais je dois convenir que j'ai mangé parmi eux du poisson et de la vénaison préparés avec la plus grande propreté.

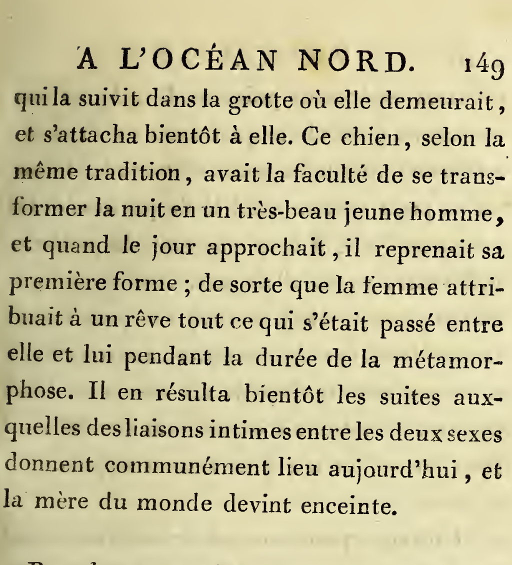
meurent, de sorte qu'on peut supposer qu'ils sont dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. C'est la raison pour laquelle ces Indiens ne mangent jamais de renard, de loup, ni de corbeau, à moins qu'ils n'y soient contraints par la nécessité.

A la mort d'un de leurs proches parents, ils se dépouillent de leurs vêtements, et restent nus jusqu'à ce qu'on parviène à les consoler. Le deuil d'un père, d'une mère, d'une femme, d'un fils ou d'un frère, se porte pendant toute une année; l'année, chez ce peuple, est réglée par les lunes et les saisons. A l'exception des cheveux coupés, rien n'indique ce deuil dans le costume des Indiens du Nord. Il consiste uniquement à jeter des cris presque continuels. Hors le temps de leur sommeil et de leurs repas, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos, ils poussent, par intervalles, un long hurlement, qui est souvent répété à l'unisson par toutes les personnes présentes. Comme leur désespoir, en



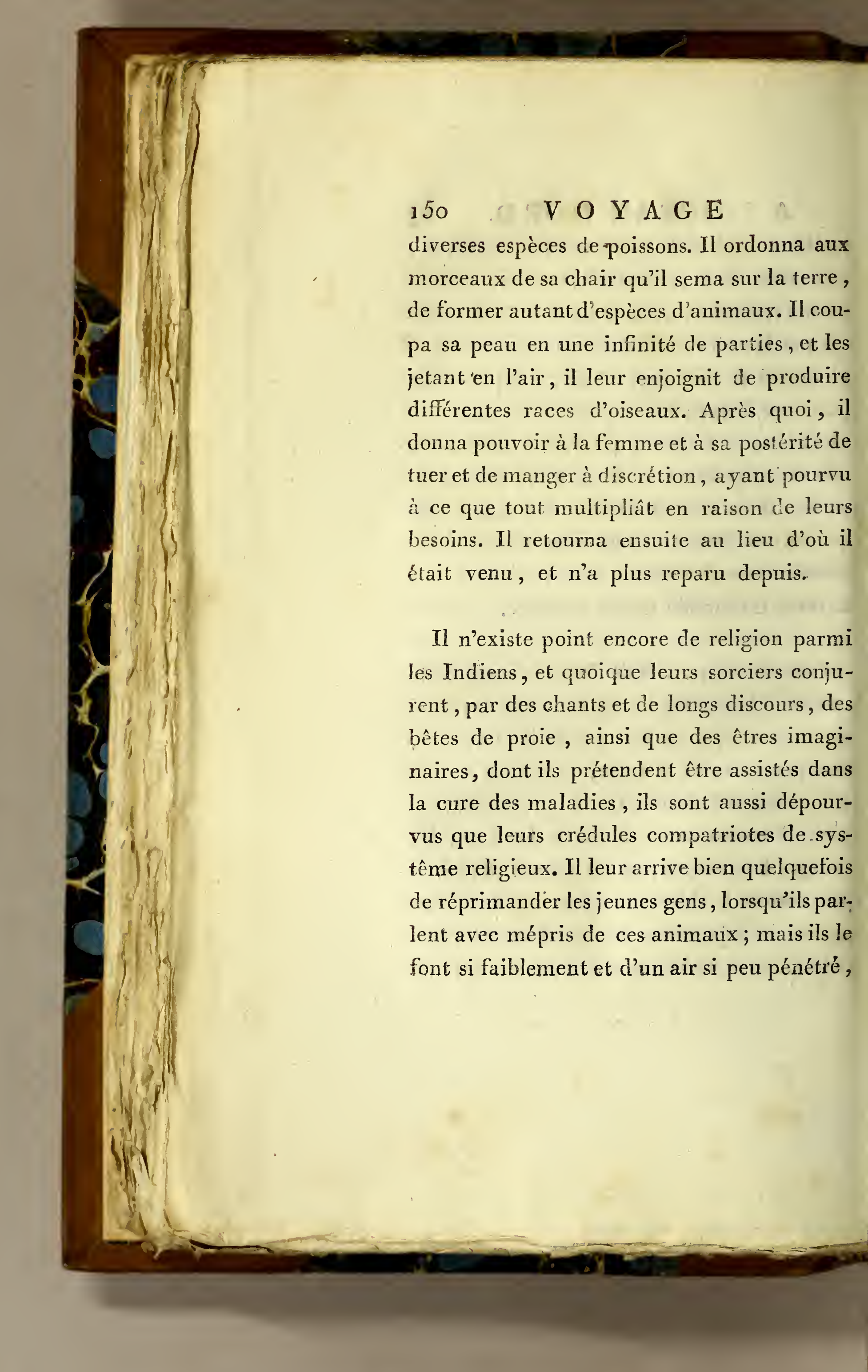
général, n'est qu'une affaire d'étiquette, quelques uns de ces Indiens ont une manière d'adoucir leurs sons, qui les rend plus harmonieux que leurs chants ordinaires. Rien n'égale, du reste, la violence de leurs regrets, lorsque c'est un ami qu'ils ont perdu. Je les ai vus alors rassemblés par troupes, se désoler et crier tous à la fois, quoiqu'il n'y en eût peut-être pas six qui eussent sujet de s'affliger ainsi. Le reste pleurait pour se conformer à l'usage. Les femmes se distinguent sur-tout en ces occasions. Délivrées de toute contrainte, elles semblent, par leurs cris ou plutôt par leurs hurlements, chercher à se dédommager du silence qui leur est imposé ordinairement.

D'après une tradition conservée parmi ces Indiens, ils croyent que le premier habitant de la terre était une femme qui, ayant vécu quelque temps seule, occupée à rechercher des fruits sauvages, son unique nourriture, rencontra un animal ressemblant à un chien,



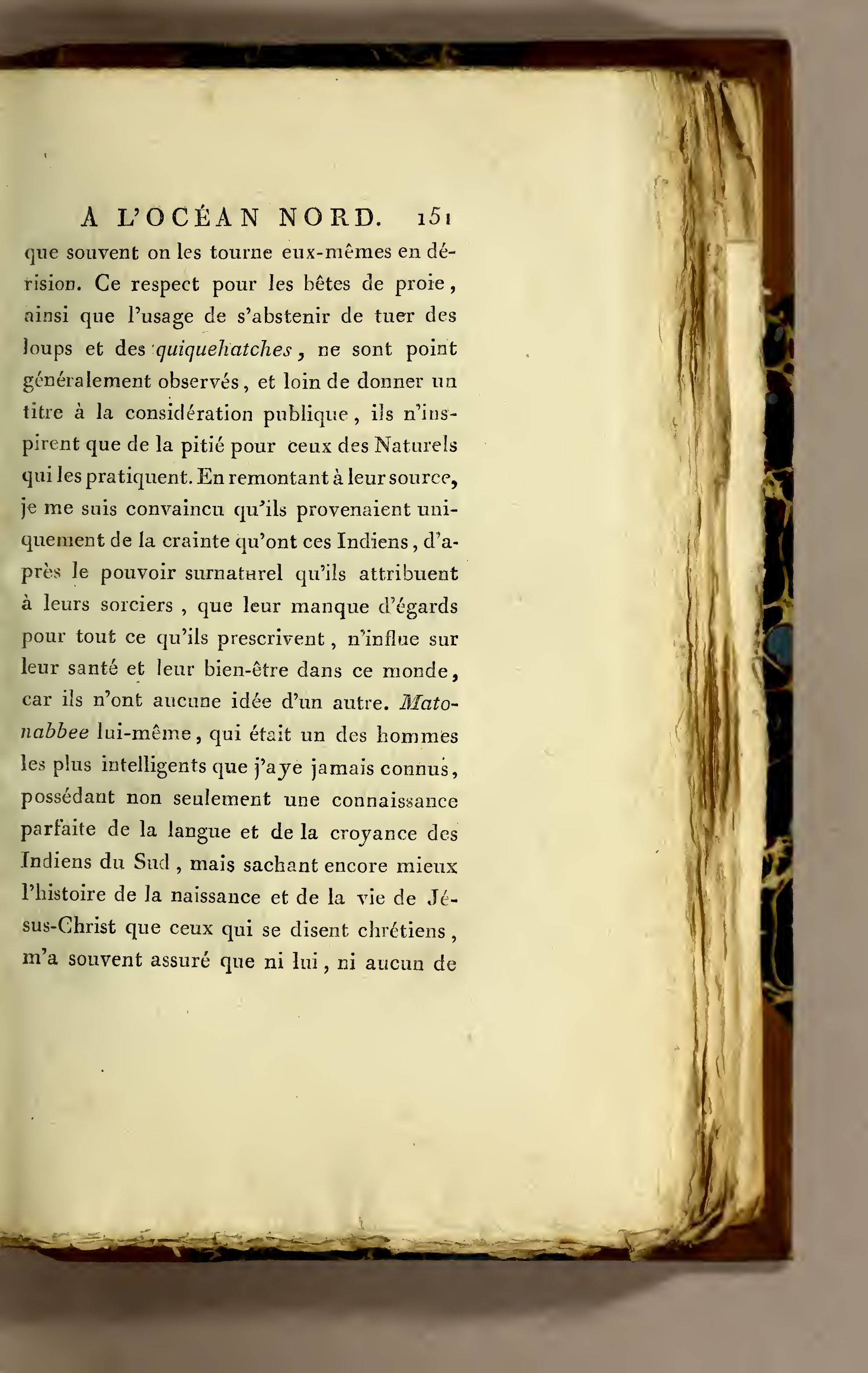
qui la suivit dans la grotte où elle demeurait, et s'attacha bientôt à elle. Ce chien, selon la même tradition, avait la faculté de se transformer la nuit en un très-beau jeune homme, et quand le jour approchait, il reprenait sa première forme ; de sorte que la femme attribuait à un rêve tout ce qui s'était passé entre elle et lui pendant la durée de la métamorphose. Il en résulta bientôt les suites auxquelles des liaisons intimes entre les deux sexes donnent communément lieu aujourd'hui, et la mère du monde devint enceinte.

Peu de temps s'était écoulé depuis cette époque, lorsqu'un homme, d'une taille si prodigieuse que sa tête touchait aux nues, vint pour niveler la terre, qui n'était encore qu'une masse informe. Cette opération achevée, il creusa avec sa canne les lacs, les étangs, les rivières, et les remplit d'eau. Il prit ensuite le chien, et après l'avoir mis en pièces, il dispersa ses entrailles dans les lacs et les rivières, en leur commandant de devenir

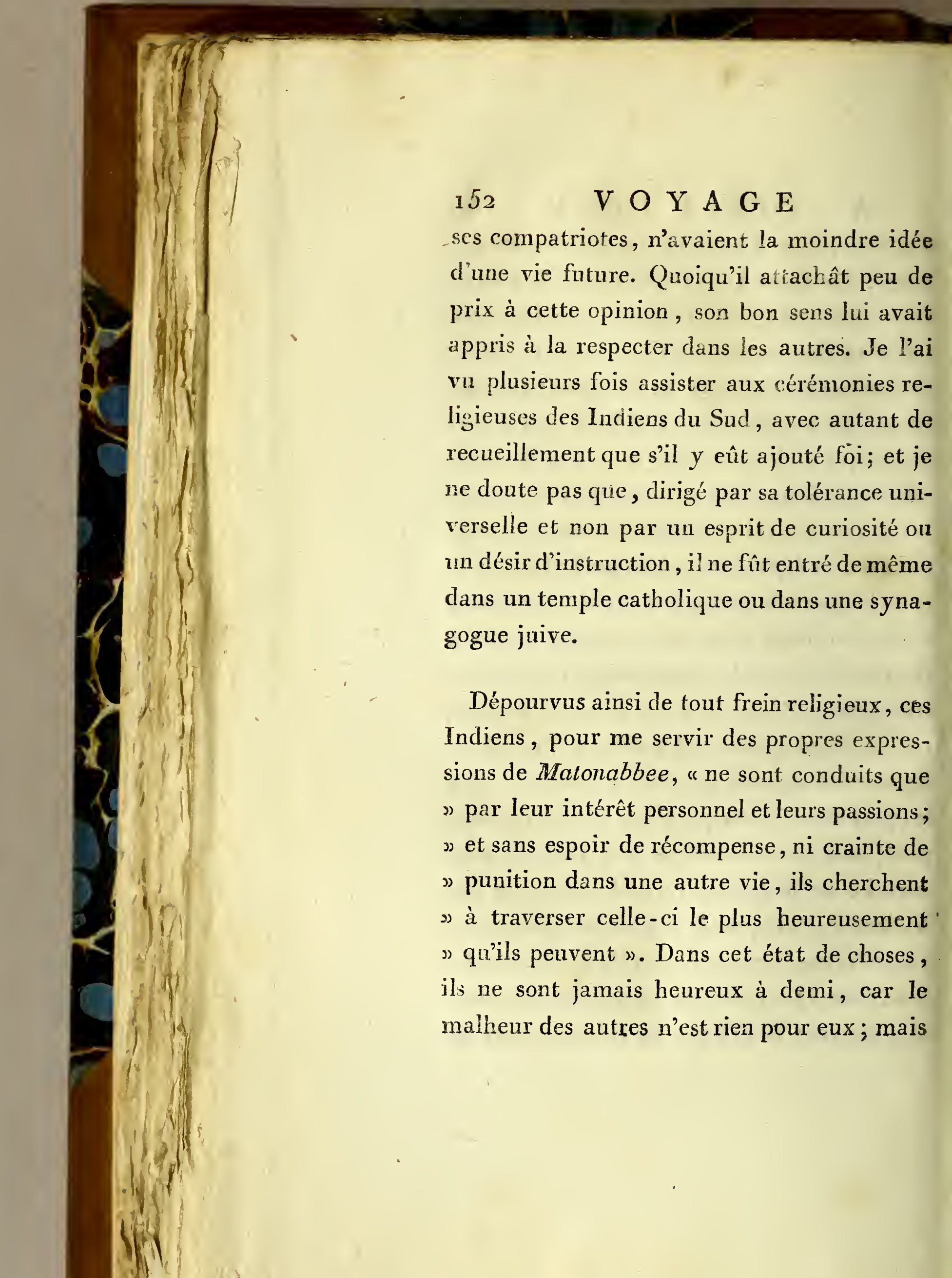


diverses espèces de poissons. Il ordonna aux morceaux de sa chair qu'il sema sur la terre, de former autant d'espèces d'animaux. Il coupa sa peau en une infinité de parties, et les jetant en l'air, il leur enjoignit de produire différentes races d'oiseaux. Après quoi, il donna pouvoir à la femme et à sa postérité de tuer et de manger à discrétion, ayant pourvu à ce que tout multipliât en raison de leurs besoins. Il retourna ensuite au lieu d'où il était venu, et n'a plus reparu depuis.

Il n'existe point encore de religion parmi les Indiens, et quoique leurs sorciers conjurent, par des chants et de longs discours, des bêtes de proie, ainsi que des êtres imaginaires, dont ils prétendent être assistés dans la cure des maladies, ils sont aussi dépourvus que leurs crédules compatriotes de système religieux. Il leur arrive bien quelquefois de réprimander les jeunes gens, lorsqu'ils parlent avec mépris de ces animaux; mais ils le font si faiblement et d'un air si peu pénétré,

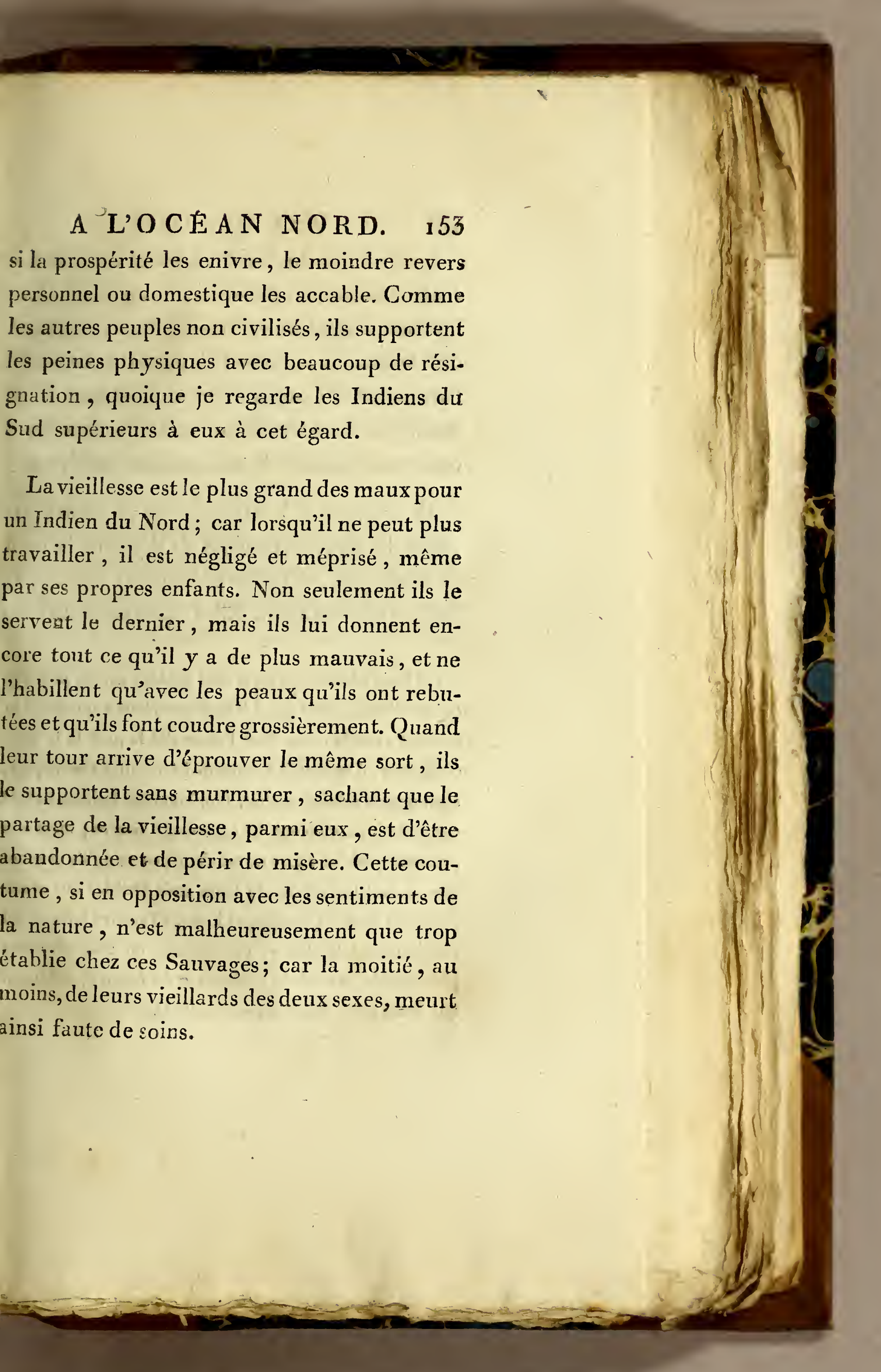


que souvent on les tourne eux-mêmes en dérision. Ce respect pour les bêtes de proie, ainsi que l'usage de s'abstenir de tuer des loups et des *quiquehatches*, ne sont point généralement observés, et loin de donner un titre à la considération publique, ils n'inspirent que de la pitié pour ceux des Naturels qui les pratiquent. En remontant à leur source, je me suis convaincu qu'ils provenaient uniquement de la crainte qu'ont ces Indiens, d'après le pouvoir surnaturel qu'ils attribuent à leurs sorciers, que leur manque d'égards pour tout ce qu'ils prescrivent, n'influe sur leur santé et leur bien-être dans ce monde, car ils n'ont aucune idée d'un autre. *Matonabbee* lui-même, qui était un des hommes les plus intelligents que j'aye jamais connus, possédant non seulement une connaissance parfaite de la langue et de la croyance des Indiens du Sud, mais sachant encore mieux l'histoire de la naissance et de la vie de Jésus-Christ que ceux qui se disent chrétiens, m'a souvent assuré que ni lui, ni aucun de



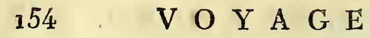
ses compatriotes, n'avaient la moindre idée d'une vie future. Quoiqu'il attachât peu de prix à cette opinion, son bon sens lui avait appris à la respecter dans les autres. Je l'ai vu plusieurs fois assister aux cérémonies religieuses des Indiens du Sud, avec autant de recueillement que s'il y eût ajouté foi; et je ne doute pas que, dirigé par sa tolérance universelle et non par un esprit de curiosité ou un désir d'instruction, il ne fût entré de même dans un temple catholique ou dans une synagogue juive.

Dépourvus ainsi de tout frein religieux, ces Indiens, pour me servir des propres expressions de *Matonabbee*, « ne sont conduits que » par leur intérêt personnel et leurs passions; » et sans espoir de récompense, ni crainte de » punition dans une autre vie, ils cherchent » à traverser celle-ci le plus heureusement » qu'ils peuvent ». Dans cet état de choses, ils ne sont jamais heureux à demi, car le malheur des autres n'est rien pour eux; mais



si la prospérité les enivre, le moindre revers personnel ou domestique les accable. Comme les autres peuples non civilisés, ils supportent les peines physiques avec beaucoup de résignation, quoique je regarde les Indiens du Sud supérieurs à eux à cet égard.

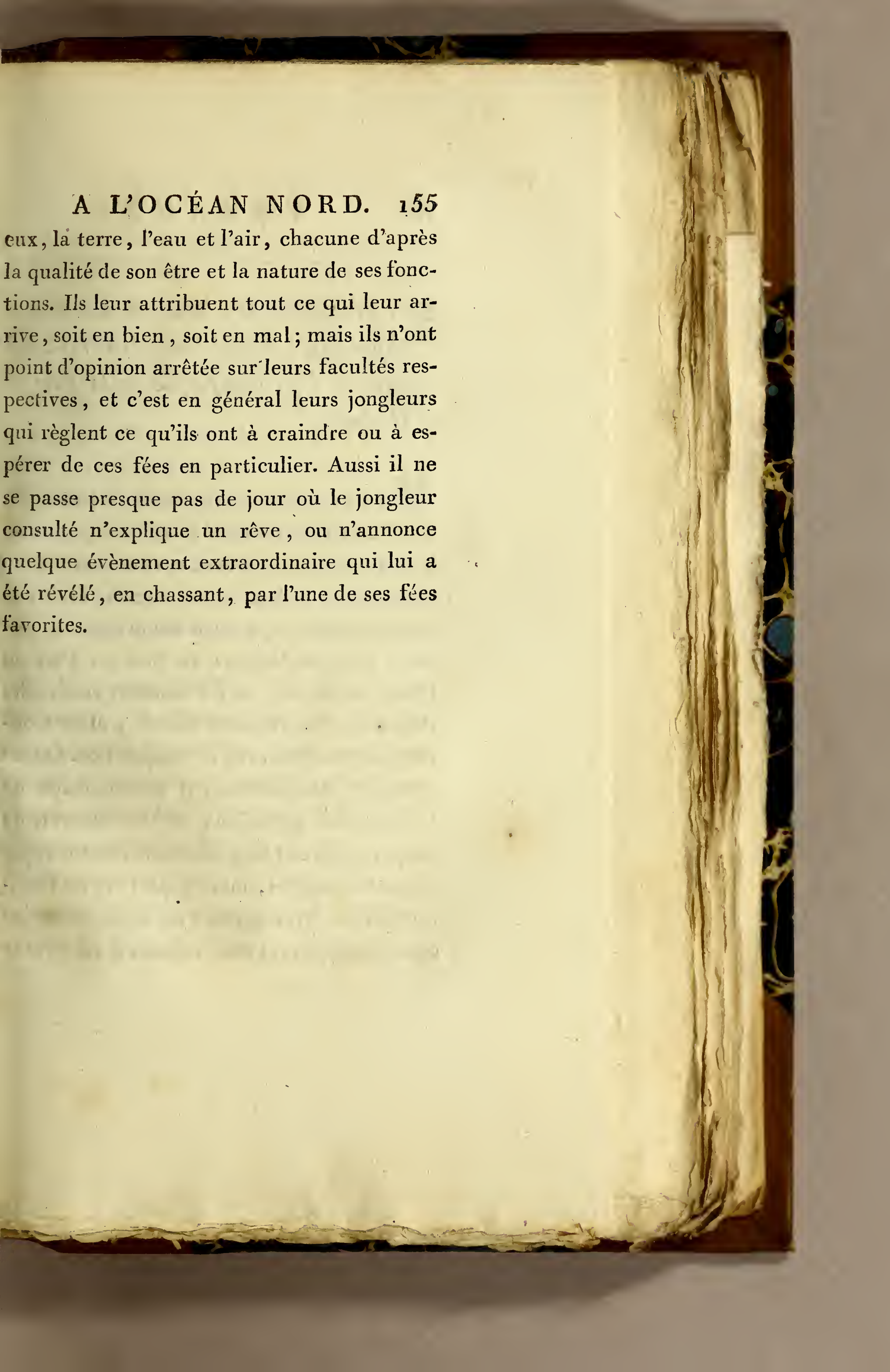
La vieillesse est le plus grand des maux pour un Indien du Nord; car lorsqu'il ne peut plus travailler, il est négligé et méprisé, même par ses propres enfants. Non seulement ils le servent le dernier, mais ils lui donnent encore tout ce qu'il y a de plus mauvais, et ne l'habillent qu'avec les peaux qu'ils ont rebutées et qu'ils font coudre grossièrement. Quand leur tour arrive d'éprouver le même sort, ils le supportent sans murmurer, sachant que le partage de la vieillesse, parmi eux, est d'être abandonnée et de périr de misère. Cette coutume, si en opposition avec les sentiments de la nature, n'est malheureusement que trop établie chez ces Sauvages; car la moitié, au moins, de leurs vieillards des deux sexes, meurt ainsi faute de soins.



Les Indiens du Nord appèlent l'aurore boréale *ed-thin*, c'est-à-dire, *le daim*; (1) et lorsque ce météore est très-brillant, ils disent que les daims abondent dans cette partie de l'atmosphère ; mais leur superstition n'est point encore arrivée au point de leur faire espérer de goûter de ces animaux célestes.

Ils croyent à l'existence de plusieurs espèces de fées, auxquelles ils donnent le nom de *Nant-e-na*, et qu'ils prétendent leur apparaître fréquemment. Elles habitent, suivant

(1) Leurs idées à ce sujet sont fondées sur un principe qu'on n'imaginerait pas. L'expérience leur a appris qu'en frottant avec la main dans l'obscurité le poil de la peau d'un daim, il en sortait beaucoup d'étincelles électriques, ainsi que de celui d'un chat. L'opinion des Indiens du Sud concernant ce météore est également bisarre ; mais elle présente quelque chose de touchant, en ce qu'ils croyent que ce sont les esprits de leurs amis décédés qui se réjouissent dans les nuages; et lorsque l'aurore boréale est extrêmement brillante, circonstance où elle offre une plus grande variété de couleurs et de formes, ils disent que leurs amis décédés sont contents.

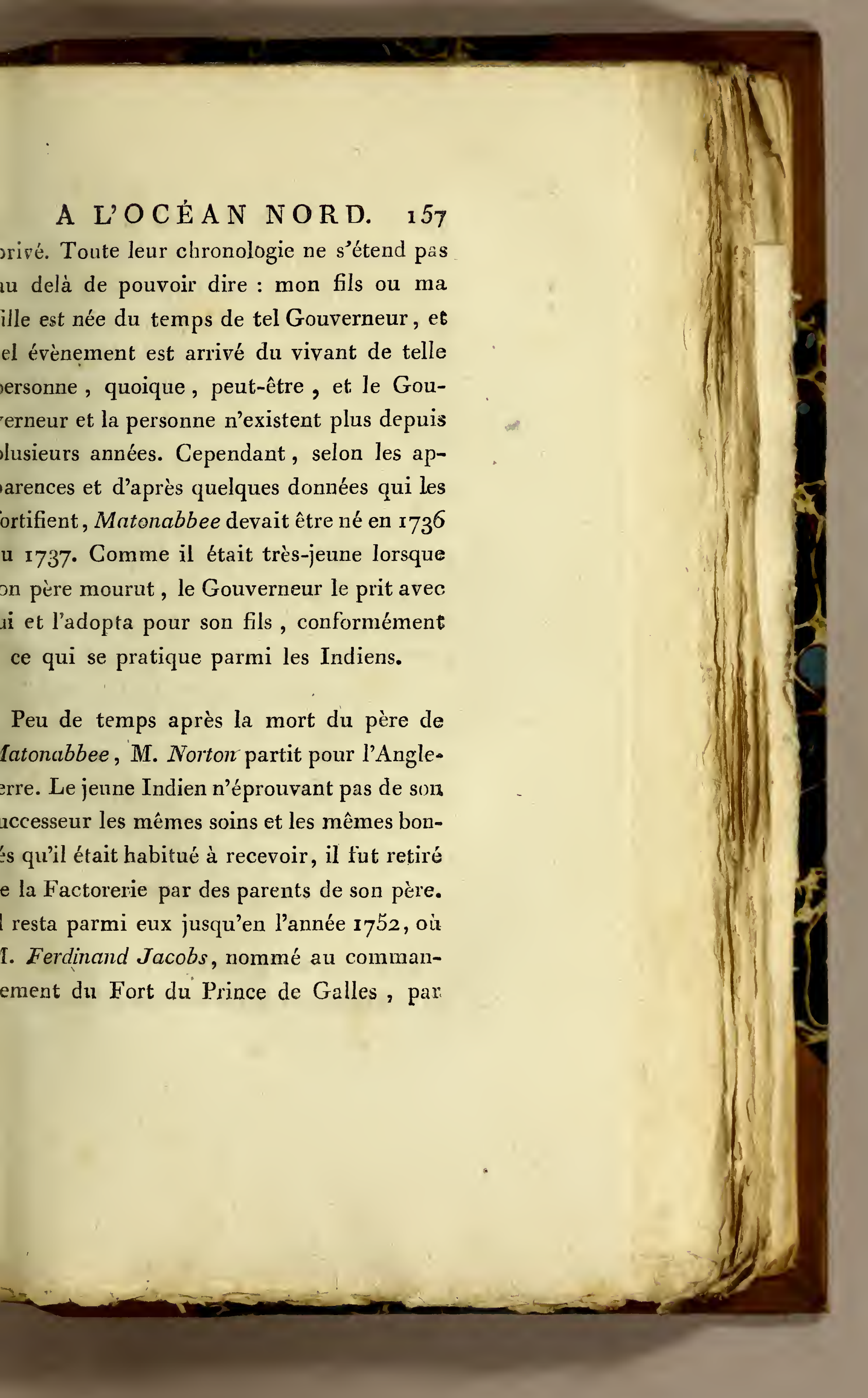


eux, la terre, l'eau et l'air, chacune d'après la qualité de son être et la nature de ses fonctions. Ils leur attribuent tout ce qui leur arrive, soit en bien, soit en mal; mais ils n'ont point d'opinion arrêtée sur leurs facultés respectives, et c'est en général leurs jongleurs qui règlent ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de ces fées en particulier. Aussi il ne se passe presque pas de jour où le jongleur consulté n'explique un rêve, ou n'annonce quelque évènement extraordinaire qui lui a été révélé, en chassant, par l'une de ses fées favorites.



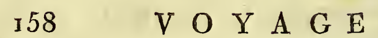
DÉTAILS relatifs à Matonabbee *et aux importants services rendus par lui à son pays et à la Compagnie de la Baie de Hudson.*

MATONABBEE était fils d'un Indien du Nord attaché au service de la Compagnie en la même qualité que ceux connus sous le nom de gardes de la Factorerie. Sa mère était une femme esclave, qui avait été achetée et conduite par des Indiens du Sud au Fort du Prince de Galles, où ils venaient vendre des fourrures. M. *Richard Norton*, alors Gouverneur de ce Fort, en fit l'acquisition. Quant à l'âge de *Matonabbee*, il est impossible de le fixer avec précision ; car les Naturels de ces pays, qui ont bien autant de mémoire que les autres peuples, mais à qui l'art de l'écriture ou des hyérogliphes est entièrement inconnu, ne peuvent tenir registre d'aucun acte



ɔrivé. Toute leur chronologie ne s'étend pas ıu delà de pouvoir dire : mon fils ou ma ille est née du temps de tel Gouverneur, et el évènement est arrivé du vivant de telle ɔersonne, quoique, peut-être, et le Gou-rerneur et la personne n'existent plus depuis ɔlusieurs années. Cependant, selon les ap-ɔarences et d'après quelques données qui les ortifient, *Matonabbee* devait être né en 1736 u 1737. Comme il était très-jeune lorsque on père mourut, le Gouverneur le prit avec ui et l'adopta pour son fils, conformément ce qui se pratique parmi les Indiens.

Peu de temps après la mort du père de *Iatonabbee*, M. *Norton* partit pour l'Angle-erre. Le jeune Indien n'éprouvant pas de son uccesseur les mêmes soins et les mêmes bon-és qu'il était habitué à recevoir, il fut retiré e la Factorerie par des parents de son père. l resta parmi eux jusqu'en l'année 1752, où I. *Ferdinand Jacobs*, nommé au comman-ement du Fort du Prince de Galles, par

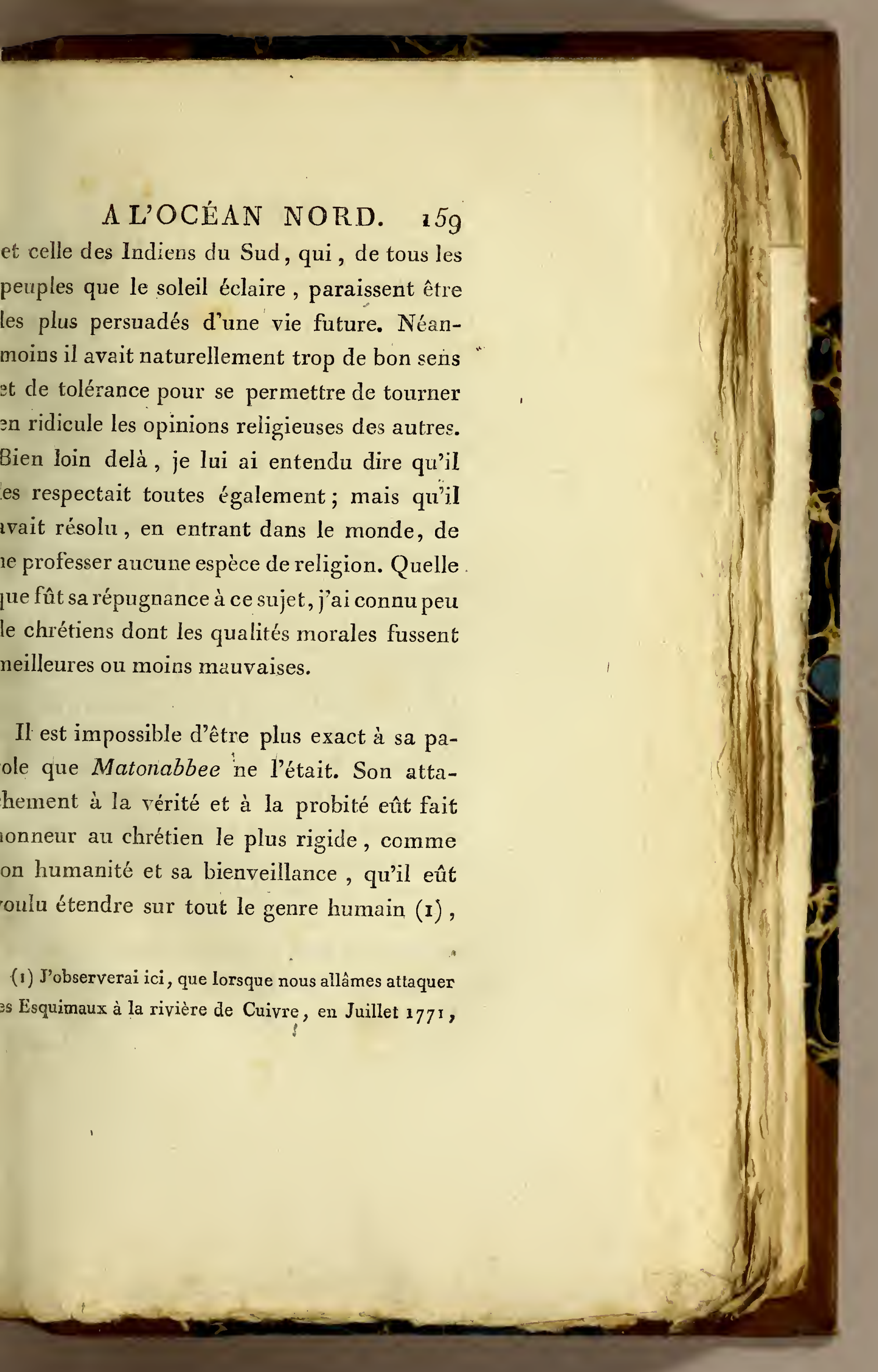


égard pour la mémoire de M. *Norton*, qui était mort, profita de la première occasion pour le retenir à la Factorerie. Il y fut employé, pendant plusieurs années, comme chasseur au service des officiers de la Compagnie, particulièrement de M. *Moyse Norton*, (1) fils de l'ancien Gouverneur, et de M. *Magnus Johnston* (2).

Il n'est pas étonnant que *Matonabbee*, pendant son long séjour au Fort ou dans le voisinage, ait acquis une connaissance parfaite de la langue des Indiens du Sud, et fait quelque progrès dans la nôtre. Ce fut aussi dans cet espace de temps qu'il s'instruisit de la religion chrétienne; mais il a toujours déclaré qu'elle était trop au dessus de sa portée. Quoiqu'il crût aveuglément aux prestiges des Jongleurs de son pays, il ne pouvait ajouter la moindre foi à ce qu'enseignent notre religion

(1) Devenu ensuite Gouverneur.

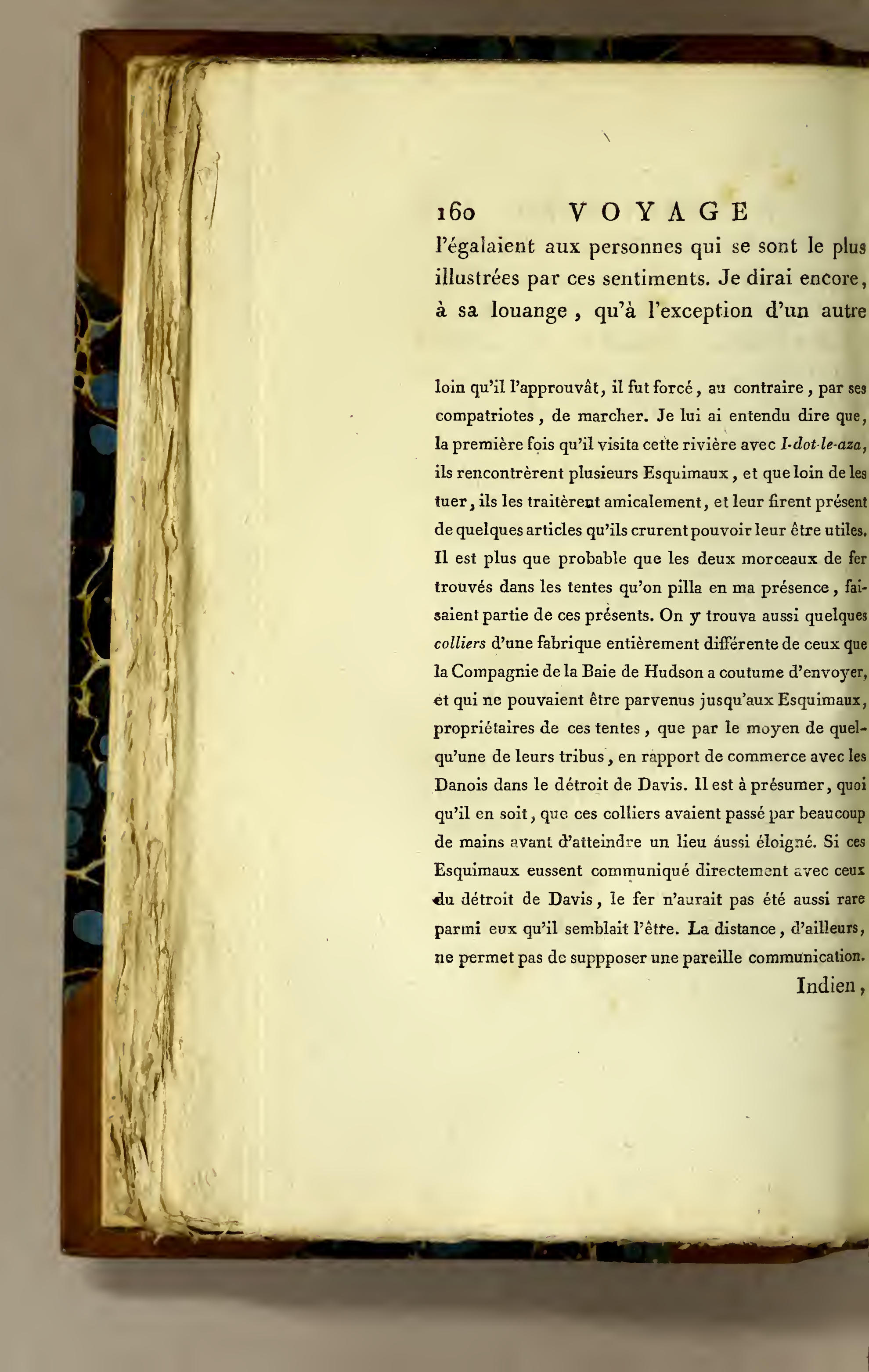
(2) Le Capitaine du sloop le Churchill,



et celle des Indiens du Sud, qui, de tous les peuples que le soleil éclaire, paraissent être les plus persuadés d'une vie future. Néanmoins il avait naturellement trop de bon sens et de tolérance pour se permettre de tourner en ridicule les opinions religieuses des autres. Bien loin delà, je lui ai entendu dire qu'il les respectait toutes également; mais qu'il avait résolu, en entrant dans le monde, de ne professer aucune espèce de religion. Quelle que fût sa répugnance à ce sujet, j'ai connu peu de chrétiens dont les qualités morales fussent meilleures ou moins mauvaises.

Il est impossible d'être plus exact à sa pa-ole que *Matonabbee* ne l'était. Son atta-hement à la vérité et à la probité eût fait onneur au chrétien le plus rigide, comme on humanité et sa bienveillance, qu'il eût oulu étendre sur tout le genre humain (1),

(1) J'observerai ici, que lorsque nous allâmes attaquer es Esquimaux à la rivière de Cuivre, en Juillet 1771,



l'égalaient aux personnes qui se sont le plus illustrées par ces sentiments. Je dirai encore, à sa louange, qu'à l'exception d'un autre

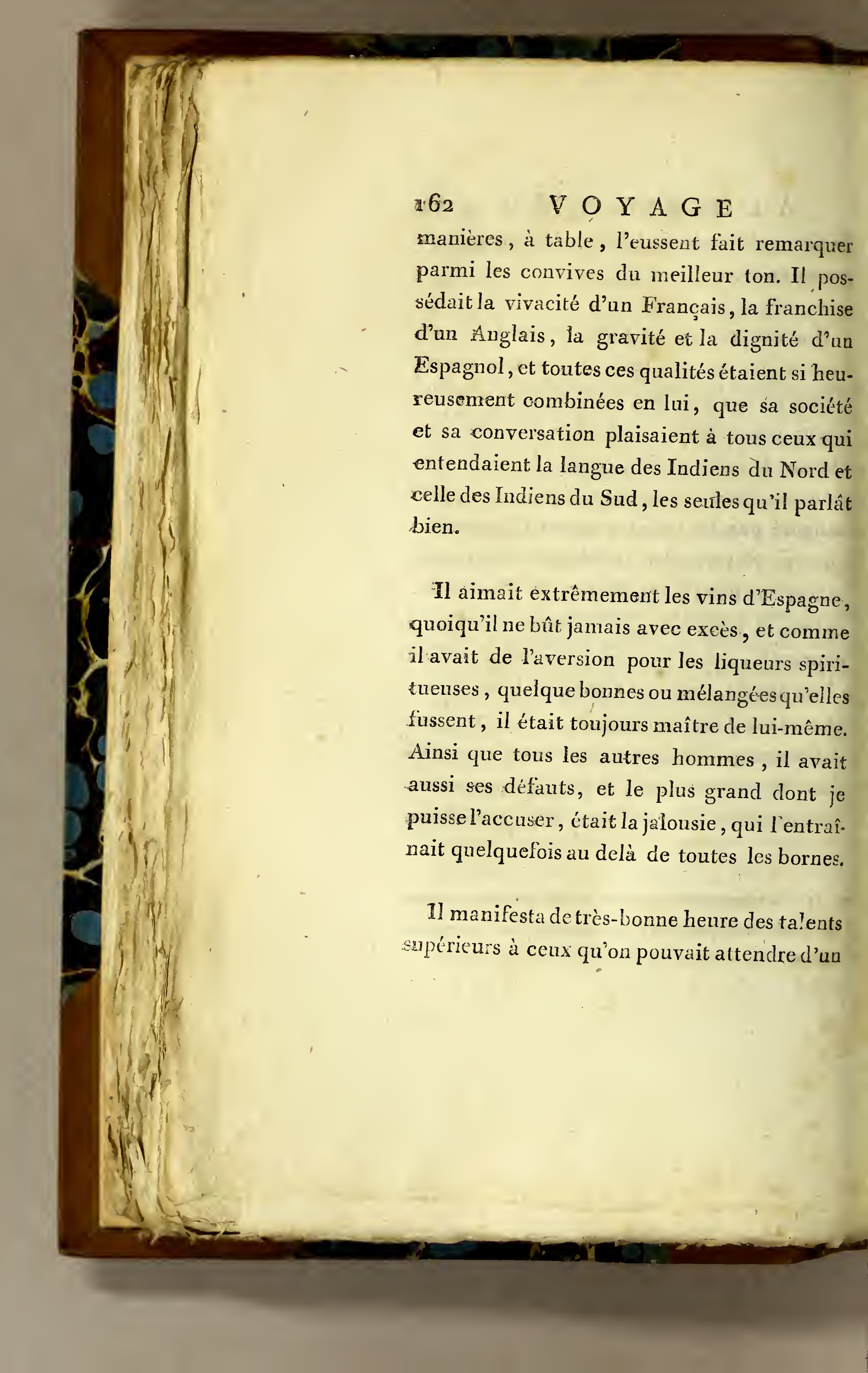
loin qu'il l'approuvât, il fut forcé, au contraire, par ses compatriotes, de marcher. Je lui ai entendu dire que, la première fois qu'il visita cette rivière avec *I-dot-le-aza*, ils rencontrèrent plusieurs Esquimaux, et que loin de les tuer, ils les traitèrent amicalement, et leur firent présent de quelques articles qu'ils crurent pouvoir leur être utiles. Il est plus que probable que les deux morceaux de fer trouvés dans les tentes qu'on pilla en ma présence, faisaient partie de ces présents. On y trouva aussi quelques *colliers* d'une fabrique entièrement différente de ceux que la Compagnie de la Baie de Hudson a coutume d'envoyer, et qui ne pouvaient être parvenus jusqu'aux Esquimaux, propriétaires de ces tentes, que par le moyen de quelqu'une de leurs tribus, en rapport de commerce avec les Danois dans le détroit de Davis. Il est à présumer, quoi qu'il en soit, que ces colliers avaient passé par beaucoup de mains avant d'atteindre un lieu aussi éloigné. Si ces Esquimaux eussent communiqué directement avec ceux du détroit de Davis, le fer n'aurait pas été aussi rare parmi eux qu'il semblait l'être. La distance, d'ailleurs, ne permet pas de suppposer une pareille communication.

Indien,

Indien, c'était le seul qui ne dît du mal de personne.

Il avait près de six pieds de haut (1), et, hormis son cou qui était un peu trop court, c'était un des hommes les plus beaux et les mieux proportionnés que j'eusse jamais vus. Il avait le teint foncé, comme les autres Indiens du Nord ; mais son visage n'était point défiguré par les trois ou quatre lignes noires que ces Naturels ont la ridicule habitude de graver sur leurs joues. Ses traits étaient réguliers et agréables, et en même temps si expressifs, qu'on pouvait y lire jusqu'au fond de sa pensée, qu'il ne cherchait jamais à cacher, tant il était éloigné de vouloir tromper. A beaucoup d'aisance, d'esprit et d'amabilité dans la conversation, il joignait une excessive modestie. Sa réserve et l'élégance de ses

(1) J'ai connu trois Indiens du Nord, dont deux avaient six pieds trois pouces, et le troisième six pieds quatre pouces.



manières, à table, l'eussent fait remarquer parmi les convives du meilleur ton. Il possédait la vivacité d'un Français, la franchise d'un Anglais, la gravité et la dignité d'un Espagnol, et toutes ces qualités étaient si heureusement combinées en lui, que sa société et sa conversation plaisaient à tous ceux qui entendaient la langue des Indiens du Nord et celle des Indiens du Sud, les seules qu'il parlât bien.

Il aimait extrêmement les vins d'Espagne, quoiqu'il ne bût jamais avec excès, et comme il avait de l'aversion pour les liqueurs spiritueuses, quelque bonnes ou mélangées qu'elles fussent, il était toujours maître de lui-même. Ainsi que tous les autres hommes, il avait aussi ses défauts, et le plus grand dont je puisse l'accuser, était la jalousie, qui l'entraînait quelquefois au delà de toutes les bornes.

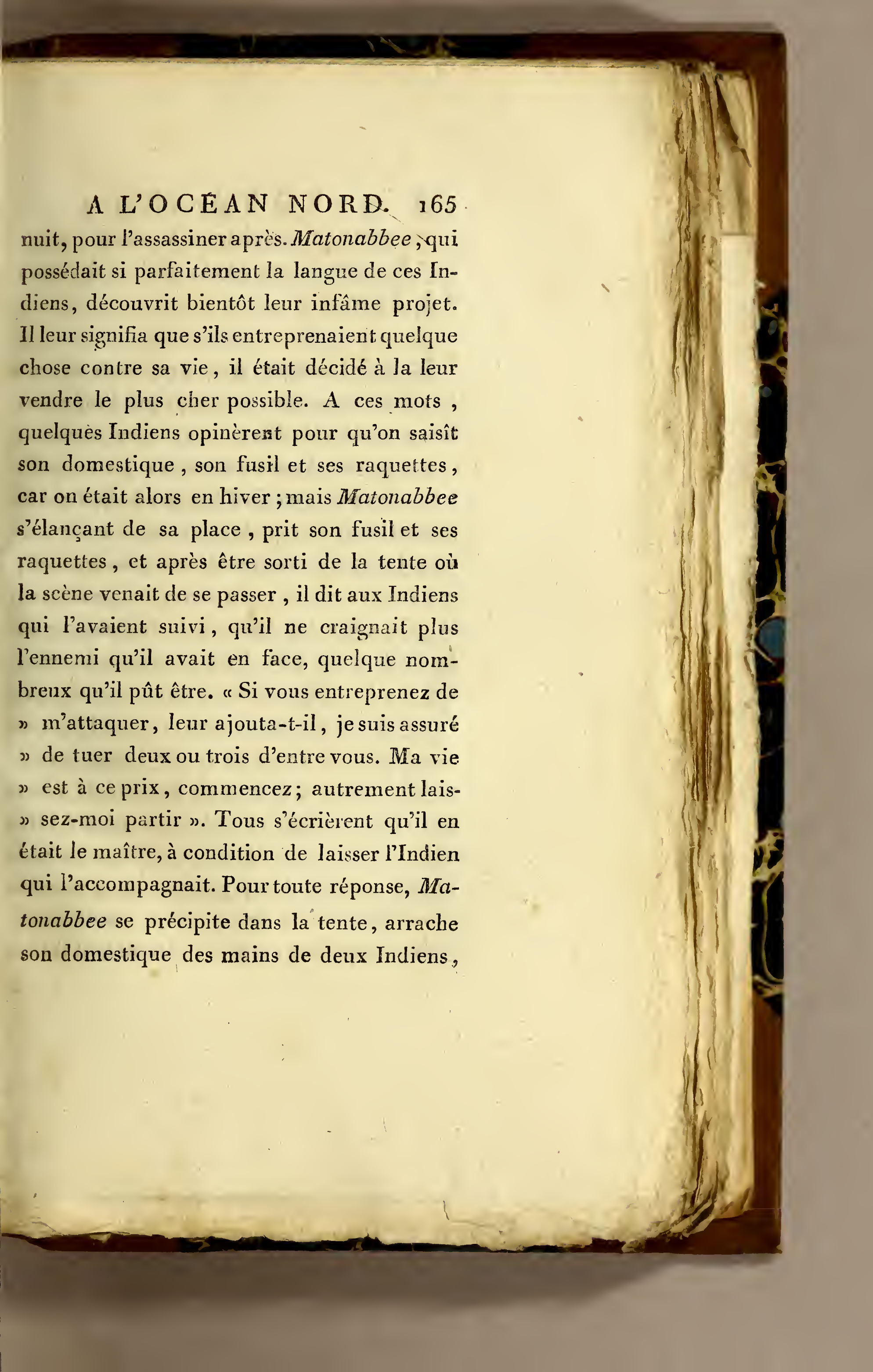
Il manifesta de très-bonne heure des talents supérieurs à ceux qu'on pouvait attendre d'un

Indien. En conséquence, M. *Jacobs*, alors Gouverneur au Fort du Prince de Galles, le choisit, lorsqu'il était très-jeune encore, pour arranger les différends qui existaient entre les Indiens du Nord et la tribu d'*Athapuscow*. *Matonabbee*, durant le cours de sa mission, déploya non seulement de rares talents, mais encore une connaissance très-approfondie des avantages qui devaient résulter, pour chacune des deux Nations, de la cessation des hostilités. Il montra en même temps une grandeur d'ame et un courage personnel peu communs.

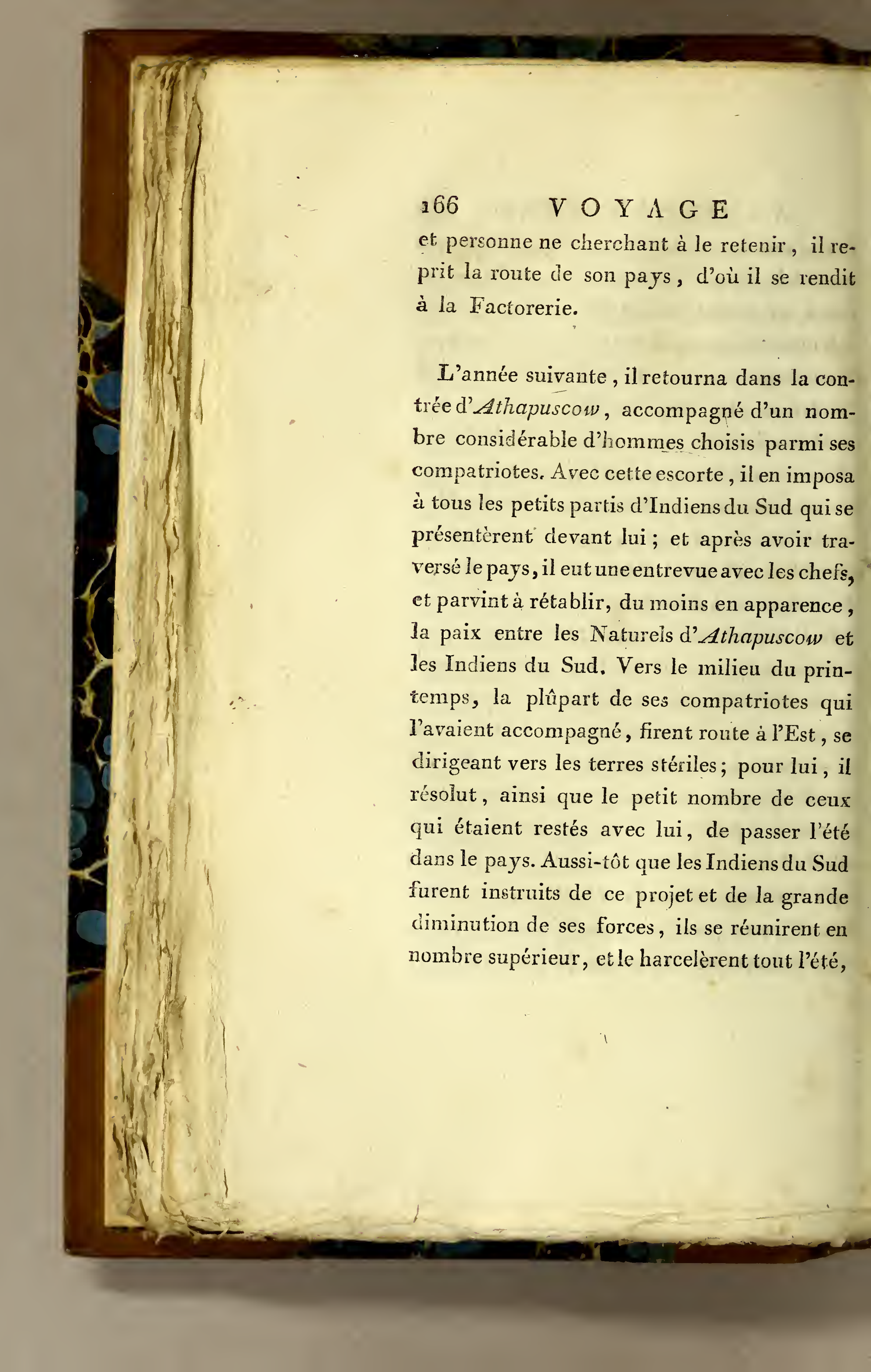
Il n'avait pas pénétré encore bien avant dans le pays d'*Athapuscow*, lorsqu'il rencontra plusieurs tentes habitées, où, à sa grande surprise, se trouvait le Capitaine *Keelshies* (1), dont il a souvent été fait mention dans le cours de ce Voyage. Détenu prisonnier avec

(1) *Keelshies* était au Fort du Prince de Galles, lorsque les Français y abordèrent le 8 Août 1782, et il fut témoin de sa destruction.

toute sa famille et quelques uns de ses amis, il attendait que son sort fût décidé, lorsque, par l'entremise de *Matonabbee*, assez jeune pour être son fils, il fut relâché, ainsi que quelques uns des siens ; mais il perdit ses effets et toutes ses femmes, qui étaient au nombre de six. *Matonabbee* ne se remit en route que lorsqu'il eut vu partir *Keelshies* et sa petite troupe, et il s'avança ensuite dans le cœur du pays d'*Athapuscow*, afin de pouvoir conférer avec les habitants ou du moins les principaux. Plus il allait en avant, et plus son intrépidité trouvait à s'exercer. Il arriva un jour à cinq tentes qui contenaient environ soixante hommes, sans compter les femmes, les enfants et les serviteurs, tandis qu'il n'avait avec lui qu'une femme et un jeune garçon qui le servait. Les Indiens du Sud, les plus prevénants des hommes, quand ils méditent une trahison, parurent l'accueillir avec cordialité et accepter les propositions de paix dont il était porteur. Chaque tente, en signe d'approbation et de joie, voulut le fêter la même

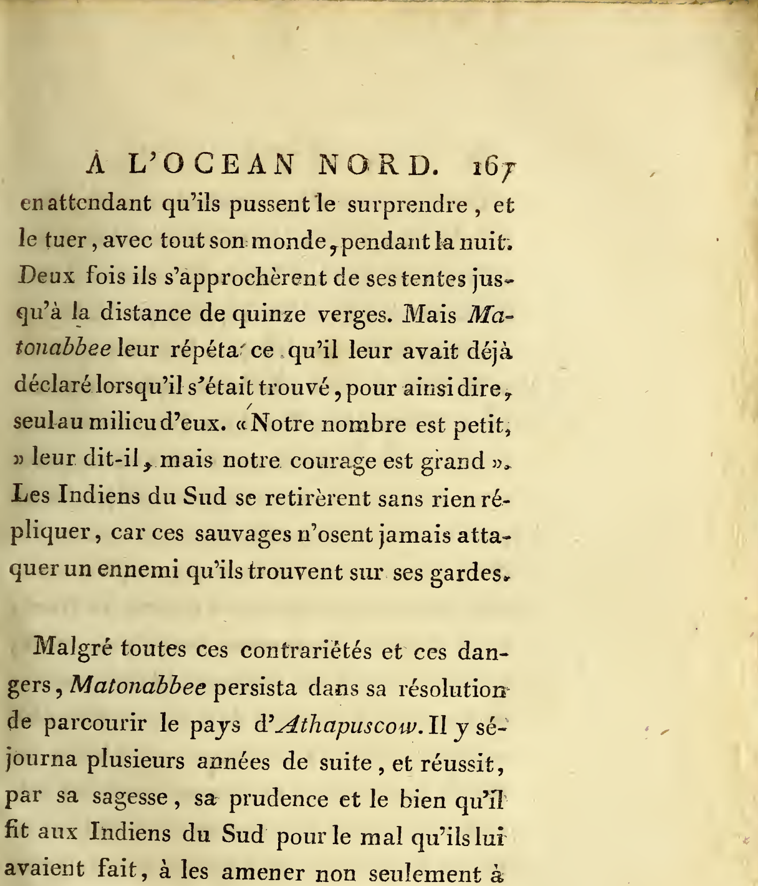


nuit, pour l'assassiner après. *Matonabbee*, qui possédait si parfaitement la langue de ces Indiens, découvrit bientôt leur infâme projet. Il leur signifia que s'ils entreprenaient quelque chose contre sa vie, il était décidé à la leur vendre le plus cher possible. A ces mots, quelques Indiens opinèrent pour qu'on saisît son domestique, son fusil et ses raquettes, car on était alors en hiver ; mais *Matonabbee* s'élançant de sa place, prit son fusil et ses raquettes, et après être sorti de la tente où la scène venait de se passer, il dit aux Indiens qui l'avaient suivi, qu'il ne craignait plus l'ennemi qu'il avait en face, quelque nombreux qu'il pût être. « Si vous entreprenez de » m'attaquer, leur ajouta-t-il, je suis assuré » de tuer deux ou trois d'entre vous. Ma vie » est à ce prix, commencez ; autrement lais- » sez-moi partir ». Tous s'écrièrent qu'il en était le maître, à condition de laisser l'Indien qui l'accompagnait. Pour toute réponse, *Matonabbee* se précipite dans la tente, arrache son domestique des mains de deux Indiens,



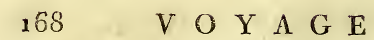
et personne ne cherchant à le retenir, il reprit la route de son pays, d'où il se rendit à la Factorerie.

L'année suivante, il retourna dans la contrée d'*Athapuscow*, accompagné d'un nombre considérable d'hommes choisis parmi ses compatriotes. Avec cette escorte, il en imposa à tous les petits partis d'Indiens du Sud qui se présentèrent devant lui; et après avoir traversé le pays, il eut une entrevue avec les chefs, et parvint à rétablir, du moins en apparence, la paix entre les Naturels d'*Athapuscow* et les Indiens du Sud. Vers le milieu du printemps, la plûpart de ses compatriotes qui l'avaient accompagné, firent route à l'Est, se dirigeant vers les terres stériles; pour lui, il résolut, ainsi que le petit nombre de ceux qui étaient restés avec lui, de passer l'été dans le pays. Aussi-tôt que les Indiens du Sud furent instruits de ce projet et de la grande diminution de ses forces, ils se réunirent en nombre supérieur, et le harcelèrent tout l'été,

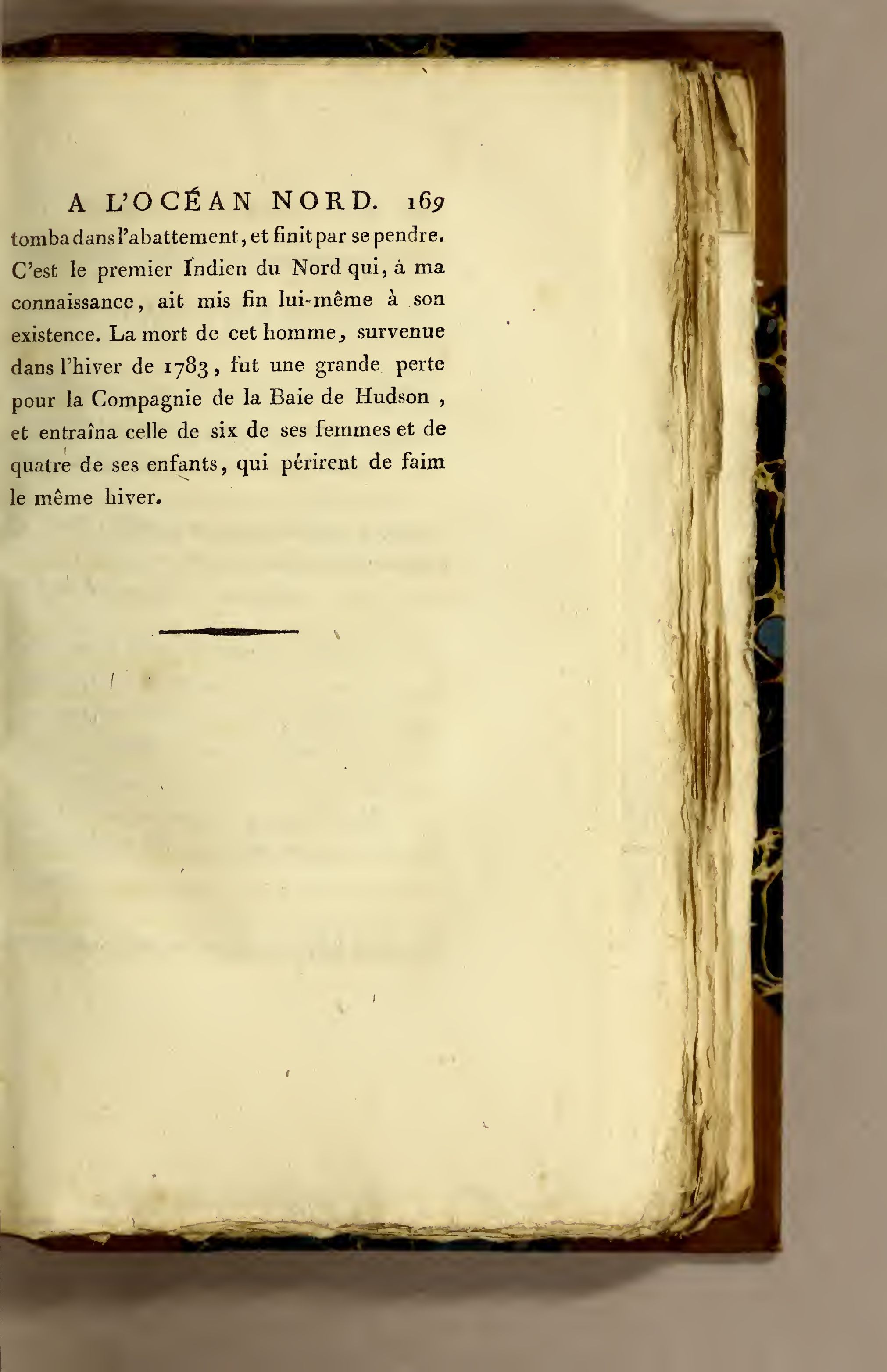


en attendant qu'ils pussent le surprendre, et le tuer, avec tout son monde, pendant la nuit. Deux fois ils s'approchèrent de ses tentes jusqu'à la distance de quinze verges. Mais *Matonabbee* leur répéta ce qu'il leur avait déjà déclaré lorsqu'il s'était trouvé, pour ainsi dire, seul au milieu d'eux. « Notre nombre est petit, » leur dit-il, mais notre courage est grand ». Les Indiens du Sud se retirèrent sans rien répliquer, car ces sauvages n'osent jamais attaquer un ennemi qu'ils trouvent sur ses gardes.

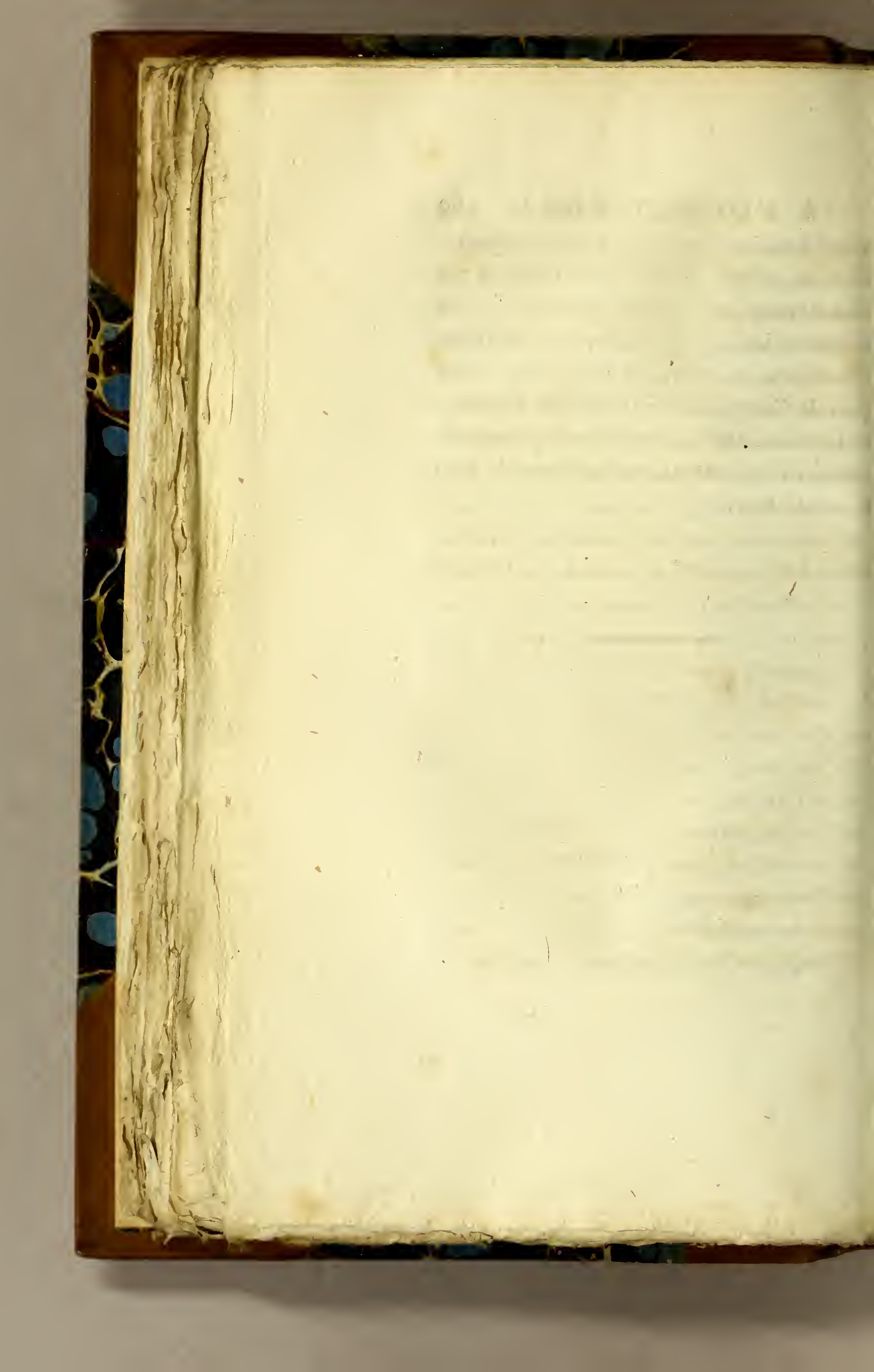
Malgré toutes ces contrariétés et ces dangers, *Matonabbee* persista dans sa résolution de parcourir le pays d'*Athapuscow*. Il y séjourna plusieurs années de suite, et réussit, par sa sagesse, sa prudence et le bien qu'il fit aux Indiens du Sud pour le mal qu'ils lui avaient fait, à les amener non seulement à conclure une paix durable, mais encore un traité de commerce avec les Naturels d'*Athapuscow*.

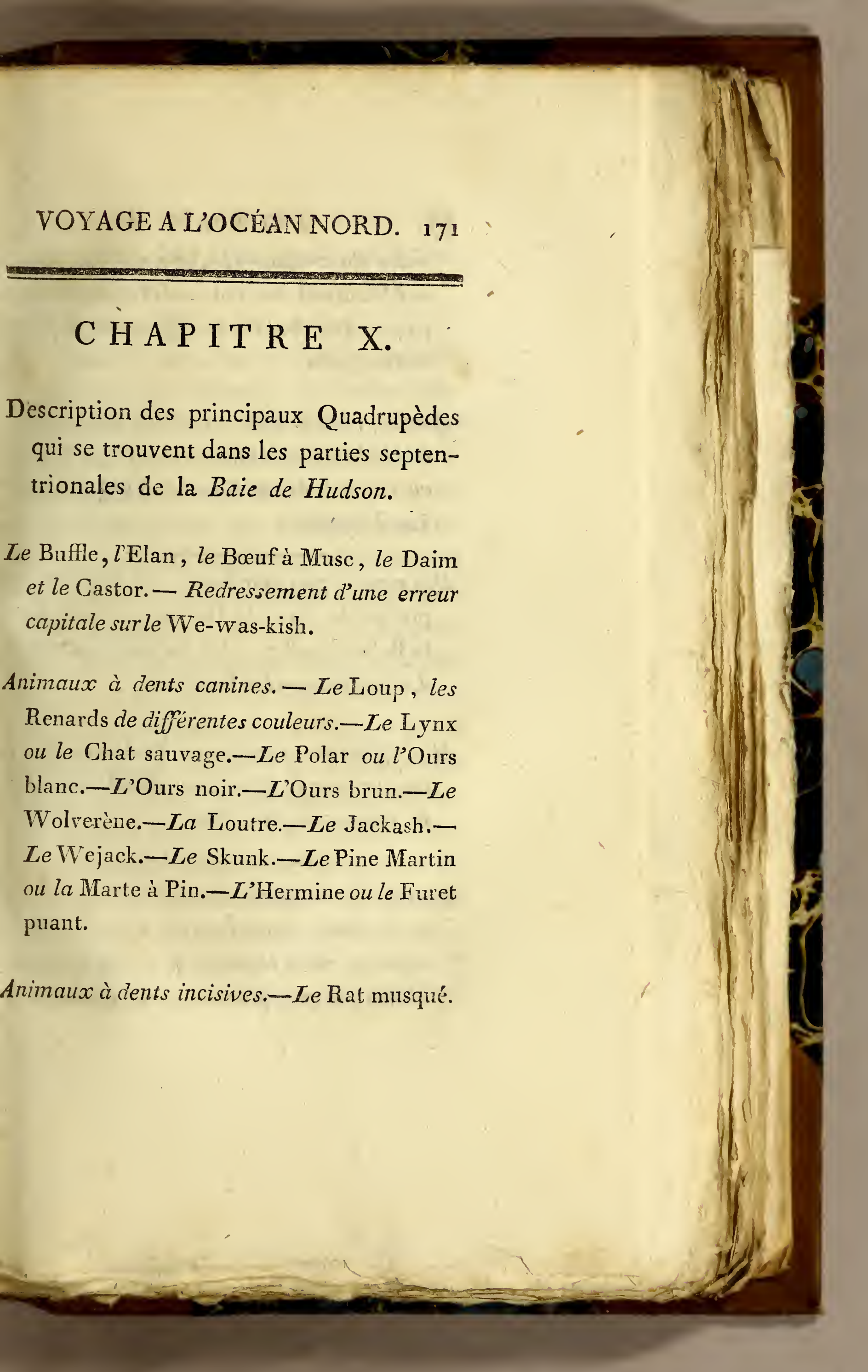


Cette grande entreprise heureusement achevée, il alla visiter la rivière de la mine de cuivre avec un chef fameux, nommé *I-dotle-aza*; et ce fut sur leur rapport que M. *Moyse Norton* proposa, en 1769, à la Compagnie de la Baie de Hudson, de faire explorer cette rivière. *Matonabbee* fut choisi l'année suivante pour diriger l'expédition; et il s'en acquitta avec un zèle et une intelligence que je n'eusse peut-être pas rencontrés dans tout autre Indien. A son retour au Fort en 1772, il fut créé chef de toute la nation des Indiens du Nord, et il continua de rendre, jusqu'à sa mort, les plus importants services à la Compagnie, en tenant la Factorerie de la rivière *Churchill* approvisionnée de fourrures comme elle ne l'avait jamais été, et comme peut-être elle ne le sera jamais. Sa dernière visite au Fort du Prince de Galles date du printemps de 1782. Il se proposait de la renouveler l'hiver suivant, mais lorsqu'il eut appris que les Français avaient détruit le Fort et emmené toutes les personnes attachées à la Compagnie, il



tomba dans l'abattement, et finit par se pendre. C'est le premier Indien du Nord qui, à ma connaissance, ait mis fin lui-même à son existence. La mort de cet homme, survenue dans l'hiver de 1783, fut une grande perte pour la Compagnie de la Baie de Hudson, et entraîna celle de six de ses femmes et de quatre de ses enfants, qui périrent de faim le même hiver.





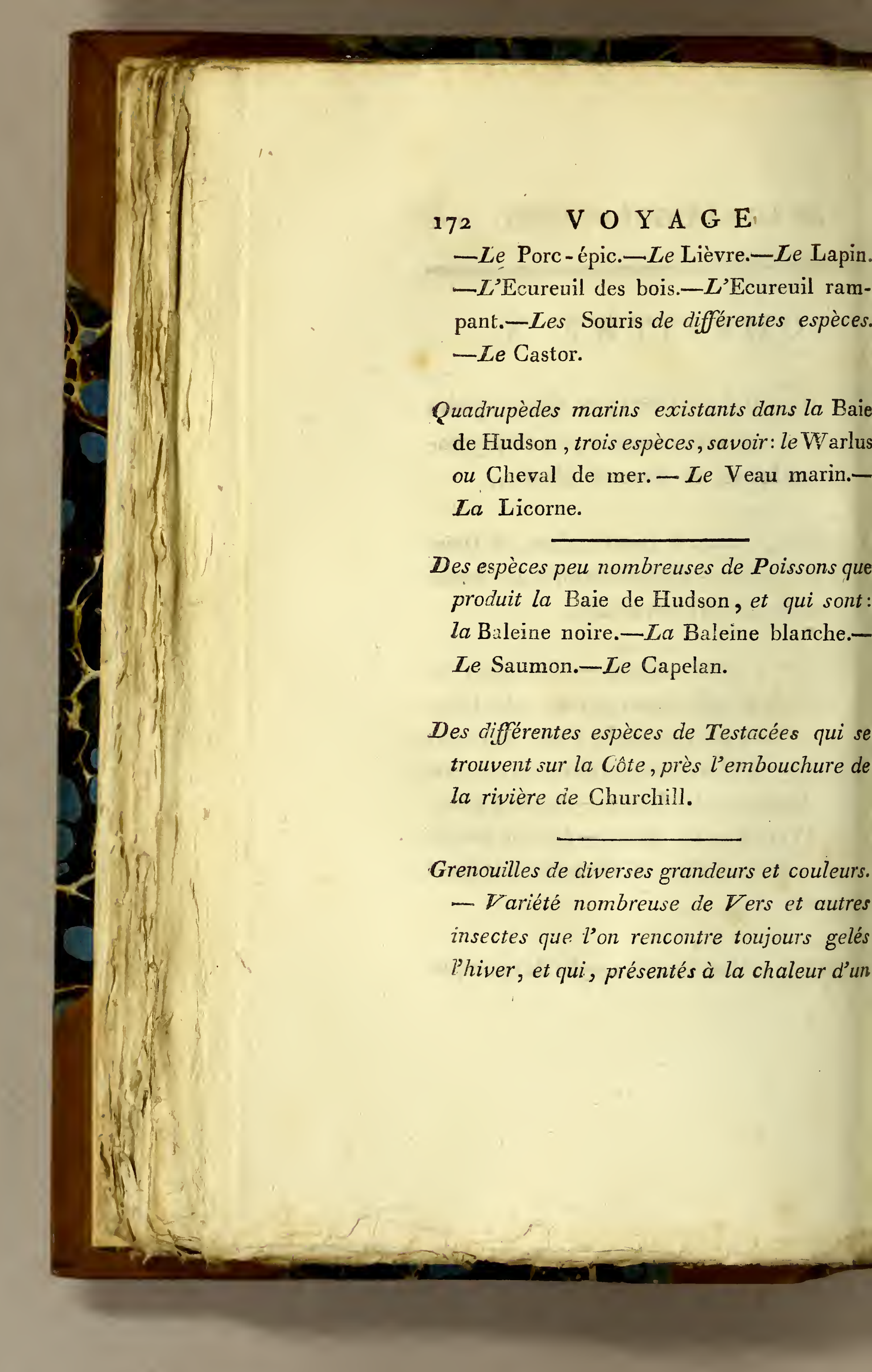
CHAPITRE X.

Description des principaux Quadrupèdes qui se trouvent dans les parties septentrionales de la *Baie de Hudson.*

Le Buffle, *l'*Elan, *le* Bœuf à Musc, *le* Daim *et le* Castor. — *Redressement d'une erreur capitale sur le* We-was-kish.

Animaux à dents canines. — *Le* Loup, *les* Renards *de différentes couleurs.*—*Le* Lynx *ou le* Chat sauvage.—*Le* Polar *ou l'*Ours blanc.—*L'*Ours noir.—*L'*Ours brun.—*Le* Wolverène.—*La* Loutre.—*Le* Jackash.—*Le* Wejack.—*Le* Skunk.—*Le* Pine Martin *ou la* Marte à Pin.—*L'*Hermine *ou le* Furet puant.

Animaux à dents incisives.—*Le* Rat musqué.



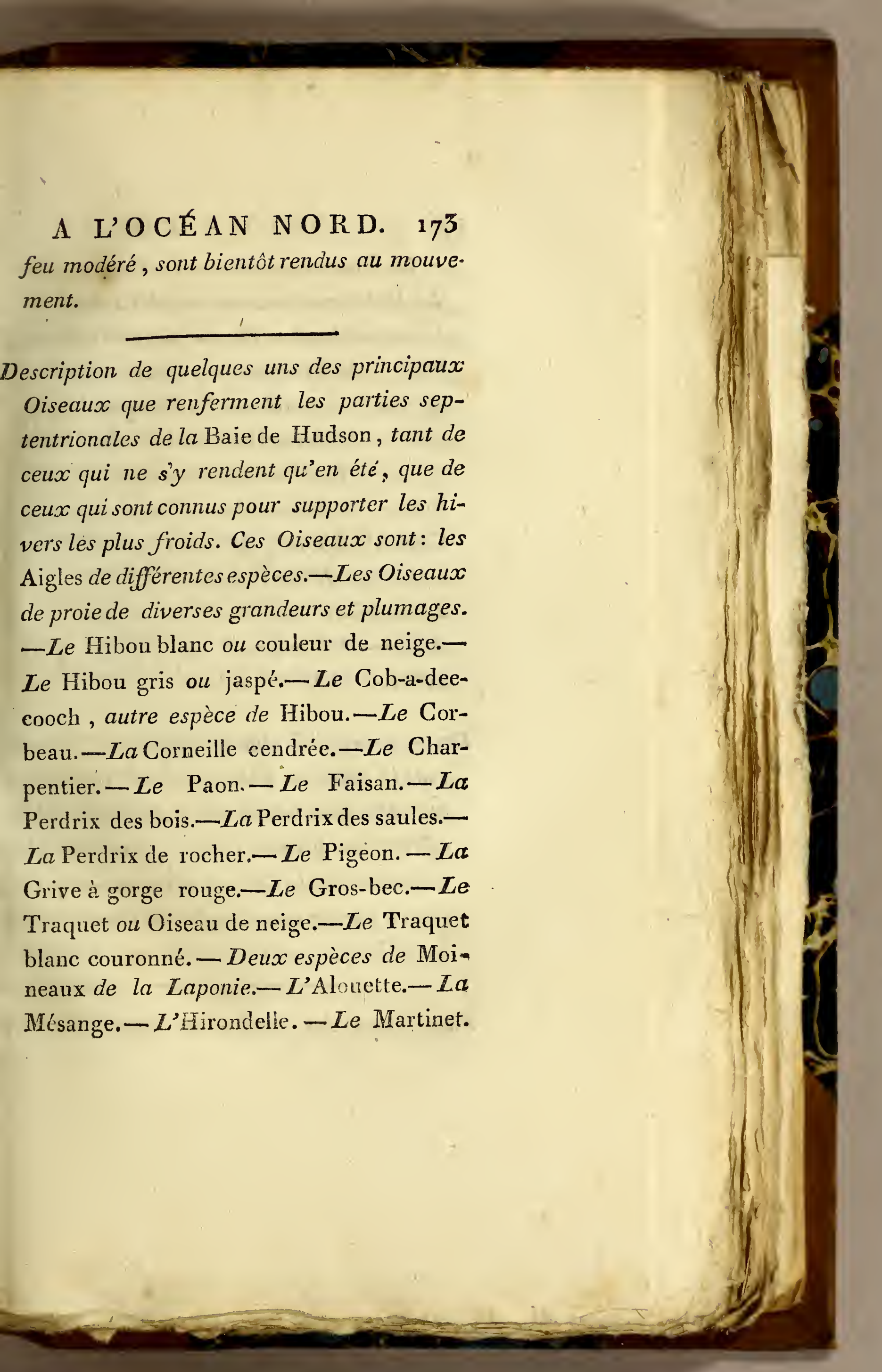
—*Le* Porc-épic.—*Le* Lièvre.—*Le* Lapin. —*L'*Ecureuil des bois.—*L'*Ecureuil rampant.—*Les* Souris *de différentes espèces.* —*Le* Castor.

Quadrupèdes marins existants dans la Baie de Hudson, *trois espèces, savoir: le* Warlus *ou* Cheval de mer. — *Le* Veau marin.— *La* Licorne.

Des espèces peu nombreuses de **Poissons** *que produit la* Baie de Hudson, *et qui sont: la* Baleine noire.—*La* Baleine blanche.— *Le* Saumon.—*Le* Capelan.

Des différentes espèces de **Testacées** *qui se trouvent sur la Côte, près l'embouchure de la rivière de* Churchill.

Grenouilles de diverses grandeurs et couleurs. — Variété nombreuse de Vers et autres insectes que l'on rencontre toujours gelés l'hiver, et qui, présentés à la chaleur d'un



feu modéré, sont bientôt rendus au mouvement.

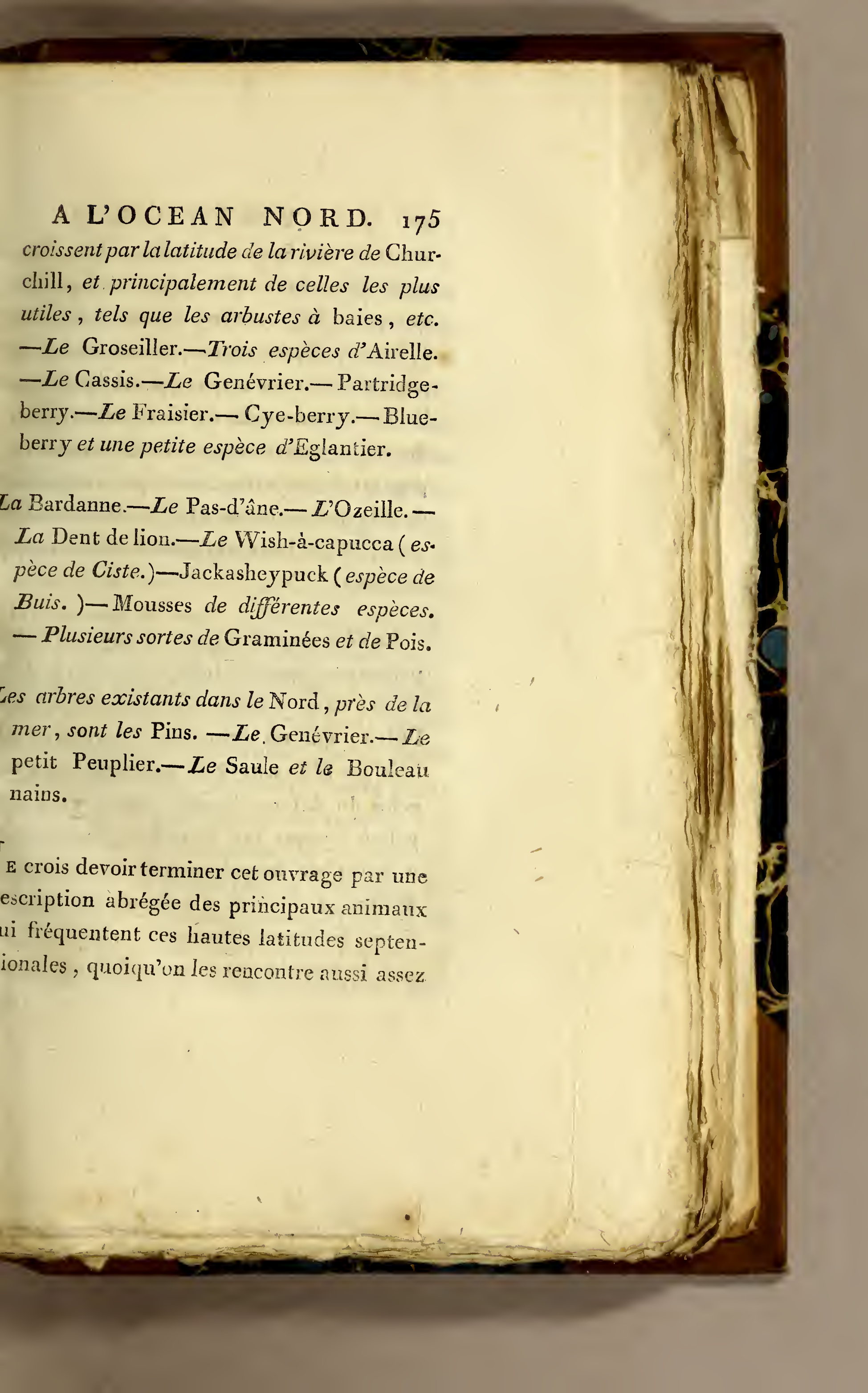
Description de quelques uns des principaux Oiseaux que renferment les parties septentrionales de la Baie de Hudson, *tant de ceux qui ne s'y rendent qu'en été, que de ceux qui sont connus pour supporter les hivers les plus froids. Ces Oiseaux sont: les* Aigles *de différentes espèces.—Les Oiseaux de proie de diverses grandeurs et plumages.* —*Le* Hibou blanc *ou* couleur de neige.—*Le* Hibou gris *ou* jaspé.—*Le* Cob-a-dee-cooch, *autre espèce de* Hibou.—*Le* Corbeau.—*La* Corneille cendrée.—*Le* Charpentier.—*Le* Paon.—*Le* Faisan.—*La* Perdrix des bois.—*La* Perdrix des saules.—*La* Perdrix de rocher.—*Le* Pigeon.—*La* Grive à gorge rouge.—*Le* Gros-bec.—*Le* Traquet *ou* Oiseau de neige.—*Le* Traquet blanc couronné.—*Deux espèces de* Moineaux *de la Laponie.*—*L'*Alouette.—*La* Mésange.—*L'*Hirondelle.—*Le* Martinet.



—*La* Grue couronnée.—*La* Grue brune.—*Le* Butor.—*Deux espèces de* Corlieu.—*La* Bécassine.— *Le* Pluvier.— *Le* Guillemot noir. — *Le* Plongeon du Nord.—*Le* Plongeon à gorge noire.—*Le* Plongeon à gorge rouge.--*La* Mouette blanche.--*La* Mouette grise. — *La* Mouette à tête noire.— *Le* Pélican.—*Le* Goosander.—*Deux espèces de* Cygne.—*L'*Oie grise ordinaire.—*L'*Oie du Canada.—*L'*Oie blanche.—*L'*Oie bleue.—*L'*Oie à bec orné.—*L'*Oie rieuse.—*L'*Oie stérile.—*L'*Oie tirant sur le noir.—*L'*Oie brune.—*L'*Oie verdâtre.

Les espèces d'Oiseaux aquatiques, connus sous le nom de Canards , *qui fréquentent annuellement ces contrées septentrionales, offrent une grande variété ; mais les plus estimées sont le* Canard sauvage.—*Le* Canard à longue queue.—*Le* Widgeon.—*La* Sarcelle.

Description des productions végétales qui

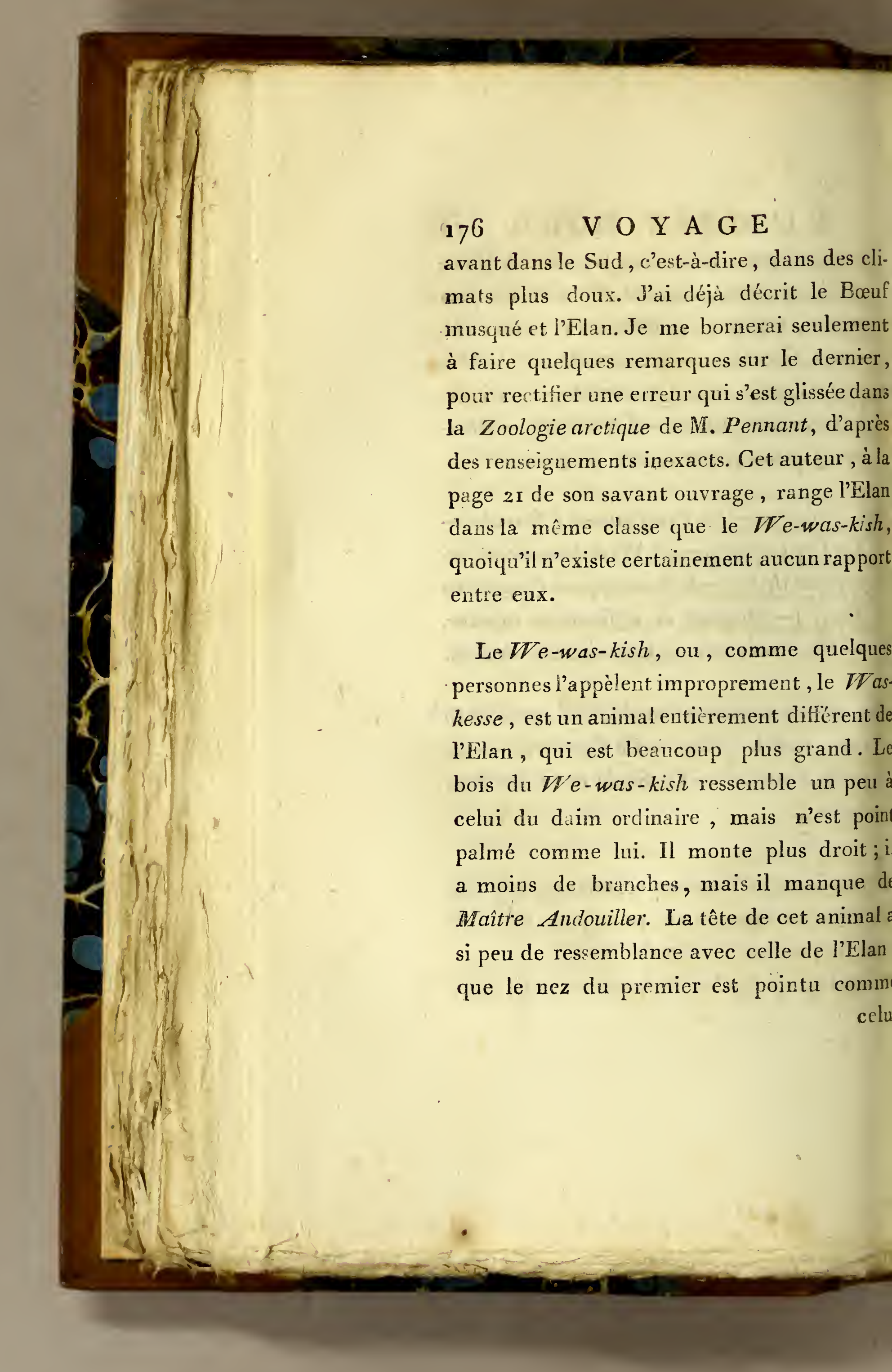


croissent par la latitude de la rivière de Churchill, *et principalement de celles les plus utiles*, *tels que les arbustes à* baies, *etc.* —*Le* Groseiller.—*Trois espèces d'*Airelle. —*Le* Cassis.—*Le* Genévrier.— Partridge-berry.—*Le* Fraisier.— Cye-berry.— Blue-berry *et une petite espèce d'*Eglantier.

La Bardanne.—*Le* Pas-d'âne.— *L'*Ozeille. — *La* Dent de lion.—*Le* Wish-à-capucca (*espèce de Ciste.*)—Jackasheypuck (*espèce de Buis.*)— Mousses *de différentes espèces.* — *Plusieurs sortes de* Graminées *et de* Pois.

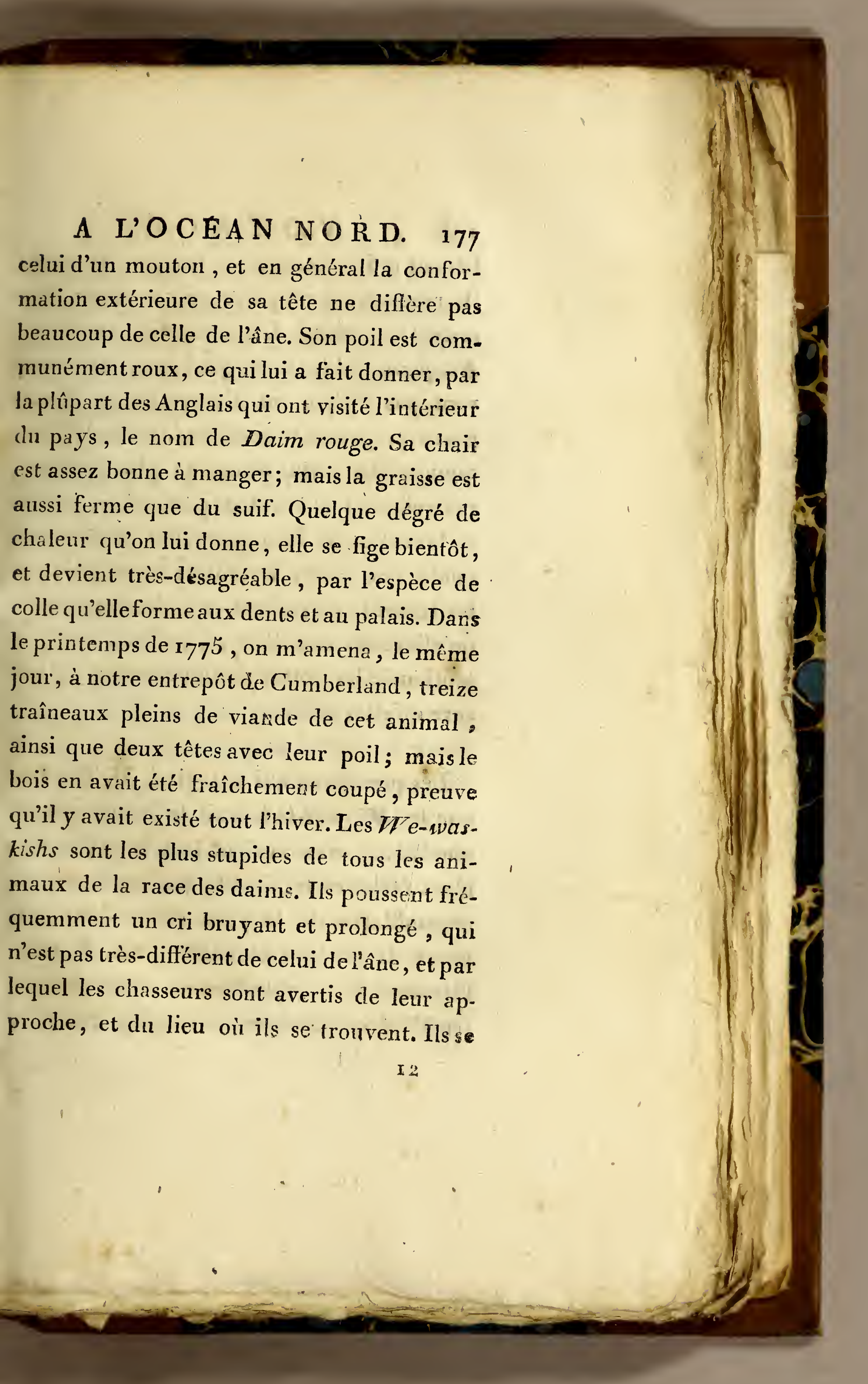
Les arbres existants dans le Nord, *près de la mer*, *sont les* Pins. —*Le* Genévrier.— *Le* petit Peuplier.—*Le* Saule *et le* Bouleau nains.

Je crois devoir terminer cet ouvrage par une escription abrégée des principaux animaux ui fréquentent ces hautes latitudes septenionales, quoiqu'on les rencontre aussi assez

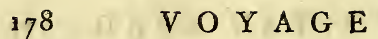


avant dans le Sud, c'est-à-dire, dans des climats plus doux. J'ai déjà décrit le Bœuf musqué et l'Elan. Je me bornerai seulement à faire quelques remarques sur le dernier, pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans la *Zoologie arctique* de M. *Pennant*, d'après des renseignements inexacts. Cet auteur, à la page 21 de son savant ouvrage, range l'Elan dans la même classe que le *We-was-kish*, quoiqu'il n'existe certainement aucun rapport entre eux.

Le *We-was-kish*, ou, comme quelques personnes l'appèlent improprement, le *Was-kesse*, est un animal entièrement différent de l'Elan, qui est beaucoup plus grand. Le bois du *We-was-kish* ressemble un peu à celui du daim ordinaire, mais n'est point palmé comme lui. Il monte plus droit; il a moins de branches, mais il manque de *Maître Andouiller*. La tête de cet animal a si peu de ressemblance avec celle de l'Elan que le nez du premier est pointu comme celu



celui d'un mouton, et en général la conformation extérieure de sa tête ne diffère pas beaucoup de celle de l'âne. Son poil est communément roux, ce qui lui a fait donner, par la plûpart des Anglais qui ont visité l'intérieur du pays, le nom de *Daim rouge.* Sa chair est assez bonne à manger; mais la graisse est aussi ferme que du suif. Quelque dégré de chaleur qu'on lui donne, elle se fige bientôt, et devient très-désagréable, par l'espèce de colle qu'elle forme aux dents et au palais. Dans le printemps de 1775, on m'amena, le même jour, à notre entrepôt de Cumberland, treize traîneaux pleins de viande de cet animal, ainsi que deux têtes avec leur poil; mais le bois en avait été fraîchement coupé, preuve qu'il y avait existé tout l'hiver. Les *We-waskishs* sont les plus stupides de tous les animaux de la race des daims. Ils poussent fréquemment un cri bruyant et prolongé, qui n'est pas très-différent de celui de l'âne, et par lequel les chasseurs sont avertis de leur approche, et du lieu où ils se trouvent. Ils se



tiènent ordinairement en troupe, et quand ils rencontrent un pâturage abondant, ils y restent long-temps. Les Indiens qui avoisinent *Basquiau*, ne les tuent que lorsqu'ils ne trouvent pas d'élans ou d'autre gibier. Leurs peaux, préparées, ressemblent à celles de l'élan, quoiqu'elles soient beaucoup plus épaisses; mais elles ont cet avantage particulier, qu'elles se lavent aussi bien que celles de chamois, tandis que toutes les autres employées par les Indiens, se retirent et se durcissent, dès qu'elles sont mouillées, à moins d'avoir l'attention de les frotter continuellement, à mesure qu'elles sèchent.

Les personnes qui ont dit à M. *Pennant* que le *We-was-kish* était le même animal que l'élan, n'en avaient jamais vu, et elles n'ont établi cette identité que sur la grande ressemblance de la peau de ces deux animaux. Il est bien étonnant qu'un Naturaliste aussi infatigable dans ses recherches que feu M. *André Graham*, ait négligé d'en faire

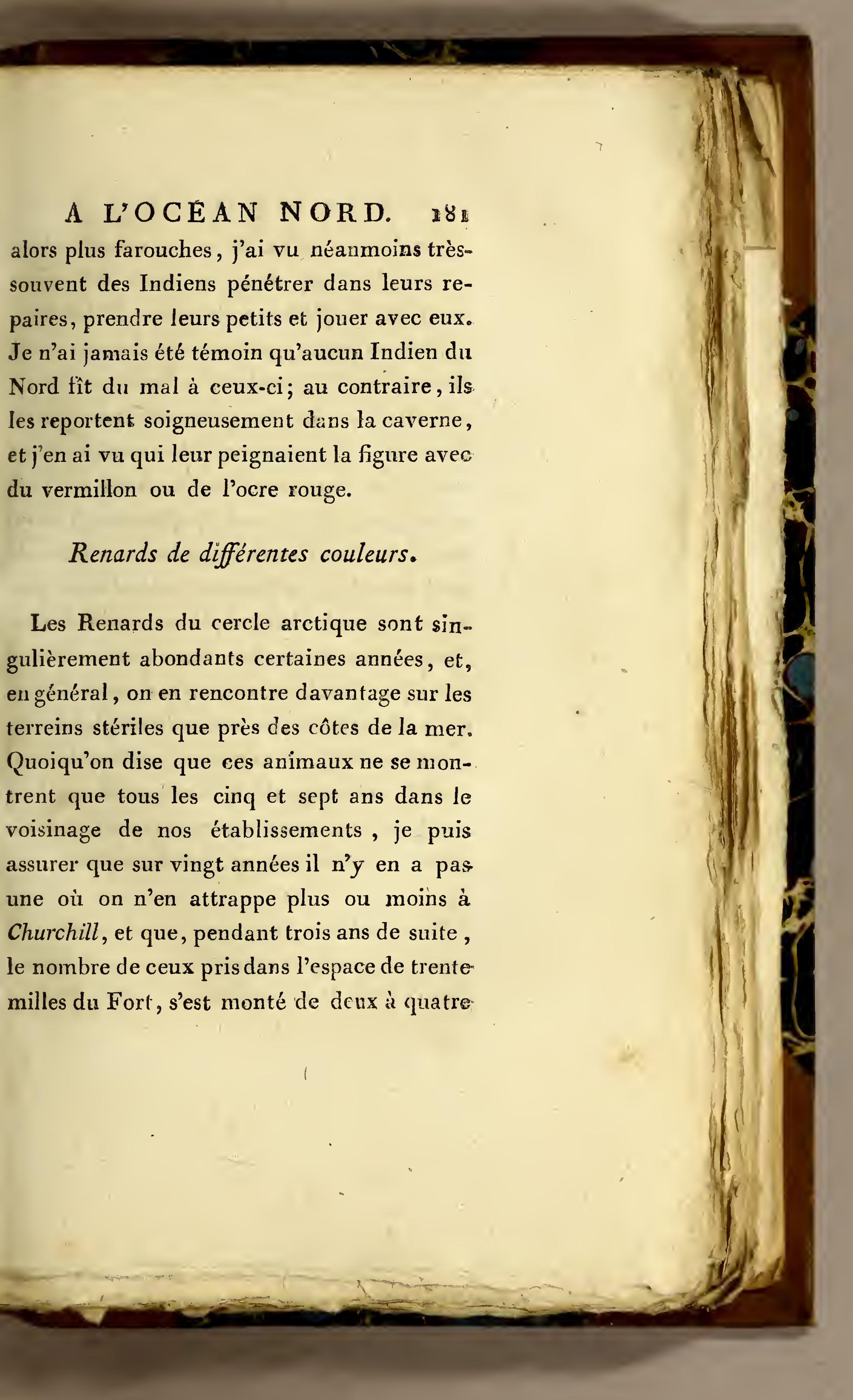
de particulières sur le *We-was-kish;* car il n'y avait pas un Indien, et principalement de ceux qui habitent près de *Basquiau*, qui ne l'eût bientôt convaincu de la différence de cet animal à l'élan.

ANIMAUX A DENTS CANINES.

Loups.

On rencontre fréquemment des Loups dans la partie occidentale de la *Baie de Hudson*, soit sur les terreins découverts, soit parmi les bois; mais ils ne sont pas nombreux, et rarement en compte-t-on plus de trois ou quatre ensemble. Ceux qui se tiènent dans les bois situés à l'Ouest, sont, en général, de la couleur ordinaire des Loups; mais la plûpart de ces animaux tués par les Esquimaux, sont parfaitement blancs. Les Loups, dans le voisinage de la Baie, craignent beaucoup l'homme; cependant, lorsqu'ils sont affamés, on les voit souvent suivre les Indiens pendant

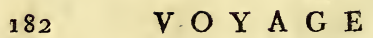
plusieurs jours, mais toujours à une certaine distance. Ils sont très-ennemis des chiens indiens, et il leur arrive souvent de tuer et de manger ceux qui, se trouvant trop chargés, restent en arrière des autres. Les Indiens du Nord se sont formé d'étranges idées sur ces animaux. Ils croyent qu'ils ne mangent jamais de viande crue, et que, par un instinct qui leur est particulier, ils possèdent l'art de la faire cuire sans feu. Les femelles sont plus légères à la course que les mâles, d'où les Indiens, tant du Nord que du Sud, ont conclu que c'étaient elles qui détruisaient la plus grande partie du gibier. Cette conséquence me paraît trop générale; car, au nord de *Churchill*, les femelles, pour la plûpart, vivent isolées pendant tout l'hiver, et ne se réunissent ordinairement qu'au printemps avec les mâles pour s'accoupler. Leur séparation ne s'opère qu'après l'été. Ces femelles se retirent toujours dans les creux des rochers, pour mettre bas leurs petits, et quoiqu'il soit naturel de supposer qu'elles doivent être



alors plus farouches, j'ai vu néanmoins très-souvent des Indiens pénétrer dans leurs repaires, prendre leurs petits et jouer avec eux. Je n'ai jamais été témoin qu'aucun Indien du Nord fît du mal à ceux-ci; au contraire, ils les reportent soigneusement dans la caverne, et j'en ai vu qui leur peignaient la figure avec du vermillon ou de l'ocre rouge.

Renards de différentes couleurs.

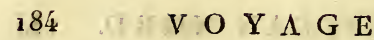
Les Renards du cercle arctique sont singulièrement abondants certaines années, et, en général, on en rencontre davantage sur les terreins stériles que près des côtes de la mer. Quoiqu'on dise que ces animaux ne se montrent que tous les cinq et sept ans dans le voisinage de nos établissements, je puis assurer que sur vingt années il n'y en a pas une où on n'en attrappe plus ou moins à *Churchill*, et que, pendant trois ans de suite, le nombre de ceux pris dans l'espace de trente milles du Fort, s'est monté de deux à quatre



cents chaque année. Ils vièneut du Nord en suivant la côte, et apparaissent ordinairement à *Churchill* vers le milieu d'Octobre; mais leurs peaux sont rarement bonnes avant Novembre. On les laisse pendant tout l'intervalle errer et chercher leur nourriture autour du Fort, de manière à les rendre, pour ainsi dire, familiers. Ils n'arrivent pas tous en troupe, car ils sont quelquefois si nombreux, qu'ils trouvent à peine en route de quoi nourrir la quatrième partie d'entre eux. A leur approche du Fort, les carcasses des baleines jetées sur la côte, leurs peaux et leurs intestins, abandonnés après que toute l'huile en a été extraite, présentent d'amples provisions à ces Renards voyageurs, et les retiènent dans le voisinage de la Factorerie, où leur nombre, sans cesse accru par ceux qui les suivent, devient quelquefois prodigieux.

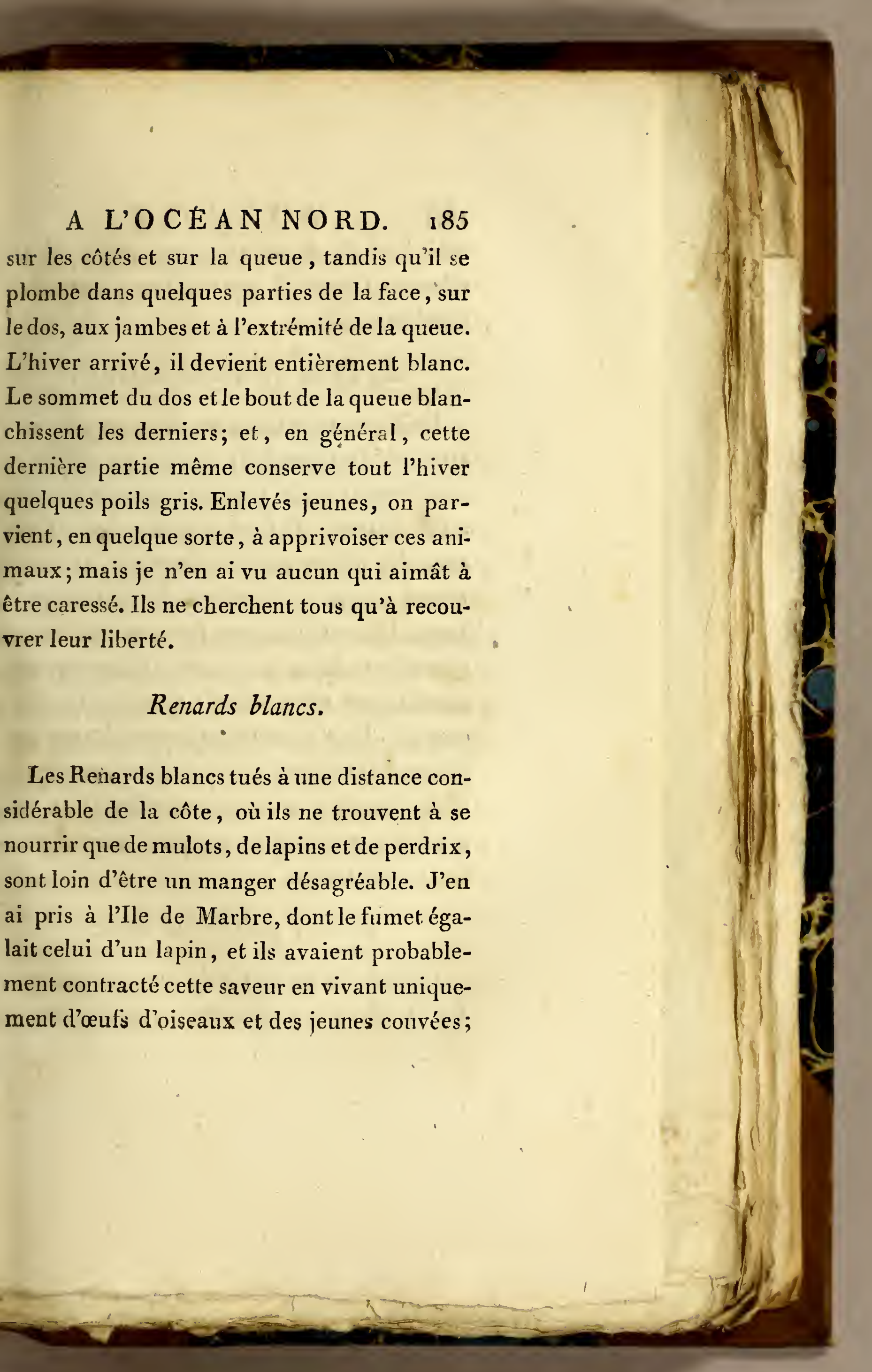
Lorsque leurs peaux sont marchandes, on tend une grande quantité de pièges, où la majeure partie de ces animaux se laisse prendre

dans l'espace d'un mois. On en apperçoit encore l'hiver, mais en bien petit nombre. J'ai vu souvent surprendre ainsi quarante Renards dans une seule nuit, à un demi-mille autour du Fort du Prince de Galles. Quand la rivière de Churchill est gelée près de son embouchure, la plûpart des Renards blancs qui ont échappé, la traversent et dirigent leur fuite vers le Sud, où, quelques années après, ils forment un nombre considérable aux environs du fort d'Yorck et près de la Sévern. Finissent-ils par être tous détruits, ou que deviènent ceux qui survivent? c'est ce qu'on ignore. Il a été constaté seulement qu'aucun d'eux ne retourne au Nord. Ces animaux se prènent avec une facilité étonnante, et j'en ai vu souvent jusqu'à trois pris au même piège pendant qu'ils mangeaient, ainsi que des moineaux, au milieu d'un tas de grains. Ils ne s'attrappent que la nuit au clair de lune, car, dans le jour, ils se tiènent cachés parmi les rochers ou sous la glace.



Ces Renards se détruisent entre eux comme ils dévorent ceux de leurs camarades qu'ils trouvent morts dans un piège ou blessés par une arme. J'en ai compté plus de cent vingt de différentes couleurs ainsi mangés dans le cours d'un seul hiver, à un demi-mille autour du Fort.

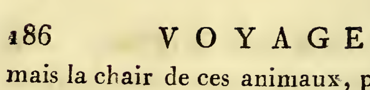
Les naturalistes semblent encore en peine de savoir les lieux que les femelles choisissent pour mettre bas, et il n'y a aucun doute que ce ne soit tout le long de la côte. Je me crois fondé à l'assurer d'après leur rassemblement nombreux, l'été, près de Churchill, à l'Ile de Marbre, et sur toute la côte occidentale de la Baie de Hudson, principalement au Cap des Esquimaux, à la Baie de Navel, et au havre de la Baleine. Leur portée est communément de trois à cinq petits. Elle ne va jamais au delà d'un chez les vieilles femelles. Ces animaux, quand ils ne font que de naître, ont presque tous le poil d'un noir de suie; mais, dans l'automne, il s'éclaircit sous le ventre,



sur les côtés et sur la queue, tandis qu'il se plombe dans quelques parties de la face, sur le dos, aux jambes et à l'extrémité de la queue. L'hiver arrivé, il devient entièrement blanc. Le sommet du dos et le bout de la queue blanchissent les derniers; et, en général, cette dernière partie même conserve tout l'hiver quelques poils gris. Enlevés jeunes, on parvient, en quelque sorte, à apprivoiser ces animaux; mais je n'en ai vu aucun qui aimât à être caressé. Ils ne cherchent tous qu'à recouvrer leur liberté.

Renards blancs.

Les Renards blancs tués à une distance considérable de la côte, où ils ne trouvent à se nourrir que de mulots, de lapins et de perdrix, sont loin d'être un manger désagréable. J'en ai pris à l'Ile de Marbre, dont le fumet égalait celui d'un lapin, et ils avaient probablement contracté cette saveur en vivant uniquement d'œufs d'oiseaux et des jeunes couvées;



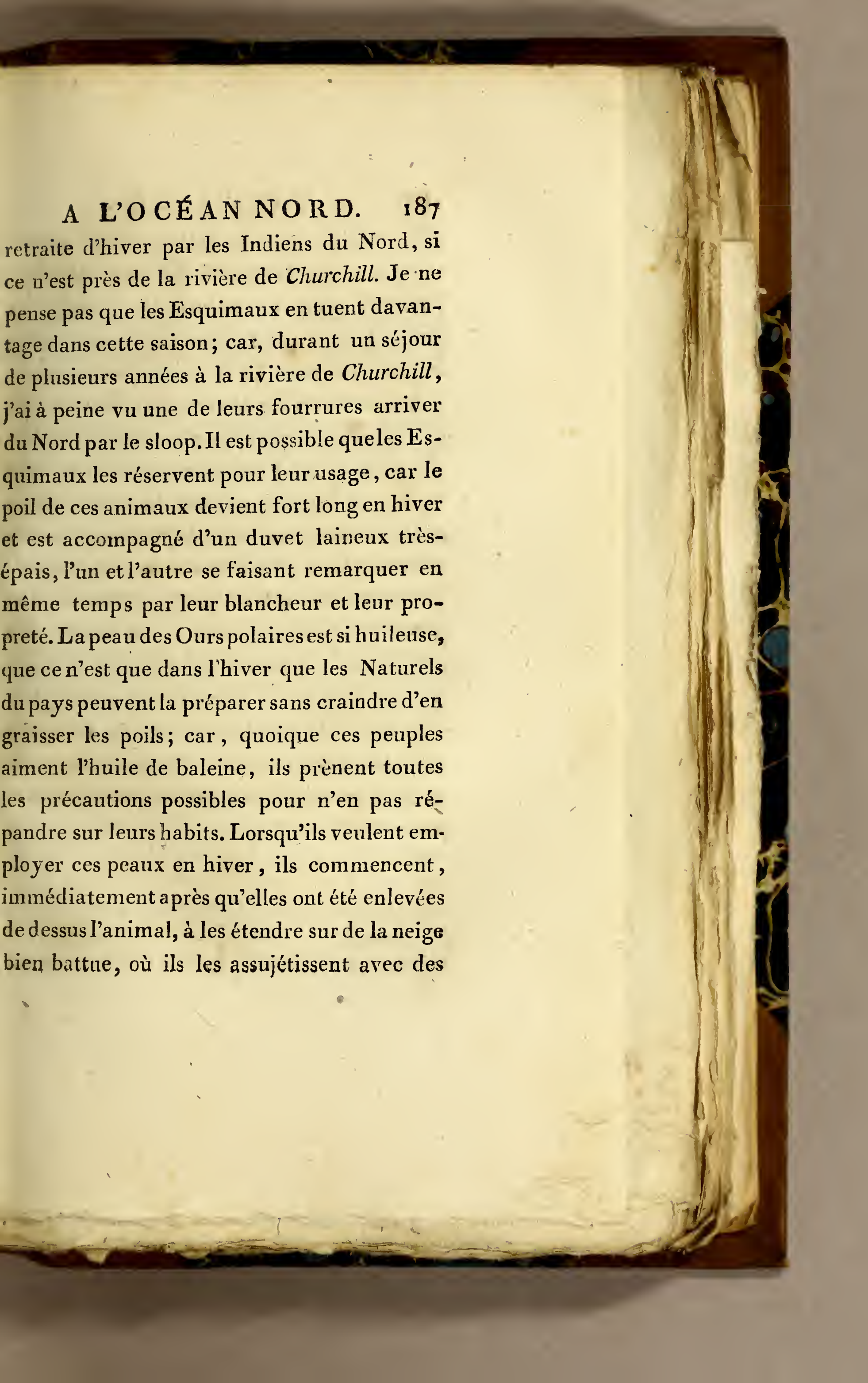
mais la chair de ces animaux, près de la rivière de *Churchill*, sent le rance comme de l'huile de baleine.

Le Lynx ou *le Chat sauvage.*

Le Lynx ou le Chat sauvage est très-rare au nord de *Churchill*; mais il ne diffère en rien de ceux qu'on trouve en grande quantité au Sud-Ouest. J'ai vu prendre deux Lynx avec des pièges près de *Churchill*, et j'en ai même mangé aux environs du fort d'Yorck. Leur chair est blanche et presque aussi bonne que celle de lapin. Je les crois beaucoup plus grands que ceux décrits dans *la Zoologie arctique*. Ils n'approchent jamais de nos établissements de la Baie de Hudson, comme ils n'abandonnent ordinairement les lieux fréquentés par des lapins qu'après les avoir presque tous détruits.

L'Ours polaire ou *blanc.*

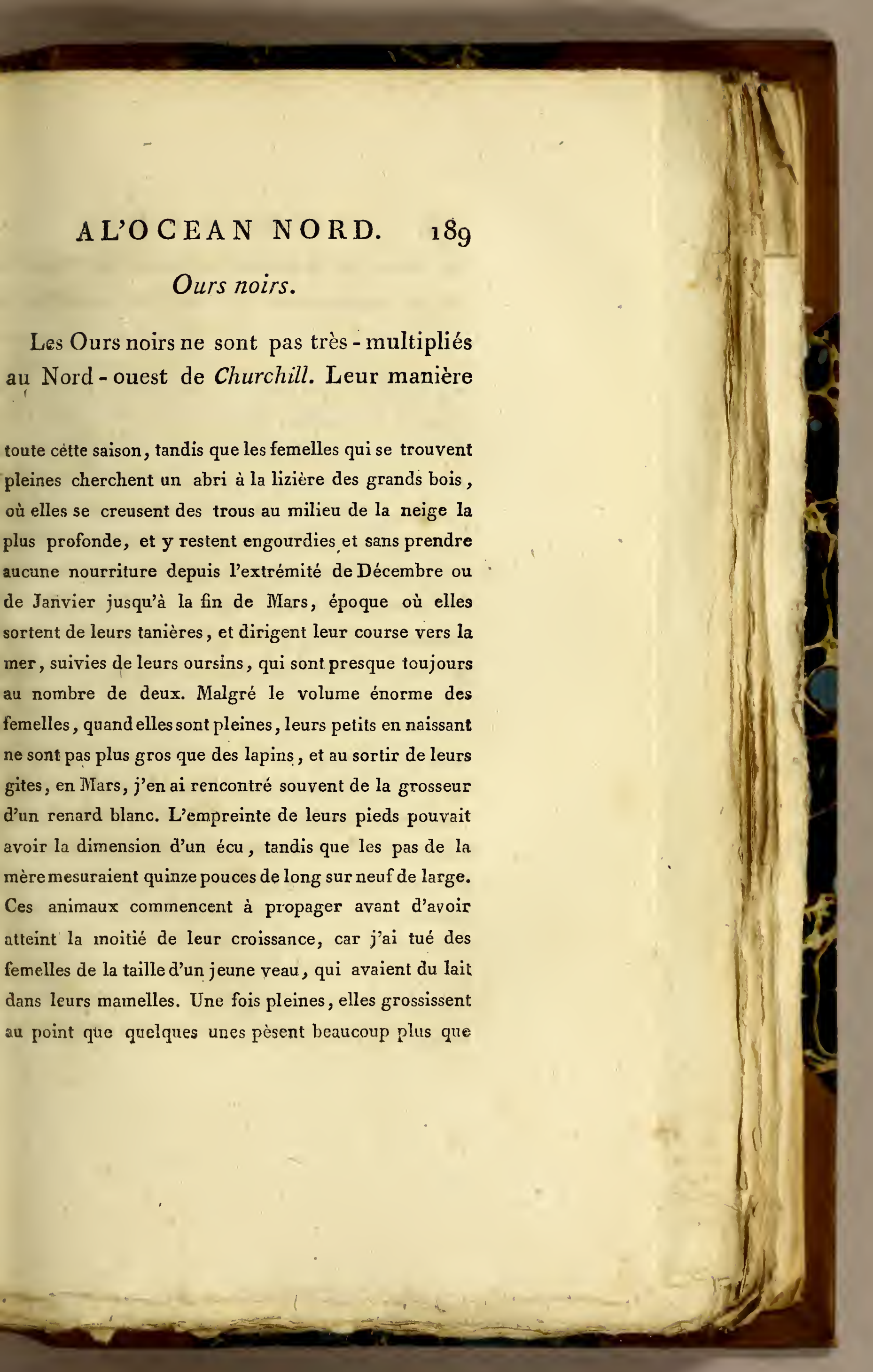
L'Ours polaire ou blanc, quoique commun sur la côte, est rarement apperçu dans sa



retraite d'hiver par les Indiens du Nord, si ce n'est près de la rivière de *Churchill*. Je ne pense pas que les Esquimaux en tuent davantage dans cette saison; car, durant un séjour de plusieurs années à la rivière de *Churchill*, j'ai à peine vu une de leurs fourrures arriver du Nord par le sloop. Il est possible que les Esquimaux les réservent pour leur usage, car le poil de ces animaux devient fort long en hiver et est accompagné d'un duvet laineux très-épais, l'un et l'autre se faisant remarquer en même temps par leur blancheur et leur propreté. La peau des Ours polaires est si huileuse, que ce n'est que dans l'hiver que les Naturels du pays peuvent la préparer sans craindre d'en graisser les poils; car, quoique ces peuples aiment l'huile de baleine, ils prènent toutes les précautions possibles pour n'en pas répandre sur leurs habits. Lorsqu'ils veulent employer ces peaux en hiver, ils commencent, immédiatement après qu'elles ont été enlevées de dessus l'animal, à les étendre sur de la neige bien battue, où ils les assujétissent avec des

pieus. Saisies par la gelée, ces peaux de-
vièmenent aussi dures que du bois. Alors les
femmes, pour en enlever la graisse, les
grattent jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à
la racine des poils. On les laisse quelquefois un
temps considérable dans cette position, et lors
qu'elles en sont retirées, on les suspend en plein
air. Plus le froid est grand, meilleures elles
deviènent. L'action ensuite du vent, jointe à
quelques nouveaux coups de grattoir, lui donne
de la souplesse, et elle finit, ainsi que le poil,
par contracter une blancheur éclatante. Les
peaux de daim, de castor et de loutre ainsi
préparées, acquièrent bientôt cette dernière
qualité, mais sans la première; ce qui provient
sans doute de leur épaisseur et de leur tissu
serré, tandis que celle de l'Ours, quoique ce soit
un très-gros animal, est extrêmement mince et
poreuse (1).

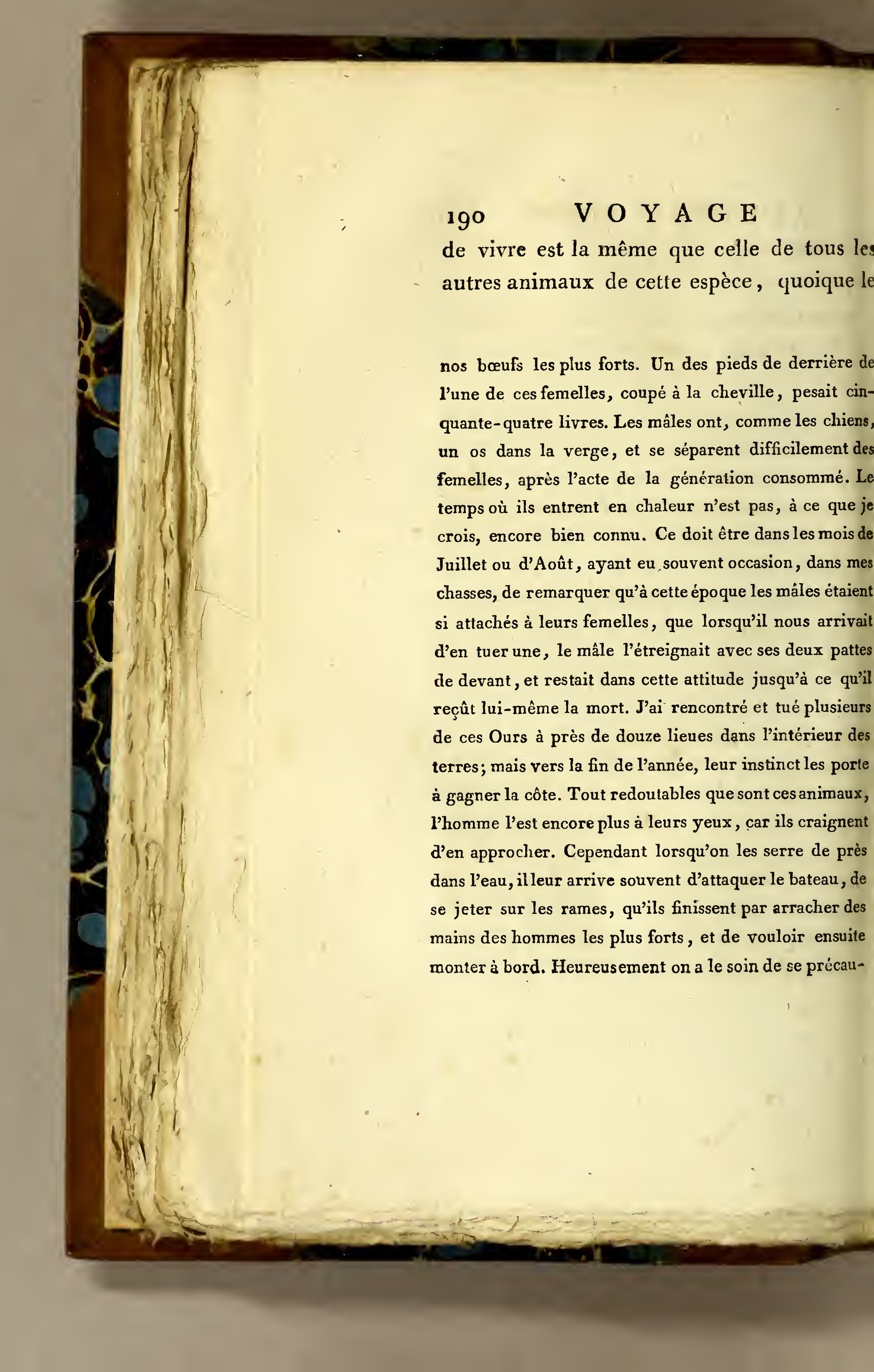
(1) Le petit nombre d'Ours polaires qu'on découvre
l'hiver est d'autant plus étonnant, qu'on suppose qu'ils
se retirent sur la glace et s'y tiènent à fleur d'eau pendant



Ours noirs.

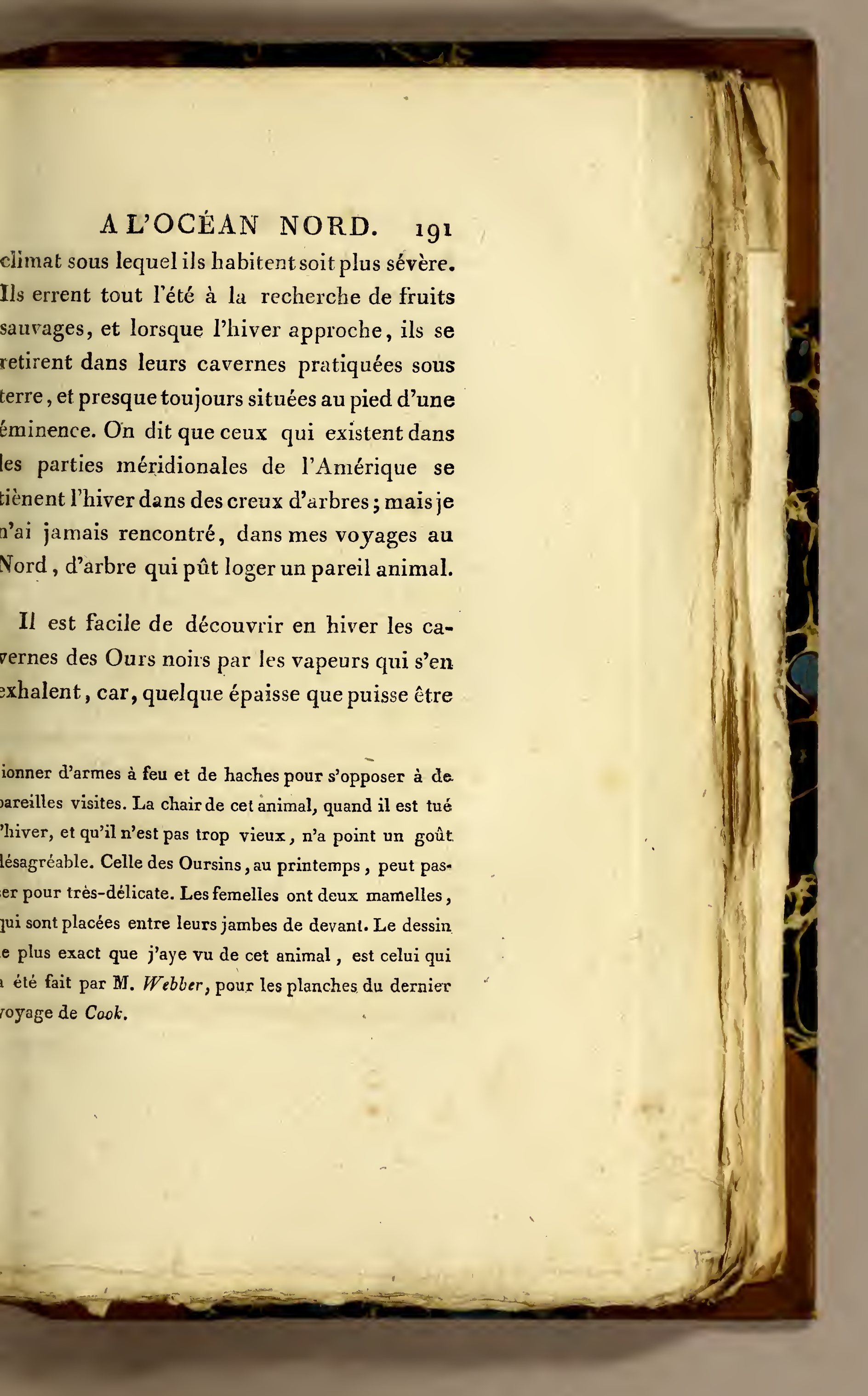
Les Ours noirs ne sont pas très - multipliés au Nord - ouest de *Churchill.* Leur manière

toute cétte saison, tandis que les femelles qui se trouvent pleines cherchent un abri à la lizière des grands bois, où elles se creusent des trous au milieu de la neige la plus profonde, et y restent engourdies et sans prendre aucune nourriture depuis l'extrémité de Décembre ou de Janvier jusqu'à la fin de Mars, époque où elles sortent de leurs tanières, et dirigent leur course vers la mer, suivies de leurs oursins, qui sont presque toujours au nombre de deux. Malgré le volume énorme des femelles, quand elles sont pleines, leurs petits en naissant ne sont pas plus gros que des lapins, et au sortir de leurs gites, en Mars, j'en ai rencontré souvent de la grosseur d'un renard blanc. L'empreinte de leurs pieds pouvait avoir la dimension d'un écu, tandis que les pas de la mère mesuraient quinze pouces de long sur neuf de large. Ces animaux commencent à propager avant d'avoir atteint la moitié de leur croissance, car j'ai tué des femelles de la taille d'un jeune veau, qui avaient du lait dans leurs mamelles. Une fois pleines, elles grossissent au point que quelques unes pèsent beaucoup plus que



de vivre est la même que celle de tous les autres animaux de cette espèce, quoique le

nos bœufs les plus forts. Un des pieds de derrière de l'une de ces femelles, coupé à la cheville, pesait cinquante-quatre livres. Les mâles ont, comme les chiens, un os dans la verge, et se séparent difficilement des femelles, après l'acte de la génération consommé. Le temps où ils entrent en chaleur n'est pas, à ce que je crois, encore bien connu. Ce doit être dans les mois de Juillet ou d'Août, ayant eu souvent occasion, dans mes chasses, de remarquer qu'à cette époque les mâles étaient si attachés à leurs femelles, que lorsqu'il nous arrivait d'en tuer une, le mâle l'étreignait avec ses deux pattes de devant, et restait dans cette attitude jusqu'à ce qu'il reçût lui-même la mort. J'ai rencontré et tué plusieurs de ces Ours à près de douze lieues dans l'intérieur des terres; mais vers la fin de l'année, leur instinct les porte à gagner la côte. Tout redoutables que sont ces animaux, l'homme l'est encore plus à leurs yeux, car ils craignent d'en approcher. Cependant lorsqu'on les serre de près dans l'eau, il leur arrive souvent d'attaquer le bateau, de se jeter sur les rames, qu'ils finissent par arracher des mains des hommes les plus forts, et de vouloir ensuite monter à bord. Heureusement on a le soin de se précau-



climat sous lequel ils habitent soit plus sévère. Ils errent tout l'été à la recherche de fruits sauvages, et lorsque l'hiver approche, ils se retirent dans leurs cavernes pratiquées sous terre, et presque toujours situées au pied d'une éminence. On dit que ceux qui existent dans les parties méridionales de l'Amérique se tiènent l'hiver dans des creux d'arbres ; mais je n'ai jamais rencontré, dans mes voyages au Nord, d'arbre qui pût loger un pareil animal.

Il est facile de découvrir en hiver les cavernes des Ours noirs par les vapeurs qui s'en exhalent, car, quelque épaisse que puisse être

ionner d'armes à feu et de haches pour s'opposer à de pareilles visites. La chair de cet animal, quand il est tué l'hiver, et qu'il n'est pas trop vieux, n'a point un goût désagréable. Celle des Oursins, au printemps, peut passer pour très-délicate. Les femelles ont deux mamelles, qui sont placées entre leurs jambes de devant. Le dessin le plus exact que j'aye vu de cet animal, est celui qui a été fait par M. *Webber*, pour les planches du dernier voyage de *Cook*.

la neige, la chaleur naturelle et l'haleine de ces animaux, en la faisant fondre, l'empêchent de fermer l'entrée de leurs souterreins. Ils prènent communément leurs quartiers d'hiver, avant que la neige n'acquière trop de profondeur; et si rien ne les trouble, ils les gardent jusqu'après la fonte avancée des neiges, qui n'a lieu ordinairement, dans ces régions voisines du pôle, que vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril; ainsi on peut dire que le petit nombre d'Ours noirs qui les habitent, reste au moins quatre mois sans manger. J'en ai vu tuer deux l'hiver, et j'ai trouvé que la méthode employée par les Indiens du Nord dans leur chasse contre ces animaux était la même que celle qu'on attribue aux *Kamtshadales*. En effet, après avoir bouché, comme eux, l'entrée de la caverne, ils pratiquent au dessus une ouverture, par laquelle ils tuent l'animal avec une lance ou un fusil; mais cette dernière arme leur paraît trop peu digne de leur courage, pour s'en servir de préférence, l'Ours ne pouvant leur

opposer

opposer aucune espèce de résistance. Quelquefois ils lui jètent une corde nouée autour du col, et le tirant alors par la tête jusqu'auprès de l'ouverture, ils la lui abattent avec une hache. Ces animaux, quoique assez rares au nord de *Churchill*, sont si multipliés entre le fort d'Yorck et l'établissement de *Cumberland*, qu'en 1774 j'en vis tuer onze dans un jour; mais la chair en était détestable. Il est vrai que c'était au mois de Juin, long-temps avant la maturité d'aucun fruit. Ces Ours avaient été obligés de les remplacer par des insectes aquatiques, et quelques uns des lacs que nous traversâmes dans la journée en étaient couverts (1).

(1) Ces insectes sont de deux espèces. Les uns, presque noirs, ont la peau aussi épaisse que les escarbots, et ne diffèrent pas extrêmement des sauterelles. Ils rasent l'eau avec assez de rapidité. Les autres, dont la couleur est brune, ont des aîles, et ne sont pas plus gros que la mouche commune. L'espèce en est tellement multipliée sur les lacs, qu'entraînés quelquefois dans les anses par la force du vent, ils y forment des

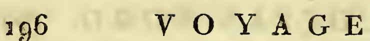
Les Ours noirs se servent, pour attraper ces insectes, du même moyen qu'emploient les baleines contre les araignées de mer, qui est de nager la gueule ouverte. Des onze que nous tuâmes, il n'y en avait pas un dont l'estomac ne fût rempli uniquement de ces insectes, et ne répandît, à son ouverture, une odeur insupportable. J'ai mangé cependant de ces animaux tués dans la même saison, qui étaient fort bons; mais ils avaient été trouvés dans les bois, loin des lieux fréquentés par les insectes en question, et s'étaient nourris d'herbes. Après la mi-Juillet, quand les baies ont acquis un certain dégré de maturité, leur chair est

couches épaisses, où, pressés les uns contre les autres, ils finissent par périr et infecter l'air. Il m'est arrivé plusieurs fois, en parcourant l'intérieur du pays depuis le fort d'Yorck, d'avoir de la peine à débarquer dans ces espèces de baies par la puanteur qu'exhalaient les cadavres de ces insectes, qui, dans quelques endroits, offraient à l'œil des buttes de deux à trois pieds de haut. Il est plus que probable qu'ils devienent la pâture des Ours.

excellente, et continue de l'être jusqu'en Janvier et Février de l'année suivante. Elle ne vaut plus rien, sur la fin du printemps, par le long jeûne que viènent de faire ces animaux.

Les Indiens du Sud tuent un grand nombre d'Ours noirs dans toutes les saisons de l'année; mais l'attrait d'aucune récompense n'a pu encore les détourner de les flamber presque tous; de sorte qu'ils ne nous apportent que les peaux de ceux qui leur ont paru trop maigres (1). Dans le fait, l'Ours dépouillé de sa peau perd de sa qualité, comme le cochon de lait et le pigeon rôti, à qui on enlèverait la leur. Il en est de même pour les

(1) Les Indiens apprivoisent les Oursins, encore trop petits pour pouvoir être mangés. Ils contraignent leurs femmes de les nourrir de leur propre lait. Un des Indiens, employé au service de la Compagnie, nommé *Isaac Batt*, jaloux d'imiter en tout ses compatriotes, obligea une de ses femmes, qui venait de perdre son enfant, à allaiter un jeune Ours.



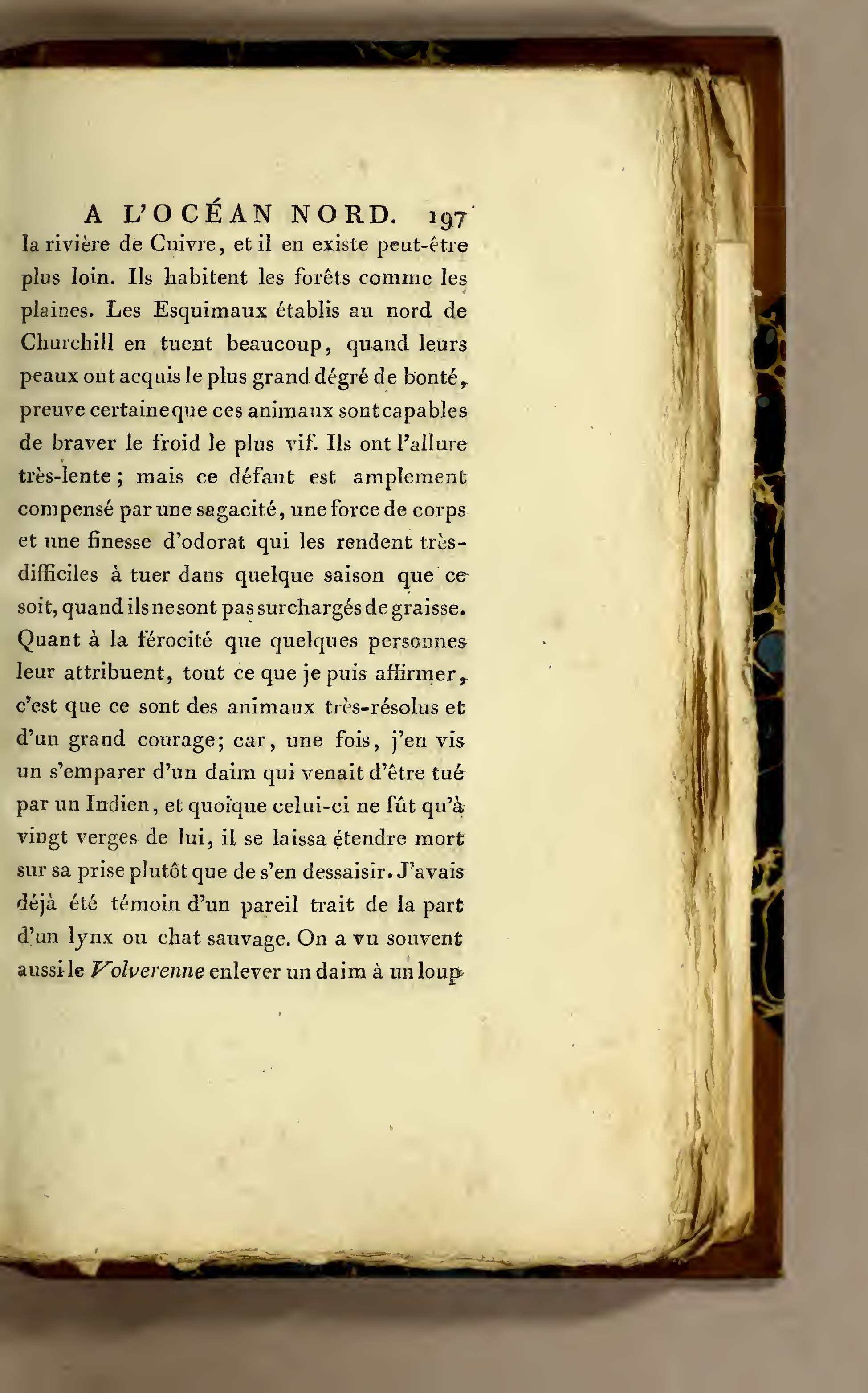
cignes, dont la peau est devenue un objet de commerce entre les Indiens et nous. Sans cela, nous devrions en recevoir annuellement des milliers par ceux des Sauvages qui trafiquent avec les préposés de la Compagnie dans les différents établissements autour de la Baie de Hudson.

Ours gris.

Je ne crois pas qu'on ait jamais trouvé des Ours gris sur le territoire des Indiens du Nord; mais j'ai vu la peau de l'un de ces animaux dans les tentes des Esquimaux près la rivière de Cuivre, et, à en juger par sa grandeur, il devait être énorme. J'appris en même temps que beaucoup de ces Ours fréquentaient les environs dans le temps de la génération.

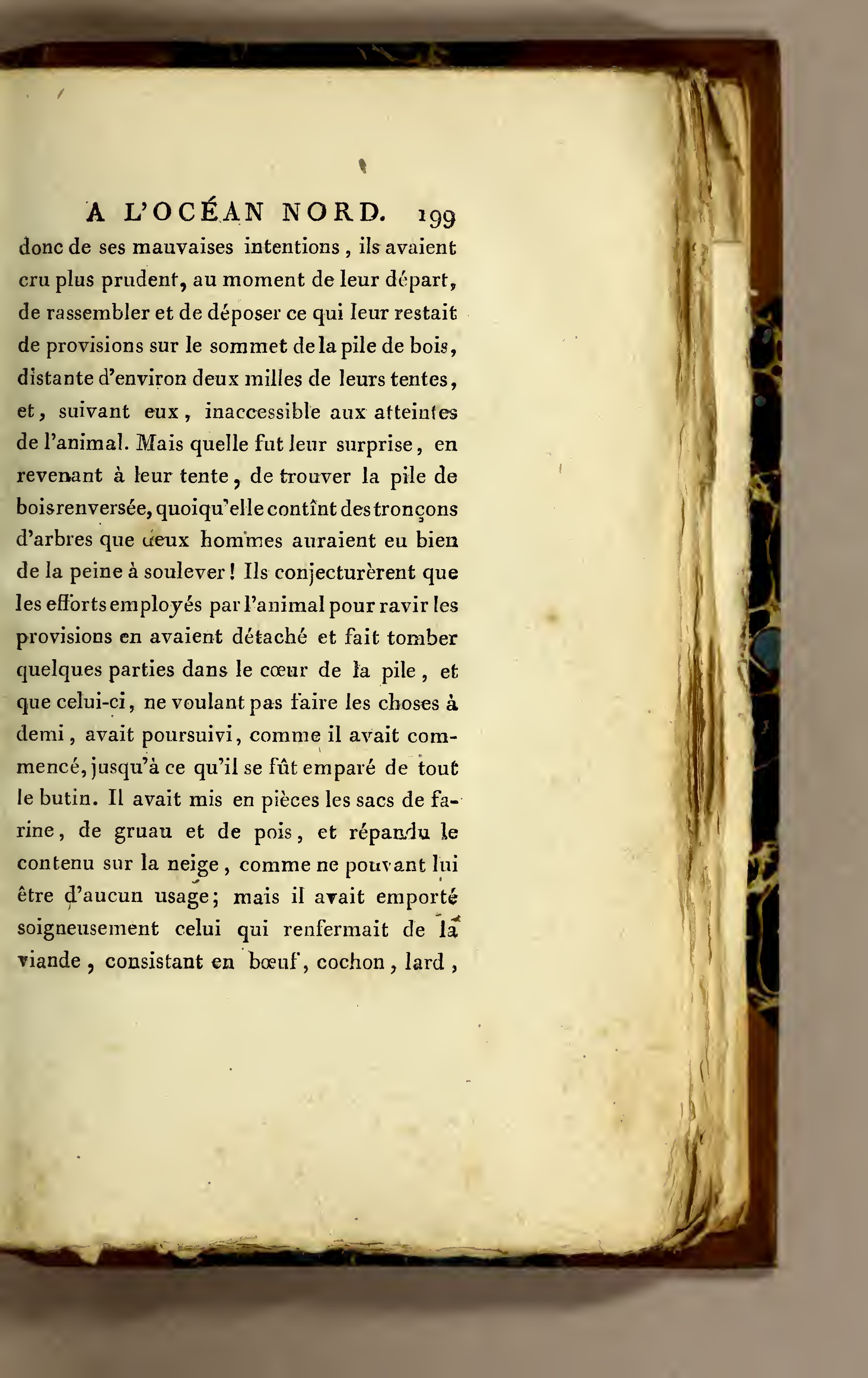
Volverennes.

Ces animaux sont très-communs dans les régions septentrionales. On en trouve jusqu'à



la rivière de Cuivre, et il en existe peut-être plus loin. Ils habitent les forêts comme les plaines. Les Esquimaux établis au nord de Churchill en tuent beaucoup, quand leurs peaux ont acquis le plus grand dégré de bonté, preuve certaine que ces animaux sont capables de braver le froid le plus vif. Ils ont l'allure très-lente ; mais ce défaut est amplement compensé par une sagacité, une force de corps et une finesse d'odorat qui les rendent très-difficiles à tuer dans quelque saison que ce soit, quand ils ne sont pas surchargés de graisse. Quant à la férocité que quelques personnes leur attribuent, tout ce que je puis affirmer, c'est que ce sont des animaux très-résolus et d'un grand courage; car, une fois, j'en vis un s'emparer d'un daim qui venait d'être tué par un Indien, et quoïque celui-ci ne fût qu'à vingt verges de lui, il se laissa étendre mort sur sa prise plutôt que de s'en dessaisir. J'avais déjà été témoin d'un pareil trait de la part d'un lynx ou chat sauvage. On a vu souvent aussi le *Volverenne* enlever un daim à un loup

avant que celui-ci n'eût eu le temps de le dévorer. La force étonnante, ainsi que la longueur et la pointe affilée des griffes de ces bêtes féroces leur donnent, dans ces occasions, une grande supériorité sur tous les autres animaux, l'Ours même compris. L'un deux nous fournit à Churchill un exemple bien frappant de leur force extraordinaire, en renversant une pile de bois qui avait au delà de soixante-dix verges de circonférence, et contenait la provision de tout un hiver. Le but de cet animal était d'enlever quelques comestibles que les serviteurs de la Compagnie, en allant passer à la Factorerie les fêtes de Noël, y avaient cachés pour les soustraire à sa voracité. Ils savaient qu'il rodait depuis plusieurs semaines autour de leur tente, éloignée d'environ huit milles de la Factorerie ; ils s'étaient même apperçus qu'il avait exercé beaucoup de déprédations sur le gibier pris dans leurs pièges et mangé plusieurs renards tués avec des armes à feu, en évitant adroitement de donner, à son tour, dans les mêmes embûches. Convaincus



donc de ses mauvaises intentions, ils avaient cru plus prudent, au moment de leur départ, de rassembler et de déposer ce qui leur restait de provisions sur le sommet de la pile de bois, distante d'environ deux milles de leurs tentes, et, suivant eux, inaccessible aux atteintes de l'animal. Mais quelle fut leur surprise, en revenant à leur tente, de trouver la pile de bois renversée, quoiqu'elle contînt des tronçons d'arbres que deux hommes auraient eu bien de la peine à soulever! Ils conjecturèrent que les efforts employés par l'animal pour ravir les provisions en avaient détaché et fait tomber quelques parties dans le cœur de la pile, et que celui-ci, ne voulant pas faire les choses à demi, avait poursuivi, comme il avait commencé, jusqu'à ce qu'il se fût emparé de tout le butin. Il avait mis en pièces les sacs de farine, de gruau et de pois, et répandu le contenu sur la neige, comme ne pouvant lui être d'aucun usage; mais il avait emporté soigneusement celui qui renfermait de la viande, consistant en bœuf, cochon, lard,

vénaison, oies salées, perdrix, et une assez grande quantité d'autre gibier. Les *Volverennes* sont ennemis nés du castor; mais la manière de vivre de ce dernier l'empêche de tomber aussi facilement sous leurs griffes que beaucoup d'autres animaux. Ils détruisent un nombre considérable de renards, l'été, lorsque les petits de ceux-ci sont encore extrêmement jeunes. Leur odorat, qui est pour eux un guide infaillible, les conduit aux tanières de ces animaux, et si l'entrée en est trop étroite, ils l'élargissent au moyen de leur force singulière, et se jètent ensuite sur la mère et sur ses petits. De tous les animaux de ces contrées, les *Volverennes* sont, sans contredit, les plus destructeurs (1).

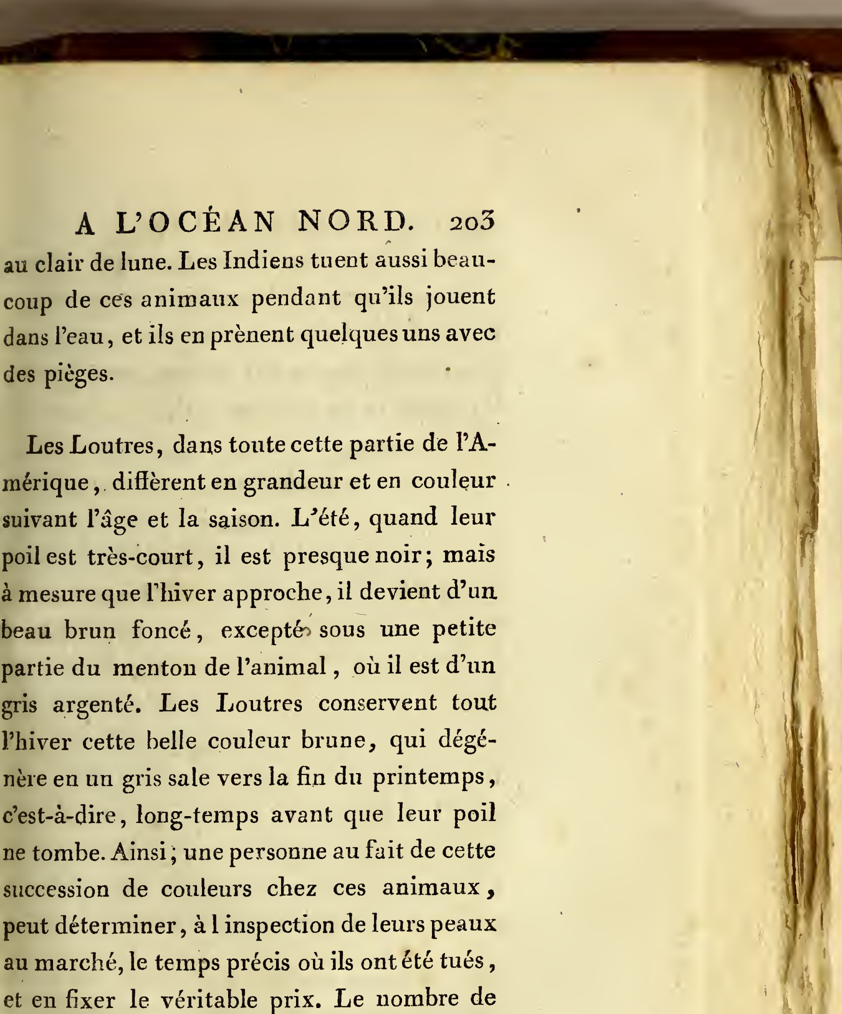
(1) M. *Graham* dit qu'ils habitent les creux des rochers ou des arbres. Il a raison dans le premier point; mais je ne crois pas que ni lui ni aucun des Employés de la Compagnie ayent jamais été témoins du second. Pour moi, je n'ai jamais apperçu, dans le cours de mes différents voyages au delà de la Baie de Hudson, de

Loutres.

On trouve des Loutres en assez grande quantité sur les rivières situées au nord de Churchill jusqu'au 62e. dégré de latitude. Je ne me souviens pas en avoir vu plus avant dans le Nord. L'hiver, elles fréquentent les rivières où il se rencontre des rapides, et exemptes conséquemment de glaces, même dans les plus grands froids, elles les préfèrent, dans l'espérance de se procurer plus de poisson, et afin de communiquer librement avec le rivage, sur lequel elles se rendent quelquefois pour manger le produit de leur pêche, quoique, en général, elles prènent leurs repas sur la glace ou sur un rocher à fleur d'eau. Il arrive fréquemment d'en rencontrer, dans le plus fort de l'hiver, le long des plaines et des bois les plus écartés d'une

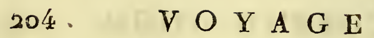
creux d'arbre qui pût contenir d'autres animaux que des martes, des *jackass* ou des *wéjacks*.

eau courante ; on en découvre aussi sur la glace des grands lacs. Dans l'ignorance des motifs qui les avaient amenées là, on peut conjecturer que c'était uniquement l'envie de voyager; car on ne sache pas que ces animaux poursuivent le gibier l'hiver. Quand on les poursuit eux-mêmes dans cette saison, où la neige est toujours profonde, ils s'y enfoncent aussi-tôt, et font même, par dessous, un chemin considérable; mais on suit aisément leurs traces au remuement de la neige, et on finit par les attraper. Les Indiens les tuent la plûpart à coups de massues. Quelques unes de ces Loutres, ainsi poursuivies, deviènent si furieuses, qu'elles se retournent et se jètent sur le chasseur. Leur morsure est très-redoutée des Indiens, tant elle est vive. Ces Sauvages ont une autre manière de les tuer, qui leur réussit également. Ils se tiènent cachés à une bonne portée de fusil de l'endroit où elles atterrissent ordinairement, et restent dans cette position jusqu'à ce qu'elles sortent de l'eau. Cette chasse a lieu plus communément



au clair de lune. Les Indiens tuent aussi beaucoup de ces animaux pendant qu'ils jouent dans l'eau, et ils en prènent quelques uns avec des pièges.

Les Loutres, dans toute cette partie de l'Amérique, diffèrent en grandeur et en couleur suivant l'âge et la saison. L'été, quand leur poil est très-court, il est presque noir; mais à mesure que l'hiver approche, il devient d'un beau brun foncé, excepté sous une petite partie du menton de l'animal, où il est d'un gris argenté. Les Loutres conservent tout l'hiver cette belle couleur brune, qui dégénère en un gris sale vers la fin du printemps, c'est-à-dire, long-temps avant que leur poil ne tombe. Ainsi, une personne au fait de cette succession de couleurs chez ces animaux, peut déterminer, à l inspection de leurs peaux au marché, le temps précis où ils ont été tués, et en fixer le véritable prix. Le nombre de leurs petits varie depuis trois jusqu'à six. Leur accouplement tient de celui du chien et de tous

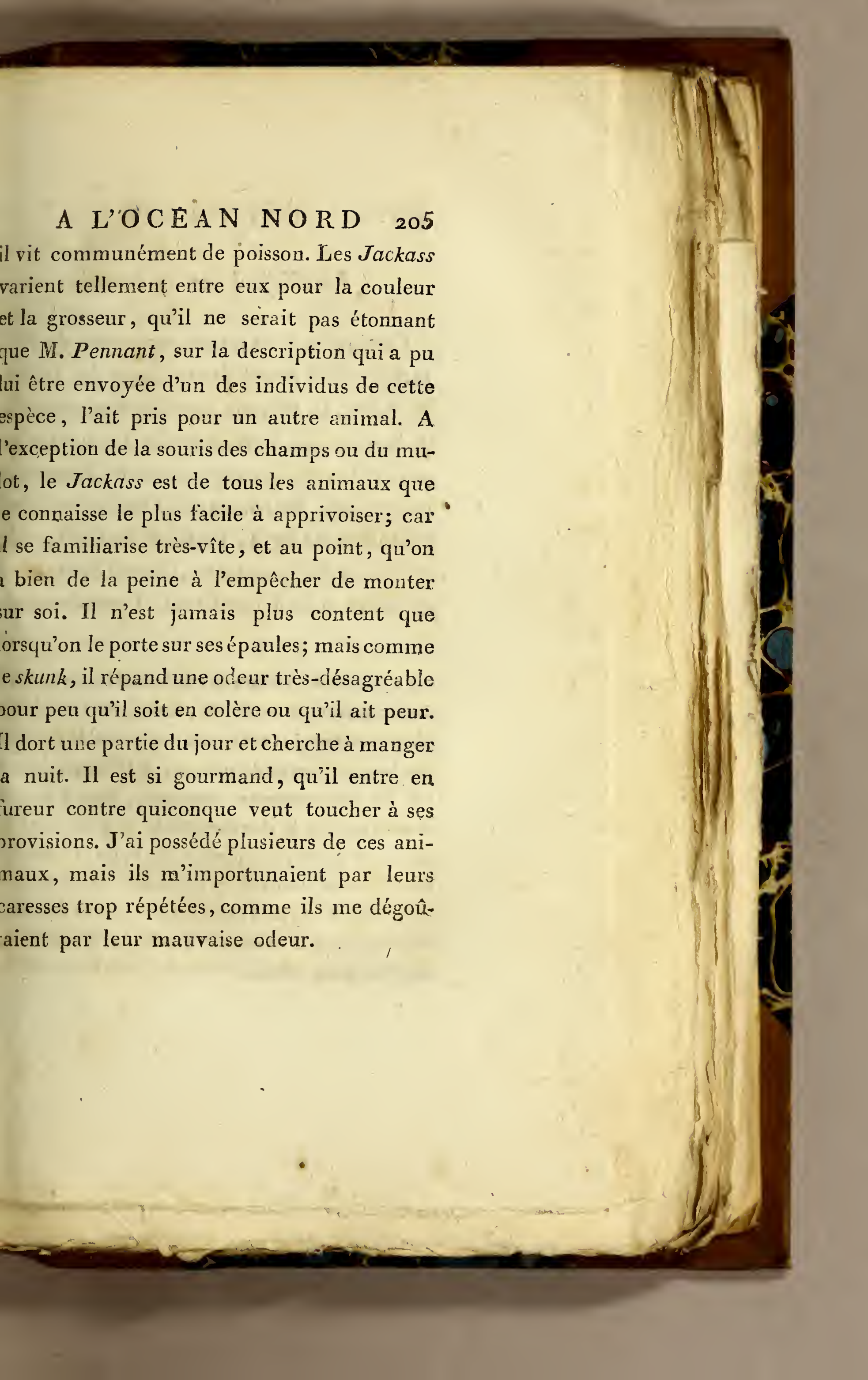


les autres animaux de ces pays qui ont un os dans la verge, tels que les Ours de toutes les espèces, les loups, les *volverennes*, les renards, les martes, les *jackass*, les *wéjacks* les *skunks* et les *hermines* (1).

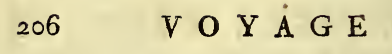
Jackass.

Cet animal doit être le même que la petite loutre du Canada, car sa couleur, sa grosseur et sa manière de vivre répondent parfaitement à la description que M. *Pennant* a faite de celle-ci dans sa *Zoologie arctique.* On le trouve, comme les plus grandes loutres, à plusieurs milles, l'hiver, des eaux courantes, et il se prend souvent dans les pièges tendus contre les martes. Ainsi que ces dernières, il poursuit, dit-on, les mulots et les perdrix; mais, près des rivières ou des anses,

(1) La Loutre aime beaucoup à jouer. Un de ses passe-temps favoris, est de grimper sur des monticules de neige et de se laisser glisser ensuite à reculons. Elle parcourt ainsi quelquefois une espace de vintg verges.



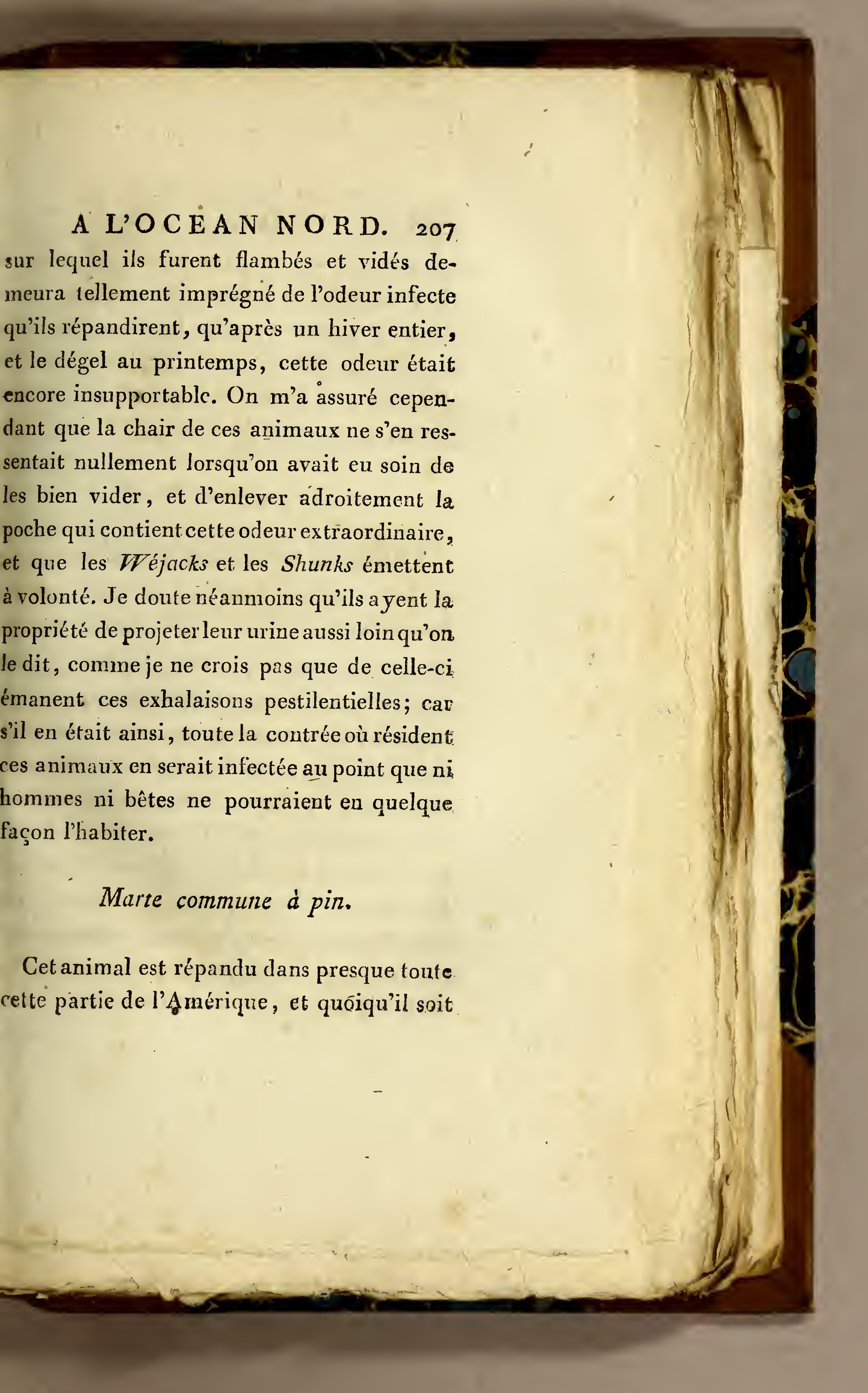
il vit communément de poisson. Les *Jackass* varient tellement entre eux pour la couleur et la grosseur, qu'il ne serait pas étonnant que M. *Pennant*, sur la description qui a pu lui être envoyée d'un des individus de cette espèce, l'ait pris pour un autre animal. A l'exception de la souris des champs ou du mulot, le *Jackass* est de tous les animaux que e connaisse le plus facile à apprivoiser; car l se familiarise très-vîte, et au point, qu'on a bien de la peine à l'empêcher de monter sur soi. Il n'est jamais plus content que orsqu'on le porte sur ses épaules; mais comme e *skunk*, il répand une odeur très-désagréable pour peu qu'il soit en colère ou qu'il ait peur. Il dort une partie du jour et cherche à manger a nuit. Il est si gourmand, qu'il entre en fureur contre quiconque veut toucher à ses provisions. J'ai possédé plusieurs de ces animaux, mais ils m'importunaient par leurs caresses trop répétées, comme ils me dégoûtaient par leur mauvaise odeur.



Le Wéjack et *le Skunk.*

Quoiqu'on n'ait jamais rencontré de *Wé-jack* (1) ni de *Skunk* dans le pays des Indier du Nord, je ne puis cependant m'empêch d'observer que l'odeur fétide du dernier n' pas été beaucoup exagérée par les auteurs q en ont parlé. Me trouvant à *Cumberland*, dar l'automne de 1774, plusieurs Indiens, qui avaient établi leurs tentes, tuèrent deux de ce animaux et s'en régalèrent. L'emplacemer

(1) M. *Graham* assure que cet animal habite les bord des criques, et se nourrit de poisson ; mais ce ne sor ni sa résidence ni sa nourriture habituelles. Je crois bie que lorsqu'il trouve du poisson, il le mange comm font les autres animaux carnivores ; mais il redout autant l'eau que le chat domestique. Il grimpe sur le arbres, et il attrape les perdrix, les lapins et les mulot avec la même dextérité qu'une marte. On l'apprivois facilement. Il est grand amateur de feuilles de thé, aim beaucoup aussi à caresser et à jouer, et il répand un odeur agréable de musc.



sur lequel ils furent flambés et vidés demeura tellement imprégné de l'odeur infecte qu'ils répandirent, qu'après un hiver entier, et le dégel au printemps, cette odeur était encore insupportable. On m'a assuré cependant que la chair de ces animaux ne s'en ressentait nullement lorsqu'on avait eu soin de les bien vider, et d'enlever adroitement la poche qui contient cette odeur extraordinaire, et que les *Wéjacks* et les *Shunks* émettent à volonté. Je doute néanmoins qu'ils ayent la propriété de projeter leur urine aussi loin qu'on le dit, comme je ne crois pas que de celle-ci émanent ces exhalaisons pestilentielles; car s'il en était ainsi, toute la contrée où résident ces animaux en serait infectée au point que ni hommes ni bêtes ne pourraient en quelque façon l'habiter.

Marte commune à pin.

Cet animal est répandu dans presque toute cette partie de l'Amérique, et quoiqu'il soit

assez rare dans ce qu'on appèle propremen le territoire des Indiens du Nord, les Sau vages qui parcourent les frontières de celu du Sud ne laissent pas cependant que d'en tuer un grand nombre, dont ils portent le peaux au marché de *Churchill*.

Hermine ou *Putois*.

L'Hermine est commune dans ces pays mais, en général, elle se tient plus sur le terres stériles et dans les plaines découverte ou marécageuses que dans les bois. Il est probable qu'elle ne préfère celles-là que parce que les mulots et les souris y sont plus multipliés. Elle a, l'été, le poil d'un brun foncé et l'hiver d'un blanc délicat, excepté au bout de la queue, qui est d'un noir lustré. C'est, relativement à sa taille, l'animal le plus fort et le plus courageux que je connaisse; car non seulement il tue des perdrix, mais encore des lapins. Il prend quelquefois gîte dans les magasins extérieurs de la Factorerie, et le

dégât

dégât qu'il y commet est bien compensé par les services qu'il nous rend, en détruisant une partie des souris dont fourmillent la plûpart de nos établissements dans la Baie. J'ai pris beaucoup de peine pour élever et apprivoiser ce bel animal; mais je n'ai jamais pu réussir, et plus je le gardais, plus il devenait farouche.

ANIMAUX A DENTS INCISIVES.

Rat à musc.

Le Rat à musc, autrement le *Musquash*, ou, comme les naturalistes l'appèlent, le Castor à musc, est commun dans cette section du globe. Il se tient ordinairement sur les étangs et les marais qui ne sont point gelés jusqu'au fond. La manière de vivre de ces animaux ressemble à celle du castor, en ce qu'ils participent de sa prévoyance et se construisent des maisons pour s'y mettre à l'abri du froid l'hiver; mais au lieu de les situer le long d'un

étang ou d'un marais comme le castor, ils les établissent sur la glace et à une distance considérable de terre. Ils ont soin d'y creuser un trou par lequel ils plongent pour aller chercher leur nourriture, qui consiste principalement dans des roseaux, tel que celui connu sous le nom de *Calamus aromaticus* (la canne odoriférante), qui est très-multiplié dans les parties méridionales de la Baie. Ils employent, pour bâtir, de la terre qu'ils retirent aussi du fond de l'eau. Souvent, malgré tous leurs efforts, il leur arrive, dans les hivers très-froids, de ne pouvoir tenir ouvert le trou qu'ils ont pratiqué dans la glace. Alors, s'ils n'ont point eu la précaution de faire des réserves, les plus forts mangent les plus faibles, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un dans toute la loge. J'ai eu plusieurs fois occasion de vérifier ce fait en visitant leurs maisons. Avec les squelettes de sept à huit rats à musc, elles en contenaient toujours un d'entier. Quoique ces animaux se nourrissent, dans l'occasion, de poisson et d'autres substances animales, ils

sont, en général, fort propres, et leur graisse, bien apprêtée, est un assez bon manger. Faciles à apprivoiser, ils deviènent bientôt très-familiers et caressants. Ils répandent une odeur de musc excessivement agréable; mais ils ressemblent si fort au rat ordinaire, qu'ils inspirent une répugnance presque générale. Les seules différences qui existent entre ces deux espèces de rats, sont que les premiers, sans parler de la supériorité de leur taille, ont leurs doigts des pieds de derrière plus forts et joints par une membrane, et que leur queue, au lieu d'être ronde, est plate et écaillée.

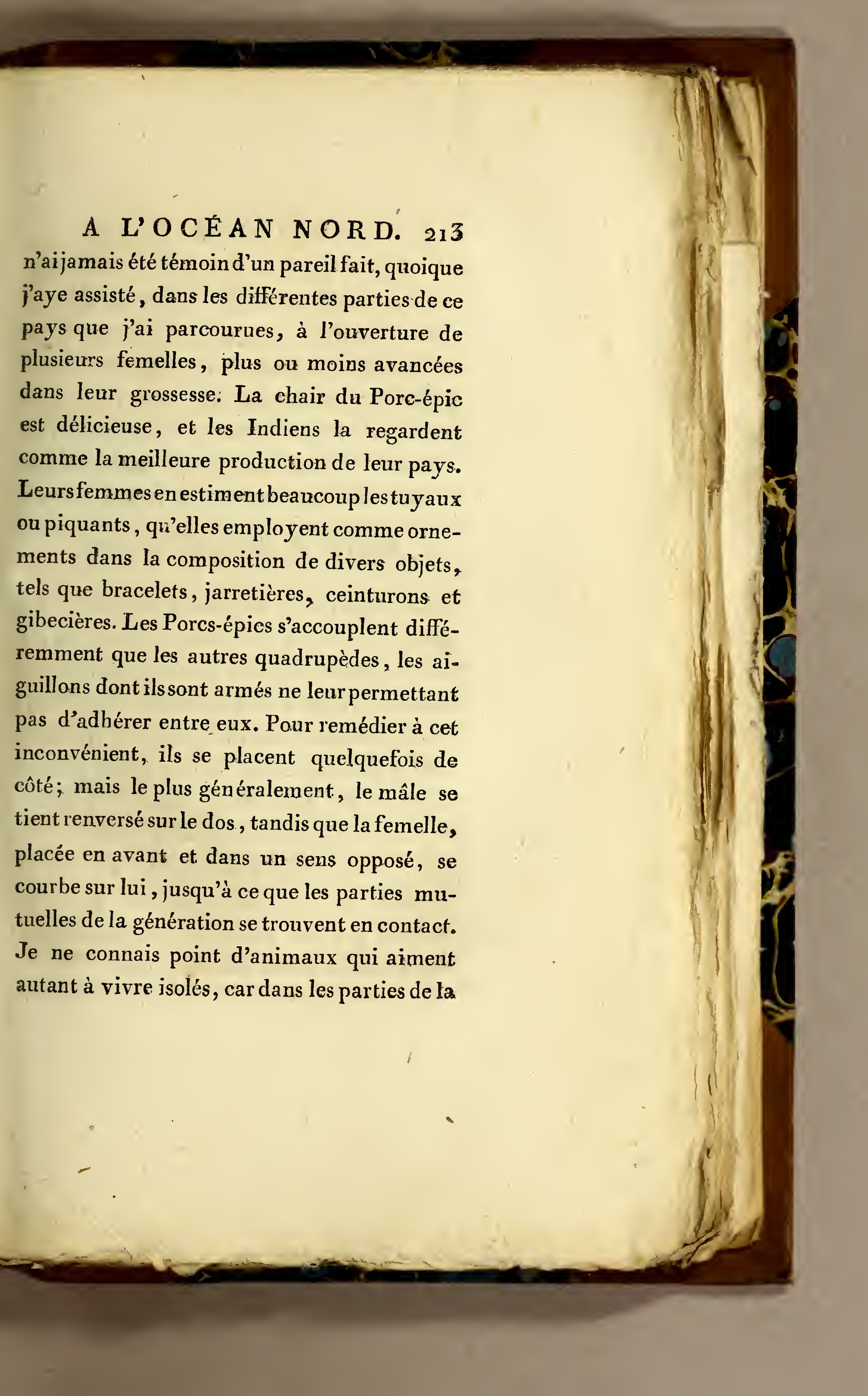
J'ai dit que les Rats à musc bâtissaient leurs maisons sur la glace; mais cet usage n'est pas invariable chez eux; car, dans les parties méridionales de la Baie, et principalement aux environs de l'établissement de *Cumberland*, j'ai remarqué parmi des marais profonds, remplis de joncs et d'autres plantes aquatiques, beaucoup de petites éminences formées par ces animaux sur lesquelles ils

avaient bâti des maisons à l'instar de celles des castors, et dont quelques unes étaient très-grandes. Leurs toits servent de repaire aux oies sauvages qui viènent *y* faire leurs pontes, sans craindre les renards ou quelqu'autre animal destructeur, si ce n'est l'aigle.

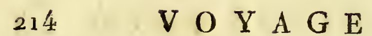
Porcs-épics.

Ces animaux sont si rares au nord de la rivière de *Churchill*, que je ne me rappèle pas d'en avoir vu plus de six pendant un séjour de près de trois ans parmi les Indiens du Nord. M. *Pennant* observe, dans sa *Zoologie arctique*, qu'ils naissent toujours deux à la fois, l'un vivant et l'autre mort (1); mais je

(1) M. *Pennant* a avancé ce fait d'après l'autorité de M. *Graham*; mais ce que je dis dans le texte, de ma présence lors de l'ouverture de plusieurs femelles, tuées à divers dégrés de grossesse, et chez lesquelles je n'ai rien apperçu de semblable, suffira, j'espère, pour détruire l'erreur propagée par M. *Pennant*.

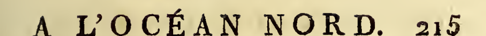


n'ai jamais été témoin d'un pareil fait, quoique j'aye assisté, dans les différentes parties de ce pays que j'ai parcourues, à l'ouverture de plusieurs femelles, plus ou moins avancées dans leur grossesse. La chair du Porc-épic est délicieuse, et les Indiens la regardent comme la meilleure production de leur pays. Leurs femmes en estiment beaucoup les tuyaux ou piquants, qu'elles employent comme ornements dans la composition de divers objets, tels que bracelets, jarretières, ceinturons et gibecières. Les Porcs-épics s'accouplent différemment que les autres quadrupèdes, les aiguillons dont ils sont armés ne leur permettant pas d'adhérer entre eux. Pour remédier à cet inconvénient, ils se placent quelquefois de côté; mais le plus généralement, le mâle se tient renversé sur le dos, tandis que la femelle, placée en avant et dans un sens opposé, se courbe sur lui, jusqu'à ce que les parties mutuelles de la génération se trouvent en contact. Je ne connais point d'animaux qui aiment autant à vivre isolés, car dans les parties de la


Baie de Hudson où ils sont le plus nombreux, on en rencontre rarement deux ensemble. Ils sont, en outre, si engourdis et si stupides, que nos Indiens, qui portent des paquets d'un fort à l'autre, remettent, à leur retour, à prendre ceux qu'ils découvrent au pied des arbres, et fussent-ils absents huit ou dix jours, ils sont assurés de les retrouver à la même place.

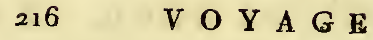
Renards de différentes couleurs.

Les Renards de différentes espèces ne sont point rares dans ces cantons; mais les Naturels mènent une vie trop errante pour en tuer beaucoup. Il est bien plus extraordinaire qu'à l'exception du Renard blanc, on n'en rencontre d'aucune autre espèce à une certaine distance des bois situés dans le voisinage des terres stériles, et aussi loin que s'étendent nos communications mercantiles avec les Esquimaux au nord de *Churchill*, je ne me rappèle pas que nous en ayons jamais reçu des Renards d'une autre couleur.

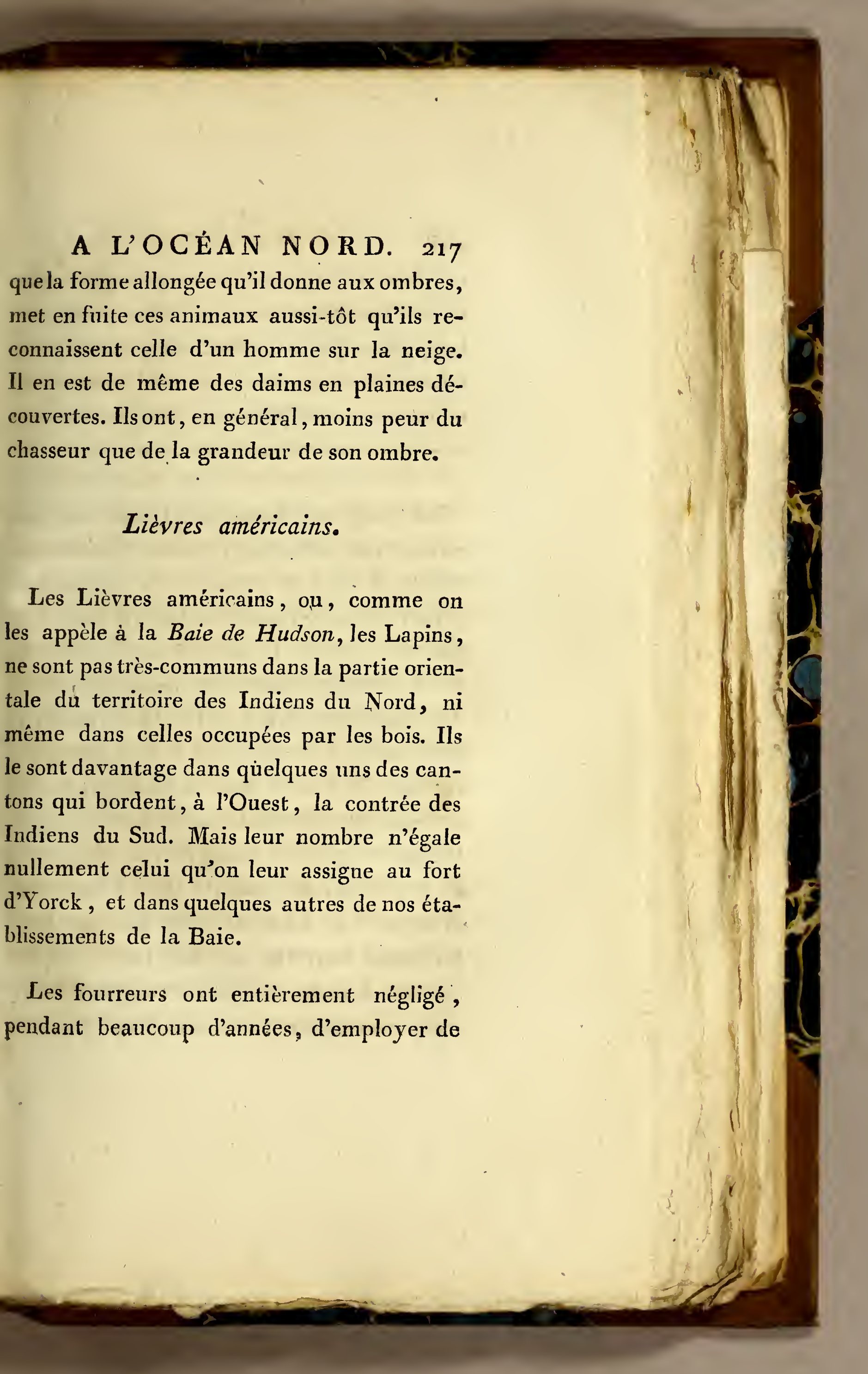


Lièvres de différentes espèces.

Ces Lièvres sont très-multipliés au nord de la rivière de *Churchill;* on en trouve jusqu'au 72e. dégré de latitude, et il en existe problablement au delà. Ils gîtent de préférence parmi les rochers qui bordent la lizière des bois, quoique beaucoup d'entre eux bravent les plus grands froids le long des terres stériles. Leur poil, en été, est presque de la couleur de celui de nos lapins de garenne; mais en hiver, il devient tout blanc, excepté au bout des oreilles, où il est noir. Quand ces animaux ont pris toute leur croissance, ils sont très-gros et un bon manger, à moins qu'ils ne soient trop vieux. L'hiver, ils se nourrissent des sommités du saule nain et de quelques tiges de plantes; l'été, ils vivent de baies et de diverses sortes de *gramen.* On en tue fréquemment dans la partie sud de la rivière de *Churchill*, et plusieurs même mettent bas près de l'établissement que nous avons



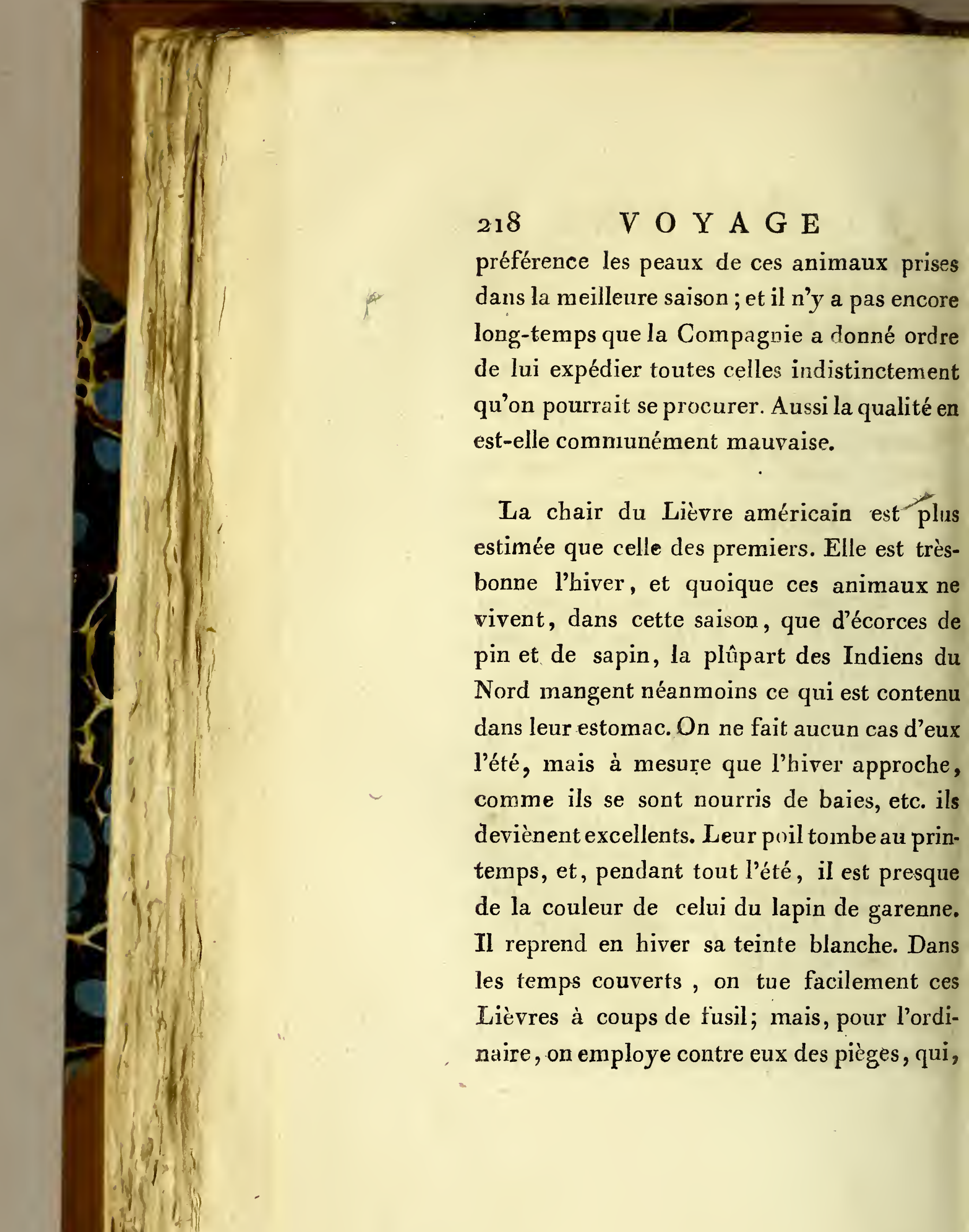
sur ses bords. Ils multiplient très-vîte, car lorsque nous évacuâmes en 1782 le Fort du Prince de Galles, à peine en rencontrait-on un jusqu'à vingt ou trente milles de cette place, et à notre retour en 1783, ils étaient en si grand nombre, qu'un seul homme en tuait deux à trois par jour dans l'espace d'un demi-mille du nouveau fort. Ils y sont redevenus aussi rares qu'autrefois, sans doute à cause de la destruction qu'on en a faite, et du peu de sûreté que trouvaient dans notre voisinage ceux de ces animaux qui avaient échappé aux poursuites de nos chasseurs. Les Indiens du Nord ont une singulière manière de les tuer. Instruits, par une longue expérience, que les Lièvres ne se laissent jamais approcher en ligne directe, dès qu'ils en découvrent un au gîte, ils le cernent, en avançant insensiblement vers lui jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une portée de fusil. Le milieu du jour, si le temps est clair, convient le mieux pour cette chasse; car avant ou après, le soleil est si peu élevé au dessous de l'horizon,


que la forme allongée qu'il donne aux ombres, met en fuite ces animaux aussi-tôt qu'ils reconnaissent celle d'un homme sur la neige. Il en est de même des daims en plaines découvertes. Ils ont, en général, moins peur du chasseur que de la grandeur de son ombre.

Lièvres américains.

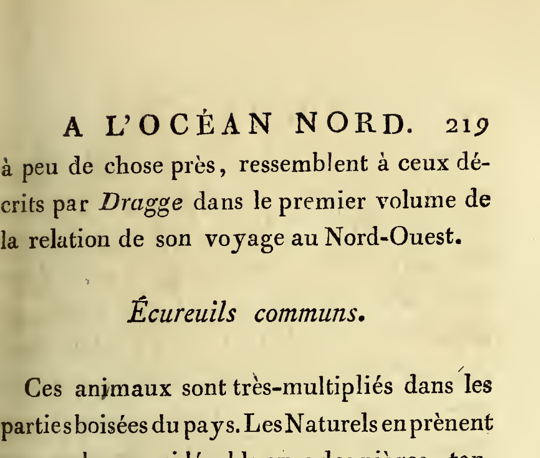
Les Lièvres américains, ou, comme on les appèle à la *Baie de Hudson*, les Lapins, ne sont pas très-communs dans la partie orientale du territoire des Indiens du Nord, ni même dans celles occupées par les bois. Ils le sont davantage dans quelques uns des cantons qui bordent, à l'Ouest, la contrée des Indiens du Sud. Mais leur nombre n'égale nullement celui qu'on leur assigne au fort d'Yorck, et dans quelques autres de nos établissements de la Baie.

Les fourreurs ont entièrement négligé, pendant beaucoup d'années, d'employer de



préférence les peaux de ces animaux prises dans la meilleure saison ; et il n'y a pas encore long-temps que la Compagnie a donné ordre de lui expédier toutes celles indistinctement qu'on pourrait se procurer. Aussi la qualité en est-elle communément mauvaise.

La chair du Lièvre américain est plus estimée que celle des premiers. Elle est très-bonne l'hiver, et quoique ces animaux ne vivent, dans cette saison, que d'écorces de pin et de sapin, la plûpart des Indiens du Nord mangent néanmoins ce qui est contenu dans leur estomac. On ne fait aucun cas d'eux l'été, mais à mesure que l'hiver approche, comme ils se sont nourris de baies, etc. ils devienent excellents. Leur poil tombe au printemps, et, pendant tout l'été, il est presque de la couleur de celui du lapin de garenne. Il reprend en hiver sa teinte blanche. Dans les temps couverts, on tue facilement ces Lièvres à coups de fusil; mais, pour l'ordinaire, on employe contre eux des pièges, qui,



à peu de chose près, ressemblent à ceux décrits par *Dragge* dans le premier volume de la relation de son voyage au Nord-Ouest.

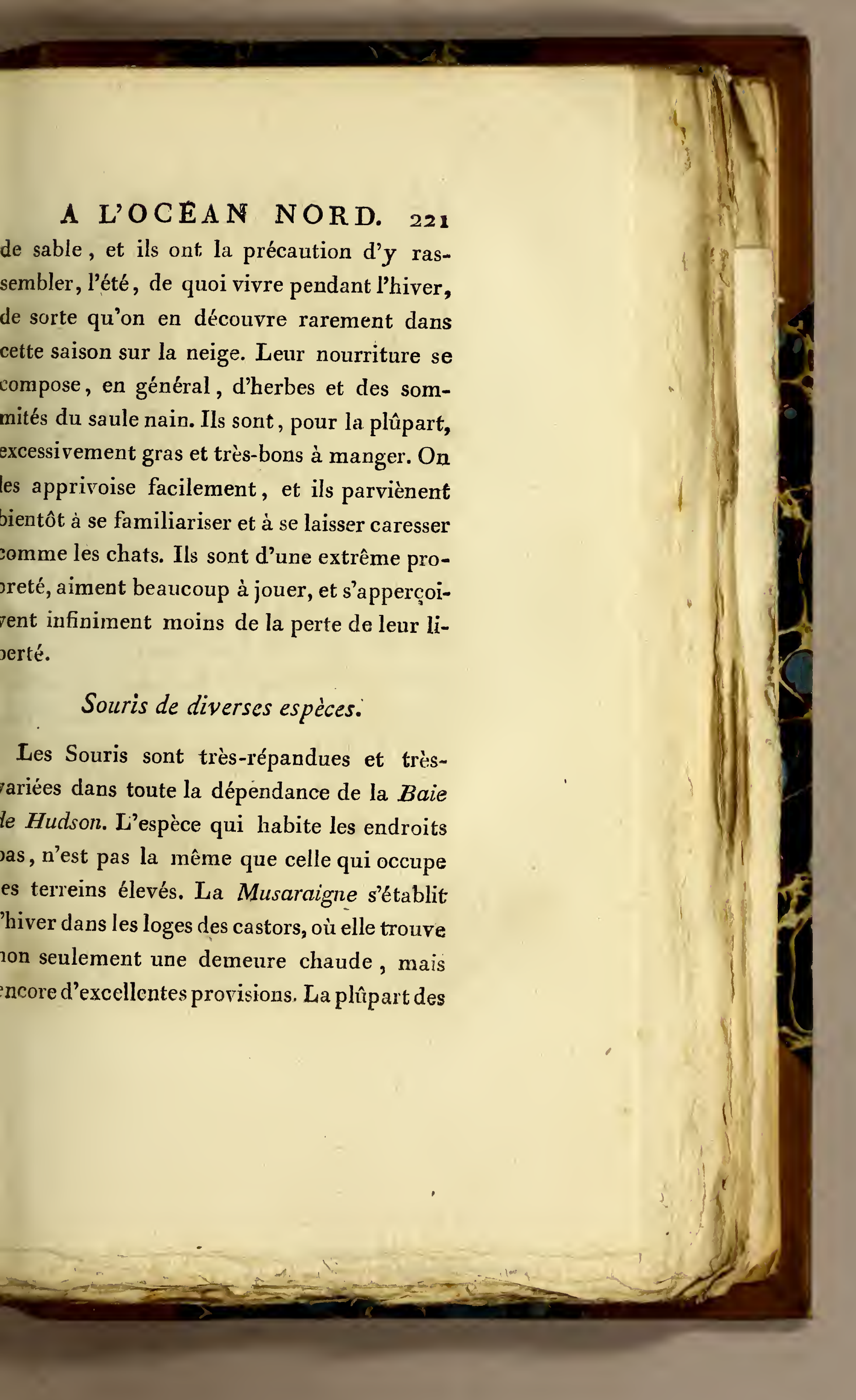
Écureuils communs.

Ces animaux sont très-multipliés dans les parties boisées du pays. Les Naturels en prènent un nombre considérable avec des pièges, tandis que leurs jeunes gens en tuent la même quantité avec des flèches, dont la pointe est émoussée. La première manière, quoique très-simple, est assez curieuse. Elle consiste à entourer de pièges l'arbre sur lequel on apperçoit de ces Écureuils. On les pose si près les uns des autres, qu'il est presque impossible que l'animal descende sans se laisser prendre à l'un d'entre eux. Ce sont ordinairement les petits garçons qui s'amusent à dresser ces pièges. L'écureuil commun, quoique petit et rarement gros, ne laisse pas que d'être un bon manger.

La beauté et la gentillesse de cet animal me firent essayer d'en apprivoiser quelques uns; je n'ai pu y parvenir complètement. Plusieurs s'étaient familiarisés au point d'enlever ce que je tenais dans mes mains, de se poser sur la table où j'écrivais, et de jouer avec ma plume, etc. Mais aucun ne souffrait que je le touchasse, et tous rongeaient mes chaises, mes rideaux, etc. Les Naturels trafiquent de leurs peaux avec la Compagnie; mais la plûpart, prises en hiver, n'ont que très-peu de valeur.

Écureuils de terre.

Il n'existe aucun Écureuil de cette espèce parmi les bois de l'Amérique septentrionale; mais ils sont très-communs sur les terres stériles au nord de la rivière de *Churchill* et jusqu'au 71e. dégré de latitude. Ils s'étendent probablement au delà. Ils égalent en grosseur l'Écureuil gris de l'Amérique, mais leur poil est plus beau. Ils habitent généralement sous les rochers et quelquefois au pied des collines

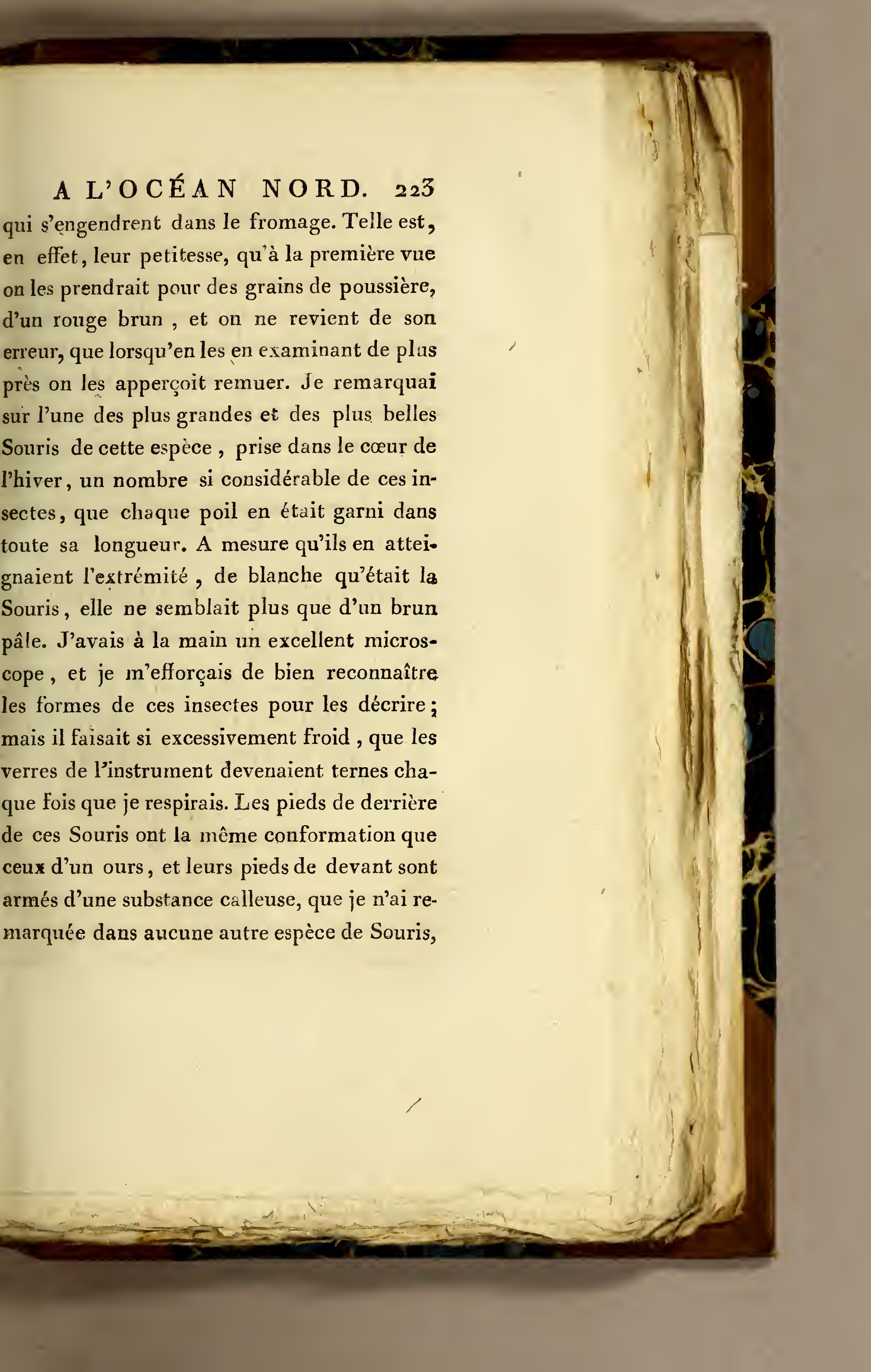


de sable, et ils ont la précaution d'y rassembler, l'été, de quoi vivre pendant l'hiver, de sorte qu'on en découvre rarement dans cette saison sur la neige. Leur nourriture se compose, en général, d'herbes et des sommités du saule nain. Ils sont, pour la plûpart, excessivement gras et très-bons à manger. On les apprivoise facilement, et ils parviènent bientôt à se familiariser et à se laisser caresser comme les chats. Ils sont d'une extrême propreté, aiment beaucoup à jouer, et s'apperçoivent infiniment moins de la perte de leur liberté.

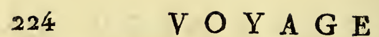
Souris de diverses espèces.

Les Souris sont très-répandues et très-variées dans toute la dépendance de la *Baie de Hudson.* L'espèce qui habite les endroits bas, n'est pas la même que celle qui occupe les terreins élevés. La *Musaraigne* s'établit l'hiver dans les loges des castors, où elle trouve non seulement une demeure chaude, mais encore d'excellentes provisions. La plûpart des

autres espèces construisent leurs nids avec de l'herbe sèche, et leur donnent une dimension et une épaisseur telles, que lorsqu'ils viènent à être recouverts de neige, il y règne un dégré de chaleur suffisant. Ces Souris vivent de végétaux ; mais elles se nourrissent aussi de substances animales quand elles peuvent s'en procurer. L'espèce à queue touffue est la plus grande de toutes celles que renferment les parties septentrionales de la Baie; elle a presque la grandeur du rat commun. Les Souris habitent parmi les pierres ou sous des buttes de sable. Elles sont très-douces, et si faciles à apprivoiser, lorsqu'on les prend toutes formées, qu'au bout d'un jour ou de deux, elles sont parfaitement réconciliées avec la perte de leur liberté, et ne cherchent qu'à être caressées et à vous monter le long du corps. Leur poil est gris l'été et blanc l'hiver ; mais cette blancheur n'est nullement comparable à celle de l'hermine. Elles sont couvertes, dans cette dernière saison, d'une multitude de poux, d'un sixième moins gros que les mites



qui s'engendrent dans le fromage. Telle est, en effet, leur petitesse, qu'à la première vue on les prendrait pour des grains de poussière, d'un rouge brun, et on ne revient de son erreur, que lorsqu'en les en examinant de plus près on les apperçoit remuer. Je remarquai sur l'une des plus grandes et des plus belles Souris de cette espèce, prise dans le cœur de l'hiver, un nombre si considérable de ces insectes, que chaque poil en était garni dans toute sa longueur. A mesure qu'ils en atteignaient l'extrémité, de blanche qu'était la Souris, elle ne semblait plus que d'un brun pâle. J'avais à la main un excellent microscope, et je m'efforçais de bien reconnaître les formes de ces insectes pour les décrire; mais il faisait si excessivement froid, que les verres de l'instrument devenaient ternes chaque fois que je respirais. Les pieds de derrière de ces Souris ont la même conformation que ceux d'un ours, et leurs pieds de devant sont armés d'une substance calleuse, que je n'ai remarquée dans aucune autre espèce de Souris,



et qui sert admirablement bien à celles-ci pour creuser le terrein où elles veulent s'établir. On en trouve en très-grand nombre sous les rochers près de la factorerie de *Churchill*; mais elles n'approchent jamais de la maison ni des magasins. Il paraît qu'elles vivent très-sédentaires, et qu'elles s'écartent fort peu de leurs trous, même en été. On en apperçoit rarement, l'hiver, sur la neige, d'où il est assez naturel d'inférer qu'elles font leurs provisions l'été.

QUADRUPÈDES A NAGEOIRES OU AILERONS.

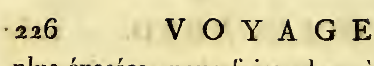
Il existe très-peu d'espèces de ces Quadrupèdes à la *Baie de Hudson*, et hormis le cheval et le bœuf marins, je n'y en connais point d'autres.

Cheval marin.

Ces animaux sont très-nombreux autour des îles *Merry* et *Jones*, et encore plus sur une

une petite appelée l'île du Cheval marin, que l'on rencontre en se rendant directement au hâvre de la Baleine (*Whale-cove*). Dans mon voyage au nord de la rivière de *Churchill*, en Juin 1767, il y avait sur le rivage de cette petite île un si grand nombre de chevaux marins, qu'au premier coup de fusil qui leur fut tiré, toute la côte parut en mouvement. La plûpart d'entr'eux plongèrent dans l'eau, et quelques uns vinrent jusqu'à la portée de nos fusils. Chaque personne du vaisseau s'empressa alors de faire montre de son adresse à les tirer; mais nous ne parvînmes à en saisir aucun, car ceux qui avaient été tués allèrent à fond, et ceux blessés mortellement, surent nager encore assez pour nous échapper.

Je ne sais pourquoi on les appèle Chevaux, car ils n'ont pas la moindre ressemblance avec l'animal qui porte ce nom. Leur corps, leurs nageoires, etc., sont exactement comme ceux d'un énorme veau marin. Ils en auraient même la tête, si leurs narines n'étaient beaucoup

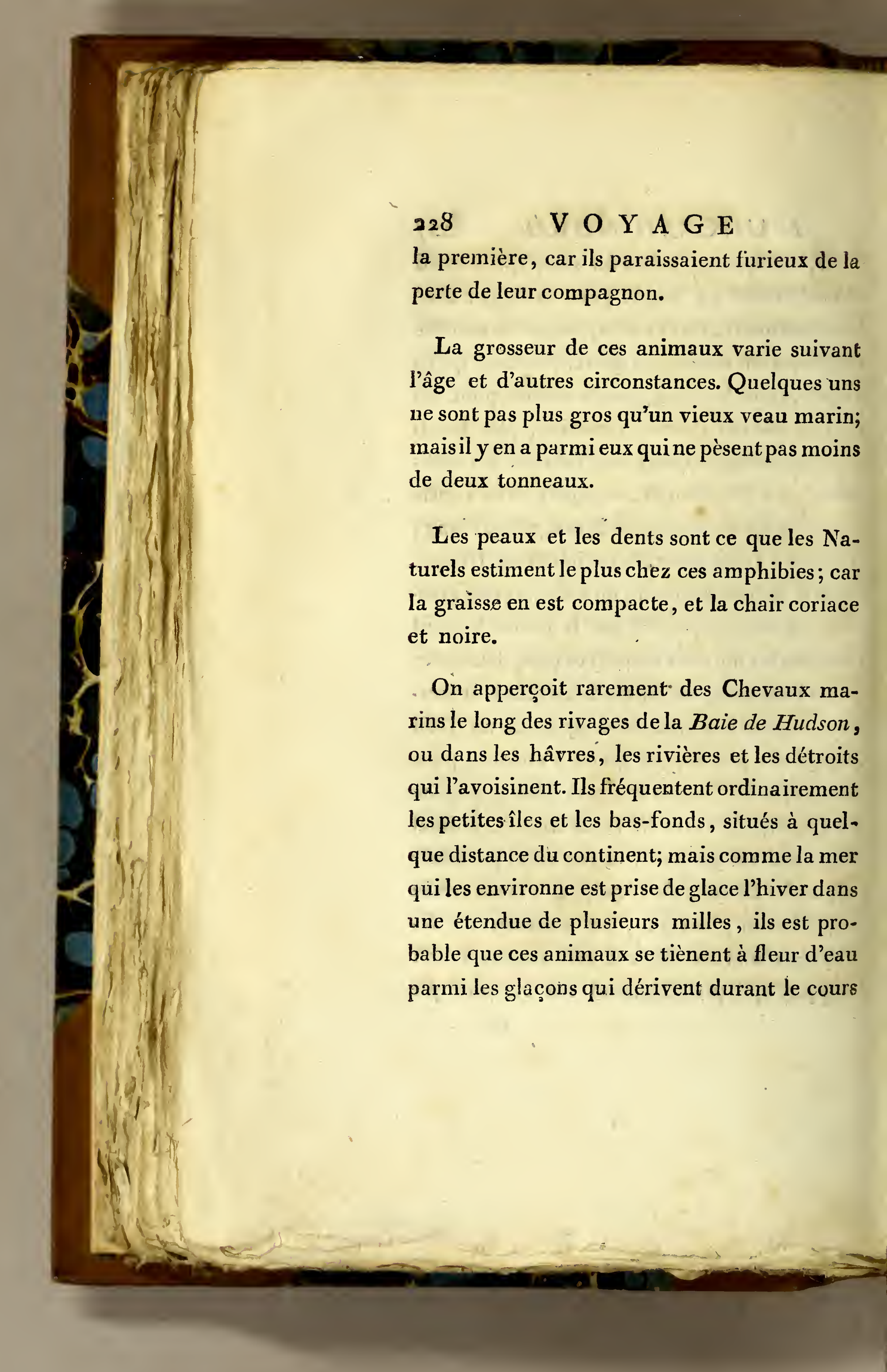


plus évasées, pour faire place à deux fortes défenses qui leur sortent de la machoire supérieure. Ces défenses et les yeux étincelants de ces amphibies leur donnent un air vraiment formidable.

On ne les rencontre jamais que par troupeaux nombreux ; ce qui dénote chez eux un goût pour la société. Ils paraissent attachés les uns aux autres, car ils entourent toujours ceux qui sont blessés et plongent avec eux au fond ; mais ils remontent bientôt sur l'eau et font un rugissement affreux. Je ne connais point d'animal amphibie qui craigne moins l'homme qu'eux.

Souvent ils attaquent de petits bateaux pour s'amuser, et répandent non seulement la terreur parmi ceux qui les montent, mais leur font courir les plus grands dangers. En effet, ils cherchent toujours à défoncer le bateau avec leurs défenses ou à monter dedans; mais on ne les a jamais vus blesser personne. En

1766, quelques matelots du sloop qui se rend annuellement au Nord, pour trafiquer avec les Esquimaux, furent attaqués par un nombre considérable de ces animaux. Pendant qu'ils employaient les plus grands efforts pour les écarter, un des Chevaux marins, plus hardi que les autres, monta sur l'arrière du bâtiment; il s'y accroupit, et après avoir considéré l'équipage un espace de temps assez long, il se jeta à l'eau, pour aller rejoindre sa troupe. Dans le même moment, un autre, d'une grosseur énorme, grimpait par la proue. Voyant que tous les moyens employés pour détourner une visite aussi incommode devenaient inutiles, un des hommes du sloop saisit un fusil chargé de plomb, tel qu'on s'en sert pour les oies, et enfonçant le canon dans la bouche du Cheval, il l'étendit roide mort. L'animal alla aussi-tôt au fond, et fut suivi par toute la bande. Le reste de l'équipage s'étant rendu au vaisseau, survint, au moment où les Chevaux marins allaient recommencer leur attaque, qui probablement eût été pire que

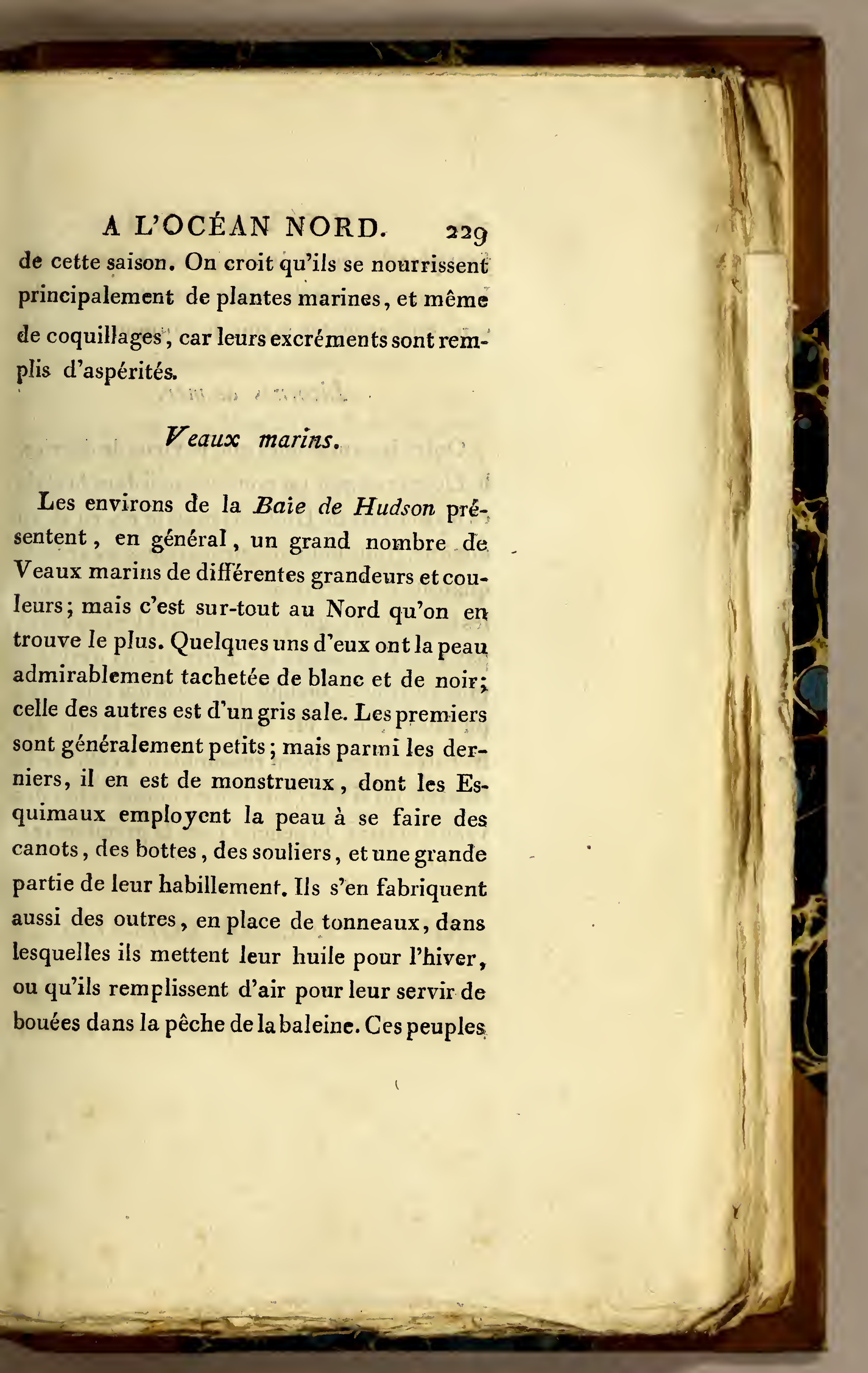


la première, car ils paraissaient furieux de la perte de leur compagnon.

La grosseur de ces animaux varie suivant l'âge et d'autres circonstances. Quelques uns ne sont pas plus gros qu'un vieux veau marin; mais il y en a parmi eux qui ne pèsent pas moins de deux tonneaux.

Les peaux et les dents sont ce que les Naturels estiment le plus chez ces amphibies; car la graisse en est compacte, et la chair coriace et noire.

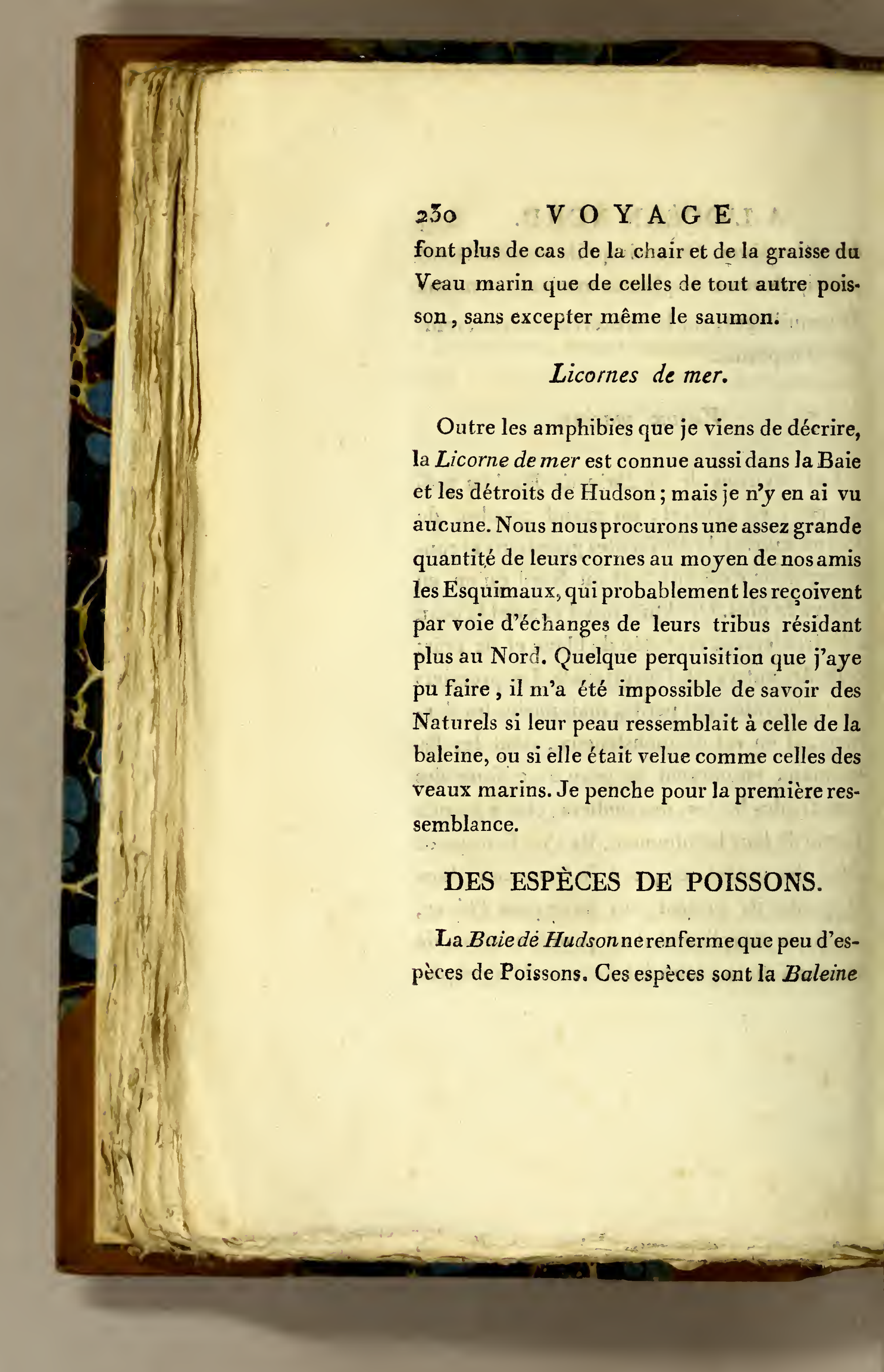
On apperçoit rarement des Chevaux marins le long des rivages de la *Baie de Hudson*, ou dans les hâvres, les rivières et les détroits qui l'avoisinent. Ils fréquentent ordinairement les petites îles et les bas-fonds, situés à quelque distance du continent; mais comme la mer qui les environne est prise de glace l'hiver dans une étendue de plusieurs milles, ils est probable que ces animaux se tiènent à fleur d'eau parmi les glaçons qui dérivent durant le cours



de cette saison. On croit qu'ils se nourrissent principalement de plantes marines, et même de coquillages, car leurs excréments sont remplis d'aspérités.

Veaux marins.

Les environs de la *Baie de Hudson* présentent, en général, un grand nombre de Veaux marins de différentes grandeurs et couleurs; mais c'est sur-tout au Nord qu'on en trouve le plus. Quelques uns d'eux ont la peau admirablement tachetée de blanc et de noir; celle des autres est d'un gris sale. Les premiers sont généralement petits; mais parmi les derniers, il en est de monstrueux, dont les Esquimaux employent la peau à se faire des canots, des bottes, des souliers, et une grande partie de leur habillement. Ils s'en fabriquent aussi des outres, en place de tonneaux, dans lesquelles ils mettent leur huile pour l'hiver, ou qu'ils remplissent d'air pour leur servir de bouées dans la pêche de la baleine. Ces peuples



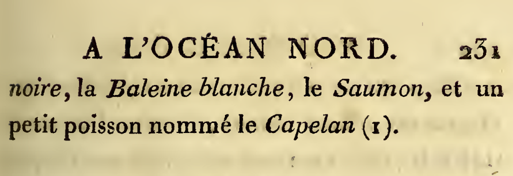
font plus de cas de la chair et de la graisse du Veau marin que de celles de tout autre poisson, sans excepter même le saumon.

Licornes de mer.

Outre les amphibies que je viens de décrire, la *Licorne de mer* est connue aussi dans la Baie et les détroits de Hudson; mais je n'y en ai vu aucune. Nous nous procurons une assez grande quantité de leurs cornes au moyen de nos amis les Esquimaux, qui probablement les reçoivent par voie d'échanges de leurs tribus résidant plus au Nord. Quelque perquisition que j'aye pu faire, il m'a été impossible de savoir des Naturels si leur peau ressemblait à celle de la baleine, ou si elle était velue comme celles des veaux marins. Je penche pour la première ressemblance.

DES ESPÈCES DE POISSONS.

La *Baie de Hudson* ne renferme que peu d'espèces de Poissons. Ces espèces sont la *Baleine*



noire, la *Baleine blanche*, le *Saumon*, et un petit poisson nommé le *Capelan* (1).

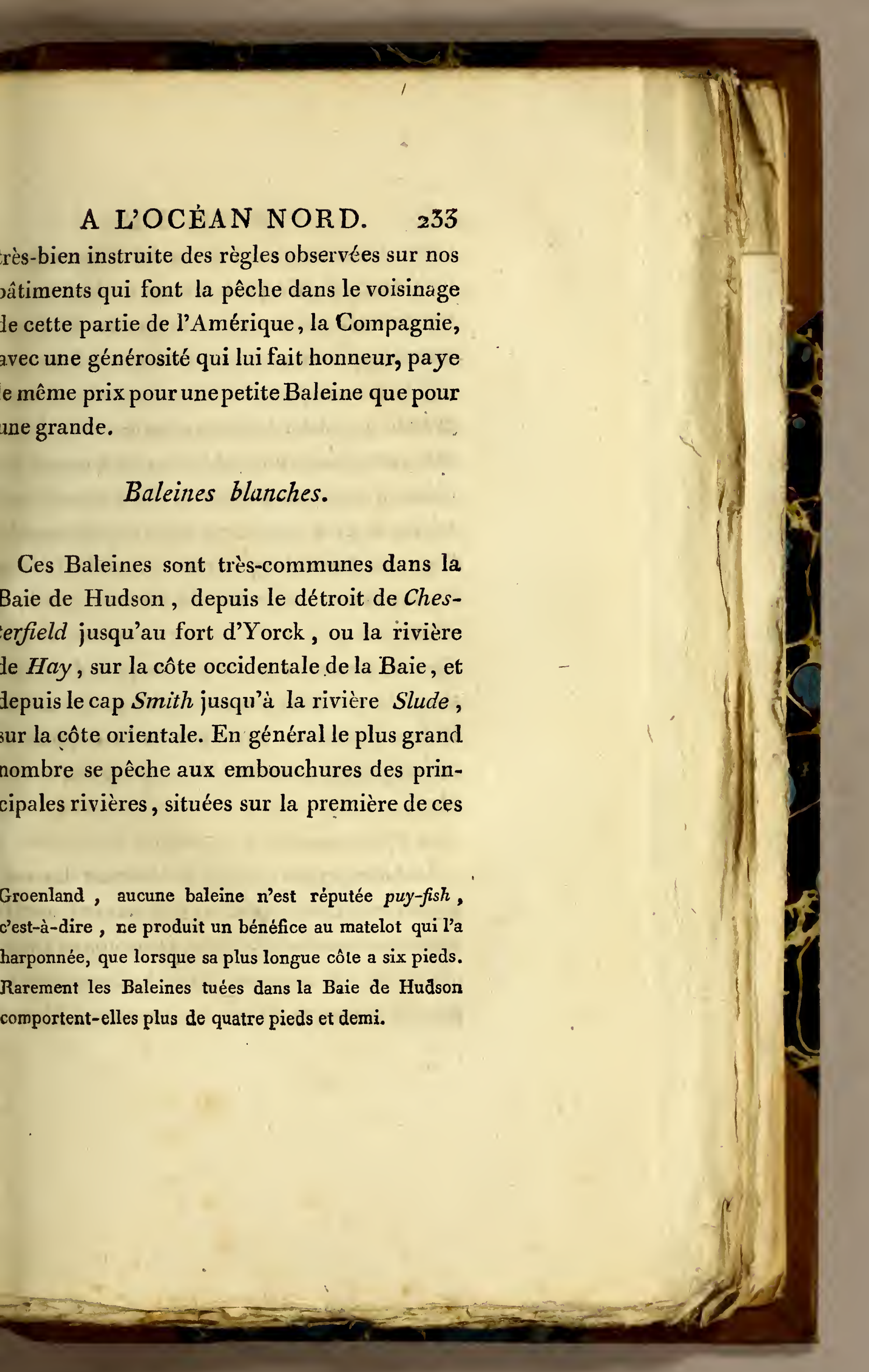
Baleines noires.

On pêche quelquefois de ces Baleines aussi loin au Sud que la rivière de *Churchill*, et j'y en ai vu tuer trois, mais dans l'espace de vingt ans. Elles sont plus communes au Nord, sur-tout près l'île de *Marbre*. Néanmoins les produits de la pêcherie que la Compagnie y avait fait établir furent si faibles depuis l'époque de sa formation en 1765 jusqu'en 1772, qu'il s'en est fallu de plus de 20 mille livres

(1) Dans l'automne de 1768, une très-belle morue fut trouvée morte sur la côte, à la suite d'un fort coup de vent, et on la servit à la table du Gouverneur. MM. *William Wales* et *Joseph Drymond*, qui étaient venus pour observer le passage de Vénus le 3 Juin 1769, en mangèrent leur part; mais je n'ai jamais vu pêcher mort ou en vie aucun poisson de cette espèce dans les parages de la Baie. On rencontre, néanmoins, très-souvent des machoires de morues le long des côtes.

sterlings qu'ils n'ayent couvert la dépense. On en est moins étonné, lorsque l'on considère les frais énormes qu'entraînent de pareils établissements. Outre le logement et l'entretien, les employés jouissaient de salaires exorbitants. Les *harponneurs* n'avaient pas moins de cinquante louis par an, et chaque matelot, de quinze à ving-cinq; ce qui, joint au traitement des capitaines et des officiers, à l'approvisionnement et réparation des vaisseaux et autres dépenses courantes, forme une somme dont les cargaisons de ces bâtiments n'eussent pu défrayer la Compagnie, en supposant même que ceux-ci fussent revenus annuellement avec leur charge entière. Bien loin delà, pendant les sept années que subsista cet établissement, on ne prit que quatre Baleines noires près de l'île de Marbre, et, à l'exception d'une, elles étaient si petites, qu'elles n'eussent rapporté aucun profit à nos harponneurs du Groenland (1). Quoique

(1) J'ai entendu dire que, sur nos bâtiments du

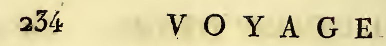


très-bien instruite des règles observées sur nos bâtiments qui font la pêche dans le voisinage de cette partie de l'Amérique, la Compagnie, avec une générosité qui lui fait honneur, paye le même prix pour une petite Baleine que pour une grande.

Baleines blanches.

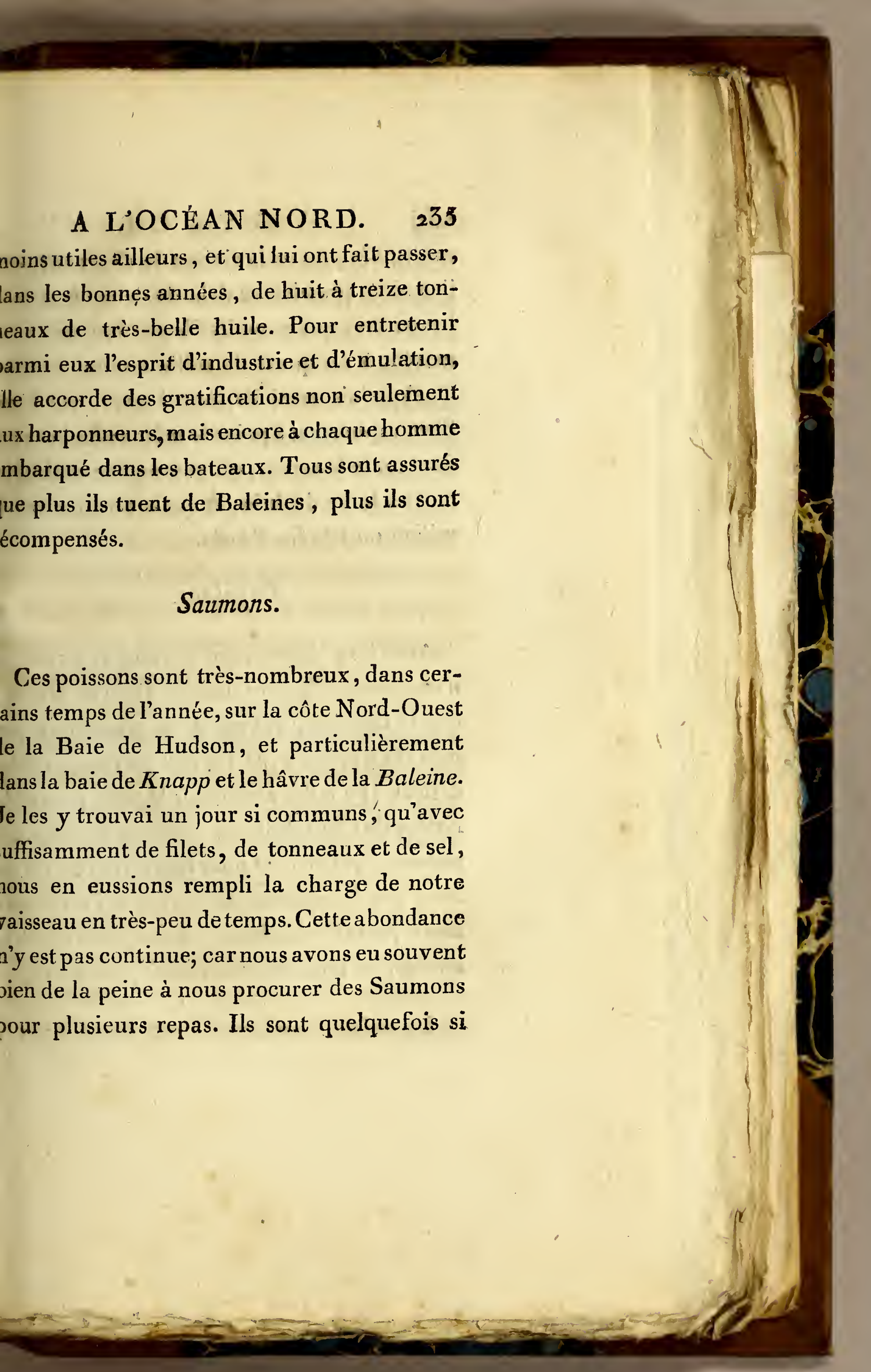
Ces Baleines sont très-communes dans la Baie de Hudson, depuis le détroit de *Chesterfield* jusqu'au fort d'Yorck, ou la rivière de *Hay*, sur la côte occidentale de la Baie, et depuis le cap *Smith* jusqu'à la rivière *Slude*, sur la côte orientale. En général le plus grand nombre se pêche aux embouchures des principales rivières, situées sur la première de ces

Groenland, aucune baleine n'est réputée *puy-fish*, c'est-à-dire, ne produit un bénéfice au matelot qui l'a harponnée, que lorsque sa plus longue côte a six pieds. Rarement les Baleines tuées dans la Baie de Hudson comportent-elles plus de quatre pieds et demi.



côtes, telles que les rivières du *Veau marin* de *Churchill*, du port *Nelson* et de *Hay*. On ne connaît encore dans la partie de l'Est, moins explorée, que la rivière de leur nom (Whale river), qu'elles fréquentent en assez grande quantité. La Compagnie avait formé sur cette rivière un établissement nommé *Richemont*, et une pêcherie, dont elle espérait retirer de gros bénéfices; mais voyant que les frais excédaient les produits, et que les Indiens n'y apportaient que peu de fourrures, elle se détermina, en 1758, à faire évacuer l'un et l'autre, après les avoir gardés plus de douze ans. Elle ordonna, en même temps, de mettre le feu à tous les ouvrages en bois pour en retirer plus facilement le fer qui y était employé.

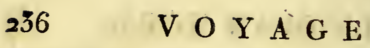
La Compagnie a été plus heureuse dans ses pêcheries établies plus anciennement sur la côte occidentale de la Baie, et sur-tout à *Churchill*, où elle occupe, dans le temps de la pêche, tous ceux de ses employés qui lui sont



noins utiles ailleurs, et qui lui ont fait passer, lans les bonnes années, de huit à treize ton-leaux de très-belle huile. Pour entretenir parmi eux l'esprit d'industrie et d'émulation, lle accorde des gratifications non seulement ux harponneurs, mais encore à chaque homme mbarqué dans les bateaux. Tous sont assurés que plus ils tuent de Baleines, plus ils sont écompensés.

Saumons.

Ces poissons sont très-nombreux, dans cer-ains temps de l'année, sur la côte Nord-Ouest le la Baie de Hudson, et particulièrement lans la baie de *Knapp* et le hâvre de la *Baleine.* Je les y trouvai un jour si communs, qu'avec uffisamment de filets, de tonneaux et de sel, nous en eussions rempli la charge de notre vaisseau en très-peu de temps. Cette abondance n'y est pas continue; car nous avons eu souvent bien de la peine à nous procurer des Saumons pour plusieurs repas. Ils sont quelquefois si

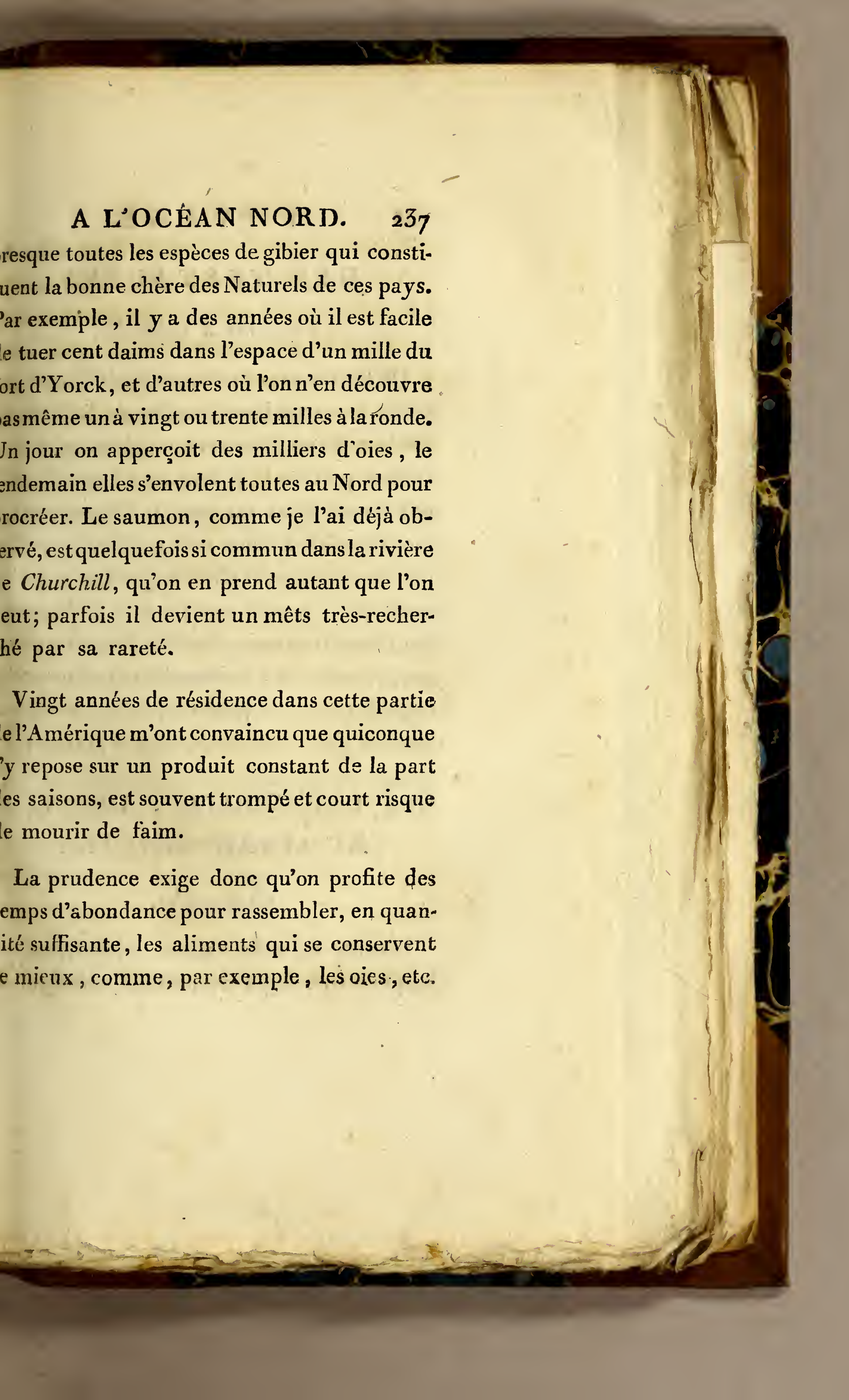


multipliés près de la rivière de *Churchill*, qu
j'en ai vu prendre au delà de deux cents trè
beaux avec quatre petits filets et dans une seul
marée, à un quart de mille autour du Fort
Quelquefois aussi ils sont si rares, que ving
filets rapportent à peine le même nombre pen
dant toute la saison, qui commence ordinaire
ment à la fin de Juin, et qui se termine vers l
milieu ou à la fin d'Août.

Capelans.

Avec les poissons dont je viens de parler, j
n'en connais d'autres dans la Baie de Hudson
que le *Capelan*, qui est de la grandeur à peu
près d'un éperlan, et fournit un manger très-
délicat. Il y a des années où la mer, près de la
rivière de Churchill, est couverte de ces petits
poissons, qui viènent pour frayer, et l'air est in-
fecté par la quantité de ceux que l'on trouve
morts parmi les rochers. A peine, dans d'autres
années, en rencontre-t-on assez pour un repas.

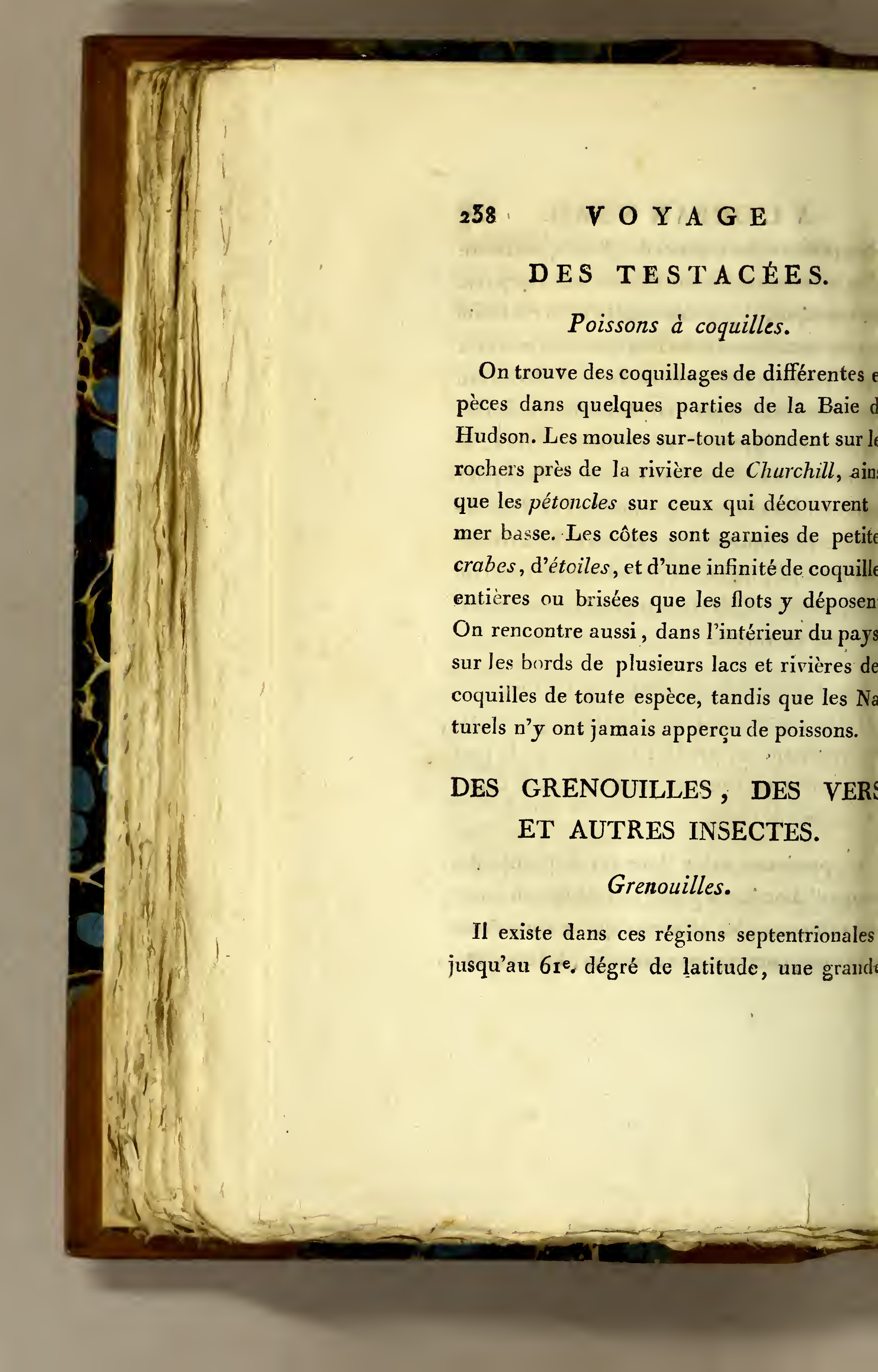
La même remarque peut s'appliquer à



resque toutes les espèces de gibier qui constiuent la bonne chère des Naturels de ces pays. Par exemple, il y a des années où il est facile le tuer cent daims dans l'espace d'un mille du ort d'Yorck, et d'autres où l'on n'en découvre as même un à vingt ou trente milles à la ronde. Un jour on apperçoit des milliers d'oies, le endemain elles s'envolent toutes au Nord pour rocréer. Le saumon, comme je l'ai déjà obervé, est quelquefois si commun dans la rivière e *Churchill*, qu'on en prend autant que l'on eut; parfois il devient un mêts très-recherhé par sa rareté.

Vingt années de résidence dans cette partie le l'Amérique m'ont convaincu que quiconque 'y repose sur un produit constant de la part les saisons, est souvent trompé et court risque le mourir de faim.

La prudence exige donc qu'on profite des emps d'abondance pour rassembler, en quanité suffisante, les aliments qui se conservent e mieux, comme, par exemple, les oies, etc.



DES TESTACÉES.

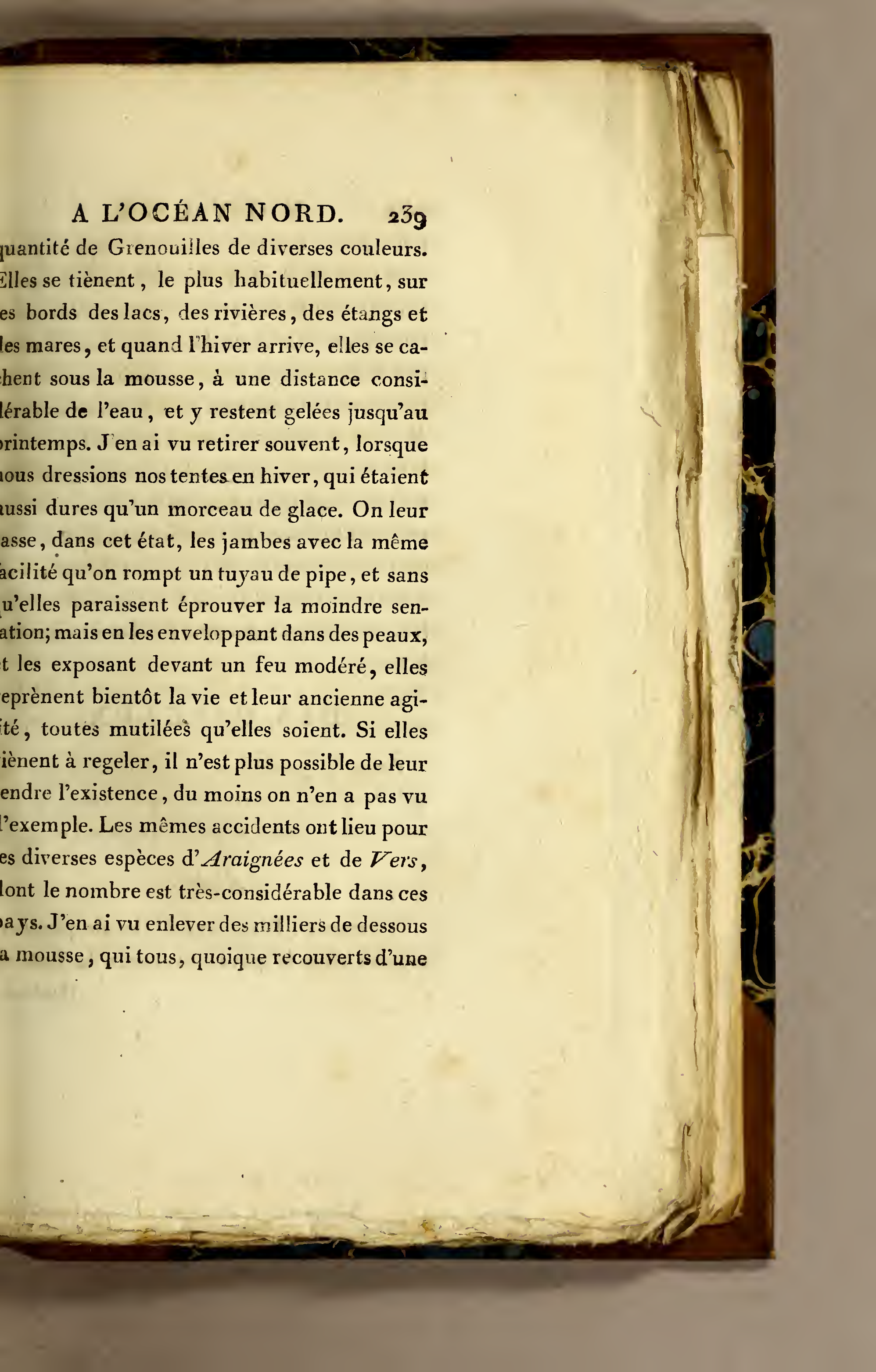
Poissons à coquilles.

On trouve des coquillages de différentes e pèces dans quelques parties de la Baie d Hudson. Les moules sur-tout abondent sur l rochers près de la rivière de *Churchill*, ain que les *pétoncles* sur ceux qui découvrent mer basse. Les côtes sont garnies de petit *crabes*, d'*étoiles*, et d'une infinité de coquill entières ou brisées que les flots y déposen On rencontre aussi, dans l'intérieur du pays sur les bords de plusieurs lacs et rivières de coquilles de toute espèce, tandis que les Na turels n'y ont jamais apperçu de poissons.

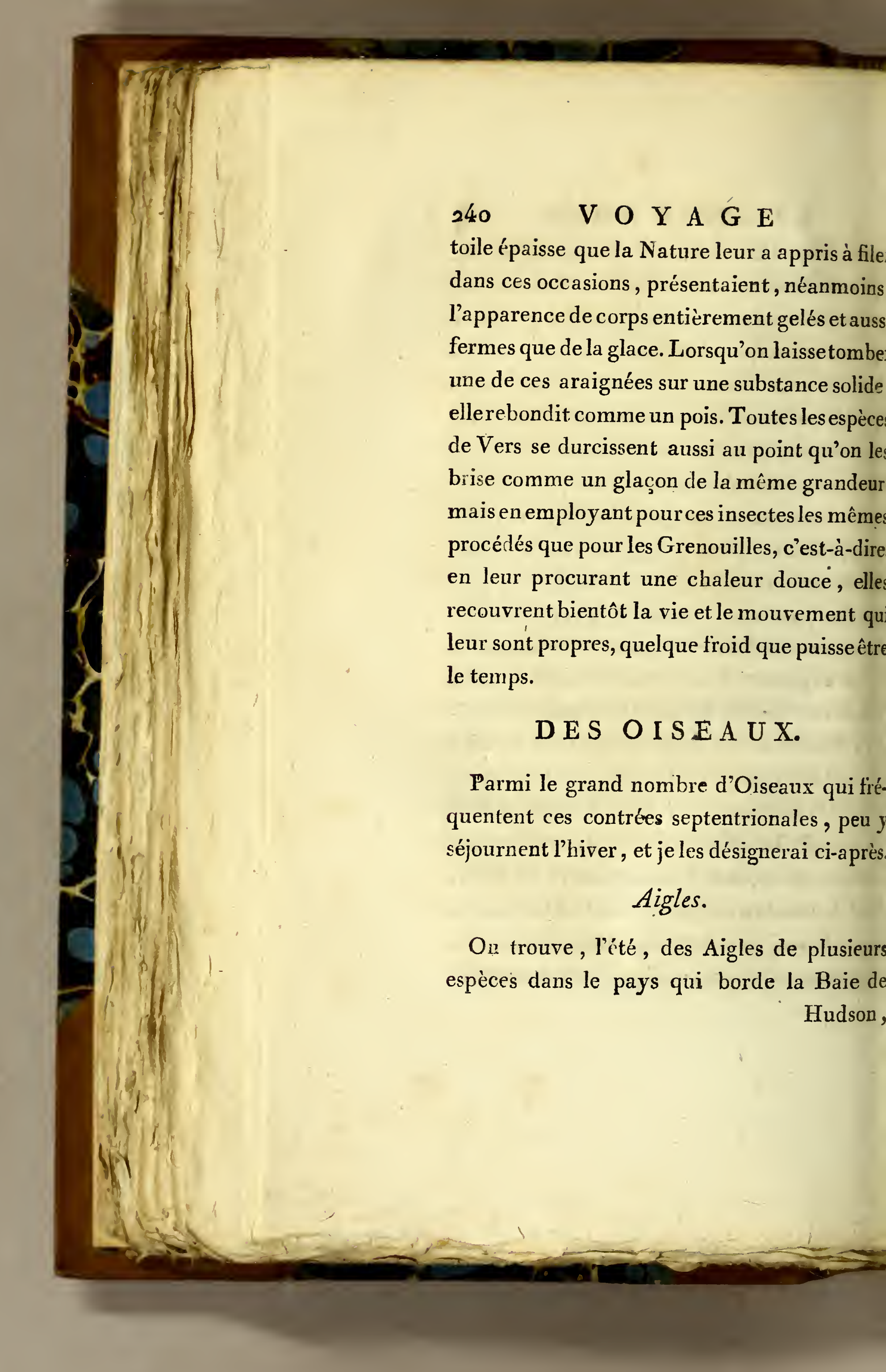
DES GRENOUILLES, DES VERS ET AUTRES INSECTES.

Grenouilles.

Il existe dans ces régions septentrionales jusqu'au 61e. dégré de latitude, une grand



quantité de Grenouilles de diverses couleurs. Elles se tiènent, le plus habituellement, sur les bords des lacs, des rivières, des étangs et des mares, et quand l'hiver arrive, elles se cachent sous la mousse, à une distance considérable de l'eau, et y restent gelées jusqu'au printemps. J'en ai vu retirer souvent, lorsque nous dressions nos tentes en hiver, qui étaient aussi dures qu'un morceau de glace. On leur casse, dans cet état, les jambes avec la même facilité qu'on rompt un tuyau de pipe, et sans qu'elles paraissent éprouver la moindre sensation; mais en les enveloppant dans des peaux, et les exposant devant un feu modéré, elles reprènent bientôt la vie et leur ancienne agilité, toutes mutilées qu'elles soient. Si elles viènent à regeler, il n'est plus possible de leur rendre l'existence, du moins on n'en a pas vu d'exemple. Les mêmes accidents ont lieu pour les diverses espèces d'*Araignées* et de *Vers*, dont le nombre est très-considérable dans ces pays. J'en ai vu enlever des milliers de dessous la mousse, qui tous, quoique recouverts d'une



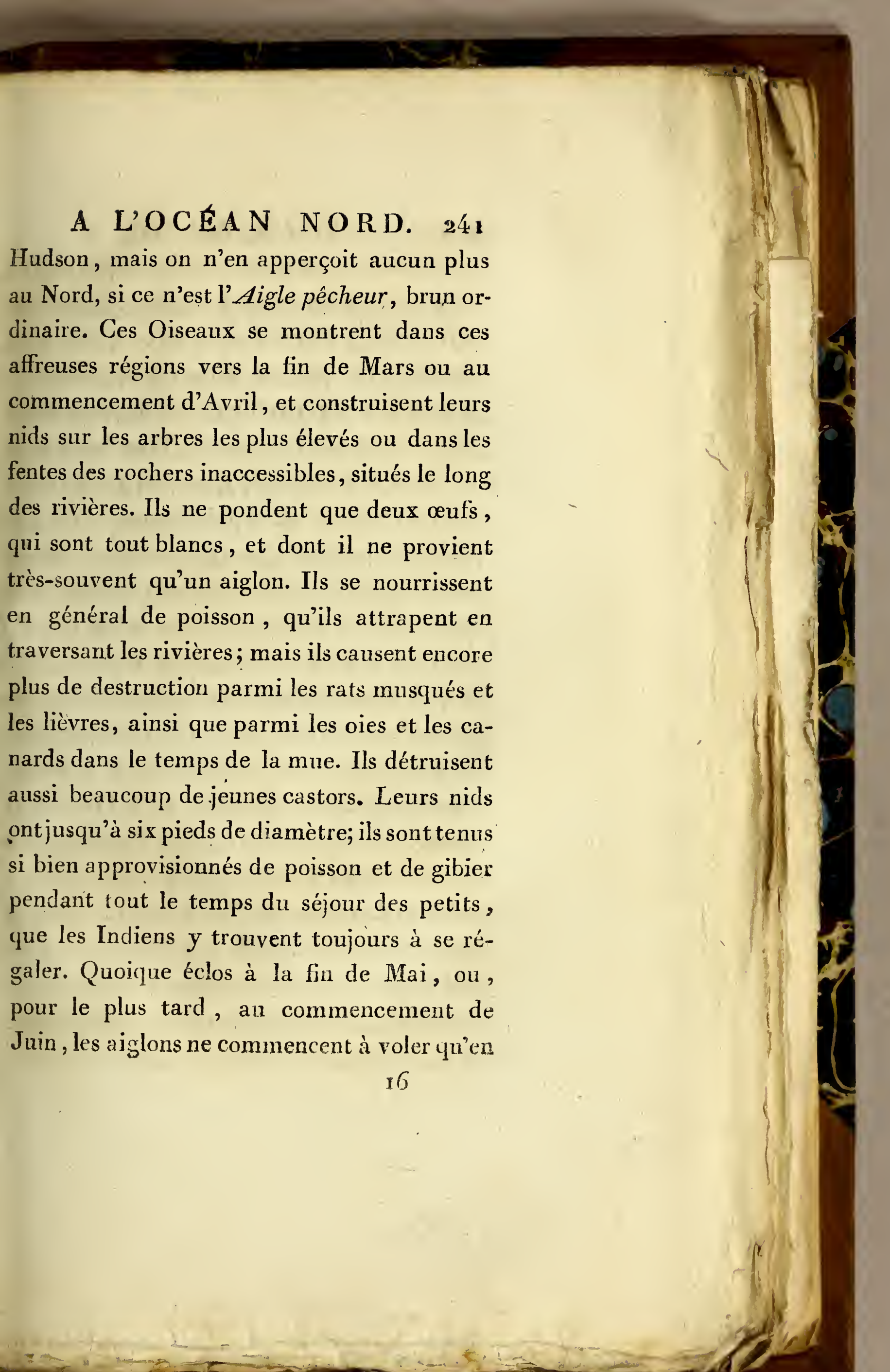
toile épaisse que la Nature leur a appris à file
dans ces occasions, présentaient, néanmoins
l'apparence de corps entièrement gelés et auss
fermes que de la glace. Lorsqu'on laisse tombe
une de ces araignées sur une substance solide
elle rebondit comme un pois. Toutes les espèce
de Vers se durcissent aussi au point qu'on le
brise comme un glaçon de la même grandeur
mais en employant pour ces insectes les même
procédés que pour les Grenouilles, c'est-à-dire
en leur procurant une chaleur douce, elle
recouvrent bientôt la vie et le mouvement qu
leur sont propres, quelque froid que puisse êtr
le temps.

DES OISEAUX.

Parmi le grand nombre d'Oiseaux qui fré-
quentent ces contrées septentrionales, peu y
séjournent l'hiver, et je les désignerai ci-après.

Aigles.

On trouve, l'été, des Aigles de plusieur
espèces dans le pays qui borde la Baie de
Hudson,



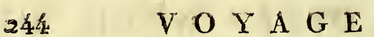
Hudson, mais on n'en apperçoit aucun plus au Nord, si ce n'est l'*Aigle pêcheur*, brun ordinaire. Ces Oiseaux se montrent dans ces affreuses régions vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, et construisent leurs nids sur les arbres les plus élevés ou dans les fentes des rochers inaccessibles, situés le long des rivières. Ils ne pondent que deux œufs, qui sont tout blancs, et dont il ne provient très-souvent qu'un aiglon. Ils se nourrissent en général de poisson, qu'ils attrapent en traversant les rivières; mais ils causent encore plus de destruction parmi les rats musqués et les lièvres, ainsi que parmi les oies et les canards dans le temps de la mue. Ils détruisent aussi beaucoup de jeunes castors. Leurs nids ont jusqu'à six pieds de diamètre; ils sont tenus si bien approvisionnés de poisson et de gibier pendant tout le temps du séjour des petits, que les Indiens y trouvent toujours à se régaler. Quoique éclos à la fin de Mai, ou, pour le plus tard, au commencement de Juin, les aiglons ne commencent à voler qu'en

Septembre. Ils émigrent peu de temps après au Sud. Ce sont les oiseaux les plus voraces que j'aye connus. Deux d'entre eux, qu'on était parvenu, en quelque sorte, à apprivoiser, consommaient plus d'un panier de poisson par jour; on ne les voit jamais faire leurs nids sur les terres stériles, quoiqu'il y existe des rivières et des lacs très-poissonneux. C'est probablement faute d'y trouver des arbres ou des rochers assez élevés. Les Indiens du Nord font très-grand cas de leurs plumes, ainsi que de celles du faucon, pour garnir leurs flèches. Ils s'imaginent, d'après quelques notions superstitieuses, qu'elles sont meilleures que celles des oies, des grues, des corneilles et autres oiseaux qui, dans le fait, sont tout aussi bonnes. La chair de l'Aigle, dont presque tous les Indiens font usage, est noire, dure et huileuse. Celle même des Aiglons, quelque blanche et tendre qu'elle soit d'ailleurs, a un goût si rance, que bien des personnes ne peuvent en manger que dans un cas de nécessité.



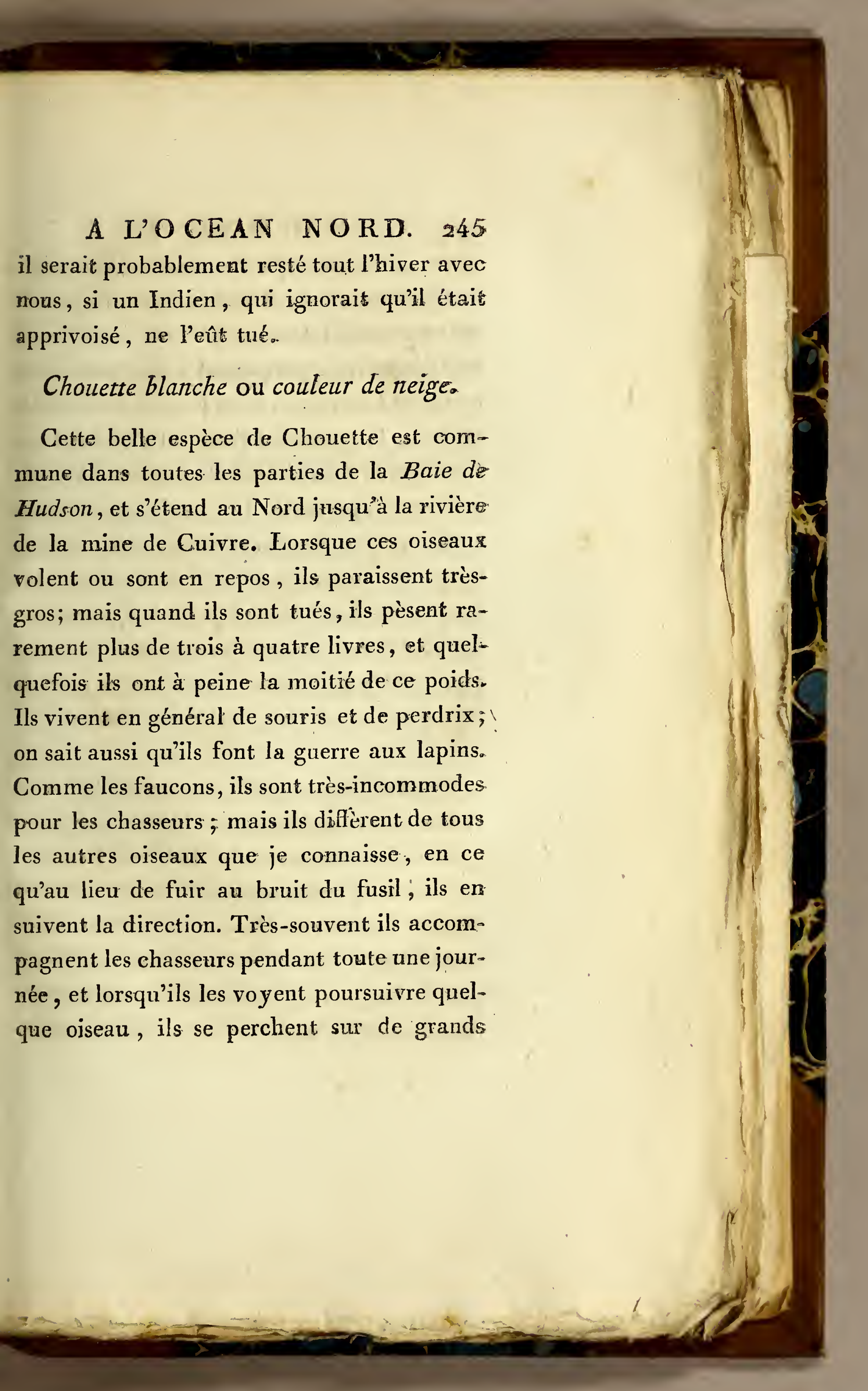
Faucons de différentes grandeurs.

Les pays qui environnent la Baie de Hudson sont visités, l'été, par des Faucons qui diffèrent autant de plumage que de couleur. Les plus gros pèsent jusqu'à trois livres, et les plus petits cinq à six onces. Mais leur poids, comme celui des autres oiseaux, ne saurait être un guide sûr pour les Naturalistes, car il est souvent de la moitié moindre dans de certaines saisons, ou lorsque la nourriture manque à ces animaux. Malgré la variété des Faucons qui habitent ce pays pendant l'été, je ne connais qu'une espèce qui brave la rigueur des longs hivers qu'on éprouve au nord de la rivière de Churchill, et c'est celle que M. *Pennant* appèle le *Sacre*. Comme toutes les autres grandes espèces de Faucons, elle fait la chasse au *francolin* blanc ou perdrix, ainsi qu'au lièvre américain, à qui on donne le nom de lapin dans la Baie. Ces oiseaux fréquentent ordinairement les



endroits où les perdrix abondent, et ils désolent par-là les chasseurs Indiens en faisant fuir le gibier des environs de leurs tentes. Il est vrai que ceux-ci trouvent à s'en dédommager sur les Faucons qui sont quelquefois réunis au nombre de plus de cent. Ces oiseaux, en outre, éventent tellement, par leurs cris, l'approche des chasseurs, que les Gouverneurs de nos établissements sont généralement dans l'usage de distribuer un quart d'eau-de-vie par tête de Faucon. Les Indiens, et quelquefois les Anglais, se nourrissent de leur chair; mais elle est toujours noire, coriace, et souvent elle a un goût d'amertume.

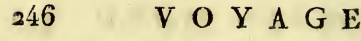
Les Naturels aiment beaucoup à apprivoiser de ces Faucons, qu'ils parviènent communément à garder avec eux tout l'été; mais aux approches de l'hiver ces oiseaux les abandonnent et vont chercher eux-mêmes de quoi vivre. J'en avais un à notre établissement de Cumberland, auquel mes gens étaient très-attachés, et comme il ne manquait point de nourriture,



il serait probablement resté tout l'hiver avec nous, si un Indien, qui ignorait qu'il était apprivoisé, ne l'eût tué.

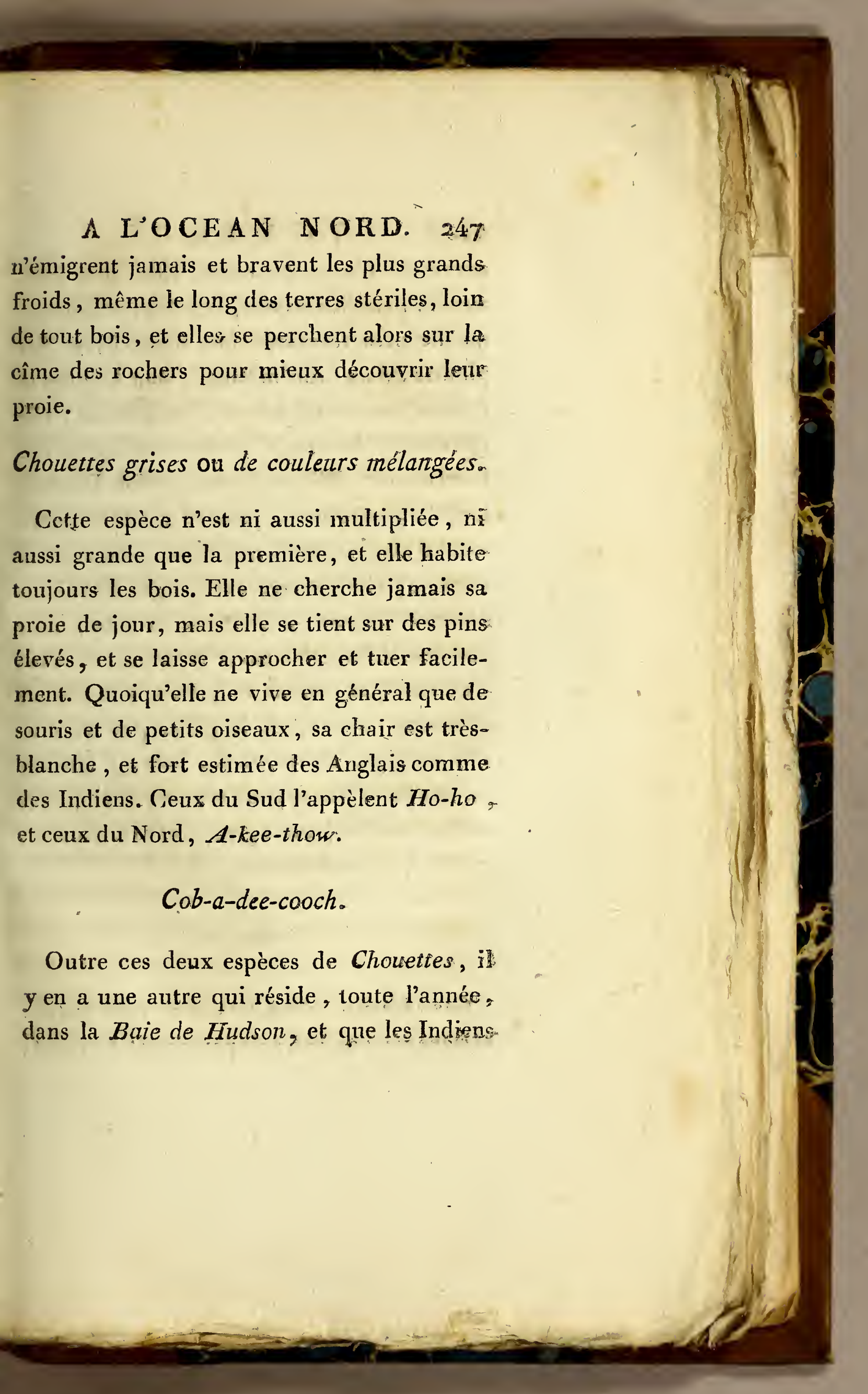
Chouette blanche ou *couleur de neige.*

Cette belle espèce de Chouette est commune dans toutes les parties de la *Baie de Hudson*, et s'étend au Nord jusqu'à la rivière de la mine de Cuivre. Lorsque ces oiseaux volent ou sont en repos, ils paraissent très-gros; mais quand ils sont tués, ils pèsent rarement plus de trois à quatre livres, et quelquefois ils ont à peine la moitié de ce poids. Ils vivent en général de souris et de perdrix; on sait aussi qu'ils font la guerre aux lapins. Comme les faucons, ils sont très-incommodes pour les chasseurs; mais ils diffèrent de tous les autres oiseaux que je connaisse, en ce qu'au lieu de fuir au bruit du fusil, ils en suivent la direction. Très-souvent ils accompagnent les chasseurs pendant toute une journée, et lorsqu'ils les voyent poursuivre quelque oiseau, ils se perchent sur de grands



arbres, jusqu'à ce que l'animal soit tué; alors ils fondent sur lui, et l'enlèvent avant que le chasseur ait eu le temps de le ramasser. Quand les Indiens les apperçoivent ainsi perchés, ils leur jètent un oiseau mort pour chercher à les attirer à la portée du fusil, et rarement ces Chouettes refusent-elles de mordre à l'appât qui leur est présenté. Le chasseur qui les attend, parfaitement sur ses gardes, ne leur donne pas le temps de saisir la proie offerte, et les abat. Leur voisinage étant aussi préjudiciable que celui des faucons aux chasseurs employés par la Compagnie, elle paye le même prix pour chaque tête de Chouette.

Ces oiseaux sont généralement gras l'hiver, et leur chair, extrêmement blanche, est très-goûtée des Anglais et des Indiens. Ils construisent toujours leurs nids à terre, pondent de trois à quatre œufs, dont il provient rarement plus de deux petits, et ceux-ci, dans les parties les plus septentrionales, ne commencent à voler qu'en Septembre. Les Chouettes



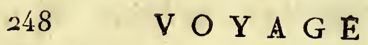
n'émigrent jamais et bravent les plus grands froids, même le long des terres stériles, loin de tout bois, et elles se perchent alors sur la cîme des rochers pour mieux découvrir leur proie.

Chouettes grises ou *de couleurs mélangées*.

Cette espèce n'est ni aussi multipliée, ni aussi grande que la première, et elle habite toujours les bois. Elle ne cherche jamais sa proie de jour, mais elle se tient sur des pins élevés, et se laisse approcher et tuer facilement. Quoiqu'elle ne vive en général que de souris et de petits oiseaux, sa chair est très-blanche, et fort estimée des Anglais comme des Indiens. Ceux du Sud l'appèlent *Ho-ho*, et ceux du Nord, *A-kee-thow*.

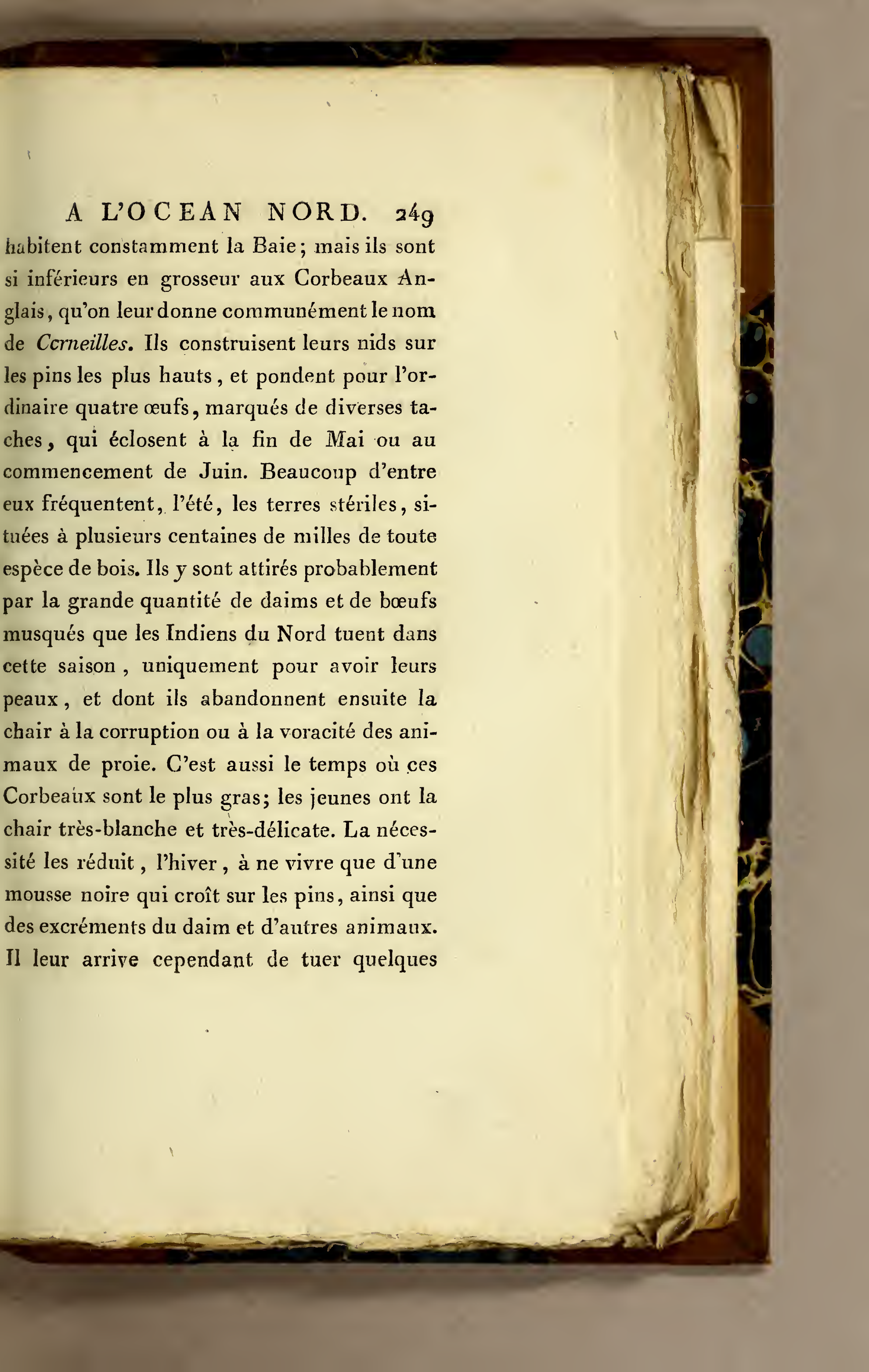
Cob-a-dee-cooch.

Outre ces deux espèces de *Chouettes*, il y en a une autre qui réside, toute l'année, dans la *Baie de Hudson*, et que les Indiens

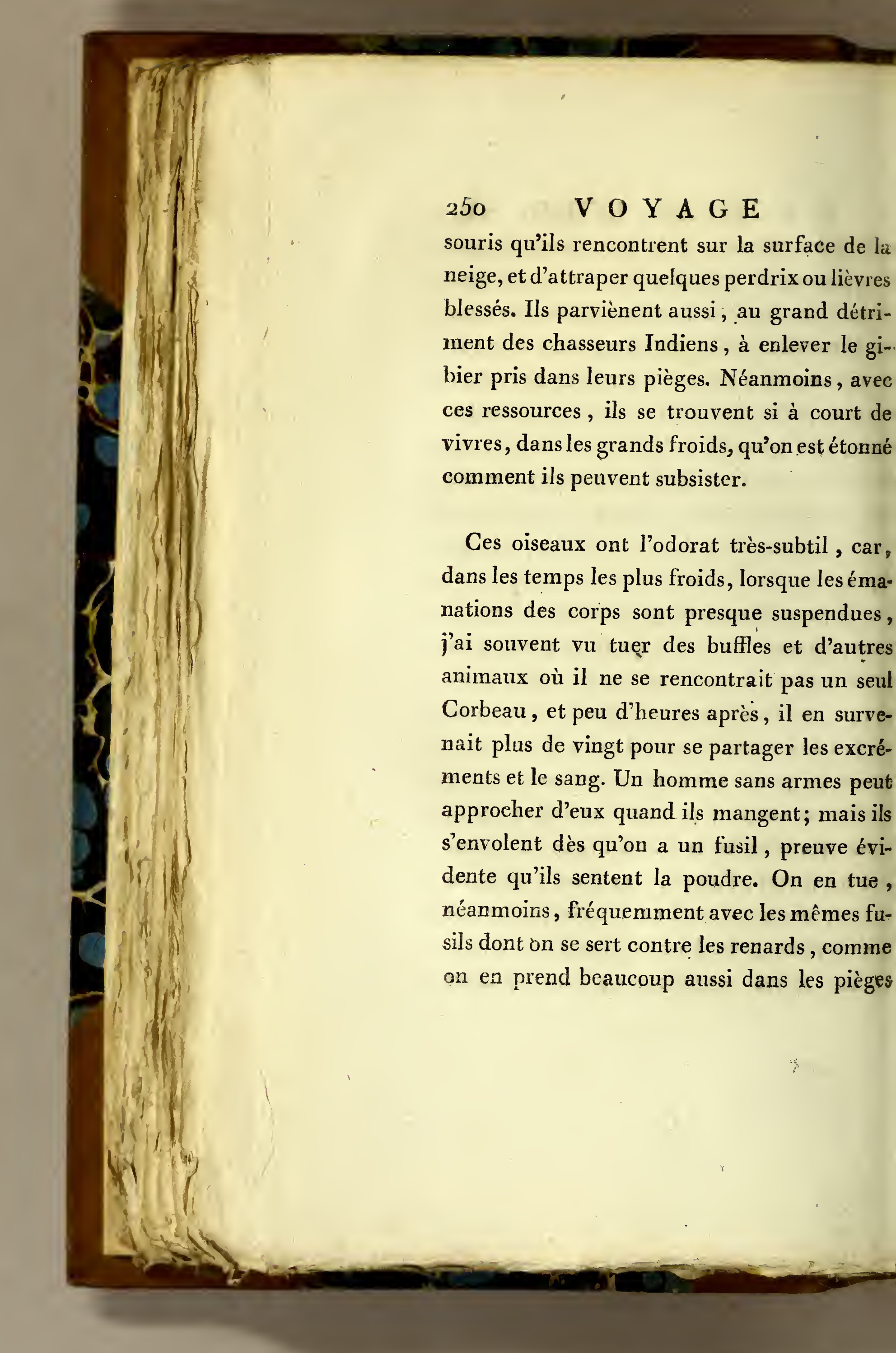

nomment *Cob-a-dee-cooch*. Elle est si inférieure, pour la grosseur, aux deux premières, qu'elle pèse rarement une demi-livre. Ses plumes, d'un brun mélangé, sont longues et douces comme de la soie. En général, elle se nourrit de souris et des oiseaux qu'elle trouve morts. Elle porte quelquefois l'audace jusqu'à fondre sur la perdrix que le chasseur vient d'abattre; mais trop faible pour enlever sa proie, elle est souvent obligée de l'abandonner. Comme la Chouette blanche, mais pas aussi habituellement, elle accourt au bruit d'un fusil, et comme le faucon, elle suit les chasseurs et en écarte le gibier par ses cris. Elle s'éloigne rarement des bois, y fait son nid sur les arbres et pond entre deux et quatre œufs. Elle n'est jamais grasse, et sa chair n'est goûtée que des Indiens.

Corbeaux.

Ces oiseaux, d'un très-beau noir lustré, et richement tachetés de pourpre et de violet,



habitent constamment la Baie; mais ils sont si inférieurs en grosseur aux Corbeaux Anglais, qu'on leur donne communément le nom de *Corneilles*. Ils construisent leurs nids sur les pins les plus hauts, et pondent pour l'ordinaire quatre œufs, marqués de diverses taches, qui éclosent à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Beaucoup d'entre eux fréquentent, l'été, les terres stériles, situées à plusieurs centaines de milles de toute espèce de bois. Ils y sont attirés probablement par la grande quantité de daims et de bœufs musqués que les Indiens du Nord tuent dans cette saison, uniquement pour avoir leurs peaux, et dont ils abandonnent ensuite la chair à la corruption ou à la voracité des animaux de proie. C'est aussi le temps où ces Corbeaux sont le plus gras; les jeunes ont la chair très-blanche et très-délicate. La nécessité les réduit, l'hiver, à ne vivre que d'une mousse noire qui croît sur les pins, ainsi que des excréments du daim et d'autres animaux. Il leur arrive cependant de tuer quelques



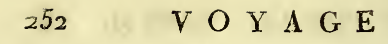
souris qu'ils rencontrent sur la surface de la neige, et d'attraper quelques perdrix ou lièvres blessés. Ils parviènent aussi, au grand détriment des chasseurs Indiens, à enlever le gibier pris dans leurs pièges. Néanmoins, avec ces ressources, ils se trouvent si à court de vivres, dans les grands froids, qu'on est étonné comment ils peuvent subsister.

Ces oiseaux ont l'odorat très-subtil, car, dans les temps les plus froids, lorsque les émanations des corps sont presque suspendues, j'ai souvent vu tuer des buffles et d'autres animaux où il ne se rencontrait pas un seul Corbeau, et peu d'heures après, il en survenait plus de vingt pour se partager les excréments et le sang. Un homme sans armes peut approcher d'eux quand ils mangent; mais ils s'envolent dès qu'on a un fusil, preuve évidente qu'ils sentent la poudre. On en tue, néanmoins, fréquemment avec les mêmes fusils dont on se sert contre les renards, comme on en prend beaucoup aussi dans les pièges

préparés pour les *martres*. Quoique ce soient des animaux très-prudents, leurs besoins devienent si urgents l'hiver, qu'on les voit, comme la chouette blanche, accourir au bruit de l'explosion d'une arme à feu; mais ils ont la précaution de se tenir à une distance mesurée du chasseur, à qui ils enlèvent assez souvent quelques oiseaux tués. Leurs plumes sont excellentes pour dessiner.

Corneille cendrée.

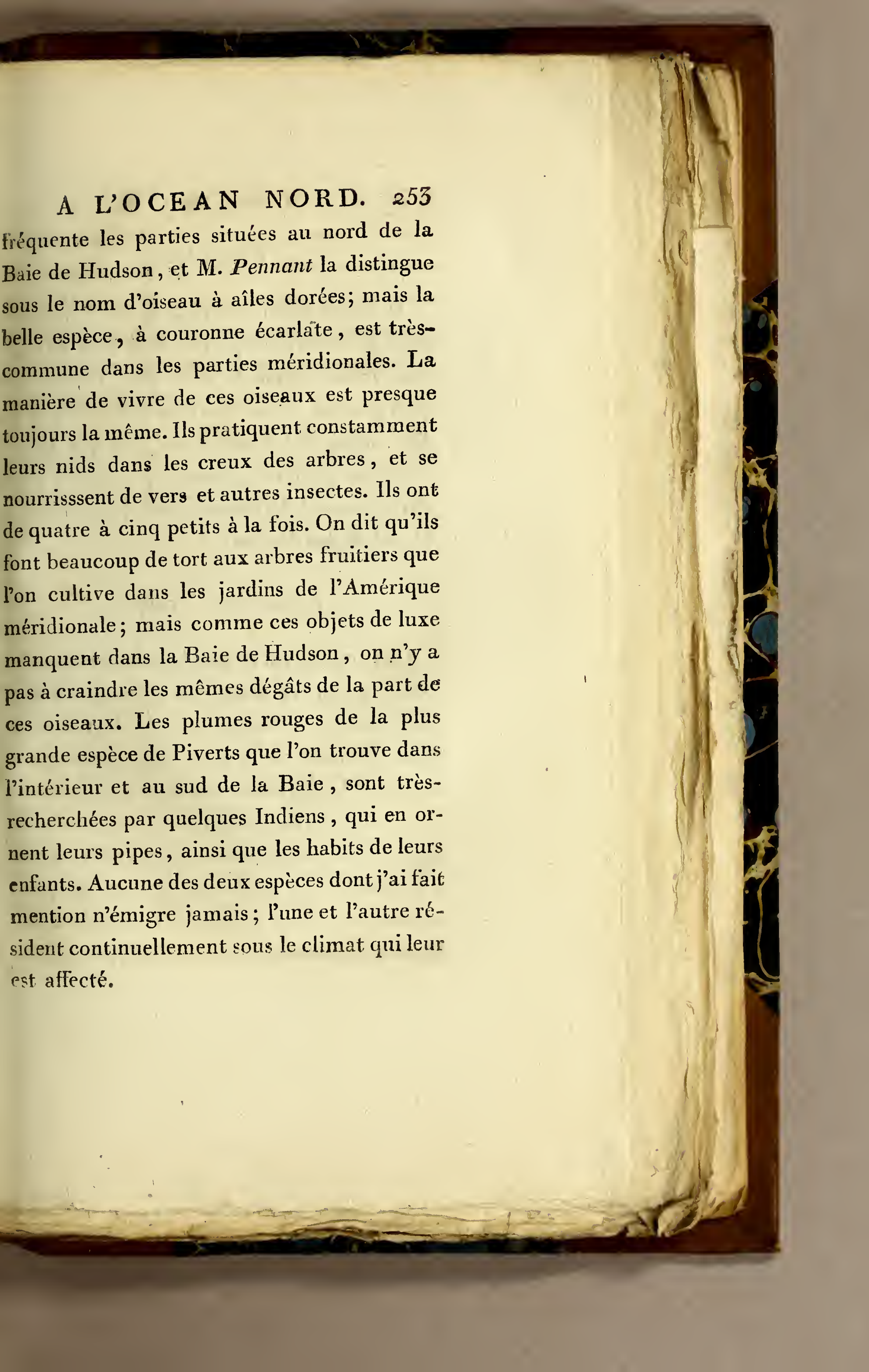
La Corneille cendrée, que les Indiens du Sud appèlent *Whisk-e-jonish*, les Anglais *Whiskey-jack* et les Indiens du Nord *Gee-za*, ou *Jee-za*, suivant la prononciation de quelques uns d'entre eux, qui me paraît la meilleure, est si petite, qu'elle pèse rarement trois onces. Ses plumes grises, longues, soyeuses et détachées entre elles, ressemblent beaucoup, dans quelques parties, à du poil. Cet oiseau est très-familier, et se plaît à pénétrer dans les maisons et les tentes, où aucune provision, soit fraîche, soit salée, n'est



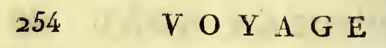
à l'abri de sa voracité. Il la porte jusqu'à en-
lever ce qui cuit dans les chaudières ou ce qui
est sur les plats. La Corneille cendrée est très-
incommode pour les chasseurs Anglais et In-
diens, qu'elle suit quelquefois presque toute
la journée. Elle se perche sur un arbre pen-
dant que ceux-ci amorcent les pièges qu'ils
tendent aux martres, et à peine ont-ils le dos
tourné, qu'elle enlève l'appât. C'est une es-
pèce d'*oiseau moqueur*, dont les tons sont très-
variés. On l'apprivoise aisément; mais il ne
peut vivre long-temps renfermé. Il est connu
pour être prévoyant, en ce qu'il rassemble,
l'été, une grande quantité de baies pour l'hi-
ver; mais son penchant naturel au vol qu'il
exerce dans toutes les saisons de l'année, le
fait également redouter des Anglais et des In-
diens. Il bâtit son nid sur les arbres, comme
le *merle* et la *grive*, et la femelle pond quatre
œufs bleus, dont il provient rarement plus de
trois petits.

Pivert.

Je ne connais qu'une espèce de *Pivert* qui



fréquente les parties situées au nord de la Baie de Hudson, et M. *Pennant* la distingue sous le nom d'oiseau à aîles dorées; mais la belle espèce, à couronne écarlate, est très-commune dans les parties méridionales. La manière de vivre de ces oiseaux est presque toujours la même. Ils pratiquent constamment leurs nids dans les creux des arbres, et se nourrisssent de vers et autres insectes. Ils ont de quatre à cinq petits à la fois. On dit qu'ils font beaucoup de tort aux arbres fruitiers que l'on cultive dans les jardins de l'Amérique méridionale; mais comme ces objets de luxe manquent dans la Baie de Hudson, on n'y a pas à craindre les mêmes dégâts de la part de ces oiseaux. Les plumes rouges de la plus grande espèce de Piverts que l'on trouve dans l'intérieur et au sud de la Baie, sont très-recherchées par quelques Indiens, qui en ornent leurs pipes, ainsi que les habits de leurs enfants. Aucune des deux espèces dont j'ai fait mention n'émigre jamais; l'une et l'autre résident continuellement sous le climat qui leur est affecté.

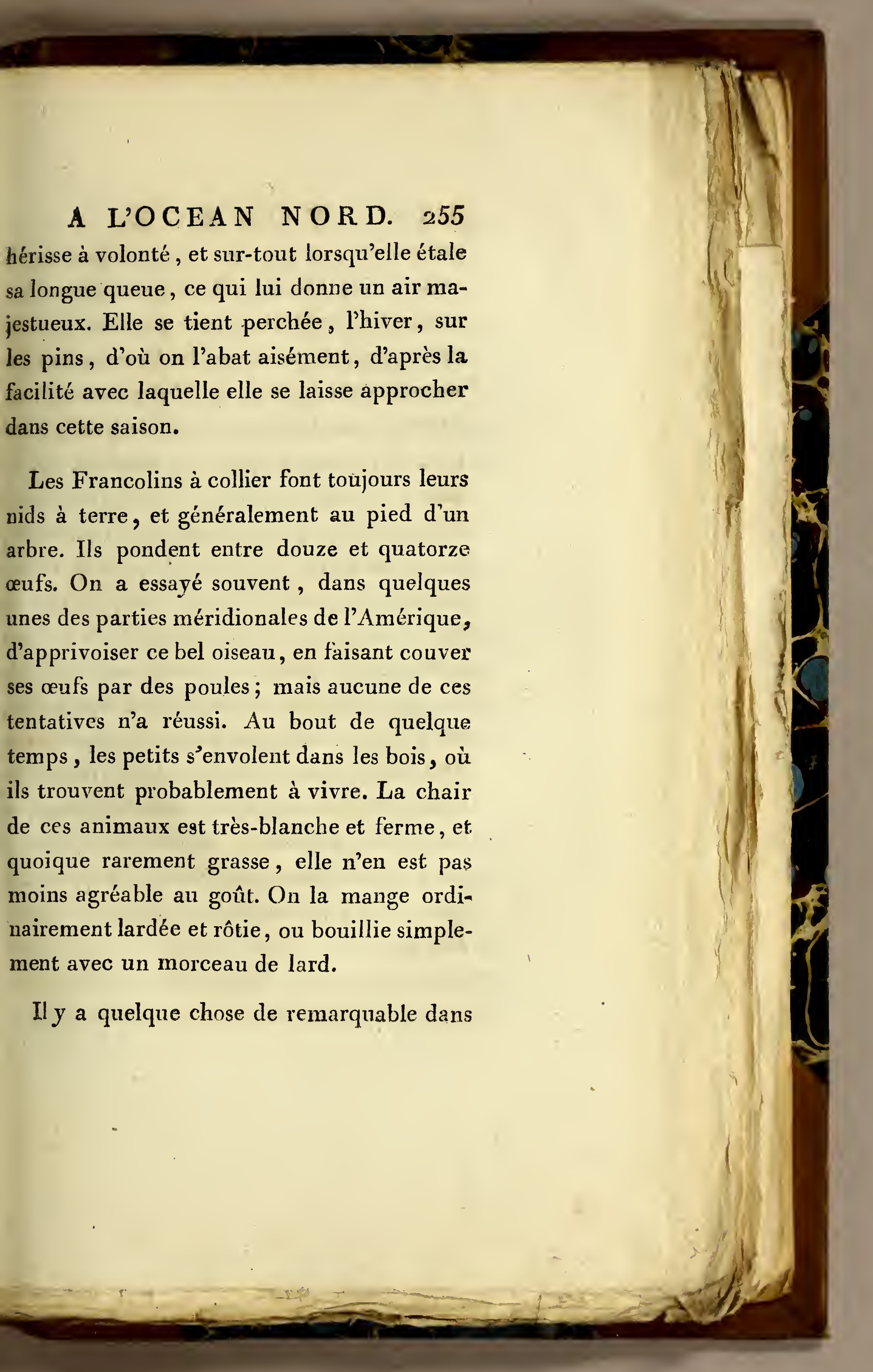


Francolins.

Il existe plusieurs espèces de *Francolins* dans les différentes parties de la Baie de Hudson ; mais comme la plus belle, et deux des plus grandes, ne se trouvent point au delà du 59e. dégré de latitude Nord, et que j'ai eu occasion d'en voir beaucoup près de notre établissement de *Cumberland*, je prendrai la liberté de les décrire ici.

Francolins à collier.

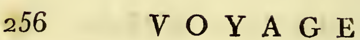
Cette espèce est la plus belle de toutes celles connues sous ce nom. Son plumage est d'un brun tendre, joliment tacheté de noir et de blanc. Comme le faucon, elle a une queue longue et large, communément orangée, avec de superbes raies noires, couleur de chocolat et blanches, et qu'elle étend souvent en forme d'éventail. Pour surcroît de beauté, elle porte autour du cou une touffe de plumes d'un noir lustré et richement teintes de pourpre, qu'elle



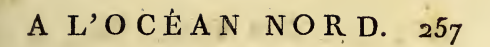
hérisse à volonté, et sur-tout lorsqu'elle étale sa longue queue, ce qui lui donne un air majestueux. Elle se tient perchée, l'hiver, sur les pins, d'où on l'abat aisément, d'après la facilité avec laquelle elle se laisse approcher dans cette saison.

Les Francolins à collier font toujours leurs nids à terre, et généralement au pied d'un arbre. Ils pondent entre douze et quatorze œufs. On a essayé souvent, dans quelques unes des parties méridionales de l'Amérique, d'apprivoiser ce bel oiseau, en faisant couver ses œufs par des poules; mais aucune de ces tentatives n'a réussi. Au bout de quelque temps, les petits s'envolent dans les bois, où ils trouvent probablement à vivre. La chair de ces animaux est très-blanche et ferme, et quoique rarement grasse, elle n'en est pas moins agréable au goût. On la mange ordinairement lardée et rôtie, ou bouillie simplement avec un morceau de lard.

Il y a quelque chose de remarquable dans



ces oiseaux, et qui, je crois, leur est particulier, c'est le bruit qu'ils font avec leurs aîles, et que l'on prendrait, à la distance d'un demi-mille, pour du tonnerre. Je l'ai entendu très-souvent dans le mois de Mai près de *Cumberland*, mais toujours avant le lever du soleil, et rarement après son coucher. M. le Baron *de la Hontan* dit qu'ils ne battent ainsi des aîles qu'au printemps et dans l'automne; je puis certifier, de mon côté, que je ne les ai jamais entendus l'hiver, quoique j'en aye tué plusieurs dans cette saison. Les Indiens m'ont assuré qu'ils ne faisaient ce bruit que lorsqu'ils mangeaient; ce qui est très-probable, car il est reconnu que toutes les espèces de Francolins mangent de très-bonne heure le matin, et fort tard l'après-midi. L'espèce que je viens de décrire est appelée *Pus-pus-kee* par quelques uns des Indiens qui bordent les côtes de la Baie de Hudson, et par d'autres, *Pus-pus-cue.*



Francolins à queue pointue.

Ces oiseaux, à qui l'on donne le nom de *Faisan* dans la Baie de Hudson, sont très-communs dans sa partie méridionale. On en tue quelquefois, l'hiver, près le fort d'*Yorck;* mais ils ne s'étendent point jusqu'à *Churchill.* Ils ont quelques rapports, par la couleur, avec la poule-faisan d'Angleterre; mais leur queue est courte et pointue comme celle du canard ordinaire, et il n'existe aucune différence sensible entre le plumage du mâle et celui de la femelle. Quand ils sont forts et bien nourris, ils pèsent communément deux livres, et quoique leur chair ne soit pas très-blanche, elle est pleine de suc et fort bonne au goût, sur-tout lorsqu'elle est piquée de lard et rôtie. Ces Francolins vivent, l'été, de fruits, et l'hiver, de sommités de bouleau et de bourgeons de peuplier. Ils se laissent approcher plus facilement l'automne que dans les grands froids, où ils se tiènent perchés au sommet des plus hauts peupliers, et hors de

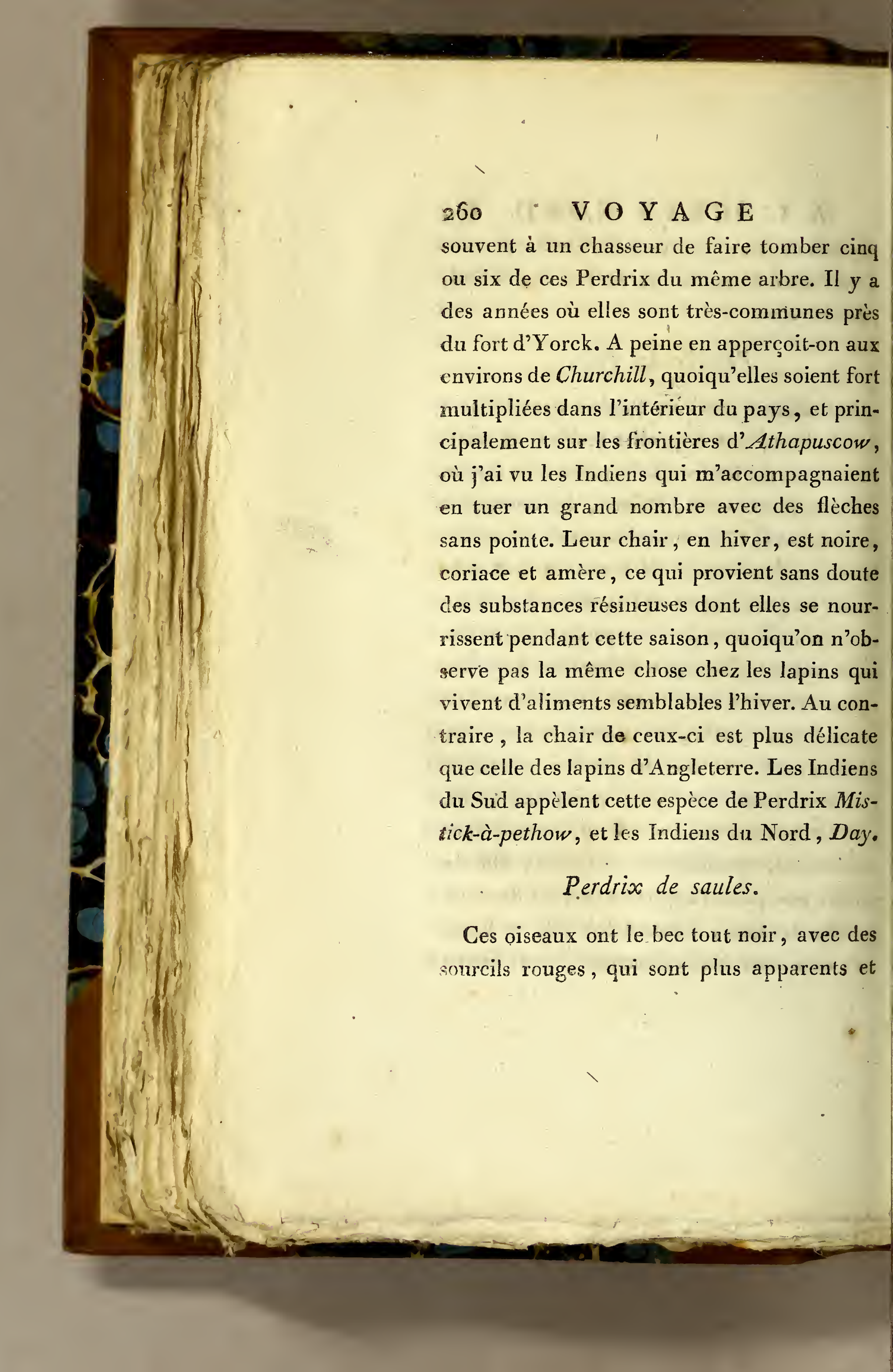
la portée d'un fusil ordinaire. Quand ils sont inquiétés dans cette position, ils s'enfoncent sous la neige; mais le chasseur se trouve également frustré dans son espoir, car ils la parcourent si rapidement, qu'ils prènent quelquefois leur vol à plusieurs verges de distance de l'endroit par où ils sont entrés; et très-souvent dans une direction opposée à celle où le chasseur les attend (1). Comme les autres espèces de Francolins, ils font leurs nids à terre, et pondent de dix à treize œufs. On ne réussit pas mieux à les apprivoiser que les Francolins à collier; et c'est ce dont on est parvenu à s'assurer par différents essais entrepris au fort d'Yorck. En effet, ceux sur qui l'expérience a été tentée ont fini tous par périr, probablement faute d'une nourriture appropriée, car les poules qui les avaient couvés en prenaient le même soin, et leur témoignaient la même affection que s'ils eussent été le

(1) Je puis garantir l'observation, pour l'avoir faite moi-même, lorsque j'étais à *Cumberland-house.*

produit de leurs propres œufs. Cette espèce de *Francolin* est appelée, par les Indiens du Sud, *Aw-kis-cow*.

Perdrix des bois.

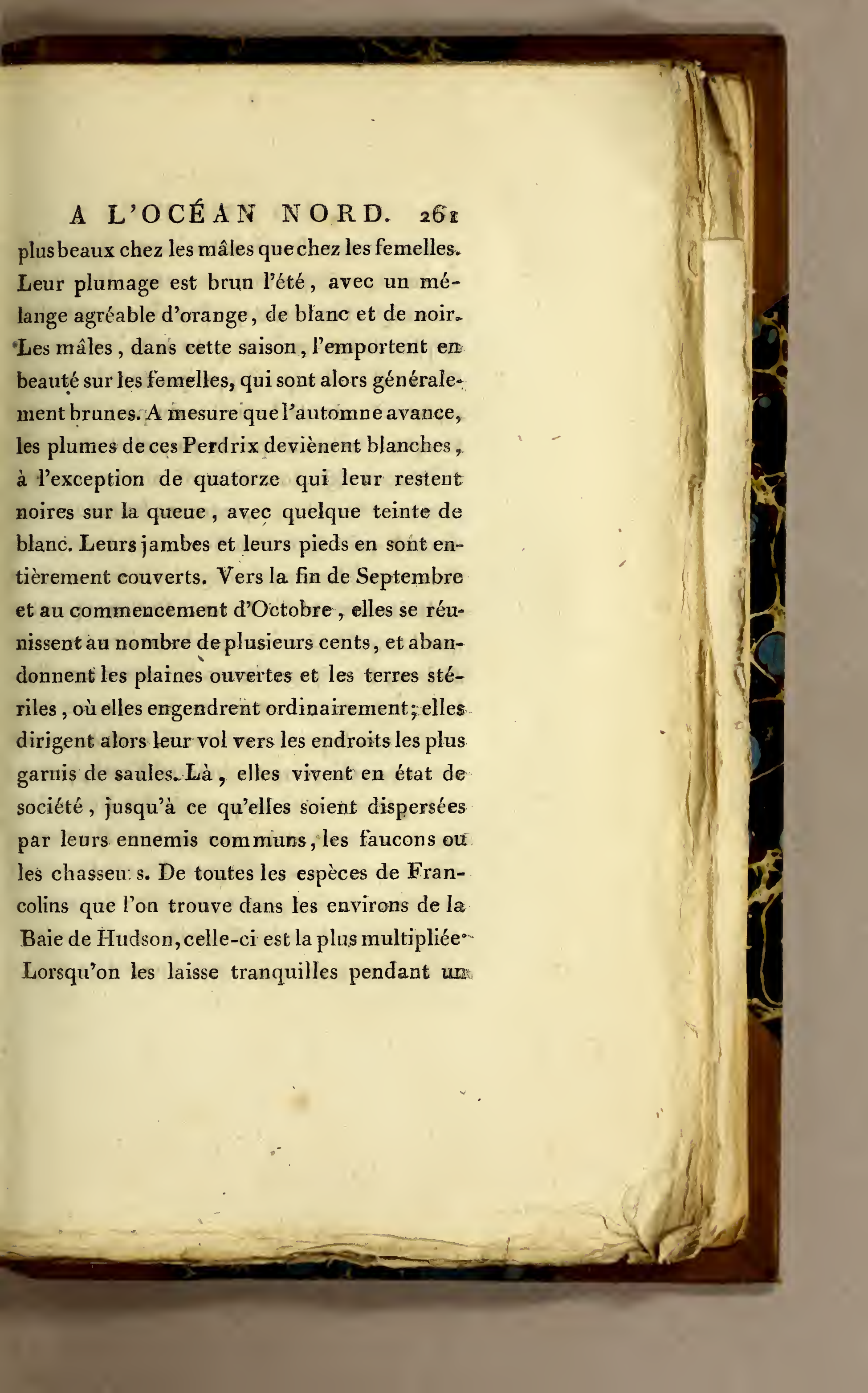
On nomme ainsi ces Perdrix dans la Baie de Hudson, parce qu'elles résident ordinairement parmi les forêts de pins et de sapins. Elles se nourrissent, l'hiver, des bourgeons de ces arbres, et sur-tout de ceux des derniers. Quoique cette espèce de Francolin soit inférieure en grandeur et en beauté au Francolin à collier, elle peut passer cependant pour très-belle, car son plumage est d'un brun superbe, et également tacheté de noir et de blanc. Elle a une longue queue, de couleur orange. Ses jambes sont revêtues de plumes courtes et épaisses, mais elle n'en a point aux pieds. Elle est extrême dans sa défiance comme dans sa sécurité. Quelquefois, en effet, elle ne souffre pas qu'on l'approche de plus de deux portées de fusil; d'autres fois elle se laisse tuer sans chercher à s'envoler, et il arrive



souvent à un chasseur de faire tomber cinq ou six de ces Perdrix du même arbre. Il y a des années où elles sont très-communes près du fort d'Yorck. A peine en apperçoit-on aux environs de *Churchill*, quoiqu'elles soient fort multipliées dans l'intérieur du pays, et principalement sur les frontières d'*Athapuscow*, où j'ai vu les Indiens qui m'accompagnaient en tuer un grand nombre avec des flèches sans pointe. Leur chair, en hiver, est noire, coriace et amère, ce qui provient sans doute des substances résineuses dont elles se nourrissent pendant cette saison, quoiqu'on n'observe pas la même chose chez les lapins qui vivent d'aliments semblables l'hiver. Au contraire, la chair de ceux-ci est plus délicate que celle des lapins d'Angleterre. Les Indiens du Sud appèlent cette espèce de Perdrix *Mistick-à-pethow*, et les Indiens du Nord, *Day.*

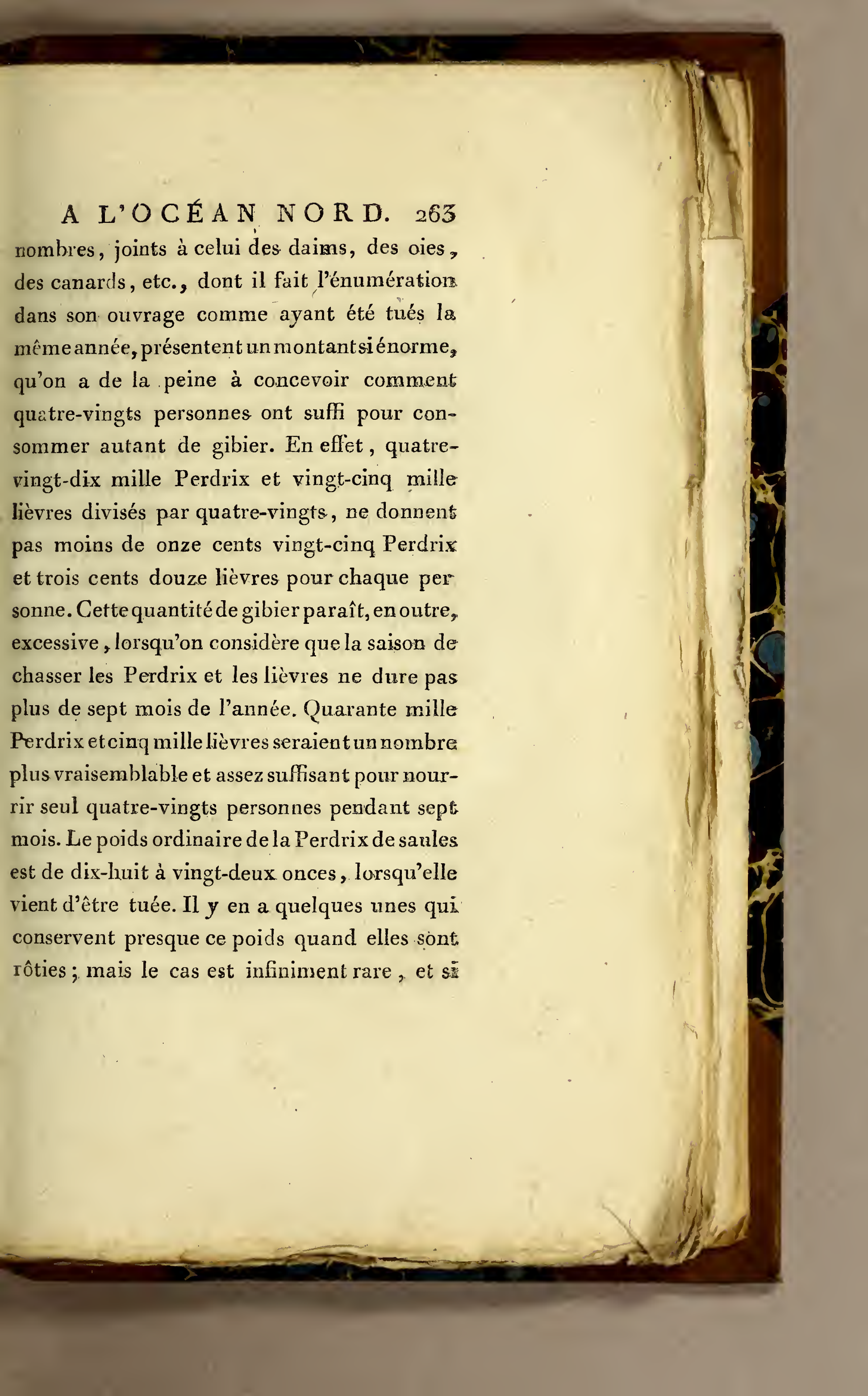
Perdrix de saules.

Ces oiseaux ont le bec tout noir, avec des sourcils rouges, qui sont plus apparents et

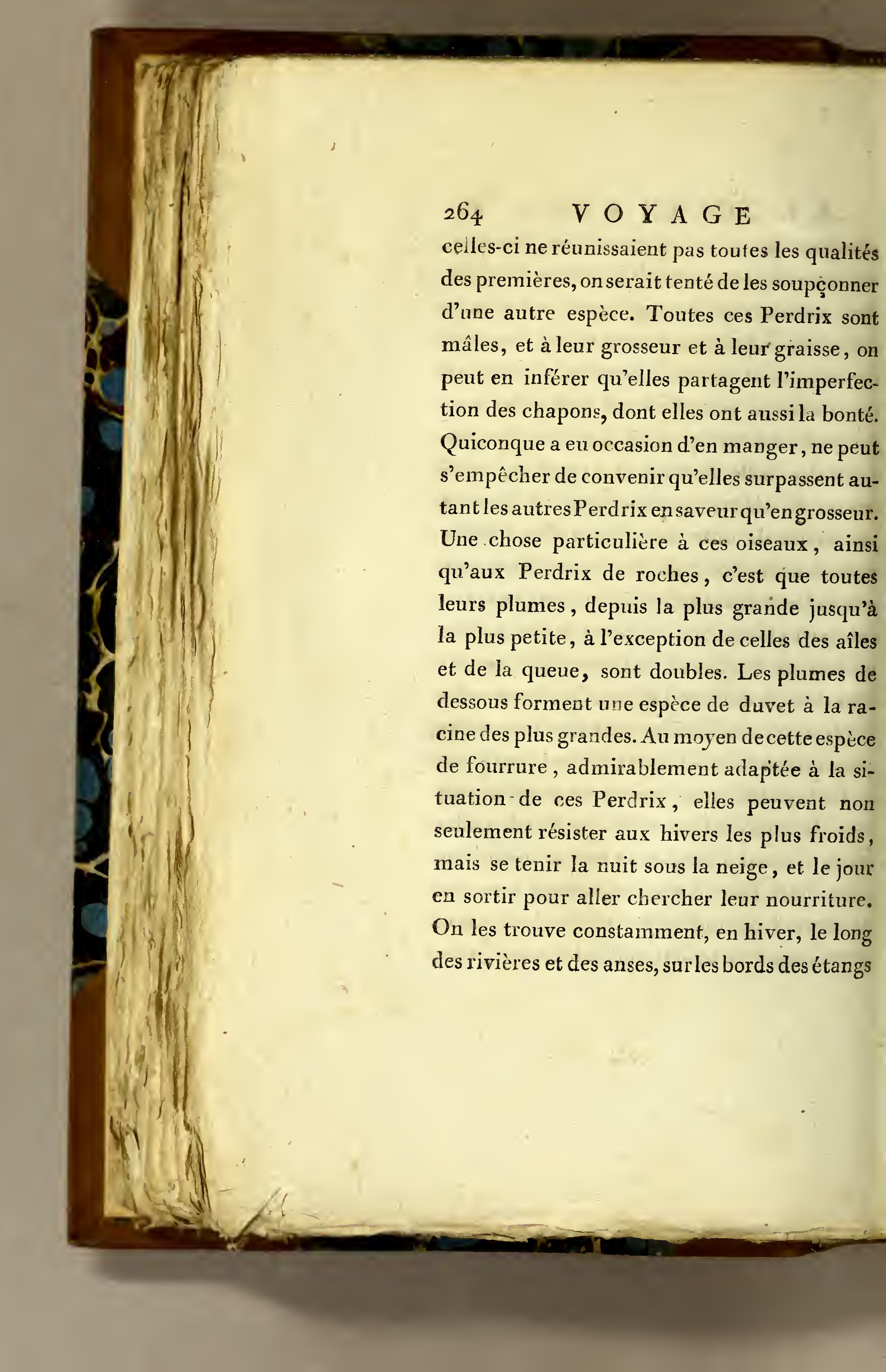


plus beaux chez les mâles que chez les femelles. Leur plumage est brun l'été, avec un mélange agréable d'orange, de blanc et de noir. Les mâles, dans cette saison, l'emportent en beauté sur les femelles, qui sont alors généralement brunes. A mesure que l'automne avance, les plumes de ces Perdrix devienent blanches, à l'exception de quatorze qui leur restent noires sur la queue, avec quelque teinte de blanc. Leurs jambes et leurs pieds en sont entièrement couverts. Vers la fin de Septembre et au commencement d'Octobre, elles se réunissent au nombre de plusieurs cents, et abandonnent les plaines ouvertes et les terres stériles, où elles engendrent ordinairement; elles dirigent alors leur vol vers les endroits les plus garnis de saules. Là, elles vivent en état de société, jusqu'à ce qu'elles soient dispersées par leurs ennemis communs, les faucons ou les chasseurs. De toutes les espèces de Francolins que l'on trouve dans les environs de la Baie de Hudson, celle-ci est la plus multipliée. Lorsqu'on les laisse tranquilles pendant un

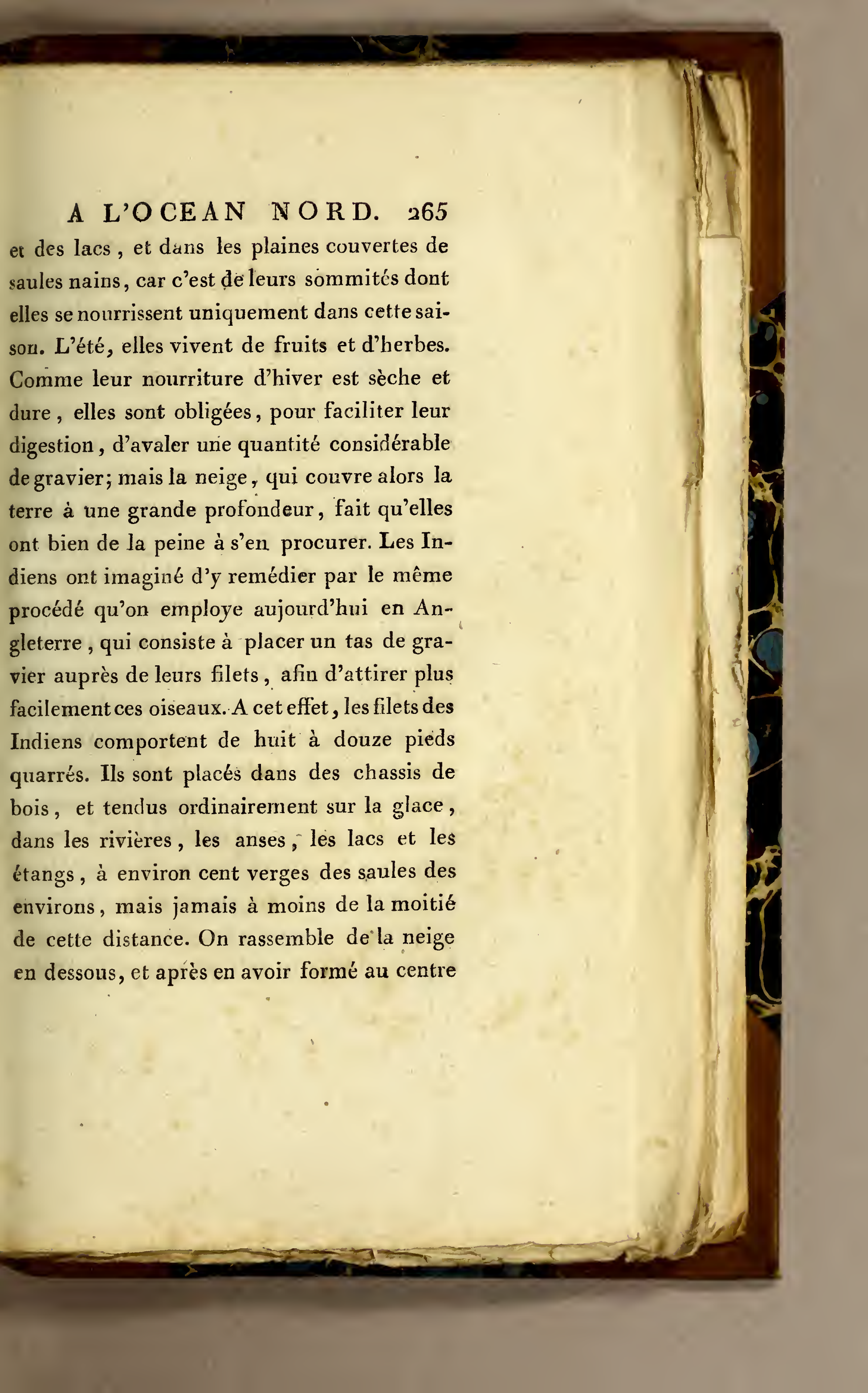
certain temps, leur nombre s'accroît souvent au delà de presque toute croyance. Je ne crois pas exagérer en disant que j'en ai vu des bandes de plus de quatre cents près de la rivière de *Churchill*. Celles que j'apperçus dans la partie septentrionale de la rivière du port *Nelson*, lorsque je revenais par le paquebot au mois de Mars 1768, formaient un nombre encore plus considérable; car, outre une bande de plus de mille qui volaient au Nord, toute la surface de la neige, dans le voisinage des jeunes saules, en était couverte. Sir *Thomas Button* rapporte que lorsqu'il hiverna dans la rivière du port *Nelson*, l'équipage de son bâtiment tua dix-huit cents douzaines de ces oiseaux; ce que je n'ai pas de peine à croire. M. *Jérémie*, qui se trouvait Gouverneur du fort d'Yorck, quand cette place tomba au pouvoir des Français, qui lui donnèrent le nom de fort *Bourbon*, assure que lui et soixante-dix-neuf autres personnes ne mangèrent pas moins de quatre-vingt-dix-neuf mille Perdrix et vingt-cinq mille lièvres dans un seul hiver. Ces deux



nombres, joints à celui des daims, des oies, des canards, etc., dont il fait l'énumération dans son ouvrage comme ayant été tués la même année, présentent un montant si énorme, qu'on a de la peine à concevoir comment quatre-vingts personnes ont suffi pour consommer autant de gibier. En effet, quatre-vingt-dix mille Perdrix et vingt-cinq mille lièvres divisés par quatre-vingts, ne donnent pas moins de onze cents vingt-cinq Perdrix et trois cents douze lièvres pour chaque personne. Cette quantité de gibier paraît, en outre, excessive, lorsqu'on considère que la saison de chasser les Perdrix et les lièvres ne dure pas plus de sept mois de l'année. Quarante mille Perdrix et cinq mille lièvres seraient un nombre plus vraisemblable et assez suffisant pour nourrir seul quatre-vingts personnes pendant sept mois. Le poids ordinaire de la Perdrix de saules est de dix-huit à vingt-deux onces, lorsqu'elle vient d'être tuée. Il y en a quelques unes qui conservent presque ce poids quand elles sont rôties; mais le cas est infiniment rare, et si

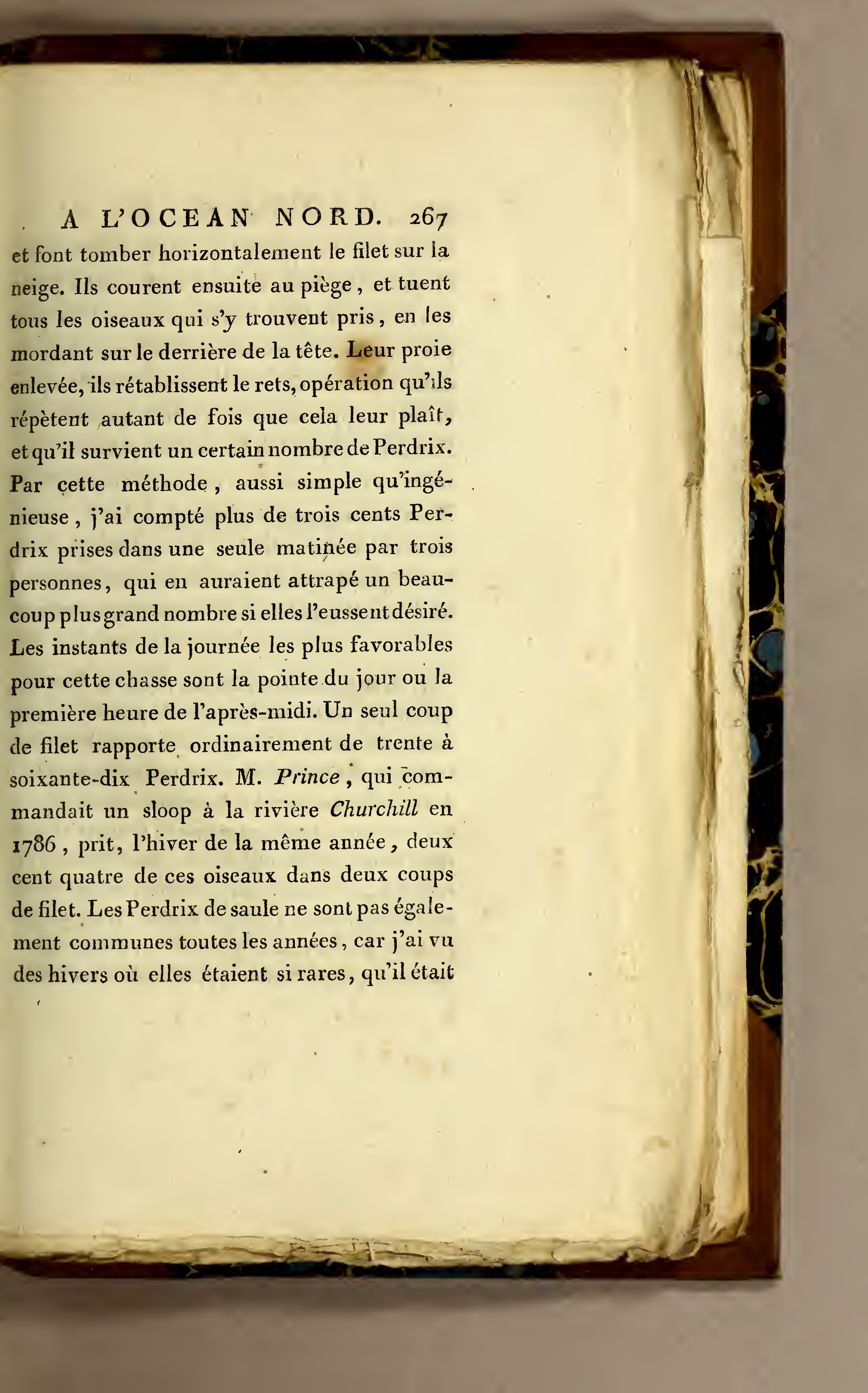


celles-ci ne réunissaient pas toutes les qualités des premières, on serait tenté de les soupçonner d'une autre espèce. Toutes ces Perdrix sont mâles, et à leur grosseur et à leur graisse, on peut en inférer qu'elles partagent l'imperfection des chapons, dont elles ont aussi la bonté. Quiconque a eu occasion d'en manger, ne peut s'empêcher de convenir qu'elles surpassent autant les autres Perdrix en saveur qu'en grosseur. Une chose particulière à ces oiseaux, ainsi qu'aux Perdrix de roches, c'est que toutes leurs plumes, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, à l'exception de celles des aîles et de la queue, sont doubles. Les plumes de dessous forment une espèce de duvet à la racine des plus grandes. Au moyen de cette espèce de fourrure, admirablement adaptée à la situation de ces Perdrix, elles peuvent non seulement résister aux hivers les plus froids, mais se tenir la nuit sous la neige, et le jour en sortir pour aller chercher leur nourriture. On les trouve constamment, en hiver, le long des rivières et des anses, sur les bords des étangs



et des lacs, et dans les plaines couvertes de saules nains, car c'est de leurs sommités dont elles se nourrissent uniquement dans cette saison. L'été, elles vivent de fruits et d'herbes. Comme leur nourriture d'hiver est sèche et dure, elles sont obligées, pour faciliter leur digestion, d'avaler une quantité considérable de gravier; mais la neige, qui couvre alors la terre à une grande profondeur, fait qu'elles ont bien de la peine à s'en procurer. Les Indiens ont imaginé d'y remédier par le même procédé qu'on employe aujourd'hui en Angleterre, qui consiste à placer un tas de gravier auprès de leurs filets, afin d'attirer plus facilement ces oiseaux. A cet effet, les filets des Indiens comportent de huit à douze pieds quarrés. Ils sont placés dans des chassis de bois, et tendus ordinairement sur la glace, dans les rivières, les anses, les lacs et les étangs, à environ cent verges des saules des environs, mais jamais à moins de la moitié de cette distance. On rassemble de la neige en dessous, et après en avoir formé au centre

un monceau assez élevé, on le recouvre de gravier. On soulève ensuite un des côtés du chassis, qu'on tient suspendu à l'aide de deux pieus d'environ quatre pieds de haut, auxquels les chasseurs attachent une corde, dont ils fixent l'autre bout aux saules voisins, de manière à ce qu'elle ne puisse être apperçue des Perdrix qui entrent sous le filet. Quand tout est prêt, les chasseurs vont se placer sous les saules, et dès qu'ils découvrent quelques Perdrix, ils s'efforcent de les attirer près du piège, ce qui ordinairement ne leur est pas difficile, car la plûpart du temps ces oiseaux accourent comme des poulets. Quelquefois même, sans qu'on les excite, elles précipitent leur vol vers le filet à la seule inspection du gravier, dont la couleur noire tranche fortement sur la neige. Les chasseurs s'empressent alors de se porter à l'extrémité de la corde pour épier leurs mouvements, et lorsqu'ils se sont assurés qu'il y a autour du gravier, ou qu'il va s'y présenter le nombre de Perdrix que le rets peut couvrir, ils tirent aussi-tôt la corde,



et font tomber horizontalement le filet sur la neige. Ils courent ensuite au piège, et tuent tous les oiseaux qui s'y trouvent pris, en les mordant sur le derrière de la tête. Leur proie enlevée, ils rétablissent le rets, opération qu'ils répètent autant de fois que cela leur plaît, et qu'il survient un certain nombre de Perdrix. Par cette méthode, aussi simple qu'ingénieuse, j'ai compté plus de trois cents Perdrix prises dans une seule matinée par trois personnes, qui en auraient attrapé un beaucoup plus grand nombre si elles l'eussent désiré. Les instants de la journée les plus favorables pour cette chasse sont la pointe du jour ou la première heure de l'après-midi. Un seul coup de filet rapporte ordinairement de trente à soixante-dix Perdrix. M. *Prince*, qui commandait un sloop à la rivière *Churchill* en 1786, prit, l'hiver de la même année, deux cent quatre de ces oiseaux dans deux coups de filet. Les Perdrix de saule ne sont pas également communes toutes les années, car j'ai vu des hivers où elles étaient si rares, qu'il était

impossible d'en prendre aucune avec des rets, et que celles tuées au fusil suffisaient à peine aux chasseurs pour leur nourriture d'un jour par semaine. En revanche, elles furent si abondantes près de *Churchill* dans l'hiver de 1785, et on en apporta une si grande quantité à la Factorerie, que j'en fis donner plus de deux mille aux cochons. Ces oiseaux, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, commencent à reprendre leur beau plumage d'été. Leurs premières plumes brunes se montrent sur le cou (1), et leur couvrent successivement

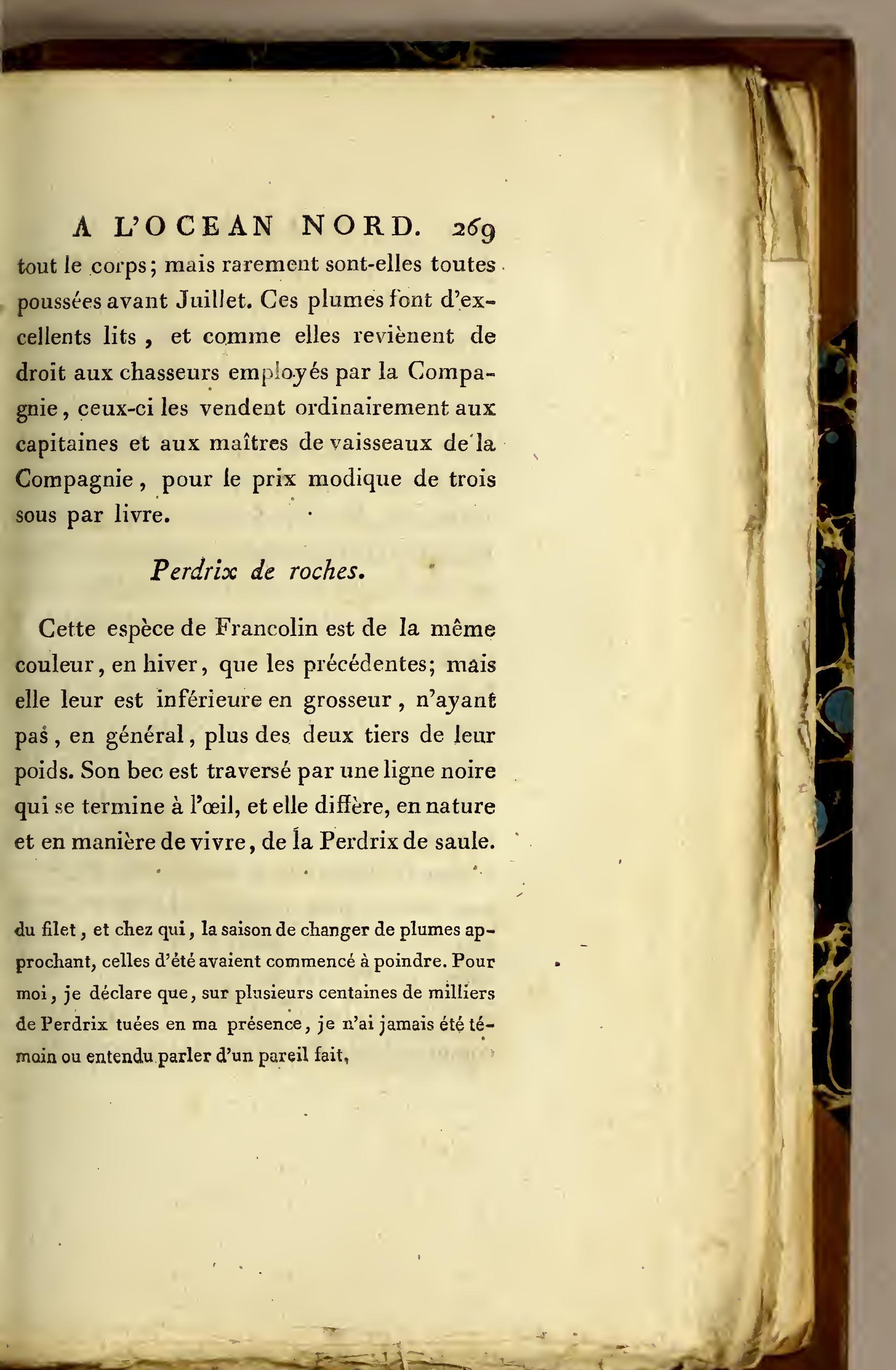
(1) M. *Dragge* observe, dans son *Voyage au Nord-Est*, que lorsque ces Perdrix changent de couleur, les premières plumes brunes leur poussent au croupion; mais c'est si peu une règle générale, qu'un chasseur de la Baie de Hudson un peu exercé ne pourrait s'empêcher de rire de l'observation. Je ne dirai pas que M. *Dragge* n'a jamais vu d'exemple de cette espèce; mais quand la nature s'écarte à ce point de son cours ordinaire, on doit l'attribuer nécessairement à quelque accident. Il est plus que probable que les plumes dont parle M. *Dragge* appartenaient à quelque Perdrix séparée en deux par la chûte

tout le corps; mais rarement sont-elles toutes poussées avant Juillet. Ces plumes font d'excellents lits, et comme elles reviènent de droit aux chasseurs employés par la Compagnie, ceux-ci les vendent ordinairement aux capitaines et aux maîtres de vaisseaux de la Compagnie, pour le prix modique de trois sous par livre.

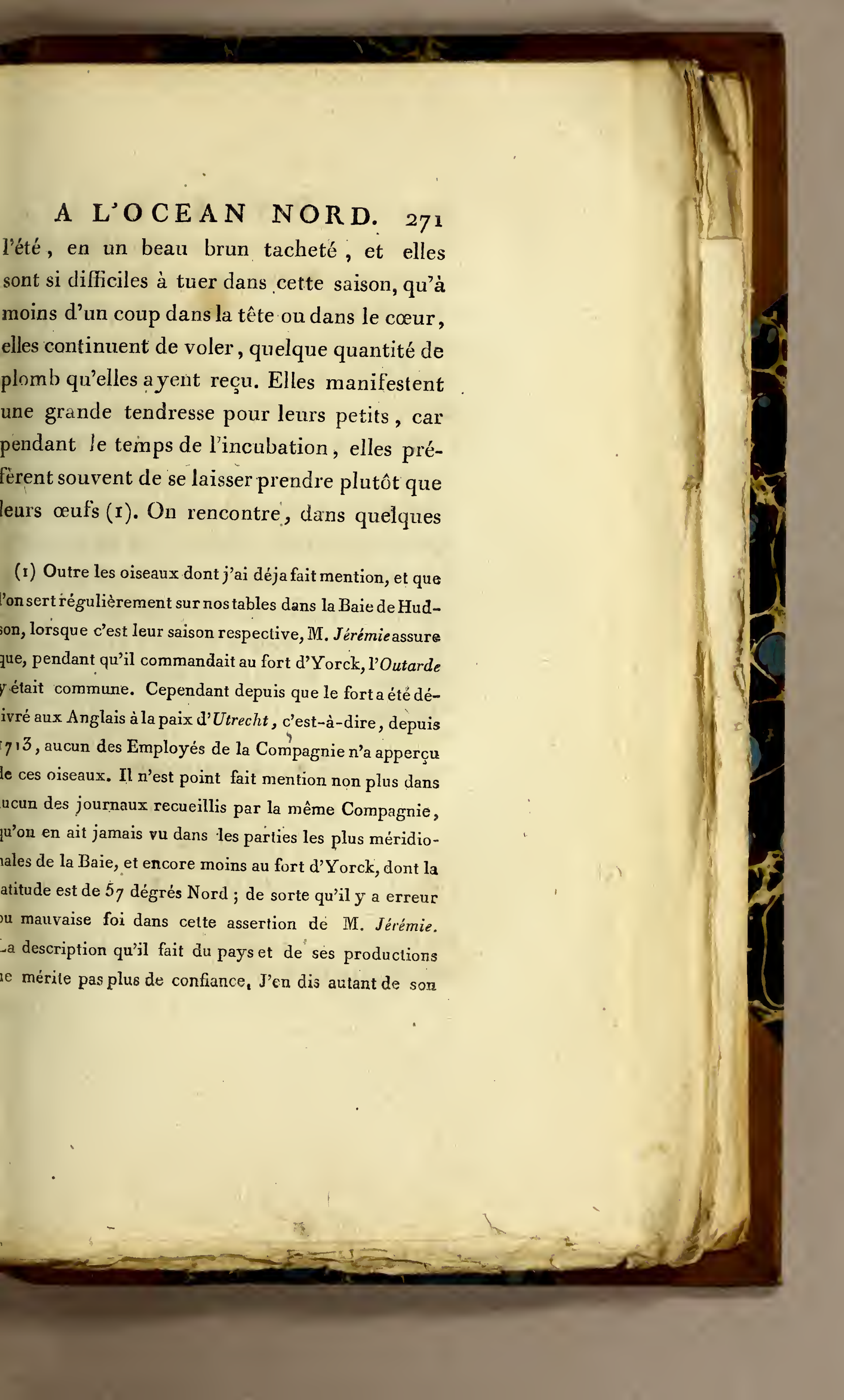
Perdrix de roches.

Cette espèce de Francolin est de la même couleur, en hiver, que les précédentes; mais elle leur est inférieure en grosseur, n'ayant pas, en général, plus des deux tiers de leur poids. Son bec est traversé par une ligne noire qui se termine à l'œil, et elle diffère, en nature et en manière de vivre, de la Perdrix de saule.

du filet, et chez qui, la saison de changer de plumes approchant, celles d'été avaient commencé à poindre. Pour moi, je déclare que, sur plusieurs centaines de milliers de Perdrix tuées en ma présence, je n'ai jamais été témoin ou entendu parler d'un pareil fait,

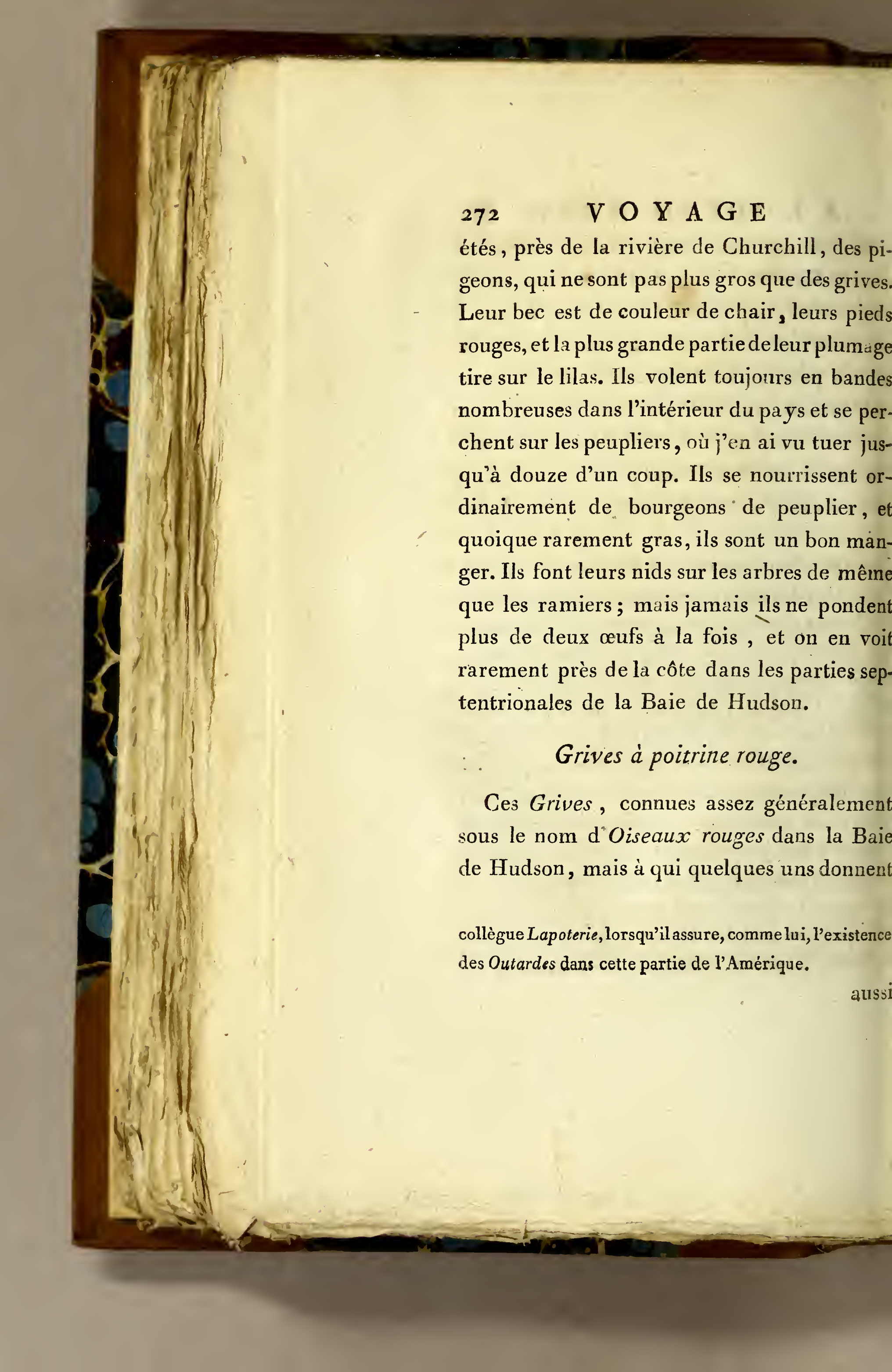


Elle ne fréquente jamais les bois ou les saules; mais elle brave les plus grands froids au milieu des plaines ouvertes. Elle ne vit que des sommités et des bourgeons des jeunes bouleaux, et après avoir mangé, elle se pose sur les hautes buttes de neige, présentant la tête au vent. Les Perdrix de cette espèce ne se prènent jamais avec des filets comme celles de saule, et quand elles manquent de gravier, elles se servent de leur bec, qui est d'une force étonnante, pour détacher des rochers ce qui leur est nécessaire. Leur chair n'approche point de la bonté de celle des autres espèces de Francolins, car elle est noire, coriace et amère. Elles ont de commun, avec les Perdrix des bois, d'être tour-à-tour ou excessivement défiantes ou excessivement confiantes. Quand elles se trouvent dans le dernier cas, un chasseur peut en tuer jusqu'à cent vingt en très-peu d'heures, et souvent six à huit d'un coup, ces Perdrix ne volant ordinairement qu'en bandes très-nombreuses. Leur plumage, comme celui des Perdrix de saules, se convertit,



l'été, en un beau brun tacheté, et elles sont si difficiles à tuer dans cette saison, qu'à moins d'un coup dans la tête ou dans le cœur, elles continuent de voler, quelque quantité de plomb qu'elles ayent reçu. Elles manifestent une grande tendresse pour leurs petits, car pendant le temps de l'incubation, elles préfèrent souvent de se laisser prendre plutôt que leurs œufs (1). On rencontre, dans quelques

(1) Outre les oiseaux dont j'ai déja fait mention, et que l'on sert régulièrement sur nos tables dans la Baie de Hudson, lorsque c'est leur saison respective, M. *Jérémie* assure que, pendant qu'il commandait au fort d'Yorck, l'*Outarde* y était commune. Cependant depuis que le fort a été délivré aux Anglais à la paix d'*Utrecht*, c'est-à-dire, depuis 1713, aucun des Employés de la Compagnie n'a apperçu de ces oiseaux. Il n'est point fait mention non plus dans aucun des journaux recueillis par la même Compagnie, qu'on en ait jamais vu dans les parties les plus méridionales de la Baie, et encore moins au fort d'Yorck, dont la latitude est de 57 dégrés Nord ; de sorte qu'il y a erreur ou mauvaise foi dans cette assertion de M. *Jérémie*. La description qu'il fait du pays et de ses productions ne mérite pas plus de confiance. J'en dis autant de son



étés, près de la rivière de Churchill, des pigeons, qui ne sont pas plus gros que des grives. Leur bec est de couleur de chair, leurs pieds rouges, et la plus grande partie de leur plumage tire sur le lilas. Ils volent toujours en bandes nombreuses dans l'intérieur du pays et se perchent sur les peupliers, où j'en ai vu tuer jusqu'à douze d'un coup. Ils se nourrissent ordinairement de bourgeons de peuplier, et quoique rarement gras, ils sont un bon manger. Ils font leurs nids sur les arbres de même que les ramiers; mais jamais ils ne pondent plus de deux œufs à la fois, et on en voit rarement près de la côte dans les parties septentrionales de la Baie de Hudson.

Grives à poitrine rouge.

Ces *Grives*, connues assez généralement sous le nom d'*Oiseaux rouges* dans la Baie de Hudson, mais à qui quelques uns donnent

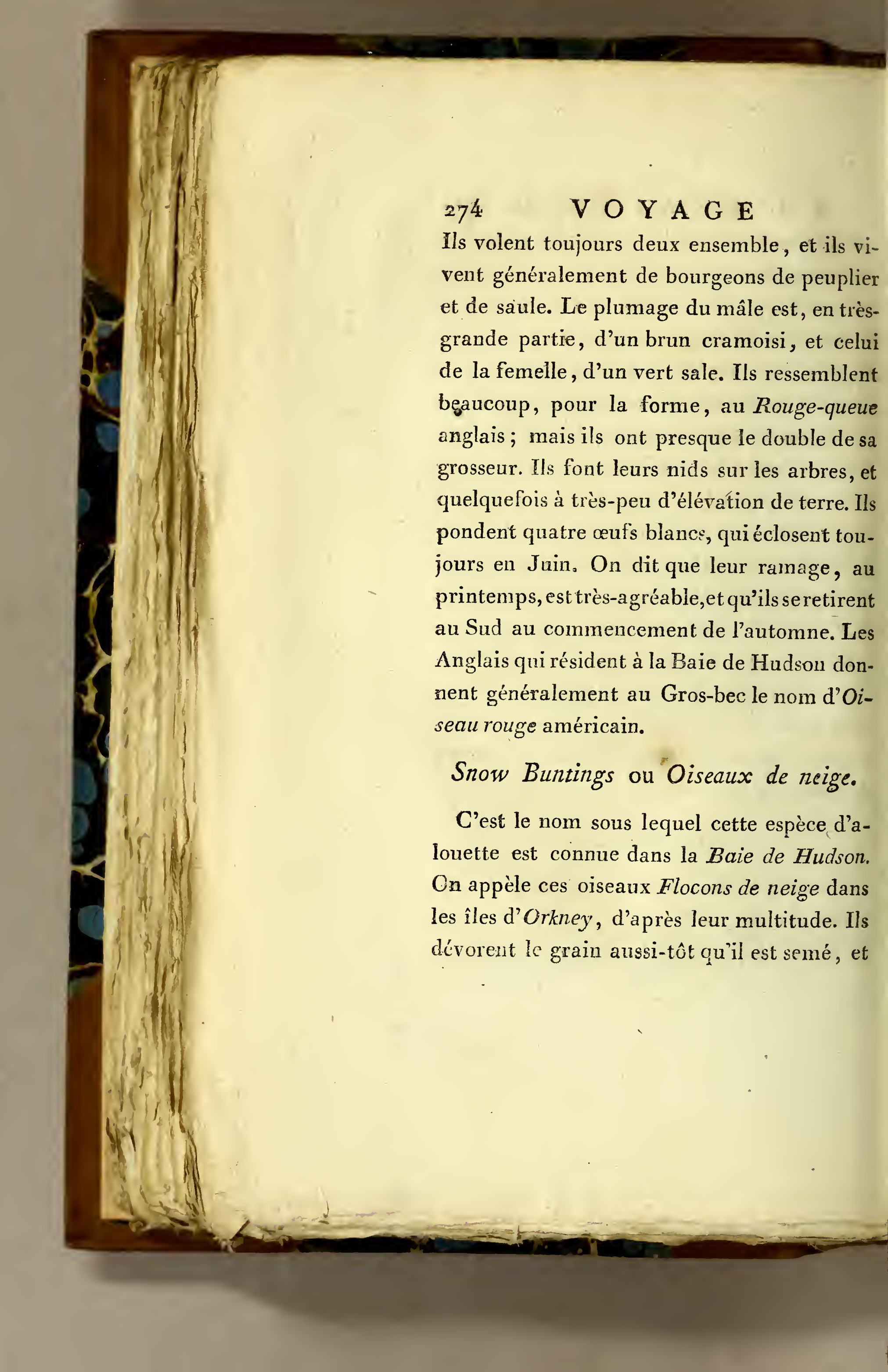
collègue *Lapoterie*, lorsqu'il assure, comme lui, l'existence des *Outardes* dans cette partie de l'Amérique.

aussi

aussi le nom d'*Oiseaux noirs* à cause de leur chant, ou de *Grives américaines*, se montrent ordinairement à la rivière de Churchill vers le milieu de Mai, construisent leurs nids avec de la glaise comme les Grives anglaises, et pondent quatre beaux œufs bleus. Elles ont un chant très-élevé et très-agréable, qu'elles font entendre assez habituellement les matins et les soirs, lorsqu'elles sont perchées sur de grands arbres près de leurs nids; mais dès que leurs petits sont en état de voler, elles gardent le silence et émigrent au Sud au commencement de l'automne. Elles ne sont nullement communes, et, en général, on ne les voit que deux ensemble. On les recherche peu; mais quand les jeunes Indiens en tuent, on les mange volontiers, quoiqu'elles ne se nourrissent que de vers et d'insectes.

Gros-becs.

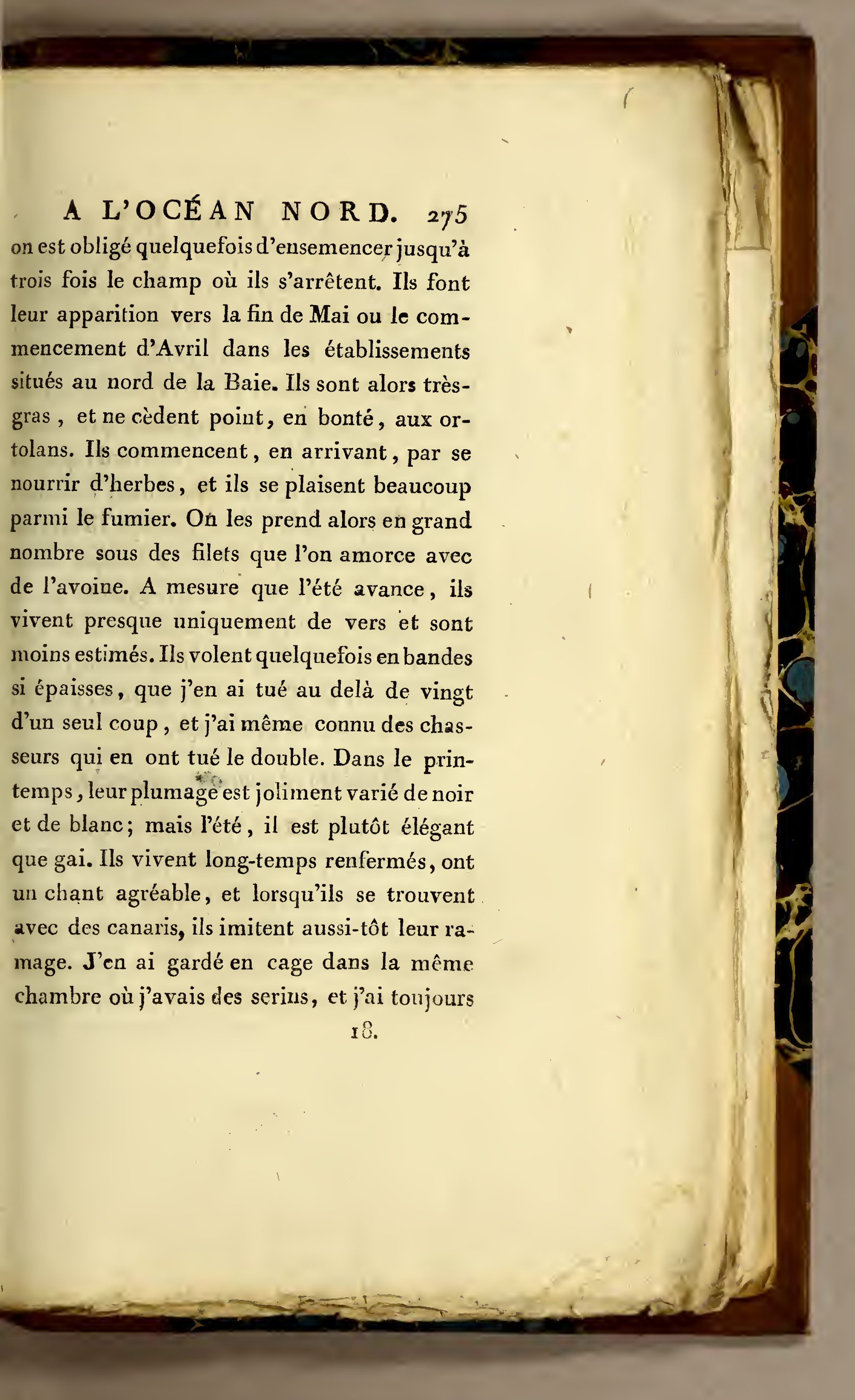
Ces jolis oiseaux se montrent, dans de certaines années, à la rivière de Churchill dès la fin de Mars; mais ils sont peu nombreux.



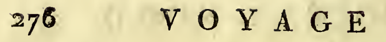
Ils volent toujours deux ensemble, et ils vivent généralement de bourgeons de peuplier et de saule. Le plumage du mâle est, en très-grande partie, d'un brun cramoisi, et celui de la femelle, d'un vert sale. Ils ressemblent beaucoup, pour la forme, au *Rouge-queue* anglais; mais ils ont presque le double de sa grosseur. Ils font leurs nids sur les arbres, et quelquefois à très-peu d'élévation de terre. Ils pondent quatre œufs blancs, qui éclosent toujours en Juin. On dit que leur ramage, au printemps, est très-agréable, et qu'ils se retirent au Sud au commencement de l'automne. Les Anglais qui résident à la Baie de Hudson donnent généralement au Gros-bec le nom d'*Oiseau rouge* américain.

Snow Buntings ou *Oiseaux de neige.*

C'est le nom sous lequel cette espèce d'alouette est connue dans la *Baie de Hudson.* On appèle ces oiseaux *Flocons de neige* dans les îles d'*Orkney*, d'après leur multitude. Ils dévorent le grain aussi-tôt qu'il est semé, et



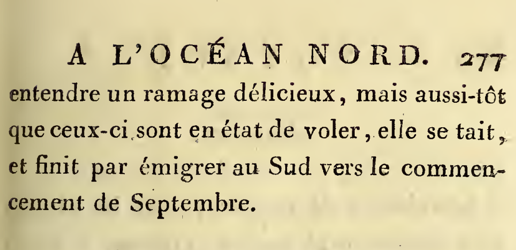
on est obligé quelquefois d'ensemencer jusqu'à trois fois le champ où ils s'arrêtent. Ils font leur apparition vers la fin de Mai ou le commencement d'Avril dans les établissements situés au nord de la Baie. Ils sont alors très-gras, et ne cèdent point, en bonté, aux ortolans. Ils commencent, en arrivant, par se nourrir d'herbes, et ils se plaisent beaucoup parmi le fumier. On les prend alors en grand nombre sous des filets que l'on amorce avec de l'avoine. A mesure que l'été avance, ils vivent presque uniquement de vers et sont moins estimés. Ils volent quelquefois en bandes si épaisses, que j'en ai tué au delà de vingt d'un seul coup, et j'ai même connu des chasseurs qui en ont tué le double. Dans le printemps, leur plumage est joliment varié de noir et de blanc; mais l'été, il est plutôt élégant que gai. Ils vivent long-temps renfermés, ont un chant agréable, et lorsqu'ils se trouvent avec des canaris, ils imitent aussi-tôt leur ramage. J'en ai gardé en cage dans la même chambre où j'avais des serins, et j'ai toujours



remarqué qu'ils chantaient l'hiver comme l'été, et que même, privés de leur liberté, ils changeaient de plumage, suivant la saison, ainsi que dans l'état sauvage. Les oiseaux de cette espèce semblent préférer les régions les plus froides, car, à mesure que le printemps avance, ils s'envolent si loin au Nord, que les lieux où ils engendrent demeurent inconnus aux habitants de la Baie de Hudson. Ils retournent, en automne, au Sud en bandes nombreuses, et on en tue une très-grande quantité uniquement pour la délicatesse de leur chair; mais elle n'est pas aussi bonne, dans cette saison, que lorsqu'ils paraissent, pour la première fois, au printemps.

Buntings à couronne blanche.

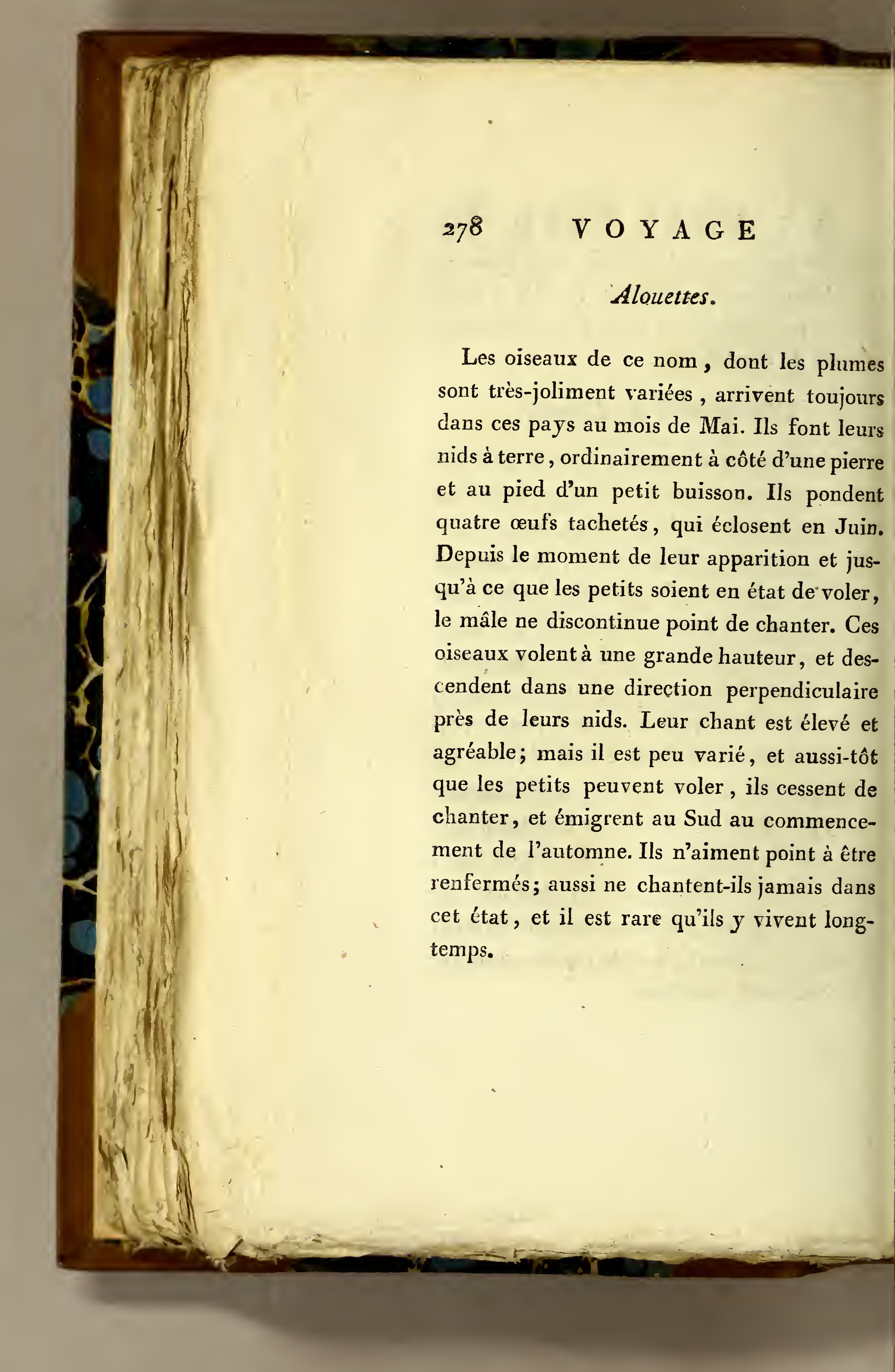
Cette espèce est inférieure, en grosseur, à la première, et se montre rarement avant Juin. Elle engendre dans presque toutes les parties de la Baie, et construit ses nids à terre, au pied d'un saule nain ou d'un groseillier. Tant que ses petits sont sans plumes, elle fait



entendre un ramage délicieux, mais aussi-tôt que ceux-ci sont en état de voler, elle se tait, et finit par émigrer au Sud vers le commencement de Septembre.

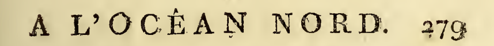
Chardonneret de Laponie.

Cet oiseau est commun à la Baie de Hudson, et n'émigre jamais au Sud, même dans les hivers les plus froids. Il habite, durant cette saison, les plaines de genévrier, et se nourrit des jeunes pousses de cet arbre, ainsi que d'herbe; mais à l'approche de l'été, il se retire plus avant dans le Nord pour engendrer. Il existe une autre variété de la même espèce, qui est aussi multipliée et magnifiquement tachetée de rouge au front et à la poitrine. Le printemps est la saison où elle est la plus commune, et elle se prend souvent dans les mêmes rets que l'*oiseau de neige*. Gardée en cage, elle a un chant très-agréable; mais, en général, elle ne vit pas long-temps renfermée, quoique les oiseaux de cette espèce, ainsi reclus, meurent très-gras.



Alouettes.

Les oiseaux de ce nom, dont les plumes sont très-joliment variées, arrivent toujours dans ces pays au mois de Mai. Ils font leurs nids à terre, ordinairement à côté d'une pierre et au pied d'un petit buisson. Ils pondent quatre œufs tachetés, qui éclosent en Juin. Depuis le moment de leur apparition et jusqu'à ce que les petits soient en état de voler, le mâle ne discontinue point de chanter. Ces oiseaux volent à une grande hauteur, et descendent dans une direction perpendiculaire près de leurs nids. Leur chant est élevé et agréable; mais il est peu varié, et aussi-tôt que les petits peuvent voler, ils cessent de chanter, et émigrent au Sud au commencement de l'automne. Ils n'aiment point à être renfermés; aussi ne chantent-ils jamais dans cet état, et il est rare qu'ils y vivent long-temps.

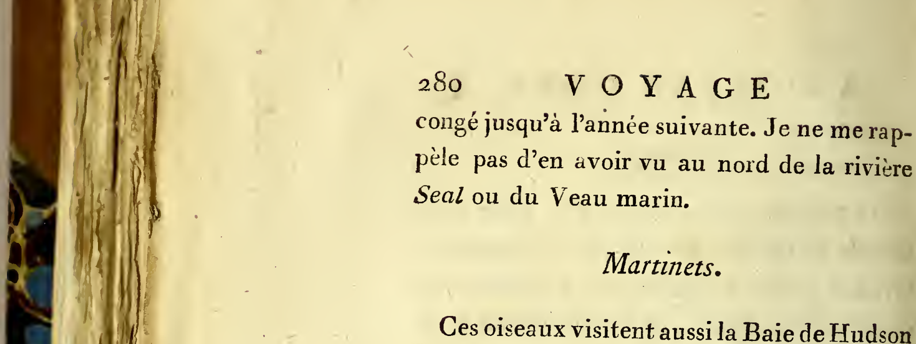


Mésange.

On l'appèle généralement *Tête noire* dans la Baie de Hudson. Ce très-petit oiseau brave les plus grands hivers et vit, pendant cette saison, d'herbes, et, en été, d'insectes et de fruits. Les Indiens l'appèlent *Kis-kis-heshis*, du bruit qu'il fait, et qu'ils ont cherché à représenter par ce mot.

Hirondelles.

Les Hirondelles visitent ces pays, dans l'été, en très-grand nombre et sont très-familières. Elles construisent leurs nids dans les privés, les écuries, les étables et autres endroits fréquentés. Elles apparaissent rarement à la rivière de *Churchill* avant Juin, et elles s'en retournent au commencement d'Août. Ainsi que les Hirondelles d'Europe, elles se réunissent en bandes nombreuses le jour de leur départ, font plusieurs évolutions autour de l'enceinte qu'elles habitaient, et prènent



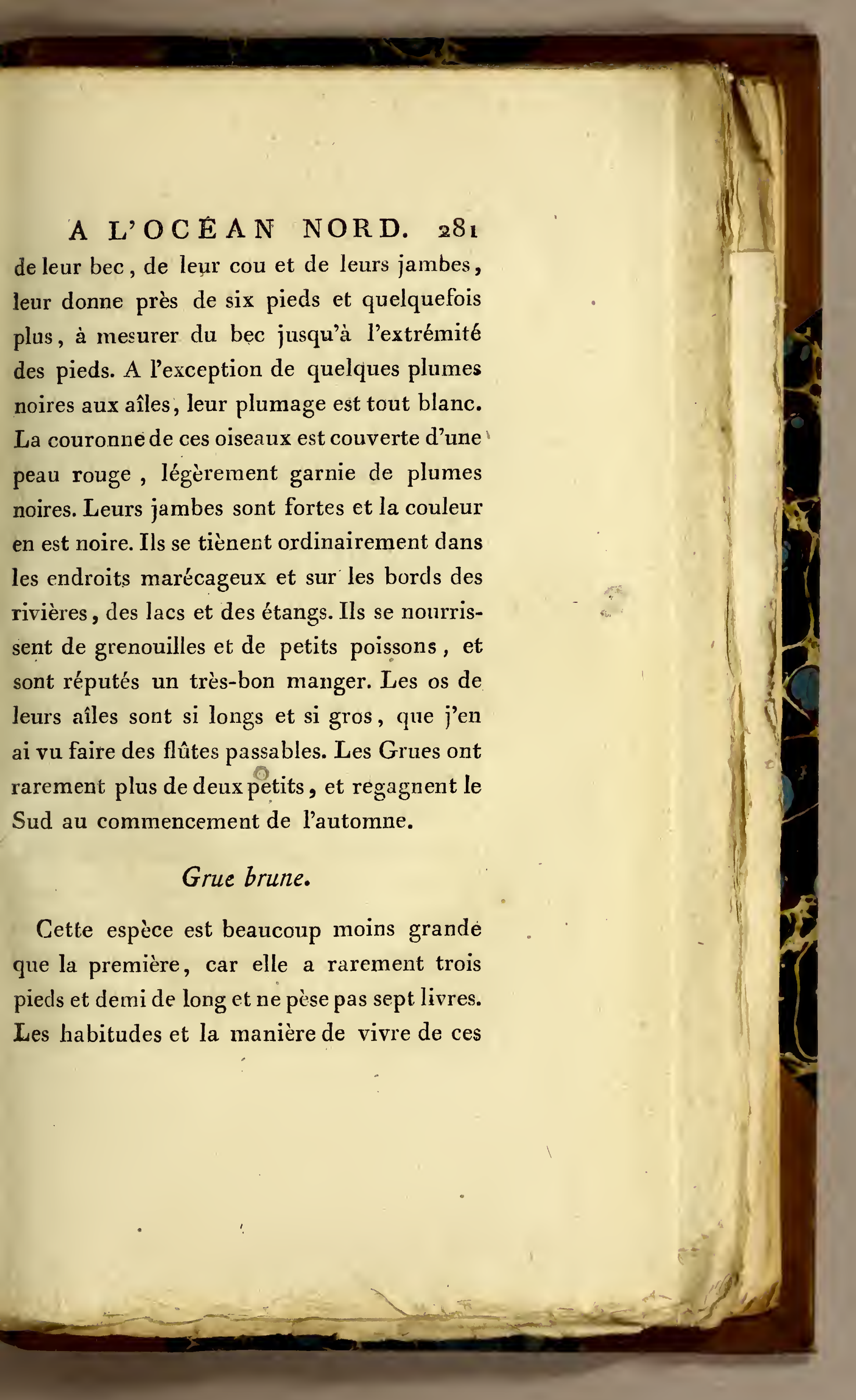
congé jusqu'à l'année suivante. Je ne me rappèle pas d'en avoir vu au nord de la rivière *Seal* ou du Veau marin.

Martinets.

Ces oiseaux visitent aussi la Baie de Hudson en grand nombre; ils s'étendent rarement jusqu'à la rivière de *Churchill.* Ils font ordinairement leurs nids dans les fentes des rochers qui bordent les rivières, et, comme les hirondelles, ils pondent quatre à cinq œufs tachetés et se retirent au Sud en Août; mais ils ne sont pas aussi familiers que ces oiseaux.

Grue couronnée.

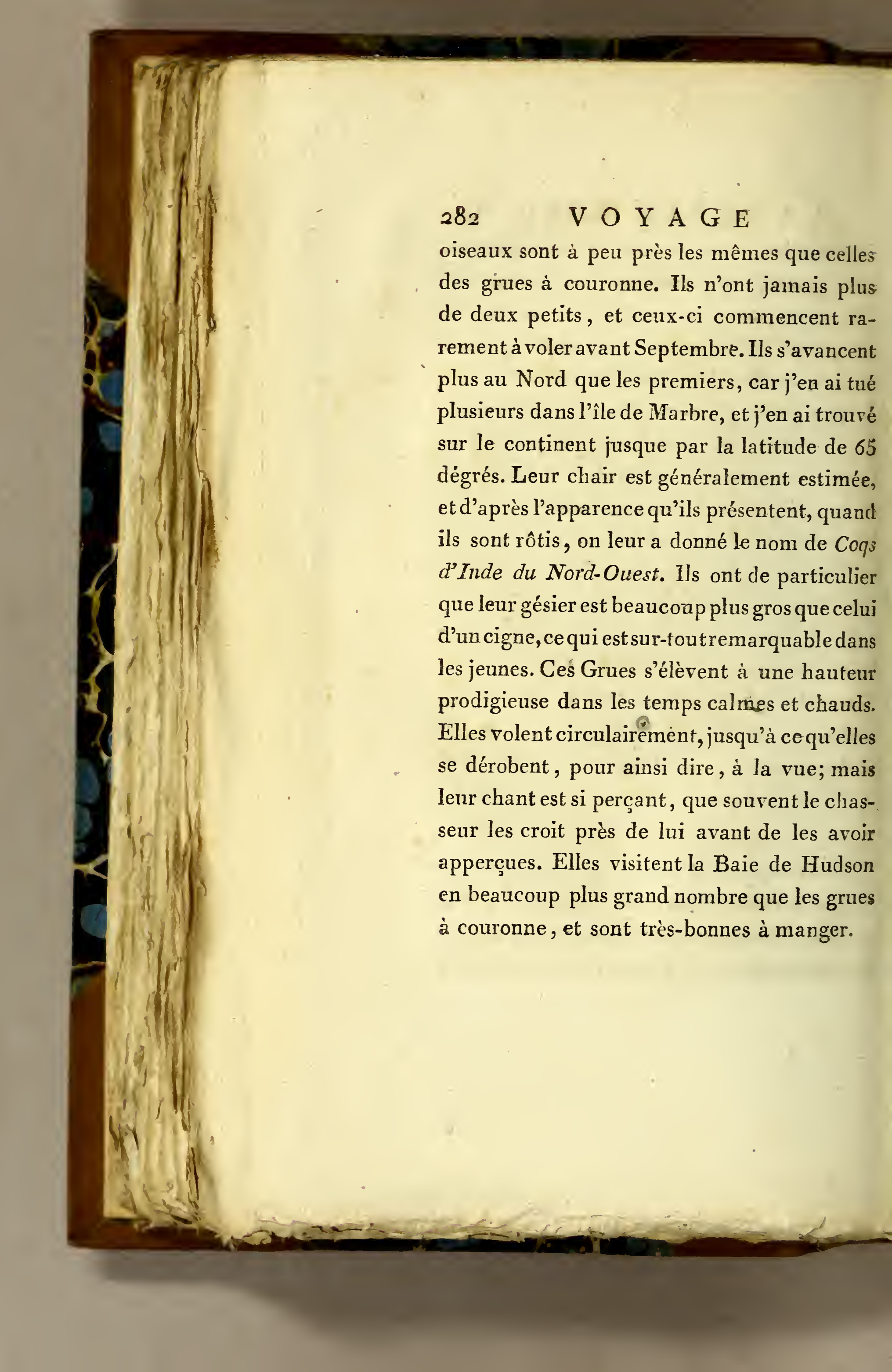
Les Grues de cette espèce se montrent à la Baie de Hudson, mais jamais en grand nombre. Elles ne volent pas plus de deux ensemble et encore très-rarement. Elles sont d'une grosseur considérable, souvent égale à celle d'un fort coq d'Inde, et la longueur



de leur bec, de leur cou et de leurs jambes, leur donne près de six pieds et quelquefois plus, à mesurer du bec jusqu'à l'extrémité des pieds. A l'exception de quelques plumes noires aux aîles, leur plumage est tout blanc. La couronne de ces oiseaux est couverte d'une peau rouge, légèrement garnie de plumes noires. Leurs jambes sont fortes et la couleur en est noire. Ils se tiènent ordinairement dans les endroits marécageux et sur les bords des rivières, des lacs et des étangs. Ils se nourrissent de grenouilles et de petits poissons, et sont réputés un très-bon manger. Les os de leurs aîles sont si longs et si gros, que j'en ai vu faire des flûtes passables. Les Grues ont rarement plus de deux petits, et regagnent le Sud au commencement de l'automne.

Grue brune.

Cette espèce est beaucoup moins grande que la première, car elle a rarement trois pieds et demi de long et ne pèse pas sept livres. Les habitudes et la manière de vivre de ces



oiseaux sont à peu près les mêmes que celles des grues à couronne. Ils n'ont jamais plus de deux petits, et ceux-ci commencent rarement à voler avant Septembre. Ils s'avancent plus au Nord que les premiers, car j'en ai tué plusieurs dans l'île de Marbre, et j'en ai trouvé sur le continent jusque par la latitude de 65 dégrés. Leur chair est généralement estimée, et d'après l'apparence qu'ils présentent, quand ils sont rôtis, on leur a donné le nom de *Coqs d'Inde du Nord-Ouest*. Ils ont de particulier que leur gésier est beaucoup plus gros que celui d'un cigne, ce qui est sur-tout remarquable dans les jeunes. Ces Grues s'élèvent à une hauteur prodigieuse dans les temps calmes et chauds. Elles volent circulairement, jusqu'à ce qu'elles se dérobent, pour ainsi dire, à la vue; mais leur chant est si perçant, que souvent le chasseur les croit près de lui avant de les avoir apperçues. Elles visitent la Baie de Hudson en beaucoup plus grand nombre que les grues à couronne, et sont très-bonnes à manger.

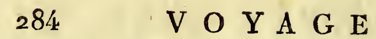


Butors.

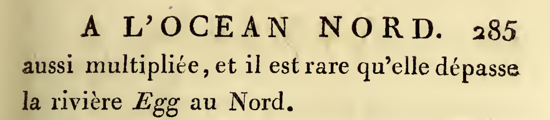
Ces oiseaux sont communs, dans l'été, au fort d'Yorck; mais on en voit rarement près de la rivière de Churchill. J'ai connu deux espèces de Butors; les uns avaient les jambes cendrées, les autres d'un très-beau vert et leur plumage était très-agréable. Ils fréquentent les marais et les bords des rivières où il croît le plus de roseaux et d'autres plantes aquatiques. Ils vivent d'insectes engendrés dans l'eau, et probablement de petites grenouilles. Quoique rarement gras, ils sont, en général, bons à manger. Leur nombre est très-peu considérable au fort d'Yorck, et même dans les parties les plus méridionales de la Baie que j'ai parcourues.

Corlieux ou *Courlis.*

Il est deux espèces de Corlieux qui visitent en troupes nombreuses les côtes de la *Baie de Hudson* dans l'été, y procrèent et s'étendent



jusqu'au 72e dégré de latitude Nord. Le savant naturaliste M. *Pennant* distingue la plus grande de ces espèces par le nom de *Corlieux esquimaux*. Elle se tient toujours près des côtes de la mer, où elle attend le reflux pour chercher, le long de la plage, parmi les cailloux, des insectes marins, qui y sont très-abondants. A la marée montante, ces oiseaux se réfugient sur les dunes et y restent jusqu'à mer basse. Ils ont un vol aussi rapide que celui de la bécassine, et le bruit dont il est accompagné ressemble au sifflement qu'ils font en chantant. Ils volent long-temps, sont faciles à tuer et quelquefois bons à manger. L'autre espèce de Corlieu possède exactement la couleur et la forme de la première; mais elle lui est inférieure en grosseur et elle en diffère pour la manière de vivre, en ce qu'elle n'approche point autant de l'eau et qu'elle se tient toujours parmi les rochers et les dunes, et se nourrit de baies et de petits insectes. Cette dernière espèce de Corlieu est plus estimée que l'autre; mais elle n'est pas



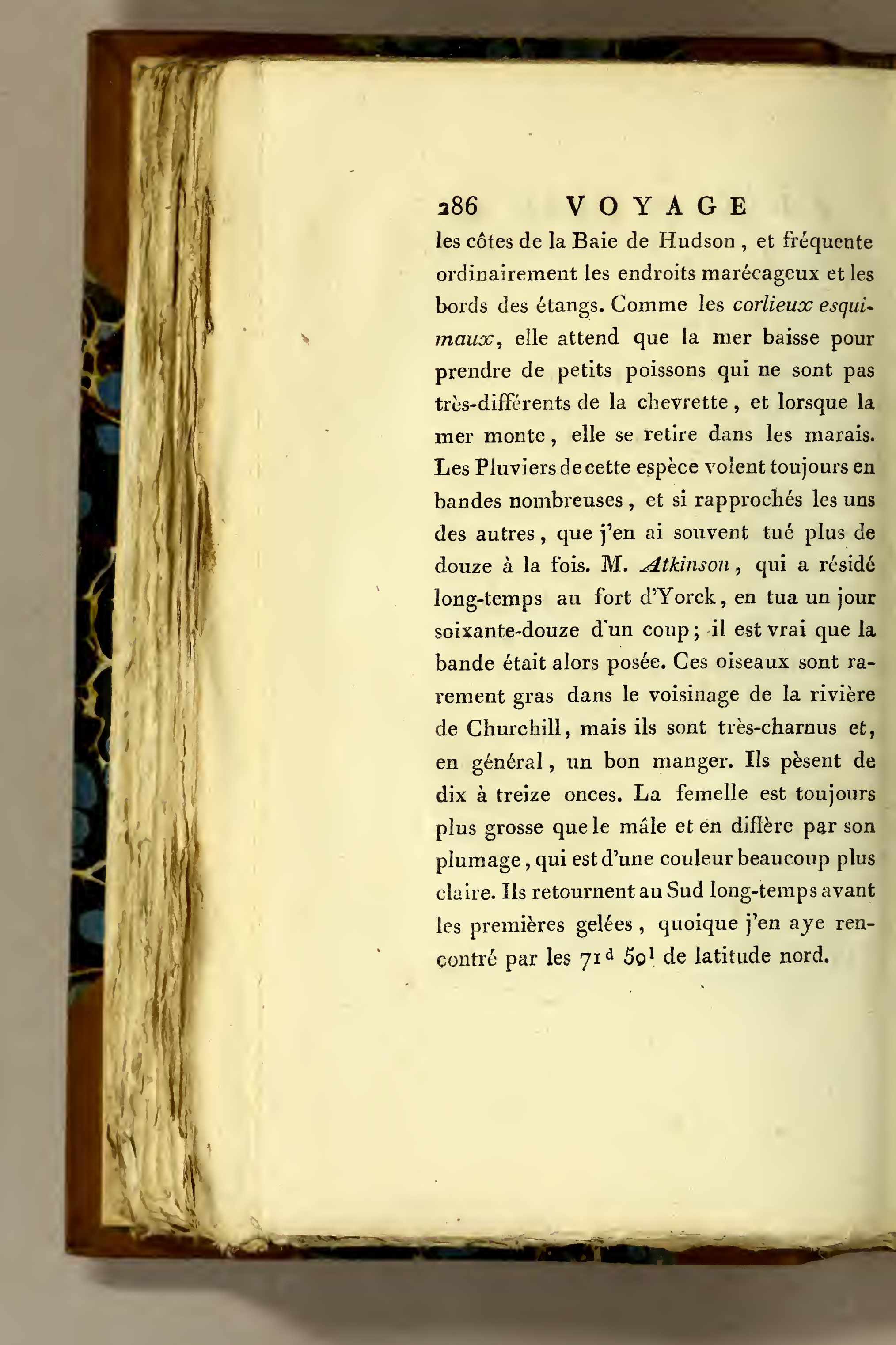
aussi multipliée, et il est rare qu'elle dépasse la rivière *Egg* au Nord.

Bécassines.

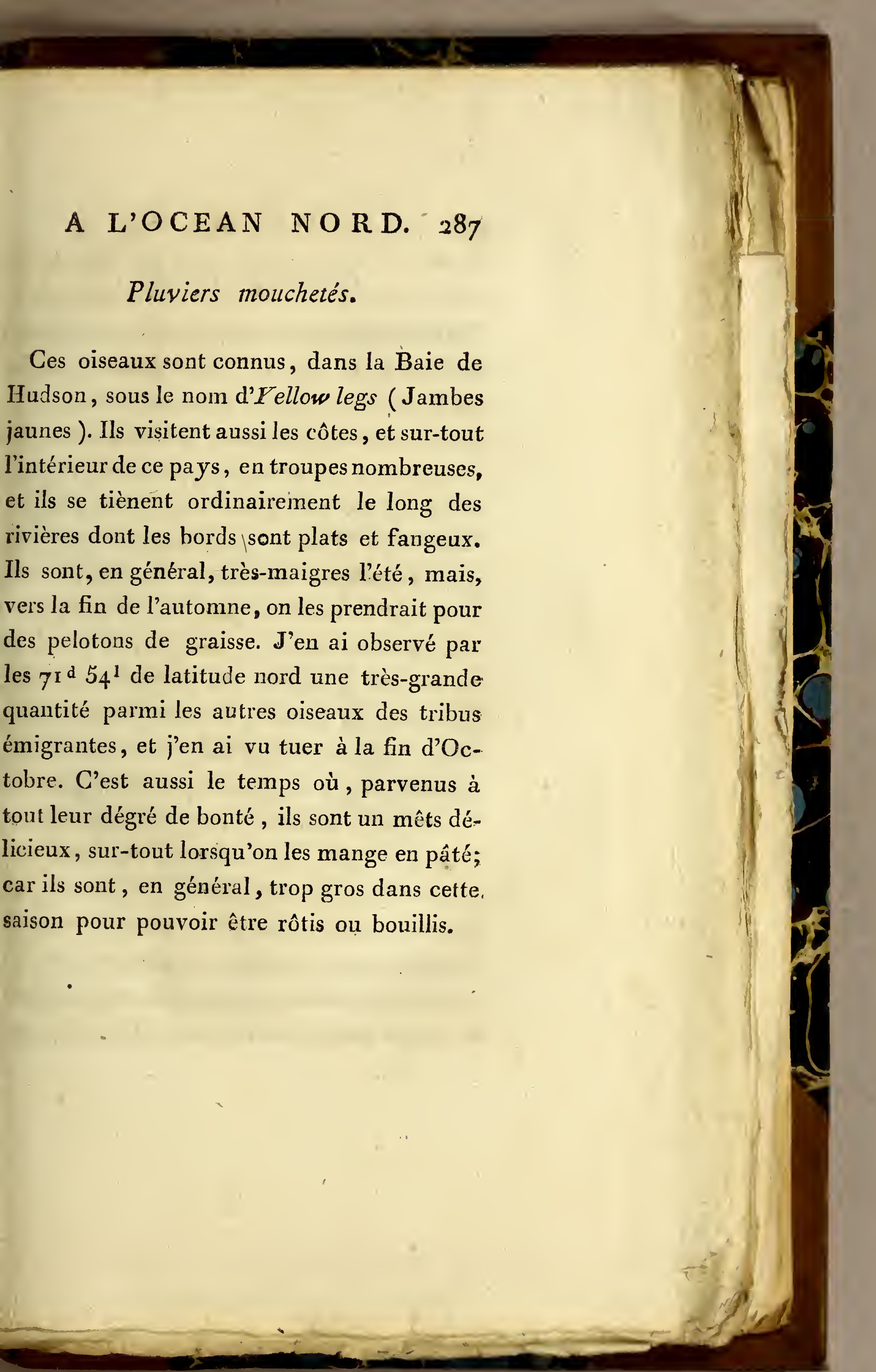
Ces oiseaux se rendent par troupes, l'été, dans les environs de la *Baie de Hudson*, mais on en trouve rarement au nord du hâvre de la Baleine. Ils n'arrivent que lorsque la glace, sur les rivières, est rompue, et ils retournent au Sud au commencement de l'automne. Dans l'intervalle, ils habitent les marais voisins des côtes de la mer et les bords des grandes rivières. Leur manière de vivre et leur vol sont parfaitement les mêmes que ceux de la Bécassine d'*Europe*, et quand elles volent, elles se tiènent si écartées les unes des autres, qu'il est difficile aux meilleurs chasseurs d'en tuer plus d'une ou de deux d'un coup. Leur chair n'est nullement aussi délicate que celle des Bécassines anglaises.

Pluviers rouges.

Cette espèce visite par troupes considérables



les côtes de la Baie de Hudson, et fréquente ordinairement les endroits marécageux et les bords des étangs. Comme les *corlieux esquimaux*, elle attend que la mer baisse pour prendre de petits poissons qui ne sont pas très-différents de la chevrette, et lorsque la mer monte, elle se retire dans les marais. Les Pluviers de cette espèce volent toujours en bandes nombreuses, et si rapprochés les uns des autres, que j'en ai souvent tué plus de douze à la fois. M. *Atkinson*, qui a résidé long-temps au fort d'Yorck, en tua un jour soixante-douze d'un coup; il est vrai que la bande était alors posée. Ces oiseaux sont rarement gras dans le voisinage de la rivière de Churchill, mais ils sont très-charnus et, en général, un bon manger. Ils pèsent de dix à treize onces. La femelle est toujours plus grosse que le mâle et en diffère par son plumage, qui est d'une couleur beaucoup plus claire. Ils retournent au Sud long-temps avant les premières gelées, quoique j'en aye rencontré par les 71^{d} 50^{l} de latitude nord.



Pluviers mouchetés.

Ces oiseaux sont connus, dans la Baie de Hudson, sous le nom d'*Yellow legs* (Jambes jaunes). Ils visitent aussi les côtes, et sur-tout l'intérieur de ce pays, en troupes nombreuses, et ils se tiènent ordinairement le long des rivières dont les bords sont plats et fangeux. Ils sont, en général, très-maigres l'été, mais, vers la fin de l'automne, on les prendrait pour des pelotons de graisse. J'en ai observé par les 71^{d} 54^{l} de latitude nord une très-grande quantité parmi les autres oiseaux des tribus émigrantes, et j'en ai vu tuer à la fin d'Octobre. C'est aussi le temps où, parvenus à tout leur dégré de bonté, ils sont un mêts délicieux, sur-tout lorsqu'on les mange en pâté; car ils sont, en général, trop gros dans cette saison pour pouvoir être rôtis ou bouillis.

Pluviers des Hébrides.

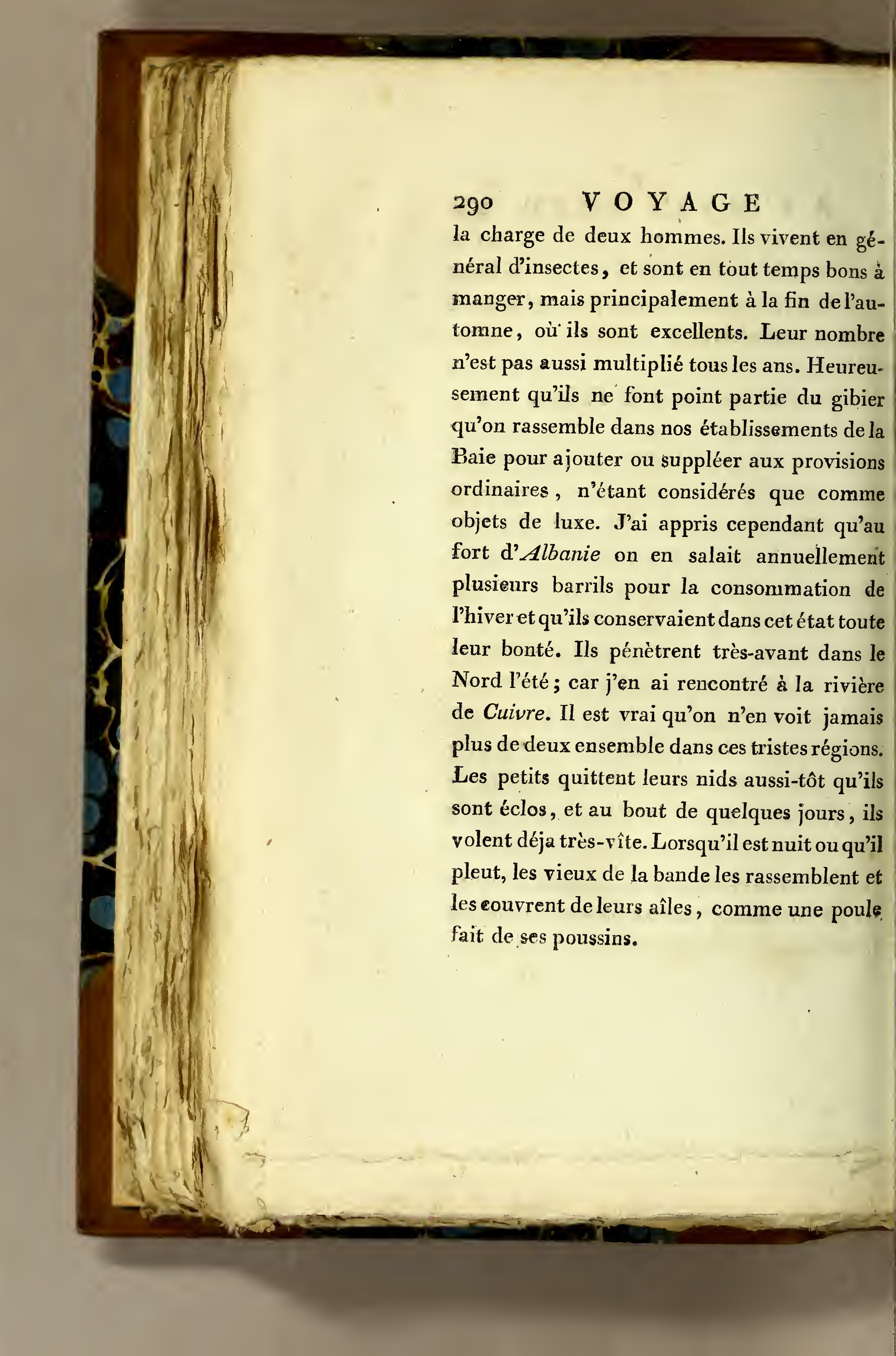
On donne plus communément à cette espèce de Pluvier le nom de *Whale Birds* (Oiseaux de la Baleine) dans la Baie de Hudson, d'après l'habitude qu'ils ont de se nourrir des carcasses de ces animaux jetés sur le rivage, ainsi que des vers que les mouches y engendrent. Ces Pluviers fréquentent ce pays en grandes troupes, et se tiènent toujours près des bords de la mer. On peut dire d'eux que ce sont de beaux oiseaux, quoique leur plumage ne soit pas très-riche. Ils ont ordinairement beaucoup de graisse, et memê fraîchement tués, ils ont un goût d'huile rance très-désagréable, ce qui n'empêche pas cependant que les employés de la Compagnie n'en mangent. A mesure que l'été avance, ils s'étendent jusqu'à la rivière de Churchill; mais on ignore les lieux où ils s'y accouplent, quoiqu'ils restent dans ces pays jusqu'au commencement de Juillet, pour s'en retourner ensuite au Sud de bonne heure dans l'automne. Ils sont petits et

et pèsent rarement quatre onces. Ils ont le bec noir, le plumage joliment varié de blanc et de noir, et les jambes et les pieds d'une belle couleur orangée (1).

Pluviers yeux de Faucon.

C'est le nom qu'on donne généralement à cette espèce de Pluvier, et il dérive de l'extrême surveillance de ces oiseaux, pour empêcher qu'on ne s'approche trop près d'eux lorsqu'ils sont posés. Leur vol est très-rapide et irrégulier, sur-tout quand ils volent seuls ou en petites troupes. Ils ne sont jamais nombreux à la rivière de *Churchill*; mais il s'en rassembla une si grande quantité au fort d'Yorck dans l'automne de 1773, que MM. *Ferdinand Jacob*, alors gouverneur, *Robert Body*, chirurgien, et moi, nous en tuâmes, dans un après-midi,

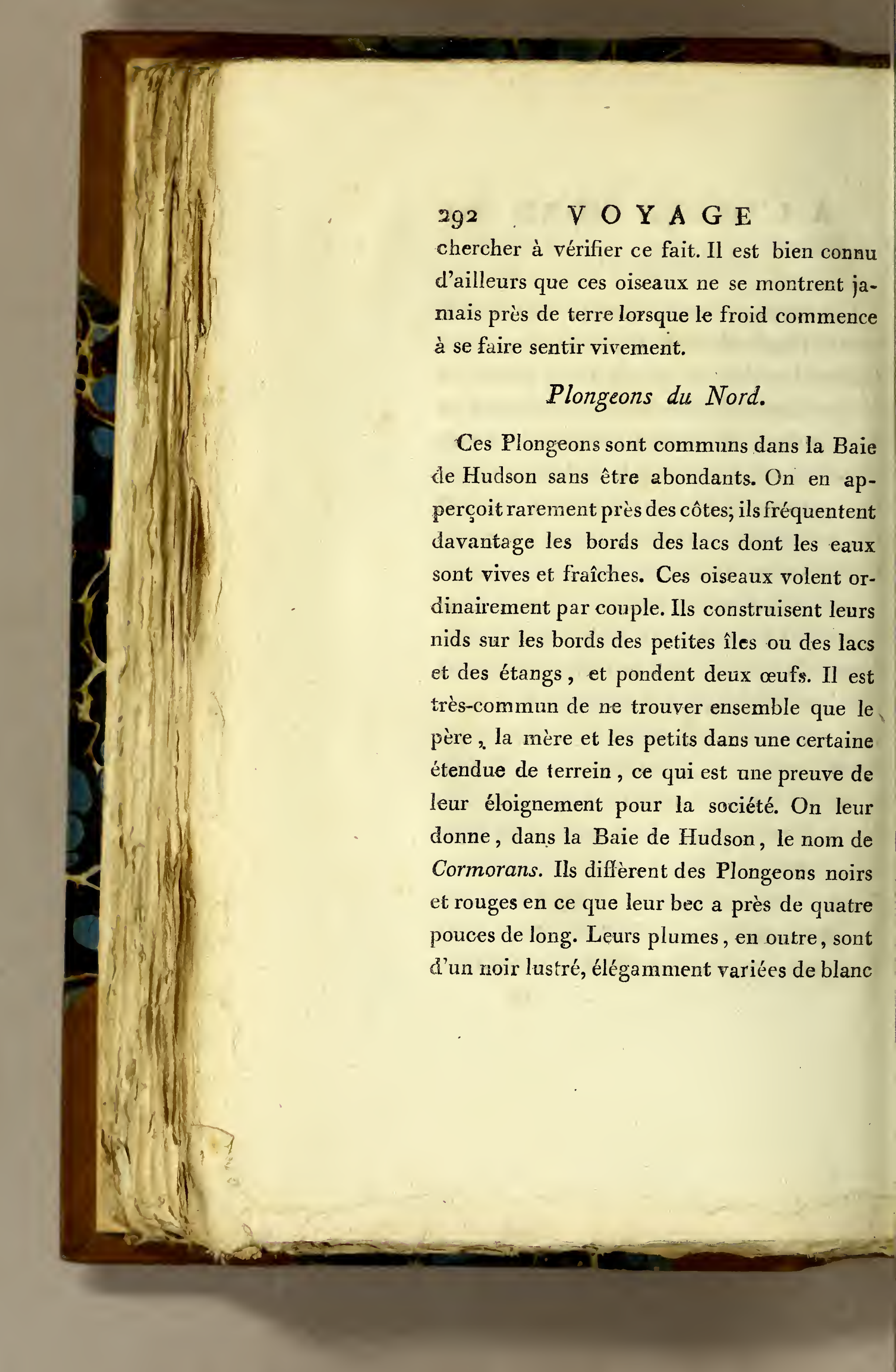
(1) Ces oiseaux correspondent exactement à celui décrit par M. *Pennant*, excepté qu'ils sont beaucoup plus grands.



la charge de deux hommes. Ils vivent en général d'insectes, et sont en tout temps bons à manger, mais principalement à la fin de l'automne, où ils sont excellents. Leur nombre n'est pas aussi multiplié tous les ans. Heureusement qu'ils ne font point partie du gibier qu'on rassemble dans nos établissements de la Baie pour ajouter ou suppléer aux provisions ordinaires, n'étant considérés que comme objets de luxe. J'ai appris cependant qu'au fort d'*Albanie* on en salait annuellement plusieurs barrils pour la consommation de l'hiver et qu'ils conservaient dans cet état toute leur bonté. Ils pénètrent très-avant dans le Nord l'été; car j'en ai rencontré à la rivière de *Cuivre*. Il est vrai qu'on n'en voit jamais plus de deux ensemble dans ces tristes régions. Les petits quittent leurs nids aussi-tôt qu'ils sont éclos, et au bout de quelques jours, ils volent déja très-vîte. Lorsqu'il est nuit ou qu'il pleut, les vieux de la bande les rassemblent et les couvrent de leurs aîles, comme une poule fait de ses poussins.

Guillemots noirs.

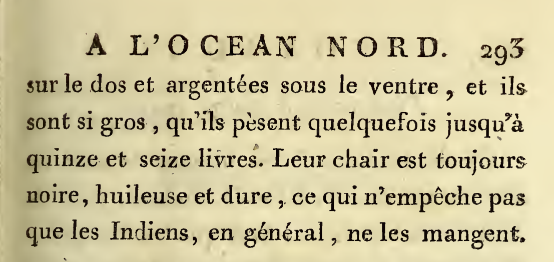
Ces oiseaux, connus dans la Baie sous le nom de Pigeons de mer, fréquentent en grandes troupes les côtes de la Baie et du détroit de Hudson, mais plus particulièrement celles du Nord, où on en rencontre des bandes considérables, tandis que vers le Sud ils ne volent que par couple. Ils sont d'un beau noir, et ont les jambes et les pieds rouges; le dessus de leurs aîles est tacheté de blanc. Ils pèsent autant qu'un canard sauvage, quoiqu'ils ne paraissent pas si gros. Ils font ordinairement leurs nids dans les creux des rochers et pondent deux œufs blancs, qui sont excellents à manger, mais dont la grosseur ne répond nullement à celle de l'oiseau. Mon ami, M. *Pennant*, dit qu'ils affrontent les hivers les plus froids de ces pays, et se tiènent sur les bords de la glace près de l'eau courante; mais comme la mer, dans cette saison, est gelée l'espace de plusieurs milles au delà des côtes, je ne crois pas que personne ait eu la curiosité de



chercher à vérifier ce fait. Il est bien connu d'ailleurs que ces oiseaux ne se montrent jamais près de terre lorsque le froid commence à se faire sentir vivement.

Plongeons du Nord.

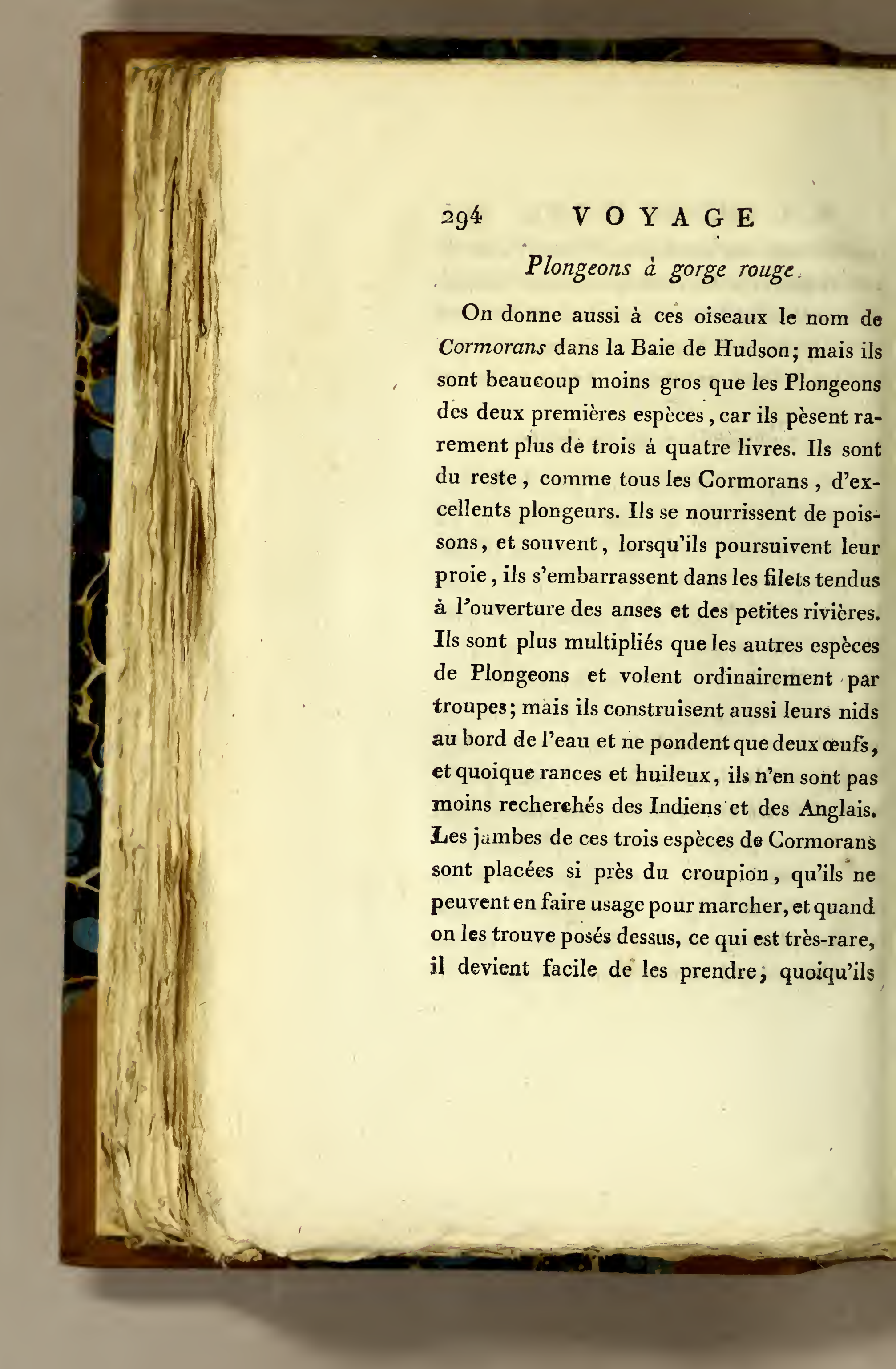
Ces Plongeons sont communs dans la Baie de Hudson sans être abondants. On en aperçoit rarement près des côtes; ils fréquentent davantage les bords des lacs dont les eaux sont vives et fraîches. Ces oiseaux volent ordinairement par couple. Ils construisent leurs nids sur les bords des petites îles ou des lacs et des étangs, et pondent deux œufs. Il est très-commun de ne trouver ensemble que le père, la mère et les petits dans une certaine étendue de terrein, ce qui est une preuve de leur éloignement pour la société. On leur donne, dans la Baie de Hudson, le nom de *Cormorans*. Ils diffèrent des Plongeons noirs et rouges en ce que leur bec a près de quatre pouces de long. Leurs plumes, en outre, sont d'un noir lustré, élégamment variées de blanc



sur le dos et argentées sous le ventre, et ils sont si gros, qu'ils pèsent quelquefois jusqu'à quinze et seize livres. Leur chair est toujours noire, huileuse et dure, ce qui n'empêche pas que les Indiens, en général, ne les mangent.

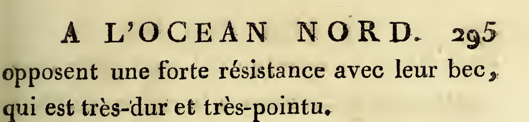
Plongeons à gorge noire.

Cette espèce est beaucoup plus belle que la première, ayant un long bec blanc et les plumes du dos et des aîles richement teintes de pourpre et de vert, avec de jolies raies blanches. Elle l'égale en grosseur; mais plus timide, elle plonge à la moindre apparence d'un fusil, et il est rare de tuer de ces Plongeons à moins qu'ils ne soient posés. Leur chair est pareillement noire et huileuse, et entre dans le régime diététique des Indiens. Leurs peaux sont si fortes et si épaisses, que les Indiens s'en servent, ainsi que de leurs plumes, pour se faire des bonnets. Ils employent au même usage celles de l'aigle et du corbeau, garnies de leur plumage, et c'est un ornement qui ne messied point à la tête d'un Sauvage.



Plongeons à gorge rouge.

On donne aussi à ces oiseaux le nom de *Cormorans* dans la Baie de Hudson; mais ils sont beaucoup moins gros que les Plongeons des deux premières espèces, car ils pèsent rarement plus de trois à quatre livres. Ils sont du reste, comme tous les Cormorans, d'excellents plongeurs. Ils se nourrissent de poissons, et souvent, lorsqu'ils poursuivent leur proie, ils s'embarrassent dans les filets tendus à l'ouverture des anses et des petites rivières. Ils sont plus multipliés que les autres espèces de Plongeons et volent ordinairement par troupes; mais ils construisent aussi leurs nids au bord de l'eau et ne pondent que deux œufs, et quoique rances et huileux, ils n'en sont pas moins recherchés des Indiens et des Anglais. Les jambes de ces trois espèces de Cormorans sont placées si près du croupion, qu'ils ne peuvent en faire usage pour marcher, et quand on les trouve posés dessus, ce qui est très-rare, il devient facile de les prendre, quoiqu'ils



opposent une forte résistance avec leur bec, qui est très-dur et très-pointu.

Mouettes blanches.

Ces oiseaux visitent en grand nombre les côtes et l'intérieur de la Baie de Hudson. Il est probable même qu'ils se répandent sur tout le continent de l'Amérique. Ils se montrent communément à la rivière de *Churchill* vers le milieu de Mai. Ils bâtissent leurs nids sur les îles que contiènent les lacs et les rivières et pondent deux œufs tachetés, qui éclosent en Juin. Ces œufs sont réputés un très-bon manger. Il en est de même de la chair de ces oiseaux, qui fréquentent l'intérieur du pays, quoiqu'ils s'alimentent de poissons et de charognes. Les Mouettes de l'espèce blanche ne quittent la Baie que lorsque le froid les empêche d'y trouver de quoi se nourrir.

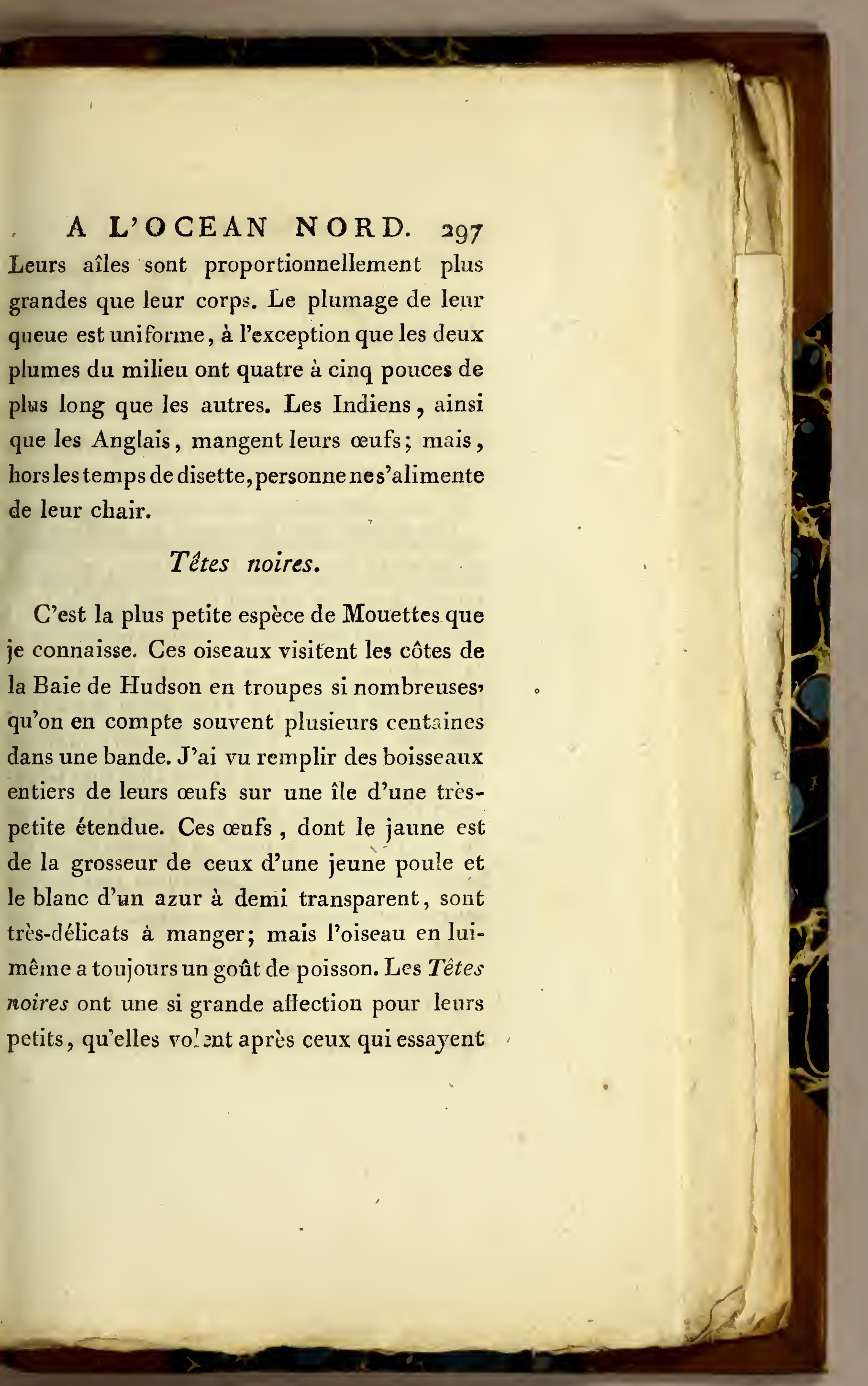
Mouettes grises.

Le nombre de ces oiseaux n'est pas très-considérable, et je n'ai jamais pu découvrir les

endroits où ils se retiraient pour engendrer, apparaissant rarement à la rivière de Churchill avant l'automne et n'y résidant que jusqu'à ce que la glace commence à se former autour des côtes. Ces Mouettes s'étendent très-peu dans l'intérieur du pays. Elles égalent en grosseur les premières et sont généralement grasses en automne. Leur chair est blanche et très-bonne au goût, et, comme la plûpart des autres Mouettes, elles sont faciles à tuer au vol.

Mouettes noires.

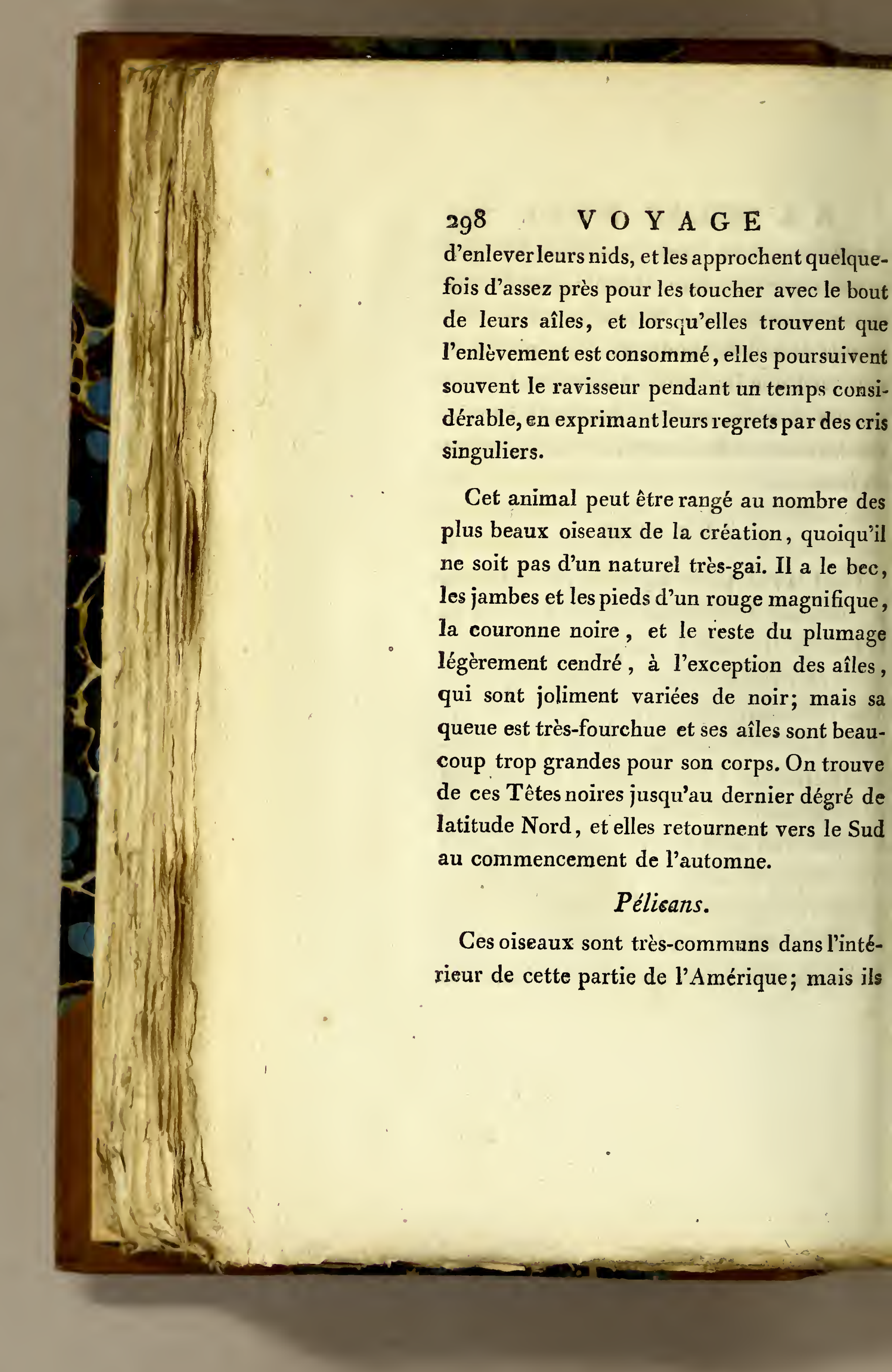
Les habitants de la Baie de Hudson les appèlent *Men of war* (Vaisseaux de guerre), d'après la manière dont elles poursuivent et ravissent la proie d'une espèce de Mouette plus petite, connue dans le pays sous le nom de *Tête noire.* Elles sont beaucoup inférieures en grosseur aux deux premières espèces; mais, comme ces oiseaux, elles font toujours leurs nids dans les îles situées au milieu des lacs et des étangs. Elles ne pondent que deux œufs à la fois et se tiènent très-écartées des côtes de la mer.



Leurs aîles sont proportionnellement plus grandes que leur corps. Le plumage de leur queue est uniforme, à l'exception que les deux plumes du milieu ont quatre à cinq pouces de plus long que les autres. Les Indiens, ainsi que les Anglais, mangent leurs œufs; mais, hors les temps de disette, personne ne s'alimente de leur chair.

Têtes noires.

C'est la plus petite espèce de Mouettes que je connaisse. Ces oiseaux visitent les côtes de la Baie de Hudson en troupes si nombreuses, qu'on en compte souvent plusieurs centaines dans une bande. J'ai vu remplir des boisseaux entiers de leurs œufs sur une île d'une très-petite étendue. Ces œufs, dont le jaune est de la grosseur de ceux d'une jeune poule et le blanc d'un azur à demi transparent, sont très-délicats à manger; mais l'oiseau en lui-même a toujours un goût de poisson. Les *Têtes noires* ont une si grande affection pour leurs petits, qu'elles volent après ceux qui essayent

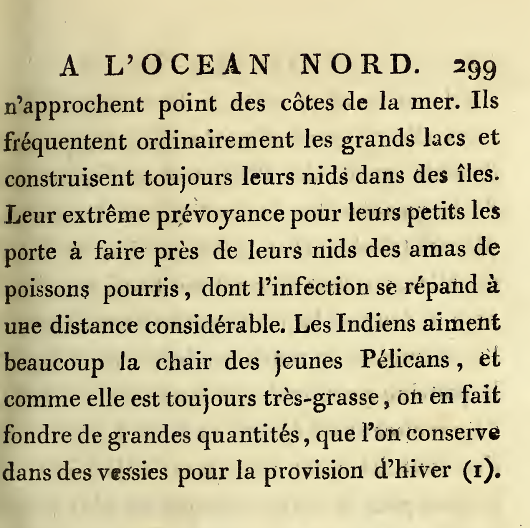


d'enleverleurs nids, et les approchent quelquefois d'assez près pour les toucher avec le bout de leurs aîles, et lorsqu'elles trouvent que l'enlèvement est consommé, elles poursuivent souvent le ravisseur pendant un temps considérable, en exprimant leurs regrets par des cris singuliers.

Cet animal peut être rangé au nombre des plus beaux oiseaux de la création, quoiqu'il ne soit pas d'un naturel très-gai. Il a le bec, les jambes et les pieds d'un rouge magnifique, la couronne noire, et le reste du plumage légèrement cendré, à l'exception des aîles, qui sont joliment variées de noir; mais sa queue est très-fourchue et ses aîles sont beaucoup trop grandes pour son corps. On trouve de ces Têtes noires jusqu'au dernier dégré de latitude Nord, et elles retournent vers le Sud au commencement de l'automne.

Pélicans.

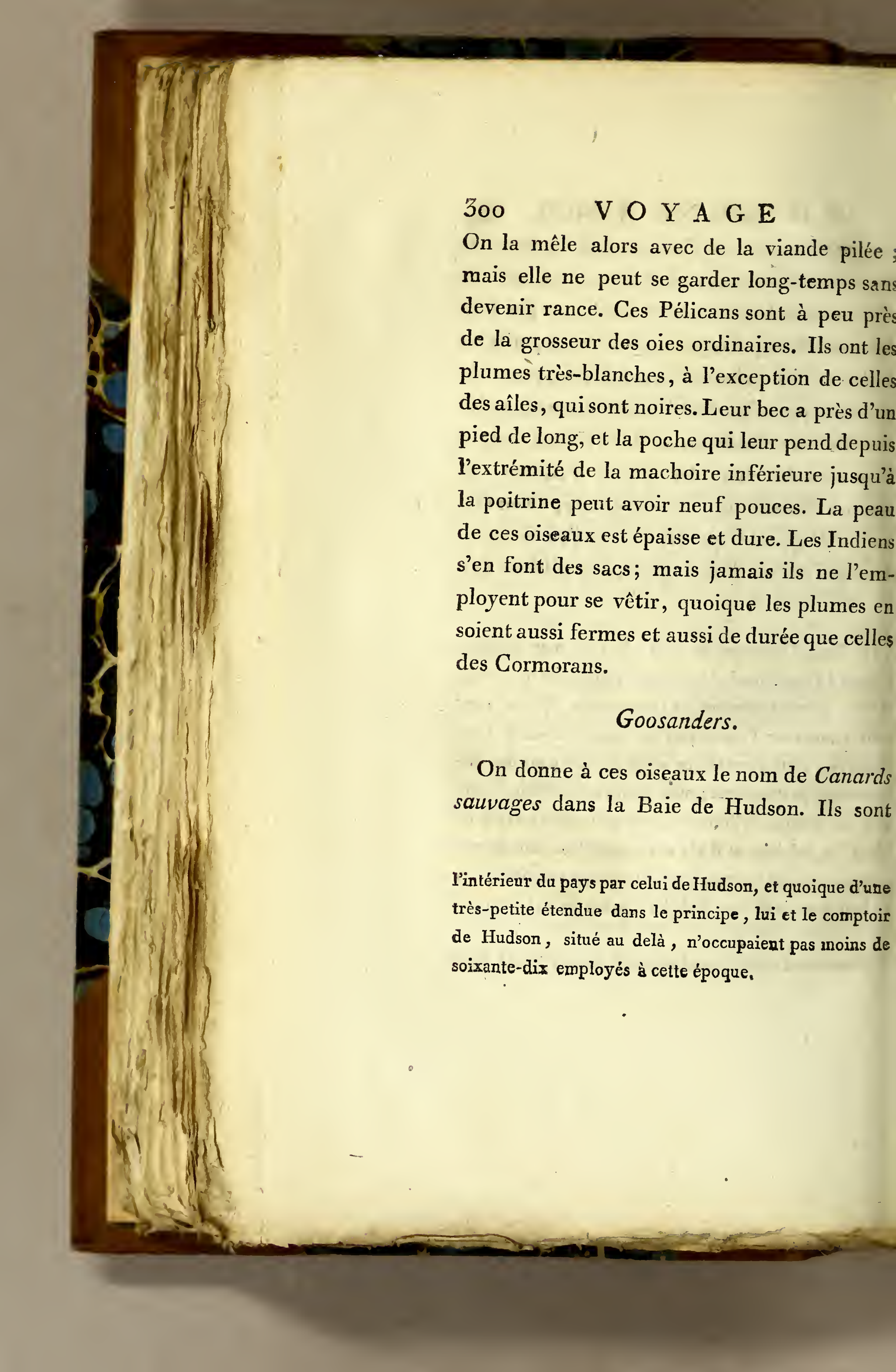
Ces oiseaux sont très-communs dans l'intérieur de cette partie de l'Amérique; mais ils



n'approchent point des côtes de la mer. Ils fréquentent ordinairement les grands lacs et construisent toujours leurs nids dans des îles. Leur extrême prévoyance pour leurs petits les porte à faire près de leurs nids des amas de poissons pourris, dont l'infection se répand à une distance considérable. Les Indiens aiment beaucoup la chair des jeunes Pélicans, et comme elle est toujours très-grasse, on en fait fondre de grandes quantités, que l'on conserve dans des vessies pour la provision d'hiver (1).

(1) Dans l'automne de 1774, lors de mon premier voyage à *Cumberland*, les Indiens trompèrent ma troupe et moi, en nous vendant de la graisse de Pélican pour celle d'ours noir. Connaissant toute la délicatesse de cette dernière, nous réservâmes notre graisse pour des circonstances particulières; mais quand nous vînmes à ouvrir les vessies, elle nous parut peu supérieure à de l'huile de baleine, et il n'y eut que quelques uns de mes compagnons qui en mangèrent. Ma troupe consistait alors en huit Anglais et deux Indiens attachés au fort d'Yorck.

Cumberland est le premier établissement formé dans

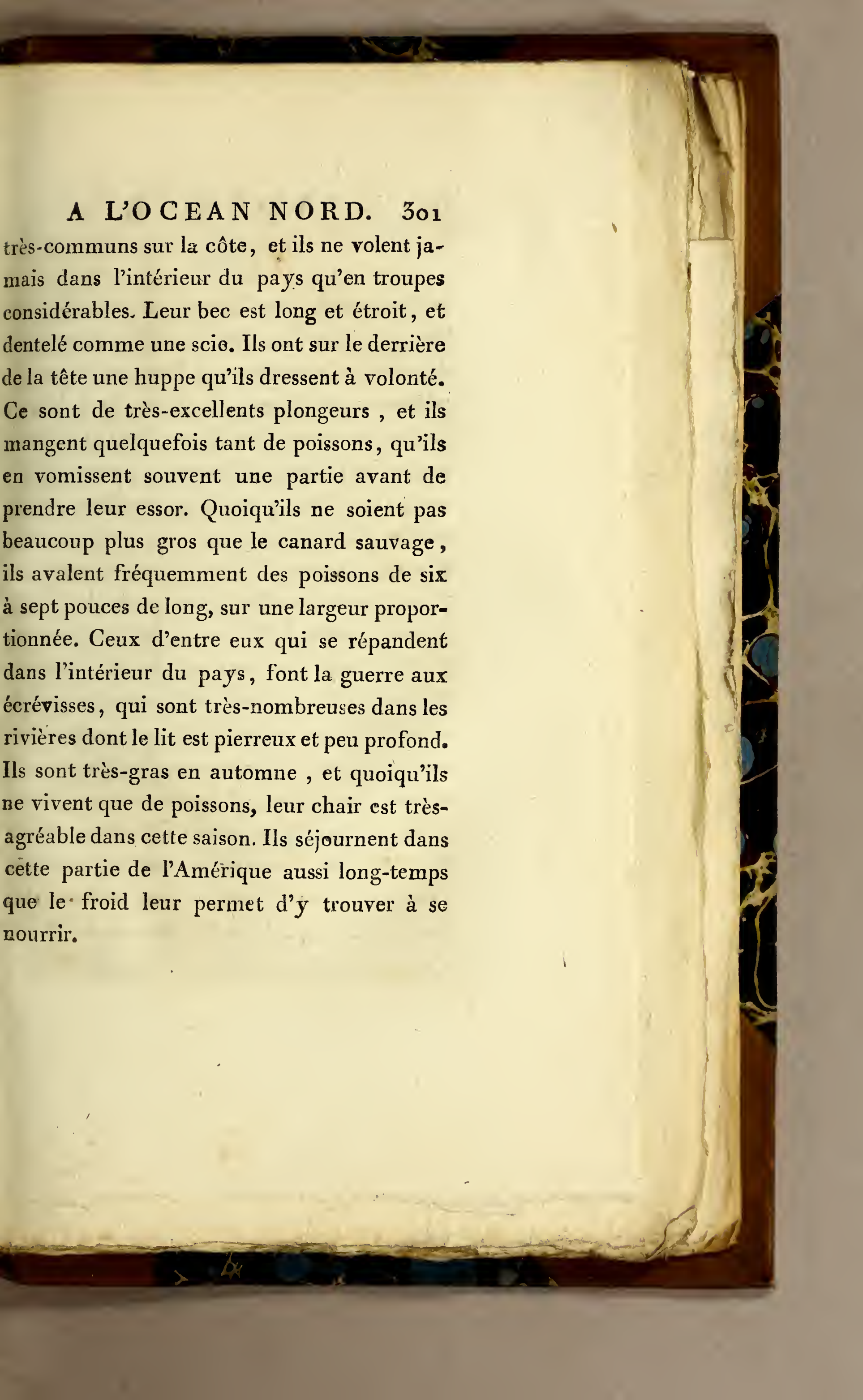


On la mêle alors avec de la viande pilée ; mais elle ne peut se garder long-temps sans devenir rance. Ces Pélicans sont à peu près de la grosseur des oies ordinaires. Ils ont les plumes très-blanches, à l'exception de celles des aîles, qui sont noires. Leur bec a près d'un pied de long, et la poche qui leur pend depuis l'extrémité de la machoire inférieure jusqu'à la poitrine peut avoir neuf pouces. La peau de ces oiseaux est épaisse et dure. Les Indiens s'en font des sacs ; mais jamais ils ne l'employent pour se vêtir, quoique les plumes en soient aussi fermes et aussi de durée que celles des Cormorans.

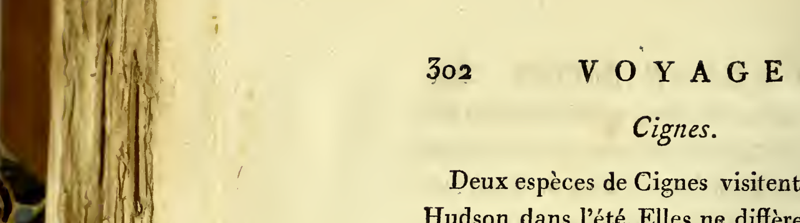
Goosanders.

On donne à ces oiseaux le nom de *Canards sauvages* dans la Baie de Hudson. Ils sont

l'intérieur du pays par celui de Hudson, et quoique d'une très-petite étendue dans le principe, lui et le comptoir de Hudson, situé au delà, n'occupaient pas moins de soixante-dix employés à cette époque.

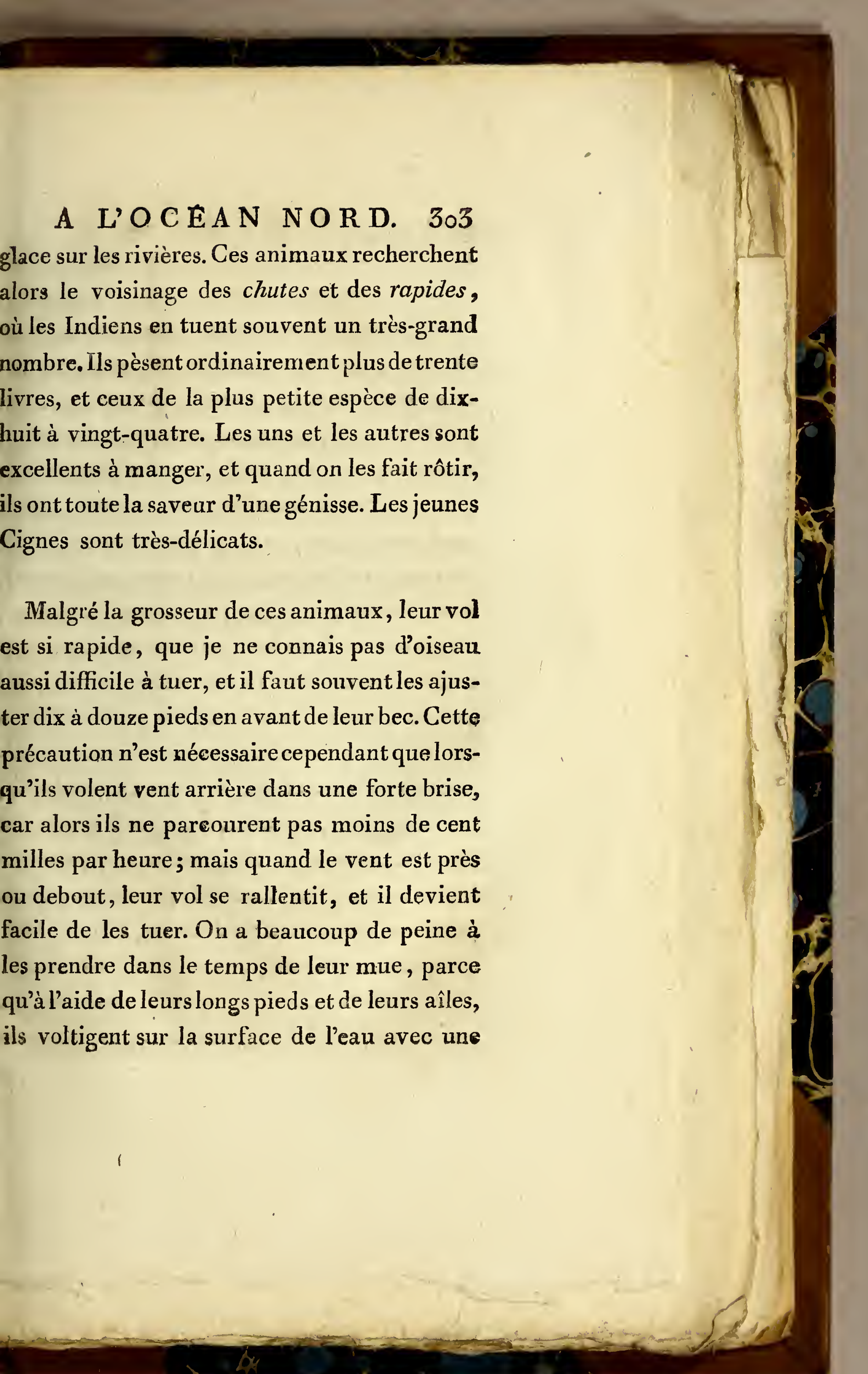


très-communs sur la côte, et ils ne volent jamais dans l'intérieur du pays qu'en troupes considérables. Leur bec est long et étroit, et dentelé comme une scie. Ils ont sur le derrière de la tête une huppe qu'ils dressent à volonté. Ce sont de très-excellents plongeurs, et ils mangent quelquefois tant de poissons, qu'ils en vomissent souvent une partie avant de prendre leur essor. Quoiqu'ils ne soient pas beaucoup plus gros que le canard sauvage, ils avalent fréquemment des poissons de six à sept pouces de long, sur une largeur proportionnée. Ceux d'entre eux qui se répandent dans l'intérieur du pays, font la guerre aux écrévisses, qui sont très-nombreuses dans les rivières dont le lit est pierreux et peu profond. Ils sont très-gras en automne, et quoiqu'ils ne vivent que de poissons, leur chair est très-agréable dans cette saison. Ils séjournent dans cette partie de l'Amérique aussi long-temps que le froid leur permet d'y trouver à se nourrir.



Cignes.

Deux espèces de Cignes visitent la Baie de Hudson dans l'été. Elles ne diffèrent que par la grosseur, car elles ont l'une et l'autre les plumes parfaitement blanches, et le bec et les jambes noirs. Les Cignes de la plus petite espèce se tiènent davantage près des côtes; mais ils ne sont point très-communs, et ne volent ordinairement que par couple, quelquefois même un à un, ce qui vient sans doute de ce que les mâles ont été tués dans leur passage au Nord. Toutes les deux espèces engendrent communément sur les îles que renferment les lacs, et les œufs de la plus grande sont si gros, qu'un seul suffit pour substanter un homme ordinaire, sans qu'il ait besoin d'y ajouter du pain ou quelqu'autre supplément. L'entrée des Cignes de cette dernière espèce dans l'intérieur du pays précède toujours celle des autres oiseaux aquatiques, et il est des années où elle a lieu dès le mois de Mars, c'est-à-dire, long-temps avant la rupture de la



glace sur les rivières. Ces animaux recherchent alors le voisinage des *chutes* et des *rapides*, où les Indiens en tuent souvent un très-grand nombre. Ils pèsent ordinairement plus de trente livres, et ceux de la plus petite espèce de dix-huit à vingt-quatre. Les uns et les autres sont excellents à manger, et quand on les fait rôtir, ils ont toute la saveur d'une génisse. Les jeunes Cignes sont très-délicats.

Malgré la grosseur de ces animaux, leur vol est si rapide, que je ne connais pas d'oiseau aussi difficile à tuer, et il faut souvent les ajuster dix à douze pieds en avant de leur bec. Cette précaution n'est nécessaire cependant que lorsqu'ils volent vent arrière dans une forte brise, car alors ils ne parcourent pas moins de cent milles par heure; mais quand le vent est près ou debout, leur vol se rallentit, et il devient facile de les tuer. On a beaucoup de peine à les prendre dans le temps de leur mue, parce qu'à l'aide de leurs longs pieds et de leurs aîles, ils voltigent sur la surface de l'eau avec une

rapidité qui ne permet à aucun canot indien de les atteindre; d'un autre côté, ils échappent aux mains des chasseurs en plongeant au fond de l'eau, ainsi que par d'autres manœuvres; ce qui réduit à la nécessité de les tuer. On a dit que les Cignes gémissaient ou chantaient avant de mourir, et j'ai lu des descriptions charmantes de leurs derniers moments dans quelques poètes; mais je puis assurer que je n'ai jamais entendu proférer aucun son plaintif à ces oiseaux, quoique j'aye assisté à la mort de plusieurs. Il est vrai que dans quelques soirées calmes, après le coucher du soleil, j'ai oui de leur part un bruit assez semblable à celui d'un cor français, mais entièrement dépourvu de tout ce qui constitue la mélodie, et j'ai regreté plus d'une fois qu'il ne fût pas leur chant de mort. M. *Lawson*, qui, comme le remarque avec raison M. *Pennant*, n'était point un observateur médiocre, a assez bien qualifié ces oiseaux, en donnant à ceux de la plus grande espèce le nom de *Trompettes*, et aux autres, celui de *Cignes sauvages*. Lorsque je

je fus envoyé, il y a quelques années, pour former l'établissement de *Cumberland*, les Indiens en tuèrent une si grande quantité, que l'on put s'approvisionner de leurs plumes à un très-bas prix; mais depuis que la petite vérole a fait périr la majeure partie des Naturels de *Cumberland*, et a forcé le peu qui restait à refluer dans d'autres cantons, cette branche de commerce, si importante pour l'Angleterre (1) par le prix qu'on y attache, a été totalement abandonnée.

(1) M. *Pennant*, en parlant du *Cigne siffleur*, donne la description de la *trachée artère* de cet oiseau, laquelle, comparée à celle des deux espèces qui fréquentent la Baie de Hudson, se trouve parfaitement semblable, quoique leur chant diffère entièrement. L'os de la poitrine ou le *sternum* chez le Cigne siffleur ne ressemble à celui d'aucun des oiseaux que je connaisse; car au lieu d'être solide et étranglé comme dans l'oie, il est large et creux. La trachée artère s'introduit par la valvule dans cette cavité, et l'air dont elle est le véhicule, après être parvenu au-dessous de l'abdomen, remonte dans les bronches des poumons pour en sortir par la respiration. Il n'est aucune des espèces de Cigne fréquentant la Baie de Hudson

Oies.

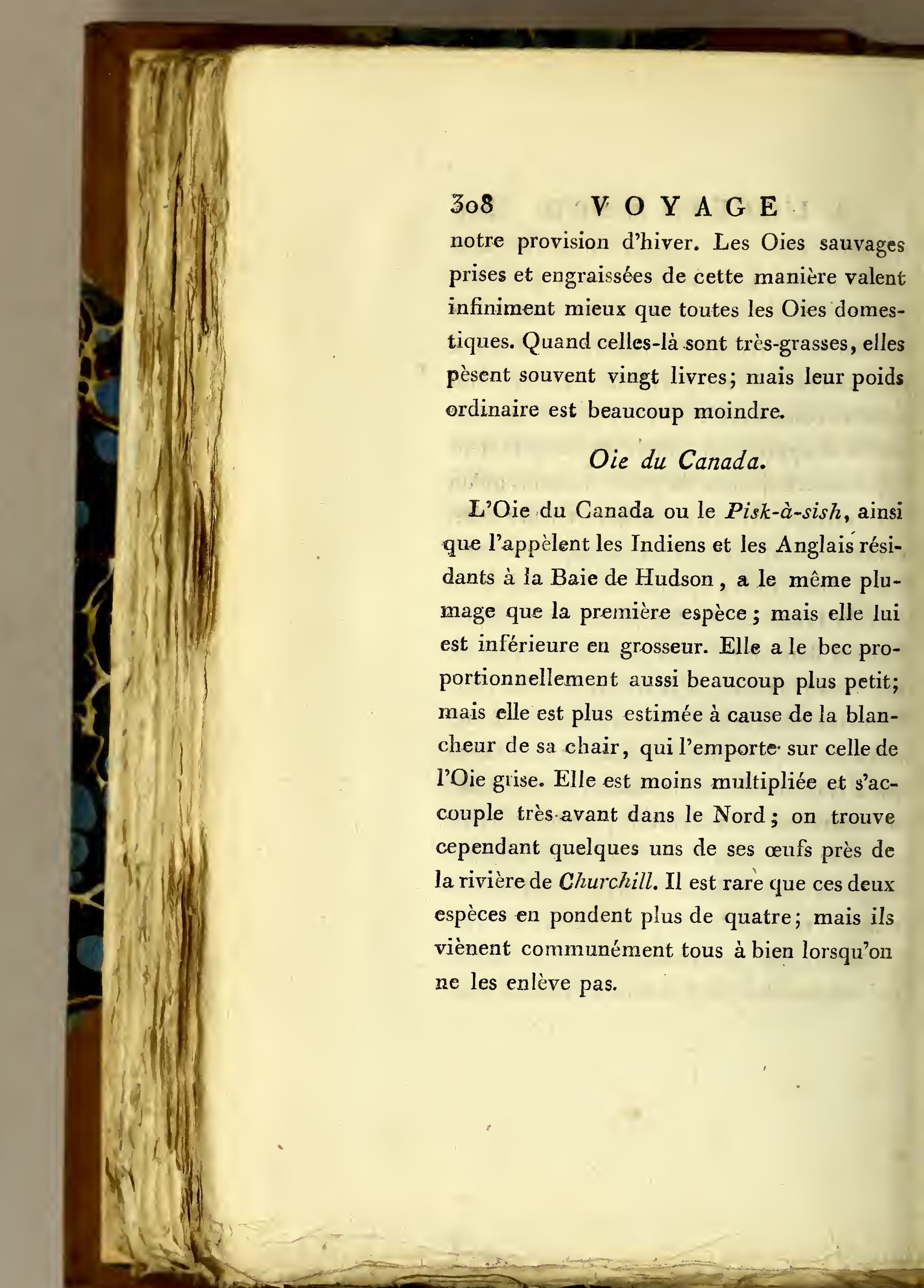
On n'en compte pas moins de dix espèces différentes qui fréquentent les diverses contrées de la Baie de Hudson pendant l'été. Ces espèces sont : l'*Oie grise commune*, l'*Oie du Canada*, l'*Oie blanche* ou *couleur de neige*, l'*Oie bleue*, l'*Oie rieuse*, l'*Oie stérile*, l'*Oie noire*, l'*Oie brune* et l'*Oie verte*.

Oie grise commune.

Cette espèce devance toutes les autres dans ces pays, et lorsque le printemps est prématuré, elle se montre à la rivière de Churchill vers la fin d'Avril, mais plus communément du 11 au 16 Mai, et il y eut une année où elle ne fit sa première apparition que le 26 Mai. Les Oies de cette espèce arrivent, en général, par couple, mais elles aiment tellement la société, qu'elles volent droit à l'objet

qui ne chante ; mais le chant de la plus grande est beaucoup plus dur que celui de la plus petite.

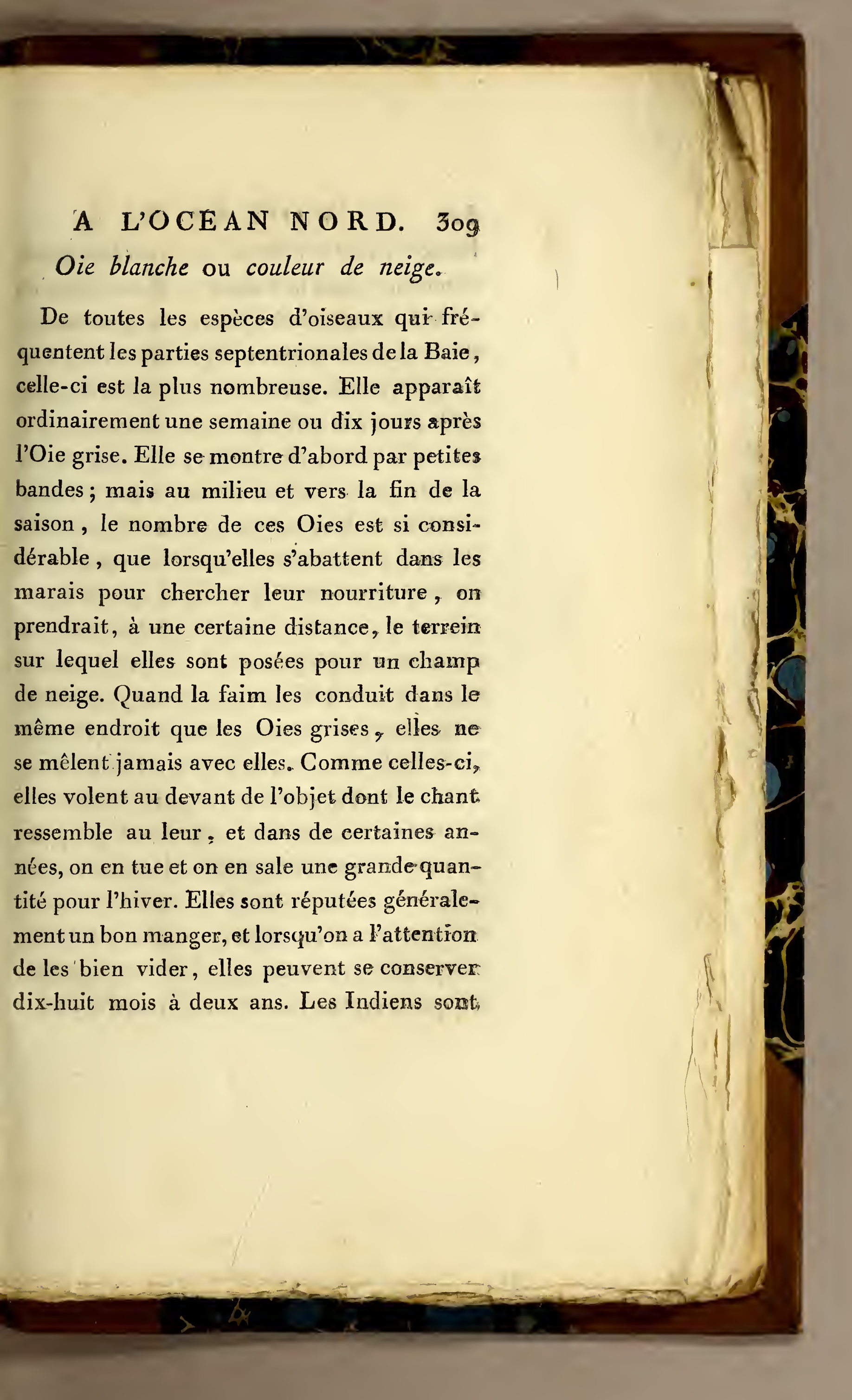
qui imite leur chant, ce qui fait qu'elles sont faciles à tuer. Elles se réunissent, pour engendrer, dans les plaines et les marais qui avoisinent la rivière de *Churchill*, et il y a des années où l'on parvient à attraper un nombre considérable de leurs petits. Ils sont faciles à apprivoiser, mais on ne peut leur apprendre à manger du grain, à moins qu'on n'ait attrapé avec eux quelques vieilles Oies, comme cela arrive souvent quand elles muent. Le 9 Août 1781, époque où je résidais au fort du Prince de Galles, j'envoyai quelques Indiens dans des canots pour se procurer de ces oiseaux le long de la rivière de Churchill. Ils revinrent dans l'après-midi, chassant devant eux une troupe nombreuse. Les jeunes n'étaient pas à la moitié de leur croissance, et les vieux se trouvaient hors d'état de pouvoir voler, à cause de leur mue, de manière qu'à l'aide des Anglais et des Indiens employés sur l'établissement, toute la bande, au nombre de quarante-un, fut renfermée entre les palissades qui entourent le fort et mise à l'engrais pour



notre provision d'hiver. Les Oies sauvages prises et engraissées de cette manière valent infiniment mieux que toutes les Oies domestiques. Quand celles-là sont très-grasses, elles pèsent souvent vingt livres; mais leur poids ordinaire est beaucoup moindre.

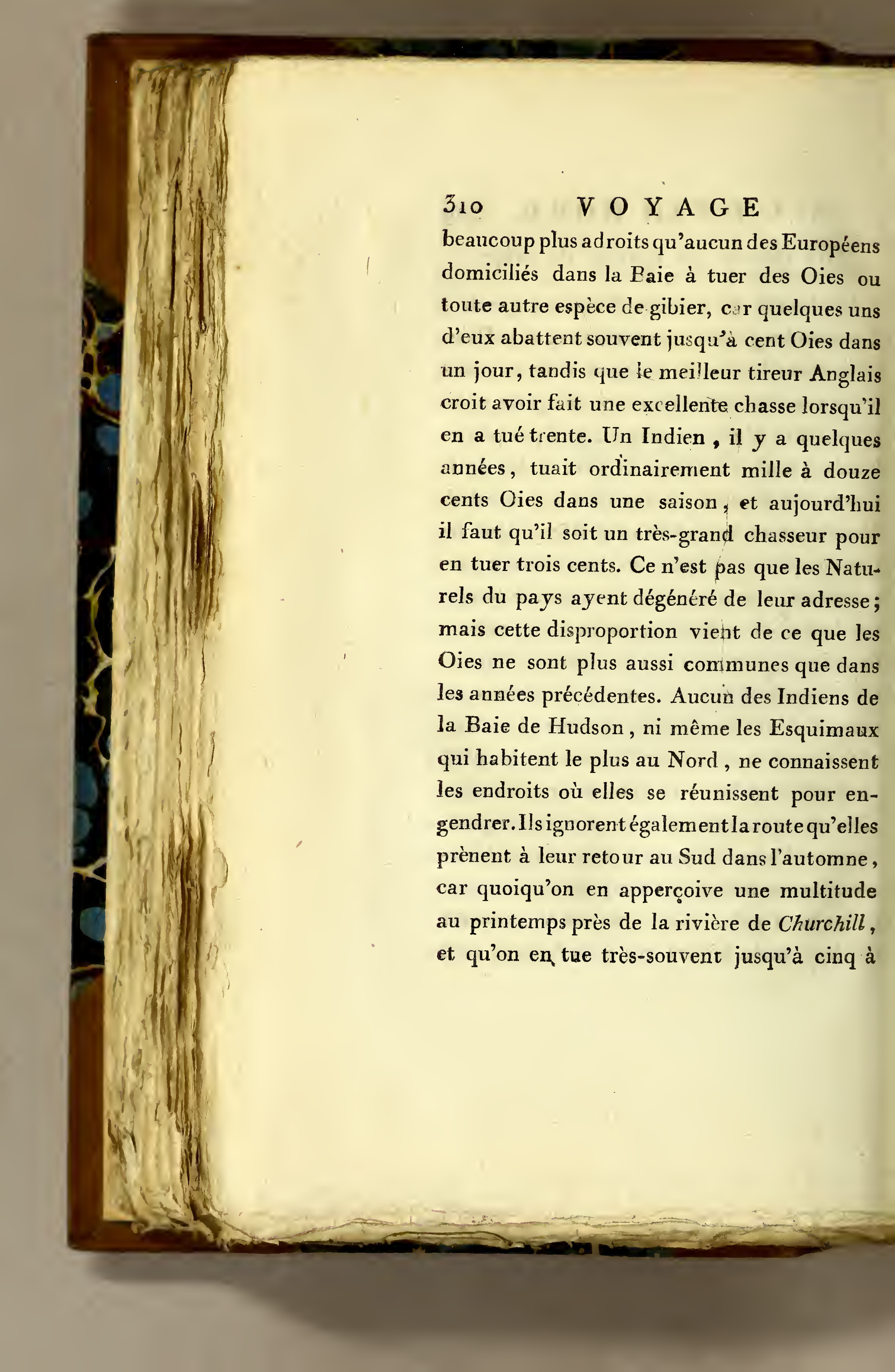
Oie du Canada.

L'Oie du Canada ou le *Pisk-à-sish*, ainsi que l'appèlent les Indiens et les Anglais résidants à la Baie de Hudson, a le même plumage que la première espèce; mais elle lui est inférieure en grosseur. Elle a le bec proportionnellement aussi beaucoup plus petit; mais elle est plus estimée à cause de la blancheur de sa chair, qui l'emporte sur celle de l'Oie grise. Elle est moins multipliée et s'accouple très-avant dans le Nord; on trouve cependant quelques uns de ses œufs près de la rivière de *Churchill.* Il est rare que ces deux espèces en pondent plus de quatre; mais ils viènent communément tous à bien lorsqu'on ne les enlève pas.



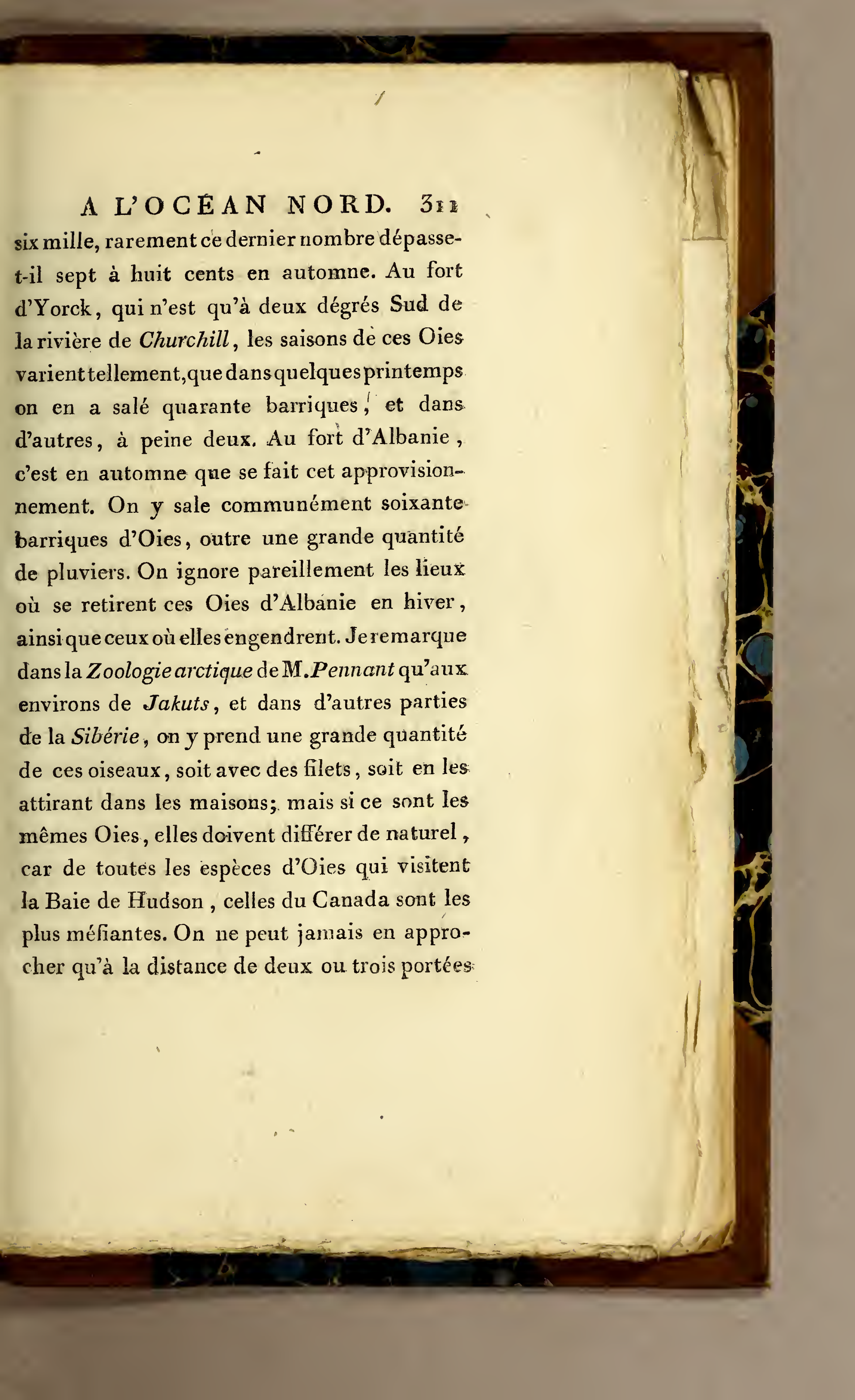
Oie blanche ou *couleur de neige.*

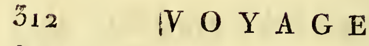
De toutes les espèces d'oiseaux qui fréquentent les parties septentrionales de la Baie, celle-ci est la plus nombreuse. Elle apparaît ordinairement une semaine ou dix jours après l'Oie grise. Elle se montre d'abord par petites bandes; mais au milieu et vers la fin de la saison, le nombre de ces Oies est si considérable, que lorsqu'elles s'abattent dans les marais pour chercher leur nourriture, on prendrait, à une certaine distance, le terrein sur lequel elles sont posées pour un champ de neige. Quand la faim les conduit dans le même endroit que les Oies grises, elles ne se mêlent jamais avec elles. Comme celles-ci, elles volent au devant de l'objet dont le chant ressemble au leur, et dans de certaines années, on en tue et on en sale une grande quantité pour l'hiver. Elles sont réputées généralement un bon manger, et lorsqu'on a l'attention de les bien vider, elles peuvent se conserver dix-huit mois à deux ans. Les Indiens sont



beaucoup plus adroits qu'aucun des Européens domiciliés dans la Baie à tuer des Oies ou toute autre espèce de gibier, car quelques uns d'eux abattent souvent jusqu'à cent Oies dans un jour, tandis que le meilleur tireur Anglais croit avoir fait une excellente chasse lorsqu'il en a tué trente. Un Indien, il y a quelques années, tuait ordinairement mille à douze cents Oies dans une saison, et aujourd'hui il faut qu'il soit un très-grand chasseur pour en tuer trois cents. Ce n'est pas que les Naturels du pays ayent dégénéré de leur adresse; mais cette disproportion vient de ce que les Oies ne sont plus aussi communes que dans les années précédentes. Aucun des Indiens de la Baie de Hudson, ni même les Esquimaux qui habitent le plus au Nord, ne connaissent les endroits où elles se réunissent pour engendrer. Ils ignorent également la route qu'elles prènent à leur retour au Sud dans l'automne, car quoiqu'on en apperçoive une multitude au printemps près de la rivière de *Churchill*, et qu'on en tue très-souvent jusqu'à cinq à

six mille, rarement ce dernier nombre dépasse-t-il sept à huit cents en automne. Au fort d'Yorck, qui n'est qu'à deux dégrés Sud de la rivière de *Churchill*, les saisons de ces Oies varient tellement, que dans quelques printemps on en a salé quarante barriques, et dans d'autres, à peine deux. Au fort d'Albanie, c'est en automne que se fait cet approvisionnement. On y sale communément soixante barriques d'Oies, outre une grande quantité de pluviers. On ignore pareillement les lieux où se retirent ces Oies d'Albanie en hiver, ainsi que ceux où elles engendrent. Je remarque dans la *Zoologie arctique* de M. *Pennant* qu'aux environs de *Jakuts*, et dans d'autres parties de la *Sibérie*, on y prend une grande quantité de ces oiseaux, soit avec des filets, soit en les attirant dans les maisons; mais si ce sont les mêmes Oies, elles doivent différer de naturel, car de toutes les espèces d'Oies qui visitent la Baie de Hudson, celles du Canada sont les plus méfiantes. On ne peut jamais en approcher qu'à la distance de deux ou trois portées

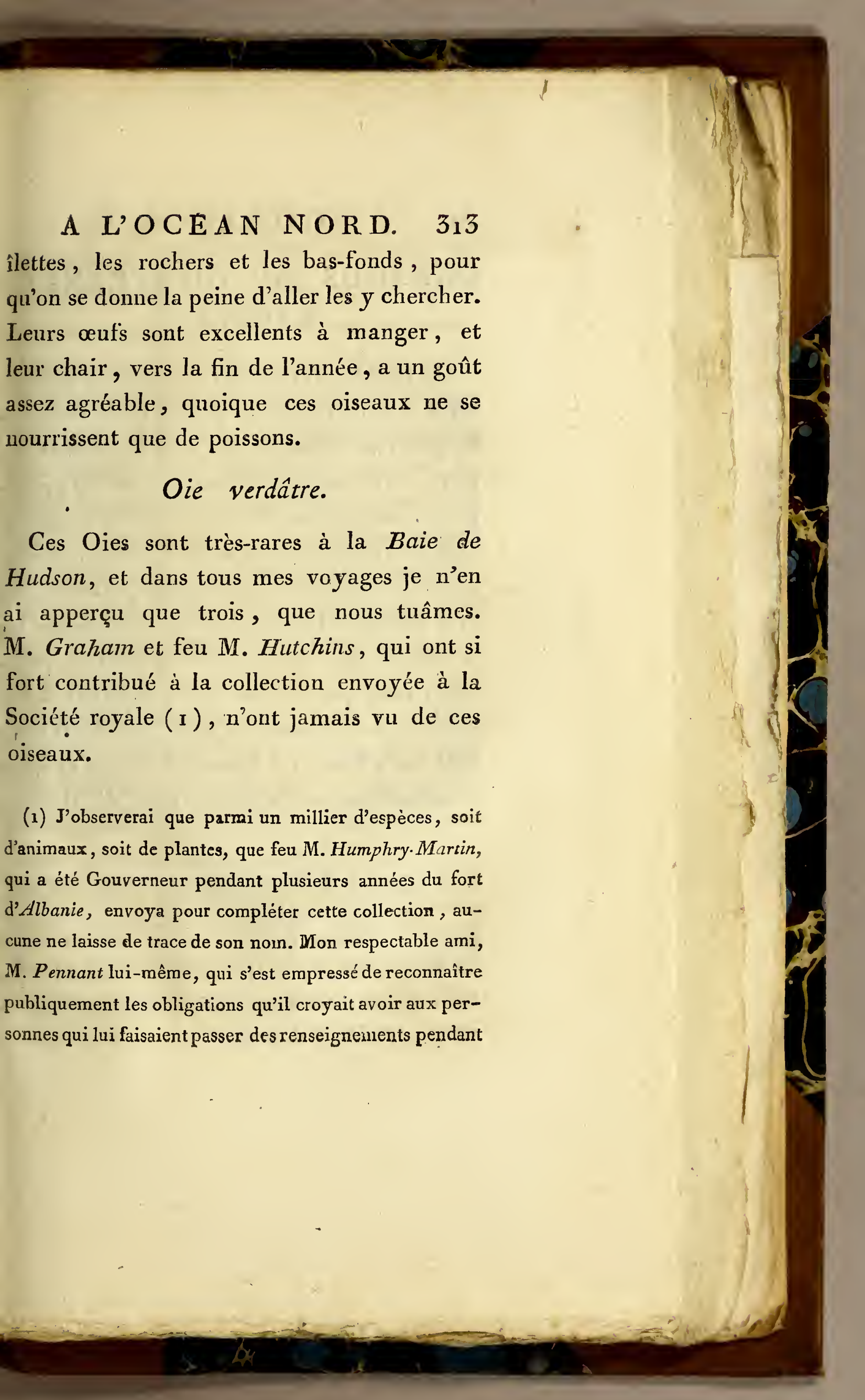




de fusil, et si les Indiens en tuent fréquemment vingt d'un coup sur quelques unes des rivières situées près de *Cumberland*, et à *Basquiau*, ce n'est que la nuit, au clair de la lune, et lorsque les Oies sont posées sur la vase. Les chasseurs ne courent alors aucun risque d'en être apperçus. Quoique les plumes de ces oiseaux soient entièrement blanches, à l'exception de celles des aîles, qui sont noires, leur peau est d'un brun plombé; mais leur chair est excellente à manger, soit fraîche, soit salée. Très-inférieurs en grosseur aux Oies grises, ils égalent celle des Oies du Canada.

Oie bleue.

L'Oie bleue, ainsi nommée à la *Baie de Hudson*, est certainement le Canard *Eider*. Cette espèce afflue à l'embouchure de la rivière de *Churchill* aussi-tôt que la glace commence à rompre; mais, en général, elle s'avance très-loin dans le Nord pour engendrer. Le petit nombre d'Oies bleues qui restent près de l'établissement est trop dispersé parmi les

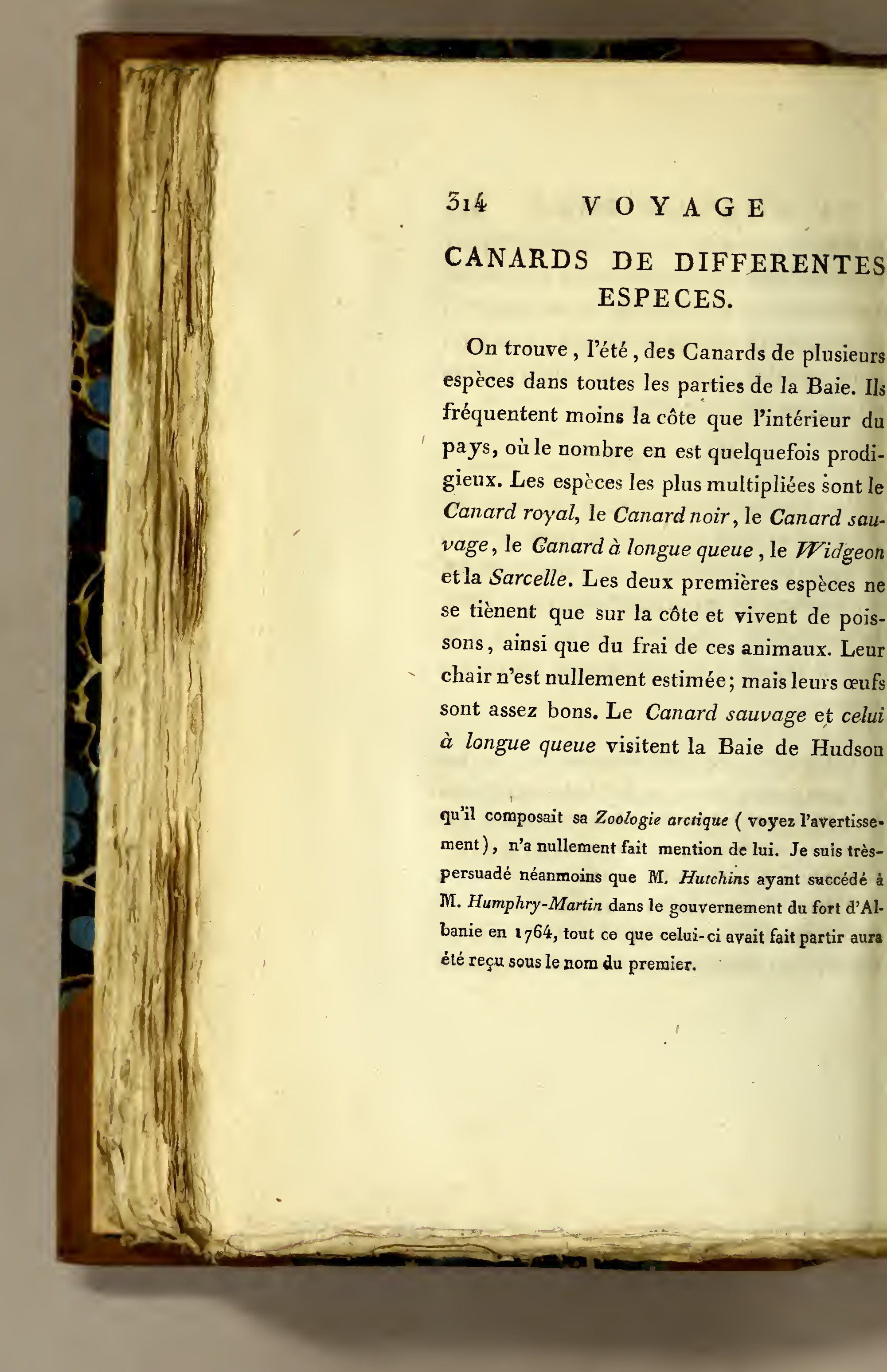


îlettes, les rochers et les bas-fonds, pour qu'on se donne la peine d'aller les y chercher. Leurs œufs sont excellents à manger, et leur chair, vers la fin de l'année, a un goût assez agréable, quoique ces oiseaux ne se nourrissent que de poissons.

Oie verdâtre.

Ces Oies sont très-rares à la *Baie de Hudson*, et dans tous mes voyages je n'en ai apperçu que trois, que nous tuâmes. M. *Graham* et feu M. *Hutchins*, qui ont si fort contribué à la collection envoyée à la Société royale (1), n'ont jamais vu de ces oiseaux.

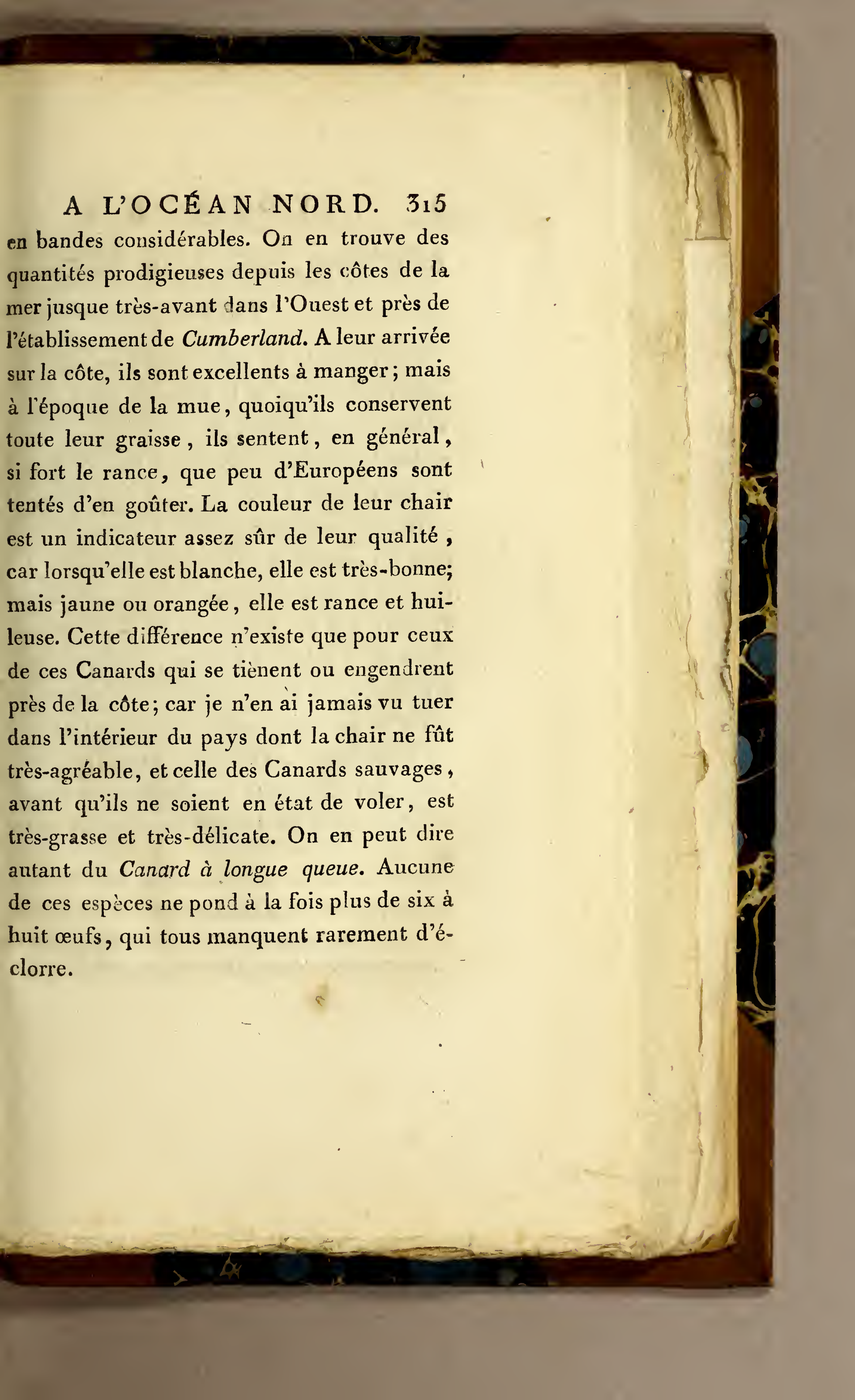
(1) J'observerai que parmi un millier d'espèces, soit d'animaux, soit de plantes, que feu M. *Humphry-Martin*, qui a été Gouverneur pendant plusieurs années du fort d'*Albanie*, envoya pour compléter cette collection, aucune ne laisse de trace de son nom. Mon respectable ami, M. *Pennant* lui-même, qui s'est empressé de reconnaître publiquement les obligations qu'il croyait avoir aux personnes qui lui faisaient passer des renseignements pendant



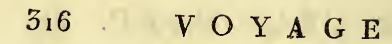
CANARDS DE DIFFERENTES ESPECES.

On trouve, l'été, des Canards de plusieurs espèces dans toutes les parties de la Baie. Ils fréquentent moins la côte que l'intérieur du pays, où le nombre en est quelquefois prodigieux. Les espèces les plus multipliées sont le *Canard royal*, le *Canard noir*, le *Canard sauvage*, le *Canard à longue queue*, le *Widgeon* et la *Sarcelle*. Les deux premières espèces ne se tiènent que sur la côte et vivent de poissons, ainsi que du frai de ces animaux. Leur chair n'est nullement estimée; mais leurs œufs sont assez bons. Le *Canard sauvage* et *celui à longue queue* visitent la Baie de Hudson

qu'il composait sa *Zoologie arctique* (voyez l'avertissement), n'a nullement fait mention de lui. Je suis très-persuadé néanmoins que M. *Hutchins* ayant succédé à M. *Humphry-Martin* dans le gouvernement du fort d'Albanie en 1764, tout ce que celui-ci avait fait partir aura été reçu sous le nom du premier.



en bandes considérables. On en trouve des quantités prodigieuses depuis les côtes de la mer jusque très-avant dans l'Ouest et près de l'établissement de *Cumberland*. A leur arrivée sur la côte, ils sont excellents à manger ; mais à l'époque de la mue, quoiqu'ils conservent toute leur graisse, ils sentent, en général, si fort le rance, que peu d'Européens sont tentés d'en goûter. La couleur de leur chair est un indicateur assez sûr de leur qualité, car lorsqu'elle est blanche, elle est très-bonne; mais jaune ou orangée, elle est rance et huileuse. Cette différence n'existe que pour ceux de ces Canards qui se tiènent ou engendrent près de la côte; car je n'en ai jamais vu tuer dans l'intérieur du pays dont la chair ne fût très-agréable, et celle des Canards sauvages, avant qu'ils ne soient en état de voler, est très-grasse et très-délicate. On en peut dire autant du *Canard à longue queue*. Aucune de ces espèces ne pond à la fois plus de six à huit œufs, qui tous manquent rarement d'éclorre.

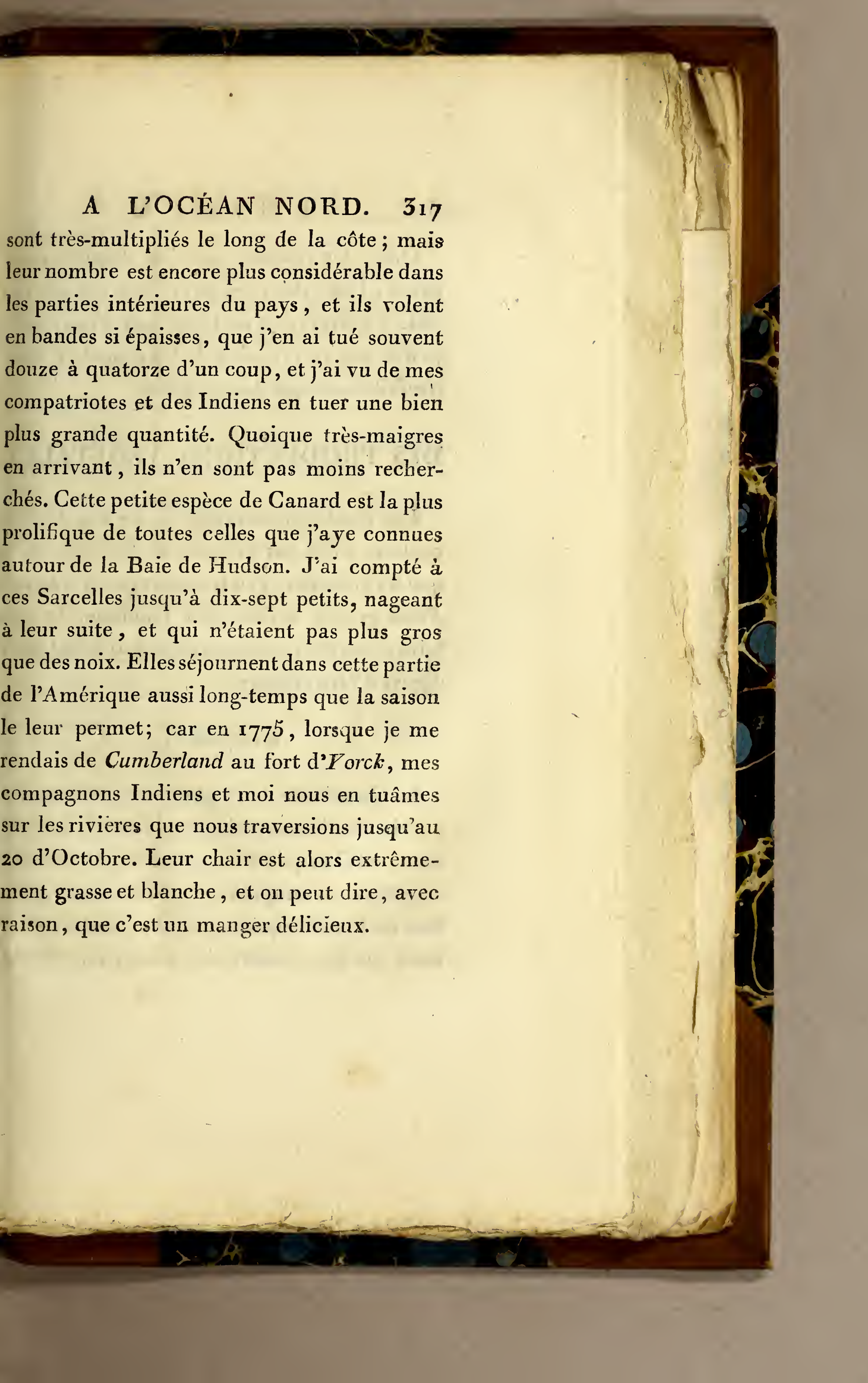


Le Widgeon, autre espèce de Canard sauvage.

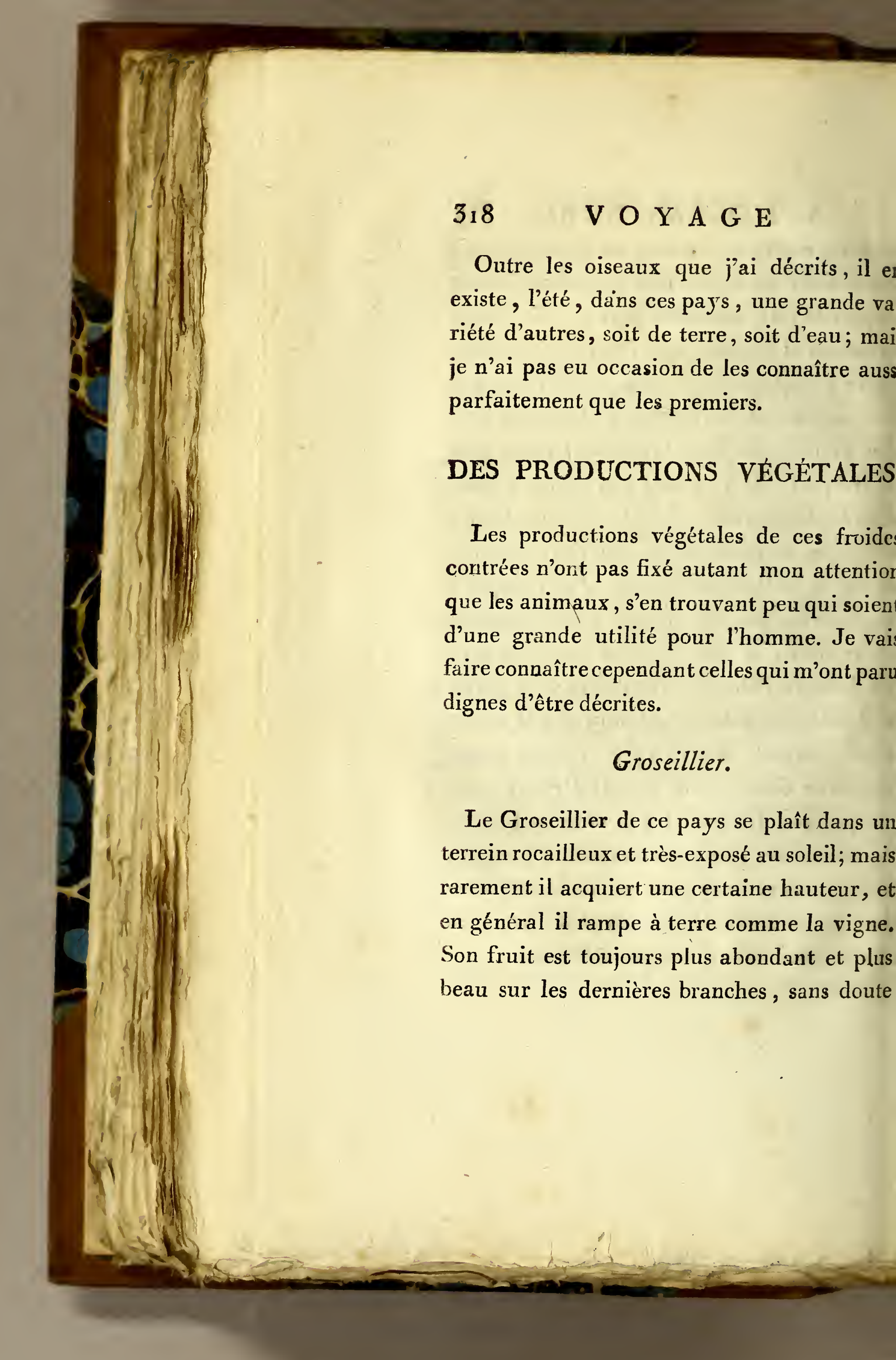
Les Canards de cette espèce ne sont pas communs autour de la *Baie de Hudson*. Ils volent ordinairement par couple et rarement en bande. Moins nombreux de beaucoup que les deux espèces dont je viens de parler, ils se tiènent presque toujours sur les rivières ou dans les marais qui avoisinent les côtes. La chair en est généralement estimée, et le duvet de ceux que j'ai examinés le cède peu en élasticité à celui de l'*Eider*, quoiqu'il soit beaucoup plus court. Il en est de même du duvet de plusieurs autres espèces de Canards qui fréquentent ces contrées; mais l'impossibilité d'en rassembler une certaine quantité empêche qu'il ne deviène un objet de commerce.

Sarcelle.

Ainsi que les canards sauvages, ces oiseaux



sont très-multipliés le long de la côte ; mais leur nombre est encore plus considérable dans les parties intérieures du pays, et ils volent en bandes si épaisses, que j'en ai tué souvent douze à quatorze d'un coup, et j'ai vu de mes compatriotes et des Indiens en tuer une bien plus grande quantité. Quoique très-maigres en arrivant, ils n'en sont pas moins recherchés. Cette petite espèce de Canard est la plus prolifique de toutes celles que j'aye connues autour de la Baie de Hudson. J'ai compté à ces Sarcelles jusqu'à dix-sept petits, nageant à leur suite, et qui n'étaient pas plus gros que des noix. Elles séjournent dans cette partie de l'Amérique aussi long-temps que la saison le leur permet; car en 1775, lorsque je me rendais de *Cumberland* au fort d'*Yorck*, mes compagnons Indiens et moi nous en tuâmes sur les rivières que nous traversions jusqu'au 20 d'Octobre. Leur chair est alors extrêmement grasse et blanche, et on peut dire, avec raison, que c'est un manger délicieux.



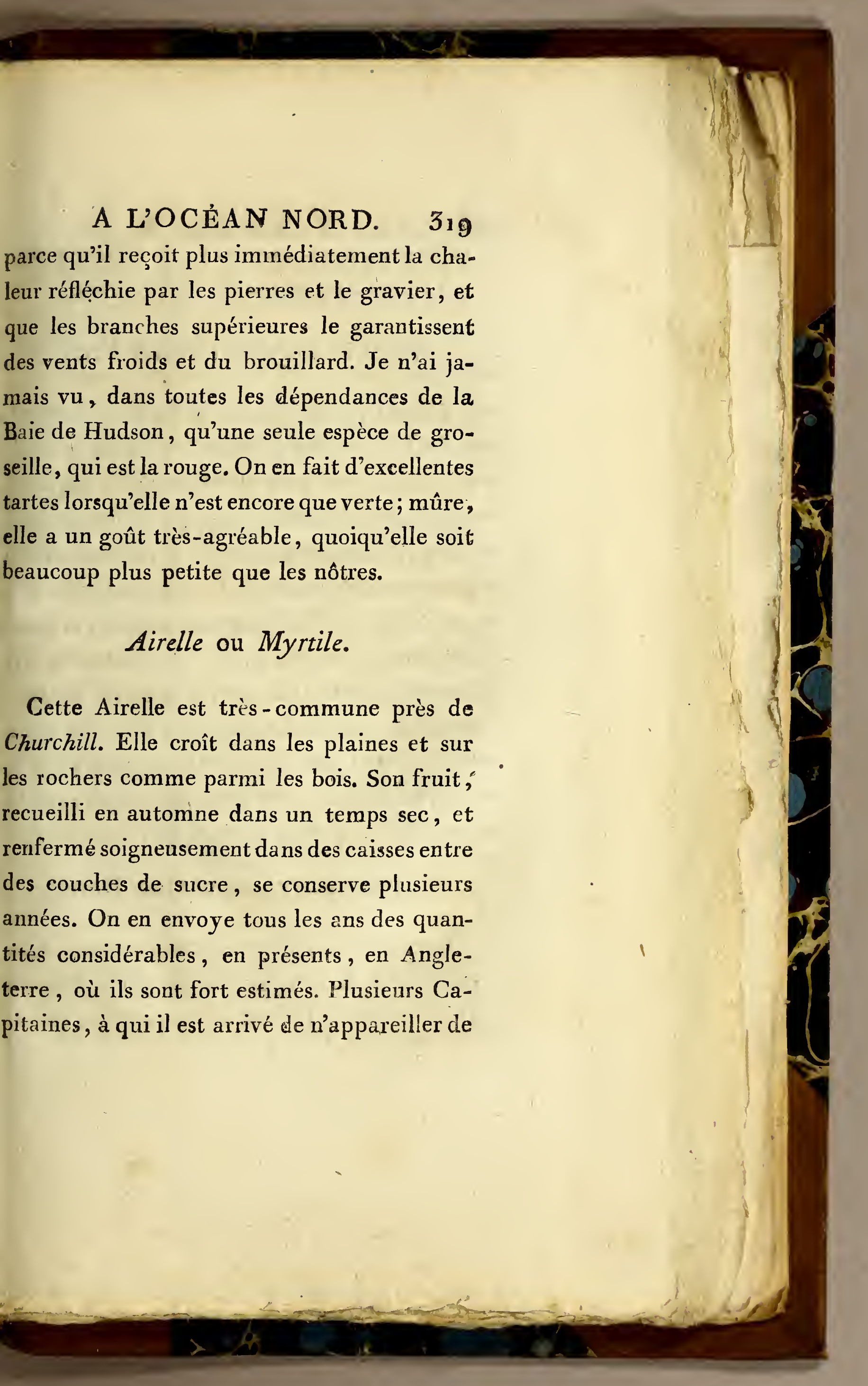
Outre les oiseaux que j'ai décrits, il e
existe, l'été, dans ces pays, une grande va
riété d'autres, soit de terre, soit d'eau; mai
je n'ai pas eu occasion de les connaître auss
parfaitement que les premiers.

DES PRODUCTIONS VÉGÉTALES

Les productions végétales de ces froide
contrées n'ont pas fixé autant mon attentio
que les animaux, s'en trouvant peu qui soien
d'une grande utilité pour l'homme. Je vai
faire connaître cependant celles qui m'ont paru
dignes d'être décrites.

Groseillier.

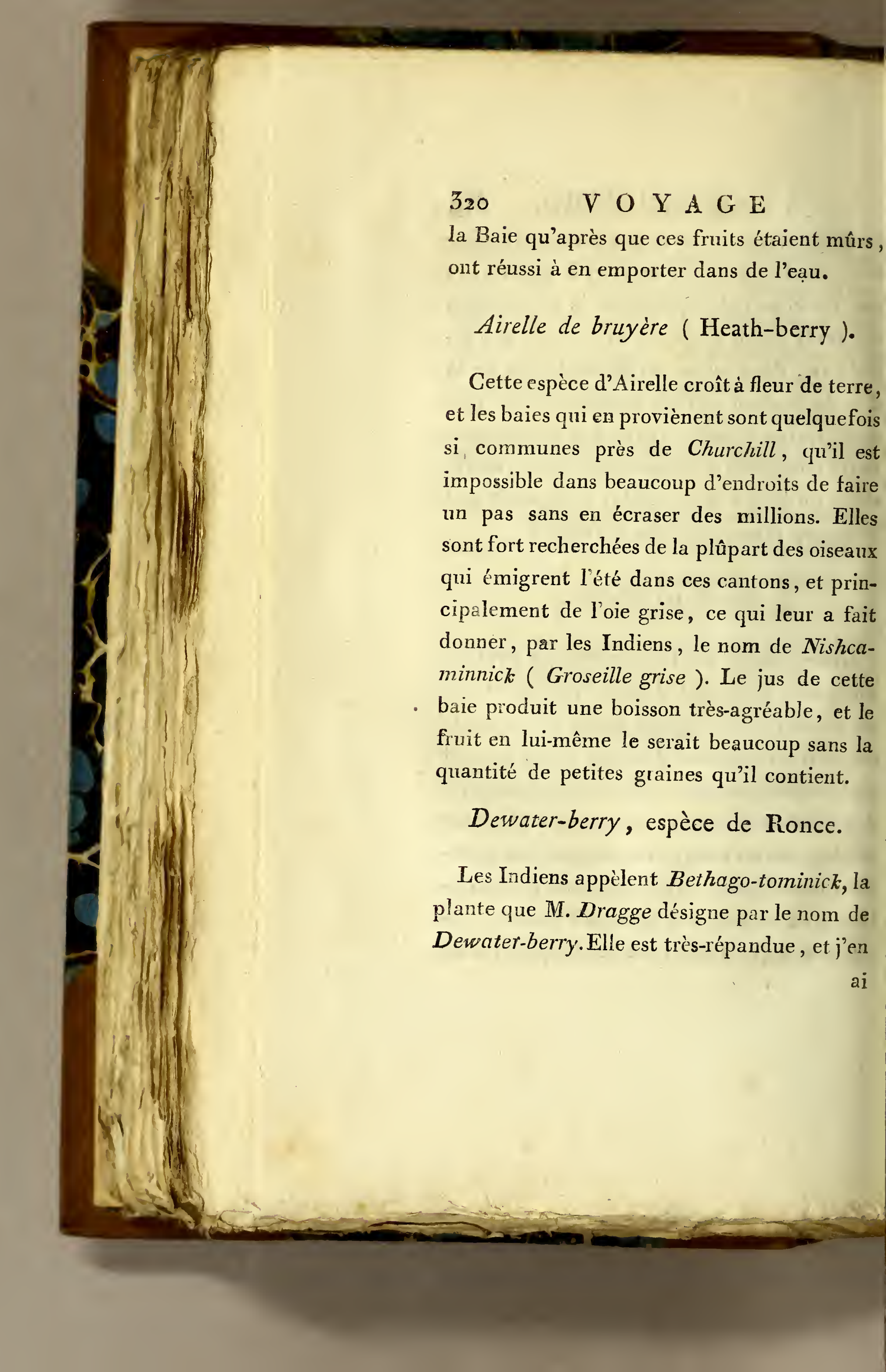
Le Groseillier de ce pays se plaît dans un
terrein rocailleux et très-exposé au soleil; mais
rarement il acquiert une certaine hauteur, et
en général il rampe à terre comme la vigne.
Son fruit est toujours plus abondant et plus
beau sur les dernières branches, sans doute



parce qu'il reçoit plus immédiatement la chaleur réfléchie par les pierres et le gravier, et que les branches supérieures le garantissent des vents froids et du brouillard. Je n'ai jamais vu, dans toutes les dépendances de la Baie de Hudson, qu'une seule espèce de groseille, qui est la rouge. On en fait d'excellentes tartes lorsqu'elle n'est encore que verte; mûre, elle a un goût très-agréable, quoiqu'elle soit beaucoup plus petite que les nôtres.

Airelle ou *Myrtile.*

Cette Airelle est très-commune près de *Churchill.* Elle croît dans les plaines et sur les rochers comme parmi les bois. Son fruit, recueilli en automne dans un temps sec, et renfermé soigneusement dans des caisses entre des couches de sucre, se conserve plusieurs années. On en envoye tous les ans des quantités considérables, en présents, en Angleterre, où ils sont fort estimés. Plusieurs Capitaines, à qui il est arrivé de n'appareiller de



la Baie qu'après que ces fruits étaient mûrs, ont réussi à en emporter dans de l'eau.

Airelle de bruyère (Heath-berry).

Cette espèce d'Airelle croît à fleur de terre, et les baies qui en provienent sont quelquefois si communes près de *Churchill*, qu'il est impossible dans beaucoup d'endroits de faire un pas sans en écraser des millions. Elles sont fort recherchées de la plûpart des oiseaux qui émigrent l'été dans ces cantons, et principalement de l'oie grise, ce qui leur a fait donner, par les Indiens, le nom de *Nishcaminnick* (*Groseille grise*). Le jus de cette baie produit une boisson très-agréable, et le fruit en lui-même le serait beaucoup sans la quantité de petites graines qu'il contient.

Dewater-berry, espèce de Ronce.

Les Indiens appèlent *Bethago-tominick*, la plante que M. *Dragge* désigne par le nom de *Dewater-berry*. Elle est très-répandue, et j'en

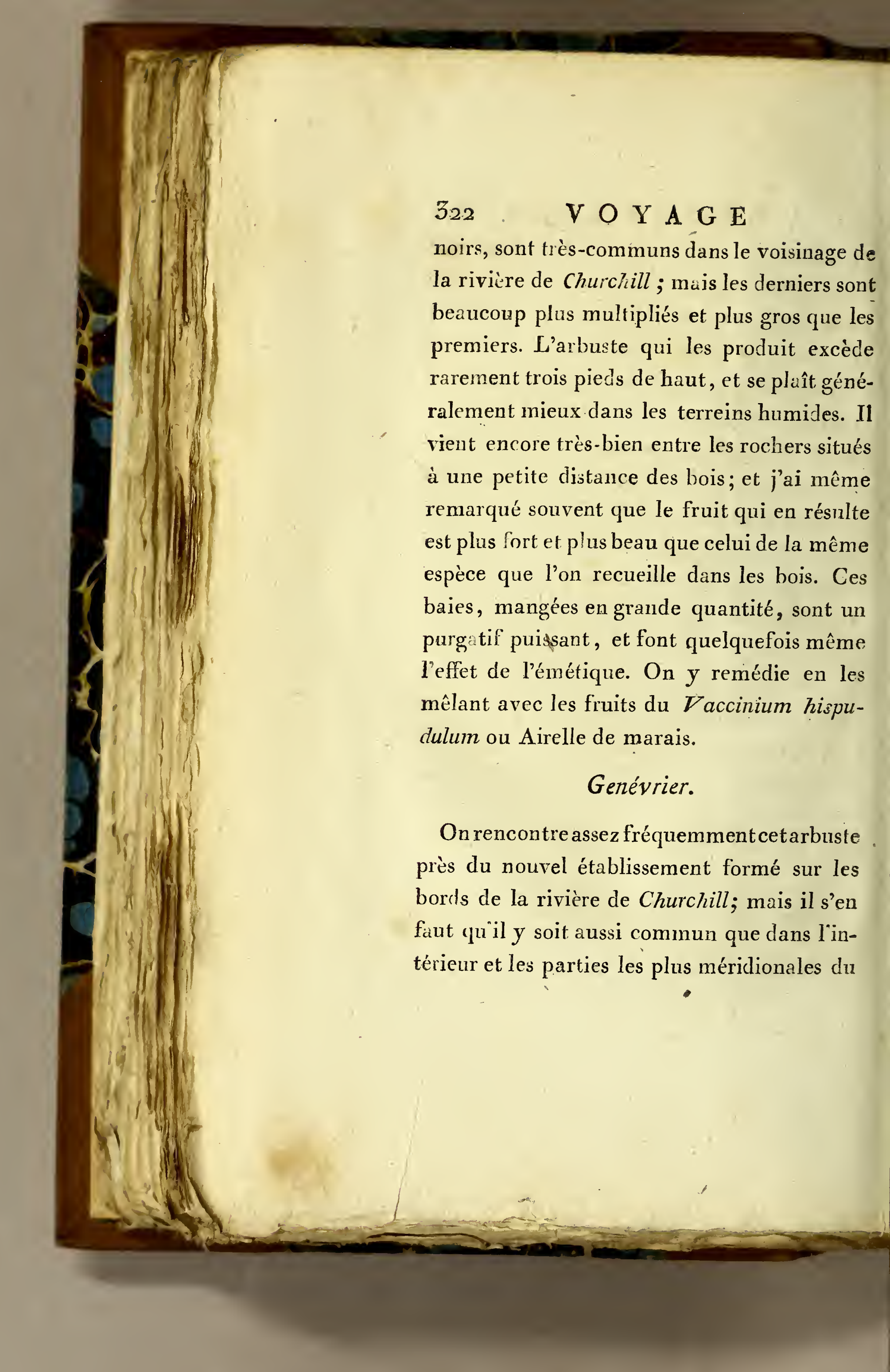
ai



ai trouvé jusque sur l'*île de Marbre*, où elle croît en abondance. Elle vient mieux et rapporte davantage dans les terreins humides et couverts de mousse. On la trouve rarement avec d'autres plantes. Elle ne diffère pas beaucoup du *Fraisier*; mais ses feuilles sont plus larges. Elle consiste en une seule tige, haute quelquefois de sept à huit pouces. Chaque plante ne produit qu'une baie, qui, à quelque distance, ressemble à une fraise; mais vue de près, elle n'en a point la forme conique, et beaucoup d'entre elles comportent seulement trois à quatre lobes, tandis que d'autres en ont près de vingt. Cette baie a un goût assez agréable, et les employés de la Compagnie en font une grande consommation pendant la saison, qui est le mois d'Août. Comme tous les autres fruits de ces contrées, celui-ci passe pour être sain et très-anti-scorbutique.

Currants, autre espèce de Groseille.

Ces fruits, dont il y en a de rouges et de



noirs, sont très-communs dans le voisinage de la rivière de *Churchill* ; mais les derniers sont beaucoup plus multipliés et plus gros que les premiers. L'arbuste qui les produit excède rarement trois pieds de haut, et se plaît généralement mieux dans les terreins humides. Il vient encore très-bien entre les rochers situés à une petite distance des bois ; et j'ai même remarqué souvent que le fruit qui en résulte est plus fort et plus beau que celui de la même espèce que l'on recueille dans les bois. Ces baies, mangées en grande quantité, sont un purgatif puissant, et font quelquefois même l'effet de l'émétique. On y remédie en les mêlant avec les fruits du *Vaccinium hispudulum* ou Airelle de marais.

Genévrier.

On rencontre assez fréquemment cet arbuste près du nouvel établissement formé sur les bords de la rivière de *Churchill*; mais il s'en faut qu'il y soit aussi commun que dans l'intérieur et les parties les plus méridionales du

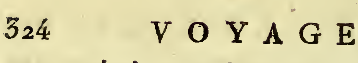
pays. Il ressemble si fort au pin de la petite espèce, que la moitié des employés de la Compagnie qui résident à la Baie de Hudson ne sait pas les distinguer entre eux. Comme le groseillier de ces contrées, il est toujours plus chargé de fruits par le bas. Les Indiens, ainsi que les Anglais, n'employent ceux-ci qu'avec de l'eau-de-vie, et ils en font un cordial qui est assez agréable (1).

Fraisier (2).

La rigueur du climat n'empêche point cette plante de croître jusque dans les environs de la rivière de *Churchill.* On y mange même des fraises d'un goût exquis et d'une grosseur considérable ; et ce qui mérite encore d'être

(1) Les Indiens donnent au Genévrier le nom de *Caw-caw-cue-minick.*

(2) Ces mêmes peuples appèlent le Fraisier *Oteag-minck,* à cause de la ressemblance qu'il a en quelque sorte avec un cœur.



remarqué, c'est que le Fraisier y croît en plus grande quantité dans les endroits où le feu a passé. Cette particularité est commune à d'autres plantes, car il est reconnu que dans l'intérieur du pays, ainsi qu'aux forts d'Albanie et de *Morse*, après que les bois taillis et la mousse ont été brûlés, le terrein se couvre de framboisiers et de ronces, plantes auxquelles il avait été jusque-là étranger. Ce phénomène n'est pas aisé à expliquer; mais il est plus que probable que la nature avait besoin d'être aidée, et que, par cette opération, la terre débarrassée d'une mousse épaisse, et entr'ouverte par l'action du feu, donne un passage plus libre aux rayons du soleil, ainsi qu'aux germes de ces plantes fécondées par cet astre, après avoir fait d'inutiles efforts pour percer la surface du sol.

Outre les baies ci-dessus, il en existe trois autres espèces près de *Churchill*; les Indiens nomment l'une *Eye-berry*; les Anglais donnent aux deux autres les noms de *Blue-berry* et de *Partridge-berry*.

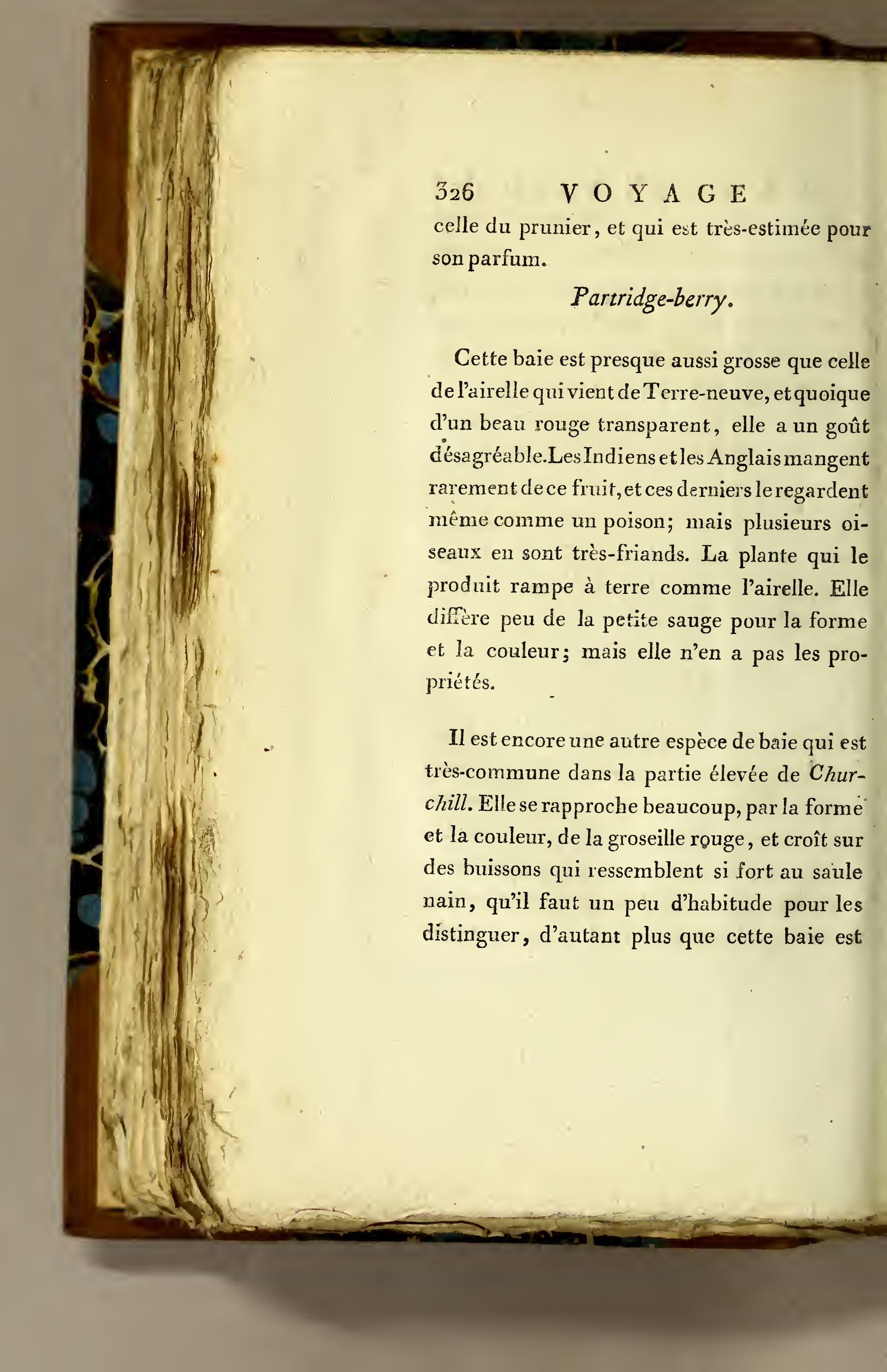


Eye-berry.

L'*Eye-berry* est aussi répandue et vient de même que la fraise; mais, quoique plus petite, elle lui est infiniment supérieure en bonté. Cette plante croît sur différents terreins. Les fentes des rochers situés près de Churchill, et à quelque distance des bois, en contiènent de grandes quantités; mais on ne l'a jamais rencontrée dans les endroits humides, comme je ne l'ai jamais vue aussi multipliée dans le voisinage de la Baie de Hudson qu'aux environs de la rivière de *Churchill.*

Blue-berry.

Ce fruit est de la grosseur d'une mûre, et croît sur des buissons qui ont quelquefois dix-huit à vingt-quatre pouces de haut. Il mûrit rarement avant Septembre, époque où les feuilles de l'arbuste qui le produit prènent une belle teinte rouge. Ce fruit, quoique petit, est précédé d'une fleur dont la beauté égale

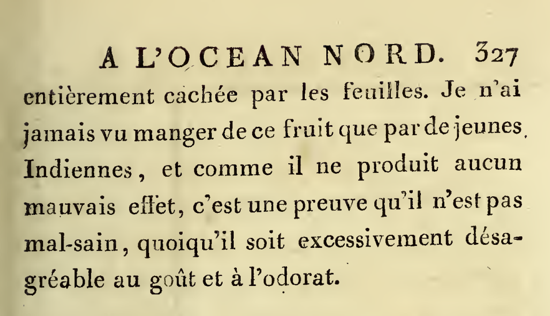


celle du prunier, et qui est très-estimée pour son parfum.

Partridge-berry.

Cette baie est presque aussi grosse que celle de l'airelle qui vient de Terre-neuve, et quoique d'un beau rouge transparent, elle a un goût désagréable. Les Indiens et les Anglais mangent rarement de ce fruit, et ces derniers le regardent même comme un poison; mais plusieurs oiseaux en sont très-friands. La plante qui le produit rampe à terre comme l'airelle. Elle diffère peu de la petite sauge pour la forme et la couleur; mais elle n'en a pas les propriétés.

Il est encore une autre espèce de baie qui est très-commune dans la partie élevée de *Churchill*. Elle se rapproche beaucoup, par la forme et la couleur, de la groseille rouge, et croît sur des buissons qui ressemblent si fort au saule nain, qu'il faut un peu d'habitude pour les distinguer, d'autant plus que cette baie est

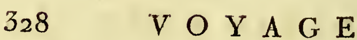


entièrement cachée par les feuilles. Je n'ai jamais vu manger de ce fruit que par de jeunes Indiennes, et comme il ne produit aucun mauvais effet, c'est une preuve qu'il n'est pas mal-sain, quoiqu'il soit excessivement désagréable au goût et à l'odorat.

Mûres de ronces.

On rencontre aussi quelques petites Mûres sur les bords de la rivière de *Churchill*, à quelque distance de la mer; mais elles deviènent, en général, si communes à mesure qu'on avance dans le pays, que la terre, de loin, en paraît toute rouge. Je ne me rappèle pas d'en avoir vu nulle part d'aussi grosses que dans les parties intérieures de la Baie de Hudson. Parvenues à toute leur maturité, elles ont un parfum exquis; mais sur dix, il y en a à peine une qui ne contiène un ver, et souvent elles font l'effet d'un fort purgatif.

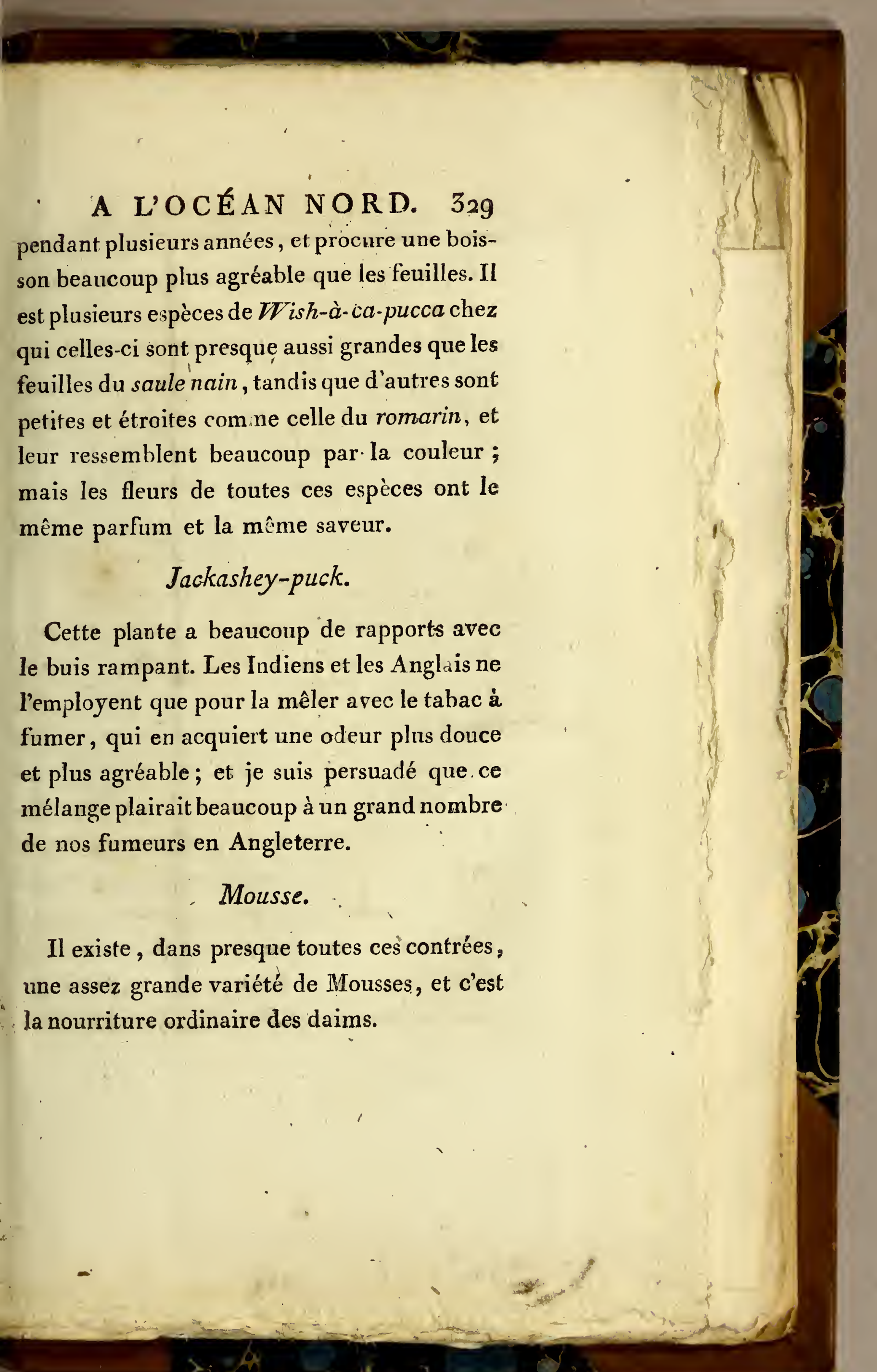
Je n'ai presque rien à dire des plus petites productions végétales de ces pays, la nature



et le nombre de mes occupations m'ayant privé du loisir nécessaire pour les observer. Peu versé d'ailleurs dans la botanique, ma vue s'arrêtait assez négligemment sur celles qui n'étaient pas d'un usage immédiat. En voici cependant quelques unes qui ont fixé mon attention.

Wish-à-ca-pucca.

Ce végétal croît dans la plus grande partie de ce pays. Quelques auteurs lui attribuent de grandes vertus médicales. Ils prétendent que pris intérieurement, il est un *altératif*, et que réduit en poudre et appliqué extérieurement, il guérit les ulcères les plus anciens et arrête la gangrène. Je doute beaucoup qu'il ait ces deux propriétés, ne lui en ayant jamais connu de curatives. Néanmoins la classe inférieure des employés de la Compagnie en fait usage au lieu de thé, et quelques uns même le trouvent très-agréable. Sa fleur, qui est de la plus grande délicatesse, recueillie à propos et séchée avec soin à l'ombre, conserve son parfum



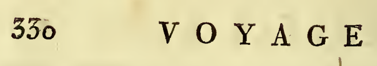
pendant plusieurs années, et procure une boisson beaucoup plus agréable que les feuilles. Il est plusieurs espèces de *Wish-à-ca-pucca* chez qui celles-ci sont presque aussi grandes que les feuilles du *saule nain*, tandis que d'autres sont petites et étroites comme celle du *romarin*, et leur ressemblent beaucoup par la couleur ; mais les fleurs de toutes ces espèces ont le même parfum et la même saveur.

Jackashey-puck.

Cette plante a beaucoup de rapports avec le buis rampant. Les Indiens et les Anglais ne l'employent que pour la mêler avec le tabac à fumer, qui en acquiert une odeur plus douce et plus agréable ; et je suis persuadé que ce mélange plairait beaucoup à un grand nombre de nos fumeurs en Angleterre.

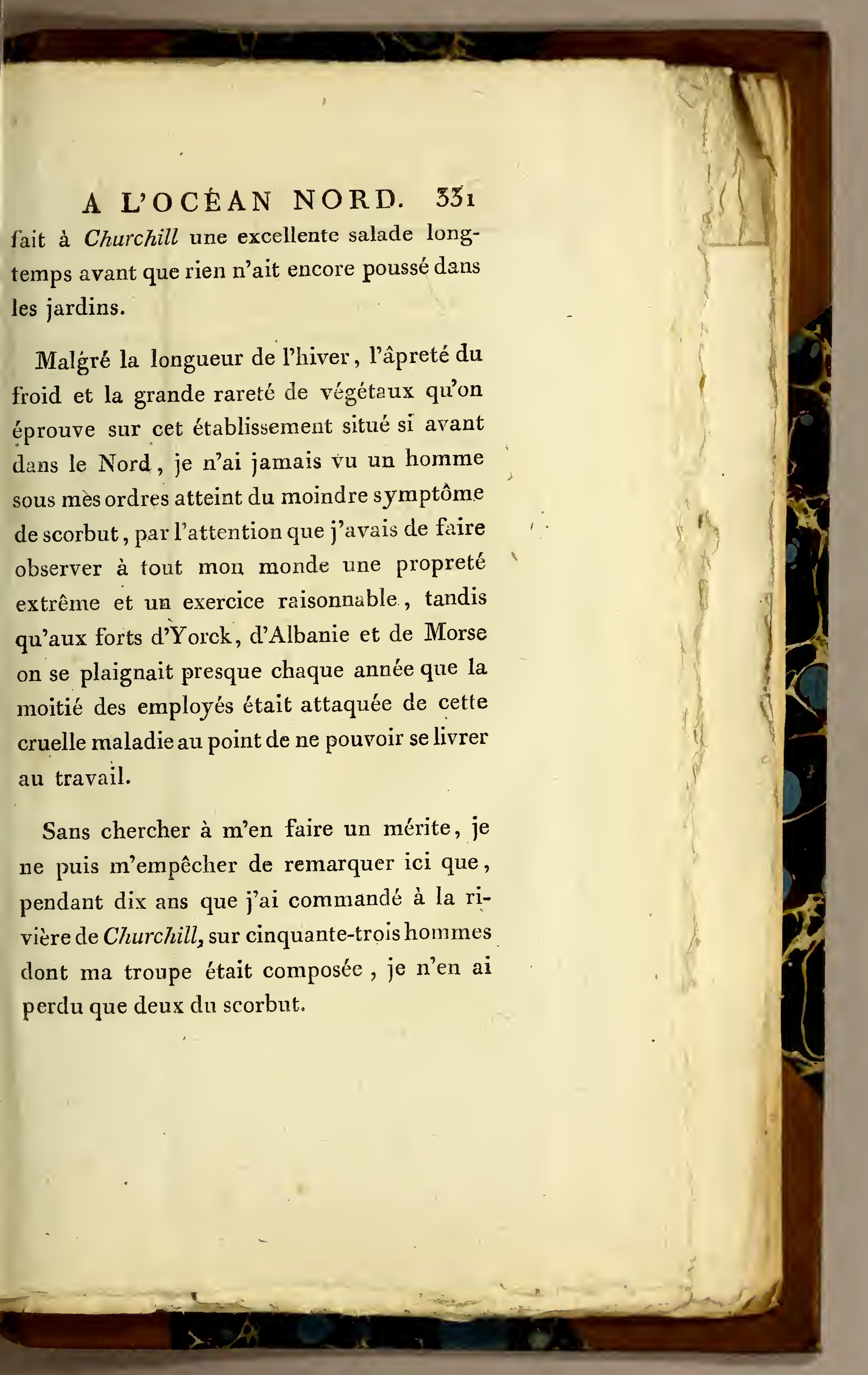
Mousse.

Il existe, dans presque toutes ces contrées, une assez grande variété de Mousses, et c'est la nourriture ordinaire des daims.



Plusieurs espèces d'Herbes et de Plantes.

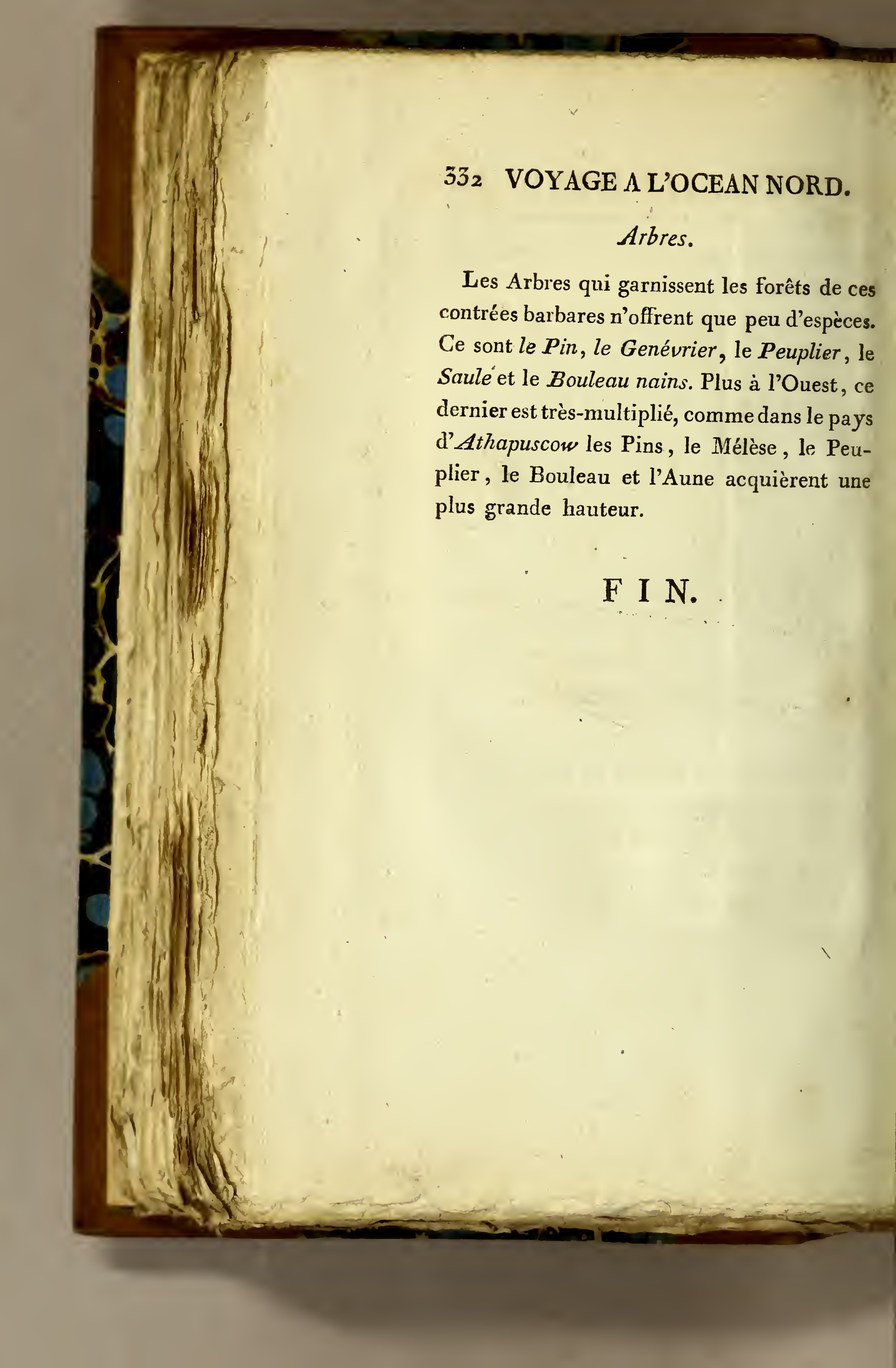
Quelques unes de ces espèces croissent avec une rapidité étonnante, entre autres celle qu'on nomme, dans ces pays, le *Rye-grass*, qui, pendant le court espace d'un été, tel que ceux de *Churchill*, s'élève à la hauteur de trois pieds. Il vient dans les marais et sur les bords des lacs, des étangs et des rivières, *une autre espèce d'Herbe*, qui sert principalement à nourrir les oiseaux qui se rendent, l'été, dans ces pays. *L'Herbe des marais*, auprès de Churchill, a cela de particulier, que lorsqu'elle est coupée une année, elle ne peut plus l'être l'été suivant, tandis qu'au fort d'Yorck, dont le climat n'est pas très-différent, la même herbe produit deux coupes dans un seul été. Les *Vesces* sont également très-communes et s'étendent aussi loin au Nord que la rivière de *Churchill.* On en peut dire autant de la *Bourrache*, de l'*Oseille*, du *Pas-d'âne* et du *Pissenlit*, avec lequel on



fait à *Churchill* une excellente salade long-temps avant que rien n'ait encore poussé dans les jardins.

Malgré la longueur de l'hiver, l'âpreté du froid et la grande rareté de végétaux qu'on éprouve sur cet établissement situé si avant dans le Nord, je n'ai jamais vu un homme sous mes ordres atteint du moindre symptôme de scorbut, par l'attention que j'avais de faire observer à tout mon monde une propreté extrême et un exercice raisonnable, tandis qu'aux forts d'Yorck, d'Albanie et de Morse on se plaignait presque chaque année que la moitié des employés était attaquée de cette cruelle maladie au point de ne pouvoir se livrer au travail.

Sans chercher à m'en faire un mérite, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que, pendant dix ans que j'ai commandé à la rivière de *Churchill*, sur cinquante-trois hommes dont ma troupe était composée, je n'en ai perdu que deux du scorbut.



Arbres.

Les Arbres qui garnissent les forêts de ces contrées barbares n'offrent que peu d'espèces. Ce sont *le Pin*, *le Genévrier*, le *Peuplier*, le *Saule* et le *Bouleau nains*. Plus à l'Ouest, ce dernier est très-multiplié, comme dans le pays d'*Athapuscow* les Pins, le Mélèse, le Peuplier, le Bouleau et l'Aune acquièrent une plus grande hauteur.

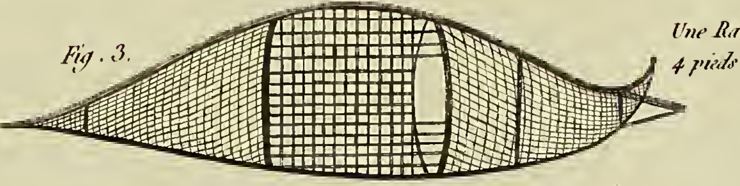
FIN.

Planche V.

Fig. 1. Un Arc

Voyez les Pages 74 117 de l'in 4°.

Fig. 2. Une Flèche


Fig. 3. Une Raquette du pied gauche portant 4 pieds ½ de long, sur 13 pouces de large

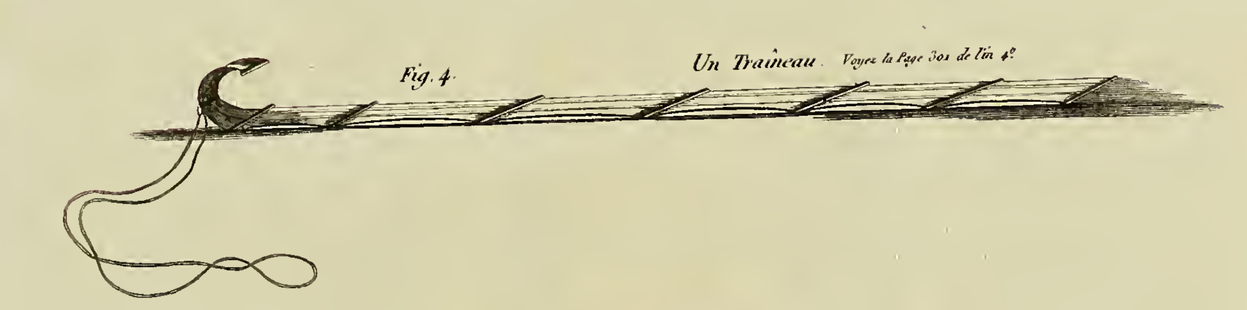
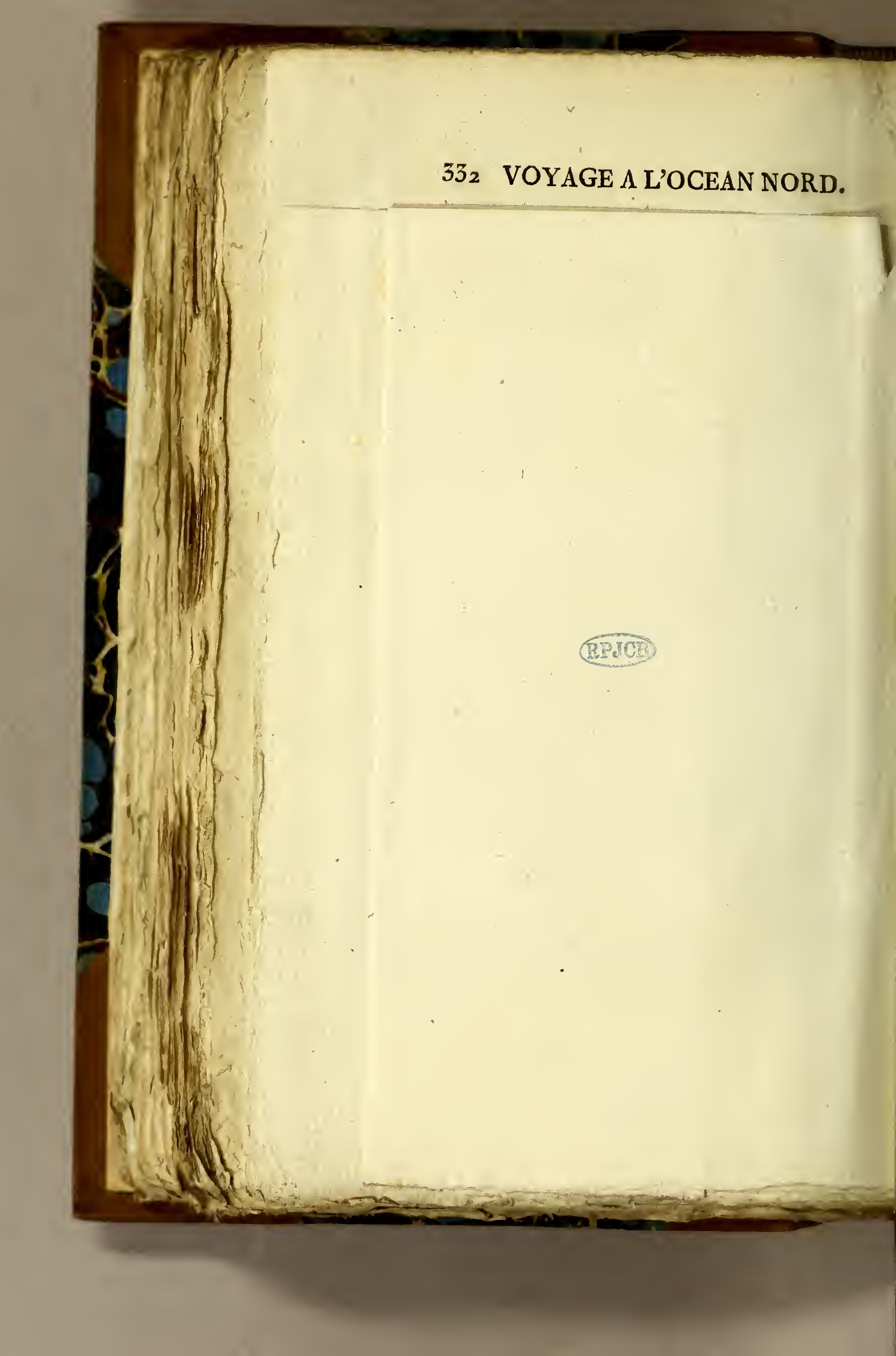
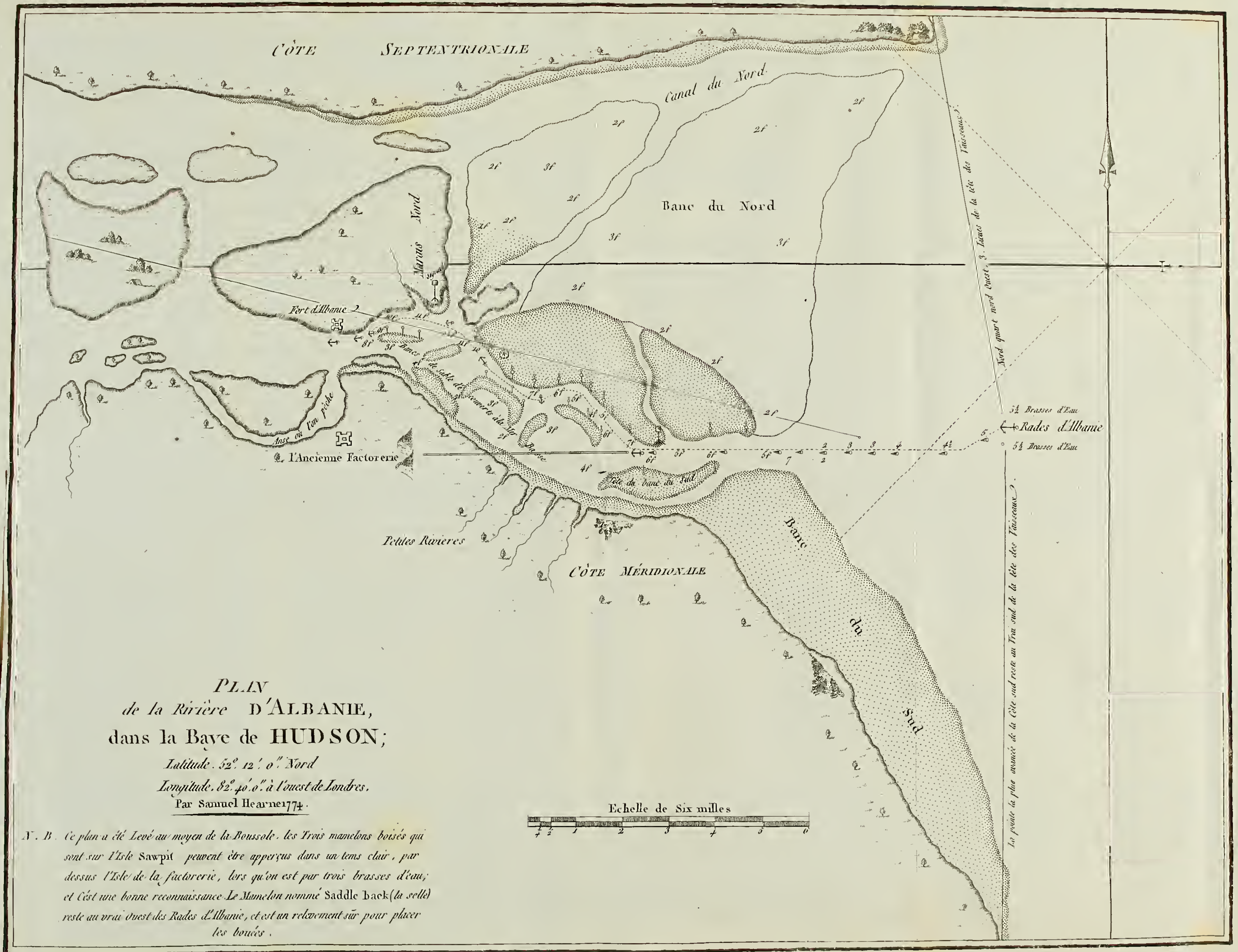

Fig. 4. Un Traîneau. Voyez la Page 301 de l'in 4°.


Fig. 5. Un Vase fait d'écorce d'arbre. Voyez les Pages 232 & 294 de l'in 4°

Blanchard sculp.





Côte Septentrionale
Canal du Nord
Banc du Nord
Marais Nord
Fort d'Albanie
Anse où l'on pêche
L'Ancienne Factorerie
Tête du banc du Sud
Petites Rivieres
Côte Méridionale
Banc du Sud
5½ Brasses d'Eau
Rades d'Albanie
5½ Brasses d'Eau
Nord quart nord ouest, 3. Lieues de la côte des Vaisseaux
La pointe la plus avancée de la Côte sud reste au Vrai sud de la tête des Vaisseaux
Echelle de Six milles
PLAN
de la Rivière D'ALBANIE,
dans la Baye de HUDSON;
Latitude. 52°. 12'. 0". Nord
Longitude. 82°. 40'. 0". à l'ouest de Londres.
Par Samuel Hearne 1774.
N. B. Ce plan a été Levé au moyen de la Boussole. les Trois mamelons boisés qui sont sur l'Isle Sawpit peuvent être apperçus dans un tems clair, par dessus l'Isle de la factorerie, lors qu'on est par trois brasses d'eau; et C'est une bonne reconnaissance. Le Mamelon nommé Saddle back (la selle) reste au vrai Ouest des Rades d'Albanie, et est un relevement sûr pour placer les bouées.

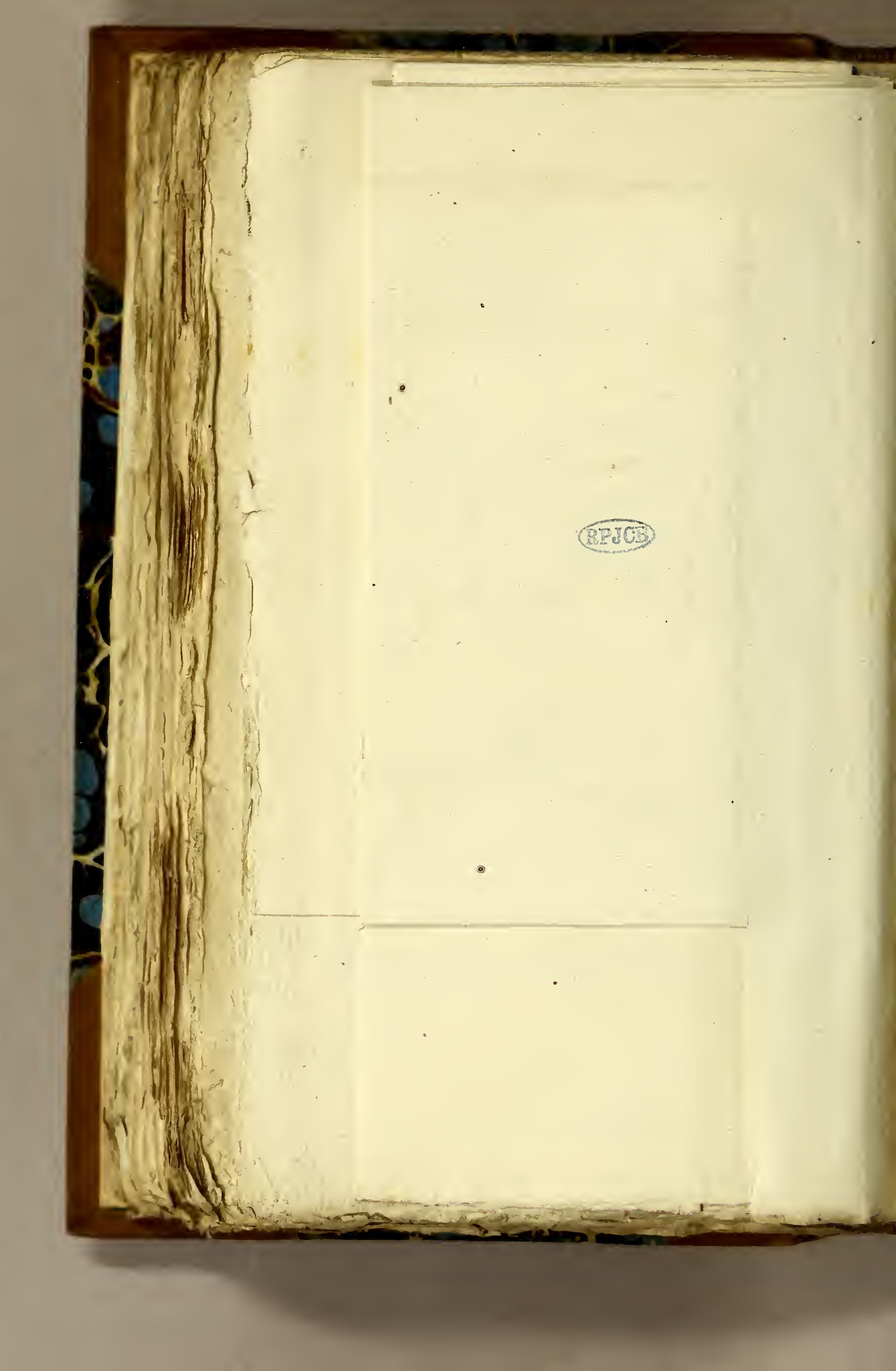
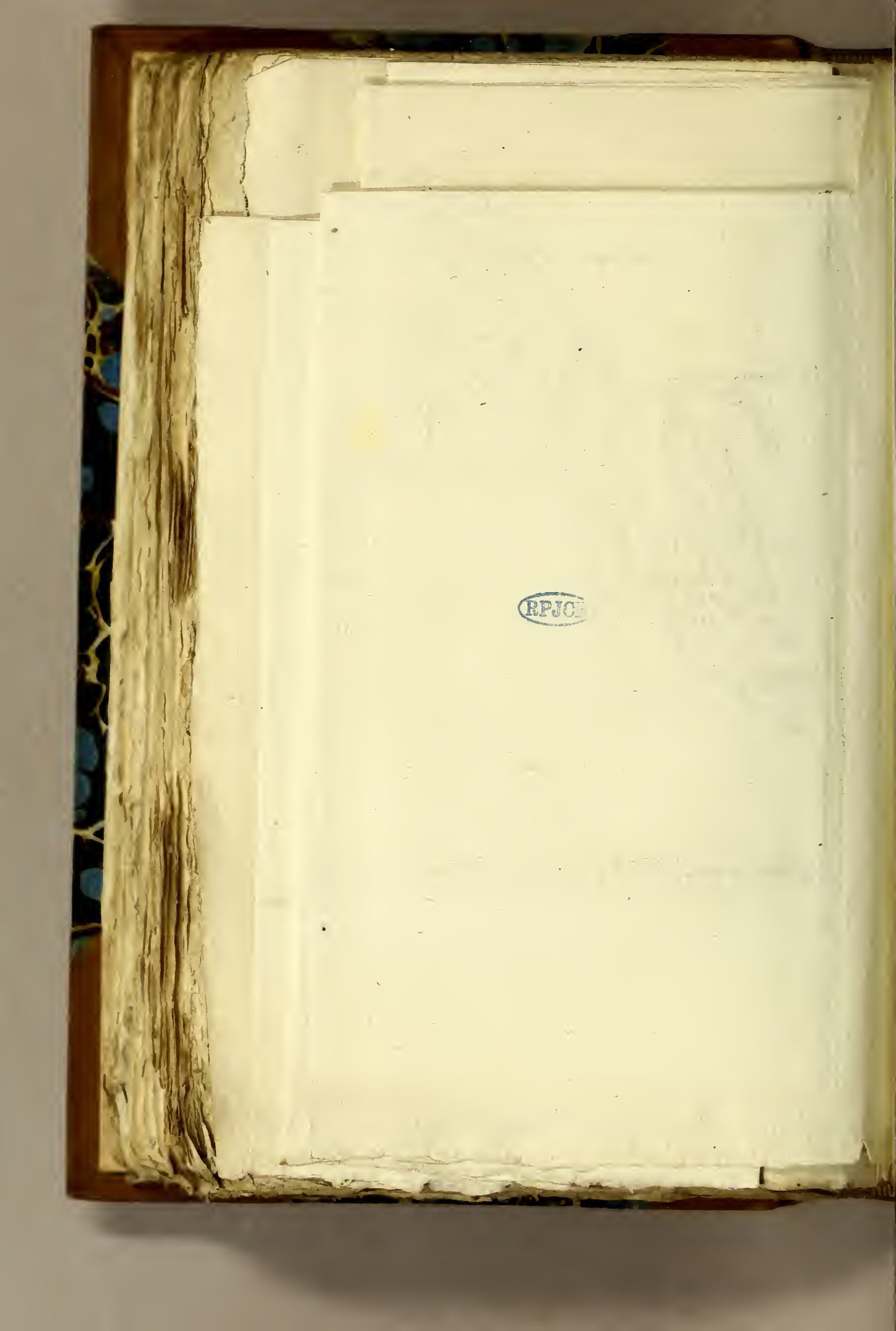

RPJCB

Planche VII

PLAN
DE LA RIVIERE MOOSE
DANS LA BAIE DE HUDSON.
Continent de l'Amerique Septentrionale ;
Latitude 53.d Nord.
Longitude 83.d a l'Ouest de Londres.
Par Samuel Hearne
1774

Anse des Vagues
Baie Septentrionale
la Grande Pierre
Cette Pointe reste découverte à la Mer basse
Isle du Grand Peupher
le Fort Moos
Isles des Buissons
Bancs découverts
du Nord à la Mer basse
Isle du Vaisseau
Signal du Banc du Vaisseau
Signal de la Pointe du Banc du Nord
Signal de la Pointe du Banc du Sud
Banc de Sable
Anse des Vagues
Isle de la Côte-Sud
Isles des Merrains
I. des Peuphers
I. des Buissons
I. de Sable
Isles aux Trappes
Isle du Thé
Isles des Merrains
Tente de Chasseurs
Tente de Traqueurs
Tente Plancheyée

Blanchard Sculp.


RPJC

PLAN
de la
RIVIÈRE SLUDE.

Latitude 52°. 15'. Nord. Longitude 83°. 20'. Ouest.

par Samuel Hearne.

L'Isle du Cap de l'Espérance

L'Isle Nord des Bois

L'Isle Sud des Bois

Isle Robert

Le Rocher supérieur reste à découvert à la mer basse

Le milieu découvre à la mer Basse

La partie Orientale du banc nommé le Troupeau d'Oyes, lequel reste découvert à la mer basse. 0.

les Isles terrelles ou parresses

Hauteur et anse du castor

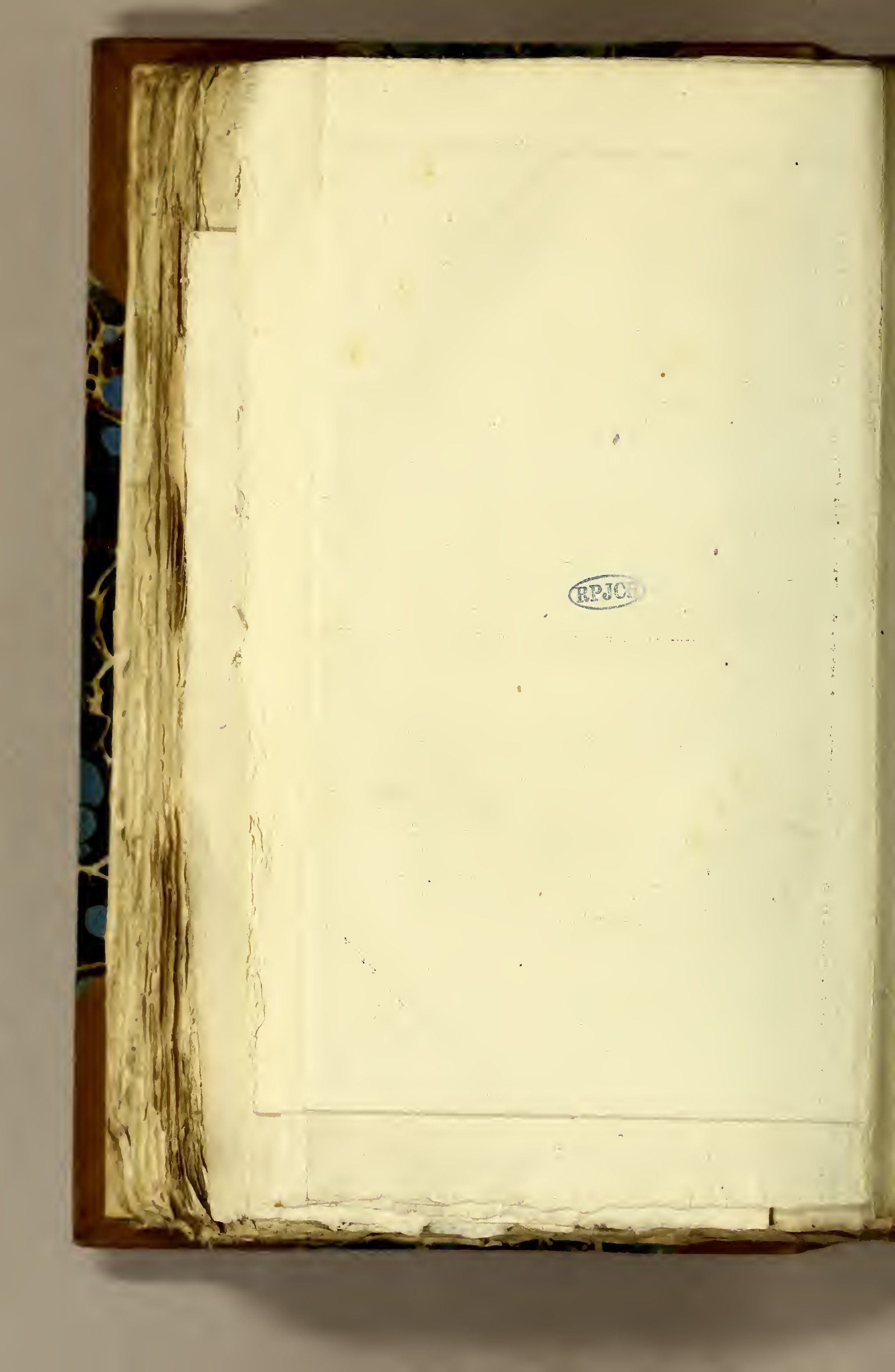
La hauteur du porc-épic peut se découvrir des bas fonds dans un tems clair

Trois hauteurs remarquables qu'on peut très bien appercevoir en mer

10 Milles plus haut, la Rivière coule au sud ouest

Echelle de 4 milles Géographiques.

1/4 1/2 1 2 3 4


RPJC

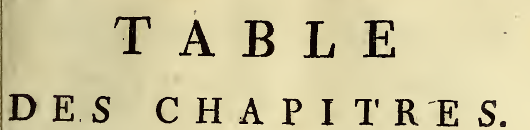


TABLE DES CHAPITRES.

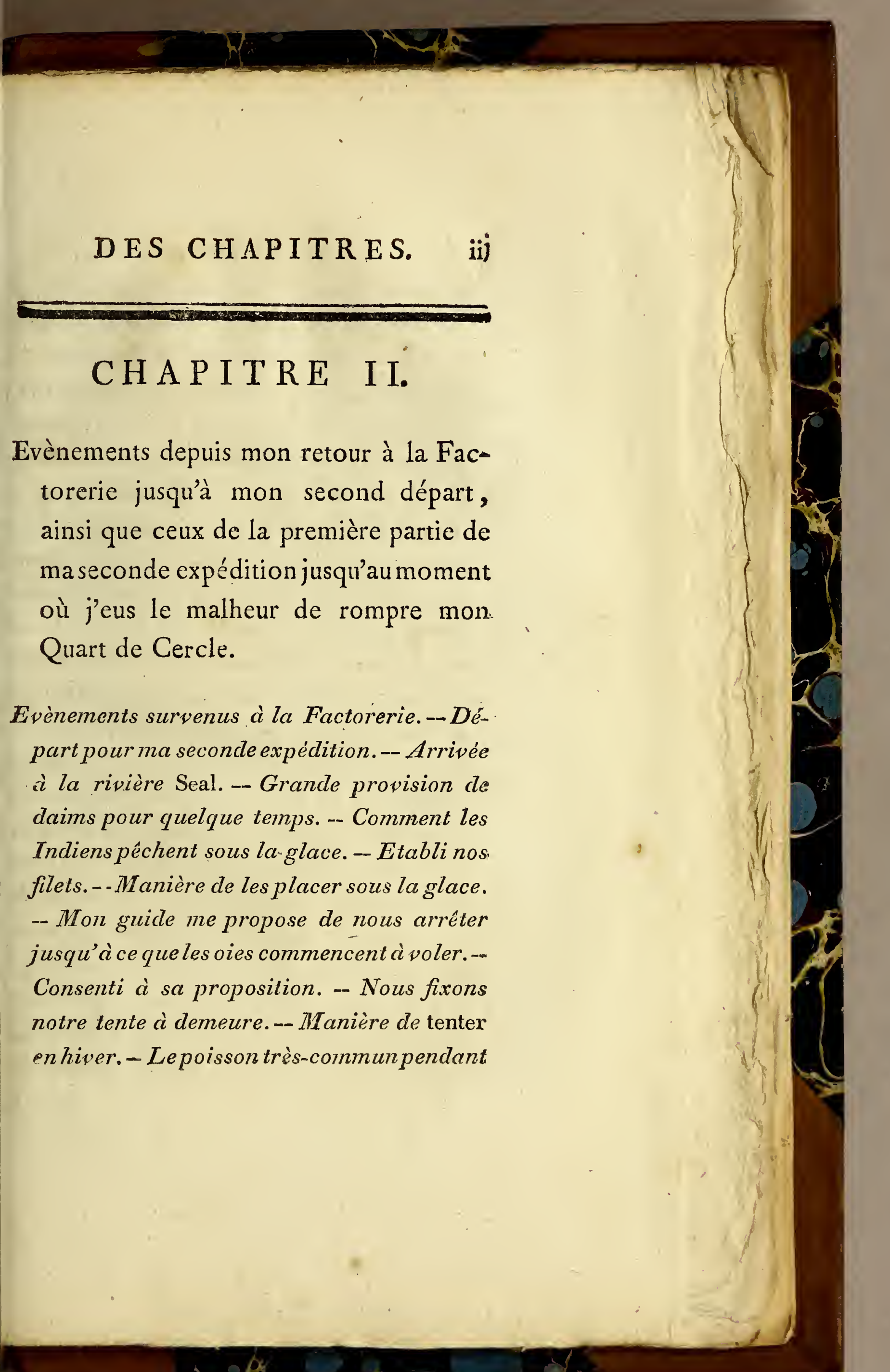
TOME I.

CHAPITRE PREMIER.

Evènements depuis mon départ du Fort du Prince de Galles pour ma première expédition, jusqu'à mon retour audit Fort.

Départ du Fort. -- Mon arrivée à la rivière de Po-co-ree-his-cow. -- *Désertion d'un des Indiens du Nord. -- Passage de la rivière* Seal, *et marche à travers des terres stériles. -- Fausse indication de la distance des bois. -- Le temps commence à devenir très-froid; épuisement de nos provisions et point de moyens de les remplacer. -- Pris à l'Ouest;*

arrivé aux bois et tué trois daims. -- Fait route au Nord-Ouest ; découvert des traces de bœufs à musc et de daims sans possibilité d'en tuer aucun. -- Disette absolue de provisions. -- Chawchinahaw *nous presse de retourner au Fort. -- Refus d'assistance de sa part et de celle de sa troupe. -- Il parvient à faire déserter plusieurs de nos Indiens. -- Il finit, ainsi que tous les siens, par nous abandonner. -- Repris le chemin de la Factorerie ; tué quelques perdrix, qui furent notre première nourriture depuis plusieurs jours. -- Conduite infâme d'un de nos Indiens et de sa femme, Indienne du Nord. -- Arrivé à la rivière* Seal ; *tué deux daims ; abondance de perdrix. -- Rencontre d'un étranger, Indien du Nord, que nous suivons à sa tente. -- Réception que nous en éprouvons. -- Mes Indiens m'aident à tuer quelques castors. -- Continué ma route et arrivé au Fort.*



CHAPITRE II.

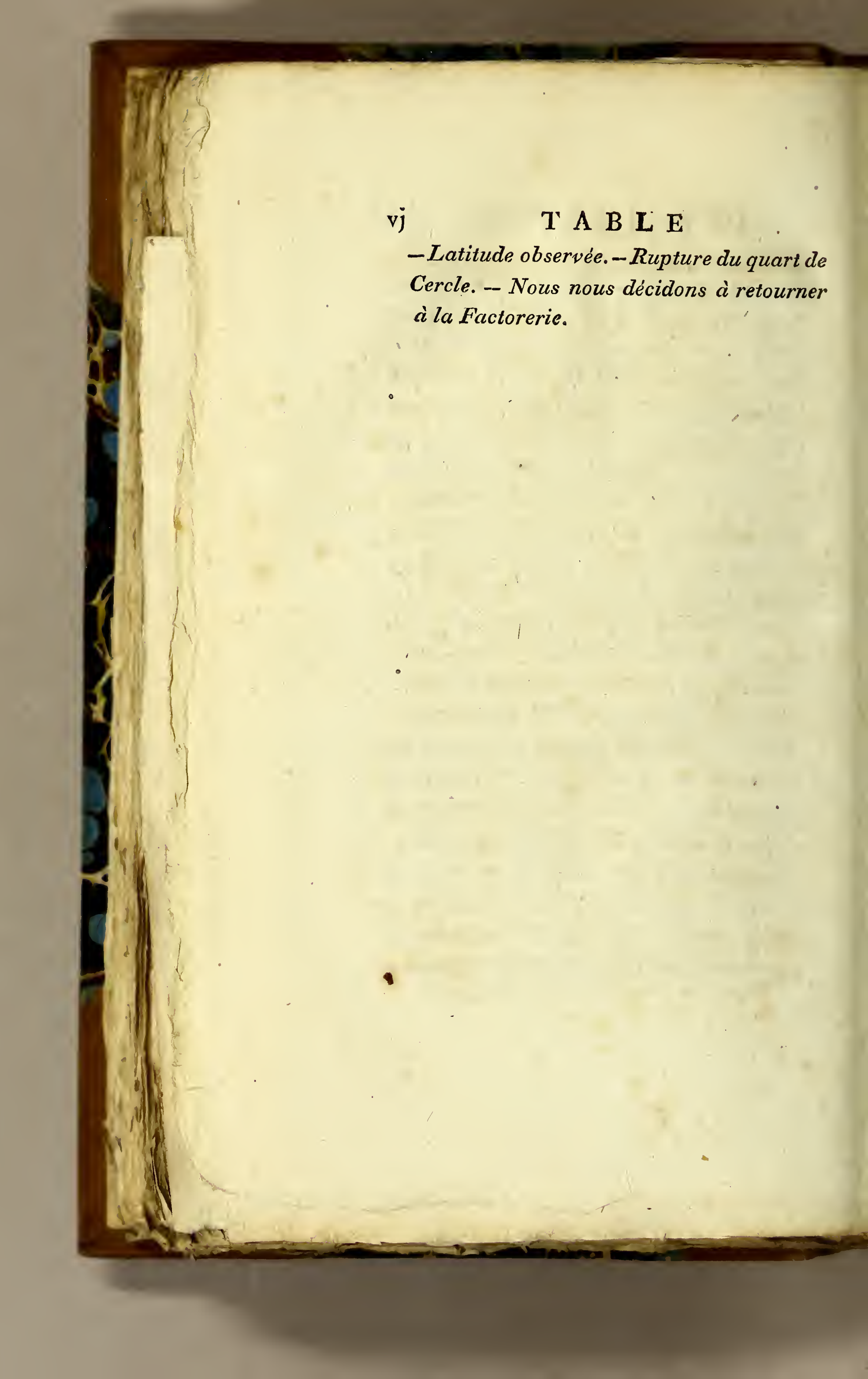
Evènements depuis mon retour à la Factorerie jusqu'à mon second départ, ainsi que ceux de la première partie de ma seconde expédition jusqu'au moment où j'eus le malheur de rompre mon Quart de Cercle.

Evènements survenus à la Factorerie. -- Départ pour ma seconde expédition. -- Arrivée à la rivière Seal. -- *Grande provision de daims pour quelque temps. -- Comment les Indiens pêchent sous la glace. -- Etabli nos filets. -- Manière de les placer sous la glace. -- Mon guide me propose de nous arrêter jusqu'à ce que les oies commencent à voler. -- Consenti à sa proposition. -- Nous fixons notre tente à demeure. -- Manière de* tenter *en hiver. -- Le poisson très-commun pendant*

quelque temps, devenu ensuite très-rare. -- Grande disette de vivres. -- Emploi de mon temps. -- Mon guide tue deux daims. -- Expéditions vers l'endroit où ils se tenaient; tué plusieurs autres, ainsi que trois castors. -- Nouvelle disette de provisions. -- Beaucoup d'Indiens de l'Ouest se joignent à nous. -- Remis en marche et dirigé notre route vers les terreins stériles. -- Arrivée à Shee-than-nee, *où nous éprouvons une grande détresse par le défaut de vivres. -- Les Indiens tuent deux cignes et trois oies. -- Abondance d'oies et d'autres oiseaux de passage. -- Départ de* Shee-than-nee, *et arrivée à* Béralzone. -- *Le fusil d'un de mes compagnons crève, et le blesse à la main gauche. -- Départ de* Béralzone, *et marche vers les terres stériles, entièrement dépourvues de bois. -- Quitté nos traîneaux et nos raquettes. -- Chacun de nous prend sur son dos partie du bagage. -- Ma part du fardeau. -- Eprouvé beaucoup de fatigues. -- Privation de vivres pendant plusieurs jours. -- Les Indiens tuent trois bœufs à musc que, faute de feu, nous man-*

geons

geons cruds. -- Retour du beau temps; allumé du feu; suites d'une longue abstinence; nous nous arrêtons un jour ou deux pour faire sécher quelques viandes au Soleil. -- Fait route au Nord-Ouest, et arrivé à Cathawhachaga, *où nous trouvons quelques tentes d'Indiens. -- Rencontre d'un chef du Nord, nommé* Keelshies; *remise à lui faite d'une lettre pour le Gouverneur du Fort. -- Evènements durant notre séjour à* Cathawhachaga; *parti de ce lieu et marché au Nord-Ouest. -- Rencontre de plusieurs Indiens. -- Refus de la part de mon guide d'aller plus loin; motifs par lui allégués. -- Beaucoup d'Indiens se joignent à nous. -- Arrivée à la rivière de* Doo-baunt-whoie -- *Manière dont les Indiens traversent les rivières avec leurs canots. -- Inutilité en général de ces rivières pour les Naturels du pays par les difficultés de la navigation. -- Le quart de Cercle et la poudre se trouvent égarés. -- Réflexions sur notre situation et sur la conduite des Indiens. -- Retrouvé le quart de Cercle et une partie de la poudre.*



—Latitude observée.—Rupture du quart de Cercle. — Nous nous décidons à retourner à la Factorerie.

CHAPITRE III.

Evènements survenus depuis la rupture du Quart de Cercle jusqu'à mon arrivée à la Factorerie.

Plusieurs Indiens du Nord-Ouest se joignent à nous. — Ils m'enlèvent tous mes effets, mais sans toucher à ceux des Indiens du Sud. -- Mon guide traité comme moi. -- Repris la route de la Factorerie. -- De nouveaux Indiens se réunissent à nous. -- Rassemblé des peaux de daims pour nous en faire des vêtements; elles nous deviènent inutiles faute de pouvoir les façonner. — Eprouvé de grandes souffrances par le manque de tentes et d'habillements chauds. -- La plûpart des Indiens nous quittent. -- Rencontre de Matonabbee. -- *Quelques détails sur ce chef; sa conduite envers moi et les Indiens du Sud. -- Nous voyageons quelque temps avec lui. -- Observations de*

22.

cet Indien sur le peu de réussite de nos deux entreprises. -- Pris congé de lui et dirigé nos pas vers un lieu qu'il nous avait indiqué, à l'effet de nous y faire des raquettes et des traîneaux. -- Nous rejoignons Matonabbee, *avec lequel nous nous acheminons vers la Factorerie. -- Manque absolu de provisions. -- Pris les devants avec quatre Indiens pour être plutôt rendus à la Factorerie.--Tempête accompagnée d'une neige affreuse. -- Perdu mon chien par l'effet de la gelée; cherché un abri contre le mauvais temps sous une touffe de saules. -- Remis en marche. -- Traversé avec de grandes difficultés un amas confus de rochers. -- Mon arrivée au Fort.*

CHAPITRE IV.

Évènements durant notre séjour au Fort du Prince de Galles et pendant la première partie de ma troisième expédition, jusqu'à notre arrivée à *Clowey*, où nous construisîmes des canots en Mai 1771.

Préparatifs pour notre départ. -- Refus d'amener avec moi quelques-uns des Indiens employés à la garde du Fort; mécontentement du Gouverneur. -- Quitté le Fort pour la troisième fois. -- Mes instructions concernant cette nouvelle expédition. -- Rareté de provisions de toute espèce. -- Atteint les bois, où nous tuons quelques daims. -- Arrivée au Lac des Iles. -- Matonabbee *tombe malade. -- Quelques réflexions à ce sujet. -- Nous sommes rejoints par le reste des familles indiennes. -- Départ du Lac des Iles. -- Sa description. -- Abondance de daims. -- Ren-*

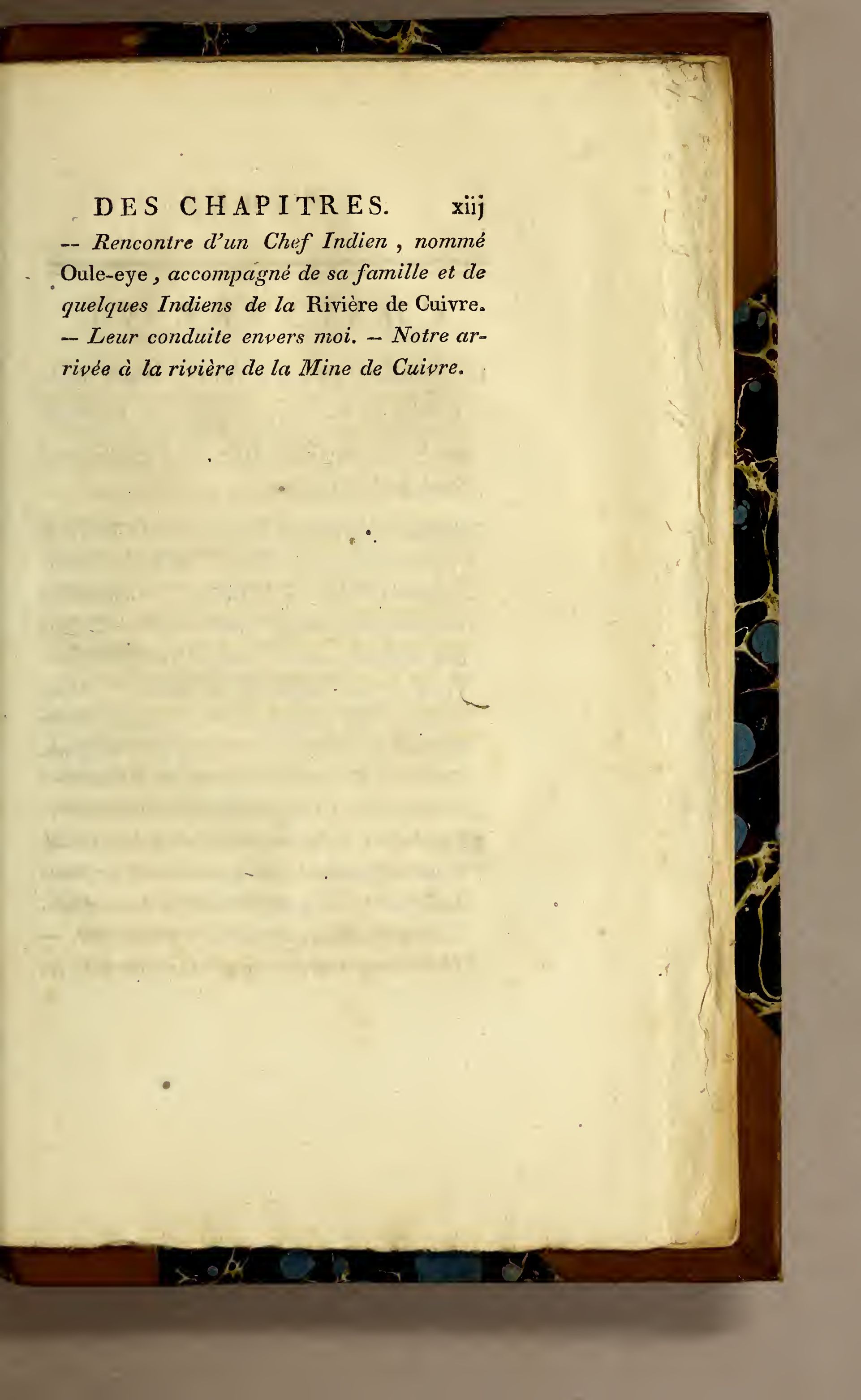
contre d'un Indien étranger. -- Changé notre course de l'Ouest Nord-Ouest à l'Ouest quart Sud-Ouest. -- Traversé la rivière Cathawhachaga *et les lacs* Cossed, Snow-Bird *et* Pike. -- *Arrivée à une tente d'Indiens occupés à* traquer *des daims. -- Description de leurs procédés.--Remarques sur cette chasse. -- Rencontre de plusieurs partis d'Indiens; envoyé par l'un d'eux une lettre au Gouverneur du Fort. -- Nous arrivons à* Theleweyaza-yeth. -- *Emploi de notre temps. -- Fait route au Nord Nord-Est et au Nord. -- Arrivé à* Clowey. -- *Une femme indienne en travail d'enfant. -- Observations à ce sujet. -- Usage pratiqué chez les Indiens du Nord en pareille circonstance.*

CHAPITRE V.

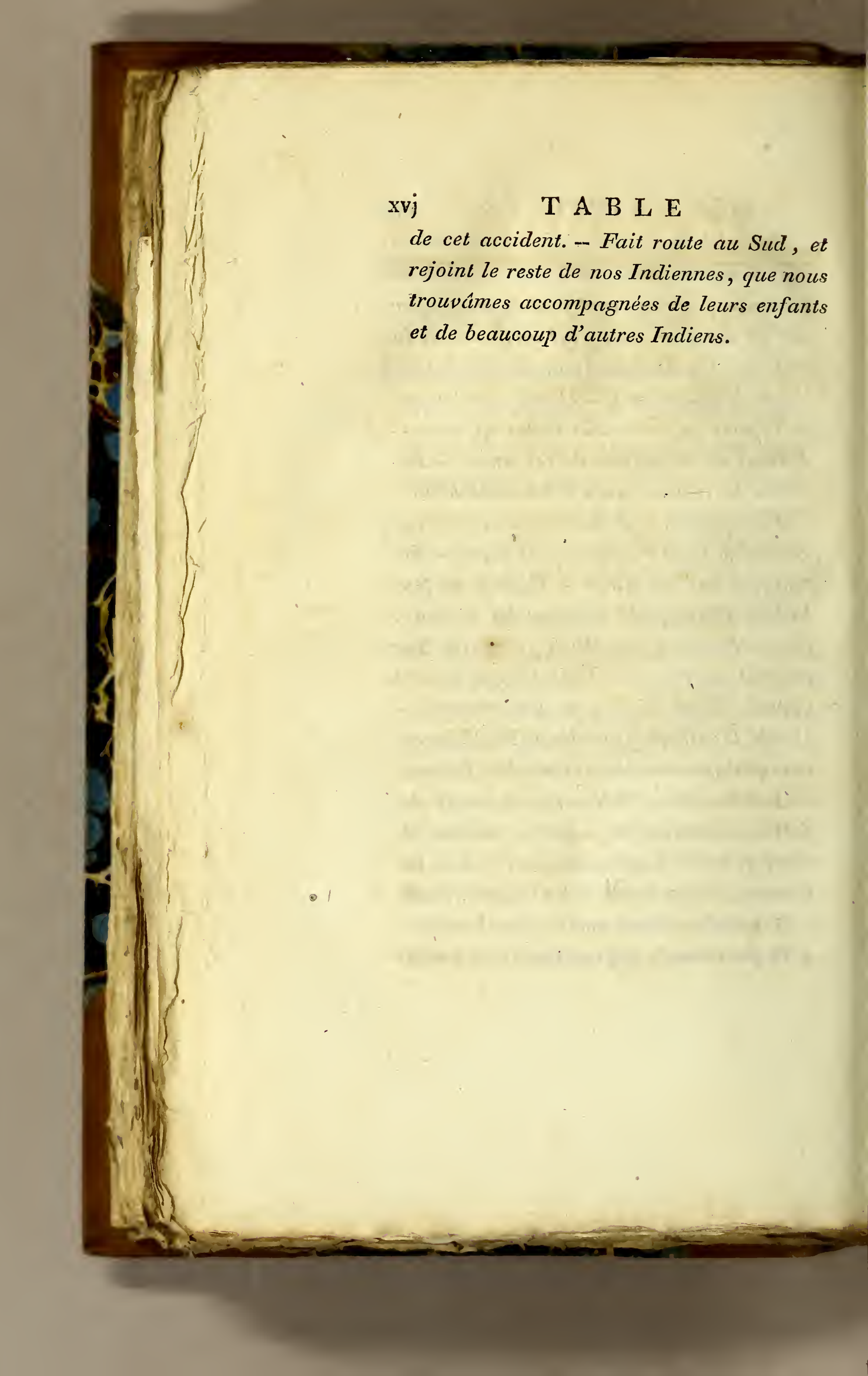
Évènements pendant notre séjour à *Clowey* et durant le cours de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

Plusieurs Indiens étrangers se réunissent à nous. -- Construction de canots. -- Leur description, et la manière de s'en servir. -- Visite de plus de deux cents Indiens de différentes tribus. -- Départ du lac Clowey. *-- Nous apprenons que* Keelshies *est dans notre voisinage. -- Envoyé vers lui deux jeunes Indiens pour m'apporter mes lettres et quelques effets. -- Notre arrivée au lac* Peshew; *traversé une partie du lac, et fait allumer de grands feux. -- Une des femmes de* Matonabbee *le quitte. -- Remarques sur les Naturels. --* Keelshies *nous joint et me remet mes lettres, après avoir disposé de mes effets. -- Un Indien du Nord demande à*

Matonabbee *de lui céder une de ses femmes; querelle entr'eux qui me fait craindre pour le succès de mon entreprise. — Achevé de traverser le lac* Peshew, *et pris les arrangements nécessaires pour la suite de mon voyage. -- Beaucoup d'Indiens se joignent aux miens, dans l'intention d'aller faire la guerre aux* Esquimaux de la Rivière de Cuivre. — *Préparatifs à ce sujet, pendant notre séjour à* Clowey. — *Continué notre voyage au Nord. — Particularités de la route.— Traversé le lac* Cogead *sur la glace. — Le soleil se montre toute la nuit. — Arrivée à* Conge-Cathawhachaga. — *Rencontre de plusieurs Indiens de la* Rivière de Cuivre. -- *Évènements pendant notre séjour à* Conge-Cathawhachaga. — *Poursuivi notre route. — Temps affreux. — Arrivée au pied de montagnes garnies de rochers. — Remarques sur ces montagnes. — Traversé une partie du lac* Buffalo *sur la glace. — Apperçu beaucoup de bœufs à musc. — Leur description. — Allé visiter avec quelques Indiens des hauteurs servant de retraite à des ours gris.*



-- *Rencontre d'un Chef Indien , nommé* Oule-eye , *accompagné de sa famille et de quelques Indiens de la* Rivière de Cuivre. -- *Leur conduite envers moi.* -- *Notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.*



de cet accident. -- Fait route au Sud, et rejoint le reste de nos Indiennes, que nous trouvâmes accompagnées de leurs enfants et de beaucoup d'autres Indiens.

CHAPITRE VII.

Evènements survenus depuis le moment de notre réunion avec les femmes, jusqu'à celui de notre arrivée au lac *Athpuscow*.

Plusieurs de nos Indiens tombent malades.— Procédés des Médecins ou Sorciers du pays. — Matonabbee *et sa troupe se mettent en route pour le* Sud-Ouest. — *La plûpart des autres Indiens se séparent aussi de nous pour retourner dans leurs cantons respectifs.* — *Côtoyé le lac* White-stone. — *Tué beaucoup de daims pour avoir leurs peaux.* — *Réflexions à ce sujet, ainsi que sur la saison et les lieux convenables aux daims dans ces climats élevés.* — *Notre arrivée au lac* Point. — *Une des femmes de nos Indiens laissée malade sur le chemin au risque d'y périr.* — *Mauvais temps compensé par une grande abondance de daims.* — *Séjourné quelque temps près du lac* Point

pour faire sécher des viandes, &c. — L'hiver nous surprend dans cet endroit. — Pratiques superstitieuses observées par mes compagnons de voyage après avoir massacré les Esquimaux *à la rivière de Cuivre. — Un violent coup de vent renverse ma tente et brise mon nouveau quart de Cercle. — Quelques Indiens de l'*Ouest, *nommés* Dog-ribbed (côte de Chien) *et d'autres de la* Rivière de Cuivre, *arrivent à nos tentes. — Ils nous proposent d'aller dans le pays des Indiens d'*Athapuscow *pour tuer des* élans *et des* castors. — *Départ du lac* Point *et arrivée à la lisière des grands bois. — Nous passons delà au lac* Anawd. — *Evènements durant notre séjour dans cet endroit. — Cure remarquable d'une paralysie par les Médecins du pays. — Quitté le lac* Anawd. — *Notre arrivée au grand lac* Athapuscow.

CHAPITRE VIII.

Tom. II.

Evènements et observations depuis notre arrivée dans la partie sud du lac *Athapuscow*, jusqu'à notre retour au Fort du Prince de Galles sur la rivière de Churchill.

Traversé le lac Athapuscow. -- *Sa description et celle des productions du pays, autant que la neige, qui couvrait la terre, permettait de les distinguer.* -- *Poissons du lac.* -- *Description du* Buffle *et de l'*Elan *de ces contrées.* -- *Manière de préparer leurs peaux.* -- *Rencontre d'une jeune femme Indienne qui, depuis plus de sept mois, n'avait apperçu une figure humaine.* -- *Elle nous raconte comment elle s'était trouvée dans cette situation, et la méthode ingénieuse employée par elle pour se procurer sa subsistance.* -- *Mes Indiens en viènent aux mains à son sujet.* -- *Notre arrivèe à la grande rivière* Athapuscow. --

*Suivi les bords de cette rivière pendant plusieurs jours et tourné ensuite à l'Est. -- Difficultés que nous éprouvons à traverser les bois dans beaucoup d'endroits. -- Rencontre de plusieurs Indiens du Nord revenant de la Factorerie. -- Rencontre d'un autre parti d'Indiens à qui les miens enlèvent une de leurs femmes. -- Manière curieuse de subsister de ces Indiens, et la raison qui les fait errer à de si grandes distances de leur résidence ordinaire. -- Quitté le beau pays uni d'*Athapuscow, *et atteint les rochers qui bordent la contrée des Indiens du Nord. -- Rencontre de plusieurs de ces Indiens, dont un s'était chargé au mois de Mars 1770, d'une lettre de moi pour le Fort du Prince de Galles et m'en rapportait la réponse datée du 20 Juin suivant -- Ma troupe prépare des chantiers, et rassemble des écorces de bouleaux pour construire des canots. -- Coup de vent violent de l'équinoxe. -- Manière des Indiens de forcer le cerf. -- Notre arrivée à la rivière de* Theeleyaza. *-- Rencontre de quelques étrangers. -- Conduite atroce de mes Indiens. -- Tempête affreuse, accompagnée de tourbillons*

tourbillons de neige. -- Rencontre de nouveaux Indiens. -- Remarques à leur sujet. -- Laissé en arrière les vieillards et les enfants, et pris la route directe du Fort. -- Nous nous arrêtons pour construire des canots. --- Continuation de notre voyage. -- Plusieurs Indiens expirent de faim, et beaucoup d'autres sont obligés de renoncer au voyage faute de munition. -- Une inondation survenue à la suite d'un violent orage nous contraint de gagner le sommet d'une montagne, où nous éprouvons une grande détresse pendant plus de deux jours. -- Tué plusieurs daims. -- Méthode des Indiens pour conserver la viande sans sel. -- Rencontre de plusieurs Indiens qui allaient à la baie de Knapp. -- Chasse abondante de gibiers de toute espèce. -- Arrivée à la Factorerie.

CHAPITRE IX.

Description abrégée des Indiens du Nord, accompagnée de nouveaux détails sur le pays qu'ils habitent, leurs Manufactures, leurs usages, &c.

Tableau physique et moral des Indiens du Nord. — Ces peuples ont beaucoup d'intelligence et d'adresse. — Ils ne manquent jamais de se rendre coupables de fraude lorsque l'occasion s'en présente, et ils exigent en général davantage pour leurs fourrures que les autres tribus d'Indiens. — Avec des vices ils ont cependant de bonnes qualités. — Ces Indiens sont communément jaloux de leurs femmes. — Du mariage parmi eux. — Leurs filles sont promises dès l'enfance ; raisons de cet usage. — Parvenues à l'âge de huit à neuf ans, on les sépare des jeunes garçons, et elles sont gardées à vue.

— Le divorce connu et fréquent chez ces peuples. — Leurs femmes moins prolifiques que celles des climats plus chauds. — Pratique superstitieuse des Indiennes à certaines époques. — Parti qu'elles en tirent, à la moindre querelle de leurs maris, pour s'excuser d'habiter pendant quelque temps avec eux. — Elles sont réputées alors immondes. *— Nécessité où se trouvent souvent les Indiens du Nord de manger leurs viandes crues faute de feu. — Les plus pauvres les font bouillir ordinairement dans des vases faits avec des écorces de bouleaux. — Mêts singulier de ces peuples. — Ils sont très-friands de la chair des jeunes animaux extraits du sein de leurs mères, et la regardent comme un manger exquis. — Les hommes et les jeunes garçons font grand cas des parties de la génération des animaux. — Emploi du temps par les Indiens ; leur manière de chasser le daim, l'été, avec des arcs et des flèches. — Description de leurs tentes, de leurs chiens, de leurs traîneaux, de leurs raquettes, &c. — Goût particulier qu'ils ont pour la vermine.* 23.

*— Etendue de leur pays. — Son aspect. — Des différentes espèces de poissons qu'il fournit. — Mousse propre à la nourriture de l'homme. — Pêche des Indiens soit à l'hameçon, soit au filet. — Leur cérémonial lorsqu'ils se rencontrent. — Jeux et amusements de ces peuples. — Maladies auxquelles ils sont sujets. — Leur superstition relativement à la mort de leurs parents ou de leurs amis. — Cérémonies observées par eux dans ces occasions. — Leur opinion sur les premiers habitants du monde. — Ils n'ont aucune espèce de religion. — Réflexions à ce sujet. — Misérable condition des vieillards. — Idée que les Indiens se forment de l'*Aurore boréale.*— Détails sur* Matonabbee *et sur les services rendus par lui à son pays et àla Compagnie de la* Baie de Hudson.

CHAPITRE X.

Description des principaux Quadrupèdes qui se trouvent dans les parties septentrionales de la *Baie de Hudson*.

Le Buffle, *l'*Elan, *le* Bœuf à Musc, *le* Daim *et le* Castor. — *Redressement d'une erreur capitale sur le* We-was-kish.

Animaux à dents canines. — *Le* Loup, *les* Renards *de différentes couleurs.*—*Le* Lynx *ou le* Chat sauvage.—*Le* Polar *ou l'*Ours blanc.—*L'*Ours noir.—*L'*Ours brun.—*Le* Wolverène.—*La* Loutre.—*Le* Jackash.—*Le* Wejack.—*Le* Skunk.—*Le* Pine Martin *ou la* Marte à Pin.—*L'*Hermine *ou le* Furet puant

Animaux à dents incisives.—*Le* Rat musqué. —*Le* Porc-épic.—*Le* Lièvre.—*Le* Lapin. —*L'*Ecureuil des bois.— *L'*Ecureuil ram-

pant. — *Les* Souris *de différentes espèces.* — *Le* Castor.

Quadrupèdes marins existants dans la Baie de Hudson, *trois espèces, savoir: le* Warlus *ou* Cheval de mer. — *Le* Veau marin. — *La* Licorne.

Des espèces peu nombreuses de Poissons que produit la Baie de Hudson, *et qui sont la* Baleine noire.—*La* Baleine blanche.— *Le* Saumon.—*Le* Capelan.

Des différentes espèces de Testacées qui se trouvent sur la Côte près l'embouchure de la rivière de Churchill.

Grenouilles de diverses grandeurs et couleurs. — Variété nombreuse de Vers et autres insectes que l'on rencontre toujours gelés l'hiver, et qui, présentés à la chaleur d'un feu modéré, sont bientôt rendus au mouvement.

Description de quelques uns des principaux Oiseaux que renferment les parties septentrionales de la Baie de Hudson , *tant de ceux qui ne s'y rendent qu'en été, que de ceux qui sont connus pour supporter les hivers les plus froids. Ces Oiseaux sont: les* Aigles *de différentes espèces.—Les Oiseaux de proie de diverses grandeurs et plumages.—Le* Hibou blanc *ou* couleur de neige.—*Le* Hibou gris *ou* jaspé.—*Le* Cob-a-dee-cooch, *autre espèce de*Hibou. — *Le* Corbeau.—*La* Corneille cendrée.—*Le* Charpentier. — *Le* Paon. — *Le* Faisan. — *La* Perdrix des bois.—*La* Perdrix des saules.—*La* Perdrix de rocher. —*Le* Pigeon. — *La* Grive à gorge rouge.—*Le* Gros-bec. — *Le* Traquet *ou* Oiseau de neige.—*Le* Traquet blanc couronné. — *Deux espèces de* Moineaux *de la Laponie.*— *L'*Alouette. —*La* Mésange. — *L'*Hirondelle. —*Le* Martinet. —*La* Grue couronnée.—*La* Grue brune.—*Le* Butor.—*Deux espèces de* Corlieu.—*La* Bécassine. — *Le* Pluvier. — *Le* Guillemot

noir. — *Le* Plongeon du Nord. — *Le* Plongeon à gorge noire. — *Le* Plongeon à gorge rouge.-- *La* Mouette blanche.- - *La* Mouette grise. — *La* Mouette à tête noire — *Le* Pélican. — *Le* Goosander. — *Deux espèces de* Cygne. — *L'*Oie grise ordinaire. — *L'*Oie du Canada. — *L'*Oie blanche. — *L'*Oie bleue. — *L'*Oie à bec orné. — *L'*Oie rieuse. — *L'*Oie stérile. — *L'*Oie tirant sur le noir. — *L'*Oie brune. — *L'*Oie verdâtre.

Les espèces d'Oiseaux aquatiques, connus sous le nom de Canards, *qui fréquentent annuellement ces contrées septentrionales, offrent une grande variété ; mais les plus estimées sont le* Canard sauvage. — *Le* Canard à longue queue. — *Le* Widgeon. — *La* Sarcelle.

Description des productions végétales qui croissent par la latitude de la rivière de Churchill, *et principalement de celles les plus utiles, tels que les arbustes à* baies, *etc.*

—*Le* Groseiller.—*Trois espèces d'*Airelle. — *Le* Cassis. —*Le* Genévrier.—Partridge-berry. —*Le* Fraisier.—Cye-berry. —Blue-berry *et une petite espèce d'*Eglantier.

La Bardanne.—*Le* Pas-d'âne.— *L'*Ozeille. — *La* Dent de lion.—*Le* Wish-à-capucca (*espèce de Ciste.*)—Jackasheypuck (*espèce de Buis.*) — Mousses *de différentes espèces.* —*Plusieurs sortes de* Graminées *et de* Pois.

Les arbres existants dans le Nord, *près de la mer, sont les* Pins. — *Le* Genévrier.—*Le* petit Peuplier. — *Le* Saule *et le* Bouleau nains.

FIN.

Placement des Cartes et des Planches pour l'in-8°.

TOME I.

Placer la grande Carte *en face du frontispice.*

Planche première, représentant une vue du fort du Prince de Galles, *en face de la page j de la Relation.*

Planche deuxième, représentant les canots des Indiens, *en face de la page* 153.

Planche troisième, représentant la rivière de la Mine de Cuivre, *en face de la page* 254.

TOME II.

Planche quatrième, représentant une vue d'hiver prise sur le lac Athapuscow, *en face de la page* 378.

Planche cinquième, représentant des ustensiles des Indiens, à placer *à la fin de l'ouvrage.*

Planche sixième, représentant le cours de la rivière d'Albanie, *à la fin de l'ouvrage.*

Planche septième, représentant la rivière Moose, *à la fin de l'ouvrage.*

Planche huitième, représentant la rivière *Slude, à la fin de l'ouvrage.*



